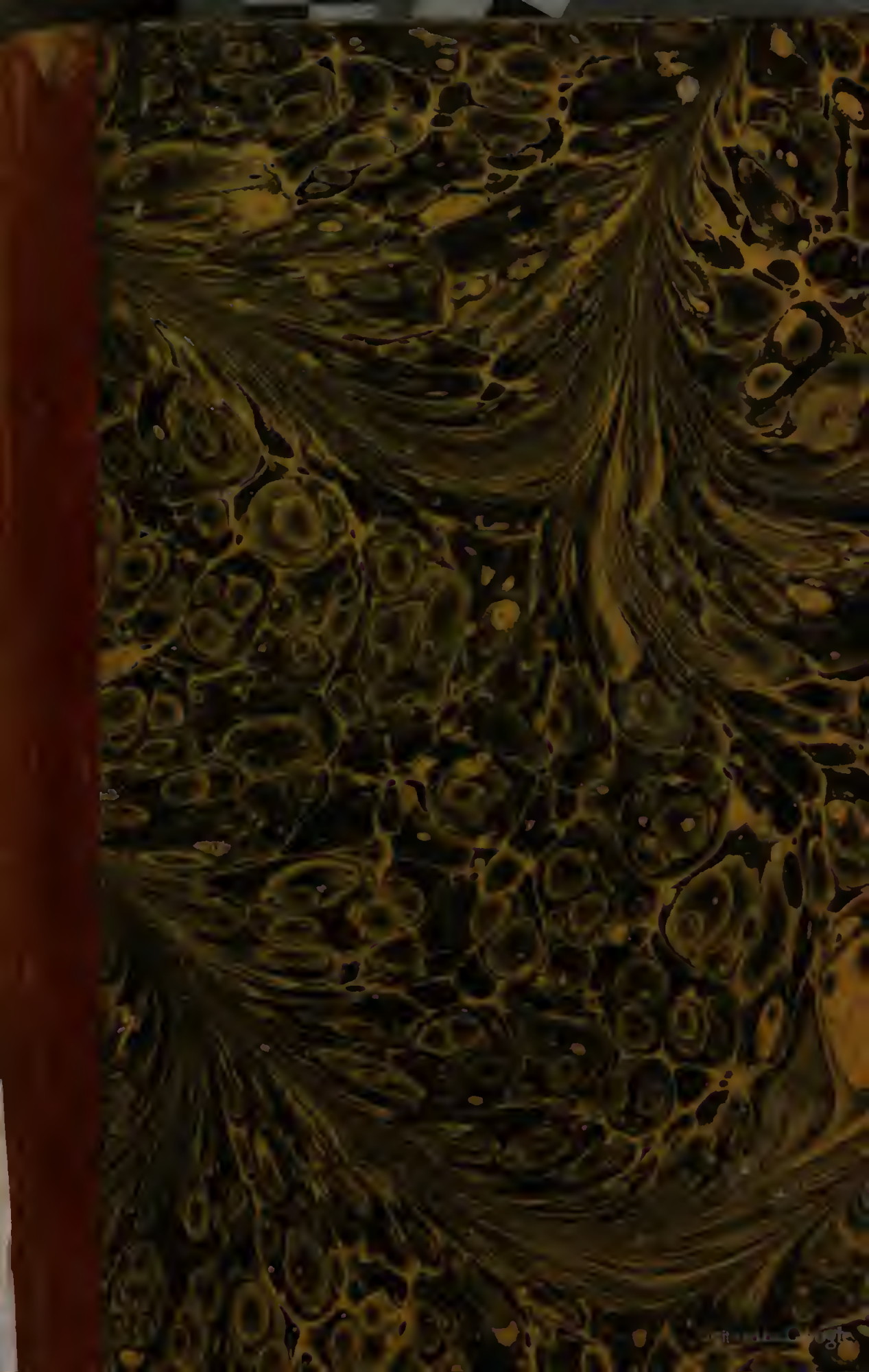


UNDO PIZZOFALCONE

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio XVI

Palchetto 13

Num.° d' ordine 13-J-49

NAZIONALE
B. Prov.
1530
NAPOLI
R. BIBLIOTECA
VITT. EM. III

B. Riv.
II
1930

Digitized by Google

GÉOGRAPHIE

MATHÉMATIQUE, PHYSIQUE ET POLITIQUE

DE TOUTES LES PARTIES DU MONDE.

610763

GÉOGRAPHIE

MATHÉMATIQUE, PHYSIQUE ET POLITIQUE

DE TOUTES LES PARTIES DU MONDE,

Rédigée d'après ce qui a été publié d'exact et de nouveau par les Géographes, les Naturalistes, les Voyageurs et les Auteurs de Statistique des nations les plus éclairées,

Destinée principalement aux Maisons d'Éducation, aux Professeurs de Géographie, aux Négocians et aux Bibliothéques des Hommes d'Etat,

Publiée par { EDME MENTELLE, de l'Institut national,
MALTE BRUN, Géographe Danois.

Les détails sur la France, par HERBIN, Employé au ministère du Grand-Juge, et Membre de la Société de Statistique de Paris.

Dédiée à S. A. S. Monseigneur CAMBACÉRES, Archi-Chancelier de l'Empire.

QUINZIÈME VOLUME,

Contenant la suite de l'Amérique et la Géographie ancienne.

BIBLIOTECA COMMERCIALE
TOI
NAPOLI

A PARIS,

Chez { HENRY TARDIEU, rue St.-André-des-Arcs, n°. 73.
LAPORTE, rue de Savoie St.-André-des-Arcs.

AN XII (1804).

Digitized by Google

AVIS AU LECTEUR.

La description des Indes occidentales, qui commence ce volume, remplit une lacune qu'on rencontre ordinairement dans les géographies modernes. Le *Traité d'économie politique et de commerce des Colonies*, ouvrage classique de feu M. *Page*, représentant de Saint-Domingue; les Mémoires de DD. *Cassan*, *Gilbert*, *Dupuget*, etc.; le Voyage d'*Isert* et la description de St.-Domingue par M. *Moreau de Saint-Méry*, telles sont nos principales sources, auxquelles nous avons joint d'autres mémoires particuliers sur diverses îles. Quant à Raynal et Bryan Edwards, nous n'avons adopté leurs récits qu'avec précaution, et lorsqu'il n'y avait pas d'autre source.

Pour décrire les Colonies Espagnoles, nous n'avons pas négligé de profiter des *Noticias*, etc. de Don *Ulloa*, ni du *Dictionnario géographico*, etc. de Don *Alcédo*, publié en 1788. Mais nous avons comparé les détails donnés par ces auteurs aux meil-

leures cartes, et rangé dans leurs provinces respectives les villes et subdivisions, énumérées dans la plus pitoyable confusion par certains autres géographes. C'est donc ici, pour la première fois, que le Dictionnaire d'Alcédo a été vraiment traduit, ou plutôt qu'on a tiré de cette compilation d'un crédule Espagnol, les choses vraies et curieuses ensevelies sous un fatras de contes insipides ou extravagans. Les relations de *Dampier*, de *Gage*, de *Chappe d'Auteroche*, de *Vancouver*, etc. jettent quelques traits de lumières sur ces vastes contrées; nous les avons recueillies avec soin. Nous n'avons pas eu à notre disposition les cahiers de Don Pedro Estala ni l'ouvrage allemand que vient de publier M. *Sonnenschmidt* sur la géologie du Mexique; enfin, on sait que la relation détaillée de M. *Humboldt* se fait encore attendre; mais en compulsant les journaux allemands, anglais et français, nous avons religieusement recueilli toutes les notices éparses que les amis de ce célèbre voyageur ont publiées, et qui pouvaient entrer dans le plan de notre Géographie. Nous avons également extrait l'ouvrage de M. d'*Azara* sur les quadrupèdes du Paraguay, d'après l'original espagnol. Nous avons reçu d'Allemagne quelques extraits curieux du journal de voyage de M. *Helm*.

La Guyane n'offre à la vérité aucun renseigne-

ment nouveau; mais on n'avait nulle part réuni d'une manière aussi complète et aussi concise les particularités les plus intéressantes de cette contrée célèbre; elle était comme oubliée dans des géographies prétendues universelles et modernes.

Il en était de même pour le *Brésil*; mais ici le silence des Géographes était plus excusable, ils n'avaient aucune source à leur portée. M. *Corréa da Serra*, secrétaire perpétuel de l'Académie de Lisbonne, et membre de la Société royale de Londres, a eu la complaisance de nous communiquer quantité de choses nouvelles sur ce pays; il nous a mis en état de pouvoir donner à nos lecteurs au moins une idée de ce monde inconnu.

La *Géographie ancienne*, qui termine le volume, est un résumé concis de tout ce qu'il y avait de certain et d'essentiel dans les connaisances des anciens Grecs et Romains. Considérant avec raison cet article comme un accessoire dans une géographie moderne, l'auteur, au lieu de s'enfoncer dans la discussion des hypothèses ingénieuses et incertaines, a mieux aimé semer sa description de traits historiques et philosophiques, traits plus intéressans et plus instructifs, au moins pour la majorité des lecteurs, que ne le seraient des recherches sur des

sujets obscurs, éloignés de notre siècle, et en général d'une assez médiocre importance.

Le seizième volume qui est sous presse depuis un mois, contiendra des *Mémoires sur la Géographie-Naturelle*, et divers articles généraux, ainsi que les extraits des voyages et des autres écrits relatifs à la Géographie et publiés pendant le cours de l'impression de notre Ouvrage. Ces articles suivis d'un *Index alphabétique général* des objets décrits dans les seize volumes, rendront notre Géographie la plus complette qui ait été publié jusqu'à présent.

INDES OCCIDENTALES

OU

ARCHIPEL

DES GRANDES ET PETITES ANTILLES.

BIBLIOTECA PROVINCIALE DI NAPOLI

CETTE division de l'Amérique présente une foule de traits intéressans pour la géographie-naturelle, mais qui se répètent à-peu-près sous le même aspect dans la plupart de ces îles. Pour éviter des répétitions désagréables, nous réunirons sous un point de vue général tout ce qui nous a paru ne pas appartenir en particulier à telle île plutôt qu'à telle autre.

DESCRIPTION GÉNÉRALE.

NOM ET SITUATION.

Entre les deux continens de l'Amérique il y a un grand archipel, qu'on appelle improprement les *Indes occidentales*; l'on étend aussi quelquefois ce nom à l'Amérique entière. Ces îles appartiennent à six puissances européennes, l'Angleterre, l'Espagne, la France, la Hollande, le Danemark et la Suède. Les terres de ce grand et riche archipel, rangées pour la plupart sur une ligne demi-circulaire, s'étendent depuis l'entrée du golfe du Mexique jusqu'à l'embouchure du fleuve Orénoque, dans l'Amérique méridionale, depuis le 17°. jusqu'au 21°. degré de latitude nord. L'extrémité septentrionale de cet archipel se lie à la Floride par les îles Bahama, et la pointe occidentale de Cuba correspond en quelque sorte à la partie la plus avancée de l'Yucatan. Ainsi les Antilles tiennent doublement au continent de l'Amérique septentrionale.

On les divise en grandes et petites Antilles. Les *Grandes*

Antilles sont : *Cuba*, *Saint-Domingue*, la *Jamaïque*, *Porto-Rico* ; on désigne les autres îles sous le nom de *Petites-Antilles*.

D'après l'opinion la plus répandue, le nom des *Antilles* a été donné à ces îles par les premiers navigateurs, pour indiquer qu'elles étaient situées en *avant* du nouveau continent, *ante-insulæ*. Cette étymologie, pour être très-connue, n'en est pas moins la seule raisonnable.

Les Anglais, les Français, les Espagnols donnent des sens très-différens aux termes d'*îles du Vent* et d'*îles sous le Vent*. Comme l'acception d'un semblable terme de marine dépend de la position du navire et de la route qu'on se propose de suivre, il est absurde d'employer en géographie une dénomination aussi vague et aussi variable.

L'étendue de mer qui se trouve entre les Antilles, l'Amérique méridionale et les côtes de Mosquitos, de Costa-rica et de Darien, s'appelle aujourd'hui, dans les géographies, *mer des Caraïbes*. La partie comprise entre la Jamaïque, Cuba, Yucatan et Honduras porte, sur-tout dans les cartes anglaises, le nom de *golfe de Honduras*.

Sol et Montagnes.

Toutes les îles un peu considérables de cet archipel renferment de hautes montagnes. La direction de ces montagnes, en la considérant en gros, paraît bien être du nord-ouest au sud-est ; mais en examinant attentivement les meilleures cartes de chaque île, l'on découvre dans la plupart un point central d'où toutes les rivières descendent, et où les diverses branches de montagnes paraissent se réunir comme dans un noyau. Dans quelques îles, comme à la Guadeloupe, ce noyau est volcanique. En général ces centres paraissent dominer en hauteur tout le reste des îles. Ajoutez maintenant que la mer, en beaucoup d'endroits, à une très-petite distance du rivage, a été trouvée d'une profondeur incommensurable. Les passages entre les îles présentent une eau profonde et libre d'obstacles.

Il est donc très-hasardé de dire que les grandes et petites Antilles ont formé anciennement une grande chaîne de montagnes, qui peu-à-peu minée par les flots et les vents,

aura été découpée en îles après la destruction du plat pays qui en liait les différentes parties.

Le célèbre *Raynal* (1), en voulant rendre probable cette hypothèse, fait sonner tous les *grands mots* de la géologie spéculative, les coquilles, les couches verticales et horizontales, les atterrissemens, les affaissemens, etc., etc. Mais dans tout cet assemblage d'argumens, qui s'entre-détruisent, on remarque l'assertion très-positive d'un fait curieux, s'il était vrai; Raynal prétend que les principales rivières dans ces îles s'écoulent du côté de l'ouest ou vers la mer des Caraïbes, tandis qu'il ne s'en échappe que de petits ruisseaux du côté de l'Océan.

Malheureusement cette assertion, qui frappe par un air de probabilité et d'analogie, est contraire à toutes les descriptions et à toutes les cartes que nous avons de cet archipel. La Jamaïque et une petite partie de l'île de Cuba offrent seules quelque chose de conforme à cette prétendue pente générale. Dans toutes les autres îles, le terrain ne présente aucune régularité dans ses pentes. Le seul trait d'uniformité se trouve dans les escarpemens brusques qui, dans la plupart des îles, séparent les *terres hautes* des *terres basses*; ces escarpemens appartiennent, comme on sait, aux pays calcaires; ils sont sur-tout frappans à Saint-Domingue, ou on les appelle quelquefois *mornes*, et dans la plupart des Petites-Antilles.

Le sol des collines est généralement une argile grasse ou un tuf volcanique plus ou moins mélangé de terre végétale. Les côtes sont en partie bordées par des terrains sablonneux qui, se trouvant presque au niveau de la mer, en sont souvent inondées.

Les rochers de corail ou de madréporites sont communs, et peut-être, si l'on fesait des recherches plus complètes, cette substance se trouverait avoir joué un rôle aussi important dans la formation de cet archipel qu'elle en a joué dans celle des archipels du Grand-Océan.

On nous assure que le port de Curaçao est en quelque sorte fermé par une chaîne de rochers d'une nature si molle ou si fragile, que les vaisseaux, en y pénétrant, en brisent et

(1) Histoire philosophique, liv. X, ch. 2.

en enlèvent de gros quartiers sans se faire aucun mal. Ceux qui m'ont communiqué ce fait disent que c'est de la *pierre ponce*. Ce terme est souvent employé par les habitans des îles, mais aucun géologue n'a encore examiné ces contrées.

Climat Saisons, Ouragans (1).

Le climat de toutes ces îles est à-peu-près le même, excepté ces différences accidentelles que les diverses situations et qualités des terres produisent elles-mêmes. Comme elles sont situées dans les tropiques, et qu'elles ont le soleil perpendiculaire qui le passe au nord, et qui ne s'en éloigne jamais de plus de 30 deg. 30 min. au sud, elles sont continuellement sujettes à une chaleur qui serait insupportable si la brise de la mer ne s'élevait à mesure que le soleil prend de la force, et si de fortes pluies ne rafraîchissaient l'air et le pays, altérés par la longue sécheresse, qui dure ordinairement depuis le commencement de janvier jusqu'à la fin de mai.

Les pluies, dans les Indes occidentales (et nous pouvons ajouter dans les Indes orientales) ne sont pas si modérées qu'en Europe. Nos plus grosses pluies ne sont que des rosées en comparaison des leurs. Ce sont plutôt des déluges qui tombent avec une impétuosité prodigieuse; les rivières s'enflent en un moment, tout le plat pays est submergé. De-là vient que les rivières, qui prennent leurs sources entre les tropiques, enflent et se débordent dans certaines saisons.

Dans les Indes occidentales, les pluies font seules la différence des saisons; les arbres sont verds toute l'année; il n'y a ni froid ni gelée ni neige; il y tombe quelquefois de la grêle, mais c'est extrêmement rare. Les orages de grêle sont néanmoins très-violens quand ils arrivent, et la grêle fort grosse et fort pesante. Les métaux de toute espèce sujets à la rouille, se mangent et se rouillent en très-peu de tems. Cette humidité corrosive, peut-être autant que la chaleur, contribue à rendre ce climat mal-sain et désagréable pour un Européen.

C'est dans la saison pluvieuse (particulièrement au mois

(1) Mémoire du docteur *Cassan*, dans les Mémoires de la Société médicale d'émulation, tome IV.

d'août, plus rarement aux mois de juillet et de septembre) que les habitans éprouvent des ouragans, le fléau le plus terrible auquel ils soient exposés, ainsi que les habitans des Indes orientales, à cause du climat. Ces ouragans détruisent tout d'un coup le travail de plusieurs années, et changent les plus belles espérances du planteur en un affreux désespoir, précisément au moment où il se croyait à l'abri des coups du sort. C'est une soudaine et violente explosion de vents, de pluie, de tonnerre et d'éclairs, accompagnée d'un gonflement terrible de la mer, et quelquefois d'un tremblement de terre, en un mot de toutes les circonstances épouvantables et dévastatrices que peuvent réunir les élémens. Pour préludes de leurs ravages, des champs entiers de cannes à sucre sont enlevés dans l'air, et repandus sur la surface du pays. Les plus gros arbres sont déracinés et volent comme de la paille, les moulins à vent sont renversés en un instant, les outils, les ustensiles, les pesantes chaudières et les immenses chantiers sont arrachés de terre et brisés en pièces; les maisons ne sont pas de suffisans abris, leurs toits s'enlèvent d'un seul coup, et l'eau, qui en une heure s'élève de cinq pieds, se précipite sur les habitans avec une impétuosité irrésistible.

Les ouragans peuvent arriver aux quartiers de la lune ou quand elle est dans son plein ou sur son changement. Quand ils viennent à la pleine lune, on remarque les signes suivans: Ce jour-là le ciel est fort agité, le soleil est plus rouge qu'à l'ordinaire, il fait le plus grand calme, et les montagnes ne sont plus environnées de ces vapeurs et de ces nuages qui ont coutume de voltiger autour d'elles. On entend, dans les cavernes et dans les puits, un bruit sourd, semblable au sifflement d'un grand vent. Le soir les étoiles paraissent plus larges qu'à l'ordinaire, et environnées d'une espèce d'auréole; le ciel du nord-ouest a un aspect noir et menaçant, la mer répand une odeur très-forte et forme des vagues énormes, souvent sans une haleine de vent; le vent même oublie le cours constant qu'il avait coutume de suivre, et au lieu de souffler de l'est, tourne subitement à l'ouest, d'où il souffle par intervalle d'une manière violente et irrégulière pendant deux heures de suite. La lune elle-même est entourée d'une grande auréole, et quelquefois le soleil a la

même apparence. Ce sont des signes que les Indiens de ces îles ont enseignés à nos planteurs, et par lesquels ils peuvent souvent prévoir un ouragan.

Ces pronostics des sauvages me paraissent fort raisonnables, puisqu'ils tendent à prouver *que les ouragans ne sont pas produits par des courans d'air arrivés de très-loin, mais plutôt par une destruction subite et locale de l'équilibre entre les différens élémens de l'air atmosphérique* (1).

Malgré ces désordres passagers, le climat des Antilles offre des traits de la plus grande beauté; nous tâcherons d'en donner une idée dans un autre article. Ici nous emprunterons de M. Cassan les observations suivantes:

« Le ciel des Antilles doit être regardé comme le plus beau ciel de l'univers: on ne saurait mieux le comparer qu'à celui des provinces méridionales de la France dans les plus beaux jours d'été. On dit ordinairement en Europe qu'un beau jour est une fête que le ciel donne à la terre, dans les Antilles cette fête est continuelle; quoiqu'il y tombe beaucoup de pluie, et qu'on y trouve presque continuellement quelques petits nuages, il ne se passe pas un seul jour dans l'année où l'on ne jouisse du soleil pendant plusieurs heures, parce que l'horizon n'y est jamais couvert en entier, les nuages sont toujours isolés, ils n'occupent qu'un point dans le ciel, et toujours du côté de l'est. Aussi le voyageur, accoutumé à faire des observations sur l'état du ciel, peut-il presque toujours éviter la pluie, parce que connaissant la vitesse du vent et sa direction, qui est à-peu-près constante dans les îles, il peut toujours juger à-peu-près de l'endroit où tombera le nuage. Il y a des personnes qui déterminent cet endroit à 15 ou 20 toises près, et qui se trompent rarement.

« Les nuages sont ordinairement peu élevés sous la zône torride; ils rasent quelquefois la surface de la mer et celle de la terre, c'est ce qui est cause de la grande humidité des pays chauds, parce que ces nuages, apportés sans cesse par les vents d'est, y sont retenus facilement par les arbres à haute futaie et par les montagnes. Aussi les hau-

(1) Voyez l'explication des ouragans dans notre premier volume, *Géographie générale*. § 534.

teurs des îles sont-elles toujours humides, et sont-elles affectés, par cette raison, à la culture du café, qui demande beaucoup d'humidité. Les nuages, sous la zône torride, sont aussi plus épais et plus concentrés qu'en Europe, et ils ont l'air d'une masse suspendue en l'air ».

Effets remarquables de l'humidité sur les corps animés et inanimés (1).

On ne peut, dans les îles, conserver aucune espèce d'ustensiles. Ceux d'acier, de fer et de bois s'y gâtent en très-peu de tems, si on n'en a le plus grand soin, soit par la rouille, soit par la perte du poli et du lustre ; les habits, les bottes, les souliers, si on les laisse dans les armoires, se pourrissent très-vîte, et on est tout étonné, lorsqu'on veut les mettre au bout de quelques tems, de les voir se déchirer au moindre effort. La viande de boucherie ne saurait se conserver plus de deux jours, avec toutes les précautions possibles, et une volaille tuée depuis quelques heures est aussi tendre qu'en Europe lorsqu'elle est tuée depuis plusieurs jours. Enfin on a de la peine à faire sécher parfaitement les herbes dans les îles, et si on les renferment elles fermentent et se pourrissent bien vite. Il n'y a pas de doute que tous ces effets ne soient dûs à la chaleur extrêmement humide du climat.

Les effets de l'humidité sont principalement remarquables dans les phénomènes qu'on observe sur les corps animés. On sait que le propre de l'humidité est de relâcher tous les corps qui sont exposés à son action, en affaiblissant le lien invisible et inconnu qui unit les fibres les unes aux autres ; c'est aussi par un relâchement excessif que pêche la constitution des habitans de la zône torride, leurs fibres, au lieu d'être roides et élastiques comme celles des Européens, sont molles, lâches et peu énergiques ; cette atonie et cette inertie naturelle sont principalement sensibles chez les Nègres, les Caraïbes et les autres peuples originaires de ce climat ; elles sont plus marquées chez eux que chez les blancs, parce que la constitution de ces derniers ne s'est pas encore parfaitement dénaturée, et qu'ils conservent encore un

(1) *Cassan*, Mémoire cité ci-dessus.

peu de l'activité européenne. Mais les parties solides chez les peuples dont nous parlons sont absolument sans ressort, et privées de cette sensibilité physique qui caractérise les Européens, et qui les rend actifs et décidés dans leurs mouvemens. Ils sont extrêmement paresseux, et leurs délices consisteraient dans le repos s'ils n'avaient aucun châtiment à craindre. Enfin leur circulation est très-lente, leur moral, sur-tout, est en général très-paresseux, et ils opèrent tous leurs mouvemens avec une telle lenteur, qu'on serait tenté de les ranger dans la classe des animaux à sang froid, ou du moins dans celle des personnes dont le tempérament est connu sous le nom de phlegmatique. Cette mollesse est un peu moins marquée, à la vérité, chez les blancs, mais elle est pourtant le caractère général de leur constitution physique.

L'atonie des fibres est principalement remarquable dans les maladies des habitans de la zône torride. Ceux qui ont vécu long-tems dans ce climat supportent très-difficilement la saignée; et un simple accès de fièvre un peu aiguë les fait tomber dans un affaissement qui, en Europe, donnerait des alarmes; leurs affections les plus aiguës sont toujours modérées, et elles ne sont jamais caractérisées par des symptômes d'inflammation; la cachexie, les engorgemens froids, les maladies humorales et les affections chroniques sont les seuls maux qu'ils éprouvent; et on remarque que leurs convalescences sont toujours très-longues et très-difficiles. On juge, d'après ces effets, que les personnes dont la fibre est sèche et élastique sont celles qui se portent le mieux aux îles. On observe en effet qu'elles y jouissent, une fois acclimatées, d'une santé inaltérable, et qu'elles y soutiennent sans danger des fatigues qu'elles ne pourraient pas supporter en Europe sans s'exposer à des maladies inflammatoires ou à des fièvres ardentes; on observe, au contraire, que les personnes d'un tempérament pituiteux y sont toujours languissantes.

Les effets du relâchement et de l'inertie sont ressentis par les animaux aussi bien que par les hommes. Ceux qu'on appelle domestiques sont très-lents, et ils ont si peu d'énergie qu'ils ne peuvent porter qu'une charge infiniment moindre que celle qu'ils portent en Europe. Un poids de 150 liv., par exemple, est aux îles la charge ordinaire d'un mulet, qui, également constitué, en porte sans peine, en Europe, un de 300. En outre on ne peut l'employer que la moitié

de la journée, si on ne veut pas s'exposer à le perdre, tandis qu'il travaille en Europe, sans être forcé, la journée entière. Enfin cet animal n'est occupé dans nos colonies que pendant les six mois que dure la récolte du sucre, et il se repose les six autres mois. Cependant il est toujours harassé à la fin de la récolte; de manière qu'il ne fait réellement aux îles que le huitième de la besogne qu'il fait en Europe. Il en est de même des chevaux et des bœufs, même créoles. On s'en sert infiniment moins qu'en Europe, et on met toujours quatre de ces animaux pour porter ou traîner le charge ordinaire de deux pareils en Europe. Enfin, une route de 5,000 toises par jour est regardée aux îles, même par un beau chemin, comme une forte route pour un cheval de selle; et l'expérience a appris qu'on perdrait bien vite ces animaux si l'on exigeait d'eux au-delà de ce que nous disons.

Les chèvres, qui sont si légères, et qu'on a tant de peine à contenir en Europe, sont sans activité sous la zône torride; on les y voit paître si tranquillement avec les moutons, qu'on serait tenté de les prendre pour une espèce de ces derniers. Enfin la constitution de la plupart des animaux que la nature fait naître dans les pays chauds caractérise évidemment l'influence que nous avons reconnue de ces climats sur les corps animés, puisque les tortues de mer et de terre, les carrets, les grenouilles d'eau et de bois, les lésards, les caïmans, toute sorte de reptiles, et tous les animaux que leur lenteur a fait appeler froids en sont les habitans les plus communs.

Nous venons de dire que l'humidité excessive des pays chauds rapprochaient du tempérament pituiteux les habitans de la zône torride par le relâchement qu'elle opérait dans leur constitution; elle les en approche encore d'avantage par la pléthore qu'elle occasionne dans les humeurs séreuses. L'habitant des îles doit être considéré comme vivant continuellement dans un bain tiède, dont l'humidité s'introduit d'autant plus facilement à travers les pores de la peau, qu'il est sous la forme de vapeurs. Les effets de ce bain continuel sont ressentis par tous les habitans. Dans les uns c'est une pituite très-incommode qui, se déposant sous la gorge, excite la toux et fatigue la poitrine; dans les autres, ce sont des dévoiemens fréquens; dans ceux-ci, ce sont des fièvres,

dont les accès se terminent par des sueurs extrêmes ; dans ceux-là, ce sont des maladies humorales de toute espèce qui nécessitent l'usage fréquent des évacuans. Enfin chez les uns et les autres ce sont des dépôts séreux qui se portent tantôt sur les viscères, où ils occasionnent des obstructions, des sueurs dissenteriques ; tantôt sur la peau, où ils entretiennent pendant long-tems des plaies et des malingres. C'est cette grande quantité d'humeur séreuse qui fait que les travailleurs supportent aux îles, sans que leur santé en soit altérée, des sueurs continuelles très-copieuses, et qui expliquent la nécessité, dans les pays chauds, d'une transpiration non interrompue ; c'est-elle aussi qui fait que les excès de vin et de liqueurs auxquels se livrent fréquemment les habitans des Colonies leur sont en général beaucoup moins funestes qu'ils ne le sont en Europe : sans doute on ne saurait méconnaître dans tous ces effets l'influence d'une humidité continuelle.

Animaux terrestres et aquatiques.

La nature semble avoir réservé les grands animaux terrestres pour les terres d'une certaine étendue ; elle en dédommage les îles par les trésors variés d'une brillante végétation ; les oiseaux et les insectes paraissent aussi se multiplier davantage dans les contrées aquatiques.

Il n'y a, dans les Indes occidentales, d'autres animaux sauvages que ceux qui sont de l'espèce petite et peu importante, tel que la chauve-souris fer de lance, le mulot volant ou *vespertilio molussus* ; le kinkajou, *viverra caudivolvula* ; le *mus pilorides* ou rat piloris. Hans Sloane et Brown ont tous les deux donné une excellente description de la Jamaïque et des plantes, animaux, insectes qu'on y trouve. Les perroquets, les colibris, les oiseaux-mouches sont communs dans tout cet archipel.

M. *Beckford*, habitant des Indes occidentales, et en même-tems un écrivain très-ingénieux et très-sensible, trace un portrait intéressant des mœurs de l'*oiseau-murmure* (1). Il l'appelle un chef-d'œuvre de la nature ; il ne se lasse pas d'admirer sa petitesse, sa délicatesse, la beauté de son

(1) Vues pittoresques de la Jamaïque, partie II.

plumage ; il le découvre au bourdonnement qu'il produit par le mouvement continuel de ses aîles ; il le voit lancer son bec effilé dans les fleurs parfumées des orangers et des limoniers, pour en exprimer un instant le suc et l'essence ; il l'aperçoit ailleurs au-dessus des campêches en fleurs ; à le voir suspendu dans les airs et immobile, il le suppose énivré des parfums qui s'exhalent, puis il le voit tout-à-coup prendre son vol avec la rapidité de l'éclair, pour revenir, peu de momens après, savourer de nouveau de délicieuses odeurs, et déployer dans toutes ses courses un plumage magnifique, où brillent les plus riches nuances de bleu, de verd, de pourpre et d'or.

On est étonné de l'espèce de bruit que produit un oiseau aussi petit que le *murmure*, car des trois espèces que l'on en connait, il en est une dont les individus ne sont pas plus gros qu'une abeille. — La couleur qui domine dans leur plumage est celle d'un verd doré ; elle est tout-à-fait dans le genre de celle qui nuance si richement la queue du paon exposée au soleil.

Le *murmure* fait son nid avec un art et un soin particulier. C'est un ouvrage d'un travail ingénieux, et fini d'une manière rare ; tout y est proportionné, avec la plus grande justesse, à l'aimable oiseau qui en fait sa demeure,

L'œuf du *murmure* ressemble plus à une belle perle oblongue qu'à toute autre objet ; il est plus blanc même, et d'une plus grande délicatesse.

Le *murmure* préfère établir son nid sur les tamarins, les orangers, les cèdres bâtards et en général les arbres d'un feuillage épais et touffu. Il le place sur quelque petite branche, presque toujours à la cîme de l'arbre. Il le recouvre d'une feuille qui lui sert de voile pour le tenir à l'abri de la pluie, de la chaleur ou des regards de ses ennemis. Il est en effet très-difficile de le découvrir ; l'instinct que la nature a accordé à cet oiseau semble être en raison inverse de la petitesse de son corps.

Les oiseaux aquatiques abondent dans toutes ces îles. Il y a aussi plusieurs espèces d'oiseaux chantans, dont les concerts harmonieux remplissent les forêts. Il est faux de dire que la zône torride oppose des obstacles au développement de la voix des oiseaux.

Les lézards, les scorpions, les serpens sont très-grands et très-communs; mais quoique la piqûre ou la morsure de ces animaux soit toujours douloureuse, on ne trouve de véritables vipères ni de scorpions venimeux que dans les îles de *Martinique* et de *Sainte-Lucie* (*voyez* ces articles).

Le goulu de mer est un animal dangereux et redoutable, mais il mérite moins l'attention et il excite moins l'étonnement que l'*alligator* ou *caïman*, cet animal tire une partie de ses forces de l'espèce de cuirasse dont la nature l'a revêtu; à le voir immobile sur la surface de l'eau on dirait que c'est un tronc d'arbre, une pièce de bois, une vieille souche qui surnage, tant sa forme et la couleur de ses écailles contribuent à entretenir l'illusion; l'animal n'en est pas moins attentif à guetter sa proie, il la voit s'avancer sans crainte, sans défiance, alors il saute dessus et l'entraîne dans le fond des eaux.

On parle beaucoup de l'audace des Africains dans leurs combats avec les crocodiles, et de la manière dont ils les tuent à coups de couteau. Je trouve plus d'intrépidité et d'adresse dans la chasse que donnent à l'alligator les nègres de la Jamaïque. Sans armes, sans moyens de défense, ils s'approchent du perfide animal, le saisissent avec force dans leurs bras, et l'entrainent ainsi sur le rivage sans donner le moindre signe d'effroi.

L'alligator habite les eaux dormantes, et dévore tout ce qu'il peut saisir sur ses bords; les chiens qui viennent y boire, les mules; les Nègres même, quelquefois, ne peuvent se soustraire à sa voracité.

Les meilleures tortues se prennent sur les plages voisines de la Jamaïque; celles du port Antonio, dans l'île de Cuba, sont plus grosses, mais elles sont très-inférieures aux premières en délicatesse et en finesse de goût. On préfère en général les tortues du poids de 80 à 150 livres; mais on ne trouve guères d'œufs dans celles qui pèsent moins de 300 livres, et ce sont les œufs sur-tout qui sont délicieux à manger.

Les tortues vivent tout aussi bien dans des eaux douces que dans les mers où on les a pêchées. Elles y prennent

leur accroissement et y jouissent d'un état de santé parfait tout comme dans leur élément habituel.

La tortue à *bec de faucon* est assez grosse, mais sa chair est dure, sèche et insipide; ses écailles sont plus estimées que celles de la tortue verte, et on en fait, en plusieurs endroits, un objet de commerce.

La tortue *de terre* passe à la Jamaïque pour une des choses les plus exquises à manger; c'est une chair succulente, nourrissante, et qu'on regarde en général comme supérieure à celle de toutes les autres espèces de tortues.—Cette dernière sorte est extrêmement grasse, et les femelles sont très-souvent pleines d'œufs.

Plantes et arbres.

Les naturalistes, effrayés par la peinture exagérée des inconvéniens attachés aux climats tropiques, n'ont fait que des recherches peu suivies sur la flore si brillante des Indes occidentales. L'*essai sur la géographie des plantes tropiques*, que M. le baron de *Humboldt* publiera incessamment, nous aurait sans doute fourni des notions plus précises et plus étendues que celles que nous pouvons présenter à nos lecteurs.

Plusieurs de ces géants des forêts, que nous avons remarqué dans la botanique de l'Inde, croissent spontanément dans ces îles, et y égalent en pompe leurs frères d'orient. Tels sont le figuier indien ou l'arbre de banane, qui d'abord faible de tige, cherche l'appui d'un arbre voisin, mais qu'on voit dans le cours des années former à lui tout seul un bocage; le *bombax ceiba* ou le cotonier sauvage, dont un seul tronc creusé a fourni un canot capable de contenir cent hommes; le bois de campêche, le caroubier, qui, par la nuit que l'on trouve sous son ombrage, acquiert un nouveau prix dans ces régions brûlantes; l'acajou aux branches étendues, le bois de brésil, le choux palmiste, qui balance quelquefois sa tête sur une colonne droite de 200 pieds de haut; et le palmier à éventail, dont une de ses feuilles, capricieusement dessinée, suffit pour garantir huit personnes de la pluie comme du soleil. Tous ces magnifiques végétaux ne le cèdent guères à ceux de l'Inde. Le *cecropia* mérite notre attention non-seulement comme grand

Digitized by Google

arbre de charpente, mais pour l'utilité de son écorce fibreuse, servant à faire des cordages; et le tamarin pour sa légère élégance et pour ses cosses acides, bien précieuses dans un climat brûlant. Le plus utile dans la construction des moulins, c'est le *laurus chloroxylum*, et pour cela on l'a nommé l'arbre à roue; le bois de fer, le cèdre de la Barbade, et une espèce de *cordia*, connue dans les îles Anglaises sous le nom d'ormeau d'Espagne, sont extrêmement estimés pour les ouvrages de charpente solides et durables.

C'est à juste titre qu'on vante la variété et la saveur des fruits des Indes occidentales. Les parties montagneuses y produisent la pomme, la pêche, la figue, le raisin, la grenade, l'orange et généralement tous les fruits d'Europe; tandis que les lieux exposés à toutes les chaleurs du climat se parent de fruits indigènes, tels que le cachou, *anarcadium occidentale;* la sapote, *achras mammosa;* la sapotille, *achras sapotilla;* la poire d'avocat, *laurus perséa;* la mammée, *mammæa americana;* outre une foule de fruits des Indes orientales, tels que la pomme de rose, *ugenia jambos;* la mangue, la goyave, *psidium pyriferum;* quelques espèces de *spondias* et d'*annona*.

L'élévation du centre de ces îles, la grande différence du climat des montagnes d'avec le climat des côtes, la nature des terrains, l'influence des vents et des saisons, souvent très-opposés d'après les différentes expositions, tout en un mot concourt à jeter dans la végétation de ces îles une variété aussi agréable qu'utile.

On foule aux pieds, dans les savannes, le *cleome pentaphylla*, le *lepidium virginicum*, le *bunias cakile*, le *turnera pumicea*, l'*ocymum Americanum*; sur les bords de la mer, les grands raisiniers, *coccoloba uvifera*, croissent entre les rochers; sur les côteaux on trouve des accacias de toute espèce, et entr'autres l'accacia de farnèse, *nimosa farnesiana*, formant des buissons charmans, par la finesse de ses feuilles et le parfum de ses petites fleurs jaunes disposées en bouches; là se trouve aussi la modeste sensitive, cachée sous le gazon entre le *sida*, les *dianthera*, les *ruelia*; les habitations et les plantations sont entourées d'orangers, de citroniers, de bois de campêche, *hæmatoxylum campe-*

hianum, de brésil et de *cæsalpinia cristata*; d'élégant troène d'Amérique, *volkameria aculeata*, de jolis *melia azedarach*, de belles poincillades, *poinciana pulcherima*. Dans les bois, des lianes de toutes les familles, *convolvulus*, *dolichos*, *granadilla*, *raiana*, *poulinia*, *bignonia*, *seriana*, etc., forment, par leurs contours multipliés autour des palmiers les plus élevés, des figuiers, des cycas, des élatés, des zamias, une multitude de berceaux où pendent en nombreux festons leurs longs pétioles, leurs feuilles armées d'épines et leurs fleurs odorantes. Enfin, sur le penchant couvert des mornes, on trouve des *cactus*, des cierges, des apuntia, des aloës.

La plupart des productions commerciales de ces îles sont des végétaux naturalisés et cultivés, que par conséquent on ne peut mettre au nombre des indigènes. Cependant on trouve la vanille sauvage dans les bois de la Jamaïque et de Saint-Domingue; l'aloës, quoique cultivé à la Barbade, croît spontanément sur le sol aride et rocheux de Cuba, de Lucacés et de plusieurs autres îles. Le *bixa orellana*, d'où l'on tire *l'annotta*, est commun aux Indes occidentales et dans tout le pays chaud de l'Amérique. Non-seulement le piment est une vraie plante indigène, mais il refuse de se multiplier sous la main de la culture. On y voit un myrte, le plus beau peut-être de toutes les espèces de ce genre; c'est le *myrtus pimenta*, si bien loué par l'éloquente plume de Bryan Edwards : il croît spontanément sur les flancs des montagnes qui regardent la mer; il y forme des bocages, où l'on jouit d'une promenade commode, parce qu'aucun autre arbrisseau n'habite sous son ombre délicieuse par l'air frais qu'on y respire en tout tems, par les parfums exquis qu'exhalent ses fleurs, rivales de la neige, dont les touffes déliées flottent sur un fond de verdure sombre.

Parmi les autres végétaux des Indes occidentales, il en est peu qui puissent intéresser la généralité des lecteurs. Les plus curieux sont peut-être les fougères arborescentes. En Angleterre ainsi qu'en France, les fougères ne donnent qu'une tige de trois à quatre pieds de haut tout au plus, et qui meurent aux approches de l'hiver : au lieu que jouissant dans ces îles de l'été perpétuel qui y règne, elles y sont des plantes vivaces qui acquièrent un grand accroissement; le

Digitized by Google

polypodium arboreum en particulier, jette un tronc élevé de plus de vingt pieds, et couronné de larges feuilles dentelées; ce qui lui donne exactement la parure et l'air d'un palmier.

Nous citerons encore trois plantes; savoir, le *guiacum* ou *lignum vitæ*, dont la résine et le bois sont également utiles; celui-ci pour les poulies et les ouvrages du tour; celles-là dans la médecine; la *winterana canella*, dont la pharmacie emploie l'écorce, et la *cinchona caribbœa*, qui a la même propriété que le quinquina.

Le mancenillier, *hippomane mancenilla*, étend ses ombrages mortels sur quelques parties de ces îles; ses pommes vénéneuses en couvrent quelquefois le sol; mais si l'aspect de ce fruit peut un moment séduire la vue, son goût amer avertit le malheureux qui pourrait être tenté d'en manger.

Cultures.

L'igname et la patate, indigènes dans ces îles, y servent encore à la nourriture des nègres. L'Afrique a fait présent aux Indes occidentales de l'arbrisseau qui porte *les pois d'Angole* et de la plante appelée *manioc*, et dont la racine rapée est mangée par le bas-peuple dans les colonies françaises. En général ces îles reçoivent d'immenses fournitures en blés des Etats-Unis d'Amérique; et, sans cette ressource, elles seraient exposées à la disette. Les cultures qui servent au luxe et aux fabriques de l'Europe absorbent toute l'attention d'un planteur des Antilles.

Sucre. — La grande marchandise d'étape des Indes occidentales est le *sucre;* cette denrée n'était pas connue des Grecs et des Romains, quoiqu'on ait fait du sucre à la Chine dans les tems les plus reculés, et c'est des Chinois que nous avons appris à le fabriquer. Les Portugais sont cependant les premiers qui cultivèrent les cannes à sucre en Amérique, et qui mirent cette marchandise en vogue dans toute l'Europe. Il est incertain si la plante d'où cette substance est extraite est indigène de l'Amérique, ou si elle fut apportée de l'Inde et de la côte d'Afrique au Brésil. On assure à la vérité que la canne à sucre fut transplantée en 1506 des Canaries à *Saint-Domingue*, par un nommé Aguillon, habitant de la Conception de la Vega; et le premier moulin à sucre fut construit par un chirurgien de Santo-Domingo, appelé

appellé Vellosa. Mais ce fait ne prouve qu'une importation *locale*, et ne décide pas la question générale. Quoi qu'il en soit, ce sont les Portugais qui firent les premiers et qui font encore les meilleurs sucres que l'on vend dans les marchés de cette partie du monde. Le jus de la canne à sucre est le plus succulent, le plus délicat que l'on connaisse; quand on le suce naturellement, il est très-nourissant et très-sain. De la mélasse on fait le rum, et de l'écume du sucre une liqueur inférieure. Le rum trouve un débouché dans l'Amérique septentrionale, où il est consommé par les habitans, ou employé dans le commerce d'Afrique, ou distribué aux pêcheurs sur le banc de Terre-Neuve ou dans d'autres endroits, outre ce qui va directement en Europe. Cependant on transporte une grande quantité de mélasse à la nouvelle Angleterre pour y être distillée. Les extrémités des cannes et les feuilles qui croissent sur les nœuds sont excellentes pour les bestiaux; et le résidu, quand elles sont moulues, sert à faire du feu; de sorte qu'il n'y a aucune partie inutile dans cette admirable plante.

On estime que, lorsque les choses sont bien administrées, le rum et les mélasses paient les frais de la plantation, et que les sucres sont un bénéfice net. Cependant, d'après les aveux de plusieurs planteurs instruits, les frais d'une plantation, dans les Indes occidentales, sont très-grands, et les profits souvent très-précaires; car la dépense que nécessite la construction d'un moulin, d'un magasin pour cuire, refroidir et distiller, l'achat et l'entretien d'un nombre convenable d'esclaves et de bestiaux, ne permettent guère à un homme de commencer une plantation à sucre de quelque importance, sans parler de l'acquisition de la terre, qui est fort chère, à moins d'avoir un capital de 120,000 francs. La vie d'un planteur, s'il veut faire sa fortune, n'est pas non plus une vie de fainéantise et de luxe; il faut qu'il ait toujours un œil attentif sur ces inspecteurs, et qu'il soit lui-même inspecteur dans certaines occasions. Dans la saison de bouillir, s'il est bien à ses affaires, il n'y a point de genre de vie plus laborieux et plus dangereux pour la santé, à cause de la surveillance constante qu'il est obligé d'exercer nuit et jour, au milieu des chaleurs réunies du climat et de tant de fourneaux ardens : ajoutez à cela les pertes par les ouragans, les trem-

blemens de terre et les mauvaises saisons, et observez en même tems que, lorsque le sucre est dans les tonneaux, il quitte alors le rôle de planteur pour entreprendre celui de négociant, et qu'il embarque souvent ses propres marchandises à ses risques. Ces considérations peuvent faire croire qu'on ne réussira jamais dans ces sortes d'entreprises avec un capital médiocre. Mais lorsqu'on peut commencer cette carrière avec des moyens assez forts pour résister aux chocs imprévus, il n'y a point de partie du monde où l'on fasse de fortunes si grandes et si rapides par les productions de la terre que dans les Indes occidentales. Le produit de quelques bonnes saisons pourvoit en général aux mauvais effets des plus désastreuses, et le planteur est sûr de trouver un marché avantageux et prompt pour ses productions, qui se vendent peut-être plus vîte qu'aucune marchandise du monde.

Les grandes plantations sont ordinairement confiées à un directeur ou inspecteur en chef, à qui l'on donne communément 3,600 francs par an, avec des inspecteurs en sous-ordre, en proportion de la grandeur de la plantation, un par trente nègres, qui ont un salaire d'environ 960 francs. Ces plantations ont aussi un chirurgien avec des appointemens fixes, pour prendre soin des nègres qui en font partie. Mais la voie la moins incommode pour le propriétaire de la plantation, c'est d'affermer la terre, les bâtimens, les bestiaux et les esclaves à quelqu'un, qui donne caution pour le paiement de la rente, pour l'entretien de tout et pour les réparations nécessaires. La plantation est ordinairement louée de cette manière pour la moitié du produit net des meilleures années; les fermiers, quand ils sont sobres et industrieux, ne tardent pas eux-mêmes à devenir propriétaires.

Un champ de cannes, au mois de novembre, celui de leur floraison, est une des plus belles productions que puisse décrire la plume ou le pinceau. La hauteur des tiges varie depuis trois à huit pieds et plus, et caractérise fortement la différence de sol ou de culture. Au moment de la maturité, le champ déploie un vaste tapis qui a tout l'éclat de l'or; les rayons du soleil viennent ensuite le relever en plusieurs endroits par de larges bandes du plus beau pourpre; le sommet des tiges est d'un verd noirâtre; mais à mesure qu'elles se

sèchent, soit par la continuité de la sécheresse ou l'excès de maturité, la couleur change, et devient celle d'un jaune roux; des feuilles longues et étroites tombent du haut des tiges, et semblent s'ouvrir pour laisser jaillir avec hardiesse un trait, une baguette d'argent. Sa hauteur varie de deux à six pieds, et sur son sommet flotte avec mollesse un panache de plumes blanches, terminées par une frange délicate du lilas le plus fin; on se rappelle même d'abord, en les voyant, les touffes qui embellissent si élégamment cet arbuste.

Une plantation de cannes en feu offre, au contraire, les horreurs les plus pittoresques qui peuvent s'offrir à l'imagination d'un peintre ou d'un poète. Il n'y a pas d'incendie plus alarmant, il n'y a pas de flammes si rapides; on ne peut pas se peindre, sans en avoir été témoin, la furie et la vélocité avec lesquelles le feu dévore et se communique. Quelquefois il prend à un champ récemment moissonné; les sombres voiles de la nuit relèvent le tableau; le feu s'étend, se propage, couvre bientôt la colline; il s'avance en lignes circulaires correspondantes à celles qu'on avait tracées pour planter régulièrement les cannes; ses flots majestueux ont d'abord un éclat, un brillant inexprimable; puis, quand la force du vent vient ajouter encore à l'intensité de la chaleur, ils prennent une teinte plus sombre; on croit voir alors ces torrens de lave liquide qui roulent avec impétuosité des montagnes volcaniques.

Dès qu'on s'aperçoit que le feu est à une plantation, on frappe à coups redoublés sur les *coquilles d'appel*, les échos retentissent et renvoyent le bruit au loin; l'alarme se répand dans les établissemens voisins.

Le bruit de ces coquilles, la vue des Nègres au milieu de tous les feux, leurs pantomimes expressives, leurs travaux, l'impatience bruyante et tumultueuse des blancs, les groupes de chveaux et de mulets qui sont dans le fond du tableau, le mouvement, le désordre, la confusion qui règnent par-tout, les tourbillons de fumée, la marche rapide des flammes, le pétillement, le craquement des cannes qui se consument, tout cela forme une combinaison, une masse de scènes inconcevables pour ceux qui ne les ont pas vues, et quand ce spectacle s'offre à l'observateur au milieu de la nuit, il devient vraiment sublime.

Dès qu'on aperçoit le feu dans une plantation de cannes au moment de la recolte, on se hâte d'en moissonner à l'instant une partie, pour empêcher le feu de se communiquer à-la-fois par-tout ; on ne peut pas se peindre, sans l'avoir vû, la célérité et l'adresse qu'on déploie dans ce moment-là.

Si le feu prend dans les broussailles des ramures, après la moisson, et qu'il s'étende avec violence, on s'empresse de faire, à l'extrémité du champ, un tas de feuilles sèches, d'herbes, etc., c'est le moyen le plus court d'arrêter les progrès du feu en le concentrant autour de cet amas de substances combustibles, et de le faire changer totalement de direction.

Les intervalles découverts qu'on laisse entre les champs sont quelquefois une barrière salutaire qui s'oppose aux progrès de l'incendie ; mais l'aridité brûlante du gazon qui les couvre est telle, qu'on a besoin de toutes les précautions imaginables pour empêcher que ces terrains même ne s'embrasent.

Coton. — L'arbrisseau qui fournit le coton à nos manufactures demande un sol sec et pierreux. Il préfère celui qui est déjà familiarisé par la culture. Ce n'est pas que la plante ne paraisse moins prospérer dans un terrain neuf que dans un sol usé, mais en y poussant plus de bois elle y donne moins de fruits.

L'exposition du levant est celle qui lui convient le mieux. C'est en mars, en avril et dans les premières pluies du printems que commence la culture du coton. On fait des trous à sept ou huit pieds de distance des uns des autres, et l'on y jette un nombre indéterminé de graines. Lorsqu'elles sont levées à la hauteur de cinq ou six pouces, toutes les tiges sont arrachées, à l'exception de deux ou trois des plus vigoureuses. Celles-ci sont étêtées deux fois avant la fin d'août, cette precaution est d'autant plus nécessaire, qu'il n'y a que le bois poussé après la dernière taille qui porte du fruit, et que si on laissait monter l'arbuste au-dessus de quatre pieds, la récolte serait moins aisée sans être plus abondante.

Pour qu'il puisse prospérer, on doit porter une attention très-suivie à arracher les mauvaises herbes qui naissent au-

lour de cet arbuste utile. Les pluies fréquentes lui conviennent, mais elles ne doivent pas être continuelles. Il faut sur-tout que les mois de mars et d'avril, tems où se fait la récolte, soient bien secs pour que le coton ne soit pas taché ou rougi.

Pour renouveller cet arbrisseau, on le recèpe tous les deux ou trois ans jusqu'à la racine, qui produit plusieurs rejettons. Ils se chargent de feuilles à trois ou cinq lobes, disposées alternativement sur les tiges et accompagnées de deux stipules. Au bout de huit ou neuf mois il paraît des fleurs jaunes rayées de rouge, assez grandes, semblables à la fleur de mauve pour la structure et le nombre de leurs parties. Le pistil, placé dans le milieu, devient une coque de la grosseur d'un œuf de pigeon, à trois ou quatre loges. Chaque loge, en s'ouvrant, laisse aperçevoir plusieurs graines arrondies, enveloppées d'une bourre blanche, qui est le coton proprement dit. Cette ouverture du fruit indique sa maturité et le tems propre à la récolte.

Lorsqu'elle est faite il faut séparer le coton de la graine qu'il recouvre; cette opération s'exécute par le moyen d'un moulin à coton. C'est une machine composée de deux baguettes de bois dur, qui ont 18 pieds de long, 18 lignes de circonférence et des cannelures de deux lignes de profondeur; on les assujettit par les deux bouts, et il n'y a de distance entr'elles que celle qui est nécessaire pour laisser passer la graine; à l'un des bouts est une petite meule qui, mise en mouvement par le pied, fait tourner les deux baguettes en sens contraire. Elles prennent le coton qui leur est présenté, et en font sortir, par l'impulsion qu'elles ont reçue, la graine qu'il renferme.

Café. — Le cafier, originaire d'Arabie, où la nature avare pour les besoins, est prodigue pour le luxe, fut longtems la plante chérie de cette terre heureuse. Les tentatives inutiles que firent les Européens pour en faire germer le fruit leur firent croire que les habitans du pays le trempaient dans l'eau bouillante ou le fesaient sécher au four avant de le vendre, pour conserver à jamais un commerce qui fesait leur richesse principale. On ne fut détrompé de cette opinion que lorsqu'on eût porté l'arbre même à Batavia,

et ensuite à l'île Bourbon et à Surinam (1). L'expérience fit voir qu'il en était du cafier comme de beaucoup d'autres plantes, dont la semence ne lève point si elle n'est mise en terre toute récente.

Cet arbre, qui ne prospère que sous un climat où l'hiver ne se fait pas sentir, a des feuilles lisses entières, ovales et aigues comme celles du laurier ; elles sont de plus opposées et séparées à leur base par une écaille intermédiaire. Les fleurs, disposées en anneaux, ont une corolle blanche semblable à celle du jasmin, chargée de cinq étamines, et portée elle-même sur le pistile. Celui-ci, renfermé dans un calice à cinq divisions, devient avec lui une baie d'abord verte, puis rougeâtre, de la grosseur d'une petite cerise remplie de deux noyaux ou féves de substance dure et comme cornée. Ces noyaux, convexes à l'extérieur, applatis et sillonés du côté par lequel ils se touchent, donnent, lorsqu'ils ont été rotis et mis en poudre, une infusion fort agréable, propre à écarter le sommeil, et dont l'usage ancien dans l'Asie s'est répandu insensiblement dans la plus grande partie du globe.

Le meilleur café, le café le plus cher, est toujours celui d'Arabie ; mais les îles de l'Amérique et les côtes de ce Nouveau-Monde, qui le cultivent depuis le commencement du siècle, en fournissent infiniment d'avantage. Il n'y a pas le même degré de bonté par-tout ; celui qui naît dans un sol favorable, qui croît à l'exposition du levant, qui jouit de la fraîcheur des rosées et des pluies, qui est mûri par une chaleur tempérée, celui-là est supérieur aux autres.

Les plans du cafier doivent être mis dans des trous de douze à quinze pouces, et à six, sept, huit ou neuf pieds de distance, suivant la nature du terrain. Naturellement ils s'éléveraient à dix-huit ou vingt pieds. On les arrête à cinq pour pouvoir cueillir plus commodément leur fruit ; ainsi étêtés ils étendent si bien leurs branches qu'elles se confondent.

---

(1) Le café fut transporté de Moka à Batavia, de Batavia à Amsterdam, et d'Amsterdam à Paris vers le commencement du dernier siècle ; un seul pied qui y était cultivé fut transplanté à la Martinique par un M. *de Clieux*.

Tantôt cet arbre récompense les travaux du cultivateur dès la troisième année, et tantôt seulement à la cinquième ou à la sixième. Quelquefois il ne produit pas une livre de café, et d'autres fois il en donne jusqu'à trois ou quatre. En quelques endroits il ne dure que douze ou quinze ans, et en d'autres vingt-cinq à trente. Ces variations dépendent singulièrement du sol où il est placé.

Le café de l'Amérique resta long-tems dans un état d'imperfection qui l'avilissait; on ne lui accordait alors aucun soin. Cette négligence a diminué peu-à-peu, ce n'est qu'après avoir été bien lavé, qu'après avoir été dépouillé de sa gomme, qu'après avoir reçu toutes les préparations convenables, qu'il est aujourd'hui porté au moulin.

Ce moulin est composé de deux roulaux de bois garnis de lames de fer, longs de dix-huit pouces sur dix ou douze de diamètre; ils sont mobiles, et par le mouvement qu'on leur donne ils s'approchent d'une troisième piéce immobile nommée mâchoire; au-dessus des rouleaux est une trémie dans laquelle on met le café, qui, tombant entre les rouleaux et la mâchoire, se dépouille de sa première peau et se divise en deux parties dont il est composé, comme on le voit par la forme du grain, qui est plat d'un côté et arrondi de l'autre. En sortant de cette machine il entre dans un crible de laiton incliné, qui laisse passer la peau du grain à travers ses fils, tandis que le fruit glisse et tombe dans des paniers, d'où il est transporté dans un vaisseau plein d'eau, où on le lave après qu'il y a trempé une nuit. Quand la récolte est finie et bien séchée, on remet le café dans une machine qu'on appelle moulin à piler. C'est une meule de bois qu'un cheval ou un mulet fait tourner verticalement autour de son pivot. En passant sur le café sec elle enlève le parchemin, qui n'est autre chose qu'une pellicule qui s'était détachée de la graine à mesure que le café séchait. Débarrassé de son parchemin on le tire de ce moulin pour être vanné dans un autre, qu'on appelle moulin à van. Cette machine, armée de quatre pièces de fer blanc posées sur un essieu, est agitée avec beaucoup de force par un esclave, et le vent que font ces plaques nettoie le café de toutes les pellicules qui s'y trouvaient mêlées; ensuite il est porté sur une table, où les nègres en séparent tous les grains cassés

et les ordures qui pourraient y rester. Après ces opérations le café peut se vendre.

Son prix fut d'abord médiocre. La passion que prit l'Europe pour cette boisson délicieuse en augmenta la valeur. Cette raison en fit trop vivement pousser la culture après la pacification de 1763. La production surpassa bientôt la consommation. Depuis 1770 à 1780, tous les planteurs étaient ruinés ; leur sort ne changea que lorsque l'équilibre s'est rétabli. Il paraît que l'état des choses leur est très-favorable depuis quelques années.

Cacao. — Moreau de Saint-Méry dit, sur l'autorité de Valverde, que le cacao, *théobroma cacao*, est indigène à Saint-Domingue, et qu'on l'y trouve sauvage en grande quantité dans l'épaisseur des bois. Au seizième siècle Saint-Domingue fournissait toute l'Espagne de cacao, et en exploitait ; mais aujourd'hui il n'est dans l'île d'aucune valeur, et on ne l'y cultive presque plus ; ce qui paraît dû aux ouragans fréquens, qui sont fatales à cet arbuste, car le sol lui est très-convenable : l'amende du cacao de Saint-Domingue est plus acidulée que celle de la province de Venezuela et de Caraque ; mais mêlée avec elle par partie égale, elle compose, dit-on, un chocolat préférable à celui fait avec du caraque pur.

Variétés de l'espèce humaine.

M. Moreau de Saint-Méry a donné, sur les variétés de l'espèce humaine connues à Saint-Domingue, des détails que nous croyons applicables à toutes les contrées tropiques, sauf les dénominations souvent bizarres et inventées par le caprice, qui varie de pays à pays.

Les blancs étaient composés de deux classes ; les blancs venus d'Europe à Saint-Domingue et les blancs nés à Saint-Domingue, auxquels on donnait le nom de créoles.

Les esclaves étaient tous nègres, composés, comme les blancs, de deux classes, ceux venus d'Afrique à Saint-Domingue, ceux nés dans cet île ou esclaves créoles. Ces derniers offraient constamment plus d'industrie et d'intelligence que les Africains.

Entre ces deux races opposées, la blanche et la noire, il s'en trouve une produite par le mélange des deux autres les

individus qui la composent sont connus sous les noms de gens de couleurs ou sang-mêlé. C'est de cette race mêlée qu'étaient composés principalement les affranchis, qui offraient, comme on peut bien le penser, toutes les gradations et toutes les nuances possibles du blanc au noir et du noir au blanc. Cependant, dans le nombre de ces diverses combinaisons ou mélanges, on distinguait onze variétés, auxquelles on donnait des noms particuliers. L'échelle des couleurs se trouve ainsi établie par notre auteur, en prenant pour chaque le terme moyen.

	Noirs.	Blancs.
Le *Blanc*, résultat d'une seule combinaison de race blanche.	0	128
Le *Noir*, *ibid*, de race noire.	128	0
Le *Sacatra*, produit par trois combinaisons, de races griffe, nègre, sacatra : il se distingue à peine du nègre.	112	16
Le *Griffe*, par cinq combinaisons, de races nègre, mulâtre, marabou, sacatra, griffe : c'est la race la plus adonnée au plaisir de l'amour.	96	32
Le *Marabou*, par cinq combinaisons, de races quarteronne, nègre, griffonne, sacatra, marabou.	80	48
Le *Mulâtre*, par douze combinaisons, de race blanche, nègre, sacatra, griffonne : c'est cette race qui jouit de la plus forte constitution, et la plus analogue au climat de Saint-Domingue. Le mulâtre produit par un mulâtre et une mulâtresse prend le nom de franc Mulâtre ou Casque. . .	64	64
Le *Quarteron*, par vingt combinaisons, de races blanche, mulâtre, marabou, griffonne, sacatra, mamelouque, métive, quarteronne. Le quarteron provenu d'un blanc et d'une griffonne se distingue à peine d'un blanc, si ce n'est par les cheveux frisés ; mais le terme moyen de la couleur est.	96	32
Le *Métis* ou *Métif*, par six combinaisons, de races blanches, sang-mêlé, quarteronne, métive, race rare et faible ; le métis se produit peu, et a même moins de force que le blanc, dont il rapproche par la couleur et l'intelligence. . . .	112	16
Le *Mamelouk*, par cinq combinaisons, de races blanche, sang-mêlé, quarteronne, mamelouque : cette race se produit encore plus difficilement que la précédente, et le produit directe		

	Noires.	Blancs.
du mamelouk avec la mamelouque est peut-être assez rare, dit notre auteur, pour qu'on n'en trouve pas quatre dans la colonie. Sa blancheur matte décolorée, où l'on démêle quelque chose d'une teinte jaunâtre ; sa peau molle et sans élasticité empêchent de confondre cette race avec la race blanche.	120	8
Le *Quarteronné*, par quatre combinaisons, de races blanche, sang-mêlé, mamelouque, quarteronne, ici offre, suivant notre auteur, un phénomène nouveau ; c'est que les quarteronnés produits par les blancs et les mamelouques, ces femmes d'une race si faible, se rapprochent très-sensiblement du blanc par la force, et le surpassent en longévité ; de manière qu'ils semblent être, après les mulâtres, les hommes les plus appropriés au climat du pays.	124	4
Le *Sang-Mêlé*, par quatre combinaisons, de races blanches, quarteronnée, sang-mêlé : il se rapproche tellement du blanc qu'on ne peut guère l'en distinguer que par la tradition orale ou écrite.	126	2

Les deux classes d'hommes distinctes de celles dont nous venons de parler, quoique composées d'un petit nombre d'individus, méritent d'être mentionnées pour compléter le tableau de croissement de toutes les classes principales d'hommes que présente le globe. Elles étaient composées d'un petit nombre de sauvages ou Caraïbes de la Louisiane, amenés par des bâtimens anglais et réduits à l'esclavage, et un nombre encore plus petit d'Indiens orientaux qui étaient libres et assimilés aux blancs par les droits et les privilèges, ainsi que leur postérité, tant qu'elle n'était pas mêlée avec le sang africain.

La nuance de couleur des Caraïbes est celle du mûlâtre ; leurs combinaisons ont exactement le même résultat, excepté que les cheveux sont moins crêpus dans les combinaisons qui approchent du Nègre, à partir du mulâtre, et qu'ils sont plus droits dans les combinaisons qui partent du mulâtre pour aller vers le blanc.

La nuance des Indiens orientaux étant celle du griffe, les combinaisons qui résultent de leur mélange peuvent être comparées à celle du sacatra. Mais les cheveux de ces In-

diens étant longs et plats, tant que ce caractère de cheveux est remarquable dans la combinaison, on les appelle indistinctement Zingra, et quand les cheveux deviennent laineux ils sont confondus avec les autres combinaisons du griffe, auxquelles ils ressemblent le plus.

Blumenbach, dans son ouvrage de *variétate generis humani*, 3e. éd., 1795, p. 142, a donné, d'après les auteurs, une nomenclature du croissement des différentes races d'hommes, beaucoup moins précise que celle que nous venons de rapporter, mais le lecteur curieux pourra conférer avec avantage.

Constitution physique et morale des Créoles.

Les planteurs des îles sont en grande partie Créoles; ceux qui arrivent de l'Europe prennent bientôt le caractère et les mœurs des indigènes. C'est sur cette classe d'hommes que s'est appesantie, naguères, l'indignation des philosophes de l'Europe, soulevée par les récits qu'on a faits des cruautés exercées contre les Nègres. Mais c'est aussi pour cette classe que des malheurs recens et des souffrances inouies invoquent la pitié des nations et la bienfesance des gouvernemens. Tout a donc été dit contre eux et pour eux; L'éloge et le blame sont épuisés. Bornons nous à deux tableaux, l'un tracé par un historien éloquent, mais trop souvent romanesque, l'autre esquissé par la modeste plume d'un médecin naturaliste.

« Les Créoles, dit *Raynal* (1), sont en général bien faits. A peine en voit-on un seul affligé des difformités si communes dans les autres climats. Ils ont tous dans les membres une souplesse extrême, soit qu'on doive l'attribuer à une constitution organique propre aux pays chauds, à l'usage de les élever sans les entraves du maillot ou de nos corsets, ou des exercices qui leur sont familliers dès l'enfance; cependant leur teint n'a jamais cet air de vie et de fraîcheur qui tient de plus près à la beauté que des traits réguliers. Leur santé ressemble, pour la couleur, à la convalescence; mais cette teinte livide, plus ou moins foncée, est à peu-près celle de nos peuples méridionaux.

(1) Histoire philosophique.

» Leur intrépidité s'est signalée à la guerre par une continuité d'actions brillantes. Il n'y aurait pas de meilleurs soldats s'ils étaient capables de discipline.

» L'histoire ne leur reproche aucune de ces lâchetés, de ces trahisons, de ces bassesses qui souillent les annales de tous les peuples. A peine citerait-on un crime honteux qu'ait commis un créole.

» Tous les étrangers, sans exception, trouvent dans les îles une hospitalité prévenante et généreuse. Cette utile vertu se pratique avec une ostentation qui prouve au moins l'honneur qu'on y attache. Ce penchant naturel à la bienfesance exclut l'avarice; les Créoles sont faciles en affaires.

» La dissimulation, les ruses, les soupçons n'entrent jamais dans leur ame. Glorieux de leur franchise, l'opinion qu'ils ont d'eux-mêmes, et leur extrême vivacité, écartent de leur commerce ces mystères et ces réserves qui étouffent la bonté du caractère, éteignent l'esprit social et rétrécissent la sensibilité.

» Une imagination ardente, qui ne peut souffrir aucune contrainte, les rends indépendans et inconstans dans leurs goûts; elle les entraîne au plaisir avec une impétuosité toujours nouvelle, à laquelle ils sacrifient et leur fortune et tout leur être.

» Une pénétration singulière, une prompte facilité à saisir toutes les idées et les rendre avec feu, la force de combiner jointe au talent d'observer, un mélange heureux de toutes les qualités de l'esprit et du caractère, qui rendent l'homme capable des plus grandes choses, leur fera tout oser quand l'oppression les y aura forcés.

» L'air dévorant et salin des Antilles prive les femmes de ce coloris animé qui fait l'éclat de leur sexe; mais elles ont une blancheur tendre qui laisse aux yeux tout le pouvoir d'agir, de porter dans les âmes ces traits profonds dont rien ne peut défendre. Extrêmement sobres, tandis que les hommes consomment à proportion des chaleurs qui les épuisent, elles n'aiment que l'usage du chocolat, du cafe, de ces liqueurs spiritueuses qui redonnent aux organes le ton et la vigueur que le climat énerve.

» Elles sont très-fécondes, souvent mères de dix ou douze enfans. Cette propagation vient de l'amour qui les attache

fortement à l'homme qu'elles possèdent, mais les rejettent promptement vers un autre dès que la mort à rompu les nœuds d'un premier ou d'un second hymen.

» Jalouses jusqu'à la fureur, elles sont rarement infidelles; l'indolence qui leur fait négliger les moyens de plaire, le goût des hommes pour les négresses, une manière de vivre isolée ou publique, qui éloigne les occasions et les dangers de la galanterie : voilà les meilleurs soutiens de la vertu des femmes.

» L'espèce de solitude où elles sont dans leurs habitations leur donne une grande timidité, qui les embarrasse dans le commerce du monde. Elles contractent de bonne heure un defaut d'émulation et de volonté qui les empêche de cultiver les talens agréables de l'éducation. Elles semblent n'avoir de force ni de goût que pour la danse, qui les porte et les anime sans doute à des plaisirs encore plus vifs. Cet instinct de volupté les suit dans tous les âges, soit qu'elles y retrouvent le souvenir ou quelques sensations de leur jeunesse, soit pour d'autres raisons qui ne nous sont pas connues.

» De ce tempérament naît un caractère extrêmement sensible et compatissant pour les maux, jusqu'à ne pouvoir en supporter la vue; mais en même tems exigeantes et sévéres pour le service des domestiques qui sont attachés à leur personne ; plus despotiques, plus inexorables envers leurs esclaves que les hommes mêmes; il ne leur coûte rien d'ordonner des châtimens, dont la vue serait pour elles une punition et une leçon si jamais elles en étaient les témoins.

» C'est de cet esclavage des nègres que les Créoles tirent peut-être en partie un certain caractère qui les faits paraître bizarres, fantasques et d'une société peu goûtée en Europe. A peine peuvent-ils marcher dans l'enfance, qu'ils voyent autour d'eux des hommes grands et robustes destinés à deviner, à prévenir leur volonté. Ce premier coup-d'œil doit leur donner d'eux-mêmes l'opinion la plus extravagante. Rarement exposés à trouver de la résistance dans leurs fantaisies, même injustes, ils prennent un esprit de présomption, de tyrannie et de mépris pour une grande portion du genre humain. Rien n'est plus insolent que l'homme qui vit presque toujours avec ses inférieurs : mais

quand ceux-ci sont des esclaves accoutumés à servir des enfans, à craindre jusqu'à des cris qui doivent leur attirer des châtimens, que peuvent devenir des maîtres qui n'ont jamais obéis, des méchans qui n'ont jamais été punis, des fous qui mettent des hommes à la chaîne.

» Une idolâtrie si cruellement indulgente donne aux Américains cet orgueil qu'on doit haïr en Europe, où plus d'égalité entre les hommes leur apprend à se respecter davantage. Elevés sans connaître la peine ni le travail, ils ne savent ni surmonter un obstacle ni supporter une contradiction ».

C'est ainsi que Raynal peint en beau les mêmes hommes qui, dans tant d'autres passages de son livre, sont représentés comme « des monstres, des démons, des tyrans, » dignes de devenir la proie du fer et des flammes. . . . . » Le sol américain s'enivrera de leur sang, qu'il attend » depuis long-tems, etc. ».

Ecoutons maintenant le docteur *Cassan*, qui s'est borné à des observations purement physiques, mais qui portent le cachet de la vérité (1).

« La surabondance des humeurs séreuses et le relâchement des solides sont principalement caractérisés chez les habitans des pays chauds par les qualités de leur sang. Loin d'avoir cette vivacité et cet éclat qu'on remarque dans le sang des Européens, celui des Créoles n'a qu'une couleur sombre, terne, et approchant de celle du foie : la sérosité lui unie peu intimement, elle s'en détache à mesure qu'il est reçu dans la palette, et elle y est beaucoup plus abondante que dans le sang des Européens. On n'aperçoit jamais dans le sang des Créoles ni cette pellicule huileuse qu'on trouve dans le sang de ces derniers, et qui en indique l'énergie, ni cette précieuse mucosité qui, semblable à un savon naturel, rend miscible et unit intimement les parties rouge et séreuse. Aussi lorsqu'on en laisse tomber une goutte sur une assiette, loin de s'épaissir comme le sang d'Europe, à la manière d'une gelée, toute la sérosité s'en détache promptement, et il n'en reste bientôt que les globules du sang, qui paraissent sous la forme de petits grumaux ou de grains de brique pilée.

(1) Mémoire sur le climat des Antilles.

On observe aussi que ces globules s'enlèvent facilement de dessus l'assiette, tandis que le sang des Européens y reste collé, et qu'on ne peut quelquefois l'en détacher qu'avec de l'eau chaude et du savon.

» En parlant des *effets de l'humidité de l'air*, nous avons dit que ce peuple joignait à la mollesse et à la laxité de ses fibres une sensibilité morale excessive ; ce genre de constitution, qui a été très-bien décrit par M. Tissot, met pour ainsi dire le Créole sous l'empire des forces sensitives, et il obéit aveuglément à leur impulsion.

» Pour sentir les effets d'une pareille constitution, il faut se représenter le corps humain comme composé de deux parties essentielles ; l'une sensible, dont le caractère particulier est la mobilité, et l'autre physique, dont la nature propre est le repos, et qui ne se meut qu'à l'aide de la première.

» Dans les tempéramens très-forts et très-vigoureux, l'état passif de la partie physique contient et fixe, d'une manière efficace, la volubilité de la partie sensible, et elle ne lui laisse d'action qu'autant qu'elle en a besoin elle-même pour ses mouvemens ordinaires ; mais dans les constitutions délicates, où les forces sensitives ont un très-grand ascendant sur les toniques, et où ces dernières sont hors d'état de contrebalancer leur impétuosité, elles agissent en despotes, si je m'exprime ainsi, sur la machine, et toutes les actions, soit morales soit physiques, tiennent de la légèreté et de l'instabilité. On pourrait comparer l'un de ces états de la machine à un esprit pétulant que le frein de la raison ne peut contenir, et l'autre à un esprit sensé, posé, et toujours gouverné par la raison.

» C'est cette constitution sensible et délicate qui fait que les Créoles poussent à l'excès toutes les passions, et qu'ils n'ont de stabilité pour aucune, excepté pour celle de l'amour, dont chaque jouissance est pour ainsi dire une jouissance nouvelle. C'est l'empire de cette constitution qui leur fait suivre indistinctement et sans réflexion toutes les routes du plaisir, et qui fait que l'attrait de la volupté est toujours pour eux un appât irrésistible ; ils ne paraissent en effet occupés que des délices de l'amour : cette passion n'est pour eux qu'un délire, et ils la regardent comme fesant l'essence

de la vie ; aussi se livrent-ils aux excès les plus incroyables avec les femmes, sur-tout avec les négresses, dont l'extrême facilité et sur-tout la volupté s'accordent avec l'impétuosité de leur tempérament. Les suites de ces excès se manifestent de bonne heure ; ils tombent très-jeunes dans les maladies de langueur qu'on connaît sous le nom d'épuisement, et ils sont encore chétifs et à peine formés à l'âge de trente ans ; dès l'âge de vingt ils sont peu faits pour le mariage: cependant ils ont toujours beaucoup de penchant pour ce lien ; mais on observe qu'en le contractant ils n'ont d'autres motifs que la jouissance instantanée d'une volupté qu'ils se représentent comme plus délicieuse, parce que les mœurs l'ont rendue plus difficile, et qu'elle a à leurs yeux un grand mérite, celui de la nouveauté. Aussi le dégoût ne tarde-t-il pas à suivre le mariage, et les voit-on bientôt abandonner les femmes les plus aimables pour revenir aux négresses, dont la volupté sert plus délicieusement l'inconstance de leurs désirs.

» La cónstitution vive et irritable des créoles, et le penchant invincible qu'ils ont pour le plaisir, les portent non-seulement à se livrer à des excès avec les femmes, mais encore à ce vice bien plus terrible et bien plus funeste, que M. Tissot a si bien combattu sous le nom d'onanisme ».

Les maladies des îles ont été représentées plus dangéreuses qu'elles ne le sont en effet. Nous en avons parlé page 8, ci-dessus.

Dans plusieurs îles on peut compter parmi les causes des épidémies le manque de bonne eau. Les observations de M. Cassan à cet égard sont très-curieuses.

« Quoique la nature ait été très-avare aux Antilles de ces fontaines pures et limpides dont elle est si prodigue en Europe, peu de colons ont encore eu l'attention de creuser des puits profonds pour y ramasser et laisser déposer l'eau qui filtre et transsude à travers la terre ; la pluie et les rivières fournissent tous leurs besoins. Ces derniers ont bien sans doute à leur source toute la limpidité que doivent posséder des eaux de montagne, mais elles ne conservent pas long-tems cette pureté. La lenteur de leur cours, qui se fait presque par-tout sur des matières onctueuses et dissolubles, l'ombre continuelle dont les recouvrent

vrent les arbres nombreux qui les bordent ; enfin l'immense quantité de substances végétales et animales qui se putréfient dans leur lit en altèrent bientôt la qualité, et elles en ont déjà rendu l'usage pernicieux long-tems avant qu'elles ne parviennent à leur embouchure.

Les eaux de pluie sont, à la vérité, moins dangereuses, mais il s'en faut bien qu'elles soient aussi pures sous la zône torride qu'elles le sont en Europe. On remarque que ces eaux y déposent, en peu de tems, un sédiment abondant, verdâtre ou rougeâtre, très-onctueux, qui trouble leur transparence pour peu qu'on les secoue, et qui n'est autre chose qu'un amas d'une infinité innombrable d'œufs qui étaient suspendus dans l'atmosphère, et qui ont eté entraînés par la pluie ; ces petits œufs commencent à éclore au bout de deux jours, et on voit alors, sans le secours du microscope, un nombre infini de petits animaux de toutes sortes de formes qui nagent dans l'eau, et qui se poursuivent avec la plus grande agilité ; leur nombre est sur-tout prodigieux dans la première eau de pluie qui tombe après une longue sécheresse. En lisant le travail de M. Buffon sur les molécules organiques, ou celui de Leuwenhoëck, d'Hartsoëker, de Redi et de Cestoni, sur la quantité d'œufs qui est déposée par les insectes, on se formera une idée de la grande quantité qui doit exister de ces œufs dans l'atmosphère des pays chauds, si l'on a égard à la grande quantité de cadavres de toute espèce qui s'y putréfient sur la surface de la terre, ainsi qu'à l'immense quantité d'insectes que fournissent ces climats.

Une grande cause de la mortalité extraordinaire qui, dans ces contrées, ravage les rangs des Européens nouvellement arrivés, c'est la trop grande tension de l'esprit, née de la soif de l'or, l'inquiétude qui dévore ici toutes les ames, et le combat continuel des passions les plus violentes qui agitent ces petites sociétés, composées en partie du rebut de l'Europe.

On peut dire que les colonies sont, plus particulièrement qu'aucun autre pays de la terre, le théâtre du chagrin et du désespoir. Elles le sont sans doute pour le nègre, qui est condamné à toutes les horreurs de l'esclavage, et qui est presque toujours indifférent pour une vie qu'il sait n'être destinée

qu'a servir le luxe et la fortune de ses tirans. Elles le sont également pour les blancs : en effet ces derniers ne passent ordinairement aux îles qu'avec le projet d'y faire fortune, et ils partent d'Europe dans la persuasion qu'ils trouveront des moyens faciles de parvenir à leur but ; mais lorsqu'ils viennent à reconnaître l'erreur qui les a séduits, le regret de s'être expatriés et d'être obligé de s'en retourner en Europe sans biens et sans ressources, les plongent dans le chagrin ; ils s'abandonnent à la tristesse, et ils commencent à se dégoûter d'une vie qu'ils s'étaient d'abord représentée comme pouvant devenir délicieuse, mais dans laquelle ils ne voient d'autre perspective que la misère. Ceux qui ont un grand courage soutiennent cette terrible épreuve ; mais les autres qui, loin de résister aux disgraces de la fortune, se livrent au désespoir, tombent dans la langueur, et on peut regarder cet état comme la source principale du mal d'estomac, et encore de la plupart des autres maladies qu'éprouvent soit les noirs soit les blancs.

Le baron de *Wimpfen* (1) a fait un tableau extrêmement défavorable de la vie des créoles de Saint-Domingue. « Une » magnificence qui ressemble beaucoup à l'avarice, au ma» laise, point de bonne société, le goût grossier et fantasque, » peu de traces de l'ancienne hospitalité, le spectacle de la » misère la plus affreuse dans l'état des nègres, le spectacle » encore plus affligeant des blancs, qui se ravalent eux» mêmes au rang des esclaves par leurs mœurs basses et » crapuleuses, par la paresse la plus honteuse, jointe à la » férocité, à la brutalité et à une extrême ignorance ». Tels sont les principaux traits dont M. de Wimpfen compose l'esquisse de cette fameuse île de Saint-Domingue, qui, au dire des créoles, était le *paradis* des Indes occidentales. M. de Wimpfen dit en termes positifs : « que ce prétendu » paradis est un véritable *enfer* ; les créoles, dignes des» cendans des boucaniers, y sont à leur place ». — Il est certain que les créoles, malgré les éloges qu'ils font de la vie coloniale, cherchent ardemment à quitter ce même genre de vie qu'ils vantent dès qu'ils se trouvent en Europe ; à

(1) Voyage à Saint-Domingue.

peine ont-ils fait leur fortune qu'ils abandonnent ces îles fortunées dont ils nous parlent avec tant d'enthousiasme.

Comment choisir entre toutes ces relations contradictoires? Nous avons questionné plusieurs voyageurs très-impartials. Des Anglais, des Français, des Danois qui ont visité les îles appartenantes à leurs nations respectives, s'accordent tous à nous représenter les créoles comme des hommes méchans, vils, perfides, querelleurs, fanfarons; etc. On se trompe en croyant qu'un planteur s'enrichit avec peu de peine et peu de risques; l'époque des fortunes rapides est passée; la plupart des plantations sont grevées de dettes; mais dans ce pays-ci on est généralement très-mauvais payeur. Les gens de loi y trouvent à gagner par la fréquence des procès. Les planteurs joignent à toutes leurs autres habitudes vicieuses, une extrême passion pour le jeu; ils perdent souvent dans une heure le fruit des travaux d'une année. Les négocians font ici de grands profits sur tout ce qu'ils vendent; mais le nombre des vaisseaux arrivant constamment d'Europe, et une succession continuelle de nouveaux aventuriers, dont chacun apporte plus ou moins par spéculation, encombrent souvent les marchés des îles: il faut faire de l'argent, et les marchandises s'y vendent souvent au prix coutant et même au-dessous. Cependant ceux qui peuvent emmagasiner leurs marchandises et attendre un marché plus favorable, acquièrent des fortunes égales à celles des planteurs. Toutes espèces d'ouvriers, spécialement les charpentiers, maçons, chaudronniers et tonnelliers y trouvent beaucoup d'encouragement; mais le malheur des Indes occidentales, c'est que les médecins et les chirurgiens y font des fortunes plus rapides que le planteur et le négociant.

Etat des Nègres.

Nous ne nous rangerons ni du côté de ces imprudens philantropes qui, en se laissant entraîner par une indignation sans doute trop juste, ont préparé le bouleversement des colonies et le massacre des milliers d'Européens par la proclamation prématurée de la liberté générale des nègres; mais nous ne grossirons pas non plus la vile tourbe de ces obscurs et plats écrivains qui ont consacré leur plume vénale à l'apologie de l'esclavage, de ce grand crime po-

litique, cent fois plus dégradant pour ceux qui en sont les auteurs que pour ceux qui en sont les malheureuses victimes.

Il y a dans tout un juste milieu. J'ai suivi de près la mémorable discussion qui, en 1790, eut lieu à *Copenhague* sur la question: *comment il faut s'y prendre pour adoucir le sort des nègres esclaves?* Cette discussion, libre et publique, honorera éternellement la nation et le gouvernement danois. La décision du gouvernement fut déterminée principalement par l'influence de M. le comte de *Schimmelmann*, possesseur lui-même d'un grand nombre de riches plantations, qui a été à même de savoir mieux que beaucoup d'autres ce qu'il en est de l'état des nègres. Je parlerai ici d'après le *rapport officiel* fait au conseil d'Etat danois.

La condition des nègres esclaves est vraiment digne de pitié. Ce qui prouve sans contestation cette affligeante vérité, c'est la très-grande mortalité de ces êtres, qui ne peut pas provenir du climat, puisque, dans leur contrée natale, ils sont accoutumés à la même chaleur humide. Malgré tous les soins intéressés que les planteurs se donnent pour avoir des *nègres-créoles*, c'est-à-dire, des nègres nés dans les îles, cette espèce de propagation réussit très-médiocrement. Les chagrins, les souffrances, les tourmens de toute espèce que les nègres esclaves éprouvent, abrègent tellement leur vie, qu'au lieu de multiplier selon les règles de la nature, il faut en importer tous les ans une centaine de mille dans les Indes occidentales, pour suppléer à ceux qui ont succombé aux mauvais traitemens. On dit qu'ils sont la plupart opiniâtres et intraitables, et qu'il faut les conduire avec une verge de fer; il est vrai qu'il y a des nègres sur qui les bienfaits ne font aucune impression, et qui ne méditent que la rébellion et la trahison; ce sont ceux qui ont été, en Afrique, *médecins*, *prêtres* ou *sorciers*; mais en exceptant ces individus, dont le nombre est très-circonscrit, les nègres sont des êtres grossiers, mais bons et dociles. Ils ne méritent pas d'être regardés comme une espèce de bête de somme sans ame, comme les traitent aujourd'hui quelques-uns de leurs maîtres et de leurs inspecteurs, quoique la plupart de ces tyrans soient eux-mêmes la lie de l'Europe. Cependant plusieurs nègres qui tombent entre les mains de gens qui ont de l'huma-

nité, trouvent leur situation douce et agréable; et l'on a remarqué dans l'Amérique septentrionale et aux îles Lucayes, où les infortunés sont en général mieux traités, qu'il en périt moins, et qu'ils y multiplient davantage. Il paraît évident, d'après tous les témoignages de l'histoire, que les nations qui se sont conduites avec le plus d'humanité envers leurs esclaves ont toujours été les mieux servies, et ont été moins exposées à leur rebellion.

« On a gagné de toute manière dans nos colonnies, » dit M. Beckfort, (1) les nègres ont plus de subordination, » les inspecteurs montrent plus fréquemment des princi- » pes de morale; tout annonce que les anciennes idées de » cruauté et de despotisme disparaissent et cèdent à l'in- » fluence bienfesante du caractère noble et sensible de la » nation Anglaise, on ne peut sur-tout s'empêcher d'y voir » en particulier l'effet de la persévérante philantropie d'un » corps bien respectable, celui des Quakers ». Ce que les Quakers ont fait dans les colonies Anglaises, les Herrenhutiens ou frères Moraves l'ont exécuté dans les îles Danoises.

Les esclaves, en arrivant de la côte de Guinée, sont exposés tout nuds au marché: un philosophe s'attend ici à des scènes déchirantes; il croit voir les enfans embrassant pour la dernière fois leurs père et mère; les amans disant un éternel adieu à celles qu'ils adorent; les amis de jeunesse désespérés de se voir séparés à jamais.

Mais des observateurs très-véridiques n'ont rien vu de tout cela. Le nègre qu'on vend est tranquille et même gai, rarement il lui échappe un trait de sensibilité; ils paraissent et sont accoutumés à ces échanges de maîtres (2).

Les nègres ont, au milieu de leurs souffrances, quelques consolations. La religion de leurs ancêtres leur en offre une des principales; ils croient qu'après la mort chaque nègre retourne dans son pays natal; cette pensée console ces malheureux, et leur rend léger le fardeau de la vie, qui autrement serait insupportable à plusieurs d'entre eux. Ils regardent la mort comme un bonheur, et il est

(1) Vues de la Jamaïque, part. II.

(2) *Vanderbourg*, Lettres de Sainte-Croix, dans l'*Almanach superflu* de 1800, en allemand.

surprenant de voir avec quel courage et quelle intrépidité quelques-uns d'eux la reçoivent. Ils sont transportés de joie de voir leur esclavage toucher à sa fin, et de revoir bientôt leur pays natal, leurs parens et leurs anciens amis. Quand un nègre est à l'article de la mort, ses camarades l'embrassent, lui souhaitent un bon voyage, et envoient leurs complimens à leurs amis et à leurs parens sur la côte de Guinée. Ils ne font entendre aucune plainte ni lamentation, et enterrent son corps avec beaucoup de gaieté.

Il y a des maîtres assez humains pour que leurs esclaves ne soient pas réduits à regarder la mort comme le plus grand des biens. Dès qu'un nègre a du loisir, la danse et la musique le rendent heureux à peu de frais. Malheureusement l'ivresse entre toujours dans ses parties de plaisirs.

Le jour de Noël est une grande fête dans toutes les colonies : les nègres sont en mouvement ; ils s'agitent, ils se pressent, ils veulent jouir et craignent de perdre le moindre instant en projet d'amusement ; ils voyent s'approcher les fêtes avec une impatience sans bornes ; ils sentent avec effroi la rapidité du tems ; ils n'osent la mesurer en s'occupant : j'en ai vu plusieurs s'abandonner à une inertie totale, et ne laisser paraître nulle envie d'en sortir.

Le premier jour des fêtes, les nègres se répandent pour l'ordinaire sur les montagnes, pour y recueillir des provisions, des fruits ; quelquefois aussi ils vont à la ville voisine dépenser leur argent à des achats de babioles, de colifichet ; les plus opulens y vont vendre des volailles ; ils ont enfin entre eux des repas et de vrais bals de *souscription*.

Le grand événement du jour c'est la visite à faire au maître de la plantation. Tous les nègres occupés à travailler pour le même colon se réunissent dans leurs costumes de fête ; ils se mettent en marche au son des instrumens, ils les accompagnent de leurs chants et de cris de joie ; toute l'île semble le théâtre du bonheur, graces à ces nombreuses processions ; elles se croisent, se détachent, se rejoignent, et paraissent toutes animées du même esprit. Chaque troupe arrive plus tôt ou plus tard au but de sa course ; le moins timide de la bande parle au nom de tous ; il exprime au maître les sentimens dont il est l'interprête ; puis tous se mettent à chanter, et l'on finit par une danse générale.

L'entretien des nègres, dans une plantation, n'est pas fort dispendieux. Cela se fait ordinairement en accordant à chaque famille une petite portion de terre, et en lui donnant deux jours par semaine, le lundi et le dimanche, pour la cultiver : il y en a que l'on fait subsister de cette manière ; mais d'autres planteurs donnent à leurs nègres une certaine quantité de blé d'inde ou de maïs par jour, avec un hareng salé, ou un petit morceau de cochon ou de lard salé : tout le reste de l'entretien consiste en un bonnet, une chemise, une paire de culotte et une couverture. Les profits du travail d'un bon nègre montent annuellement de 240 à 288 francs. Le prix des nègres mâles, à leur arrivée, était, avant la dernière guerre, de 900 à 1,000 francs dans les colonies anglaises, et de 1,400 à 1,500 francs dans les îles françaises ; celui des femmes et des grands garçons 60 francs de moins ; mais les nègres accoutumés au travail des îles se vendent ordinairement, l'un dans l'autre, 1,500 francs ; et il y a eu des exemples ou un simple nègre fort adroit s'est vendu jusqu'à 3,600 francs ; les richesses d'un planteur se calculent ordinairement d'après le nombre de nègres qu'il possède. Le prix actuel des nègres, à ce que nous assurent des personnes récemment arrivées des îles, est exorbitant ; on demande jusqu'à 2,000 francs pour un nègre ordinaire. La quantité est diminuée sur la côte d'Afrique.

Pour conduire les colonies à un état florissant et tranquille, il est nécessaire d'accélérer la multiplication des nègres dans les îles mêmes. On atteint ce but en établissant une police sévère, qui réprime également tout désordre que les nègres pourraient se permettre, et tout excès auquel l'habitude de la tyrannie ne porte que trop souvent les planteurs et les inspecteurs. Après avoir mis en sûreté la vie et la santé des malheureux esclaves, il faut penser à leur procurer, autant qu'il est possible, des petites propriétés, dont la possession les fait chérir cette contrée qu'ils arosent de leurs sueurs.

Rendre le nœud du mariage plus sacré, plus stable ; pourvoir à l'éducation des enfans noirs ; reprimer la débauche et le libertinage, voilà un point essentiel pour l'amélioration du sort des nègres. Il faut peu-à-peu les faire participer

aux lumières de la raison et aux consolations de la religion chrétienne. L'affranchissement successif des nègres, et leur passage de l'état d'esclavage à celui de paysans-fermiers, peut ainsi s'opérer sans danger, sans secousses, et au plus grand avantage des planteurs.

Ces principes lumineux n'ont point été mis en pratique par *les grandes nations*, par *les savans* et *sensibles* Français, encore moins par *les magnanimes* et *généreux* Anglais. Le gouvernement Danois est le seul qui ait osé suivre sur ce point la voix de la raison et de la religion.

Beautés pittoresques. Phénomènes du ciel et de la mer. Effets du mirage. Pluies. Ouragans. Tremblemens de terre.

Tous les voyageurs ont célébré les beaux sites qu'offre les îles d'Amérique et la magnificence des scènes que la nature y déroule aux yeux de l'homme sensible. Je vais tâcher de réunir, dans un cadre étroit, les principaux traits qui m'ont frappé dans les nombreuses relations de ceux qui ont eu l'avantage de contempler de près ces riches et belles contrées.

Les matinées, sous la zône torride, offrent un spectacle infiniment plus riche que celui qui tant de fois a échauffé l'imagination de nos poëtes. C'est dans la saison des fortes rosées qu'il faut les observer, et pour en jouir complètement il faut guetter le moment ou le soleil, paraissant avec tout son éclat dans le ciel pur et tranquille, fait jaillir ses premiers feux du sommet des montagnes. On le voit tout-à-coup inonder de lumière les plaines et les champs; ses rayons dorent les feuilles des plantains et les branches des orangers. Ces arbres et leurs feuillages présentent alors un tableau dont l'éclat égale la nouveauté. Un réseau ou plutôt une foule innombrable de réseaux les gazent avec délicatesse; ils s'étendent dans tous les sens; ils semblent tissus de la soie la plus fine et la plus transparente; les gouttes imperceptibles de rosée qu'ils ont retenues ne sont plus que tout autant de perles que le soleil se plait à colorer à l'infini; et du centre de chaque réseau partiel, étincelle de lumière, l'insecte qui nage dans ces gouttes d'eau. Les prairies offrent aussi ce phénomène; toute la surface de la terre n'est qu'une plaine de crystal et de diamans. Nulle-

part ces scènes n'offrent une richesse égale, parce que nulle-part la rosée ne tombe avec autant d'abondance.

Souvent lorsque les rayons du soleil ont dissipé les brouillards qui couvraient le vaste miroir de l'Océan endormi, une illusion optique vient en doubler les flots et les rivages. Tantôt l'on croit voir un énorme lit de sables là où était la mer ; tantôt les canots éloignés semblent se perdre dans une vapeur embrasée ; ils paraissent soulevés au-dessus de l'Océan ; ils flottent dans une mer aërienne, en même-tems l'on voit leur contour s'y réfléchir fidellement. Ces effets du *mirage* sont fréquens dans les climats tropiques.

La douce température de la matinée permet à l'ami de la nature d'admirer les riches paysages de cet archipel. Tantôt c'est un vaste labyrinthe d'îlots et de rochers qui se déroulent à perte de vue, et semblent défendre une côte fertile contre la fureur des flots ; tantôt c'est un groupe d'îles qui encerclent une petite Méditerranée, et dont les côteaux, inclinés vers ce bassin commun, présentent un caractère de fraternité et de variété à-la-fois. Ici St.-Domingue ou bien Cuba lèvent brusquement, du sein d'une mer profonde, leurs promontoires gigantesques ; entre lesquels s'étendent des plaines horizontales, bordées par les escarpemens des mornes. Plus loin la Jamaïque (du côté méridional) offre un tableau d'une harmonie plus suave ; quelques montagnes nues et singulièrement renversées l'une sur l'autre, dominent, par leur immense élévation, toute la scène inférieure. A leurs pieds se prolongent des montagnes plus basses, couvertes de forêts épaisses. Les collines forment le troisième gradin de cet amphithéâtre majestueux ; depuis leurs sommets jusqu'aux bords de la mer, elles sont couvertes d'arbres et d'arbrisseaux de la plus noble et de la plus belle structure. Leur verd, plus rapproché de l'œil, plus varié dans ses nuances, inspire une douce gaieté. A chaque moment un nouvel objet pittoresque captive davantage l'attention. Ce sont des moulins, ce sont des plantations, ce sont des habitations qu'on voit percer à travers les branches, ou qu'on entrevoit ensevelis dans les ombres de la forêt.

Les plaines offrent même des tableaux riaus et variés. Pour vous en former une idée, réunissez en pensée tous ces arbres et arbustes, dont la magnifique végétation fait l'ornement

de nos jardins botaniques. Rassemblez les palmiers, les cocotiers, les plantains; faites-en à plaisir mille groupes variés, en leur joignant le tamarin, l'oranger et tel autre arbre dont les nuances et la hauteur leur soient proportionnés; voyez jouer au milieu les plumes élégantes du bambou; peignez-vous entre toutes leurs tiges les variétés bizarres de l'épine de Jérusalem, les riches buissons de l'oléander et des roses d'Afrique, l'écarlate vive et brillante du cordium, les berceaux entrelacés du jasmin et de la vigne de Grenade, les touffes délicates du lilas, les feuilles soyeuses et argentées de la portlandia; ajoutez-y la prodigieuse quantité de plantes, de fleurs, d'arbustes moins marqués, mais tous précieux et distincts aux yeux du botaniste. Les jeunes souches de Campêche forment, en plusieurs endroits, d'excellentes haies, dont le coup-d'œil est ravissant; le cèdre bâtard, répandu dans les pâturages, y offre de son côté une ombre hospitalière. Les buissons de tilleul plaisent aussi par la légèreté de leurs formes. La monotonie, même des champs de cannes, s'aperçoit moins à cause des intervalles qui les séparent.

Le vent du nord produit un effet singulier sur les champs de cannes fleuries. En un moment on voit leur surface entière se plier sous l'impétuosité d'une averse soudaine; un instant après un coup de vent les soulève et déploie aux regards leurs panaches argentés, puis en reprenant leur première attitude, tous ces panaches laissent apercevoir la bordure lilas qui les embellit.

Les bâtimens des planteurs ont ensuite un effet particulier, et qui a ses agrémens. Les fermes situées dans les grands parcs ou établies dans des possessions plus resserrées, forment un accessoire varié et agréable. On s'arrête sur-tout avec surprise sur les chétives cabanes des nègres; réunies ensemble, elles ont l'air de petites villes, et en même-tems les touffes d'arbrisseaux qui les ombragent et les environnent leur communiquent le caractère pastoral et romantique, qui est celui de tout ce beau paysage.

Les rivages sont ornés d'une foule d'arbustes, d'arbres et de plantes du verd le plus gai, et des formes les plus frappantes. Les mangliers attirent sur-tout l'attention par la singularité de leurs tiges et la force de végétation de leurs

racines. Ici, c'est la vigne sauvage qui se recourbe par-tout en berceaux; là, c'est la modeste portlandia qui se cache dans les buissons, ses parfums la trahissent en embaumant l'air, mais en même-tems ils affaiblissent les sens par leur force et leur douceur.

La mer même offre ici souvent, dans la matinée, un aspect étonnant et rare par-tout ailleurs. Aucune brise n'en ride la surface, elle est si étonnemment transparente, que vous oubliez presque que les rayons de vue y soient interceptés; vous distinguez les rochers et le sable à une profondeur considérable; vous saisissez presque les coraux et les mousses qui tapissent les premiers; vous compteriez sans peine les étoiles et les autres poissons testacés qui se reposent sur l'autre.

Mais quel soudain trouble agite toute cette foule d'oiseaux et de quadrupèdes, qui, avec la mine du désespoir, cherchent des asiles? Ces sinistres pressentimens nous annoncent l'approche d'un ouragan. L'atmosphère devient d'une pesanteur insupportable; le thermomètre s'élève extraordinairement. L'obscurité devient toujours plus grande; le vent tombe tout-à-fait, la nature entière paraît garder le silence. Bientôt ce silence est interrompu par les roulemens sourds des tonnerres éloignés; la scène s'ouvre par une foule d'éclairs qui se multiplient successivement; les vents se font entendre; la mer s'éveille et leur répond par le mugissement de ses vagues; les bois, les forêts, les cannes, les plantains, les palmiers y joignent leurs murmures et leurs sifflemens plaintifs. La pluie descend à flots; les torrens se précipitent avec fracas des montagnes et des collines; les rivières s'enflent par degrés, et bientôt leurs ondes accumulées débordent de leur lit et submergent les plaines.

Bientôt ce n'est plus un combat de vents furieux, ce n'est plus la mer mugissante qui ébranle la terre, non, c'est le désordre de tous les élémens qui se confondent et qui s'entre-détruisent; la flamme se mêle à l'onde; l'équilibre de l'atmosphère, ce lien général de la nature, n'existe plus, tout retourne à l'antique cahos.

Quelles scènes n'éclairera pas le soleil du matin! les arbres déracinés et les habitations renversées couvrent toute la contrée. Le propriétaire s'égare en voulant chercher ce qui reste

de ses champs. Par-tout gissent les cadavres des animaux domestiques pêle mêle avec les oiseaux des forêts. Les poissons eux-mêmes ont été arrachés de leurs humides retraites, et l'on recule d'effroi quand on les rencontre dispersés loin de leurs demeures, et froissés contre les débris. De nouveaux torrens se sont formés dans l'intervalle de la nuit, et se sont déjà creusé un lit; des vastes étangs, des lacs considérables couvrent des espaces où à peine il y avait auparavant un ruisseau; les bestiaux étonnés et épouvantés de cette révolution soudaine ne savent où porter leurs pas incertains; ils s'enfonçent dans les eaux en voulant chercher leurs pâturages, ou bien ils sont entraînés par les courans, et se précipitent à une perte presqu'inévitable. Les grandes routes ont disparu, et long-tems après ce terrible jour, les chemins de communication dans les montagnes restent impraticables. Dans les premiers momens on établit des bacs, et on se voit obligé d'aller, à l'aide des rames, dans mille endroits où les chars et les voitures roulaient auparavant avec tant de sûreté et tant d'aisance.

Les tremblemens de terre joignent souvent leurs terribles explosions à la rage des ouragans. La ville de *Port-Royal*, à la Jamaïque, s'était enrichi de tous ces trésors dont les flibustiers avaient dépouillé l'Amérique espagnole. C'était-là le rendez-vous où ces barbares venaient dissiper, au sein de la débauche, tout l'or que leurs crimes leur avaient procuré. Corinthe, Sybaris, Babilone n'ont pas vu d'exemple d'une profusion plus extravagante.

Au commencement de l'année 1692 il n'y avait pas d'endroit, pour sa grandeur, qui put être comparé à cette ville pour le commerce, l'opulence et la corruption des mœurs. Au mois de juin de la même année, un tremblement de terre qui ébranla l'île entière dans ses fondemens, engloutit tellement cette ville, qu'il ne resta presqu'aucun vestige de son existence. La terre s'ouvrit et engloutit, en deux minutes, les neuf dixièmes des maisons et 2,000 de ses habitans. L'eau sortit à gros bouillons des ouvertures de la terre, et culbuta les restes les uns sur les autres; mais il y eut quelques habitans qui eurent le bonheur d'attraper des poutres et des soliveaux, et qui furent ensuite pêchés dans des chaloupes. Plusieurs vaisseaux furent jetés à la côte dans le port, et

la frégate le *Swan* (le Cygne), qui était dans le chantier pour être carénée, fut emportée sur les toits des maisons, qui s'écrasaient sans être renversées; ce vaisseau servit de retraites à quelques centaines d'habitans qui se réfugièrent sur son bord. Un officier, qui a été témoin oculaire de ce désastre, dit que la terre, dans quelques endroits, s'ouvrit et se referma très-vite, et qu'il vit plusieurs individus enterrés jusqu'au milieu du corps, et d'autres auxquels on ne voyait plus que la tête, qui périrent de cette manière. A Savannah il y eut plus de mille acres englouties avec les maisons et les personnes qu'elles contenaient: cet endroit, qui parut quelques tems comme un lac, fut ensuite dessèché, mais on n'y aperçut aucune maison. Dans quelques endroits les montagnes se fendirent, et dans un autre toute une plantation fut transportée à un quart de lieu de distance. La ville fut rebâtie; mais dix ans après elle fut encore détruite par le feu. La commodité extraordinaire du port tenta les habitans une troisième fois, et en 1772 elle fut encore une fois réduite en poussière par un des plus terribles ouragans qui ait eu lieu de mémoire d'homme. Tant de malheurs répétés firent regarder cet endroit comme maudit. Les habitans résolurent de l'abandonner pour toujours, et de s'établir du côté opposé de la baie où ils bâtirent.

Ces désastres, au reste, ne sont à craindre que de tems en tems, leur rareté fait oublier aux habitans des Antilles tout ce qu'ils ont de redoutable et d'affreux.

La constitution particulière de l'atmosphère qui produit ces terribles et soudaines explosions, occasionne aussi de très-beaux phénomènes par la très-grande concentration des nues, qui en fait comme un fond solide, sur lequel les rayons du matin et du couchant tracent ces perspectives fantastiques, tant admirées en Italie sous le nom de *Fata Morgana*, et qui ne sont que les images reflétées des paysages véritables. *Beckford* paraît avoir dépeint un de ces phénomènes sous le nom d'une *soirée de la Jamaïque.*

« La maison où j'étais avait en face le couchant; elle » était sur une éminence plutôt que sur une colline. Placée » sur une pelouse du verd le plus tendre et le plus délicat, » elle était bornée par un bosquet assez touffu; plusieurs

» palmiers s'y distinguaient, et ce groupe, éclairé de différentes teintes, fesait un devant de tableau assez riche et » assez saillant. Dans le lointain je distinguais un village » de nègres avec tous ses accessoires de plantains, de cocotiers, de bambous, d'arbustes de toute espèce. Une » couleur plus pâle, un ton plus léger, plus adouci le » fesait contraster avec les scènes brillantes qui m'entouraient. L'intervalle qui m'en séparait était occupé par » une vaste plaine, sur laquelle les rayons du soleil se concentraient avec une force continue, et où ils relévaient » et fesaient ressortir avec effet divers bâtimens épars sur » sa surface. Au-delà la vue était bornée par des collines » que la distance fesait prendre pour des brouillards qui » s'élevaient. La mer terminait le côté opposé, les regards » se perdaient dans son immensité.

» Au-dessus de ce paysage s'en présentait immédiatement » un autre; j'en suivais tous les détails sur les nuages. Je » croyais parfaitement voir l'île d'Otaïti, telle qu'on l'a dans » nos meilleures gravures; c'étaient ses collines, ses vallées et leurs pentes douces et insensibles; je distinguais » cette gradation pittoresque, je voyais l'île se perdre imperceptiblement dans ses plaines, et tout se confondre et » s'unir dans l'Océan par une transition insensible. Les » montagnes me semblaient couvertes d'arbres élevés; un » feuillage touffu et varié me paraissait border leurs précipices et leurs flancs; j'apercevais distinctement les effets qui produisaient les ombres passagères ou les coups » de lumière. Toutes ces beautés me semblaient réfléchies » dans les eaux verdâtres qui les encadraient et doublaient leurs charmes. Le soleil couchant éclairait ce » paysage; il paraissait presque s'admirer dans son ouvrage.

» Autour de cette île chimérique s'étendait une mer aussi » unie qu'une glace; une légère brume en gazait la surface, » mais l'on eût dit que l'haleine des zéphirs en altérait la » transparence. Un grand isthme s'avançait dans l'Océan, » et formait une succession de baies et de golfes, où n'ageait une foule de petites îles; entre toutes ces îles je » voyais voguer un nombre considérable de bateaux qui » traversaient de l'une à l'autre, et prenaient toutes sortes

» de directions, pendant qu'une forêt de mats couronnait » la haute mer, et semblait aller toucher au soleil.

» Dans la dernière grande île s'en élevait une autre ; ses » bords étaient précisément parallèles à ceux de la pre- » mière ; ses rochers étaient de la même hauteur, de la » même forme ; et je conjecturais qu'un tremblement de » terre les avait séparées ; un canal étroit coulait entre elles ; » l'air et les rochers paraissaient remplis d'une foule d'oi- » seaux ; je les voyais comme autant de points blancs qui » se mouveaient en tous sens sur le fond bleuâtre du » ciel.

» Le devant de ce payage vaporeux était une langue de » terre assez longue ; elle venait de droite à gauche, par » une pente douce et agréable, se mettre au niveau de la » mer ; les cocotiers, les bambous, les palmiers conspi- » raient à l'envi à l'enrichir ; une foule d'aloës en fleurs » et d'autres arbustes odoriférans venaient y embaumer » l'air ; une gradation merveilleuse se fesait sentir dans » toutes ces plantes, et les yeux se fixaient enfin, sans la » moindre transition brusque et inattendue, sur la pelouse » et les plans modestes qui l'embellissent.

» Cette projection de terrain semblait faire partie de » la courbe d'une baie belle et majestueuse, à l'extrémité » de laquelle je me disais qu'il y avait des villes. J'y re- » marquais du moins des tours, des sommets, des pointes » mêmes de clochers, où se réunissaient les derniers rayons » du soleil.

» A gauche, et sur un second plan, étaient deux ou » trois petites îles ; des pêcheurs mettaient sécher leurs « filets sur le rivage ; d'autres amarraient leurs bateaux, et » n'avaient qu'une seule rame ; les filets, les cerceaux, les » corbeilles que j'y voyais entassés sans ordre, se ré- » fléchissaient dans l'eau ; un léger vent l'agitait et en com- » muniquait le mouvement aux objets qui venaient s'y » peindre ; de petites vagues se brisaient aussi contre les » quilles, et leur murmure avait peine à se faire en- » tendre au rivage ».

Description particulière des îles Espagnoles.

Quoique l'Espagne reclame le droit de première décou-

verte sur toutes les Antilles, elle n'en possède aujourd'hui que trois ou quatre, savoir : *Cuba* et *Portorico*, qui figurent parmi les îles les plus considérables de cet archipel; *Margarita* et *Cubagua*, qui sont de peu d'importance.

Cuba.

Situation.— Cette île est située entre le 20e. et le 23e. deg. de lat. nord, et entre le 76e. deg. 20 min., et le 87e. deg. de long. ouest, 34 lieues au sud du cap Floride, et 25 au nord de la Jamaïque; elle a près de 231 lieues de longeur, et environ 24 de largeur.

Sol, climat, productions.— Une chaîne de montagnes traverse l'île de l'est à l'ouest; mais les terres près de la mer sont en général basses et inondées dans les saisons pluvieuses, quand le soleil est vertical. Cette superbe île, quoique si considérable, passe pour avoir le meilleur sol de l'Amérique; son climat est chaud et sec, mais plus tempéré que celui de Saint-Domingue, par les pluies et les vents du nord et de l'est qui le rafraîchissent. Elle abonde en poissons; ses montagnes sont couvertes de bois de cèdre, d'acajou, de robe, de grenade, de gaïac et d'ébène; ses champs d'arbres fleuris et de plantes odoriférantes. Son terrein est très-fertile, on y fait des récoltes chaque année. Il y a des mines d'or, de cuivre, de pierre d'aimant. Dans la jurisdiction de la Havane on a découvert, depuis peu, une mine de fer de très-bonne qualité. On y trouve beaucoup d'eaux chaudes minérales. Ses salines sont abondantes, et ses ports très-sûrs. Il y a 480 raffineries d'excellent sucre, dont on voit tous les ans, en Europe, plus de 200 à 300 mille quintaux, et qui égale celui de Hollande. Elle abonde en *yucas* ou manioque, café, maïs, anis ou partel, coton, cacao, excellent tabac de toutes qualités, préférable à tout autre de l'Amérique, gimgembre, poivre-long, cassis *fistula*, martique et aloës. On ne trouve dans toute cette île aucun animal venimeux ni féroce. Les premiers habitans étaient pacifiques, timides, et ne connaissaient pas l'abominable coutume de manger de la chair humaine; ils détestaient le vol, la luxure; aujourd'hui les colons sont les plus industrieux et les plus actifs des îles espagnoles. Les femmes

y sont vives, affables et vertueuses. Le gouverneur était capitaine général de toute l'île, de la Louisiane et de la Floride. On y fait de plus belle cire blanche et d'aussi bonne qualité que celle de Venise. On récolte en tout tems des fruits et des légumes aussi bons que ceux d'Europe, et sur-tout des pommes de pins très-estimées.

Population.— En 1778 on comptait dans l'île 170,000 habitans, parmi lesquels 28,760 nègres. Mais le gouvernement espagnol ayant ouvert les ports de l'île à tous les vaisseaux négriers étrangers, le nombre d'esclaves a singulièrement augmenté, et l'on pense que la population s'élève aujourd'hui à 280,000 individus, parmi lesquels il y a beaucoup de Français et d'Anglais.

Villes.— La *Havane*; cette ville est la résidence du gouverneur. Elle est située au 23e. deg. 12 min. de lat. nord, et 82e. deg. 13 min. de long. ouest; son port est non-seulement le meilleur de l'Amérique, mais même de tout le monde; il peut contenir mille vaisseaux en toute sûreté. Son entrée est un canal très-étroit et difficile, garnie de batteries. La principale est celle de *Morro*. On y construit des vaisseaux de guerre et marchands; il y a un département de la marine et un officier général qui commande l'escadre nommée de *Barlovento*, pour la sûreté des côtes et la conduite de flottes qui entrent et sortent. Le commerce de ce port est le plus considérable de l'Amérique, c'est la réunion de toutes les marchandises qui sortent des ports de la terre ferme et de ceux de la Nouvelle-Espagne; c'était autrefois le rendez-vous des galions. La ville a près d'une lieue de circonférence, et abonde en tout ce qui est nécessaire à la vie. Il y a aussi beaucoup de familles nobles et riches. Cette ville fut prise par les Anglais en 1762.

Saint-Yago de Cuba, capitale de l'île Cuba, est située sur la côte méridionale, au 20e. deg. 8 min. de lat. nord, dans l'intérieur d'une baie et sur le bord d'une rivière du même nom. Elle a un très-beau port bien défendu, et très-fréquenté par les étrangers, à cause de son commerce et de l'abondance de ses fruits : son sucre et son tabac sont très-renommés dans le commerce, et d'une qualité peu commune.

Les autres biens les plus considérables après la Havane et Saint-Yago de Cuba, sont le port de *Cumberland* et celui de *Santa-Cruz*, ville considérable à 10 lieues à l'est de la Havane (1).

Revenus, forces. — Selon *Raynal*, les revenus de cette île, du moins ceux qui entrent dans les caisses de l'Etat, ne passent pas 2,430,000 liv. tournois. Le gouvernement verse dans l'île, pour l'achat du tabac, 2,272,050 liv.; pour l'entretien des fortifications 1,350,000 liv.; pour les garnisons ordinaires 2,160,000 liv.; et pour les besoins de la marine 3,780,000 liv.

Il y a, outre les garnisons, un corps de milice très-bien exercé, au nombre de 12,000. Raynal blâme mal-à-propos cet utile établissement. Les ving-six couvens de l'île possèdent des biens pour la somme de 14,589,000 livres. L'université de la Havane a 37,800 liv. de revenu.

PORTO-RICO.

Situation.— Cette île est située entre les 67°. deg. 40 min. et 69°. deg. 40 min. de long. ouest, et au 18°. deg. de lat. nord, entre Saint-Domingue et Saint-Christophe; elle a 34 lieues de longueur et 14 de largeur.

Sol, climat, productions.— Le sol est fertile et profond; il offre une variété délicieuse de bois, de vallées et de plaines, et il produit généralement les mêmes fruits que les autres îles. Un grand nombre de petites rivières l'arrosent de leurs eaux pures: l'air est généralement tempéré; mais dans les saisons pluvieuses il y a des parties fort mal saines. C'est à cause de l'or qui s'y trouvait que les Espagnols s'y établirent; mais ce métal y est aujourd'hui beaucoup moins abondant. Elle a de bons bois de construction, et son principal commerce consiste en sucre, gingembre, coton, lin, café, encens et cuirs. Ses mules sont très-estimées dans l'île Saint-Domingue, la Jamaïque et Santa-Cruz. Elle fournit aussi de la casse, du riz, du maïs, des oranges, citrons, citrouilles, melons et de bon sel. Ce qui lui est très-avantageux, c'est d'être un lieu de relâche pour le rafraîchissement des vaisseaux qui vont à la

(1) *Alcédo*, Diccionario géographico, etc., au mot *Cuba*.

terre ferme et à la Nouvelle-Espagne, à cause de sa situation et de la bonté de son port. C'est aussi là que se déposent toutes les lettres des possessions espagnoles pour le passage en Europe.

PROGRÈS DE LA POPULATION ET DE L'INDUSTRIE.

Sur cette terre privée de ses habitans indigènes, se forma successivement une population de 44,883 hommes ou blancs ou de races mêlées : la plupart étaient nuds, leurs maisons étaient des cabannes. La nature seule ou presque seule fournissait à leur subsistance. C'était avec du tabac, avec des bestiaux, avec ce que le gouvernement envoyait d'argent pour l'entretien d'un état civil, religieux et militaire, que la colonie payait les toiles et quelques autres objets de peu de valeur que les îles voisines lui fournissaient clandestinement. Elle ne voyait annuellement arriver de sa métropole qu'un petit bâtiment, dont la cargaison ne passait pas 10,000 écus, et qui reprenait la route de l'Europe chargé de cuirs.

Tel était Porto-Rico lorsqu'en 1765 la cour de Madrid porta son attention sur Saint-Jean, port excellent, même pour les flottes royales, et auquel on ne desirerait que plus d'étendue. On entoura de fortifications la ville qui le domine. Les ouvrages furent tous multipliés vers une langue droite et marécageuse, le seul endroit par où la place puisse être attaqué du côté de terre.

A cette époque une possession qui n'avait annuellement reçu du fisc que 378,000 livres, lui en coûta 2,624,433 qui arrivèrent régulièrement du Mexique. Ce numéraire excita à quelques travaux. Dans le même-tems, l'île qui avait été jusqu'alors dans les liens du monopole, put recevoir tous les navigateurs espagnols. Ces deux moyens réunis firent sortir Porto-Rico de son état d'anéantissement. Sa dîme, qui, avant 1765, ne rendait que 81,000 livres, s'est élevée à 230,418 livres.

Au premier janvier 1778, Porto-Rico comptait 80,660 habitans, dont 6,530 seulement étaient esclaves. Il comptait 77,384 bêtes à cornes, 23,195 chevaux, 2,515 mulets, 49,058 bêtes de menu bétail.

Sur les plantations, qui étaient au nombre de 5,681, on ré-

coltait 2,737 quintaux de sucre, 1,114 quintaux de coton, 11,163 quintaux de café, 19,556 quintaux de riz, 15,216 quintaux de maïs, 7,458 quintaux de tabac, 9,860 quintaux de mélasse.

Dans les pâturages, dont on en comptait 234, la reproduction annuelle était de 11,334 chevaux, de 952 mulets, de 31,250 bêtes de menu betail.

Nous ne connaissons pas en détail les progrès de cette colonie depuis 1778, c'est-à-dire, depuis l'établissement du commerce libre entre l'Espagne et ses colonies.

Villes. — *Saint-Jean de Porto-Rico*, dont nous avons déjà parlé, est la capitale; elle est située dans une petite île de la côte septentrionale, formant un port, et se joint à l'île principale par une chaussée. Elle est défendue par des forts et des batteries, qui rendent, pour ainsi dire, la ville inattaquable. Autrefois elle a été prise par sir François Drake et par le comte de Cumberland. Elle est, selon quelques auteurs, le centre du commerce interlope que les Français et les Anglais font avec les sujets du roi d'Espagne.

Margarita, Cubagua, etc.

L'île *Margarita* ou *Marguerite* est, comme celle de Curaçao et quelques autres, située hors de l'archipel des Antilles, mais on est accoutumé à la décrire avec ces îles. Elle est séparée de la côte septentrionale de la Nouvelle-Andalousie, en Amérique méridionale, par un détroit de 8 lieues. Elle a 14 lieues de long et 6 de large; des brouillards perpétuels y entretiennent une agréable verdure; son sol serait très-fertile s'il était cultivé; les pâturages, le maïs, les fruits y abondent; les bananes y viennent plus grosses que dans les Antilles. Le bois et l'eau y sont rares.

Cubagua, à peu de distance de Margarita, avait autrefois un banc de perles; mais il fut bientôt épuisé. On en découvrit un autre plus riche, à l'île Margarita, qui en tire son nom espagnol; la pêche y a également cessé.

Description particulière des Antilles anglaises.

L'Angleterre possède, parmi les grandes Antilles, la belle et fertile *Jamaïque*, parmi les petites Antilles, une partie des *Vierges*, la riche *Antigoa* avec Saint-Cristophe, Mont-

serrat et autres voisines; la *Dominique*, la *Grenade* avec toutes les Grenadilles, l'importante *Barbade*, placée hors de la chaîne des autres Antilles; enfin la *Trinité*, qui ne leur appartient que depuis le traité d'Amiens. Ils sont encore maîtres des îles *Lucayes* ou de *Bahama*, qu'on distingue souvent des Antilles, quoiqu'elles soient les premières qui aient reçu cette dénomination.

Les îles anglaises (sans la Trinité) avaient, en 1788, une population totale de 59,953 blancs, 1,400 nègres *marrons* ou rebelles, 12,798 mulâtres et nègres libres, 454,161 nègres esclaves, en tout 528,303 individus.

Leurs exportations consistaient dans les articles suivans (1).

Sucre.	2,623,872 quintaux.
Rum.	6,482,441 galons.
Mélasse.	82,115 galons.
Café.	27,894 quintaux.
Coton.	10,170,886 livres.
Indigo.	42,651 livres.
Cacao.	10,231 quintaux.
Gingembre.	10,538 quintaux.
Piment.	516,444 livres.
Tabac.	18,140 livres.
Acajou (bois d').	6,123 tonneaux.
Campêche (bois de).	6,701 tonneaux.
Et divers articles non spécifiés.	
Valeur totale de ces exportations.	157,040,573 francs.

Le commerce de ces îles occupait 1,783 bâtimens, portant 238,462 tonneaux, et montés par 20,628 hommes d'équipage.

JAMAIQUE.

Situation. — Cette île par son étendue, est la troisième de l'archipel des Antilles. L'industrie anglaise l'a élevée au rang d'une des plus florissantes; toutefois elle n'égala jamais la ci-devant Saint-Domingue. La Jamaïque est située entre le 78e. deg. 20 min., et le 80e. deg. 48 min. de longitude ouest, et entre le 17 et 19e. deg. de lat. nord de

(1) *Page*, Commerce des Colonies, part. I, les tableaux.

l'est à l'ouest, elle a environ 46 lieues de longueur, et au milieu environ 20 lieues de largeur, diminuant vers les extrémités à-peu-près dans la forme d'un œuf.

Sol, montagnes.—Cette île est partagée par une chaîne de rochers escarpés, renversés les uns sur les autres par les fréquens tremblemens de terre. Ces rochers, quoiqu'il n'y ait point de sol sur leur surface, sont couverts d'une grande variété d'arbres superbes, qui offrent l'aspect d'un printems perpétuel. Ils sont entretenus par les pluies qui tombent très-souvent, ou par les brouillards qui s'attachent continuellement aux montagnes, et que leurs racines, en sortant des fentes des rochers, recherchent avec une espèce d'instinct. De ces rochers sortent un grand nombre de ruisseaux qui donnent l'eau la plus pure, et forment une multitude de chûtes, ce qui, avec la hauteur prodigieuse des montagnes et la verdure des arbres à travers lesquels ils coulent, fait un paysage délicieux. De chaque côté de cette chaîne de montagnes il s'en trouve de plus basses qui diminuent graduellement à mesure qu'elles s'en éloignent; sur celles-là il croît en abondance du café. Le vallées ou plaines entre ces montagnes sont d'une fécondité prodigieuse pour la canne à sucre.

Le pic de la *montagne Bleue* s'élève de 7,431 pieds anglais au-dessus du niveau de la mer (1). En y montant l'on coloye des précipices effroyables, mais aussi l'on se repose sur des savannes ou prairies délicieuses, au bord des ruisseaux purs et limpides.

Les terres, qui consistent en craie marneuse, portent un gazon épais et brillant, qui, selon M. Beckfort, rappelle les prairies d'Angleterre. Ce qu'on appelle la terre de brique, est un mélange d'argile et de sable de couleur grisâtre; ce terrain est très-favorable à la canne à sucre (2).

On a découvert une mine de plomb. Dans les plaines on trouve plusieurs sources de sel, et dans les montagnes près de *Spanish-Town* est un bain chaud qui a de grandes qualités médicinales. Il soulage dans les coliques sèches, qui,

(1) *Pinkerton*, tome VI, p. 139.

(2) *Bryan Edwards*, History of the Westindies, tome II, page 205.

après la fièvre jaune ou bilieuse, sont les plus terribles maladies.

Climat. — L'air de cette île est presque par-tout excessivement chaud et peu favorable aux Européens; mais les brises de mer, qui arrivent tous les matins vers dix heures, le rendent plus supportable; il fait des éclairs presque tous les soirs, mais sans beaucoup de tonnerre, qui néanmoins, lorsqu'il se fait entendre, est terrible. En février et en mars on s'attend à des tremblemens de terre, dont nous parlerons ci-après. Pendant les mois de mai et d'octobre les pluies sont extrêmement violentes. En général le climat n'a rien de particulier.

Productions. — Le sucre est la plus grande et la plus avantageuse production de cette ile. On y cultivait autrefois beaucoup de cacao. Elle produit aussi du gimgembre et du piment; le cannelier, dont l'écorce est si utile dans la médecine; l'acajou, dont on fait un si grand usage pour les meubles, est de la meilleure qualité; mais ces bois commencent à s'épuiser, et sont depuis peu fort chèrs; d'excellens cèdres très-gros et durables; l'arbre à choux, remarquable pour la dureté de son bois, qui, lorsqu'il est sec, est incorruptible, et cède à peine à aucune espèce d'outils; le palma, qui donne une huile très-estimée des sauvages tant pour la nourriture que pour la médecine; le savonnier, dont la graine a toutes les qualités du savon; le mangrove et l'olivier, dont les écorces sont très-utiles aux tanneurs; le fustic et le bois rouge pour la teinture; et depuis peu le bois de campêche; l'indigo y était autrefois très-cultivé, et le cotonnier l'est encore. Il ne croît ici aucune espèce de grains d'Europe; il n'y vient que du maïs ou du blé de turquie, des pois de différentes sortes, mais qui ne ressemblent point aux nôtres, et des racines en abondance. Par les soins de l'illustre philantrope, sir *Joseph Banks*, l'arbre à pain a été transporté ici d'Otaïti. Il y a, comme nous l'avons déjà dit, une énorme quantité de fruits; des citrons ordinaires et d'autres très-doux, des oranges de Séville et de la Chine, des *limes de Shadocks*, des grenades, de *mambias*, des *soursope*, des *papas*, des pommes de pin, des pommes à flancs, des pommes à étoiles, des poires à piquans, des *alicadas*, des poires, des melons, des courges, des goyaves et plu-

sieurs sortes de baies, ainsi qu'abondance de bons légumes. On n'élève que très-peu de bestiaux dans cette île; son bœuf est coriace et maigre; le mouton et l'agneau y sont passables; il y a un grand nombre de porcs; plusieurs plantations en entretiennent des centaines; leur viande est bonne et délicate. Les chevaux y sont petits et fringuans.

La Jamaïque fournit aussi aux apothicaires le *gaïac*, la salsepareille, la *china*, la casse et le tamarin. Entr'autres animaux il s'y trouve des tortues de terre et de mer, et l'alligator. Il y a toutes sortes d'oiseaux privés et sauvages, et particulièrement plus de perroquets que dans les autres îles. Outre les perroquets il s'y trouve des pélicans, des bécassines, des sarcelles, des poules de Guinée, des oies, des canards et des dindons, l'oiseau mouche et plusieurs autres. Les rivières et les baies abondent en poissons.

Entr'autres insectes on remarque le ciron, qui pénètre souvent dans la chair des nègres; et les blancs en sont aussi quelquefois tourmentés. Cet insecte entre dans toutes les parties du corps, mais particulièrement dans les pieds et dans les jambes, où il multiplie considérablement, et s'enferme dans une coque. Aussitôt qu'on le sent, ce qui n'arrive peut-être que huit jours après qu'il s'est introduit dans la chair, il faut l'ôter avec une aiguille ou la pointe d'un canif, prenant soin de détruire entièrement la coque, afin de n'y laisser aucuns des œufs, qui sont comme des lentes. Il pénètre quelquefois dans les orteils, et les ronge jusqu'aux os.

Etat politique.— Cette île fesait autrefois partie des possessions espagnoles de l'Amérique. Les Anglais y avaient fait plusieurs descentes avant 1656; mais ce ne fut que cette année que la Jamaïque se rendit aux armes Britanniques. Cromwel avait envoyé une escadre aux ordres de Penn et de Venables pour réduire Hispaniola ou Saint-Domingue; mais l'expédition fut sans succès. Les commandans, de leur propre chef, pour réparer leur défaite, firent une descente à la Jamaïque, et ayant emporté la capitale de Saint-Yago, forcèrent bientôt le reste de l'île à se rendre.

Population.— En 1788 la population se trouva composée ainsi qu'il suit :

Blancs.	30,000
Marrons.	1,400
Mulâtres et Nègres libres. . .	10,000
Esclaves.	250,000
TOTAL.	291,400 habitans.

Parmi les nègres il y avait, en 1792, près de 40,000 convertis au christianisme, principalement dans les Quakers et les frères Moraves. Les nègres marrons, après plusieurs guerres sanglantes, viennent d'être totalement chassés. On les a transporté dans la Nouvelle-Ecosse.

COMMERCE.—La Jamaïque, en 1778, exporta les quantités suivantes :

Sucre.	840,548	quintaux.
Rum.	2,543,025	gallons.
Mélasse.	6,416	gallons.
Café.	6,395	quintaux.
Coton.	1,905,467	livres.
Indigo.	27,623	livres.
Cacao.	82	quintaux.
Gingembre.	4,816	quintaux.
Piment.	616,444	livres.
Tabac.	18,140	livres.
Acajou.	5,878	tonneaux.
Campêche.	6,701	tonneaux.
Outre un grand nombre d'autres articles.		

La valeur totale de ces exportations s'élevait à la somme de 51,274,628 francs.

Le nombre des vaisseaux employés à ce commerce était de 474, montés par 9,344 hommes d'équipage.

Tout ce qu'on lit dans les éditions de *Gutherie* sur le commerce de cette île est suranné et faux. Le commerce interlope avec les Espagnols est généralement tombé depuis 1763. Les bois de campêche ne forme qu'un objet secondaire dans les exportations.

GOUVERNEMENT.— Le pouvoir législatif se compose d'un gouverneur ou d'un capitaine général, d'un conseil de douze personnes nommées par le roi, et dans une chambre de quarante-trois représentans élus par les propriétaires, les trois principales villes, savoir : Kingston, Sant-

Yago et Port-Royal envoient trois membres ; les autres paroisses chacune deux. L'île est divisée en trois comtés (1).

La taxe personnelle et les droits sur les nègres ainsi que sur le rum, donnent un revenu annuel de 100,000 liv. sterlings, ou environ 2,400,000 francs. Les dépenses ordinaires du gouvernement, en 1788, se sont montées à 75,000 liv. sterlings, ou 1,800,000 francs. Les appointemens fixes du gouverneur sont de 60,000 francs par an, et l'assemblée de la colonie lui en vote ordinairement encore autant, ce qui fait monter le tout à prés de 240,000 francs.

La milice est, je crois, de 5,000 hommes.

Villes. — *Port-Royal* était autrefois la capitale de la Jamaïque ; elle était située sur la pointe d'une étroite langue de terre, qui, vers la mer, formait partie de la jetée d'un superbe port, auquel elle devait son nom. La commodité de ce port, capable de contenir mille gros vaisseaux, et si profond qu'ils pouvaient y charger et décharger avec la plus grande facilité, avait paru d'une telle importance aux habitans, qu'ils s'étaient déterminés à bâtir leur capitale dans cet endroit, quoique ce fut un sable sec et très-brûlant, qui ne produisait aucun des objets de première nécessité, pas même de l'eau fraîche. Les tremblemens de terre ont forcé l'avarice humaine d'abandonner ce séjour.

Kingston est devenu la capitale de l'Ile. Elle est composée de deux mille maisons, dont plusieurs sont élégantes, et, d'après le goût de ces îles et du continent voisin, d'un seul étage, avec des portiques. On y compte 3,000 habitans blancs, 1,200 mulâtres, 11,000 esclaves.

A quelques distances de Kingston est *St.-Yago de la Vega*, ville espagnole, qui, quoique maintenant inférieur à Kingston, était autrefois la capitale de la Jamaïque, et est encore le siége du gouvernement, et où se tiennent les cours de justice. On y compte 900 maisons et 3,000 habitans.

Cavernes. — « Les cavernes de la Jamaïque, dit » M. Beckfort, sont en assez grand nombre pour être sus» ceptibles d'une étonnante variété. Il en est une entr'au» tres que je vais essayer de décrire, sans vouloir la donner

(1) *Edwards*, tome I, page 214.

» pour terme de comparaison. Elles sont presque toutes » d'une grandeur, d'une beauté, qui leur donnent un ca- » ractère unique.

» On se trouve d'abord sous un dôme assez élevé : d'é- » normes stalactites y sont suspendues, elles touchent à- » peu-près la terre ; l'imagination saisit dans leur position » respective des ailes, des niches, des retraites, de nou- » velles grottes ; l'éclat des flambeaux brille-t-il au milieu » de toutes les colonnades ? On se croit transporté dans » un palais d'architecture gothique, on est porté à en- » trevoir des chapitaux sculptés régulièrement ; on admire » du moins les masses imposantes, la simplicité des or- » nemens, et la légèreté avec laquelle tout a eté posé en » place.

» Un peu plus loin s'élève un second dôme : sa hauteur » est plus considérable que celle du premier : les dimen- » sions en semblent régulières : la voûte est parsemée de » magnifiques incrustations. Cette salle présente comme » l'autre de petits réduits solitaires et séparés : chacun » était supporté par d'élégantes colonnes pétrifiées : j'en » frappai quelques-unes, elles rendaient un son juste et » pur ; ce son variait, il était plus ou moins pur, sa » durée plus ou moins longue, à proportion de l'épais- » seur et de la longueur des tubes.

» Les flambeaux ajoutent beaucoup à l'effet de la dé- » coration naturelle du lieu ; le mélange des nègres qui » les portent et des blancs qui les suivent en paraît aussi » plus piquant : l'emsemble du tableau général est d'une » richesse au-delà de toute expression ».

Iles Cayman.

La grande et la petite *Cayman* sont situées à l'ouest de la Jamaïque. Les habitans sont en petit nombre ; ils reconnaissent la domination anglaise, mais vivent presque dans une indépendance complète. Les tortues sont la seule production importante.

Iles Lucayes ou de Bahama.

Ces îles sont situées au sud de la Caroline, entre les 12 et 27°. deg. de lat. septentrionale, et les 75°. deg. 20 min.,

et 83 deg. 20 min. de longit. occidentale ; elles s'étendent le long de la côte de la Floride jusqu'à l'île Cuba. Il y en a 500, dont quelques-unes ne sont que des rochers ; mais il y en a douze grandes fertiles, et dont le sol ne diffère en rien de celui de la Caroline. Elles sont cependant presque toutes inhabitées, excepté la Providence, qui est a 66 lieues à l'est des Florides, quoiqu'il y en ait quelques-unes de plus grandes et de plus fertiles, sur laquelle les Anglais ont des plantations. Entre ces îles et le continent de la Floride est le golfe de Bahama ou de la Floride.

Le nombre des habitans est aujourd'hui de 2 à 3,000 blancs, et d'un nombre égal d'esclaves. Les *loyalistes* des Etats-Unis s'y sont établis en grande partie. Les nègres y sont bien traités ; on leur assigne une tâche particulière proportionnée à leurs forces ; cette tâche remplie, le reste du tems est à eux. Les maîtres les surveillent eux-mêmes ; il n'y a point d'*inspecteurs*, et par une conséquence naturelle, on n'y entend pas si souvent claquer le fouet. La bonne conduite des nègres récompense les propriétaires de leurs procédés humains (1).

On exporte déjà un peu de coton, beaucoup de fruits, sur-tout des citrons, des oranges, des ananas, des bananes, de l'écaille de tortue, de l'ambre gris, du bois d'acajou, de campêche et de fernambouc. Il croît de l'indigo, des tamarins, du maïs, etc.

En tems de guerre les habitans gagnent considérablement par le nombre des prises que l'on y amène, et dans tous les tems, par les naufrages qui sont fréquens dans ce labyrinthe de rochers et de bancs. Les Espagnols s'emparèrent de ces îles dans l'avant dernière guerre ; mais elles furent reprises par un détachement de Saint-Augustin le 7 avril 1783.

Les îles *Turques* ou *Caïques*, au nord de Saint-Domingue, sont occupées par les Anglais, et même fortifiées, selon *Fabri* (2).

---

(1) *Mackinnen*, Voyage aux îles du Vent et aux îles Bahama ; Londres, 1804.

(2) Handbuch, page 220.

Les Vierges.

Anegada, *Virgin-Gorda* et *Tortola* sont les principales îles que les Anglais possèdent dans ce petit archipel situé à l'est de l'île de Porto-Rico. Le sol y est plus fertile, mais le commerce interlope est d'une grande importance. Ces îles, en 1788, n'avaient que 1,200 habitans blancs, avec 9,000 nègres, et cependant, grace à la fraude, les exportations s'élevèrent à une valeur de 34,000,000 de France.

Anguille.

Cette île est située au nord-est de Saint-Christophe, elle a environ 10 lieues de longueur et 3 de largeur. Elle est toute plate; ses habitans, qui ne sont pas nombreux, s'occupent d'agriculture et à élever du bétail; son tabac est très-estimé.

La Barboude.

Cette île a 7 lieues de longueur et de largeur. Elle est fertile et abondante en bétail, chevreuils, porcs et fruits, principalement en cocos des plus excellens. Elle produit aussi du coton, du poivre, du tabac, de l'anis du gingembre, des cannes à sucre. On y trouve d'différentes espèces de couleuvres; il y en a qui sont jaunes et rouges, dont la tête est plate; leur venin est dangereux.

La rade n'est pas des meilleures; mais elle n'a pas de commerce direct avec l'Angleterre. Ses habitans s'occupent en général d'agriculture, et à faire des provisions pour l'usage des îles voisines. Elle appartient à la famille des Codrincgton, et contient 1,500 habitans.

Saint-Christophe.

Cette île est située à environ 14 lieues d'Antigoa. Elle a 7 lieues de longueur et 2 de largeur : elle tire son nom du fameux Christophe Colomb, qui la découvrit pour les Espagnols. Ces derniers l'abandonnèrent ensuite, comme indigne de leur attention; et en 1626 les Anglais et les Français y formèrent des établissemens; mais elle fut entièrement cédée aux Anglais par le traité d'Utrecht. Outre

du coton, du gingembre et des fruits du tropique, elle produit beaucoup de sucre; son sol, qui est une marne cendreuse, est singulièrement favorable à la canne.

Elles exporta, en 1788, les quantités suivantes :

Sucre.	235 528 quintaux.
Rum.	334,609 galons.
Coton.	484,640 livres.

Et en tout pour la valeur de plus de 12 millions de France. Sa population n'était que de 4,000 blancs, 303 mûlâtres et 26,000 nègres.

Saint-Christophe renferme la colline de *Brimstone-hill*, composée de pierre ponce et de soufre. Le mont du Misérable a 1,200 toises d'élévation. (*Isert*).

Nevis et Montserrat.

Ces deux petites îles, situées entre Saint-Christophe et Antigoa, n'ont pas plus de 6 lieues de circonférence chacune. Elles contiennent chacune 2,300 blancs et 1,400 esclaves. Le sol de ces îles est à-peu-près semblable, léger et sablonneux, mais néanmoins extrêmement fertile en coton, tabac; et leurs principales exportations sont le produit de la canne à sucre. Les exportations ont été au-delà de 5,000,000.

Antigue.

Antigoa ou Antigue est située au 64°. deg. 7 min. de long. ouest, et au 17°. deg. de lat. nord; elle est de forme circulaire, et a près de 7 lieues d'étendue de tous les côtés. Cette île, que l'on regardait autrefois comme inutile, est à-présent une des plus importantes des Antilles. Le port, appelé *English-Harbour*, est le chantier le plus sûr et le plus propre au radoubie de la marine royale. *Saint-Jean* est le port de l'île qui fait le plus grand commerce. C'est ordinairement le lieu de résidence du gouvernement des îles Sous-le-Vent. Antigoa, en 1788, contenait 2,600 blancs et 37,000 nègres. Ses productions consistent en anis, sucre, gingembre et tabac.

Elle exportait, en 1788, les quantités suivantes :

Sucre.	284,526 quintaux.

Rum. . . . . 716,346 galons.
Coton. . . . . 160,510 livres.

Et en tout pour plus de 14,300,000 francs.

La Dominique.

Cette île, située entre la Guadeloupe et la Martinique, a près de 9 lieues de longueur et 4 de largeur. Le sol de cette île est maigre, et plus propre au café qu'au sucre; mais les côteaux produisent les plus beaux arbres des Indes occidentales, et l'île contient plusieurs ruisseaux de fort bonne eau. Selon quelques auteurs on y trouve des serpens, des scorpions venimeux, et des couleuvres d'une grandeur énorme. Elle a aussi des rivières d'eau très-claire, où l'on pêche d'excellent poisson. Elle a aussi une mine de soufre. Elle produit du maïs, un peu de coton, de l'anis, du cacao, du tabac; des perdrix, pigeons, poulets, porcs. Les Français se sont toujours opposés à l'établissement des Anglais dans cet endroit, parce qu'en tems de guerre cela interceptait leur communication entre la Martinique et la Guadeloupe.

La baie du prince Rupet est une des plus grandes des Antilles. La Dominique est un gouvernement à part.

La population, en 1788, montait à 1,236 blancs, 445 mulâtres, 14,967 noirs; en tout 16,648 individus.

On avait exporté dans la même année :

Sucre. . . . . 71,302 quintaux.
Rum. . . . . 63,302 galons.
Café. . . . . 16,803 quintaux.
Coton. . . . . 970,816 livres.

Avec l'indigo, le cacao et quelques autres articles, la valeur des exportations s'élevait à 7,271,000 francs.

La Barbade.

Cette île, la plus occidentale des Antilles, est située au 62e. deg. 2 min. de long. ouest, et au 13e. deg. 5 min. de lat. nord : elle a 7 lieues de long. et 5 de larg. Quand les Anglais y débarquèrent, pour la première fois, en 1725, ils la trouvèrent la plus sauvage et la plus misérable qu'ils eussent encore vue. Elle n'avait pas la moindre apparence

d'avoir jamais été habitée, même par les sauvages. Il n'y avait aucune espéce de bétail ni de bête de proie; aucun fruit, pas un brin d'herbe, pas une racine propre à la nourriture de l'homme. Cependant, comme le climat était bon, et que le sol paraissait fertile, quelques individus de peu de fortune essayèrent de s'y établir. Les arbres étaient si gros, et d'un bois si dur, que ce fut avec beaucoup de peine qu'ils parvinrent à défricher autant de terre qu'il en fallait pour leur subsistance. Néanmoins, par une persévérance invincible, ils firent en sorte d'y trouver de quoi vivre, et ils découvrirent que le sol était propre au coton et à l'indigo, et que le tabac, qui commençait alors d'être en vogue en Angleterre, y venait assez bien. Cette perspective et les dissensions entre le roi et le parlement, qui commençaient à éclater en Angleterre, engagèrent plusieurs nouveaux aventuriers à se transporter dans cette île; et ce qui est digne de remarque, c'est que la population fit des progrès si rapides à la Barbade, qu'en 1670, vingt-cinq ans après son premier établissement, elle montait à plus de 50,000 blancs, et 100,000 nègres ou esclaves Indiens. Le commerce de la Barbade employait alors 400 vaisseaux de 150 tonneaux année commune. Les exportations annuelles en indigo, gingembre, coton et eau de citron, montaient à plus de 8,400,000 francs, et l'argent en circulation dans le pays était estimé à 4,800,000. Telle fut l'augmentation de sa population, de son commerce et de ses richesses dans le cours de cinquante ans; mais depuis cette époque cette île est sur le déclin, ce que l'on doit attribuer en partie aux progrès des colonies françaises, et en partie aux autres établissemens anglais dans les îles voisines.

La population de la Barbade, en 1788, était composée de la manière suivante:

Blancs.	16,167
Mulâtres.	835
Nègres.	62,160
TOTAL.	79,162 individus.

Cette population est encore très-belle pour une île qui n'a

n'a que 20 à 21 lieues carrées en superficie. Je pense que les anciennes estimations de la population étaient exagérées.

En 1788, la Barbade exportait :

Sucre.	131,766	quintaux.
Rum.	415,489	gallons.
Coton.	2,705,975	livres.
Gingembre.	5,561	quintaux.
Acajou.	245	tonneaux.

La totalité des exportations avait une valeur de près de 13,000,000 de France.

La capitale de l'île est *Bridgetown*, où réside le gouverneur, dont les revenus sont, dit-on, de 120,000 francs. Il y a un collége, fondé et bien doté par le colonel Codrington, qui était né dans l'île.

L'ouragan de 1780 ravagea la Barbade d'une manière horrible. Il y périt 4,000 personnes, et les dommages furent estimés à plus de 31 millions de France.

Saint-Vincent.

Cette île, située au sud de Sainte-Lucie, a environ 6 lieues de longueur et 4 de largeur. Elle est extrêmement fertile; son sol est un terreau noir sur une forte glaise, très-propre à la culture des cannes à sucre. L'indigo y vient supérieurement bien; mais cette plante est bien moins cultivée qu'autrefois dans les Indes occidentales. Plusieurs des habitans sont des Caraïbes; il y a aussi des fugitifs de la Barbade et des autres îles. Les Caraïbes furent traités avec tant d'injustice et de barbarie quand cette île fut cédée aux Anglais, à la paix de 1763, qu'ils ne contribuèrent pas peu à mettre les Français en état de la reprendre en 1779; mais elle fut rendue aux Anglais par le dernier traité de paix.

Le gouvernement de Saint-Vincent comprend les petites îles de *Béquia*, du *Petit-Martinique*, etc. La population totale est de 1,450 blancs et 11,880 noirs. Les exportations de 1788 s'élevèrent à une valeur de 4 millions et demi; le coton, le sucre et le rum en sont les principales.

La Grenade et les Grenadines.

La Grenade est située au sud de la précédente, et à-peu-

près à la même distance de la Nouvelle-Andalousie ou du continent espagnol au nord ouest. On croit que cette île a 8 lieues de longueur et 5 de largeur. Les Grenadines sont placées sur la même ligne; la principale est *Cariacou*.

L'expérience a prouvé que son sol était extrêmement propre à la culture du sucre, du café, du tabac et de l'indigo. Elle promet de devenir aussi florissante qu'aucune colonie de la même grandeur dans les Indes occidentales. Un lac, sur le sommet d'une montagne au milieu de l'île, lui fournit une multitude de rivières, qui servent à-la-fois à l'orner et à la feconder. Il y a autour de l'île plusieurs baies et ports, dont quelques-uns peuvent être fortifiés avec beaucoup d'avantage, ce qui la rend très-commode pour les vaisseaux; elle a, outre cela, le bonheur de ne pas être sujette aux ouragans. La baie de Saint-George a un fond de sable, et est extrêmement large, mais ouverte. Dans son port ou sa place de carénage il peut mouiller cent vaisseaux en toute sûreté.

La population de la Grenade, avec ses dépendances, s'élevait, en 1788, à 1,000 blancs, 1,218 mulâtres, 23,926 nègres, en tout 26,144 individus.

Les exportations étaient d'une valeur de 14,737,772 liv., somme évidemment trop forte pour être produite par l'île elle-même. On distingue les articles suivans:

Sucre.....	175,548 quintaux.
Rum.....	670,390 gallons.
Coton.....	2,062,427 livres.
Cacao.....	8,812 quintaux.

Le commerce interlope entre sans doute pour deux tiers dans ces sommes (1).

TRINITÉ.

Cette île, située au 63e. deg. 20 min. de long. ouest, et au 10e. deg. de lat. nord, est entre l'île de Tabago et le continent Espagnol, dont elle est séparée par le détroit de Paria. Elle a environ 30 lieues de longueur du sud-ouest au nord-est, et 19 de largeur.

---

(1) *Page*, Commerce des Colonies, tome I, page 7 et suiv.

Elle a été décriée comme mal-saine ; *Raynal* avait déjà refuté cette erreur. Sa forme, dans les meilleures cartes, est triangulaire plutôt que carrée comme on la représente encore trop souvent. Son sol est fertile, il produit du sucre, du beau tabac, de l'indigo, du gingembre, une grande variété de fruits, quelques cotonniers, du bois de cèdre, du blé de Turquie : elle abonde en palmiers et cocos, qui y croissent sans être cultivés. Elle produit abondamment de l'anis, des oranges de Chine, des citrons et du maïs. On y a planté dernièrement du café, dont on fait déjà un grand commerce.

La cour de Madrid avait ouvert la Trinité à tous ceux qui veulent s'y établir ; le commerce des étrangers n'y trouvait aucun obstacle. Beaucoup de Français de la Grenade s'y sont réfugiés. En 1789 il y avait déjà 360 sucreries et 60 mille habitans. *Saint-Joseph d'Oruna*, la principale ville, est au nord-ouest ; a peu de distance se trouve le *port d'Espagne*, qui a le meilleur mouillage de l'île (1).

La Trinité renferme beaucoup de curiosités naturelles, entr'autres un lac ou plutôt une grande mare remplie de *bitume asphalte*.

Par les préliminaires de paix signés entre la France et l'Angleterre, le 9 vendemiaire an X. premier octobre 1801, elle vient d'être cédée à cette dernière puissance. C'est sans doute à regret que la France ôte à ses amis et donne à ses ennemis un poste aussi important, un poste qui domine et l'Orénoque et la fameuse bouche du Dragon, une île grande, fertile, et qui peut devenir une seconde Jamaïque. Les Anglais y ont envoyé pour gouverneur un monstre, qui y exerce la plus affreuse tyrannie, d'après l'aveu des journeaux anglais mêmes. Peut-être le gouvernement anglais ne se croit-il pas assuré de rester long-tems maître de cette île, et se hâte-t-il de la ruiner avant de la restituer.

Description particulière des Antilles françaises.

Quoique l'ancienne partie française de Saint-Domingue soit occupée par les nègres révoltés, l'on ne doit pas re-

(1) *Bourgoing*, Tableau de l'Espagne, deuxième édition, tome II, page 229.

garder l'île comme perdue, tant qu'une armée française se maintient dans la partie ci-devant espagnole. Ainsi nous ne prendrons encore aucune notice du nouvel *empire d'Haïti*, et nous rangerons cette grande et belle île parmi les possessions françaises. Les autres sont la *Guadeloupe* avec ses dépendances, la *Martinique*, la *Sainte-Lucie* et *Tabago*.

M. Page (1) a donné un tableau très-interressant de la population générale des îles françaises; seulement Tabago y est laissé en blanc, tandis que la Cayenne y est comprise.

Voici le résultat général:

	En 1779.	*En* 1788.
Blancs.....	61,285	55,252
Mulâtres, etc.....	12,379	31,785
Nègres esclaves....	426,984	592,410
TOTAL.....	500,648	TOTAL... 679,447

La diminution apparente de la population vient des circontances de la guerre qui, en 1779, retenaient les colons chez eux, et y avaient rassemblés un grand nombre d'Américains et d'autres étrangers.

L'accroissement de la classe des mulâtres, sur-tout à St.-Domingue, est dû au *concubinage*; c'est aussi à cette espèce de liaison qu'on attribue les nombreux *affranchissemens* des femmes de couleur. Deux circonstances qui méritent d'être remarquées, puisqu'elles renferment le germe d'une partie des malheurs qui ont affligé les colonies.

Le commerce de la France avec ses colonies, en 1788, a été l'objet de plusieurs tableaux qui se trouvent dans le vol. VI de cette géographie.

La valeur des denrées coloniales importées en France par 686 navires, jaugeant 199,122 tonneaux, s'éleva à la valeur de 218,511,000 francs. Le port de Bordeaux en reçut pour 85,000,000, Nantes pour 44 ½, le Hâvre pour 38, et Marseille pour 34,800,000 livres tournois. Le sucre y entrait pour 89 millions, et le café pour 87. Les Antilles françaises fesaient elles-mêmes les frais de leur entretien et de leur défense. Les seuls droits de réexportation fesaient entrer dans le fisc plus de 8 millions.

(1) Commerce des Colonies, tome I.

SAINT-DOMINGUE.

Situation et nom. — L'île de Saint-Domingue reçut d'abord le nom d'*Hispaniola*, c'est-à-dire, *petite Espagne*. Les indigènes ne connaissaient aucun nom général; ceux d'*Haïti*, d'*Eyana* et autres ne désignaient que des cantons particuliers.

Saint-Domingue s'étend du 71 au 77e. deg. longitude ouest de Paris, et du 18 au 20e. parallèle de latitude.

D'après la dernière carte de St.-Domingue, publiée par ordre du ministre de la marine française en l'an XI, et rédigée sur les plans les plus exacts et les observations les plus authentiques, elle a 160 lieues de longueur de l'est à l'ouest, sur une largeur moyenne de 30 lieues. Son circuit est de 600 lieues en fesant le tour des anses,

L'ancienne partie française est évaluée à 1,700 lieues carrées, 25 au degrés, ce qui donne 5,207,524 toises carrées, ou 2,601,000 *carreaux* de 350 pieds sur chaque côté. Il y avait seulement 771,275 *carreaux* d'occupés. Les sept dixièmes de cette partie de l'île étaient couverts de montagnes et de forêts (1).

Sol, montagnes. — Le centre de cette île paraît occupé par un groupe de montagnes plus élevées que les autres, qu'on nomme le Cibao. De ce groupe, comme d'un point commun, partent trois chaînes principales; l'une, la plus alongée, se dirige vers l'est en traversant dans son milieu cette portion de l'île: on pourrait l'appeller chaîne de l'*Engano*, d'après la nouvelle division de cette île par département. Il s'y trouve encore deux autres chaînes, l'une se dirige au nord-ouest et aboutit au cap Fou; l'autre, moins alongée que la précédente, suit la même direction, et en dérivant une courbe vers le sud, va se terminer au cap Saint-Marc. La première pourrait s'appeler chaîne du nord, et l'autre chaîne Artibonite: entre les deux est encore la petite chaîne des Gonaïves, qui court du sud-est au nord-est, et qui de tous côtés est séparée par les plaines des deux autres. Cette multiplicité de montagnes à l'ouest de l'île, rend les communications très-difficiles entre le nord et le

(1) *Moreau de Saint-Méry*, Description, etc., tome I, p. 3.

sud de cette partie. Le rivage le plus septentrional de l'île, qui se trouve entre la baie de Mançanille et la baie Ecossaise, est bordé par une chaîne de montagnes qui a reçue le nom de Monte-Cresto: et le rivage de la peninsule méridionale, au nord de laquelle se trouve le Port-au-Prince ou port Républicain, est pareillement bordé par une chaîne non-interrompue de montagnes, dont les points les plus élevés, en allant de l'est à l'ouest, reçoivent successivement les noms de montagnes Bahorecco, de la Salle, de la Hotte. Cette cinquième chaîne pourrait être appelée chaîne du Sud. C'est entre ces montagnes que les principales rivières prennent leurs sources. De ces chaînes partent d'autres montagnes secondaires, courans dans divers sens, qui laissent des gorges plus ou moins profondes, que coupent encore, dans des directions différentes, des mamelons contigus ou séparés, formant de petites vallées et des vallons, où de moindres rivières, ou plutôt des torrens et des ravins trouvent une issue. C'est au bas de toutes ces montagnes et collines que se trouvent ces plaines autrefois couvertes des produits de la végétation la plus riche, et qui formaient de cette île une des plus belles colonies du monde.

La terre végétale de Saint-Domingue a très-peu d'épaisseur, et on trouve à une très-petite profondeur le tuf, l'argil ou le sable : mais la nature du terroir est très-diversifiée, et propre à toutes les cultures. On y trouve des terrains calcaires, argileux, schisteux, marneux, sablonneux. La moitié de l'île est en montagnes, dont la plupart peuvent se cultiver jusqu'à leurs sommets. Il y en a de stériles, très-escarpées et d'une grande hauteur ; leurs gorges, dont le terrain est plus humide par la chûte habituelle des torrens, se couvrent de bananiers, de palmiers, de *mimosa* de toute espèce. D'autres montagnes également arides bordent les côtes. A leurs pieds se voyent des rochers effrayans par leurs masses, s'élevant à pic, et formant ce qu'on appelle les côtes de Fer. Telle est la côte qui s'étend depuis le fort Picolet au Cap, jusqu'au fort de l'Acul; telle est encore la bande du nord de l'île de la Tortue. La plupart des côtes des départemens du nord et de l'ouest sont des collines calcaires, formées par des masses énormes de madrépores souvent cellulaires. Les habitans les nomment rochers à ra-

vette, du nom de l'insecte *blatta americana* de Linné, aussi commun qu'incommode, qui se réfugie dans ces madrépores.

Suivant un auteur déjà cité, on trouve dans ces montagnes des mines d'or, d'argent, de cuivre, de fer, d'étain et d'aimant, du crystal de roche, du souffre, du charbon de terre, etc.; des carrières de marbre, de schiste, de marne, dans lesquelles on rencontre beaucoup de silex, des produits volcaniques et des stalactites dans les cavernes; et suivant Moreau, des granits, des jaspes, des porphyres de la plus grande beauté, et des huîtres fossiles de six pouces de diamètre et trois pouces de hauteur. (1) Le morne ou la montagne nommée Bonnet-à-l'Evêque, située dans la paroisse de la Plaine-du-Nord, près le canton de Grand-Boucaud, ne présente, dans son intérieur, qu'excavations, précipices et cavernes, où d'immenses stalactites et stalagmètes annoncent le long et le continuel ouvrage de la nature. On remarque une caverne curieuse près la côte de Fer, à cinq quarts de lieue de la mer, sur un endroit nommé la Grande-Colline. Elle est composée de sept grottes ou voûtes considérables, et contient des meubles, des fetiches et des ossemens des sauvages indigènes.

Rivières, Eaux. — Les principales rivières de Saint-Domingue sont, au sud, l'Ozama, dont l'embouchure forme le port de Santo-Domingo, et la Neyva; la Jague, ou rivière de Monte-Christo, au nord; la Juna, à l'est, qui se jette dans la baie de Samauca; et l'Artibonite à l'ouest. Les autres ne sont que des torrens ou des ruisseaux; et de toutes celles que nous venons de nommer il n'y en a pas une seule qui soit navigable à quatre lieues de son embouchure. Ces rivières et ces ruisseaux, en descendant les montagnes, entraînent vers la mer et sur les *esters* des terres et des substances de diverses natures. Les *esters* sont des rivages de niveau avec la mer basse, et qu'elle couvre dans le flux. Un auteur récent prétend que près de la moitié de Saint-Domingue consiste en esters.

« Ce sont, dit-il, des plages marécageuses, couvertes de mangles, demeure d'une prodigieuse quantité d'insectes,

(1) *Moreau de Saint-Méry*, tome I, page 158 de l'in-4°.

de maringouins, de moustiques et de crustacés, dont les décompositions exhalent, avec les détritus des végétaux, des myriades d'émanation délétères, source inépuisable de maladies de mauvaise nature si communes dans les colonies ».

Les eaux des rivières y sont vives et fraîches ; celles qui avoisinent les bords de la mer sont saumâtres et limoneuses : elles deviennent meilleures à mesure que leurs sources approchent des mornes ; le plus grand nombre d'entr'elles contient plus ou moins de sulfate calcaire ou chaux sulfatée. On y a découvert deux sources d'eaux minérales, toutes deux sulfureuses.

On trouve dans l'intérieur quelques étangs ou petits lacs. Les deux plus considérables sont le lac Haniquillo et l'étang Saumache, situés entre la chaîne Artibonite et la chaîne du Sud.

Manière de passer les rivières. — (1) Les Espagnols qui habitent la partie récemment cédée à la France les traversent d'une manière assez singulière ; « on prend » un cuir de bœuf, sur lequel on place deux bâtons croisés, » on replie le cuir par ses bords dans la forme d'un panier » à masse-pain, et afin de le maintenir dans cette situation, » on le lie tout au tour avec une corde qui s'appuie sur les » points où répondent les extrémités des bâtons. Le bagage » est mis au milieu de cette espèce de canot, qu'on lance » d'abord sur la rivière, pour voir s'il flotte convenablement. S'agit-il de transporter un homme? L'esquif est ramené à terre, et l'on y place le voyageur à demi-couché, » en lui recommandant d'appuyer les mains sur les bâtons. » On lance une seconde fois le canot, et lorsqu'il est dans » un parfait équilibre, on avertit le passager de ne rien craindre, et sur-tout de ne pas remuer; Toutes ces précautions » prises, un homme va en avant, tirant une corde attachée » au cuir, tandis que deux autres le poussent et le dirigent. » Lorsque les conducteurs ne peuvent plus marcher dans » l'eau, ils se jettent à la nage, gouvernent et poussent la » nacelle jusqu'à ce qu'elle arrive à l'autre bord. La position de celui qu'on fait cheminer de cette manière n'est

(1) *Moreau de Saint-Méry*, tome I, page 217.

» rien moins que commode ; et ceux pour qui elle est nou-
» velle n'attendent pas même qu'ils soient à la moitié du
» trajet pour se repentir de l'avoir entreprise, tandis que les
» créoles espagnols, qui en ont contracté l'habitude depuis
» leur naissance, la trouvent toute naturelle ».

« Quant aux guides, ce genre de navigation leur paraît
» aussi extrêmement simple, et ils ne songent à aucun dan-
» ger, pas même à celui de la rencontre des caïmans, qui
» semblent étonnés de la hardiesse de l'homme. Ces ani-
» maux, qui ne sont rien moins que rares, saisissent assez
» fréquemment les bœufs et les chevaux qui traversent les
» rivières, et les noyent, en les tirant par le museau jus-
» qu'au fond de l'eau. Le premier mouvement du caïman
» est toujours de fuir l'homme : cependant, lorsqu'une fois
» il a osé l'attaquer, il perd cette crainte et ne le respecte
» plus ».

Climat. — (1) Les chaînes de montagnes qui coupent en différens sens l'île Saint-Domingue y produisent une telle variété de climats, que les habitans des diverses parties ne sont pas d'accord entr'eux sur ce qu'ils doivent appeler hiver ou été. A l'est et au sud de l'île on appelle hiver le tems des orages, depuis avril jusqu'en novembre ; on n'y connaît ni printems ni automne. Au nord, l'hiver commence au mois d'août et finit au mois d'avril. C'est alors que se font sentir les vents du nord, appelés les Nords ; ils sont accompagnés d'un tems nébuleux, pluvieux ; ils durent trois à quatre jours de suite, et reviennent deux à trois fois le mois ; alors les nuits et les matinées sont fraîches et même un peu froides ; les plantes végètent peu, quoique ce soit le tems des pluies : le printems naît, se continue jusque vers la fin de mai ; les végétaux sont parés de verdure, de fleurs et de fruits ; l'air est embaumé. Juin amène avec lui les chaleurs dévorantes, les sécheresses accablantes, les vents du sud étouffans ; c'est l'été de la zône torride ; il dure jusqu'en octobre, tems des orages, saison de l'automne, qui se termine en novembre. C'est l'époque des maladies et sur-tout des fièvres. Celle qui s'est manifestée dernièrement d'une manière si terrible dans l'armée française,

(1) Histoire médicale de l'armee française, par *Gilbert*, 1803.

n'est autre, suivant un habile observateur, que la fièvre jaune d'Amérique, qui est la fièvre putride ordinaire des tropiques, connue depuis long-tems et devenue plus maligne par des circonstances inconnues : c'est enfin la même qui ravagea la Catalogne en 1764, et Cadix en 1800.

Dans la folle expédition des Anglais contre Saint-Domingue, le régiment hussard de Hompech fut réduit, en moins de deux mois, de mille hommes, à trois cents; il ne resta pas un seul homme du quatre-vingt-seizième; de quinze mille hommes, tant anglais que troupes étrangères qui y passèrent à la fin de 1797, il n'en revint pas trois mille en vie et en état de servir; cinq mille marins y périrent, et les frais de la guerre montèrent à 144 millions de France.

Productions. — Le commerce de la colonie, pendant l'an 8, indique l'état de la culture qui exista alors. D'après les papiers officiels, il a été introduit dans la colonie, par 598 bâtimens, dont un seul français, pour 44,720,261 fr. de denrées et marchandises. La partie sujette aux droits d'entrée s'est élevée à 31,219,329 fr., et ces droits ont produit une recette de . . . . . 3,460,085 fr.

Les exportations (1) qui ont été faites par 1,173 bâtimens, dont 14 français, consistent en

167,850	quintaux sucre brun.
289	*idem* blanc.
277,441	café.
19	indigo.
23,419	coton.
945	cacao.
10	tabac.
1,891	cuirs.
130,504	W. sirops.
259	barriques tafia.
62,195	quintaux bois divers.
Les produits de sortie ont produit	4,855,538.
Total des droits d'entrée et de sortie	8,315,623.

(1) Ces deux objets ne sont portés dans l'état général des recettes, qui se trouve plus loin, que pour la somme de 7,291,335 fr., ce qui fait une différence de 1,024,288 fr. Cette différence provient de la négligence de quelques receveurs qui, lors de la confection dudit état, n'avaient pas encore envoyé les ordonnances de recettes pour les six derniers mois de l'année.

Comparaison des exportations faites de Saint-Domingue en 1789, avec celles qui ont eu lieu en l'an 8.

	1789.	an 8.	
	quintaux.	*quintaux.*	
Sucre brut.....	940,692	167,850	*Nota.* Sur le sucre, la diminution est à-peu-près de $\frac{7}{8}$.
——terré.....	410,226		
——tête.....	35,733	289	
Café.....	984,645	277,441	
Cacáo.....	1,753	945	
Coton.....	67,056	23,419	
Indigo.....	8,435	19	

D'après cet aperçu, les productions annuelles de la colonie en générale paraissent diminuées de près des quatre cinquième ; mais on observe que le quartier de Jacmel, dans la partie de l'ouest, et tous ceux de la partie du sud, à l'exception d'un seul, n'avaient pas fourni, à la fin de l'an 8, une certaine quantité de denrées sur les habitations ; malgré cela, il est vraisemblable que la colonie ne rend pas aujourd'hui au-delà du quart de ce qu'elle rendait en 1789.

Population. — La partie française de Saint-Domingue offrait, suivant Moreau de Saint-Méry, une population totale de 520,000 individus, dont 40,000 blancs libres, et 28,000 affranchis ou descendans d'affranchis, et 452,000 esclaves. La partie espagnole avait peut-être 100,000 habitans. Il est impossible de rien dire sur l'état actuel.

Divisions et Villes. — L'île est partagée en cinq départemens : ceux du nord, de l'ouest et du sud comprennent les anciennes possessions françaises ; ceux de Samana ou du nord-est, et de l'Ingano ou du sud-est, forment à-peu-près les anciennes possessions espagnoles.

Le *Cap-Français* était la plus belle, la plus riche et la plus florissante ville de l'île. Elle est mal située, étant dans un fond, mais son port est bon et admirablement placé pour recevoir les vaisseaux qui viennent d'Europe : ceux de toute grandeur y sont commodément et en sûreté ; ouvert seulement au vent du nord-est, il n'en peut recevoir aucun dommage, son entrée étant semée de récifs qui rompent l'impétuosité des vagues. C'est dans ce fameux entrepôt que sont versées plus de la moitié des denrées

de la colonie entière ; elles y arrivent des montagnes, des vallées, et principalement de la plaine.

Les deux tiers de cette ville furent incendiés en 1793, époque des guerres civiles ; mais elle fut presque totalement rebâtie, et les nouvelles maisons lui donnaient, par leur architecture élégante, un air d'opulence qu'elle n'avait pas avant cet événement. Son état actuel n'est pas bien connu. Elle était, depuis 1790, la résidence ordinaire des agens du gouvernement.

Le *Mole Saint-Nicolas*, à l'extrémité du nord-ouest de l'île, est un port également beau, sûr et commode. La nature, en le plaçant vis-à-vis la pointe de Maisi, dans l'île Cuba, semble l'avoir destiné à devenir un des ports les plus intéressans de l'Amérique pour la facilité de la navigation. La baie a 1,450 toises d'ouverture : la rade conduit au port, et le port au bassin. Tout ce grand enfoncement est sain, quoique la mer y soit comme stagnante.

Saint-Marc, qui n'a que 400 maisons, mais agréablement bâties, se présente au fond d'une baie couronnée d'un croissant de collines remplies de pierre de taille : deux ruisseaux traversent la ville, dont l'air est pur. La rade, quoique mauvaise, attire un grand nombre de navigateurs, et elle doit cet avantage aux richesses de l'Artibonite, excellente pleine de 15 lieues de long, sur une largeur inégale de 4 à 9 lieues.

Le *Port-Républicain*, ci-devant Port-au-Prince, est une des villes les plus considérables de l'île. Elle est située sur la côte orientale : son port est sûr et très-commode pour les vaisseaux de guerre ; un autre à moitié comblé reçoit les vaisseaux marchands. Des îlots ferment ces deux ports ; elle est enclavée dans une gorge de 1,400 toises : on y respire un mauvais air, et la chaleur y est étouffante. Elle fut renversée, en 1770, par un tremblement de terre, et incendiée en 1791. Son territoire abonde en indigo, coton et café.

Leogane est dans la belle plaine à laquelle elle donne son nom. La terre y est très-féconde, malgré la chaleur excessive qui s'y fait sentir et qui y est concentrée par les montagnes escarpées de l'est qui bordent la plaine. Il ne viendrait rien dans les jardins si l'on n'avait pas soin d'é-

lever des toits de broussailles. Cette grande chaleur et les endroits marécageux occasionnent des fièvres mortelles par la pestifération de l'air. Cette ville n'a point de port, mais seulement une rade qui l'a garantie de toute insulte. Elle a été le siége du gouvernement jusqu'en 1750. Le sucre, le cacao, l'indigo, le manioc et autres espèces de fruits et de légumes viennent bien dans son territoire.

Le *Grand-Goave*, à 4 lieues de Léogane, possède un assez bon port; mais la sécheresse de son sol et l'insalubrité de l'air empêchent de le fréquenter.

Le *Petit-Goave* fut autrefois très-florissant, et il en fut redevable à un port où les vaisseaux de toute grandeur trouvent un mouillage excellent, des facilités pour s'abattre, et un abri contre tous les vents : c'était l'angle le plus convenable pour des avanturiers qui ne songeaient qu'à s'approprier les dépouilles des navigateurs Espagnols. Depuis que les cultures ont remplacé la piraterie, ce lieu a beaucoup perdu de sa célébrité; ce qui lui reste de considération est due à ses richesses territoriales. Il est malsain et le sera jusqu'à ce qu'on ait réussi à donner de la pente à la rivière Arabet, dont les eaux croupissantes forment des marais infects.

Jéremie ou *la grande Anse.* — Ce quartier occupe 20 lieues de côte, depuis Tibouron jusqu'à Petit-Trou, à 4 ou 6 lieues dans les terres. On cultive dans ce quartier toutes les denrées que produit le reste de la colonie. Une production qui lui est particulière, et dont il recuille annuellement 150 milliers, c'est le cacao, qui ne réussirait pas dans les cantons plus découverts : le point de réunion est une petite ville joliment bâtie, et située sur une hauteur où l'air est très-salubre. Malheureusement la rade est très-mauvaise; aussitôt que le vent souffle avec quelque violence, les navires sont obligés de se refugier au cap d'Anne-Marie, ou à l'île de Caymite.

La ville de *Cayes* est formée par plus de 600 maisons, toutes enfoncées dans un terrain marécageux, et la plupart environnée d'eau croupissante : l'air qu'on respire dans ce séjour manque également de ressort et de salubrité. Cette ville est l'entrepôt du sucre et de l'indigo qui croissent dans la plaine du fond de l'île à Vaches, et du café

et du coton qui descendent des montagnes environnantes; elle est le chef-lieu du département du Sud.

Jacmel.—Ce quartier occupe la partie orientale du départment du Sud; il est formé par trois paroisses, qui occupent 36 lieues de côtes, sur une profondeur médiocre et très-inégale. On y cultive avec beaucop de succès le café, l'indigo et le coton : il y a une trentaine de sucreries dans la plaine de Jacmel.

Santo-Domingo. — C'est la plus ancienne ville de cette île, et la première qui ait été bâtie par les Européens dans le Nouveau-Monde. Elle fut fondée sur la rive est de l'Ozama en 1494, par Barthélemy Colomb, frère de l'amiral, qui lui donna ce nom en l'honneur de son père Dominique. Elle continua à subsister sur cette rive jusqu'en juillet 1502, qu'un ouragan en détruisit presque tous les établissemens : cet évènement porta le gouverneur Ovando à abandonner cette situation, et à faire élever une nouvelle ville sur la rive occidentale de l'Ozama, en 1504. Elle est grande, bien bâtie, située sur un vaste port; et, comme les autres villes espagnoles, habitée par un mélange d'européens, de créoles, de mulâtres, de métis, de nègres; sa population s'élève à 25,000 ames. On assure que dans la cathédrale de cette ville reposent, dans deux cercueils de plomb, les os de Christophe Colomb et ceux de dom Louis, son frère : ceux de Christophe y ont été transportés de Séville, où ils avaient été déposés dans le panthéon des ducs d'Alcala, après y avoir été conduits de Valladolid. Cette ville était magnifique, riche et populeuse sous Charles-Quint; mais elle a prodigieusement perdu de sa splendeur : cependant elle sera toujours célèbre, pour avoir été le lieu où les conquérans du Mexique, du Pérou et du Chili formèrent leurs vastes projets, et trouvèrent les moyens de les exécuter.

Recette et dépense pendant l'an 8.

RECETTE.

Produit des domaines nationaux....	5,596,870	13,851,295 f.
Idem du droit de subvention.....	962,090	
Idem du droit d'importation.....	3,069,683	
Idem du droit d'exportation.....	4,222,652	

Suite de la recette.

Ci-contre.....	13,851,295	
Recette extraordinaire.....	2,754,251	
Emprunts.....	299,123	17,435,771 f.
Lettres-de-changes payables à Paris.	497,377	
Biens relevés du séquestre.....	33,725	

DÉPENSES.

Approvisionnemens.....	4,086,375	
Comptabilité de l'arsenal.....	326,285	
Armemens et désarmemens.....	120,938	
Appointemens.....	1,612,078	
Solde.....	1,079,287	16,803,578 f.
Hôpitaux.....	280,479	
Domaines nationaux.....	164,978	
Diverses dépenses.....	3,109,816	
Biens relevés du séquestre.....	1,904	
Section des vivres.....	6,021,408	

La recette excède la dépense de..... 632,193 f.

Fonds non disponibles.

RECETTE.

Salaire des marins.....	456	
Parts de prises.....	13,251	171,996 f.
Successions vacantes.....	111,248	
Dépôts.....	47,041	

DÉPENSE.

Parts des prises.....	9,973	
Successions vacantes.....	4,605	20,232 f.
Dépôts.....	5,654	

La recette excède la dépense de... 151,764 f.

Avantages naturels des colonies françaises sur les colonies anglaises.

Les îles françaises, par leur plus grande étendue, sont susceptibles d'une meilleure défense et à moins de frais que les îles anglaises. La même circonstance donne aux colons français plus de choix entre les divers terrains et leur facilite tous les genres de cultures.

On ne peut se défendre d'un sentiment d'admiration ou dumoins d'étonnement lorsqu'on voit à Saint-Domingue un espace de 186,142 carreaux égaux, à 121 $\frac{1}{15}$ lieues carr. de surface, produire en sucre, café, coton, indigo et cacao une quantité de denrées d'exportation, estimées sur un pied modéré à leur arrivée en France, 169,014,000 liv. tournois. En 1788 cette quantité fut de 179,697,000 francs, produite par 452,000 nègres, ce qui donne, par tête de de nègre, un produit de 398 francs.

La Jamaïque, dans la même année, a produit des denrées pour 47,974,628 francs. Le nombre des nègres était de 250,000, donc le produit de chaque nègre n'est que de 192 francs. Les mêmes capitaux donnent un moindre bénéfice dans les îles anglaises.

Mais les primes, appellées *bounty's*, et les remissions des droits d'entrée, nommées *drawback*, étaient des avantages politiques et commerciaux que la sagesse du gouvernement anglais procurait à ses colonies.

D'ailleurs les îles françaises étaient administrées d'une manière vexatoire. Les plans qui tendaïent au bonheur des colonies étaient écartés par le bas égoïsme des commerçans français d'Europe, qui ne voulaient voir dans les colonies qu'une mine à exploiter pour eux. Temoin le scandaleux rappel de M. Ducasse de Saint-Domingue, etc.

Malgré toutes les mesures prudentes et habilement combinées que la politique britannique mit successivement en œuvre, et malgré toute la maladresse et toute l'inexpérience de l'ancien gouvernement français, la nature des choses, aidée par l'industrie humaine, fit tellement prospérer Saint-Domingue, que bientôt cette seule colonie eut pu surpasser en valeur toutes celles des Anglais.

Il est prouvé que depuis vingt années le produit en sucre des Antilles anglaises a diminué de 3,762,804 quintaux.

Ces considérations, developpées dans un excellent ouvrage que nous avons souvent consulté (1), indiquent assez clairement que l'Angleterre a dû attacher un grand in-

(1) *Page*, Traité d'économie politique et de commerce des Colonies, 2 vol., l'an IX et l'an X.

térêt

térêt à la destruction des Antilles françaises, et spécialement de Saint-Domingue. Il n'est pas absurde de croire que les ardens *amis des noirs*, en France, aient pu être les dupes des idées suggérées par les Anglais.

La Guadeloupe et ses dépendances.

Situation. — La *Guadeloupe* consiste en deux îles séparées par un bras de mer très-étroit. L'une, la plus orientale, est appellée la *Grande-Terre*; elle est longue de 14 lieues sur 6 lieues de large. L'autre île, qu'on nomme en général la *Basse-Terre*, a 15 lieues de long sur 7 de large. On distingue la Basse-Terre propre de la partie plus elévée nommée la *Cabesterre*. La Basse-Terre et la Cabesterre forment ensemble la Guadeloupe proprement dite; mais les deux îles sont ordinairement comprises sous le nom commun de la Guadeloupe. La petite île de *Désirade* à l'est, celle de *Marie-Galante* au sud-est, et le groupe dit des *Saintes* au sud, dépendent de la Guadeloupe, et font partie du département de ce nom.

Etendue et population. — La surface du département est évaluée, dans la *Statistique générale de la France*, à 204,085 hectares. La population est portée à 159,520 individus.

Le recensement de 1788 porte la population à une somme très-inférieure, savoir: 13,466 blancs, 3,044 mulâtres et nègres libres, 85,461 nègres esclaves, en tout 101,971 individus. L'accroissement de population paraît être dû aux désastres et aux émigrations de Saint-Domingue.

Sol et productions. — La Basse-Terre renferme des montagnes volcaniques; une d'elle jette encore de la fumée, mais ne fait plus d'explosions; on trouve à l'entour tous les produits ordinaires des volcans, sur-tout de la pyrite sulphureuse, de la pierre ponce; on l'appelle la *soufrière*. Au reste la Basse-Terre offre presque par-tout un sol agréablement diversifié par des collines, des bois, des haies et des jardins. La *Grande-Terre* a le sol marécageux et stérile en plusieurs endroits. Toutes les montagnes voisines de la mer sont composées de madrépores pétrifiés, qui ont acquis la dureté de la pierre de taille ordinaire. On y voit des figures de plantes; du bois de palmier pétrifié, des cornes d'ammon, etc. L'île *Cochon* consiste en

tièrement en madrépores pétrifiés et en débris de coquillages (1).

Dans les enclos des habitations on voit le citronnier sauvage, l'arbre qui produit le *galbanum* (*calophyllum calaba* Linn.) et le campêche, quelquefois la poinciane, *l'erythrina-corallodendrum*, et la *volkaméria* épineuse (2). Le voyageur danois *Isert* compta, sur une seule branche d'un bananier, 256 bananes, ce qui suffit à la nourriture d'un homme pour vingt-cinq jours.

La canne à sucre vient très-haute et très-forte, mais sa substance est quelquefois trop aqueuse. Le café est moins estimé que celui de la Martinique. Les exportations pour l'an 1788 furent ainsi qu'il suit:

Denrées.	*Quintaux.*	*Valeur en francs.*
Sucre brut	11,194	430,000
Sucre terré	64,336	3,715,000
Sucre tête	76,511	3,154,000
Café	37,300	4,103,000
Cacao	559	30,000
Coton	7,841	1,482,000
Indigo	7	6,000
Objets divers		133,000
Valeur totale		13,053,000 fr.

Villes.—La ville de *Basse-Terre* a des rues régulières et ornées de divers jolis bâtimens. Des promenades, des jardins, des fontaines jaillissantes contribuent à la décorer. Il y a un spectacle, mais le grand théâtre dont parle *Isert* a été détruit par un incendie.

Le *fort de la Basse-Terre* pourrait même, en Europe, passer pour une bonne forteresse. Il protège une rade ouverte, la ville n'ayant point d'autre port.

Point-à-Pitre est le chef-lieu de la Grande-Terre; quoique régulière et bien bâtie, les marais voisins la rendent moins salubre que la Basse-Terre. Le port est un des meilleurs de l'Amérique; il peut contenir mille vaisseaux; il

(1) *Isert*, Voyage à la Guinée et aux îles Caraïbes, page 328.
(2) *Ibid.*, page 324.

est défendu par un fort, petit à la vérité, mais d'un accès difficile, et dont une batterie est à fleur d'eau.

Curiosités naturelles. — Outre la soufrière dont j'ai déjà parlé, l'on remarque plusieurs autres indices du feu souterrain. Près le *Goayre*, le père Labat et d'autres voyageurs ont vu les eaux de la mer bouillonner; on peut y cuire des œufs.

Les abeilles, à la Guadeloupe, sont noires; elles font un miel très-liquide et de couleur purpurine.

La *Désirade* produit le meilleur coton des Indes occidentales. A *Marie-Galante* on cultive, sur un sol très-montueux, une bonne quantité de sucre et de café. Mais l'une et l'autre de ces îles sont plutôt intéressantes comme postes militaires et maritimes que par leurs productions. La position de l'archipel de la Guadeloupe favorise singulièrement le jeu des corsaires. La possession de l'île de Dominique lierait la Guadeloupe à la Martinique, de laquelle nous allons nous occuper.

La Martinique.

La Martinique, avant les guerres de 1750 et de 1756, était la principale île française. Là s'accumulaient toutes les marchandises des Indes et de l'Europe; 150 vaisseaux allaient et venaient dans ses ports; elle étendait son commerce direct à la Louisiane et au Canada. Mais la double conquête par les Anglais et la prospérité croissante de St.-Domingue ont remis la Martinique à un rang moins brillant, quoique toujours très-éminent.

Cette colonie se vantera toujours d'avoir eu l'honneur de voir naître dans son sein l'auguste Impératrice qui est assise à côté de Napoléon-le-Grand sur le trône de France.

Situation, montagnes. — Cette île, située au sud de la Dominique, a environ 20 lieues de long sur 20 de large. Sa superficie est de 127,285 hectares. Elle est remplie de montagnes, et quelques-unes de ces montagnes sont très-élevées; toutes elles sont escarpées et hérissées de rochers. *Isert* estime l'élévation du *Piton de Carbet* à 1,000 toises au-dessus de sa base, qui est à 200 ou 300 toises

au-dessus du niveau de la mer (1). Cette montagne calcaire a la forme cônique et pointue ; elle porte assez souvent une couronne de nuages, et la pluie, qui ruisselle sur ses flancs, en rend l'ascencion difficile ; cependant Isert parvint en 2 heures au sommet, circonstance qui s'accorde mal avec sa vague estimation de la hauteur. Le palmier *azéré* devenait plus gros et plus fréquent à mesure qu'il montait.

PRODUCTIONS, COMMERCE. — La Martinique est mieux arrosée et moins sujette aux ouragans que la Guadeloupe ; les productions sont les mêmes. En 1788 la Martinique exporta les quantités suivantes :

Denrées.	*Quintaux.*	*Valeur en francs.*
Sucre brut	18,795	686,000
Sucre terré	137,945	8,027,000
Sucre tête	119,453	5,049,000
Café	68,161	8,315,000
Cacao	9,821	523,000
Coton	11,550	2,355,000
Indigo	10	10,000
Objets divers	.....	675,000
Valeur totale		25,640,000 fr.

POPULATION. — On estime aujourd'hui la population de la Martinique à 110,100 individus ; le recensement de 1788 n'en donna que 88,870, composés de 10,603 blancs, 4,851 mulâtres, 73,416 esclaves.

VILLES. — Cette île a plusieurs ports et baies commodes. On distingue sur-tout le *Cul-de-Sac Royal*. Sur cette baie est bâtie le *fort Royal* ou fort de France et la ville du même nom. Le port, d'ailleurs beau et sûr, a moins d'étendue que celui de Pointe-à-Pitre, dans la Guadeloupe.

La ville de *Saint-Pierre*, avec une rade, est la place la plus commerçante de toutes les petites Antilles. Elle compte, selon Isert, 2,000 maisons et 30,000 habitans ; évaluation exagérée. Les maisons sont bâties d'une espèce de pierre ponce à gros tissu.

(1) Voyage, page 331.

Des animaux venimeux des îles et de leur piqûre (1).

La *Martinique* et *Sainte-Lucie* sont, de toutes les îles du Vent, les seules où l'on trouve des animaux venimeux ; les plus dangereux sont le serpent et le scorpion. La tarentule et la bête à mille pieds occasionnent bien quelquefois des accidens fâcheux, mais jamais leurs effets ne sont très-graves. Il n'en est pas de même de la piqûre du serpent et de celle du scorpion: elles sont ordinairement très-dangereuses. Il faut avouer cependant que tous les rapports qu'on a faits à ce sujet ont été très-exagérés. Le fait est que la piqûre de ces animaux a ordinairement des suites très-graves ; mais il est infiniment rare qu'elle occasionne la mort, même en n'y fesant aucun remède : elle est plus souvent mortelle pour les animaux que pour les hommes.

Il est étonnant que l'effroi que dût inspirer, dans les premiers tems, la grande quantité de ces animaux, n'ait pas été plus fort que la passion de l'avidité qui défricha les colonies. Il faut que l'attrait de la fortune soit bien puissant, puisqu'il n'a pu être balancé par le danger de trouver la mort à chaque instant dans son lit, dans sa chambre, à la promenade, en s'habillant. Aujourd'hui l'habitude a familiarisé les colons avec ces animaux, et ils ne sont plus pour eux des voisins effrayans, malgré les exemples terribles qu'ils voyent toujours de leurs ravages.

On trouve à la Martinique et à Sainte-Lucie trois espèces de serpens, dont l'une est nommée couleuvre ou couresse, une autre tête-de-chien, et la troisième n'est connue que sous le nom de serpent. La piqûre des premières espèces n'étant pas dangereuse, nous n'en parlerons pas, nous nous occuperons seulement de la troisième espèce, qui est une véritable vipère ; elle a la tête plate et triangulaire, et elle possède, comme cette dernière, un rebord très-relevé autour de la tête, qui se trouve ainsi concave ; cette forme de la tête distingue ce serpent des couleuvres et des têtes-de-chien, qui ont une tête arrondie et allongée. On en voit de grises, de noirâtres et de jaunes, et quel-

(1) *Cassan*, Mémoire sur le climat des Antilles ; et *Bertin*, Topographie médicale des îles.

ques-unes ont leurs écailles nuancées par une infinité de couleurs qui frappent agréablement la vue ; mais elles sont également dangereuses, et elles ne diffèrent les unes des autres que par leur couleur. Les vipères des Antilles ne diffèrent de celles d'Europe que par leur grosseur monstrueuse. On en voit qui ont jusqu'à 10 ou 12 pouces de circonférence, et 9 ou 10 pieds de long. Les plus communes ont 4 ou 5 pieds de long et 5 ou 6 pouces de circonférence.

Les serpens sont principalement à craindre lorsqu'ils sont en amour et qu'ils ont faim, sur-tout si on les irrite. Les femelles sont principalement redoutables lorsqu'elles sont pleines : elles portent des œufs aussi gros que ceux d'un pigeon, recouverts d'une membrane assez ferme ; elles les font éclore intérieurement dans une matrice qui a la forme d'un petit sac long et mince : elles poussent des sifflemens affreux lorsqu'elles mettent bas, et leurs petits ont, en naissant, environ un pied de long Ce reptile porte une trentaine d'œufs, et chaque œuf fournit trois petits. On doit juger d'après cela de la multiplication prodigieuse qui aurait lieu de ces animaux, si, par un bienfait admirable de la providence, la mère n'en dévorait elle-même la plus grande partie après les avoir faits.

Les serpens se nourrissent de rats, de grenouilles de bois, d'anoleys ou de petits lézards et d'agoutis ; ils avalent ces animaux tout entiers, et les digèrent ensuite à leur aise. On ne croirait pas, sans l'avoir vue, qu'un de ces animaux, n'ayant pas deux pouces de diamètre, avala des agoutis, qui ont la forme et la grosseur ordinaire des lapins de France. La couresse ou couleuvre se bat avec le serpent, et à grosseur égale la première a toujours le dessus. Le docteur Casaan les a vu une fois aux prises : la couleuvre lui parut insensible à toutes les piqûres du serpent, et après de longs efforts et de grandes contorsions de part et d'autre, elles finit par avaler ce dernier tout entier.

Les serpens font leurs piqûres avec deux crocs recourbés, d'environ un pouce de long, gros à leur racine comme une plume de canard, et se terminent par une pointe aigue ; ils sont situés aux parties latérales du palais, derrière les gencives, un de chaque côté. On voit dans l'in-

térieur de ces crocs un tuyau qui s'ouvre dans leur partie convexe près de leur pointe ; c'est par ce tuyau que les serpens lancent leur venin. Les crocs dont nous parlons tombent à différentes époques de la vie, et ils sont aussitôt remplacés par d'autres que la nature fait croître à leur côté, et qui sont déjà tout formés lorsque les premiers tombent : ces crocs sont attachés par des ligamens assez forts à une aponévrose très-ferme, qui appartient a un muscle très-nerveux situé dans le palais. Cette aponévrose renferme une glande conglomérée, dont une partie est enchassée dans une cavité qu'on voit à la racine du croc ; cette glande destinée à la sécrétion du venin, le dépose dans plusieurs petites vesicules qui sont situées auprès d'elle, et d'où l'on voit partir un vaisseau excrétoire commun, qui porte le venin dans le tuyau du croc dont nous avons déjà parlé. La sécrétion du venin doit être très-prompte, car le serpent fait quelquefois, pour ainsi dire en un coup-d'œil, vingt piqûres sur le même animal, toutes aussi dangereuses les unes que les autres.

Cette liqueur venimeuse ressemble, par sa couleur et sa constitution, à de l'huile d'amandes douces : elle a une odeur forte et violente qui frappe désagréablement l'odorat. C'est cette odeur qui fait reconnaître à presque tous les nègres le voisinage d'un serpent avant de l'avoir vu. Les expériences du docteur Cassan ne lui ont fait connaître dans ce venin ni acide ni alkali ; il doit être sans doute la partie la plus active de quelque humeur très-âcre par sa nature, telle que la bile et l'atrabile chez l'homme, et qui se trouve fortement exaltée et développée dans le serpent. On sait que la salive de certains animaux, qui est une humeur très-benigne par sa nature, peut, dans un accès très-violent de colère ou dans d'autres circonstances, devenir très-corrosive ; on en a une infinité d'exemples. Que sera-ce d'une liqueur qui, par son caractère, est déjà très-âcre ? et quels effets ne produirait-elle pas lorsque des circonstances favorables auront developpé toute son acrimonie ? Cette conjecture est fondée sur ce que l'exaltation de la liqueur venimeuse du serpent est nécessaire pour qu'elle soit dangereuse. En effet, dans ces momens de tranquillité la piqûre de ce reptile n'est suivie d'aucun accident fâcheux, et ses effets ne

sont terribles que lorsqu'il est fortement poussé par la faim, ou qu'on l'a mis, en le tracassant, dans de violens accès de colère.

Il y a deux espèces de scorpions à *Sainte-Lucie*, un noir et fort gros, et un autre beaucoup plus petit et grisâtre; les piqûres de ce dernier sont sans danger, mais celles de l'autre sont quelquefois assez funestes pour donner la mort en très-peu de tems. *Sainte-Lucie* est la seule colonie où cette dernière existe. Par qu'elle fatalité a-t-il pû se faire que cette île ait été la seule où cet insecte se soit produit et multiplié? Comment peut-il arriver que sous le meme climat, et a une simple distance de 7 lieues, un insecte qui est extrêmement vigoureux à Sainte-Lucie, périsse en peu de tems dans une île voisine?

C'est un de ces secrets de la nature qui méritent d'être d'abord bien constatés et ensuite bien discutés.

Le scorpion noir ressemble, comme on sait, a une petite écrévisse. Lorsqu'il est parvenu à toute sa grosseur il est gros, à Sainte-Lucie, comme le doigt annulaire, et il a environ 4 pouces de long: son venin est formé par 6 petites glandes qu'on voit très-distinctement sur la queue, et d'où part un vaisseau secrétoire qui dépose la liqueur dans le dard très-pointu qui termine la queue de l'insecte. C'est au moyen de ce dard qu'il fait ses piqûres qui sont ordinairement très-dangereuses, mais qui quelquefois ne produisent aucune espèce d'accident. M, Cassan dit qu'il en a été témoin plusieurs fois, et on doit regarder comme très-exagérées toutes les relations qu'ont donné les voyageurs à ce sujet. Cette observation prouve qu'il faut que le scorpion, ainsi que le serpent, soient irrités pour donner à leur venin la violence qu'on leur a observée. M. Cassan n'a pas vu le scorpion, comme l'ont écrit beaucoup d'auteurs, se piquer lui même, étant mis au centre du feu, et se donner la mort. Cet effet ne pourrait pas d'ailleurs avoir lieu, parce que le dard de cet insecte est hors d'état de percer l'écaille dont il est recouvert. Il faut aussi douter des prétendus combats que lui livre, dit-on, l'araignée lorsqu'ils se rencontrent. M. Cassan a mis sous un récipient un très-gros scorpion, un ravet, qui est une espèce de hanneton, et une grosse araignée, qui est une es-

pèce de tarentule. Le ravet fut dévoré le troisième jour par l'araignée, mais le scorpion et elle se respectèrent toujours, et ils moururent à la fin l'un et l'autre d'inanition; le scorpion en 13 jours et la tarentule en 18 jours.

Sainte Lucie.

Cette île, qui a été long-tems un sujet de querelle entre l'Angleterre et la France, compte 8 lieues de long sur 4 de large. Le sol est excellent : on y trouve du bois de charpente : les montagnes qui en occupent sur-tout la partie orientale ou la *Cabesterre* paraissent avoir été volcanisées. L'air de l'île passe pour être mal-sain; nous venons de voir que les reptiles venimeux y abondent; les cultures, beaucoup arriérées par les accidens de la guerre, consistent en sucre et coton : je n'en ai pas le détail. La population ne s'élève guère au-delà de 20,000 ames.

Le *Carénage*, au nord-ouest, est un bon port, où 32 vaisseaux de ligne peuvent se mettre à l'abri, et en ressortir avec tous vents; mais on ne peut entrer que vaisseau par vaisseau.

Tabago.

Cette île est située au nord-est de celle de la Trinité, hors de la chaîne des Antilles et hors la sphère des ouragans. Selon quelques auteurs, c'est le voisinage du continent qui rend ces révolutions atmosphériques moins fréquentes : cette explication est peu vraisemblable; il vaut mieux avouer notre ignorance sur ce point.

Les contestations très-vives dont île de Tabago a été le sujet, prouvent combien sa possesion a paru importante aux puissances de l'Europe. Sa position devant le détroit qui sépare les Antilles de l'Amérique est très-avantageuse en tems de guerre. Son sol riche et encore vierge est très-propre à la culture du sucre, et plus encore à celle du coton; les figues et les goyave y sont excellentes; tous les autres fruits des tropiques y réussissent. On assure que le canellier et le vrai muscadier se trouvent dans l'île; il est plus certain que l'arbre à gomme copal y croisse, ainsi que cinq espèces de poivre.

Il y a plusieurs baies et hâvres, pincipalement sur les

côtes nord et ouest : la rivière de Courlande traverse une grande partie de l'île.

La population, en 1788, se composait de 425 blancs, de 231 mulâtres ou nègres libres, et de 13,295 esclaves, en tout 13,951 individus; elle ne s'est pas considérablement accrue.

L'île exporta dans la même année 20,250 quintaux de sucre brut, 12,318 quintaux de coton, en tout pour 3,289,000 fr.

ANTILLES HOLLANDAISES.

Les Hollandais considèrent leurs îles comme des entrepôts de commerce, sur-tout du commerce de contrebande avec les sujets des autres puissances; c'est dans la Guyane qu'ils ont concentré tous leurs établissemens de culture.

SAINT-EUSTACHE.

Cette île, qui n'a que 2 lieues de long et une de large, est fermée par deux montagnes, qui laissent entr'elles un vallon assez resserré. Le sommet oriental présente un ancien cratère de volcan, qui est environné de pierre ponce pesante, et de roches de *gneiss* et de *granites*; mais il n'y a point de lave (1). Il ne se forme jamais aucun dépôt d'eau dans cet entonnoir, ce qui semble indiquer que le fond du gouffre présente quelques issues ou pores, par lesquels l'eau filtre ou s'imbibe.

Quoique Saint-Eustache manque de rivières et de sources, on y cultive du tabac et un peu de sucre. On assure que le nombre des habitans monte à 5,000 blancs, 600 mulâtres et nègres libres, et 8,000 esclaves.

Saint-Eustache est d'un accès difficile; on ne peut débarquer que dans un seul endroit. On la regarde comme une espèce de forteresse naturelle; elle a cependant été prise et reprise plusieurs fois (2).

SABA.

Saba est un rocher voisin de Saint-Eustache, il est environné d'une mer basse, qui ne permet qu'aux chaloupes

(1) *Ivert*, Voyage, etc.

(2) Consultez les *gazettes* du tems et la *Géographie de Guthrie*, où tous les articles de gazettes se trouvent copiés.

d'en approcher ; d'ailleurs, quand on aurait débarqué sur la plage, il faudrait encore gravir le rocher par un chemin très-roide, et dominé par des précipices, sur les bords desquels les habitans ont disposé des amas de pierres, qu'ils peuvent faire rouler sur la tête des assaillans.

Au sommet de cette île inaccessible s'étend une agréable vallée : des pluies fréquentes y font croître des plantes d'un goût exquis, des choux très-gros et de très-bon indigo : un air pur y entretient la santé : les femmes y conservent une fraîcheur de teint qu'on desire et cherche en vain dans les autres Antilles : des maisons simples et élégantes y offrent autant des temples au bonheur domestique : les habitans fabriquent des souliers et des bas de coton : la vente de ces objets et d'un peu d'indigo fournit à leurs modiques dépenses.

Saint-Martin.

Cette île a 17 ou 18 lieues de circonférence, mais elle renferme moins de terrain que cette dimension ne paraîtrait indiquer, parce que ses côtes sont coupés par des baies et des étangs. L'intérieur est montagneux : le sol est léger, pierreux, et exposé à des sécheresses fréquentes. Un marais salans donne un profit annuel, qu'on élève à 100,000 écus. Selon *Raynal*, le même auteur dit que les Hollandais, au nombre de 639 blancs et 3,518 noirs, y cultivent 1,600,000 pesant de sucre, et 130,000 de coton, tandis que la partie française est occupée par 351 blancs et 1,200 esclaves, qui produisent 1,000,000 pesant de sucre et 200,000 de coton. Nous n'avons pas de données plus modernes. Les habitans de Saint-Martin sont presque tous Anglais d'origine ; aussi se sont-ils rendus, en 1801, aux forces anglaises sans la moindre résistance.

Curaçao.

Curaçao, la plus importante des Antilles Hollandaises, est placée dans cette chaîne d'îles qui borde le continent de l'Amérique, et dont la Marguerite et le Cubagua font partie. Son milieu est à 12 deg. 10 min. de lat. nord ; elle a 10 lieues de long et 3 de large.

Aride et dépendante des pluies pour avoir un peu d'eau,

cette île semblait être condamnée à une stérilité perpétuelle. L'eau tirée d'un seul puits de l'île est vendue au poids d'or. Le sol est léger et rocailleux. L'industrie hollandaise y fait croître du tabac et du sucre en quantité : les salines donnent un produit encore plus considérable ; mais c'est au commerce interlope que Curaçao doit son état florissant.

Ce commerce se fait de deux manières : d'abord Curaçao renferme des magasins toujours fournis en marchandises d'Europe et des Indes orientales ; là s'entassent les toiles, les dentelles, les étoffes, les eaux-de-vie, enfin tous les articles qu'on ne peut vendre en nulle autre place, mais qui se vendent très-bien ici, sur-tout aux Espagnols, qui viennent eux-mêmes les chercher. La même nation y achète une quantité de nègres ; tout est payé en lingots, en cacao, en vanille, quinquina et cochenille. Les Hollandais vendent aussi des quantités énormes de munitions de guerre.

En tems de paix, les vaisseaux de Curaçao portent toutes ces marchandises sur les vastes côtes de l'Amérique espagnole, sans qu'il soit possible aux gardes-côtes d'empêcher ces introductions illicites. Le Hollandais oppose à la fidélité des douaniers Espagnols tantôt l'appareil de la force et tantôt l'appat de l'or.

Willemstadt, capitale de l'île, est une des plus belles villes des Indes occidentales. Les édifices publics ont ici plus de magnificence, les rues plus de propreté, les maisons particulières une distribution plus commode, et les magasins plus d'étendue que par-tout ailleurs ; la synagogue des Juifs est très-jolie ; la plupart des travaux se font ici par des machines ; l'une transporte le vaisseau sur le chantier de radoub, l'autre le met sur le côté, et ainsi de suite.

Le port de Curaçao, protégé par le *fort Amsterdam*, est spacieux et sûr ; l'entrée est très-étroite, mais les Hollandais se gardent bien d'en rendre l'accès plus facile (1).

Bonair et *Aruba*, petites îles voisines de Curaçao, sont employées à élever du bétail.

---

(1) *Guthrie*, ou son traducteur français, dit que le port de Curaçao est *un des plus mauvais* de l'Amérique. Ce pitoyable compilateur mérite à peine d'être critiqué.

Antilles danoises (1).

Les Danois ne sont entrés dans la carrière du commerce qu'après les Espagnols, les Français, les Anglais et les Hollandais. Ainsi ils ont trouvé le Nouveau-Monde déjà partagé entre les autres puissances : ils n'ont pu obtenir, qu'avec beaucoup de difficultés, quelques petites portions de ce riche butin ; mais ils n'ont rien négligé pour donner à ces faibles possessions toute la valeur dont elles pouvaient être susceptibles. Aussi les Indes occidentales ne renferment aucune portion de terre, à l'exception de la Barbade et de l'Antigue, qui soit mieux cultivée et proportionnellement plus productive que l'île danoise de *Sainte-Croix* ; elle offre également, depuis une quinzaine d'années, le modèle d'une excellente police ; et l'état des nègres n'a nulle part subi une réforme mieux combinée (2). L'île de Saint-Thomas est plutôt un poste de commerce. La surface de ces îles et des îlots qui en dépendent n'est que de 36 à 40 lieues carrées ; la population est d'environ 1,000 ames par lieue carrée, et le revenu *net*, versé dans la caisse du roi, est de 100,000 rixdallers (400,000 francs), selon la statistique de *Thaarup*.

Sainte-Croix.

Cette île est située au sud-est du groupe des Vierges. Le sol, quoique peu profond, est très-propre à la culture du sucre. Le sucre de Sainte-Croix tient, pour la finesse et la blancheur, un des premiers rangs ; le rum égale celui de la Jamaïque.

La base de la ville paraît être un roc calcaire composé de madrépores, cette base est couverte d'une couche de 2 à 3 pieds d'argile rougeâtre et de terreau noir ; on trouve des petits blocs de gneiss, de quartz et d'ardoises disseminés sur toute la surface de l'île (3).

---

(1) *Oxholm*, Etat des Antilles danoises ; Copenhague, 1798, en danois.

(2) *Voyez* ci-dessus, *État des Nègres*.

(3) *Isert*, Voyage, page 300.

Christianstad, près la pointe orientale de l'île, est le chef-lieu.

L'île de Sainte-Croix a été achetée de la France, 160.000 rixdallers ; aujourd'hui il y a plusieurs plantations qui se vendent deux fois plus.

Boréquen ou Crab-Egland.

Cette île, située au nord-est de Sainte-Croix, est un peu plus petite, quoique l'on ait fait accroire à M. *Isert* qu'elle était plus grande que Sainte-Croix. Le sol est plus fertile : il a des bois, des sources, un bon hâvre ; enfin tout y appèle la culture.

Les Danois, les Espagnols et les Anglais sont convenus, qu'ayant des prétentions en commun sur cette île, ils la laisseraient inculte ; cependant les habitans de Sainte-Croix y vont habituellement chercher du bois et de l'eau.

La jalousie que l'Espagne sur-tout a montré, par rapport à cette petite île, est bien déplacée chez une nation qui possède la moitié de l'Amérique.

Saint-Thomas.

Cette île fait partie du groupe des *Vierges*. Le port est excellent, et pourrait contenir une flotte de 100 vaisseaux de ligne ; de vastes magasins reçoivent ici journellement les marchandises de l'Europe ou des Etats Unis ; c'est d'ici qu'on les emporte, soit ouvertement soit en cachette, dans toutes les autres colonies. Les Espagnols de Porto-Rico, entr'autres, y échangent des piastres et du tabac contre des quincailleries et des étoffes.

Saint-Jean.

Cette petite île a le sol et le climat très-bon ; la culture y est encore peu avancée. Elle a une bonne rade, que plusieurs auteurs ont qualifié de port.

Population et Commerce. — D'après *Oxholm*, la totalité du terrain est de 71,453 acres anglais, 32.014 acres étaient plantés en cannes à sucre, et 1,358 acres en coton.

Les principales productions sont le sucre, 20,762 barriques de 1,000 à 1,100 livres pesant ; le rum, 9,138 pièces ; le coton, 210 quintaux ; un peu de café, du ta-

bac et des fruits. D'autres estiment le produit en sucre à 48,000,000 pesant, et le reste en proportion. La première estimation se rapporte problablement au véritable *produit* des îles; la seconde, à leurs *exportations*, dans lesquelles sont comprises des quantités considérables sorties en fraude des îles espagnoles et françaises; cette remarque doit s'étendre aux îles anglaises de Tortola et de Spanishtown.

La population des îles danoises s'accroît constamment; elle était,

En 1789.		*En* 1796.	
Blancs.	2,611	Blancs.....	3,062
Gens de couleur.	1,129	Gens de couleur.	1,418
Nègres esclaves.	29,286	Nègres esclaves.	32,213
TOTAL...	33,026 *indiv.*	TOTAL...	36,693 *indiv.*

En suivant la même progression elle doit être, en 1805, de plus de 40,000 habitans; mais les encouragemens que le gouvernement a donné à l'introduction des nègres (afin de pouvoir supprimer la traite) et les soins qu'on prend pour favoriser et protéger les mariages des nègres, ont sans doute porté la population au-delà de cette estimation. En 1796 le nombre des nègres créoles ou indigènes était déjà de 17,947, tandis que les nègres d'Afrique ne formaient qu'un total de 14,266 individus.

ILE SUÉDOISE DE SAINT-BARTHÉLEMY (1).

Gustave III ayant remarqué combien d'avantages commerciaux le Danemark tirait de ces petites îles, chercha à procurer à sa nation une possession aux Indes occidentales. La France, en 1784, lui céda l'île de *Saint-Barthélemy*, située entre les îles anglaises de Saint-Christophe et d'Anguille, et l'île hollandaise de Saint-Eustache. Cette position facilite le commerce interlope.

Saint-Barthélemy a environ 4 lieues de long sur une de

(1) Voyage à Saint-Barthélemy, fait aux frais de l'Académie des sciences de Stokolm, par *Euphrasén*, traduit du suédois en allemand, 1798.

large ; le sol, quoique montagneux, manque absolument d'eau. Le coton y réussit cependant très-bien ; on en exporte aussi de la casse, des tamarins et du bois de sassafras ; les mancenilliers sont plus nombreux qu'on ne le voudrait. On fait de très-belles haies avec l'aloès (*agave americana*) ; en général, la végétation de l'île est beaucoup plus riche et plus variée que semblerait le promettre la grande sécheresse du sol : le climat est très-venteux.

Gustavia, chef-lieu et unique ville de l'île, est batie sur le port dit du *Carénage*, port qui à la vérité n'admet pas les bâtimens qui tirent plus de 9 pieds d'eau ; mais qui en peut contenir une centaine à-la-fois, avantage que n'ont ni Saint-Eustache, ni Saint-Christophe.

POSSESSIONS

POSSESSIONS ESPAGNOLES

DANS L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

Observations préliminaires sur l'ensemble des Colonies espagnoles et sur leurs relations politiques et commerciales avec la Métropole.

Depuis le 40me. parallèle au nord de l'équateur, jusqu'au 50me. parallèle de latit. sud, l'Espagne a peuplé le nouveau continent par ses nombreuses et vastes colonies. C'est entre ces limites que le Mexique ancien et nouveau, la Terre-Ferme, le Pérou, le Paraguay, le Chili s'étendent dans une ligne de 2,250 lieues en longueur, sur une largeur qui varie de 300 lieues a 15. Mais les prétentions de l'Espagne embrassent encore 6 degrés plus au sud et 5 plus au nord; savoir: toute l'extrémité méridionale de l'Amérique, et au nord, ce que les Anglais appèlent Nouvelle-Albion, avec les régions peu connues au-delà du Nouveau-Mexique.

Ces contrées immenses, habitées par 12,000,000 d'ames tout au plus, ont gémi pendant trois siècles sous le joug d'un régime fiscal; ils ont vu ce régime désastreux bannir loin de leurs ports le commerce, et étouffer dans leurs champs la fertilité et l'industrie. Des *galions*, et ensuite des *vaisseaux de régistre* étaient censés porter exclusivement dans ces colonies les marchandises d'Europe dont les colons avaient besoin, et reportaient en Europe tout l'or et l'argent que rendaient les mines du Nouveau-Monde, et que l'indolente Espagne ne voyait que passer entre ses mains, pour s'écouler chez les nations commerçantes. Mais

le fisc d'Espagne ne réussissait pas dans ses projets de monopolisation, et les nations européennes, bannies par les lois des ports des colonies espagnoles, y pénétraient avec une audace et une persévérance égales à l'immensité du bénéfice que leur permettait la vente des marchandises aussi ardemment recherchées, que sévèrement défendues. Les Anglais et les Hollandais employaient tour-à-tour la force des armes et l'appat de l'or, pour rendre inutile la surveillance que les garde-côtes espagnols étaient chargés d'exercer. Comment aussi pouvait-on se flatter de fermer à une moitié du monde l'accès de l'autre moitié?

C'est ainsi que les précieux métaux de l'Amérique ne procuraient aucun avantage, ni à l'Amérique elle-même, parce qu'elle n'osait pas les échanger librement et ouvertement contre les objets de fabrique dont elle avait besoin, ni à l'Espagne, parce que cette métropole, avare et soupçonneuse, n'avait pas de quoi fournir aux demandes de ses colonies. Le *monopole* ruinait de cette manière également l'oppresseur et l'opprimé.

En 1778, *Galvez*, ministre des affaires des Indes, entreprit de changer ce système vicieux. Il proclama successivement *la liberté du commerce* entre les treize principaux ports de l'Espagne en Europe et les colonies d'Amérique (1). Mais ce ministre desirait en même-tems exclure les nations étrangères de ce commerce, du moins autant que possible; voilà pourquoi il n'ouvrit aux étrangers qu'un très-petit nombre des ports en Amérique, et il établit la surveillance la plus sévère, pour empêcher l'introduction de plusieurs marchandises de fabriques étrangères.

C'est à tort que plusieurs Espagnols ont prétendu que les restrictions mises à cette liberté commerciale avaient fait augmenter le commerce interlope et illicite des étrangers avec les colonies. Les personnes les mieux instruites nous assurent que ce commerce tombe de plus en plus. L'Espagne voit tous les jours ses fabriques et ses manu-

(1) Ce ne fut qu'en 1785 que cette liberté devint générale pour *toutes* les colonies espagnoles. On l'avait successivement étendu d'une province et d'un port à l'autre. (Voyez *Bourgoing*, Tableau de l'Espagne, tome II).

factures s'améliorer et se multiplier : les chanvres de Navarre et d'Aragon, les draps de Ségovie, les soieries de Valencie et autres articles rendent déjà le commerce espagnol beaucoup moins dépendant des importations étrangères.

Voici, dès la première année qui suivit ce réglement, quel fut son effet pour sept des principaux ports de la métropole, les seuls qui d'abord osèrent prendre part au commerce libre :

Vaisseaux expédiés en 1788.

PORTS.	NOMBRE.	MONTANT des marchandises nationales.	MONTANT des marchandises étrangères.	DROITS payés.
		reaux de veill.	*réaux m.*	*réaux m.*
de Cadix.....	63	13,308,062	36,901,940	2,677,060
de la Corogne...	25	2,787,671	2,673,056. 1	287,397.30
de Barcelone...	23	6,531.635	2,100,526. 3	335,360.14
de Malaga.....	34	3,425,504	519,085	144,739 24
de St.-Ander...	13	765,155	3,992,295.18	306,482.18
d'Alicante.....	3	211,969	92,340	12,948.10
Ste.-Croix de Ténériffe.....	9	1,206,625		69,435.23
TOTAUX....	170	28,636,619	46,278,342.22	3,833,424.15

Vaisseaux revenus de l'Amérique espagnole.

PORTS.	NOMBRE.	VALEUR des marchandises de retour.	DROITS acquittés.
		reaux maver.	*réaux.*
Cadix.....	57.	34,410,285	975,534
La Corogne.....	21	27,333,132.23	1,725,460. 6
Barcelone.....	25	4,308,551. 3	77,271.26
Malaga.....	10	989,829. 8	4,791.20
Saint-Ander.....	8	4,594,099	33,612.30
Alicante.....	8	1,195,827. 7	0. 0
Ste.-Croix de Ténériffe.	6	1,726,568.12	111,197.16
TOTAUX.....	135	74,558,292.19	2,927,857. 4

Dix ans après ce commerce avait pris un accroissement considérable : douze ports de la métropole, au lieu de sept, s'y étaient livrés. L'exportation des marchandises nationales pour l'Amérique avait plus que quintriplé ; celle des marchandises étrangères plus que triplé ; et les retours d'Amérique se trouvèrent augmentés de plus des neuf dixièmes.

C'est par le rapprochement de pareils tableaux, mieux que par aucun raisonnement, qu'on peut juger du progrès de la prospérité d'un pays. Nous allons comparer, d'après M. *Bourgoing*, l'année 1778 à l'année 1788.

Commerce de 1788.

PORTS.	Marchandises nationales.	VALEUR de celles étrangères.	VALEUR des retours d'Amérique.
	réaux.	*réaux.*	*réaux.*
Séville.....	3,811,039	573,688	129,970
Cadix.....	91,252,427	121,533,827	635,315,832
Malaga.....	12,752,045	1,347,354	11,869,524
Barcelone.....	29,688,392	2,083,317	35,446,496
La Corogne.....	9,993,537	.....	81,625,588
Saint-Sébastien.....	364,547	3,179,534	11,355,430
L'Alfaque de Tortosa..	864,384	14,404	245,235
Saint-Ander.....	5,082,866	11,277,950	26,295,925
Gijou.....	61,775	1,131,992	642,091
Alicante.....	542,576	32,600	635,110
Palma.....	598,875	.....	274,095
Canaries.....	2,210,576	1,319,624	2,863,437
TOTAUX.....	158,223,039	142,494,290	804,693,733

Il résulte de ce tableau qu'en 1788 il a été expédié pour l'Amérique espagnole pour la valeur de..... *réaux.* 300,717,529

Qu'il en est revenu en Europe pour celle de..... 804,693,733

Qu'ainsi les retours ont surpassés les envois de..... 503,976,204

Quelle meilleure preuve de l'avantage que les Espagnols, les étrangers mêmes, peuvent trouver dans le commerce de l'Amérique? Niera-t-on d'ailleurs, d'après les divers ta-

bleaux que le réglement de 1778, tout imparfait qu'il est, n'ait beaucoup contribué à vivifier les colonies espagnoles? Le fisc même y a gagné des profits considérables.

En 1778 la totalité des droits d'entrées et de sortie lui avait produit....	6,761,291. 12
En 1788 elle lui a rapporté.....	55,456,949
Différence en augmentation.....	48,695,657. 22

On ne peut d'ailleurs douter que depuis 1778 il ne soit sorti d'Espagne pour l'Amérique beaucoup plus de vins, de fruits, de marchandises manufacturées qu'autrefois; il est certain qu'il vient des Indes espagnoles des productions jusqu'alors inconnues, que celles qui ne venaient qu'en petite quantité se sont fort multipliées, comme le tabac, le sucre, le café; que la culture du sucre, à Cuba sur-tout, s'est sensiblement augmentée, quoiqu'elle soit encore loin de la prospérité qu'elle peut atteindre; qu'enfin, les communications entre la métropole et les colonies sont devenues infiniment plus actives. Qu'on juge par ce seul trait: Avant 1778 la flotte et les galions partaient tous les trois ans: il fallait qu'un commerçant subit des frais considérables, des embarras de tout genre pour obtenir que son navire fit partie de l'expédition, qui, après tout, n'en embrassait que douze à quinze. Dans le courant de 1791 on expédia 89 vaisseaux de l'Espagne pour les Indes.

Le système de *Galvez* a cependant un côté faible; il est certain du moins que, contre son intention, ce ministre a développé chez les colons leur tendance à l'indépendance. Trop avide de prouver qu'un ministre habile pouvait les rendre utiles à la métropole, pour laquelle depuis long-tems elle n'était qu'une charge, il provoqua, par des augmentations d'impôts, par le mauvais choix de ses agens, un soulèvement qui éclata, en 1781, dans la vice-royauté de Santa-Fé. Les mêmes causes en produisirent peu après un plus sérieux encore au Pérou; et ce ne fut que par des mesures sanglantes, par le supplice de son chef intrépide, *Tupacamaro*, que cette insurrection put être étouffée. Et quel tems prenait-il pour aigrir, pour opprimer les colonies espagnoles? celui où les colonies anglaises se-

couaient le joug de la Grande-Bretagne. Pour établir et recouvrer les nouvelles impositions qu'il avait imaginées, il avait créé jusqu'à 16,000 employés qui, par leur salaire et leurs malversations, absorbaient tout le produit, et cependant il se ventait effrontément d'avoir élevé le revenu des Indes espagnoles de 5,000,000 de piastres à 18, tandis que vers la fin de son ministère le gouvernement était encore obligé de faire passer des secours d'argent (*situados*) aux Philippines, à Porto-Rico, à Santo-Domingo, à la Louisiane, quelquefois même à la Havane; c'est du moins ce que M. Bourgoing assure dans son excellent Tableau de l'Espagne.

Le Pérou, le Chili, les provinces de la Plata n'ont pas fait de grands progrès. Mais l'amélioration de l'Etat du Mexique a été tracée sur un excellent plan, et des succès incontestables couronnent les efforts du gouvernement. Galvez avait une affection particulière pour cette vaste et riche colonie, théâtre de son activité, de ses talens et de quelques-unes de ses extravagances. Elle lui doit en grande partie son état florissant, dont se ressent la métropole, et auquel les nations étrangères ne peuvent que gagner, puisque les Mexicains, avides des jouissances de l'ancien monde, augmentant de plus en plus en richesses et en population, fournissent de nouveaux débouchés aux productions de l'industrie d'Europe.

Galvez a encouragé chez eux la culture du blé. Il y a plus de douze ans que ce qu'ils en recueillaient suffisait à leur consommation; et bientôt ils pourront en approvisionner toute l'Amérique Espagnole.

Le tabac, dont il a introduit la culture dans deux cantons voisins de la capitale, est devenu en peu d'années la source principale du revenu que la métropole retire de ses colonies.

Les mineurs du Mexique ont eu sur-tout beaucoup à se louer du ministre Galvez, et lui avaient assuré, pour gage perpétuel de leur reconnaissance, une pension considérable reversible à ses descendans. Depuis long-tems le mercure des mines de Guancavelica, d'abord si abondantes, ne suffisaient plus aux exploitations des mineurs mexicains. Celle d'Almaden, dernier village de la Manche, sur les confins

du royaume de Cordoue, y avait fourni presque seule. Galvez, en perfectionnant les travaux de celle-ci, leur a procuré une plus grande quantité de mercure. Avant lui, elle ne donnait que sept à huit mille quintaux par an. Galvez en avait presque doublé le produit, et avait fait avec les mineurs du Mexique un arrangement, par lequel le quintal de mercure, qu'ils payaient auparavant quatre-vingt piastres, leur était fourni au prix de quarante-un. Il en est résulté une augmentation notable dans le produit de leurs mines. Dès 1782 il en sortit vingt-sept millions de piastres. Elles en auraient même donné jusqu'à trente si le mercure eût suffi aux exploitations qu'ils pouvaient encore faire; mais sur ces entrefaites un défaut de construction dans les galeries des mines d'Almaden y ayant produit une inondation presque totale, et ayant suspendu les travaux, le gouvernement espagnol conclut, en 1784, et pour six ans, avec l'empereur d'Allemagne, un marché qui a été renouvelé depuis, et en vertu duquel il devait être fourni des mines d'Idria, dans l'Istrie autrichienne, six mille quintaux par an, au prix de cinquante-deux piastres.

Les mineurs ont eu ainsi la faculté de continuer leurs exploitations qui, dans ces dernières années, ont été plus productives que jamais; ce qui est venu fort à propos pour aider l'Espagne à soutenir le fardeau de la guerre.

Il n'est pas facile au reste de déterminer exactement la quantité d'or et d'argent qui sort chaque année des mines de toute l'Amérique espagnole. Ces métaux se convertissent en monnaie à Lima, Santa-Fé, Carthagène, Mexico sur-tout; mais il en sort aussi en lingots, soit en fraude, soit légalement pour les ports d'Espagne. Il semblerait cependant qu'on pourrait connaître leur quantité par celle des droits que le roi perçoit sur le produit de toutes les mines de l'Amérique. Mais ces droits ont beaucoup varié depuis la conquête, et ne sont plus uniformes dans toutes les parties des Indes espagnoles.

D'abord on exigea le cinquième ou le *quint* de toutes les mines, excepté de quelques-unes qu'on réduisit au dixième et même au vingtième.

En 1552, Charles-Quint fit ajouter à ce droit un autre *d'un et demi pour cent*, à raison de la fonte, de l'essai

et de la marque, droit connu au Pérou sous le nom de *cobos*.

Plus tard, ce quint, que presque tout le monde en Europe croit encore en vigueur, fut réduit, pour le Pérou et le Mexique, au dixième; et pour la vice-royauté de Santa-Fé, au vingtième de l'or, seul métal qu'elle ait produit pendant long-tems; le droit de *cobos* étant ailleurs conservé pour chacune de ces vice-royautés.

En 1777 il y eût un changement dans les droits, mais seulement relativement à l'or, qui, dans toute l'Amérique, ne paya plus que trois pour cent.

Enfin, en 1790, des mines d'argent ayant été découvertes dans la vice-royauté de Santa-Fé, elles furent assimilées à celles du Pérou et du Mexique.

Ainsi, en dernier analyse, l'argent qui sort des mines d'Amérique paie onze et demi pour cent, et l'or trois pour cent seulement. D'après ces données, on devrait, en connaissant le montant des droits que le roi perçoit sur les mines, connaître exactement leur produit. Mais dans les retours qui viennent en Europe pour le compte du roi, se trouve confondu ce qu'il reçoit en Amérique à d'autres titres. Tels sont le produit des douanes, celui de la revente de certains objets qui, comme le mercure, le papier, etc. sont embarqués pour le compte du roi et revendus à son profit, etc. Il paraît donc que le vrai produit annuel de toutes les mines n'est connu que de ceux qui sont initiés dans le mystère le plus secret des finances.

M. *Helm*, directeur des mines du Pérou, a publié l'état suivant des sommes monnoyées en Amérique depuis le premier jour de janvier jusqu'au dernier de décembre 1790.

Places.	En or.	En argent.	Total.
Au Mexique.	628,044 piast.	17,435,644 piast.	18,063,688 p.
A Lima.....	821,168 ——	4,341,071 ——	5,162,239—
A Potosi.....	299,846 ——	3,983,176 ——	4,283,022—
A Saint-Iago.	721,754 ——	146,132 ——	867,886—
Totaux (1).	2,470,812 piast.	25,906,023 piast.	28,376,835 p.

La grande différence entre le produit des mines du Mexique et celui des mines de l'Amérique méridionale,

(1) Pour la valeur des piastres, *voyez* la *Métrologie*, vol. IX.

provient principalement, selon *Helm*, de ce que le Mexique étant presque moitié plus près de la métropole, le gouvernement a été plus à portée d'y introduire une bonne police et une sage administration, où il est résulté une population plus nombreuse, une industrie plus active, et un plus grand crédit, circonstances toutes favorables à l'exploitation des mines. Il manque au Pérou une banque royale ou particulière. Enfin, le transport des métaux en Europe est plus long, moins long par Vera-Crux et la Havane que par la rivière de la Plata, qui est le seul grand débouché de l'Amérique espagnole méridionale. Si le Pérou se trouvait dans une situation aussi favorable que le Mexique, il n'y a pas de doute qu'on ne tirerait des mines de cette seule province quatre fois plus d'or et d'argent que l'on n'en tire actuellement de toutes les mines ensemble.

L'Amérique espagnole est partagée très-inégalement en quatre *vice-royautés*, (*virreynatos*) savoir; celle du *Mexique*, pour l'Amérique septentrionale; celle *de la Nouvelle-Grenade*, pour la Terre-Ferme, Panama, Véragua et la province de Quito; celle *de Lima*, pour le Pérou et le Chili, celle *de la Plata*, pour le Paraguay, le Tucuman et une partie du ci-devant Pérou. Dans l'ordre judiciaire on distingue plusieurs *audiencias*, qu'on pourrait comparer aux districts des parlemens. Les audiences sont subdivisées en *partidos*, qui peuvent plutôt être assimilés aux *arrondissemens* qu'aux *départemens*. Les *corrégimiento's*, que nous appellerons *corregidories*, sont des divisions administratives comparables aux sous-préfectures en France. On distingue aussi dans l'ordre militaire des *capitaineries générales*, des *gouvernemens*, des *commandemens*. Mais il serait de peu d'intérêt pour nos lecteurs de discuter ici les aperçus contradictoires et incertains qu'on a donné de toutes ces divisions presqu'inconnues. Nous en indiquerons quelques-unes en décrivant les vice-royautés respectives.

Quoique les *vice-rois* tiennent une cour magnifique, leur puissance est très-bornée, soit par l'autorité des tribunaux et autres pouvoirs judiciaires, soit parce qu'ils n'ont à leur disposition, ni les trésors des colonies, confiés à des officiers particuliers, ni des forces militaires ou maritimes, tant soit peu considérables. Les milices suffisent à peine pour contenir

les peuplades Indiennes non-soumises. Il n'y a pas plus d'une dixaine de corvettes ou goëlettes armées pour surveiller une côte de trois à quatre mille lieues.

Toutes les affaires des colonies dépendent en dernier ressort du *Conseil des Indes*, qui réside à Madrid, et qui est présidé par le *Ministre des Indes*.

Cette multiplicité de rouages dans l'administration des Indes espagnoles a sans doute contribué à y perpétuer des habitudes vicieuses, et à retarder les améliorations; mais d'un autre côté, c'est peut-être à ces formes compliquées, à cette division des pouvoirs, à cette dissémination des intérêts, que l'Espagne est redevable d'avoir encore conservé son empire sur des colonies trop éloignées et trop puissantes pour pouvoir être retenues long tems dans des liens qui ne leur sont ni nécessaires ni profitables.

COLONIES ESPAGNOLES

SUR LE CONTINENT

DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE,

CONTENANT

Le *Mexique* ou la *Nouvelle-Espagne*, avec la *Nouvelle-Gallicie*, la *Nouvelle-Biscaye*, la *Nouvelle-Navarre*, le *Nouveau-Léon*, le *Nouveau-Mexique*, les *Florides* et les deux *Californies*.

Nous ferons des *Florides* un petit article à part ; la lisière de terrain à laquelle ce nom aujourd'hui est restraint, sera probablement avant peu incorporé au grand système fédéral des Etats-Unis. Pour le reste des provinces, qui forment une masse contigüe, nous en donnerons un *aperçu général*, et ensuite une *description topographique* ou particulière.

APERÇU GÉNÉRAL.

Situation, étendue et limites.

Rien de plus incertain et de plus obscur que la géographie mathématique du Mexique. Les longitudes et latitudes de quelques points de la partie centrale avaient été rectifiés par l'abbé *Chappe d'Auteroche*, et voici quelle était l'énorme différence entre les observations de l'astronome français et les vagues compilations adoptées sur les cartes espagnoles.

Places.	Situation d'après la carte de Don *Alzate y Ramierres*				Situation d'après les observations de *Chappe d'Auteroche.*					
	Long. Or. de Fer.		*Lat. N.*		*Long. Or. de Fer.*			*Latit. N.*		
	d.	m.	d.	m.	d.	m.	s.	d.	m.	s.
Vera-Cruz....	278	30	18	50	285	35	15	19	9	30
Mexique.....	275	40	.....		278	16	30	.....		
Saint-Joseph en Californie..	264	40	22	1	267	52	30	23	3	20

En conséquence de ces observations et d'autres semblables, les cartes plus modernes rapprochent de l'Europe les côtes du Mexique et celles de toute l'Amérique en général.

M. de *Humboldt* vient de rectifier encore une fois ce point de la géographie mathématique; ses observations doivent faire placer la ville du Mexique à 101 deg. 22 min. à l'ouest de Paris, et à 19 deg. 26 min. 2 sec. latitude nord (1).

Le point le plus remarquable, parmi les hautes latitudes du Mexique, est la ville de *Santa-Fé*, capitale du Nouveau-Mexique. La carte de Don Alzate la place à 36 deg. 15 min. de latitude, et quoique les latitudes basses dans le bas de cette carte soient toutes trop méridionales, il paraît que celles dans le haut ne sont pas dans le même cas, et que la partie connue du Nouveau-Mexique ne s'étend guères au-delà du 38e. parallèle de latitude.

Au reste, les limites entre le Nouveau-Mexique et la Louisiane ne sont pas fixées du côté du nord ni même du côté d'est. Les Américains préparent des expéditions qui remonteront la rivière des Arkanzas et le Missouri;

(1) Les longitudes données par M. *Humboldt* ne diffèrent de celles de Chappe d'Auteroche que de 20 à 30 min., et non pas de *2 degrés*, comme on a dit dans la relation du voyage de Humboldt, insérée dans quelques journaux. Pourquoi exagérer les choses, déjà assez intéressantes dans leur réalité?

ils prendront sans doute possession des pays arrosés par ces fleuves ; et comme les sources du Missouri sont supposées se trouver à 119 deg. ouest de Paris, et à 49 deg. de lat. nord dans les montagnes Pierreuses, il paraît d'abord inévitable qu'il ne s'élève une dispute sur les limites septentrionales du Nouveau-Mexique, que les Américains voudront sans doute borner par les sources (encore inconnues) du *rio Bravo*. Mais du côté de la rivière des Arkanzas, l'approche des Américains doit paraître encore plus désagréable et plus dangereuse aux Espagnols, car il y a tout lieu de croire que les montagnes d'où l'Arkanzas découle sont précisément celles qui bordent à l'est le pays du Nouveau-Mexique, et que cette chaîne de montagnes touche pour ainsi dire aux remparts de la *Santa-Fé*. C'est ce qui résulte de la relation inédite d'un colonel *Fulton*, habitant du Kentuckey, qui a pénétré jusques dans la ville de Santa-Fé, déguisé en sauvage. Il était arrivé par le Missouri et la rivière des Padoucas ; il était caché dans une troupe des Indiens Padoucas. Reconnu à cause de sa barbe, il dût sa vie, ou du moins sa liberté à la maîtresse du gouverneur espagnol ; on fit semblant de le conduire, comme prisonnier, au Mexique par le rio Bravo, mais arrivé à Santo-Domingo (à quelques lieues de Santa-Fé) on le laissa échapper ; il se sauva en passant une chaîne de montagnes, qui lui ouvrit bientôt l'entrée d'une immense prairie, où il arriva en deux ou trois jours de marche sur les bords de l'Arkanzas.

Ces détails s'accordent bien avec la carte de Don Alzate, où les montagnes ne s'éloignent que de 10 à 20 lieues des bords du rio Bravo. Mais d'après la largeur de ce fleuve, qui, à Santo-Domingo, égale le Missouri ; selon Fulton, l'on peut inférer que ses sources doivent être beaucoup plus éloignées que l'on ne l'avait pensé jusqu'ici.

Que sera-ce si les Américains prétendent s'emparer de la fameuse *rivière d'Ouest*, que l'on ne connait encore que d'une manière très-vague ? Si elle s'écoule dans le golfe de Californie, comme nous pensons, les Espagnoles doivent en défendre la possession jusqu'à la dernière extrémité. Si elle se dirige droit vers la mer Pacifique, comme l'opinion commune le veut, la nation qui pourra s'y établir

sera toujours un voisin très-dangereux pour la Californie et la Nouvelle-Navarre.

Du côté de la mer Pacifique ou pour mieux du Grand-Océan, les rivages américains ont successivement reçu sur les cartes une situation plus rapprochée de l'Europe. Les observations de Cook, de Vancouver et de la Pérouse doivent être considérées comme des autorités invariables. La longitude de la ville de Mexique, telle que M. de Humboldt l'a observée, n'influera donc en rien sur la côte occidentale.

Vingt géographes répètent à tort que la Californie fut *originairement* prise pour une île. Une note, insérée à la fin de la relation du voyage de Chappe d'Auteroche, nous apprend que Don *Alzate y Ramires* a envoyé à l'académie des sciences une carte contemporaine de la première découverte de la Californie; ce pays était parfaitement reconnu pour être une *presqu'île*, et toutes les représentations postérieures non-conformes à cette idée doivent probablement leur origine à des systèmes ou hypothèses géographiques.

L'étendue des possessions espagnoles en Amérique septentrionale, en prenant le 40e. parallèle pour limite vers le nord, surpasse encore au moins d'un quart l'étendue du territoire des Etats-Unis, en accordant à ceux-ci toute la latitude de leurs prétentions.

Sol, montagnes, volcans. — En lisant avec attention la relation de Mackenzie, on reste persuadé que ce voyageur a passé par *deux* chaînes de montagnes très-différentes l'une de l'autre.

Les *Stoney-Mountains* ou montagnes de Cailloux parurent avoir une élévation de 3,000 pieds au-dessus de leur base, qui elle-même doit être très élevée, puisque Mackenzie y éprouva un froid beaucoup plus vif que sur les bords du lac Chipiwyan (1). Cependant il vit bien de la neige éternelle, mais il ne fut pas obligé de marcher sur cette neige.

Il descendit dans la vallée où coule le Tacoutché-Tes-

(1) *Mackenzie*, voyage, tome II, p. 274 et suiv., p. 310, etc.

sé (1). Voilà donc bien la limite de la chaîne des *Stoney-Mountains* établie. Cette chaîne reste éloignée de la mer Pacifique de 100 lieues ou du moins de 80, en allouant quelque chose pour les sinuosités et les ramifications.

Mackenzie remonte ensuite sur de très-hautes montagnes, où il se voit obligé de marcher sur la neige au mois de juin (2). Il en descend vers la mer par une pente extrêmement rapide, et aussitôt le climat change.

Le capitaine Vancouver vit constamment une très-haute chaîne de montagnes qui bordait de très-près le rivage du continent, et qui, en beaucoup d'endroits, étaient couvertes de neiges éternelles (3). Lapérouse, Cook, Dixon et tous les navigateurs ont aperçu cette chaîne; (*voyez* notre article *côtes Nord-Ouest*, dans le volume qui précède celui-ci).

Cette *chaîne de Nord-Ouest*, qui court parallèlement à la côte, depuis l'Entrée de Cook jusques en Nouvelle-Albion, pendant l'espace de plus 1,000 lieues, se terminerait-elle tout-à-coup au sud-est du golfe de la Nouvelle-Géorgie, pour donner passage à la rivière de *Tachoutché-Tessé*, dite de *Columbia*, dite de *l'Ouest*, etc., comme toutes les cartes anglaises le présentent depuis le voyage de M. Mackenzie à la mer Pacifique.

Une telle interruption subite d'une grande chaîne paraît tout-à-fait contraire à l'ordre commun de la nature. Il est beaucoup plus probable que la chaîne continue sans lacune à travers la Nouvelle-Albion jusques dans la grande peninsule de Californie. Cette peninsule est remplie, dans toute sa longueur, de montagnes d'une hauteur prodigieuse, puisque les navigateurs les ont aperçues à des distances de plus de 40 lieues.

La peninsule de Californie n'est que la continuation et l'extrémité de la grande chaîne de Nord-Ouest, débarrassée de branches secondaires et des terrasses ou degrés inférieurs qui, dans la Nouvelle-Albion, masquent un peu

(1) *Mackenzie*, Voyage, tome II, page 339—345.
(2) *Ibid*, tome III, page 145—151.
(3) *Vancouver*, *La Pérouse* et tous les voyages à la côte de Nord-Ouest. (*Voyez* notre volume XIV).

la chaîne, en formant entr'elle et la mer un pays de collines.

Si l'on m'accorde que l'existence de cette chaîne de Nord-Ouest est prouvée par des témoignages nombreux et authentiques, et si l'on avoue que la continuité de sa direction le long des bords de l'Océan (analogiquement aux Andes du Pérou), est au moins très-probable, l'on doit aussi convenir d'un autre point non-moins important pour la géographie physique, savoir:

« *Que la chaîne des* Stoney-Mountains *est absolument différente de la chaîne des* Côtes Nord-Ouest ».

Si nous suivons Mackenzie dans sa course hardie vers l'Océan pacifique, nous voyons clairement qu'il a passé *deux* chaînes de montagnes, l'une entre les sources de l'Oungigah et celles du Tachoutché-Tessé, l'autre entre le Tachoutche-Tessé et la mer. C'est la première qu'il appelle les *Stoney-Mountains*; il en place les premiers degrés à environ 120 deg. de longitude ouest de Paris, à plus de cent lieues de l'Océan pacifique (1).

Si l'on parcourt la relation de M. Mackenzie sur son voyage à la mer Glaciale, on voit qu'il regarde les montagnes qui bordent à l'ouest la rivière Mackenzie comme une partie de la chaîne des *Stoney-Mountains*; parconséquent cette chaîne se dirige au nord, et s'éloigne toujours de plus en plus de la mer Pacifique (2).

Les parties des *Stoney-Mountains*, où le Saschashawin et le Missouri prennent leurs sources, se trouvent, selon Arrowsmith, à 119—120 deg. de long. ouest de Paris, et à plus de 140 lieues de l'Océan pacifique (3).

Ainsi, toutes les notions que les voyageurs modernes ont recueilli sur la chaîne nommée si absurdement des *Stoney-Mountains* ou montagnes Pierreuses, concourent à nous représenter cette chaîne comme située à une grande distance de l'Océan oriental. Cette direction est presque constante jusqu'à la latitude de 45 degrés. De ce point

(1) *Mackenzie*, Voyage, etc., tome II, la carte.
(2) *Idem*, tome I, la carte.
(3) Mappemonde d'*Arrowsmith*.

jusqu'au

jusqu'au 40e. ou même jusqu'au 47e. parallèle, se trouvent les parties inconnues du Nouveau-Mexique.

Mais si nous examinons la partie connue du Nouveau-Mexique sur la carte de Don Alzate, nous y distinguons aussitôt une chaîne de montagnes, qui fait le partage des eaux entre le golfe du Mexique et le golfe de Californie, et qui se dirige précisément sur la même ligne que les *Stoney-Mountains*. La carte espagnole donne à une partie de ces montagnes le nom de *Sierra das Pédernales*, c'est-à-dire, montagnes de Pierres à Fusil, dénomination qui paraît indiquer que la nature du sol est semblable à celle des montagnes Pierreuses de Mackenzie.

Entre la province de Cinaloa et la Nouvelle-Biscaie, la chaîne dite *Tépésuenne* ou *Sierra-Mada*, c'est-à-dire, Montagne-Mère, est certainement une continuation de la chaîne du Nouveau-Mexique. Se terminerait-elle ici sur les bords de l'Océan, dans la province de Culiacan, ou se joint-elle en quelque façon aux montagnes du Mexique propre? Ces questions restent indécises.

Toutes les probabilités nous conduisent à regarder la chaîne des montagnes Pierreuses comme identique avec celle qui traverse l'ouest du Nouveau-Mexique, et qui semble se réunir à la Cordillière du Mexique propre. Le nord-ouest de l'Amérique, d'après ces idées, doit être considéré comme un plateau élevé; la *chaîne des côtes nord-ouest* en forme l'escarpement vers l'Océan pacifique; les rochers sont probablement calcaires dans les principales branches; la *chaîne de montagnes Pierreuses* est l'autre escarpement du plateau vers les plaines centrales de l'Amérique septentrionale (1), cette chaîne paraît contenir du silex, du grès, peut-être même du granite; son élévation paraît être inférieure à la chaîne littorale d'ouest.

Ce plateau semble avoir une grande pente vers le golfe de Californie, golfe qui, semblable à celui de Saint-Laurent, se présente comme le prolongement d'un bassin où doivent couler des fleuves considérables.

Passons à la *Cordillière du Mexique propre*; nous allons

(1) Plaines élevées où sont situés les grands lacs.

décrire cette chaîne d'après les observations lues à l'Institut national par M. le baron de *Humboldt.*

De deux côtés le grand isthme mexicain s'élève brusquement à une hauteur de 600 à 700 toises; mais du côté de l'Océan pacifique les hautes terres et les falaises approchent de plus près le rivage, et le forment même en beaucoup d'endroits. Ainsi, le port d'Acapulco est un bassin taillé par la nature dans le rocher granitique, dont les falaises, coupées à pic, le bordent de tout côté. Les côtes orientales sont au contraire bordées d'immenses dunes, comme près Vera-Crux, ou même de marais inaccessibles.

Une plaine élevée forme le dos du Mexique; près la ville de ce nom le sol est élevé de 1,460 toises, et il se maintient à cette élévation dans la plus grande partie de la Nouvelle-Espagne.

Cette digue immense, qui sépare les deux Océans, est couronnée par une prodigieuse chaîne de montagnes volcaniques. Leur direction principale paraît être de nord-ouest au sud-est, principalement des bords du lac Chalapa, au royaume de Mechoacan, à la ville de Chiapa, dans la province de Quaxaca. leur nature paraît être très-variée; il y en a de basaltiques, de granitiques, de calcaires, etc.

L'*Orizava*, entre Mexico et Vera-Crux, passait pour être le pic le plus élevé; mais d'après les observations de MM. Humboldt et Sonnenschmidt, le volcan de *Popocatepec* est encore plus élevé; M. Sonnenschmidt a osé y monter jusqu'à la hauteur de 2,557 toises, ce qui fait 107 toises plus que l'élévation du Mont-Blanc. Le cratère de Popocatepec a une demie lieue de circonférence, à ce qu'on dit; mais il est innacessible. L'*Orizava* est également un volcan, qui, en 1545, fit une irruption, et continua de brûler pendant 20 années; cette montagne est nommée, par les Indiens, *Sitlaltepetl* ou étoile du soir, à cause des exhalaisons lumineuses qui sortent de son cratère, et jouent autour de son sommet, couvert de neiges éternelles. Le *Cofre* est élevé de 162 toises de plus que le pic de Ténériffe. Les flancs de ces colosses cônïques sont ornés de belles forêts de cèdres et de pins.

A l'ouest de Mexico, le plateau de Tolucca est surmonté par le *pic de Frayde*, qui a 2,364 toises d'élévation sur le niveau de la mer. Dans la vallée de Saint-Iago, près Valladolid, on a cru voir, dans plusieurs lacs placés au sommet des montagnes basaltiques, autant de cratères de volcans éteints, mais il paraît que M. Humboldt en doute à présent. Dans les plaines de Jorullo, sur les bords de l'Océan pacifique, on vit, en 1759, une des catastrophes les plus grandes qu'ait jamais essuyé le globe; dans une seule nuit il sortit de la terre un volcan de 1,494 pieds d'élévation, entouré de plus de *deux mille* bouches, qui fument encore aujourd'hui. MM. Humboldt et Bonpland descendirent dans le cratère embrâsé du grand volcan, jusqu'à 258 pieds de profondeur perpendiculaire, sautant sur des crevasses qui exhalaient l'hydrogène sulfuré enflammé, ils parvinrent, avec beaucoup de dangers, à cause de la fragilité des laves basaltiques et siénitiques, presque jusqu'au fond du cratère, où l'air était extraordinairement surchargé d'acide carbonique.

On doit regretter que M. Humboldt n'ait pas parcouru les parties les plus méridionales du Mexique, il aurait pu decider entièrement les questions suivantes : « La Cordillière » du Mexique se joint-elle à celle du Pérou par une suite de » montagnes primitives non-interrompues ? ou le rocher » primitif disparaît-il ? la plus grande dépression, et par » conséquent la séparation des chaînes a-t-elle lieu à Nicaragua ou bien à l'isthme de Panama »? Il paraît toutefois que M Humboldt a appris que les montagnes de l'isthme proprement dit ne s'élèvent guères qu'à 1,200 ou 1,500 *pieds* tout au plus; circonstance qui a empêché plusieurs espèces végétales de pénétrer de l'Amérique méridionale dans l'Amérique septentrionale, et *vice versa*, parce que ces végétaux ne trouvent qu'à 1,200 pieds d'élévation la température qui leur convient.

Les volcans continuent jusqu'à Nicaragua ; près de cette ville est celui de *Mamatombo*. *L'Omotepec* élance son sommet enflammé du sein du lac de Nicaragua ; d'autres montagnes ignivomes bordent les golfes de l'Océan pacifique; plus au nord-est, le fameux volcan de *Guatimala*, qui, en

1773, accompagna, par une terrible irruption, le tremblement de terre qui détruisit la ville du même nom.

La province de Costarica renferme également des volcans, entr'autres celui de *Varu*, situé dans la chaîne appellée de *Boruca*.

Rivières. — Parmi les rivières connues des possessions espagnoles septentrionales, la plus considérable est, sans contredit, Rio-Bravo, appelée aussi rivière du Nord. La distance de ses sources, à son embouchure, d'après les conjectures que l'on a pu former, pourrait être d'environ 380 à 400 milles : il paraît qu'en comptant ses détours, son cours excéderait celui de l'Ohio. On manque d'éclaircissemens sur la nature de ses rives, sur la variété de ses aspects et la quantité de ses eaux. Il est déjà large et magnifique à San-Domingo, à peu de distance de Santa-Fé.

Un grand nombre de rivières parcourent la province de *Texas*. Celle dite rivière *de Cannes* ou Rio-Colorado, paraît être la plus importante ; elle est à l'ouest de Rio-Bravo, et son cours peut être d'environ 240 à 250 lieues.

Le golfe de Californie paraît être l'embouchure de plusieurs rivières : on connaît bien celle appelée *Colorado de los martires* et celle nommée *Rio-Grande de los apostolos*, noms imposés par les Jésuites, qui avaient des établissemens en Californie. Cette dernière rivière vient du *nord-est*, et son cours égale celui de l'autre Rio-Colorado de la province de Texas.

Mais la carte de don Alzate indique très-clairement une autre grande rivière qui vient directement *du nord*, et qui se dirige vers le golfe de Californie ; sa jonction avec les deux autres n'est pas expressément indiquée : son cours paraît être désigné d'une manière incertaine ; mais son existance est hors de doute.

Quelle est cette rivière ? — Les relations que les sauvages firent à M. Mackenzie l'indiquent assez clairement. « Le *Tacoutche-Tessé* ou la rivière de l'ouest, coule » vers le sud, et ensuite vers le sud-est..... Elle s'é- » coule dans un lac dont on ne boit pas les eaux..... Des

» hommes blancs ont bâti des maisons à son embouchure.... » Ils ont voulu remonter la rivière ; mais un peuple méchant qui en occupe les bords les a massacrés » (1).

Les sauvages distinguent positivement « le peuple blanc » qui demeure au sud, à l'embouchure de la rivière, d'avec » les blancs qui fréquentent les côtes d'ouest (2) ». La rivière coule d'abord sur une plaine dépourvue d'arbres, ensuite elle forme nombre de chutes. Selon quelques récits elle ne s'écoulerait point dans la mer (3). Elle passe sans doute par quelques grands lacs.

Il est impossible de concilier ce récit avec la direction que l'on a donnée à la rivière de l'ouest dans les cartes du voyage de Mackenzie, en la réunissant à la rivière de Columbia. Pourquoi faire couler au *sud-ouest* cette rivière, qui, d'après les sauvages, coule au sud-est ? Pourquoi supporter gratuitement une interruption dans la grande chaîne littorale des côtes du nord-ouest ? Enfin quel peuple blanc voit-on bâtir des maisons à l'embouchure de la rivière Columbia ?..... Toutes ces circonstances, au contraire, sont expliquées si l'on admet que la rivière de l'ouest s'écoule dans le golfe de la Californie ; même le fait historique d'une tentative infructueuse pour remonter cette rivière paraît se retrouver dans le récit de *Vancouver* sur la destruction d'un établissement espagnol sur le *Rio-Colorando* (4). Le nom d'*Orégan* est attribué à la rivière de Tacoutché-Tessé ; d'après quelques rapports des sauvages ; Don Alzate appelle aussi sa rivière *Origen.*

Si la rivière d'ouest s'écoulait dans le golfe de Californie, son cours égalerait celui de Missi-Sipi : l'importance de sa possession frappe les yeux les moins exercés. L'Espagne doit tout faire pour en exclure les autres nations. Je pense que M. Mackenzie avait, de cette rivière, la même opinion que j'en ai : ce voyageur très-prudent aura jugé à

(1) *Mackenzie*, tome II, page 316 et page 405, tome III, page 10 à 13.
(2) *Ibid*, tome III, page 12.
(3) *Ibid*, tome II, page 316.
(4) *Vancouver*, tome IV, page 158.

propos de ne pas désigner sur ses cartes la vérité toute entière, quoiqu'elle perce dans son récit. Les Américains Unis vont bientôt décider cette question.

Parmi les rivières de l'isthme, nous citerons celles des Palimes, de Pennuo, de Tabasco, de Sumasinte et de Saint-Jean; toutes se jettent dans le golfe du Mexique. Les eaux qui, dans la partie méridionale, se rendent dans la mer Pacifique, ne forment que des ruisseaux jusqu'à Acapulco, mais les montagnes prennent leur direction plus à l'est, dans le voisinage de Mexico; les rivières d'Yopez et de Zacatula vont joindre la mer du Sud; celle de Guadalaxara, appelée *Barania*, prend sa source à l'ouest de Mexico, et tombe dans le lac de Chapala; en supposant qu'elle le traverse, il s'en suivra qu'elle se jète dans l'Océan pacifique, et son cours sera de 130 lieues.

Lacs. — Il y a probablement un ou plusieurs grands lacs au nord de la Californie et de la Nouvelle-Navarre, mais ils ne sont connus que par de vagues traditions.

Le principal lac parmi ceux qui sont connus aujourd'hui, est celui de *Nicaragua*. Il a environ 140 milles en longueur du nord-ouest au sud-est, et à-peu-près la moitié en largeur. Ce grand lac est situé dans la province du même nom, vers le sud de l'isthme. Il a, par la rivière Saint-Jean, une grande issue dans le golfe du Mexique. Quelques-uns supposent qu'il se dégorge aussi dans la mer du Sud par un courant d'eau moins considérable; mais il n'existe aucun témoignage authentique en faveur de ce fait. Dans des mains plus habiles et plus entreprenantes, ce lac offrirait les moyens de se procurer, et même par la voie la plus directe, le passage tant desiré de l'Océan atlantique dans la mer Pacifique : la nature en a fait la moitié des frais; il paraît plus que probable qu'on serait parvenu à ouvrir cette communication avec la moitié des dépenses faites pour en trouver une au nord-ouest. Le succès de cette entreprise dépend sans doute des circonstances locales; il faudra peut-être un grand nombre d'écluses à cause de l'inégalité du terrain. On ne peut que sourire en lisant, dans la géographie de M. Pinkerton « que si le pas-» sage était une fois ouvert, il n'est pas douteux que la » *force des eaux de l'Océan* ne parvint à l'élargir : une con-

» tribution établie à l'entrée de ce nouveau *Sund* formerait » un revenu considérable ». Voilà une bien malheureuse application de quelques idées géologiques. Quand vit-on la force des eaux de l'Océan rompre le moindre isthme? les tems historiques n'en offrent pas un seul exemple.

Parmi les lacs plus septentrionaux, celui de Mexico doit être cité, non-seulement à cause de sa célébrité, mais encore à cause de son étendue. Suivant les meilleures cartes, en y joignant la partie qui porte le nom de Chalco, il a, du nord au sud, plus de vingt-cinq milles en longueur; vers l'ouest, à l'endroit où l'isthme commence à s'élargir, on trouve plusieurs lacs, dont le principal est celui de Chapala; il a cinquante milles de longueur sur dix-sept de large.

Climat. — Il paraît que les maladies épidémiques sont communes dans la Californie méridionale, cependant on ne peut établir rien de bien certain sur le pays, qui n'a pas été suffisamment examiné par des observateurs instruits. Les côtes près Monterey jouissent d'une température douce; mais il règne des brouillards presque perpétuels.

La partie de l'isthme semble être sujette à l'humidité, non pas néanmoins au même degré que la province de Darien, dans l'Amérique méridionale, où l'on dit qu'il pleut pendant neuf mois de l'année. Ces pluies, au reste, tempèrent l'extrême chaleur, qui autrement serait insupportable. Il y a souvent de violens orages, et quelquefois l'éclair paraît s'élever de terre.

Les districts maritimes du Mexique propre sont malsains. Il y fait si chaud, dit *Clavigero*, qu'on y sue même en janvier. Les montagnes de l'intérieur offrent l'extrême opposé; elles ont de la glace même dans la canicule. Dans les autres provinces du milieu des terres, le climat est doux et favorable à la santé. Quelquefois il tombe un peu de neige en hiver; mais le feu n'y est pas nécessaire, et les animaux couchent à l'air dans toutes les saisons. En général, depuis avril jusqu'en septembre, on y essuie de grosses pluies après midi, et même par fois de la grêle. Il y tonne fréquemment. De tems à autre, des tremblemens de terre et des éruptions de volcans y sont de trop justes sujets d'effroi et de terreur.

La fièvre jaune, nommée *vomito-nero* par les Espagnols et *matzlahuatl* par les Mexicains, attaque tous ceux qui, depuis le mois de juin jusqu'au mois d'octobre, descendent des montagnes vers la mer (1).

Dans les vallées ardentes de Mescala et de Papagayo, près Acapulco, le thermomètre, à l'ombre, se soutenait à 32 degrés de Réaumur. Près Véra-Crux, la réverbération d'un sable mouvant ajoute encore à cette terrible chaleur.

PLANTES. — L'ouvrage de M. *Humboldt* va jetter un nouveau jour sur la géographie-botanique de ces contrées, qui était presqu'inconnue à l'Europe. Nous ne pouvons en dire que très-peu de chose.

Les plantes les plus célèbres du Mexique sont le *cactus cochenilifer*, espèce de figuier d'inde, sur lequel se plaît particulièrement et aime à se nourrir l'insecte qui produit la cochenille; le *convolvulus jalapa*, ou vrai jalape, qui croît naturellement dans le canton de Xalapa, au nord-ouest de la Véra-Crux; l'*épidendrum vanilla*, qui, conjointement avec le jalape, aime l'ombre des liquidambar et des *amyris*; Humboldt les trouva à 600 et 700 toises d'élévation au-dessus de la mer (2); la *copaifera officinalis*, et le *tolnifera balsamum*, deux arbres qui donnent une résine odorante, connue dans le commerce sous le nom de baume de capivi et de tolu.

Les rives des baies d'Honduras et de Campêche sont célèbres, depuis le moment de leur découverte, par leurs riches et immenses forêts de bois d'acajou et de campêche. Le voisinage de Guatimala est renommé pour son indigo, le gaïac, le sassafras, le tamarin, la noix de coco, celle de cacao et un grand nombre d'autres productions plus connues, parce qu'elles croissent aussi dans les Indes occidentales, ornent et enrichissent ces provinces fertiles. On trouve dans les bois la pomme de pin sauvage; et tous les terrains rocailleux et bas sont chargés des diverses espèces d'aloës et d'euphorbes.

---

(1) *Humboldt*, Journal de physique, thermidor an XII, page 135.

(2) Journal de physique, *ibid.*

Des arbres d'une hauteur et d'une circonférence énormes ornent les forêts du Mexique; la relation de Don Alzate sur ce point est confirmée par le récit de Humboldt. Les cyprès, les chênes, les sapins, les fougères en arbres et les blés d'Europe commencent à 600 ou 700 toises d'élévation.

Selon Don Alzate, le *maguey* est un arbre très-utile, dont on tire, par incision, un suc vineux appelé *pulque*; on fait du fil de la racine fibreuse. Une espèce *d'acacia indica* donne une teinture en noir supérieure à toutes celles de l'Europe (1).

Il ne s'est encore introduit dans les jardins d'Europe, que peu de plantes du Mexique. Parmi celles-là on peut citer la *salvira fulgens*, à laquelle ses fleurs cramoisies donnent tant d'éclat, la belle *dahlia*, l'élégant *sisyrinchium strié*, *l'héliantus* gigantesque et la délicate *mentzelia*.

M. *Bonpland*, compagnon de M. Humboldt, a trouvé une espèce de plante bombacine, qui produit un coton doué à-la-fois de l'éclat de la soie et de la solidité de la laine. Comme les ouvrages de MM. Humboldt et Bonpland sont sur le point de paraître, nous bornerons ici cet article, plutôt que de répéter des observations anciennes, peut-être inexactes et toujours peu précises.

Animaux. — La zoologie du Mexique est médiocrement connue, quoiqu'elle ait été traitée par Hernandez, appelé le Pline de la Nouvelle-Espagne. Il florissait au milieu du dix-septième siècle. Ce pays offre une grande variété d'animaux, quoiqu'il soit plus riche encore en plantes et en minéraux. Parmi les animaux les plus singuliers du Mexique se trouve le Coëndou, espèce de porc-épic.

L'apaxa, *cervus mexicanus*, la conepalt, *viverra conepalt*, l'écureuil dit du Mexique et une autre espèce d'écureuil, *sciurus variégatus*; le caïopolin, *didelphis cayiopolin*, et le loup mexicain habitent les forêts et les montagnes.

Ce qu'on y appelle tigre est une sorte de panthère qui

(1) Lettre de Don Alzate, dans la relation du voyage de Chappe d'Auteroche, page 64.

devient quelquefois d'une taille considérable ; quoique Buffon, d'après son goût dominant pour les théories, assure qu'en genéral les animaux sont petits en Amérique. On sait que dans l'Amérique méridionale, suivant le témoignage de Dobrizhofer et d'Azara, la longueur du corps de cet animal égale quelquefois celle d'un gros bœuf. Mais Clavigero assure que le plus gros quadrupède du Mexique est le denta, anta ou tapir, qui est de la taille d'une mule moyenne.

On trouve le bison dans le Nouveau-Mexique ; et peut-être aussi le bœuf musqué va-t-il jusque-là. On prétend qu'il y a des brebis sauvages dans la Californie. Les oiseaux de la Nouvelle-Espagne sont en grand nombre et très-curieux.

Minéraux. — La minéralogie de l'Amérique espagnole septentrionale égale en richesse celle du Pérou et des autres provinces méridionales, si même elle ne les surpasse pas. La nature a répandu ses trésors avec profusion jusques dans les provinces du nord. L'or a été trouvé, en grande quantité, dans celle de Sorana. On croit que la Californie renferme de riches minéraux ; et quoique les mines d'argent de la Nouvelle-Espagne ne puissent rivaliser, en richesse naturelle, avec celle du Potosie, on sait cependant que pendant long-tems elle ont donné un produit beaucoup plus considérable, comme nous avons fait voir plus haut. Celles de Sacotecas ou Zacatecas sont particulièrement renommées. Les anciens Mexicains trouvaient de l'or dans la plupart de leurs rivières : des fouilles produisaient l'argent, mais on en fesait peu de cas. Maintenant les principales mines d'argent sont au nord-ouest de la capitale, près d'une ville nommée Luis-de-Potosi, et située à plus de 170 milles de Mexico : on prétend que ces mines furent découvertes peu de tems après celles du Potosi de Pérou, en 1545. Elles sont dans une chaîne de montagnes, d'où la rivière de Panuco tire sa source. A Valeuciana l'on trouve l'argent sulphuré, appelé mine vitreuse. (*Hauy*, tome III, page 400).

On assure que le cuivre abonde dans quelques districts à l'ouest de la capitale : on fait aussi mention de l'étain

parmi les minéraux du Mexique (1). On prétend encore qu'on a trouvé du mercure dans le Mexique avant qu'on en découvrit la mine célèbre au Pérou; mais ces mines paraissent épuisées, puisque la plus grande partie du mercure que l'on emploie, est apporté d'Espagne. La Nouvelle-Espagne produit de l'ambre et de l'asphalte. Quant aux pierres précieuses, on assure que le pays fournit des diamans en petite quantité, des améthistes et des turquoises; mais ce qu'on dit à cet égard paraît médiocrement prouvé. Les montagnes donnent du jaspe, du marbre, de l'albâtre, de l'aimant, du stéatite, du jade, du talc dur. On emploie dans les bâtimens la pierre appelée *tetzoutli*; elle est rouge et poreuse : une espèce de tuf, ou celle appelée *itzli*, est à demi-transparente : c'est une substance vitreuse généralement noire, mais quelquefois blanche et bleue : on l'emploie dans les miroirs, et quelquefois pour faire des instrumens tranchans. C'est la même substance que l'on appelle dans l'Amérique méridionale la pierre de *galinazzo*; c'est la pierre obsidienne ou le verre volcanique de la minéralogie moderne.

A la fin du voyage de l'abbé Chappe à la Californie, se trouve une lettre curieuse écrite par Don Alzate, gentilhomme américain, à l'académie royale des sciences de Paris, sur l'histoire naturelle de la Nouvelle-Espagne. Il dit, d'après les rapports qu'on lui a fait, que dans les fouilles d'une mine de la province de Rouera on a trouvé « des » squelettes humains pétrifiés qui ont rendu beaucoup d'ar» gent ». Il cite des dents et des os qui semblent être de la grosseur de ceux du mammouth. Il décrit, quoiqu'avec un peu d'obscurité, des colonnes de basalte; *la pierre cloche* dont il fait mention est probablement le marbre sonore de la Chine. Les figures de cèdres qu'affecte la mine d'argent de Huajacuato, nommée à cause de la *mine du cèdre*, sont des dendrites mêlés avec du spath.

---

(1) *Clavigero* dit que les Mexicains emploient, comme monnaie, des morceaux minces d'étain et des morceaux de cuivre en forme de marteau.

Sur les anciens habitans.

L'origine des Mexicains, comme celle de tous les peuples de l'Amérique, est une énigme inexplicable. On a essayé de les faire sortir des Carthaginois, des Phéniciens, des Celtes; on les a fait arriver de la Chine par la flotte de Kublaï-Kan, qui, en 1340, alla conquérir le Japon, mais fut dispersée par une tempête. M. *Pinkerton*, toujours mieux informé que les autres, fait venir les Américains *de l'Afrique*; il ne nous dit pas comment l'épiderme noire s'est changée en épiderme rouge; ni comment le nez épaté et les grosses lèvres ont disparu; ce sont là des bagatelles indignes d'arrêter la marche d'un savant antiquaire.

En attendant que les antiquaires soient d'accord, penserons-nous, avec le missionnaire *Dobrizhofer*, que les Américains sont tombés d'une autre planète?... On sait que la lune nous jette de tems en tems des pierres. Qui ne sait si elle n'a jeté autrefois des montagnes et des pays entiers?

Il serait, à la vérité, facile de concevoir que la terre a par-tout vu éclore de son sein les diverses variétés et espèces d'hommes, d'animaux et de plantes qui en couvrent la surface. La force ou la cause première qui, sur un point du globe fit éclater les miracles de la création, n'aura-t-elle pas pu faire sentir également à toutes les parties de la terre son influence vivifiante?

Mais cette explication est contraire *à la lettre* de la Genèse; on pourrait, à la vérité, concilier l'autorité de l'écriture et l'intérêt de la vérité, en admettant que Moïse a accommodé sa manière de parler à la faible intelligence des nations primitives, et qu'il s'est servi des termes communément adoptés, sans en garantir l'exactitude scientifique. La religion n'a aucunement à craindre une explication plus libérale et moins rigoureuse des récits historiques de la Genèse. Mais dans le moment actuel, les deux partis extrêmes sont également ennemis de tout raisonnement calme et modéré: les uns méprisent à tort les plus anciennes traditions consacrées par la croyance des peuples; les autres prétendent interdire toutes les recherches qui allaient au-delà du

sens littéral d'un livre écrit en hébreux, langue que peu d'ecclésiastiques savent lire.

Les Mexicains ne remontent qu'au onzième siècle de l'ère chrétienne. La nation habitait alors au nord de la Californie; par trois progressions successives elle se rapprocha des contrées du Mexique propre. Dans le treizième siècle une tribu plus civilisée arriva encore du nord des côtes du golfe de Californie, et s'établit sur le bord du lac, où s'élève la ville de Mexique. L'autorité, d'abord partagée entre les juges de chaque tribu, se concentra dans la main des monarques : le premier de ces souverains fut *Acamapitzin*, en l'an 1324; *Guatimozin*, le dernier, expira dans les tourmens, en 1521. L'empire Mexicain n'eut jamais une grande étendue. Le royaume de *Mechoacan* et la république de *Tlascala* le resserraient dans des bornes assez étroites : les autres peuplades étaient sans aucune civilisation : celle des Mexicains propres était bien peu avancée.

Il paraît que le culte religieux des anciens Mexicains était principalement fondé sur la crainte : leurs temples étaient décorés de figures d'animaux destructeurs : des jeûnes, des pénitences, des blessures volontaires, des mortifications fesaient l'essence de leur rite. Les victimes humaines étaient celles que l'on croyait les plus agréables à la divinité. Après avoir fait souffrir toutes sortes de tourmens aux prisonniers que le sort de la guerre avait fait tomber entre leurs mains, ils les sacrifiaient : le cœur et la tête étaient la part des dieux, le corps appartenait au brave dont ils étaient la capture : il s'en régalait avec ses amis. La destruction d'un peuple aussi féroce n'est peut-être pas digne de beaucoup de regrets : mais la philosophie moderne cherche à décrier toute espèce de conquête. Au lieu du culte d'une divinité bienfesante, les Mexicains semblaient avoir adopté celle du mauvais principe de quelques nations orientales, et tous les efforts tendaient à l'appaiser. Dans le langage mexicain, *teotl* était un mot générique, lequel s'appliquait à toutes les divinités. Ils reconnaissaient un créateur qu'ils nommaient *Ipal-ne-moain*, c'est-à-dire, « celui par lequel nous vivons ». Il paraît cependant que leur divinité suprême était ce mauvais prin-

cipe appelé Klacatecolotol, ou chouëtte divine, qui se plaisait à nuire et à inspirer la terreur : ils croyaient à l'immortalité de l'ame, et admettaient une sorte de transmigration : les bons devaient être formés en oiseaux, et les méchans en animaux rampans. Les principales divinités étaient au nombre de treize, parmi lesquelles on compte le Soleil et la Lune : Taloc, le dieu de l'eau, était maître du paradis ; mais Mextli, le dieu de la guerre, recevait les premières adorations. Il y avait d'autres dieux qui présidaient aux montagnes et au commerce, et un grand nombre d'idoles fabriqués grossièrement avec de l'argile, du bois ou de la pierre, et quelquefois ornées d'or et de pierreries.

On en voyait une formée de semences pétrite avec du sang humain. Les prêtres portaient une pièce de coton noir semblable à un voile, et il paraît qu'il y avait au Mexique des ordres monastiques, comme chez les nations orientales de l'Asie. Les austérités, les blessures volontaires de leurs prêtres, leurs onctions avec des poisons, et d'autres rites abominables, même d'après le tableau qu'en trace Clavigero, prouve que leur système religieux était un des plus exécrable qui ait infesté la terre, et qu'il était aussi injurieux à Dieu que préjudiciable à l'humanité. Tout cela est si éloigné des pratiques des autres contrées, même de celles de l'Asie, que ce serait un motif de plus de croire que ce peuple était indigène, ou qu'il était originaire d'Afrique, seul pays où, comme parmi les Giagas, on trouve les traces de pareilles cruautés. En général les religions de l'Asie paraissent douces et même gaies, chose assez naturelle dans le culte d'un être essentiellement bienfesant. Au contraire, la prépondérance du mauvais esprit avait prévalu chez la plupart des nations de l'Afrique. Jamais certes l'ambition des Espagnols ne répandit autant de sang que le fanatisme mexicain.

L'ancien gouvernement du Mexique était une monarchie héréditaire, mais néanmoins tempérée par une sorte d'élection qui n'était pas inconnue en Europe dans les tems barbares, c'est-à-dire, qu'un frère ou un neveu du roi décédé était souvent préféré à ses fils. Il paraît que le despotisme commença avec le célèbre Montézuma. Il y avait

plusieurs conseils royaux, et différentes classes de noblesse s'appelaient *pilli* ou *hatoani*. Ce furent les Espagnoles qui introduisirent au Mexique la dénomination de cacique, qui, suivant Clavigero, signifie prince dans le langage d'Hispaniola. Selon d'autres elle veut dire prêtre chez les Malais, sectateur de Mahomet. Les terres n'étaient point supposées appartenir au souverain, chaque proprietaire en disposait suivant son bon plaisir. L'écriture y étant inconnue, il n'y avait point de code de loi. Cependant Clavigero nous a conservé quelques traditions à cet égard : il paraît que leurs armes étaient extrêmement grossières, et leur tactique bien peu perfectionnée.

Le langage des anciens Mexicains n'offre des rapports avec aucun autre idiôme connu. On ne peut cependant méconnaître une certaine ressemblance entre les terminaisons des mots japonais et mexicains; la manière de combiner les consonnes semble aussi avoir quelques rapports dans ces deux langues.

DESCRIPTION PARTICULIÈRE

DES PROVINCES, VILLES, etc.

I. LES CALIFORNIES, etc.

Les Espagnoles entendent par *Nouvelle-Californie*, l'immense territoire qui s'étend depuis le golfe de Géorgie ou du moins depuis les environs de la rivière de Columbia jusqu'au commencement du golfe de Californie. Ils nomment un gouverneur de cette province, et y ont par-tout élevé des signes de leur prise de possession. Mais les Anglais maintiennent sur leurs cartes le nom de la *Nouvelle-Albion*, donné à ces contrées par Francis Drake; Vancouver étend ce nom depuis le 45e. jusqu'au 35e. parallèle de latitude, et même quelquefois jusqu'au 30e. Sans rien préjuger sur les droits des puissances respectives, nous décrirons ces diverses contrées de la manière qui nous paraît la plus utile à la géographie.

NOUVELLE-ALBION.

On peut y comprendre les côtes entre la rivière Co-

lumbia et le port San-Francisco, ou environ de 46 à 38 degrés de latitude. Cette contrée ne renferme encore, autant qu'on sache, aucun établissement européen.

La côte est composée d'une suite de montagnes de moyenne elévation, couvertes de belles forêts. On aperçoit dans l'intérieur les sommets de la grande chaîne qui, même dans l'été, et sous 40 degrés de latitude, portent une robe de neige (1). Mais lorsque sir Francis Drake crut voir même les montagnes inférieures couvertes de neige à 38 deg. 30 min., il fut probablement trompé par l'aspect des sables très-blancs ou des rochers calcaires, comme Vancouver a judicieusement observé. Selon ce navigateur la température au bord du vaisseau, au mois d'avril, fut de 50 à 60 deg. de Fahrenheit. Un brouillard épais et sec remplit souvent la partie inférieure de l'atmosphère, tandis que le haut du ciel est pur et serein.

Les bords de la *rivière Columbia* sont couverts d'érables, d'aunes, de frênes, de chênes, de peupliers, d'arbousiers d'Orient et de beaucoup d'arbres inconnus, que les navigateurs anglais ne purent comparer à aucune espèce d'Europe (2). Le terrain est généralement argileux, et en quelques endroits composé de détriture de végétaux. Les naturels ont de meilleures habitations que ceux de Noutka; leurs ornemens, leurs plumages, leurs peintures indiquent un goût plus recherché. Ils vivent de saumons, esturgeons, brêmes, sardines et autres poissons dont la rivière abonde, ainsi que de divers végétaux, parmi lesquels on remarquait une racine bulbeuse qui a le goût de la pomme de terre, la menthe sauvage, le lierre rampant, la lavande sauvage et diverses espèces de baies. Ils fument une herbe douce.

Le *Cap Orford*, à 42 deg. 52 min., s'avance dans l'Océan, il n'est que d'une élévation moyenne. Les naturels qui demeurent aux environs avaient dans leurs traits quelque chose de ceux des Européens; leur teint était de couleur d'olive claire; ils sont tatoués. Leur stature était au-dessous de la moyenne; on n'en vit aucun qui eut au-

(1) *Vancouver*, tome I, page 287, en parlant du cap Mendocino.

(2) *Ibid*, tome II, page 354.

dessus

dessus de 5 pieds 6 pouces (mesure anglaise). Ils ne ressemblaient en rien aux habitans de Nootka, dont ils paraissaient ignorer la langue. Ils étaient propres et honnêtes (1).

Les habitans de *la baie Trinidad* ont la coutume bisarre de se limer horizontalement toutes les dents jusqu'aux gencives (2).

La couleur de la mer, dans ces environs, semblait indiquer le voisinage de quelque rivière considérable.

Le *cap Mendocin*, dont la pointe la plus saillante est par 40 deg. 30 min., se compose des falaises perpendiculaires de moyenne élévation. Près ce rivage se présentent des collines couvertes de forêts et semées de quelques clarières, qui semblent indiquer une espèce de culture. Dans le fond s'élèvent de très-hautes montagnes, qui paraissent couvertes de neiges perpétuelles.

NOUVELLE-CALIFORNIE.

Nous comprenons sous ce nom les côtes depuis la pointe dite *de los Reyes*, sous 38 deg. de latitude, jusqu'à la mission *San-Thomas*, sous le 31e. parallèle, où commence la prèsqu'île de Californie proprement dite.

Cette étendue est réellement occupée par les Espagnols, qui y ont par-tout des *présidios* ou postes militaires, et des *missions* chrétiennes.

Les Indiens de la côte leur sont soumis. Des *pueblos* ou villages espagnols commencent à se former auprès des missions.

Les Jésuites ont posé les fondemens de ces colonies religieuses. Aujourd'hui l'ordre de Saint-François gouverne les missions qui sont au nord du *port de San-Diégo*; celles au sud de ce point appartiennent aux Dominicains. Ces religieux, par la douceur de leurs mœurs, ont obtenu la confiance des sauvages; ils travaillent sans relâche à répandre parmi ces peuples quelques arts utiles, mais la stupidité extrême des Californiens rend leurs progrès très-lents; ce n'est que par l'éducation des enfans que les missionnaires espè-

(1) *Vancouver*, tome I, page 288 et suiv.
(2) *Ibid*, tome III, page 195.

rent opérer la civilisation de ce peuple. Leurs simples habitations offrent un aspect très-pittoresque ; elles sont souvent enfoncées dans le pays, loin des postes militaires : le respect et l'amour en sont la sauve-garde.

San-Francisco, le *presidio* le plus avancé au nord, est situé sur une large baie du même nom. Dans le jardin de la mission croissent des pêches et des figues. Dans la juridiction de ce *presidio* se trouve entr'autres la mission de *Santa-Clara*, située dans un terrain très-fertile et très-agréable ; le froment y rapporte 25 à 30 pour un ; il n'exige que très-peu de soin ; la moisson se fait au mois de juillet : le maïs, les pois et les fèves viennent également en abondance. De belles forêts de chênes, mêlées de prairies hautes et basses, font ressembler le pays à un parc naturel (1).

Monterey, siége du gouverneur des deux Californies, est en même-tems le chef-lieu de la deuxième juridiction. Le port de Monterey est loin de répondre à la célébrité que les navigateurs espagnols lui ont donné ; c'est une baie avec un mouillage médiocre. *San-Carlos de Monterey* est la principale mission de ce district ; le sol y est moins fertile qu'à Santa-Clara : il est généralement sablonneux. On y trouve des pierres d'argile qui durcissent à l'air, et qui servent à la bâtisse. La chaux qu'on employe est tirée des coquillages dont les rivages sont couverts, et principalement des oreilles de mer, qui sont ici très-larges. L'aspect du pays est charmant, et il jouit d'un printems perpétuel (2). Le sol devient plus riche en pénétrant dans l'intérieur, où sont situées les missions de la *Soledad* et de *San-Luis*.

Près de la rivière de Monterey s'élève une montagne fort singulière ; « elle offre l'aspect d'un grand édifice tombé » en ruines ; on croirait voir des colonnades et des portiques ; » le rocher est de couleur de crême » : voilà tout ce que M. Vancouver nous en apprend (3). Le *rio San-Balardo*, à 34 deg. 45 min., paraît être un courant considérable.

Santa-Barbara, chef-lieu de la troisième juridiction, est situé sur le canal du même nom, formé par le continent

---

(1) *Vancouver*, tome II, page 284, et tome IV, page 143.
(2) *Ibid*, tome II, pages 305 et 309.
(3) *Ibid*, tome V, page 283, et la figure dans l'Atlas.

et quelques îles, dont celles de *Santa-Crux* et de *Santa-Catalina* sont les principales. Les édifices sont mieux construits, parce qu'on a de la pierre à chaux, de la terre aux briques et aux tuiles, et des cailloux. La mission de *San-Buonaventura*, à l'est de ce présidio, occupe un terrain fertile, mais exposé à de grandes sécheresses, comme en général toute cette côte. Dans le jardin des missionnaires croissaient des fruits en abondance et d'une excellente qualité, tels que des pommes, des poires, des prunes, des figues, des oranges, des raisins, des grenades, deux espèces de bananes, des noix de coco, des cannes à sucre, des indigotiers et plusieurs légumes (1).

San-Diégo est le chef-lieu de la quatrième jurisdiction: les environs sont tristes et stériles; mais à quelques lieues au nord se trouve la mission de *San-Juan de Campistrano*, dont le territoire fertile nourrit du bétail excellent.

Les forces militaires des Espagnols, depuis le port San-Francisco jusqu'à San-Diégo, ces deux postes y compris, ne montaient, en 1793, qu'à environ 300 hommes avec leurs officiers. Ces troupes sont disséminées sur une côte de 180 à 200 lieues de long, dans des petites forteresses, ou plutôt des maisons carrées, qui à peine pourraient tenir contre les Indiens.

Californie.

Cette peninsule est entourée par l'Océan du sud à l'ouest, et par le golfe de Californie, appelé aussi mer vermeille, à l'ouest. Elle passe le tropique, et s'avance dans la zône torride jusqu'au *cap Saint-Lucas*, situé à 22 deg. 52 m. de lat. Sa largeur varie depuis 10 lieues jusqu'à 40 d'une mer à l'autre : son climat en général est très-chaud et très-sec. Il y a beaucoup de mulets, de chevaux, de bêtes à cornes, de sangliers, de chevreuils, etc. On y trouve une espèce d'animal appelé *tayé*, de la grosseur d'un veau de dix-huit mois, dont la chair est excellente. On remarque aussi une espèce de mouton extrêmement gros, très-délicat et excellent à manger ; sa laine et très-facile à filer. Le pays abonde en gibier, comme lièvre, lapins, etc.; on

(1) *Vancouver*, tome IV, page 152.

y voit aussi des sangliers, des chats, des tigres, des castors, ainsi que plusieurs espèces d'insectes venimeux, scorpions, araignées; tarentules et oiseaux, comme tourterelles, cailles, faisans, pigeons, perdrix, oies, canards, et d'autres de proie, comme épervier, vautours, orfraies ou aigles d'une très-grosse espèce; le pays produit aussi des olives, figues, vins, blé, maïs, melons d'eau, citrouilles, et toutes sortes de légumes; on y pêche toute sorte de poissons de mer, sardines, baleines, et même des perles qui se trouvent dans des coquilles d'huîtres.

Loréto, chef-lieu de la Californie, est une petite bourgade avec un *presidio*; les habitans, tant Espagnols que Mètes et Indiens, peuvent monter à mille individus, et c'est la place la plus peuplée de toute la Californie.

A 14 lieues de Loréto on a découvert deux *mines d'argent* que l'on croit assez productives (1). Il y a dans l'intérieur des plaines couvertes d'un beau sel en crystaux.

Le nombre des Indiens de la peninsule de Californie, et de la contrée nommée Nouvelle-Californie, qui, à la fin de 1798, avait embrassé la religion catholique, était évalué par les missionnaires à 20,000 individus, et l'on l'estimait le huitième ou le dixième de toute la population indigène. Cette évalution paraît exagérée, à moins qu'on ne donne à la Nouvelle-Californie une très-grande estension vers le nord et le nord-est.

II. NOUVEAU-MEXIQUE, etc.

En 1776 il fut érigé un gouvernement général, qui embrasse, dit-on, le *Nouveau-Mexique* propre, l'*Apacherie*, le *Texas*, le *Cénis*, la *Nouvelle-Estrémadure*, le *Nouveau-Léon*, le *Nouveau-Saint-Ander*, le *Coaguilla* ou Cuvilla, la *Nouvelle-Biscaye*, les provinces de *Hiaqui*, de *Mayo* et de *Sonora*, la *Nouvelle-Navarre*, la *Pimèria* et les missions établies sur le *rio Dos Apostolos*, etc., etc., avec les deux Californies.

Le gouverneur et capitaine-général de cette vaste division réside à *Santa-Fé*, dans le Nouveau-Mexique propre; il ne porte pas le titre de *vice-roi*; mais cependant

(1) *Vancouver*, tome IV, page 155.

il paraît être indépendant du vice-roi du Mexique, dans le civil et le militaire, tandis que les provinces de son gouvernement sont soumises à la suprême jurisdiction de l'*audiencia* ou haute-cour de Guadalaxara, en Nouvelle-Gallice.

Dans l'incertitude et la confusion qui règne à l'égard des divisions si compliquées et si variables de l'Amérique espagnole, nous nous bornerons à tracer le tableau rapide des parties un peu connues de la capitainerie-générale du Nouveau-Mexique, d'après la nomenclature qui précède. Les Californies ont été l'objet d'un article à part; nous suivrons, dans la description des autres, une marche uniforme du nord au sud, et de l'est à l'ouest.

Nouveau Mexique propre.

Ce pays, situé sur les bords de la grande rivière du Nord, est un des plus beaux et des plus fertiles de l'Amerique espagnole. Le sol y produit abondamment du blé, du maïs, et des fruits délicats, particulièrement des raisins; ses montagnes sont couvertes de pins, d'érables, de chênes. Les animaux féroces y sont en grand nombre; tels que loups, ours, renards: on y voit aussi des moutons de montagnes, et particulièrement des *élans* ou peut-être gros cerfs, de la grandeur d'un mulet, dont les cornes sont extrêmement longues. On y a découvert des mines d'étain. Il y a plusieurs sources chaudes. Des rivières salées indiquent de riches dépots de sel-gemme.

La chaîne de montagnes qui borde le Nouveau-Mexique paraît d'une médiocre élévation; il y a une passe, appellée *Puerto de Don Fernando*, par laquelle les Padoucas ont pénétré dans le Nouveau-Mexique. Au-delà de cette chaîne s'étendent d'immenses prairies, où paissent d'innombrables troupeaux de buffles et de chevaux sauvages. Les Américains-Unis chassent ces animaux, et pénètrent quelquefois jusqu'aux portes de Santa-Fé (1).

Les montagnes principales cotoyent la rivière du Nord, en suivant ses bords occidentaux; on y distingue quelques pics ou *cerros*. Plus au nord, dans le pays de *Nabaho*,

(1) *Voyez* ci-dessus, page 109, les avantures de M. *Fulton*.

la carte de Don Alzate marque des montagnes plates au sommet, nommées en espagnol *mesas*.

Santa-Fé, capitale du pays, située sur une petite rivière qui se décharge dans le *rio del Norte*, ou fleuve du Nord. Cette ville, bâtie à la fin du dix-septième siècle, paraît être regardée comme un rempart de l'Amérique espagnole; mais M. Fulton, qui l'a visitée, n'y vit pour tout ouvrage de défense que quatre ou cinq vieilles tours, garnies chacune de quatre canons de fer; la garnison s'élevait à peine à 500 hommes.

Les *Apaches* habitaient originairement la plus grande partie du Nouveau-Mexique. C'est une nation guerrière et industrieuse. Ils lancent un dard avec tant d'adresse, qu'il enlève un grain de maïs sans endommager l'épi. Ils volaient autrefois les mulets des espagnols, seulement pour en manger la chair, sans se soucier de l'argent dont ces animaux étaient chargés. Les hommes labourent la terre; les femmes font des étoffes de laine, de coton pour leur habillement. Tous vont à cheval. Leurs maisons et habitations forment comme des espèces de forts sans portes; pour y entrer ils montent avec des échelles, qu'ils tirent ensuite après eux, et se servent réciproquement de défenses les uns aux autres contre leurs ennemis.

Les Apaches, dite *des sept rivières*, demeurent dans le sud-est du Nouveau-Mexique; ils ont eu, en 1768, une guerre sanglante avec les Espagnols, mais aujourd'hui il y en a une partie soumise et une partie exterminée.

Les *Cibalas*, qui demeurent à l'ouest de la grande chaîne, ont 7 bourgs, dont le plus grand renferme 500 familles. Leurs maisons sont à plusieurs étages.

Les *Téguayos* demeurent au nord-ouest, autour d'un grand lac, dit-on. Ils sont alliés des Espagnols, ainsi que les *Nabahos* au nord, et les *Padoucas* au nord-est.

La contrée *Quivira* doit être située sur un grand lac, entre des montagnes, à l'ouest de Téguayo. Les habitans sont redoutés et représentés comme antropophages. Ce pays est sans doute traversé par le grand *fleuve d'Ouest*, dont je pense avoir prouvé la véritable direction vers le golfe de Californie.

Les Indiens qui habitent sur le *rio Colorado de los martyres* sont très-belliqueux, et ne permettent à aucun

Espagnol de passer par leur pays. Ils coupent ainsi toute communication, par terre, entre le Nouveau-Mexique et la Californie; les Espagnols sont obligés de passer par le golfe. Ces Indiens ont tué une centaine d'Espagnols qui étaient venus pour y établir un *présidio* et une *mission* (1). Le nom de la rivière rappelle les anciens désastres de cette espèce, indiqués dans l'histoire de la Californie. On ne peut raisonnablement douter que ces évènemens tragiques ne soient les mêmes dont le bruit s'était répandu jusqu'aux contrées visitées par Mackenzie; l'identité de la rivière d'Ouest et du Colorado paraît donc prouvée.

Nouvelle-Navarre avec les provinces voisines.

A l'est du golfe de Californie s'étendent des contrées fertiles, agréables, salubres, mais encore peu connues (en Europe), quoique la population espagnole y augmente de jour en jour.

La Pimeria est la contrée habitée par les *Pimas*; les missionnaires ont soumis et civilisé cette contrée; les bords de la grande rivière *Dos Apostolos* ou des Apôtres, sont parsemés de missions et de villages indiens.

La Nouvelle-Navarre proprement dite paraît renfermer les trois provinces de *Sonora*, de *Hiaqui* et de *Mayo*. Il y a des mines très-riches; celles de Sonora donne de l'or. Le pays est très-fertile et bien arrosé par des rivières considérables, qui toutes s'écoulent dans le golfe de Californie; car la frontière orientale de la Nouvelle-Navarre est formée par la chaîne de montagnes qui fait le partage des eaux des deux mers. La rivière de *Hiaqui* en est la principale: à son embouchure se trouve une ville du même nom, et plus haut une autre nommée *Riochico*. On remarque encore la ville de *Réal de Frayles*, dans un canton de mines.

Cinaloa est une province très-fertile et mieux peuplée, mieux cultivée que les précédentes. On y voit des villes importantes, telles que *Cinaloa* même, et *la Conception*: la première est le siége du gouverneur provincial de la Nouvelle-Navarre.

---

(1) *Vancouver*, tome IV, page 158.

Nouvelle-Biscaye, etc.

La *Nouvelle-Biscaye* est située à l'est de la Nouvelle-Navarre, au sud du Nouveau-Mexique, à l'ouest du Nouveau-Léon, et au nord de la Nouvelle-Gallice et du Mechoacan; mais les frontières ne sont pas connues en détail.

La grande chaîne, qui fait le dos de tout le Mexique, borne la Nouvelle-Biscaye à l'occident; ces contrées sont très-montueuses et très-riches en métaux; on trouve de l'argent à *Ende*, à *San-Juan*, et sur-tout à *Santa-Barbara*; il y a aussi quelques mines de plomb. La plus grande partie du pays, à l'est des montagnes, présente un plateau stérile et sablonneux : plusieurs rivières, ne trouvant pas une pente favorable pour s'écouler, se répandent et forment des lacs. Cependant deux fleuves considérables descendent de ce pays vers le golfe de Mexique; ce sont le *rio de Conchos* et le *rio Nassas* : le premier s'unit à la grande rivière du Nord, l'autre s'écoule directement dans le golfe : le cours de chacun de ces fleuves est de plus de 300 lieues.

Durango, une des villes les plus méridionales de la Nouvelle Biscaye, en est la capitale, selon la carte de Don Alzate : il y réside un gouverneur.

San-Félipe el Réal de Chigagua (1) est située au 29me. deg. 4 min. de latit. nord; l'air y est tempéré, et son principal commerce est dans le change des marchandises avec l'argent qu'elle tire de ses mines, qui sont très-riches; et l'affluence des marchands qui y viennent la rend très-populeuse.

Parral, plus au sud, paraît être une place de commerce assez considérable.

Janos est un *présidio* ou poste militaire pour surveiller les Apaches occidentaux.

La province de Coaguilla, ou comme d'autres l'écrivent, de *Cuvilla*, se trouve à l'est de la Nouvelle-Biscaye, et vers les bords de la rivière du Nord.

Saint-Paul, au confluent de la rivière Salado et de celle

(1) Diccionario geographico, etc. de Don *Alcéda*.

du Nord, est un poste très-important pour la communication avec le Nouveau-Mexique.

Nouveau-Léon, etc.

Le Nouveau-Léon s'étend des bords de la rivière Nassas, le long du golfe, jusqu'aux frontières de la Louisiane. C'est en grande partie un pays plat et chaud, où le sucre réussit bien ; mais il y a encore peu d'habitans : les côtes sont marécageuses et mal-saines.

Le Nouveau-Saint-Ander paraît être la province la plus méridionale du nouveau royaume de Léon. La ville du même nom est où était le siége d'un gouverneur.

Cadereita ville capitale de la jurisdiction du même nom ; son commerce consiste en sucre, miel, porcelaine, cochenille sauvage, cire, coton, pétates ou stères de palmiers très-fines. La carte de Don Alzate la place au sud-ouest du Nouveau-Léon.

San-Juan-Batista, sur la grande rivière du Nord, poste militaire et commercial d'une grande importance.

La Province de Tecas paraît avoir reçu le nom de *Nouvelle-Estrémadure* ; on y a découvert des mines d'argent : le haut pays est très-fertile et très-sain.

Loretto et *Orcoquiza*, établissemens voisins de la côte. On y remarque aussi l'île de *Saint-Joseph* et la baie de *Saint-Bernard*, où les Français tentèrent jadis de s'établir.

III. MEXIQUE ou NOUVELLE-ESPAGNE (1).

Nous décrirons dans cette division les provinces de *Culiacan*, de *Guasteca* ou *Panuco*, de *Nouvelle-Galice*, de *Mechoacan*, de *Mexico*, de *Tlascala*, de *Guaxaca*, d'*Yucatan* et *Campêche* ou *Tabasco*, de *Chiapa*, de la *Verapaz*, de *Guatimala*, de *Soconusco*, de *Honduras*, de *Nicaragua* et de *Costarica*. La province de Veragua fait partie de la vice-royauté de la Nouvelle-Grenade.

Culiacan.

Cette province, qui passe pour être très-fertile, très-sa-

(1) La *Nouvelle-Espagne* proprement dite ne renferme que *Panuco*, *Mexico*, *Tlascala*, *Guaxaca*, *Tabasco* et *Yucatan*.

lubre, etc., etc., s'étend le long de l'Océan pacifique, qui forme ici un plus grand enfoncement.

Culiacan au milieu, *Petatlan*, au nord, et *San-Miguel* au sud, sont les villes les plus importantes de la province.

Sur les côtes de cette province, les forêts de goyaviers, de limoniers et des orangers commencent à devenir communes; le *lignum vitæ* et les palmiers y viennent également; mais dans l'intérieur il s'élève des montagnes froides et arides.

Guasteca ou Panuco.

Cette province est remplie de forêts et de montagnes à l'ouest; les côtes sur le golfe du Mexique sont bordées de vastes marais et d'un grand nombre d'étangs.

Panuco, ville de 5 à 600 familles, est située sur une rivière navigable, à 20 lieues de la mer.

Tampico, (1) canton maritime, dont le chef-lieu est *Tantima*: il jouit d'un air chaud et humide: on y élève du bétail: il produit du miel et de la cire sauvage; mais son principal commerce est en poisson salé: on y cultive aussi du coton, dont on fait des étoffes.

San-Yago de los Valles (2), chef-lieu d'une juridiction dans l'intérieur; elle est très-étendue, abonde en cannes à sucre et en joncs, dont on fait des stères ou paillassons et des corbeilles. On en fait un grand commerce avec les provinces environnantes.

Jahualica, chef-lieu de district. Le coton et ses filatures font son commerce principal: il y a aussi de gros et menu bétail.

Nouvelle-Gallice.

Cette grande division porte le titre de royaume, et s'étend principalement entre le Culiacan, La Nouvelle-Biscaye, le royaume de Mechoacan et la mer du Sud. Le haut pays jouit d'une température très-salubre, et l'on y voit beaucoup de centenaires.

Le pays est couvert de mines d'argent; celles d'or sont d'une qualité supérieure. Il y a dans la province une grande

(1) *Alcédo*, au mot *Tampico*.
(2) *Ibid*, au mot *Valles*.

abondance de fer, ce qui prouve, comme *Humboldt* le remarque, combien se trompent ceux qui prétendent que le fer est plus rare dans les pays chauds. Le sol est fertile en blé, maïs, fruits, et en légumes meilleurs que ceux d'Europe. Il abonde, particulièrement vers la mer, en cannes à sucre, cochenille, bestiaux, gibier, et en une espèce de poivre médicinale qui guérit les plaies.

Les Espagnols de distinction font le commerce, possèdent des mines, les font valoir, les surveillent eux-mêmes, et maintiennent l'ordre parmi les naturels, qui sont nombreux, mais indolens et paresseux.

Guadalaxara est une grande ville, et peut avoir 30,000 habitans sans compter les Indiens. C'est le siége d'un évêché, d'une université et d'un tribunal supérieur. En sortant de cette ville l'on descend rapidement dans une contrée moins élevée (1). Le Barania, en sortant du lac Chapala, fait une cataracte très-pittoresque.

Zacatécas. Cette province, dont la capitale porte le même nom, est située au nord de Guadalaxara, et touche à la Nouvelle-Biscaye. Elle se trouve sous le tropique du cancer. C'est un pays montagneux, mais très-riche en mines d'argent et de fer, qui en font le commerce principal. La partie orientale, qui est plus tempérée, abonde en blé et en fruits; les bois sont peuplés d'oiseaux et de gibier.

Mazapil, canton voisin de la Nouvelle-Biscaye: très-abondante en mine avantageusement exploitées par les Indiens esclaves, mais aujoud'hui libre (2).

Fresnillo, jurisdiction dont le chef-lieu porte le même nom, célèbre par l'abondanee de ses mines d'argent et la facilité particulière qu'elles ont de se séparer des autres métaux.

Sierra-de-Pinos, jurisdiction dont les mines d'argent sont transportées brutes aux fonderies de Saint-Louis de Potosie.

Juchipila a quelques mines d'or. A *Tequelticsi* on trouve des mines d'argent mêlée de beaucoup de plomb.

(1) *Chappe d'Auteroche*, Voyage, page 32.
(2) *Alcédo*, au mot *Mazapil*.

A *Tecpatitlan* on exploite différens métaux. Enfin *Lagos* est une importante ville à cause de ses mines d'argent.

Zapoltan, chef-lieu de la jurisdiction de *Tlacolula*, à l'est de Guadalaxara. On y fait un commerce considérable de cochenille, qui surpasse tout celui qui se fait dans les autres provinces.

Chiametlan, chef-lieu d'une province, riche entr'autre en miel et cire; elle avoisine le Culiacan.

Compostela. — Cette province, dont la capitale porte le même nom, jouit d'un air chaud; elle abonde en maïs, coton, coco et autres fruits du pays, ainsi qu'en gros et menu bétail. On y trouve des mines d'argent assez lucratives. Ses habitans indigènes sont très-civilisés et très-attachés aux Espagnols.

Nayarithe; cette province très-étendue, dont la capitale est *Laméla* ou selon d'autres *Guaynamota*, est remplie de montagnes, mais d'un sol fertile quoique peu cultivé, faute de population.

Tonala, chef-lieu de la jurisdiction du même nom, située à 4 lieues au sud-est de Guadalaxara, au 20e. deg. 40 min. de latitude nord: son principal commerce consiste en fabriques de faïence, dont les habitans fournissent plusieurs provinces environnantes (1).

Ostotipaquillo, chef lieu d'un petit canton voisin de la mer, et qui ne produit que des cannes à sucre, dont on fait du sirop.

Zayula, au sud du lac de Chapala. C'est le chef-lieu d'une jurisdiction qui abonde en bestiaux, fruits. Son commerce principal est en étoffes de laines, fabriquées dans le pays.

La *Purification*, ville considérable et chef-lieu de la partie méridionale de la Nouvelle-Gallice. A quelque distance à l'ouest est le *cap Corrientes*, pointe très-saillante; les vents, les courants, même le climat de la côte paraissent changer à partir de ce promontoire célèbre.

Les îles dites *les Trois-Maries* sont au nord-ouest de ce cap. Il y croît beaucoup de *lignum vitæ*.

---

(1) *Alcédo*, au mot *Tonala*.

MECHOACAN.

Ce royaume, dont le nom signifie *pays poissonneux*, confine avec la Nouvelle-Galice, avec la mer Pacifique et avec la province du Mexique. On y trouve des volcans, des eaux chaudes, des soufrières, des mines, des pics toujours blanchis de neige, et cependant c'est une des contrées les plus riantes et des plus fertiles qu'on puisse voir. De nombreux lacs, des forêts et des cascasdes en varient les sites. Le terrain y est très-fertile en fruits, blé, maïs, poivre, citrouilles, miel, coton, dont on fait de belles étoffes, beaucoup de vers à soie, qui font une des principales branches de commerce. Ses forêts abondent en bois excellent pour différens ouvrages; en gibier, comme oiseaux, lapins, lièvres, etc., et une infinité de bestiaux. On y trouve différentes salines. Il y a des pierres très-fines pour repasser les rasoirs. C'est le pays le plus riche en mines d'or, d'argent, de cuivre et d'étain.

Les naturels du pays sont les plus adroits, les meilleurs tireurs de flèches de l'Amérique: les empereurs du Mexique ne les purent jamais vaincre ni soumettre. Les rois de Mechoacan recevaient autrefois leurs principaux revenus en *plumes rouges*; ils en fesaient fabriquer des tapis et autres articles. Ce trait curieux nous rappelle les habitans de Tongatabou.

Valladolid, ville capitale; c'est l'ancienne Mechoacan. Elle est située au 20e. deg. de latit. nord. C'est une ville très-jolie, animée par un grand commerce. Les environs sont agréablement diversifiés par des bois et des lacs (1).

Guadalcazar, cette province confine avec le nouveau royaume de Léon. On trouve trois mines d'or dans son territoire et autant d'argent, faciles à exploiter, mais la pauvreté de ses habitans les a faits délaisser et abandonner.

Saint-Louis de Potosi, chef-lieu de jurisdiction et ville de mines. Son commerce est l'or et l'argent qu'on tire du mont Saint-Pierre de Potosi, distant de 5 lieues de la

---

(1) L'infaillible *Guthrie-Langlois* dit que cette ville n'a rien de remarquable, et M. *Fabri* l'omet, avec toute la province dont elle est la capitale.

ville; et des peaux, cuirs que fournissent les nombreux troupeaux des environs.

Saint-Louis de la Paz, chef-lieu d'un canton abondant en fruits, et principalement en vignes ; le vin et l'eau-de-vie en font le principal commerce.

Guanajuato, grande ville de plus de 50,000 ames, située dans un ravin, célèbre par ses mines d'argent, les plus riches du Mexique. La mine du comte de Valenciana a déjà 1,840 pieds de profondeur perpendiculaire; c'est la plus profonde qu'il y ait sur le globe. Les profits de cette seule mine montent de 3 à 6 millions de France (*Humboldt*).

San-Miguel-el-grande, chef-lieu de la jurisdiction du même nom. La province et la ville font un grand commerce de bétail, de peaux, d'armes blanches, épées, couteaux, éperons, étriers, et autres ouvrages d'acier très-fin et bien finis. (*Alcédo*).

Zelaya, chef-lieu de la jurisdiction. Le plus grand commerce consiste en *chille* et *passilla*, espèces de poivre qu'on y sème en quantité, olive, huile; il y a beaucoup de vigne.

Zamora. — Cette jurisdiction, dont la capitale porte le même nom, est fertile en blé, coton, etc. et abonde en bétail et bête de charge; il y a aussi des eaux salubres, et des herbes médicinales.

Ces deux riches cantons, ainsi que celui de *Salamanca*, sont arrosés par le *Chiconacateyo ;* c'est le nom du fleuve qui s'écoule dans le lac Chapala, et qui, en sortant de ce lac, prend le nom de Barania (1).

Pasquaro ou *Utzila*; cette ville a été la résidence d'un roi puissant. Elle est à 9 lieues sud-ouest de Valladolid, près d'un lac de douze lieues de circonférence, si abondante en poissons qu'il fournit la ville, celle de Valladolid et tous les environs. Les habitans s'occupent aux mines de cuivre, très-profondes et très-abondantes.

Au sud-est de Pasquaro est le canton de *Tinguirindin*, riche en maïs, cannes à sucre et poisson.

Au sud-ouest se trouvent, *Xiquilpan*, chef-lieu d'une jurisdiction : ses productions et son commerce consistent en sucre et en troupeaux. *Tiasasalca.* dont le commerce con-

(1) Carte d'*Alzate* et la Relation de *Choppe d'Auteroche.*

siste dans la vente des bestiaux ; ses habitans sont appliqués à tanner les peaux, dont il font des souliers, des bottines, des chaises, etc.

Xacatula, capitale d'une province considérable qui se prolonge sur le bord de l'Océan.

Motines, canton montagneux sur les bords de l'Océan; son principal produit est une gomme qu'on tire par incision comme la résine. Cet arbre est très-gros, et le fruit est semblable au coing. Sa gomme est dure, jaune et transparente; elle s'amollit au feu, et devient un beau vernis. Son bois sert aux ouvrages d'ébénistrerie.

Mexico.

Cette province, qui paraît correspondre à l'ancien *empire de Mexico*, a moins d'étendue que le Méchoacan ou que le Tlascala. C'est un pays très-élevé, comme nous avons déjà remarqué (1). Le climat n'y est pas plus chaud qu'en Espagne; c'est un printems perpétuel. Les montagnes qui l'entourent sont fécondes en cèdres et autres arbres rares; gommes, drogues, sels et productions métalliques, marbres et pierres précieuses. Le pays est couvert toute l'année de fruits délicats et exquis, de lin, de chanvre, coton, tabac, anis, sucre et cochenille, dont on fait un grand commerce.

La province s'étend depuis Acapulco, sur la mer du Sud, jusqu'à la baie de Panluco. Elle confine à la province de Méchoacan et à celle de Tlascala.

Curiosités. — Outre les nombreux volcans, dont nous avons déjà parlé, on rencontre quelques curiosités naturelles : l'une des plus remarquables est *le ponte Dios*, ou le pont de Dieu; il ressemble à un pont naturel; il est à environ cent mille au sud-est de Mexico, près du village de Molcaxac, sur la profonde rivière appelée Aquetoyaque; on y passe comme sur un grand chemin. Mais on ne sait si c'est la rivière qui se sera creusé un passage sous des rochers, ou si c'est une partie de montagne détachée par un tremblement de terre. Plusieurs cataractes offrent des aspects ro-

(1) *Voyez* ci-dessus, pages 114 et 120. Le niveau général de la province est de 1,000 à 1,100 toises au-dessus du niveau de la mer.

mantiques. Les jardins flottans du lac de Mexico étaient une curiosité dûe à l'art : des saules entrelacés en formaient le fond.

Le fameux arbre à mains, le *cheiranthostæmon*, est le seul individu de son espèce qu'on ait encore découvert ; il croît près Toluco. Il paraît être âgé de plusieurs siècles.

La grande caverne de Dante, traversée par une rivière ; les orgues porphyritiques d'Actopau, et beaucoup d'autres objets singuliers, vont être décrits par M. *Humboldt ;* nous ne pourrions en donner qu'une faible idée. Tout le pays est rempli de basaltes, d'amygdaloïdes et d'autres roches intéressantes pour les géologues. La pierre obsidienne, ou verre volcanique, forme des couches dans la pierre perlée et dans le porphyre ; les anciens Mexicains s'en servaient en guise de couteaux.

En quelques endroits on passe les rivières sur les fruits de la *crescentia pinnata*, liés ensemble avec des cordes d'agave.

Villes.

Mexico. — Cette grande et belle ville est la principale de la Nouvelle-Espagne, et même de toute l'Amérique espagnole. Dans une belle vallée entourée de montagnes se trouve le lac de Tezcuco, joint au sud à celui de Chalco, par un détroit à l'ouest d'une langue de terre. Le circuit de ces deux lacs est d'environ 77 milles. Dans une petite île au nord de cette jonction, et sur le côté ouest du lac Tezcuco, s'élevait l'ancienne ville de Mexico, à laquelle on arrivait par des chaussées construites sur des bas-fonds. Toute communication était fermée à l'est de ce côté ; on ne pouvait arriver que par des canots. *Chappe d'Auteroche*, qui la visita en 1769, nous apprend qu'elle est bâtie dans un marais, sur le bord d'un lac ; qu'elle est traversée par de nombreux canaux, et que les édifices sont construits sur pilotis. Il paraît par ce récit que les eaux du lac sont diminuées de manière à laisser accès par des terres marécageuses du côté de l'ouest. La diminution des eaux est causée par le canal d'écoulement qu'on a ouvert à travers les montagnes de Sincoq, afin de garantir la ville des inondations. Ce canal, selon M. *Humboldt*, a coûté 6 millions de piastres. Le sol est encore mouvant dans plusieurs endroits, et quelques bâtimens, comme

comme celui de la cathédrale, se sont enfoncés de six pieds. Les rues sont larges et droites, mais mal pavées. Les maisons ressemblent à celles d'Espagne, et sont assez bien bâties. L'édifice principal est le palais et l'hôtel des monnaies, dans lequel on emploie plus de cent ouvriers, parce que les propriétaires des mines échangent leurs lingots pour des pièces frappées. Les autres bâtimens principaux sont des églises, des chapelles, des couvens en grand nombre et richement ornés. La partie extérieure de la cathédrale n'est point finie, parce que l'on n'est point assuré de la solidité des fondemens; mais la balustrade qui entoure le maitre-autel est d'argent massif. On y voit une lampe de même métal, si vaste, que trois hommes entrent dedans quand il faut la nétoyer; elle est en outre enrichie de têtes de lions et d'autres ornemens qui sont d'or pur. Les statues de la Vierge et des Saints sont ou d'argent massif ou recouvertes d'or, et ornées de pierres précieuses. Outre la grande place, située au centre de la ville, il y en a deux autres, chacune avec une fontaine dans le milieu.

Au nord de la ville, près des faubourgs, est la promenade publique ou l'*Alaméda*: un ruisseau coule autour, et forme un beau carré, au milieu duquel se trouve un bassin avec un jet-d'eau; huit allées d'arbres y aboutissent et figurent une étoile; mais comme ce terrain est peu favorable, les arbres ne sont pas vigoureux. C'est la seule promenade que l'on ait à Mexico, et même dans les alentours; tous les environs sont marécageux et pleins de canaux. A peu de distance et en face de l'Alaméda, est le Quémadèro; c'est la place où l'on brûle les juifs et les autres victimes du redoutable tribunal de l'Inquisition. Ce Quémadèro est un espace enclos de murs, avec des fours (dit-on) où l'on précipite les malheureux condamnés au feu par des hommes qui professent une religion, dont le premier précepte est la charité. Les Mexicains espagnols sont communément vêtus de soie; leurs chapeaux sont ornés de tresses d'or et de roses de diamant. Les esclaves même ont des colliers et des bracelets d'or, d'argent, de perles ou de pierres précieuses. Les dames se font remarquer par leur beauté et l'élégance de leur parure. Quoique la ville de Mexico soit dans l'intérieur des terres, elle est le centre d'un vaste commerce

entre Vera-Cruz à l'est, et Acapulco à l'ouest. Les boutiques y regorgent d'or, d'argent et de joyaux. Il n'est même sur le nouveau continent aucune ville qui ne lui cède en magnificence et en régularité.

Selon M. *de Humboldt*, cette grande ville, peuplée de 150,000 ames, se distingue par de grands établissemens scientifiques qui pourraient figurer à côté de ceux de l'Europe, et qui, dans le Nouveau-Monde, ne trouvent pas de semblables. Le *jardin botanique*, dirigé par M. Cervantes; *l'école des mines*, due à la libéralité du corps des mineurs et au génie créateur de M. d'Elhuyar; l'*academie des beaux-arts*, qui a formé d'excellens dessinateurs, peintres et sculpteurs, voilà des établissemens qui répondent victorieusement aux déclamations des écrivains anglais. (1) M. de Humboldt a vu ériger, sur la grande place de Mexico, une statue équestre et colossale du roi d'Espagne, par M. *Tolza*, en bronze; statue, dit-il, qui, par sa masse imposante, et la noble simplicité du style, ornerait les premières villes de l'Europe.

Acapulco, ville et célèbre port sur la côte de la mer du Sud. Son climat est extrêmement chaud. Elle est à 80 lieues de Mexico, au dixième deg., de lat. nord. Ses environs produisent du coton, du tabac et du bétail. L'unique commerce qui la soutient est la foire qu'on y tient à l'arrivée des vaisseaux de la Chine. Son port entretient une communication avec les différentes parties de l'Amérique et des Indes orientales. Autrefois, vers le mois de décembre, le grand galion, sous le convoi d'un vaisseau de guerre, y

---

(1) *Robertson* observe que dans *la gazette* de Mexico il n'est question que de processions, de consécrations d'églises, de béatifications des saints, etc., tandis que les affaires civiles et commerciales y occupent peu d'espace. Les livres nouveaux ne roulent que sur des sujets de théologie et de scolastique. Toutes ces profondes remarques, *tirées d'une gazette*, sont traitées de fausses ou d'exagérées par les voyageurs modernes.

Il est vrai cependant que les revenus du clergé sont un peu forts; la cathédrale de Mexico a 1,800,000 livres de revenu; l'évêque en prend pour sa part 340,000. Mais aussi il y a de riches hôpitaux, des écoles bien dotées et beaucoup d'autres établissemens de charité.

arrivait annuellement, et c'était le seul point de communication qu'il y eût entre les îles Philippines et le Mexique. Les cargaisons de ces deux vaisseaux (car, le convoi portait aussi des marchandises, quoiqu'en moindre quantité), étaient composées de toutes les denrées et riches marchandises de l'Inde. Dans le même tems arrivait le vaisseau annuel de Lima, capitale du Pérou, qui n'apportait pas moins de deux millions de pièces de huit en argent, outre le vif-argent et d'autres précieuses marchandises qui servent à l'achat de la cargaison du galion. Plusieurs autres navires de diverses parties du Chili et du Pérou s'y trouvaient à cette occasion. Il y avait une grande foire qui durait trente jours, dans laquelle on échangeait les marchandises de toutes les parties du monde.

La liberté du commerce a changé tout cela; Mais Acapulco en a profité sous d'autres rapports, et il est toujours le principal port du Mexique.

On entre dans le port d'Acapulco pendant le jour, au moyen de la brise de mer, et l'on en sort la nuit, par la brise de terre.

Chaleo, sur un lac à 7 lieues du Mexique; elle est fort marchande, et a tous les vendredis un foire considérable. Le terrain produit beaucoup de sucre, de miel, de fruits, qu'elle vend à la ville de Mexico.

Tezcuco; c'est dans cette ville que se tenait la cour des princes de la famille de Montézuma, et qu'il y avait une école militaire où on enseignait le maniement des armes. C'est la première ville où s'établit le gouvernement espagnol dans ce royaume. On y fabrique des étoffes de laine, et on y fait un assez bon commerce en porcs et en sel.

Tulanzingo, jurisdiction très-fertile en fruits, fleurs, graines et légumes; les habitans peuvent aisément se passer des autres provinces pour les objets de nécessité.

Otumba, chef-lieu de canton; elle élait autrefois une des plus riches du royaume pour la grande récolte de cochenille qu'on y fesait. On y a construit des aqueducs, qui sont un des plus beaux morceaux et des plus magnifiques ouvrages qu'on puisse voir.

Mextitlan, chef-lieu de jurisdiction à 40 lieues est-nord-est de la ville de Mexico, au 21e. deg. de lat. nord. Son

sol est montagneux. Les productions dont on fait commerce sont du coton et quelques semences.

Ixmiquilpan, cette jurisdiction, dont le chef-lieu porte le même nom, confine à l'est avec celle de Mextitlan; elle a 14 lieues de l'est à l'ouest, et 11 nord et sud. Son commerce principal est en chanvre et coton, dont on fait des cordages pour les vaisseaux et des cotonnades fines. Elle abonde en menu bétail, dont on fait un grand débit.

Zimapan, chef-lieu d'un canton riche en mines d'argent et de plomb. Celle appelée *Lomo de Toro* est la plus célèbre; *Alcédo* dit que le métal en est rouge en le retirant de la mine.

Queratero, chef-lieu d'un canton, est située au 21°. deg. 30 min. de lat. nord. Elle possède des fabriques d'étoffes de laines très-fines, et de maroquins, dont on fait un grand commerce. Autour de la ville il y a quantité de jardins, où viennent pêle-mêle des fruits et fleurs d'Europe et d'Amérique.

Tula, cette jurisdiction, dont la capitale porte le même nom, est fertile en fruits, dont elle fournit la ville du Mexique, et particulièrement en chaux, qui est la meilleure de tout le royaume, et dont elle fait un très-grand commerce. Elle fut autre fois habitée par des géants, selon la tradition des Indiens. Les os et les dents qui s'y trouvent proviennent sans doute de quelque grand quadrupède, quoiqu'en pense M. Alcédo. Cet Espagnol croit aux géans, etc., etc.

Tamba fournit la ville du Mexique de bois et de charbon qu'on tire de ses forêts.

Tenango, cette jurisdiction, dont la ville capitale est *Teutelrango*, à 14 lieues sud-ouest de la ville du Mexique, est fertile en blé, maïs, etc. On y raffine le sucre; et le commerce consiste en miel et sucre seulement.

Tasco, cette province, dont la capitale est *El-Real de minas de Tasco*, est très-féconde en mines; elle en fait son seul commerce : selon *Humboldt*, les filons argentés passent de la roche calcaire dure au schiste micacé, et ce qui est encore plus curieux, ils enchassent ou renferment du gypse feuilleté.

Chietlan, chef-lieu de la jurisdiction d'*Yzucar*, à 30 lieues de Mexico. Son territoire est très-fertile en blé,

maïs, fleurs, fruits, légumes, dattes ou fruits du palmier. Il y vient aussi beaucoup de garbance ou pois chiches, d'anis et de melons, qui sont les meilleurs de tout le royaume.

Metepec produit une quantité prodigieuse de porcs et de sangliers, qu'elle vend à la ville du Mexique.

Maninalco, jurisdiction qui a 15 lieues de l'est à l'ouest, et 14 de nord au sud. Elle est très-peuplée, et son territoire est très-fertile en semences et fruits. Les femmes y sont très-laborieuses, et font des étoffes de coton et de soie.

Tlascala.

Cette province s'étend de 60 lieues du nord au sud. Elle confine avec les provinces de Mexico et de Guaxaca : elle est généralement fertile en fruits et volailles. Ce fut autrefois un Etat très-peuplé et indépendant des empereurs du Mexique, qui ne purent jamais le subjuguer. Les habitans ont aidé Cortez à conquérir le Mexique, et c'est pour cela qu'ils conservent encore plusieurs priviléges.

Tlascala, l'ancienne capitale, bâtie sur quatre collines; c'était une espèce de république fédérative; chaque colline avait son *cacique* ou chef de guerre; mais ils dépendaient tous d'un *sénat* choisi par la nation entière. On portait le nombre des sujets de la république à 150,000 familles. Tlascala est maintenant de peu d'importance.

Puebla de los Angelos, ville capitale, une des plus belles de l'Amérique. On y compte 60,000 habitans. Ses rues sont larges et tirées au cordeau; son commerce consiste en fruits et marchandises d'Espagne et de la Chine, en jambons, coton, porcelaine fine, et toutes sortes de quincailleries, et particulièrement en armes blanches, très-estimées pour la trempe de l'acier. On trouve ici la seule verrerie qu'il y ait dans l'Amérique espagnole. Elle est à 22 lieues à l'est de Mexico, à 19 deg. 50 min. de lat. nord.

Atrisco ou Garrion; cette jurisdiction, dont la capitale porte le même nom, est à 30 lieues sud-est du Mexique. La vallée d'*Atrisco* est célèbre par sa beauté et sa fertilité; elle produit beaucoup de blé, de maïs, d'orge, dont on fait le commerce principal. Il y vient du lin et du chanvre, mais en petite quantitéé. Les habitans s'adonnent davantage

à la culture du coton. Il y a aussi beaucoup de gros et menu bétail. Ses bois sont pleins d'excellent gibier (1).

A peu de distance de Puebla de los Angelos on remarque, entre autres chefs-lieux de jurisdiction, *Tepeaca*, qui commerce en laines ainsi qu'en étoffes qu'on y fabrique, et *Tecali*, où l'on fabrique des couvertures de coton et autres étoffes de laines. Il y a aussi des carrières de marbres vert et blanc, dont on tire un grand parti.

Téhuacan de las grenadas. Ce canton fut ainsi appelé à cause de l'abondance de grenades esquises qu'il produit.

Le canton de Tehuacan fait un grand commerce en farines et en blé, dont il fournit toutes les provinces voisines; la Vera-Cruz, la Havanne, et Campêche (2).

Cordova. — Cette province, dont le chef-lieu porte le même nom, a son climat très-chaud et humide; elle abonde en gibier, poissons, fruits et bestiaux : on y fait beaucoup de sucre, qui est, ainsi que le tabac et les oranges de la Chine, les objets de commerce du pays.

La *Vera-Cruz*, capitale d'un gouvernement militaire particulier, est un port très-fréquenté sur le golfe du Mexique, par où se fait tout le commerce du royaume. Cette petite ville est belle, ses rues sont tirées en lignes droites, de l'est à l'ouest et du sud au nord. Elle est bien fortifiée, quoiqu'il y a eu une époque où l'on avait négligé l'entretien des fortifications, comme *Chappe d'Auteroche* remarque. Son climat est chaud et mal-sain; des sables arrides l'entourent au nord, tandis qu'on voit s'étendre au sud des marais desséchés. Le port, quoiqu'il soit l'échelle de tout le commerce, est d'un accès difficile, et il n'est pas très-sûr. Vera-Cruz est à 84 lieues du Mexique à l'est, et au 19e. degré 49 min. de latit. nord. L'ancienne Vera-Cruz est plus au nord.

Xalapa, ville de la jurisdiction du même nom, célèbre par la foire qui s'y tient dans le tems de l'arrivée des flottes d'Espagne : les marchands de tout le royaume y viennent pour s'y pourvoir de toutes les marchandises d'Europe qui y abondent, ainsi que l'argent. C'est près de cette ville que

(1) Dictionnaire de Don *Alcédo*, au mot *Atrisco*.
(2) *Ibid*, au mot *Tehuacan*. On l'écrit aussi *Teguacan*.

vient aussi la racine médicinale appelée *jalape*, si connue en Europe.

Pérote, forteresse très-importante, et regardée comme une des clefs du Mexique (selon *Buching*); elle est située dans les environs de Xalapa, à l'endroit où le haut pays commence.

Papantla. Ce canton, dont le chef-lieu porte le même nom, a 15 lieues de long sur la côte de la mer, au nord de la Vera-Cruz; il commence à la rivière de *Nautla*, dont les bords sont couverts de cèdres et de mûriers. On y récolte beaucoup de cire, que les naturels tirent des forêts, des *Pites*, espèce de chanvre dont on fait des cordages, du lait de *Zapote* et d'une espèce de résine appelée *Chiele*, qui sert dans la médecine. Le pays produit de la vanille fine et sauvage, qu'on envoie en Espagne : le tabac est aussi une des branches principales de son commerce : il y a aussi des cannes à sucre et du maïs, qu'on récolte deux fois l'année, l'une en octobre et l'autre en avril: il vient aussi beaucoup de poivre et de fruits de toute espèce. (*Alcédo*).

Zempoala. Cette jurisdiction, peu étendue, produit d'excellent *maguei*, plante assez commune, mais elle est la plus utile et la plus estimée, parce que les Indiens en tirent de l'eau, du vin, du vinaigre, de l'huile, du baume, du miel, du bois de charpente, des tuiles, du fil, des aiguilles, et une liqueur appelée *pulqué*, qui font le principal commerce du pays : elle ne se garde qu'un jour ou deux, parce qu'elle se gâte; cette boisson, en hiver, tient lieu de vin. On en transporte tous les matins dans la ville du Mexique jusqu'à 5,000 pintes: chaque charge paie cinq sous d'entrée; ce qui produit des sommes considérables (1).

Tuxtla, province très-fertile en coton, vanille et tamarins.

Zacatlan ou *Zacatzan de las Manzaras.* Cette jurisdiction est d'une température froide; elle produit neanmoins beaucoup de fruits, de coton, de fèves, de maïs, dont elle

(1) Dictionnaire d'*Alcédo*, au mot *Zempoala*.

fait trois récoltes par an. On y nourrit beaucoup de bestiaux.

Cholula, ville située à 20 lieues à l'est du Mexique, et à 4 de *Tlascala*. Sa latit. nord est de 19 deg. 48 min. Selon *Alcédo*, le canton est très-peuplé et fertile en blé, maïs et poivre. Il y a quelques restes d'un ancien temple, qui passe pour le plus magnifique du Mexique; il ne consistait cependant qu'en un tertre surmonté d'une petite chapelle quadrangulaire, renfermant l'idole.

Justlahuaca, chef-lieu d'un canton qui nourrit beaucoup de chèvres, dont les peaux sont une branche de commerce assez considérable.

Tecoantepec, avec une rade ouverte, fréquentée par les batimens du Pérou et de Terre-Ferme.

GUAXACA.

Cette province, dont le nom s'écrit quelquefois *Oaxaca*, confine, au nord et au sud, avec les deux mers, à l'est avec celle de Chiapa, au nord-est avec celle de Tabasco, et au sud-est avec celle de *Soconusco*. Elle a environ 96 lieues de long, depuis la rivière de Taquelamama jusqu'au port de Soconusco, et 50 de large. Elle abonde en mûriers pour les vers à soie, dont la récolte est plus grande qu'en aucune autre province de l'Amérique : elle produit aussi beaucoup de sucre, de coton, de blé, cacao et autres fruits : elle a de riches mines d'or, d'argent et de plomb : on trouve dans toutes ses rivières du sable d'or, que les femmes s'occupent de chercher : on y récolte aussi une gande quantité de cochenille, et l'on y trouve du crystal de roche.

Guaxaca, autrement nommée *Antequera*, ville médiocre de 2,000 habitans, mais située dans la délicieuse vallée que Charles-Quint donna aux descendans de Cortez, sous le titre de *marquisat de Valle*. On y recuille une laine très-fine; les chevaux excellens y peuplent les riches pâturages qu'arrose une belle rivière, et que rafraîchit une atmosphère tempérée et humide.

A l'embouchure de la rivière de Guaxaca l'on a établi un chantier de construction pour les navires.

Tepexi de la Seda. — Cette jurisdiction, dont le chef-

lieu porte le même nom, s'appelle ainsi à cause de la grande quantité de soie (*Seda*) qu'on y fabriquait, mais dont la paresse de ses habitans a privé le commerce; elle produit beaucoup de gros et menu bétail, de coton, dont elle fait aujourd'hui un commerce avantageux. On voit beaucoup de traces de mines d'or; mais elles ne sont pas exploitées (1).

Dans le canton d'*Acayuca* on fait quatre récoltes de maïs chaque année.

Acatlan a dans ses environs de très-belles salines.

Villa - Alta. Cette jurisdiction, dont le chef-lieu porte le même nom, est très-fertile en cochenille et coton : on y fabrique des couvertures de coton, dont on fait une grande consommation dans le royaume ; on y recueille aussi de la vanille et du *mixe*, qui est une espèce de tabac sauvage assez estimé.

Zapotlan. — Chef-lieu du district de *Tlacolula*; il s'y fait un commerce considérable de cochenille, plus qu'en aucune autre partie de cette province. (*Alcédo*).

Xicaguan. Cette jurisdiction, dont la capitale est *Xamïtepa*, est située sur le bord de la mer du Sud. Elle produit beaucoup de cochenille, de coton, de cire, cacao et du sel, dont on fait un commerce considérable et lucratif, qui la rend une des parties la plus riche du royaume.

Tepozcolula. Jurisdiction fertile en cochenille, coton, dont on fait de belle toile; on y trouve beaucoup de chamois et des cerfs (2).

Huamelula. Cette jurisdiction, située sur la mer du Sud, produit beaucoup de coton, dont on fait différentes étoffes; ses lacs fournissent assez de poissons pour en exporter une grande quantité : on y trouve aussi une sorte d'écaille dont on tire une liqueur rouge qui sert pour teindre le coton, et auquel on donne le nom de *pourpre-marin.*

---

(1) *Alcédo*, au mot *Tepexi de la Seda.*

(2) Selon M. *Guthrie* ou M. *Langlois* (je ne sais pas lequel) il se trouve à Tepozcolula DES AIGLES A DEUX TÊTES. Cette étonnante découverte en histoire naturelle se trouve consignée dans la troisième édition française de Guthrie, tome VI, première partie, page 294.

Guajuapa. Cette juridiction, dont le chef-lieu porte le même nom, abonde en chèvres, dont les peaux et le suif font le principal commerce : on trouve aussi de la cochenille, et l'on y travaille supérieurement les pétates ou stères de jonc.

Ixtepexi, ville à 7 lieues de la ville d'*Oaxaca*, et à 18 deg. 35 min. latit. nord ; son commerce consiste en cochenille. (*Alcédo*).

Tabasco.

Cette province fait partie du gouvernement d'Yucatan et de Campêche ; la capitale est *Nuestra-Sennora de la Victoria*, ou Notre-Dame des Victoires. Elle est bornée au nord par le golfe de Campêche, qui fait partie du golfe du Mexique, à l'est par le Yucatan, au sud par la province de Chiapa, et à l'ouest par la province de Guaxaca. Elle a 40 lieues de long sur 28 de large : elle est pleine de bois de cèdre, de brésil et autres ; très-fertile en fruits du pays, très-délicats, ainsi que ceux d'Europe. On y recueille aussi beaucoup de maïs, dont on fait quatre récoltes dans l'année ; du riz et des cocos, des herbes médicinales, du tabac et du cacao, qui fait le principal commerce, ainsi que le poivre. Dans ses forêts se trouvent des quadrupèdes, que les géographes espagnols décorent des titres de *tigres* et de *léopards*, ainsi que de petits sangliers, lapins, cerfs, singes et différentes espèces de daims ; beaucoup d'oiseaux, tels que faisans, perroquets, cailles, pigeons, tourterelles, etc. Quoiqu'il y ait beaucoup d'arbres à coton on n'en retire rien, les singes et les écureuils mangent le fruit avant qu'il ne soit mûr. Les insectes sont très-incommode, sur-tout des moucherons de diverses espèces qui empêchent de dormir.

Yucatan.

Cette grande presqu'île n'est pas très-bien connue quant à son intérieur, et les Espagnols viennent d'avouer que les côtes même ont été jusqu'ici mal tracées quant à la longitude ; il y a des erreurs d'un demi-degré. Au nord, à l'est et à l'ouest le Yucatan est baigné de la mer, au sud elle confine avec la province de Verapaz et à celle de Tabasco. Elle paraît avoir 120 lieues de long sur 98 de l'est à

l'ouest. Son climat est très-chaud ; mais néanmoins fertile. Il abonde en miel, cire, coton, dont on fait beaucoup de toiles de coton peintes de diverses couleurs ; cochenille et bois de campêche, qui est un grand objet de commerce, et d'une construction très-dure. On rencontre des bêtes féroces, comme léopards, tigres, couleuvres et autres insectes venimeux. Il s'y trouve une espèce appelée *hauv*, dont la morsure est mortelle, sans qu'on ait encore pu trouver de remède sûr pour sa guérison. On y trouve aussi beaucoup d'ambre.

Telles sont les faibles notions que les géographes espagnols, entr'autre *Alcédo*, donnent sur le Yucatan. On peut tirer quelques traits de lumière des voyages de Dampier, sur-tout pour la géographie-physique. Selon ce navigateur les côtes de la peninsule sont comme bordées d'un banc de sable qui s'abaisse presque régulièrement à-peu-près d'une brasse par lieue (1). Les côtes elles-mêmes offrent de tout côté un pays plat et sablonneux ; il n'y a qu'une seule chaîne de terrains élevés, qui se termine par un promontoire entre le cap *Catoche* et le cap *Desconoscida* (2). Les côtes sont couvertes de mangliers, liés ensemble par des haies impénétrables d'althéa et de bambou. Le sol est rempli de coquillages marins. Les sécheresses, dans le pays plat, commencent en février, et bientôt elles deviennent tellement générales, qu'on ne trouve plus une goutte d'eau ; la seule ressource est le pin sauvage, qui dans son branchage large et épais conserve de l'humidité ; on en tire l'eau par incision (3).

Mérida, capitale de la province, petite ville habitée par une noblesse peu fortunée.

Campêche, ville qui fait quelque commerce avec le sel qu'on tire de ses salines, quelques toiles de coton et du bois de campêche.

Les Anglais ont abandonné la coupe des bois sur les côtes orientales de Yucatan, parce que le bois est d'une qualité très-supérieure dans la baie de Campêche, de la

(1) *Dampier*. tome III, page 234.
(2) *Idem*, tome III, page 214.
(3) *Idem*, tome III, page 266.

quelle tous les étrangers sont exclus, tandis que les habitans espagnols sont encouragés par des primes et des immunités à exploiter par eux-mêmes cette branche d'exploitation.

Guatimala, *royaume.*

Il faut distinguer Guatimala *royaume* de Guatimala *province.* Le premier titre est donné (peut-être par abus) à toutes les contrées qui dépendent de l'*audiencia* ou du tribunal de Guatimala. Ce royaume confine à l'ouest avec la province de Quaxaca de la Nouvelle-Espagne; au nord-est avec celle d'Yucatan; au sud-est avec celle de San-Yago de Veragua du royaume de Terre Ferme; au sud et au sud-ouest avec la mer Pacifique, et au nord avec l'Océan atlantique ou proprement avec la mer de Caribes et le golfe de Honduras. Sa longueur est de plus de 300 lieues du sud-est au nord-ouest, depuis les confins de la province de Tecoantepec jusqu'à ceux de Costa-Rica, et sa largeur est de 18 lieues. Il se subdivise en 13 provinces. Ce royaume est gouverné par un président subordonné au vice-roi du Mexique.

Guatimala, *province.*

Cette province s'étend, sur les meilleures cartes, depuis les confins de Guaxaca jusqu'à ceux de Nicaragua; mais le dictionnaire d'Alcédo paraît y distinguer plusieurs subdivisions, que nous placerons ici sous la rubrique générale de Guatimala, en conservant pour chaque article les détails de l'auteur espagnol.

Guatimala. Cette province a 7 lieues du nord-ouest au sud-est, et 30 du nord au sud. Le climat est en général chaud et humide; le sol abonde en bois excellent. Ses plaines sont fertiles en fruits, tant d'Amérique que d'Europe, et d'un excellent goût. Le maïs y produit 300 pour 1, ainsi que le cacao, dont on fournit tout le royaume de la Nouvelle-Espagne. L'indigo y est d'une qualité supérieure. On y cultive le rocou. Ses forêts sont pleines de différens animaux, d'oiseaux et de baumes exquis. Ses ports, sur la mer du Sud, lui facilitent un commerce avantageux avec le Pérou, la Terre-Ferme et la Nouvelle-Espagne. Ses côtes

sont abondantes en poissons, et abondent en mines de différens métaux, sur-tout d'argent et de sel.

La province toute entière est bordée par l'Océan pacifique: elle est remplie de volcans, et très-sujette aux tremblemens de terre.

Guatimala en est la capitale, ainsi que du royaume du même nom. C'est le siége d'un archevêque et d'une université. L'ancienne ville fut détruite, le 7 juin 1777, par un tremblement de terre; il y périt 8,000 familles. La nouvelle ville est bien bâtie; il s'y fait un grand commerce.

Amatitlan ou la ville des lettres, ainsi nommée à cause de l'habilité que les Indiens, ses habitans, montraient à graver des hiéroglyphes sur l'écorce des arbres.

Soconusco. Cette province, dont la capitale est *Guaguetlan*, confine au nord avec celle de Chiapa; au sud avec la mer Pacifique, et à l'ouest avec celle d'Oaxaca, dans la Nouvelle-Espagne; au sud-est avec celle de Guatimala. Elle a 35 lieues de long du nord au sud, et presque autant de large de l'est à l'ouest. Elle est fertile en fruits, et particulièrement en cacao, qui est le meilleur de toute l'Amérique. C'est pour celà qu'on a soin de le retenir pour les principaux seigneurs, et qu'il en vient très-peu dans le commerce.

Quesaltenango. Cette province, dont la capitale porte le même nom, est peu étendue, mais très-peuplée et montagneuse. On y trouve de l'alun et du soufre très-fin, dont les Espagnols se servirent pour la conquête de l'Amérique septentrionale.

Solola. — Cette province, dont la capitale porte le même nom, confine au nord avec celle de Quesaltenemgo et Totonicapan, au sud avec la mer Pacifique, à l'ouest avec celle de Suchitepeque, et à l'ouest avec la vallée de Guatimala. Elle est peu étendue, mais très-fertile en blé, sur-tout dans le district de *Polopo*, où il est très-estimé, ainsi que les *garbances* ou pois secs : elle produit beaucoup de légumes et de fruits, sur-tout des figues, les meilleures de tout le royaume : il y a beaucoup de filatures de coton, dont on fait le commerce. On trouve deux volcans, l'un appelé *Atitan*, et l'autre *Solola*.

Suchitepeque. — Cette province, dont la capitale porte

le même nom, confine au nord à celle de Solala, à l'ouest à celle de Soconusco, et au sud à la mer Pacifique. L'air y est chaud ; il pleut continuellement. Ses productions principales consistent en cacao, achiote ou rocou des français, vanilles et autres drogues, dont on fait un grand commerce avec la Nouvelle-Espagne, par terre et par mer, avec le Pérou et la Terre-Ferme : on y recueille aussi de l'anis et de la cochenille : on y pêche beaucoup de poissons, sur-tout celui appelé *Temepechin*, très-estimé.

Sonsorate. — Cette province, dont la capitale porte le même nom, confine à la mer du Sud, et au nord aux montagnes, à l'est au district de San-Salvador, et à l'ouest avec la province de Guazacapan. Elle a 25 lieues de long sur 15 de large : son climat est très-chaud, et produit du cacao : les naturels s'appliquent davantage à la culture de l'anis, en quoi consiste leur plus grand commerce : le pays abonde aussi en sucre, riz et amidon, qui se fait avec la racine d'Iuca. Les habitans en fournissent tout le royaume de Guatimala, ainsi que de l'huile d'*Ajonjoli*, et sont occupés aux transports des marchandises, qui est pour eux une branche principale de commerce. On remarque dans ce pays trois volcans.

Chiapa. (1)

Cette province est située au nord de Guatimala, à l'est de Guaxaca, au sud de Tabasco et à l'ouest de la Verapaz ; ainsi elle est entièrement *méditerranée*, pour adopter un terme latin, très-commode en géographie.

Les Indiens de Chiapa formaient un Etat indépendant des caciques, *dits* empereurs de Mexico ; cette république méritait peut-être la seconde place après celle de Tlascala pour les progrès de la circulation ; elle se distinguait sur-tout par son industrie manufacturière. Elle se defendit avec courage contre les Espagnols, et obtint de ces conquérans

(1) Cette grande et belle province a été passée sous silence par M. le *Guthrie* français, quoique ce savant géographe se donne, dans le titre même de son ouvrage, pour un homme *universel*, connaisseur de *toutes* les provinces et villes de *quatre parties du monde*.

une capitulation honorable. Heureusement le sol de Chiapa n'est pas riche en mines ; circonstance qui a valu aux indigènes le maintien de leur liberté et des privilèges qu'on leur avait accordé.

Chiapa, ville habitée par plus de 4,000 familles d'Indiens, qui vivent des manufactures. On donne à cette ville le nom de *Chiapa de los Indios*, pour la distinguer de celle qui suit.

Ciudad Réal ou *Chiapa de los Spagnuolos*, est une ville médiocre, habitée seulement par 400 familles espagnoles. Il ne faut pas la confondre avec la précédente, comme l'a fait *Fabri*, géographe d'ailleurs estimable.

Chautlan, ville qui commerce en sel et en dattes. On y fabrique de la vaisselle de terre.

Le canton de *Zoques* est riche en soie et cochenille. Celui de *Zeledales* produit du cacao et du rocou.

VERAPAZ.

Cette province, dont la capitale s'appelle *Coban*, confine au nord avec celle d'Yucatan ; au sud-sud-ouest et au sud-est avec celle de Guatimala ; à l'ouest avec celle de Chiapa, et à l'est avec le golfe d'Honduras. Elle a 48 lieues de long du nord au sud, et 27 de large de l'est à l'ouest. L'air y est doux, et il y pleut neuf mois de l'année. Elle abonde en fruits et troupeaux. Dans ses forêts (1) on rencontre des arbres très-gros et précieux, qui jètent une odeur agréable, et d'où il coule une résine odoriférente qui ressemble à l'ambre ; différentes espèces de beaume, de gomme, ou espèce d'encens des *lentisques*, du sang de dragon. Il y a des cannes de cent pieds de long, et si grosses que d'un nœud à l'autre on y trouve 25 livres d'eau. On trouve aussi du bois de gaïac, qui est incorruptible, et un des meilleurs anti-vénériens, après le mercure, (2) pour plusieurs maladies chroniques. Il y a aussi une autre sorte de bois qui sert à plusieurs ouvrages, de différentes couleurs et figures. Cette province est fertile en fruits et fleurs de l'Europe. Les abeilles y abondent, et font un miel très-liquide, et jamais en rayon; il s'aigrit, et on s'en sert comme

(1) Dictionnaire d'*Alcédo*, au mot *Verapaz*.
(2) Il a été recommandé par le grand *Boerhaave*.

de jus d'orange pour différentes choses. Les forêts sont peuplées d'animaux féroces, tels que celui appelé *danta*, de la grosseur d'un veau. Lorsqu'il est furieux, il montre les dents comme le sanglier, et coupe l'arbre le plus fort. Sa peau a six doigts d'épaisseur, et sèchée, elle résiste à toutes sortes d'armes. Il s'y trouve aussi des tigres, des ours très-gros, des chats de montagne, des chevreuils, des singes, des sangliers, des porcs-épics, des aigles, des cigognes, des perroquets et autres oiseaux estimés par leurs plumages; des couleuvres et serpens de différentes espèces.

Honduras.

Cette province, qui est très-peu connue, s'étend au nord-est de celle de Guatimala, depuis celle de la Verapaz jusqu'à celle de Niagara. Son nom propre est celui de *Hibueras*, c'est-à-dire, des Citrouilles. On ne connaît pas avec certitude la nature de l'intérieur du pays; il est occupé par la nation sauvage et indomptable des *Mosquitos-Sombos*. Les côtes, sur-tout près le *Cap Gracias à Dios*, sont habitées par une autre tribu d'Indiens que les navigateurs anglais ont appelé *Mosquitos-Shore*; dénomination évidemment anglaise et non pas indienne, puisque *shore* est le mot anglais qui désigne une côte, un rivage. C'est donc à tort que les géographes ont pris cette dénomination arbitraire pour un véritable nom de tribu.

Les Anglais conservent toujours des établissemens sur *la côte des Mosquitos*; nous en sommes convaincus, et nous savons que les Espagnols, en 1800 ou 1801, ont attaqué ces postes, qu'ils trouvèrent trop bien défendus et trop bien pourvus pour les enlever par surprise, comme ils s'en étaient flattés. C'est au malheureux colonel *Despard* que l'ingrate Angleterre doit l'ordre établi dans ces petites colonies. En 1769 on en exporta 800,000 pieds d'acajou, 200,000 pesant de salsepareille, et 10,000 d'écaille de tortue.

Nicaragua.

Cette province, dont la capitale est *Saint-Léon de Nicaragua*, confine au nord à celle de Guatimala; au sud avec celle de Costa-Rica; à l'est avec la mer du Nord, et à l'ouest avec la mer du Sud. Elle a 50 lieues de long de l'est à l'ouest,

et

et presque autant de largé du nord au sud. Elle est fertile en toutes sortes de fruits, et abonde en gros et menu bétail, sur-tout en mules et en chevaux, dont on fait un grand commerce, ainsi que de coton, miel, cire, anis, sucre, cochenille, cacao, sel, poissons, ambre, térébenthine, huile, différens baumes, goudrons et drogues médicinales. A trois lieues de la ville de Nicaragua il y a un volcan qui vomit continuellement des pierres et de la fumée.

Grénada, ville dans les environs de laquelle il vient beaucoup d'indigo, de cochenille et de sucre; elle exporte aussi des cuirs.

Nicoya, ville peuplée de charpentiers; l'on y construit et l'on y radoube des vaisseaux. On y fabrique des draps, dit de Ségovie.

« La côte de Nicoya, dit *Dampier* (1), est basse et couverte » d'arbrisseaux..... Pour arriver à Saint-Léon de Nica» ragua on marche 20 milles à travers un pays plat, couvert » de mangliers, de pâturages et de sucreries ». Ces remarques d'un observateur judicieux semblent indiquer qu'il n'y a aucune chaîne de montagnes entre le lac de Nicaragua et la mer Pacifique. La géographie-physique de cette contrée est certainement d'un grand intérêt, et cependant elle est tout-à-fait négligée.

Costa-Rica.

Cette *côte riche* paraît avoir été nommée selon la figure de rhétorique, appelée *antonomasie*; car elle est bien pauvre et bien déserte. Ses productions sont de mêmes espèces que celles de la province de Nicaragua; il y a des salines.

Carthago, petite ville dans l'intérieur, est la capitale.

N. B. L'article *sur la Floride* sera donné dans un autre endroit de ce volume.

---

(1) *Dampier*, Voyages, tome I, page 231—233.

AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

L'Amérique méridionale est une immense peninsule ; elle ne le cède en étendue qu'à l'Afrique, mais elle porte un caractère plus marqué, étant plus détachée de toute autre terre et placée comme un monde particulier au milieu de l'Océan. Ainsi, montagnes, fleuves, animaux, plantes et minéraux même, tout porte ici une empreinte originale. Cependant, pour ne pas anticiper sur la description de deux grandes divisions de cette partie du monde (savoir : le domaine espagnol et celui des Portuguais), nous devons ici nous borner à donner une idée de l'etendue, de la configuration du sol, des principales chaînes de montagnes et des grandes rivières.

Etendue.

L'Amérique méridionale s'étend entre le 37e. et le 33e. deg. de longitude ouest de Paris ; sa largeur, entre le cap *Saint-Roque*, au Brésil, et le cap *Blanc*, au Pérou, est de 1,150 lieues. Sa longueur ne commence pas par l'*isthme de Panama*, qui la lie à l'Amérique septentrionale ; il faut la prendre depuis le *cap Vela*, en Terre-Ferme, à 12 deg. lat. nord, jusqu'au *cap Froward*, en Patagonie, à 54 deg. latit. sud, elle sera alors de 1,650 lieues, mais l'on ne peut guères se refuser de l'étendre jusqu'au *cap Horn*, dans la terre de Feu, à 56 deg. de latit., car les îles qui composent la terre de Feu sont pour ainsi dire adhérentes à l'Amérique, et l'œil ne les en distingue qu'avec peine en les considérant sur un globe terrestre.

La superficie de l'Amérique est évaluée, mais sans autorité suffisante, à 940,000 ou 950,000 lieues carrées.

Montagnes, etc. (1).

Nous distinguons, en Amérique méridionale, trois systèmes de montagnes.

La grande chaîne des *Andes* (2) parcourt tout le continent du sud au nord; elle s'élève près le détroit de Magellan; le cap *Froward* en forme les commencemens; elle suit les côtes de l'Océan pacifique à travers le Chili et le Pérou; rarement elle s'éloigne de plus de dix à douze lieues des bords de la mer; près de *Potosi* et le lac Titicaca elle a sa plus grande largeur; près *Quito*, sous l'équateur, se trouvent les plus hauts sommets de cette chaîne, qui sont en même-tems les montagnes les plus élevées qu'on ait encore mesurées sur le globe terrestre. A *Popayan* la grande chaîne se termine et se divise en plusieurs branches; deux en sont les plus remarquables; l'une court vers l'isthme, dont elle forme le dos, l'autre passe entre les bassins de l'Orénoco et de la rivière Madeleine. Elle s'approche de la mer des Caribes à l'est du lac de Maracaybo (car la petite chaîne à l'ouest de ce lac n'est qu'une branche inférieure); elle suit les côtes de la mer, et paraît même, par un chaînon sous-marin, se continuer jusques dans l'île de la Trinité.

Le *second système* des montagnes de l'Amérique méridionale est celui du Brésil; il serait peu convenable d'appliquer ici la dénomination des Cordillières (comme le font quelques géographes), car ces montagnes du Brésil forment plutôt un *groupe* qu'une *chaîne*. Le nœud principal ou le centre paraît être près de Minas-Geracs; de ce point, qui offre une grande masse de montagnes, il part une chaîne

---

(1) Dans tout cet article je parle d'après les cartes *de la Cruz*, comparées aux lettres de M. *Humboldt*. La carte que M. Poirson a mis dans l'atlas de cette géographie ne me regarde point; ce sont les idées systématiques de M. Buache, reproduites sans examen. La chaîne de Chiquito et celle entre la rivière Ynirrita et Paddawida n'existent pas, ou ce ne sont que des escarpemens d'un plateau.

(2) Le mot espagnol *cordilièra* signifie *chaîne*. C'est donc improprement qu'on emploie le nom des *cordillières* pour signifier exclusivement la chaîne des Andes.

au nord; elle dessine et circonscrit le bassin de la rivière Saint-François; elle se termine au cap Roque; une autre se dirige au sud et se répend le long de la côte, sur-tout depuis Rio Janeiro à Rio San-Pedro; enfin, une troisième chaîne, celle de Matogrosso, s'étend vers les *Campos-Paresis*, grand plateau qui partage ses eaux entre l'Amazone et la Plata.

Ce plateau des *Campos - Paresis* occupe la place que M. de Humboldt, d'après des relations peu exactes, a paru vouloir assigner à la prétendue *chaîne des Chiquitos*. Il est certain que, dans la saison des pluies, il se forme sur ce plateau central de l'Amérique méridionale des lacs temporaires, et par lesquels les affluens de la rivière de la Plata communiquent avec les affluens de l'Amazone; ce fait nous a été communiqué par un savant Portugais, qui, nous le pensons, l'a également communiqué à M. de Humboldt. Nous espérons que dans la relation de son voyage il aura modifié ses expressions relativement à cette prétendue chaîne des Chiquitos. Ce ne peut être qu'un simple escarpement ou descente d'un terrain plus haut vers un terrain plus bas.

Le *troisième système* des montagnes est le moins étendu et le moins connu. C'est un groupe de montagnes qui s'élève près le lac Parima, et forme le centre de la Guyane. Ce point central est presqu'inconnu; on connait très-peu la chaîne qui paraît s'étendre à l'est vers le cap Nord; on a obtenu dernièrement, par Don Santos, Don Solano et M. de Humboldt, quelques notions positives sur la chaîne qui s'étend vers l'Orénoco. Cette chaîne paraît être très-large et médiocrement élevée. Au sud-ouest elle se perd dans une grande plaine, où les affluens de l'Orenoco et ceux de l'Amazone ont des communications, principalement par le bras du Casiquiare, comme on dira ci-après. Ce seul trait suffit pour faire voir qu'il n'y a pas ici une *continuité des chaînes* jusqu'aux Andes, comme on pourrait inférer d'une des lettres de M. Humboldt; il ne peut y avoir qu'un escarpement ou descente brusque d'une plaine plus élevée vers une plaine plus basse. C'est par cet escarpement que sont formées les cataractes de l'Orénoco.

Ainsi les trois grandes plaines, celle où s'écoule l'Orenoque, celle que l'Amazone arose, et celle que la Plata

traverse, se touchent *immédiatement*. Il serait facile d'établir une communication par des canaux navigables, depuis l'embouchure de l'Orénoco jusqu'à Buénos-Ayres.

Nous décrirons les montagnes et les volcans plus en détail dans les articles particuliers. Ici nous n'avons voulu donner qu'un aperçu général de la configuration du sol de l'Amérique méridionale.

Fleuves et Lacs.

Les majestueuses rivières de l'Amérique méridionale effacent, par la longueur de leurs cours et la largeur de leur lit, tous ceux de l'ancien monde.

L'Amazone. — La superbe *Amazone* revendique le premier rang. Cette rivière est formée dans les Andes par le concours de plusieurs branches, qui elles-mêmes sont des rivières considérables. L'*Ucayal* en est la principale, selon Condamine (1); mais ce fleuve est lui-même formé de deux rivières, selon la Cruz; l'un est l'*ancien Maranon* ou le *Pari*; il prend sa source dans le lac Chincay, au nord-est de la ville de Lima; il fait un long détour dans les Andes avant que de se joindre à l'*Apurimac*, qui est le principal courant de l'Ucayal, celui-ci vient des environs du lac de Titicaca; sa source est dans les Andes, au nord-est de la ville Arequipa, à 16 deg. 30 min. L'Ucayal, tant sous ce dernier nom que sous celui d'Apurimac, traversé des gorges de montagnes d'un difficile accès, des forêts désertes et des vastes solitudes, où, sans doute, son cours étale des beautés pittoresques, qui attendent encore un Condamine pour les décrire.

L'autre bras principale de la rivière des Amazones est le courant qui sort du lac *Lauricocha*, qui est très-voisin de la source de l'ancien Maranon ou du lac Chincay. On appelle la rivière de Lauricocha le nouveau ou le *Haut-Maranon*. Il est ordinairement regardé comme le principal bras de la rivière des Amazones, quoique ce rang appartienne, dans la réalité, à l'Ucayal. Le Haut-Maranon devient navigable près la ville de Jaen, où il passe à travers une de ces majestueuses gorges appelée *Québrada's*

(1) Relation abrégée d'un voyage, etc., page 69.

par les Espagnols ; deux très-hautes côtes de rochers qui correspondent exactement, laissent entr'elles une vallée étroite, où la rivière est réduite d'une largeur de 250 brasses à 25 ; cependant son cours n'en prend pas plus de rapidité.

Depuis *San-Joaquïn-d'Omaguas*, l'Ucayal et le Haut-Maranon roulent leurs ondes réunies à travers une immense plaine, où de toutes parts les rivières tributaires apportent leurs eaux. Le *Napo*, le *Yupura*, le *Parana*, le *Cuchivara*, le *Yutay*, le *Puruz* seraient par-tout ailleurs des rivières considérables ; ici elles ne sont qu'au troisième et quatrième rang. Le *rio Negro*, qui vient des frontières de la Terre Ferme, et qui a déjà reçu le Parima venant de la Guyane, mérite le nom de grand fleuve. Condamine l'appelle *une mer d'eau douce* ; il est englouti dans le vaste courant de l'Amazone.

Jusqu'au confluent du *rio Negro* et de l'Amazone, les Portugais appellent cette dernière *rio des Solimoens* ou rivière des Poissons ; elle ne prend qu'ensuite le nom de rivière des Amazones, auquel quelques auteurs, à l'exemple des Espagnols, substituent la dénomination de *Maranon* (1) ; mais le nom poëtique de l'Amazone nous paraît préférable.

La rivière *Madéra* est le plus grand de tous les affluens de l'Amazone ; c'en est en quelque sorte une branche principale ; elle vient presque d'aussi loin que l'Ucayal ; elle est formée par le concours de la *Mamore* et de *Beni*, qui prennent leurs sources dans les environs de Potosi.

Les grandes rivières de *Topoyos* et de *Xingu* viennent du même côté que la Madéra ; elles se jettent dans l'Amazone ; mais quant à la rivière de *Tocantines*, on doit plutôt regarder son embouchure comme indépendante, quoique réunie à l'Amazone par un bras de communication.

La largeur de l'Amazone varie d'une demi-lieue à une lieue dans la partie inférieure de son cours ; sa profondeur surpasse 100 brasses ; mais depuis le confluent de Xingu et près de l'embouchure elle devient semblable

(1) Il y a au Brésil un gouvernement de *Maranon* ou *Marane* avec une ville et une île de ce nom.

à une mer ; l'œil peut à peine découvrir ses deux rivages à-la-fois. La marée s'y fait sentir à une distance de 250 lieues de la mer ; M. de la *Condamine* pense que le gonflement est occasionné par la marée de la veille qui se propage dans la rivière. Près de l'embouchure on voit un combat terrible entre les eaux du fleuve qui tendent à se décharger, et les flots de l'Océan qui se pressent pour entrer dans le lit de la rivière (1) ; souvent on voit les eaux former une muraille de 12 à 15 pieds de haut ; tantôt ces remparts liquides s'écroulent avec un fracas qu'on entend à plusieurs lieues de distance, tantôt ils retombent avec force sur les rivages adjacens, où engloutissent les navires téméraires qui s'en approchent ; on appelle ce phénomène la *pororoca*.

La Plata. — Le *rio de la Plata* ou rivière d'Argent, est formé par le concours de plusieurs grands courans, parmi lesquelles *la Parana* est incontestablement le bras principal ; aussi les naturels donnent-ils ce nom à tout le fleuve : le nom de la Plata vient des Espagnols. La Parana vient des environs de Villa del Carmen, au nord de Rio Janeiro, grossie d'une foule de rivières ; elle coule à travers une contrée montagneuse ; arrivée dans les grandes plaines, elle reçoit du nord le *Paraguay*, rivière très-considérable qui prend sa source sur le plateau dit *Campos Paresis*, et qui, dans la saison pluvieuse, forme, par ses débordemens, le grand *lac de Xarayes*, lequel par conséquent n'a qu'une existence temporaire. Le Paraguay, avant de se jeter dans la Parana, reçoit le *Pilcomayo*, grande rivière qui vient des environs de Potosi, et qui sert à la navigation intérieure et au transport des mines.

La Plata reçoit encore le *Vermejo* et le *Salado* du côté des Andes, et l'*Uraguay* du côté du Brésil. Son cours majestueux égale en largeur celui de l'Amazone ; et son immense embouchure doit plutôt être considérée comme un golfe, puisqu'elle égale la Manche en largeur. La rivière est navigable pour les bâtimens de mer jusqu'à la distance de 400 lieues de son embouchure. La grande cataracte de la Parana se trouve au 24e. degré de latitude, non loin de la

(1) *Condamine*, Relation, etc., page 193.

ville de Guayara ; mais c'est plutôt un long rapide, où le fleuve se presse pendant l'espace de douze lieues à travers des rochers d'une forme singulière et effrayante (1).

L'Orénoco. — Le troisième grand fleuve de l'Amérique méridionale est l'Orénoco, mais il est loin d'égaler les deux autres, soit par la longueur soit par la largeur de son cours. Suivant *la Cruz*, il prend sa source dans le petit lac d'Ypava, latitude nord 5 deg. 5 min. de-là ; par un détour en forme de spirale il entre dans le *lac Parima*, dont l'existence a été reconnue par Dom *Solano*, gouverneur de Caracas, mais qui peut-être doit son origine à des débordemens plus ou moins temporaires. Après être sorti de ce lac par deux débouchés, il reçoit le Guyavari et plusieurs autres rivières, et entre dans l'Océan à travers un large delta, qui est à-peu-près vis-à-vis l'île de la Trinité. L'Orénoco a plusieurs cataractes, parmi lesquelles M. Humboldt distingue celles de *Maypures* et d'*Atures*.

Les communications qui existent entre l'Orénoco et l'Amazone sont un des phénomènes les plus étonnans de la géographie-physique. Les Espagnols annoncèrent ce fait il y a 50 ans ; mais les géographes à système, sur-tout M. *Buache* le père, se liguèrent pour prouver que de telles conjonctions des fleuves étaient *impossibles*, ou du moins contraires à la marche ordinaire de la nature. J'ai cédé à ces raisonnemens, et dans les vol. I, XII, et autres de cette Géographie on trouvera des passages où j'adopte le système de Buache (sur ce point seulement). Ceperdant, j'aurais dû reconnaître la fausseté de ces raisonnemens ; il ne faut pour cela que considérer en Europe même le plateau central de la Pologne russe, où, dans les grandes pluies, les affluens de la Baltique et de la mer Noire se réunissent quelquefois, et sont en toutes les saisons très-rapprochés. Mais aujourd'hui l'on n'a plus besoin ni d'analogies ni de raisonnemens critiques. M. *de Humboldt* a navigué sur ces rivières, il a vu ces communications tant contestées, il y a passé ; ce serait désormais une folie de révoquer en doute cette singulière disposition du terrain, reconnue par un témoin oculaire aussi respectable. Il est certain que O-

(1) *Dobrizhofer*, de Abiponibus, tome I, page 206.

rénoco et le rio Negro errent sur un plateau qui, dans cette partie, n'a aucune pente décidée; une vallée se présente, leurs eaux s'y écoulent et s'y réunissent; voilà le fameux *bras de Casiquiare*, au moyen duquel M. M. Humboldt et Bonpland ont passé du rio Negro dans l'Orénoque. Les autres communications entre le rio Negro et divers affluens de l'Amazone n'ont donc rien que de très-croyable.

Enfin, le *lac Parima*, sur-tout s'il n'a qu'une existence temporaire, pourra bien s'écouler à-la-fois par l'Orenoco et par la rivière Blanche ou de Parima, qui se jette dans l'Amazone. Mais ce point est encore susceptible de controverse.

L'Amérique méridionale renferme plusieurs rivières sans écoulement. Tels sont le lac *Titicaca*, qui se décharge à la vérité dans le lac dit *das Aullagas*, mais ni l'un ni l'autre de ces lacs ne s'écoule dans la mer. Dans le Tucuman et au sud-ouest de Buénos-Ayres on voit beaucoup de rivières qui se perdent dans les sables ou dans des lagunes.

Divisions, Population.

L'Amérique méridionale est partagée entre les Espagnols, qui possèdent la *Terre-Ferme*, le *Pérou*, une partie du pays des *Amazones* et de la *Guyane*, le *Paraguay*, le *Chili* et des prétentions sur la Patagonie, la Terre de Feu et les îles Malouines; les Portugais, qui possèdent le *Brésil* avec la plus grande partie du *pays des Amazones*; les *Français* et les *Hollandais*, qui sont maîtres d'une partie de la *Guyane*, et les indigènes, qui, sur-tout dans le centre, et vers l'extrémité méridionale, conservent quelques possessions indépendantes.

La population, composée de ces diverses nations, est très-faible. Les possessions espagnoles ont tout au plus cinq millions d'habitans; celles des Portugais en ont trois; le reste ne peut être évalué qu'à un million, en calculant largement. L'Amérique méridionale, cette magnifique portion du globe, n'a donc que neuf millions d'habitans.

POSSESSIONS ESPAGNOLES.

Les possessions espagnoles occupent la moitié occidentale de l'Amérique méridionale. La province *Veragua*, autrefois censée du Mexique, appartient aujourd'hui à la Terre-Ferme. La frontière espagnole en Guyane est marquée par les petites rivières Poumaron et Cudivinicura, puis par le cours de l'Essequibo; mais vers le lac Parima elle n'est pas très-bien connue. La longue limite contre les possessions passe de la sortie de la rivière Blanche, du lac Parima, à San-Carlos, sur le rio Negro; de-là, en traversant les rivières Yupura, Ica et Parana, à San-Paul d'Omaguas, sur l'Amazone. Ensuite elle tourne à l'ouest du pays des Ozonanas et des Mutanis; elle prend la rivière Madéra à 9 deg. de latit., elle suit la rivière des Yténes jusqu'au 16e. deg.; elle passe ensuite au Paraguay, et en suit le cours jusqu'au 22e. deg.; elle va obliquement aux bords de la grande Parana, qu'elle suit depuis la cité de Guayra, jusques vers San-Ignacio, d'où elle descend droit au sud, traverse l'Uraguay, et se termine à la mer entre Monte-Vidéo et le cap Sainte-Marie, en laissant à l'est, depuis *Poblacion nuova*, un grand terrain réputé neutre.

Divisions.

La *vice-royauté de la Nouvelle-Grenade* comprend les royaumes de Terre-Ferme, de la Nouvelle-Grenade et de Quito. La *vice-royauté de Lima* comprend le royaume de Pérou, duquel toute l'audiencie de Charcas est détachée; de cette vice-royauté dépend la *présidence* de San-Yago ou le royaume de Chili. Enfin, la *vice-royauté de la Plata* ou de Buénos-Ayres comprend les parties détachées du Pérou, tout le Paraguay et le Tucuman. Une division plus minutieuse est réservée pour la topographie.

Montagnes et Volcans.

Nous avons déjà donné le développement général de la chaîne des *Andes* qui règne d'un bout de l'Amériqne espagnole à l'autre. Pour en connaître les détails nous voyagerons avec *Humboldt*, *Condamine*, *Bouguer* et *Helm*.

Dans la chaîne qui borde les côtes septentrionales de la Terre-Ferme, le *lac de Valencia* présenta à M. de Humboldt le tableau de celui de Genève, mais embelli par la végétation des tropiques. La hauteur générale de cette chaîne est de 600 à 800 toises au-dessus de la mer ; les plaines qui s'étendent à la base sont élevées de 100 à 260 toises; mais il y a des sommets isolés qui s'élancent à une hauteur très-grande; la *Sierra Nevada* de Merida atteint 2,350 toises, et le *Silla de Caracas* 2,316 toises. Ces cimes sont couvertes de neiges éternelles; il en sort souvent des torrens de matières bouillantes; les tremblemens de terre n'y sont pas rares. La chaîne est plus escarpée au nord qu'au midi (1); il y a dans le *Silla de Caracas* un précipice effroyable de plus de 1,300 toises (2).

La substance des rochers de cette chaîne est de *gneiss* et de *schiste micacé* (comme dans les branches inférieures des Andes); ces substances sont quelquefois en lits de 2 ou 3 pieds d'épaisseur, et renferment de grands crystaux de feldspath; le schiste micacé présente souvent des grenats rouges et des sappares (disthène d'*Hauy*); et dans le gneiss de la montagne d'Avila on trouve des grenats verts. On y trouve aussi des nœuds de granite. Au sud la chaîne est accompagnée par des montagnes calcaires, qui s'élèvent quelquefois à un plus haut niveau que les montagnes primitives. Il y a des rochers de serpentines veinées, de stéatite bleuâtre, etc.

La *chaîne de Guyane* ou les montagnes vers le lac Parima présentèrent de moindres élévations. La montagne de *Duida*, près Esnéralda, a été trouvée, par M. de Humboldt,

---

(1) Les escarpemens sont donc toujours tournés vers le lit de la mer?

(2) *Humboldt*, Journal de physique, messidor an IX.

élevée de 1,323 toises. Cette majestueuse montagne, qui jette des flammes vers la fin de la saison pluvieuse, domine sur une vaste plaine couverte de palmiers et d'ananas. Elle est sans couches secondaires, uniquement composée de gneiss, de schiste micacé, d'ardoise et d'amphibole. Le granite paraît au reste dominer dans cette chaîne. Les roches *réputées* primitives et secondaires y sont mélangées d'une façon très-singulière ; mais comme M. Humboldt n'en a publié qu'un aperçu rapide, nous ne répéterons pas ici toutes ses remarques. Les masses de talc brillant qu'on trouve sur la chaîne de Parima ont pu donner lieu à la fable d'un pays d'or ou de l'*El Dorado*. Le smectite ou jad doux est transformé en idoles.

Passons avec M. de Humboldt aux *Andes* du Pérou. Nous trouvons en chemin *los Llanos*, déserts semblables à ceux de l'Afrique, ou par la réverbération de la chaleur obscure, à l'ombre, le thermomètre de Réaumur monte à 33 ou même 37 deg. Le sol brûlant, sur une surface de plus de 2,000 lieues carrées, n'offre que 5 pouces de différence de niveau. Le sable, semblable à une vaste mer, offre de curieux phénomènes de refraction et de soulevement ou mirage. Sans graminées, dans les mois de sécheresses, il cache des crocodiles et des serpens-boa engourdis. Nos voyageurs s'y dirigèrent par le cours des astres ou par quelques troncs d'arbres épars de *mauritia* et d'*embothrium* que l'on découvre de 3 à 3 lieues.

Ce fut par ces déserts que MM. Humboldt et Bonpland allèrent au Haut-Orénoque ; mais quand ils firent le voyage de Quito, ils venaient de Sainte-Marthe, ils remontèrent la magnifique rivière de Sainte-Madelène, ils passèrent par la ville de *Santa-Fé de Bogota*, élevée de 1,360 toises au-dessus de la mer. C'est de ce point que nous les suivrons.

Le pays est désert, on y est transporté à bras d'homme ; on dort dans des cabanes formées de feuilles d'*heliconia*, que l'on porte tout exprès avec soi ; de Carthago (d'Antioquia) M. Humboldt se rendit à Popayan par Buga, en traversant la belle vallée de la rivière Cauca, et ayant toujours a ses côtés la montagne du Chaca et les mines de platine qui s'y trouvent. En novembre 1801 il visita les montagnes basal-

tiques de Julusinto, les bouches du volcan de Puracé, qui, avec un bruit effrayant, dégagent des vapeurs d'eau hydro-sulfureuse; ces jets bouillans retombent sur les neiges éternelles qui couronnent cette montagne. La température, dans les vallées, est délicieuse; le thermomètre s'y soutient à 17 ou 19 deg. de Réaumur. Ils admirèrent les granits porphyritiques de Pisché, qui forment des colonnes de cinq à sept pans. Il traversa ensuite le *paramo* ou monts glacés de Pasto, pour se rendre de Popayan à Quito, il gravit avec beaucoup de peine et de danger le sommet de la Cordillière, arriva à Almager et ensuite à la petite ville de Pasto, située au pied d'un volcan terrible. Mais par ce chemin il évita l'atmosphère infecte et contagieux de la vallée de Patia.

« Toute la province de Pasto, y compris les environs de Quachucal et de Tuguères, est un plateau gelé presque au-dessus du point où la végétation peut durer, et entouré de volcans et de soufrières qui dégagent continuellement des tourbillons de fumée. Les malheureux habitans de ces déserts n'ont d'autres alimens que des *patates*, et si elle manquent, comme en l'année 1800, ils vont dans les montagnes manger des troncs d'un petit arbre nommé achupalla (*porretia pitcarnia*); mais ce même arbre étant l'aliment des ours des Andes, ceux-ci leur disputent souvent la seule nourriture que leur présentent ces régions élevées. Au nord du volcan de Pasto on a découvert, dans le petit village indien de Voisaco, à 1,370 toises au-dessus de la mer, un porphyre rouge à base argileuse, enchassant du feld-spath vitreux et de la cornéenne, qui a toutes les propriétés de la serpentine du Montichtel, en Franconie. Ce porphyre a des pôles très-marqués, et ne montre aucune force attractive».

Notre voyageur arrive à Quito le 6 janvier 1802, et décrit ainsi cette ville célèbre:

« La ville de Quito est belle, mais le ciel y est triste et nébuleux: les montagnes voisines offrent peu de verdure, et le froid y est très-considérable; le grand tremblement de terre du 4 février 1797, qui bouleversa toute la province et tua en un seul moment 35 à 40 mille hommes, a aussi été funeste aux habitans. Il a tellement changé la

température de l'air, que le thermomètre est à 4—10 deg. de Réaumur, et que rarement il monte à 16 ou 17, tandis que Bouguer le voyait constamment à 15 ou 16 deg. Depuis cette catastrophe il y a des tremblemens de terre continuels, et quelles secousses! Il est probable que toute la partie haute de la province n'est qu'un seul volcan; ce qu'on nomme les montagnes de Cotopaxi et de Pichincha ne sont que de petites cîmes dont les cratères forment des tuyaux différens, tous aboutissans au même creux. Le tremblement de terre de 1797 n'a malheureusement que trop prouvé cette hypothèse: car la terre s'est ouverte par-tout alors, et a vomi du soufre, de l'eau, etc. Malgré ces horreurs et ces dangers dont la nature les a environnés, les habitans de Quito sont gais, vifs et aimables, leur ville ne respire que la volupté et le luxe: et nulle part peut-être il ne règne un goût plus décidé et plus général de se divertir».

Notre voyageur décrit ensuite le cratère du *Pichincha*, qu'avait aussi visité la Condamine.

« De l'enceinte du cratère sortent, en s'élançant pour ainsi dire de l'abîme, trois pics, trois rochers qui ne sont pas couverts de neige, parce que les vapeurs qu'exale la bouche du volcans les y fondent sans cesse. . . . ». Pour mieux examiner le fond du cratère nous nous couchâmes sur le ventre, et je ne crois pas que l'imagination puisse se figurer quelque chose de plus triste, de plus lugubre et de plus effrayant que ce que nous vîmes alors. La bouche du volcan forme un trou circulaire de près d'une lieue de circonférence, dont les bords taillés à pic sont couverts de neige par en haut; l'intérieur est d'un noir foncé, mais le gouffre est si immense que l'on distingue la cîme de plusieurs montagnes qui y sont placées; leur sommet semblaient être à deux ou trois cents toises au-dessous de nous; jugez donc ou doit se trouver leur base. Je ne doute pas que le fond du cratère ne soit de niveau avec la ville de Quito. La Condamine avait trouvé ce cratère éteint et couvert de neige; mais nous avons dû porter aux habitans de Quito la triste nouvelle que le volcan qui leur est si voisin est embrâsé actuellement. Des signes évidens nous en convainquirent cependant à n'en point douter; les

vapeurs de soufre nous suffoquaient presque lorsque nous approchions de la bouche; nous voyons même se promener ça et là des flammes bleuâtres, et de deux à trois minutes nous sentions de fortes secousses de tremblemens de terre, dont les bords du cratère sont agités, et dont on ne s'aperçoit pas à cent toises de là.... Dans l'intervalle de deux jours qu'il y eut entre nos deux courses au Pichincha, nous eûmes un tremblement de terre très-fort à Quito; les Indiens l'attribuèrent à des poudres que je devais avoir jeté dans le volcan.

M. Humboldt n'a pu gravir plus haut que M. la Condamine sur le volcan d'*Antisanna*, à 2,470 toises: le peu de tensité de l'air lui fit jeter le sang par les lèvres, les gencives et les yeux mêmes; mais le 9 juin 1802 il est parvenu à 3,031 toises sur le *Chimboraco*, où il éprouva les mêmes symptômes que sur l'Antisanna. Une traînée de roches volcaniques, dépourvue de neige, facilita son ascension. « Le peu de séjour que nous fîmes à l'énorme hauteur à laquelle nous étions élevés fut des plus tristes et des plus lugubres; nous étions enveloppés d'une brume qui ne nous laissait entrevoir de tems en tems que les abîmes affreux qui nous entouraient. Aucun être animé, pas même le condor, qui, sur l'Antisanna, planait continuellement sur nos têtes, en vivifiait les airs. De petites mousses étaient les seuls êtres organisés qui nous rappelaient que nous tenions encore à la terre ». Suivant M. Humboldt, qui en a pris la mesure trigonométrique à deux differentes reprises, la hauteur de Chimboraco est de 3,267 toises. Cet énorme colosse (ainsi que toutes les hautes montagnes des Andes) n'est pas de granit, mais de porphyre depuis le pied jusqu'à la cîme; et le porphyre y est de 1,900 toises d'épaisseur.

Suivant *Bouguer*, la ligne de la neige perpétuelle commence à 2,440 toises; je ne connais pas les observations de M. Humboldt sur ce point.

Le volcan de *Cotopaxi*, situé au sud-est de Quito, doit avoir 18,600 pieds d'élévation. Le *Descabesado* est aussi très-élevé; mais les Andes sont placées sur une base très-élevée; de sorte que, prises isolément, elles n'égalent pas les Alpes, quoique leur ensemble soit infiniment plus grand.

Helm, (1) directeur des mines d'Espagne, a donné quelques notions sur la partie la plus centrale, où l'on aperçoit encore très-visiblement ce partage en deux chaînes parallèles, que Bouguer avait observé plus au nord (2). Selon lui, les flancs orientaux des Andes présentent quelquefois du granit rouge et vert et du gneiss, comme vers Cordova et Tucuman; mais la grande chaîne consiste principalement en *schiste argileux*, ou en différentes espèces d'ardoise épaisse, bleuâtre, d'un rouge obscur, grise ou jaunâtre; on y trouve aussi de tems en tems des lits de pierre à chaux et de larges masses de grès ferrugineux. Depuis Potosi jusqu'à Lima le schiste argileux dominait; le granit y paraissait quelquefois en longues couches ou en forme de boules. Souvent la base du schiste argileux était couverte de lits de marne, de gypse, de pierre à chaux, de sable, de fragmens de porphyre et même de sel-gemme. Nous réservons à l'article des *minéraux* la artie la plus intéressante de la relation de M. Helm.

Les Andes de Chili ne paraissent pas le céder en hauteur à celles du Pérou; mais leur nature est moins connue. Les volcans n'y sont pas moins rares.

D'après les vagues récits des navigateurs, on est tenté de regarder toute l'extrémité méridionale des Andes, sur le détroit de Magellan, comme une masse de basalte qui s'élève en colonnes.

Curiosités naturelles.

Près de Santa-Fé se trouve, dans le *Campo de Giguante*, à 1,370 toises de hauteur, une immensité d'os fossiles d'éléphans, tant de l'espèce d'Afrique que des carnivores, qu'on a découverts à l'Ohio. « Je doute, dit M. Humbolt, que l'on » ait trouvé jusqu'ici ces os à une si grande hauteur; de- » puis j'en ai reçu deux d'un endroit des Andes situé vers » le 2e. deg. de lat. du Quito et du Chili, de manière que je » puis prouver l'existence et la destruction de ces éléphans » gigantesques depuis l'Ohio jusques aux Palagons ».

---

(1) Tagebuch, etc., c'est-à-dire, journal d'un voyage de Buénos-Ayres à Lima par *Helm* (et non pas *Helms*), 1800, en allem.

(2) *Bouguer*, Figure de la terre, page 32.

Les

Les pétrifications ne paraissent pas très-abondantes dans les Andes; les belemnites et les ammonites, si communes en Europe, semblent inconnues. Dans la chaîne de côtes des Caracas, M. Humboldt trouva une grande quantité de coquillages assez récemment pétrifiés, et qui ressemblaient à ceux de la mer voisine. Dans la plaine de l'Orénoco l'on trouve des arbres pétrifiés et convertis en brèche très-dure.

Le père *Feuillée*, dans son journal des observations, décrit les sources chaudes de Guancavelica. « On peut dire » que les habitans de ce canton construisent leurs maisons » avec de l'*eau*, car ils laissent refroidir les eaux imprégnées de matières calcaires; le sédiment qu'elles déposent » est reçu dans des vases, et y prend la figure et la consistance d'une pierre ».

Mais voici la curiosité principale de l'Amérique méridionale. On a découvert sous terre, au Paraguay, le squelette d'un quadrupède qui a des rapports avec le *paresseux* par la forme de sa tête et les proportions de son corps, mais il est long de *douze pieds*, et a dû appartenir à une espèce gigantesque, qui probablement a péri. Il n'a que des dents molaires, sans incisives ni canines. On l'appelle *mégathérium*. Il faut lire là-dessus les savans mémoires de M. Cuvier, dans les Annales du muséum d'histoire naturelle.

Minéraux et Métaux.

Or. — Ulloa nous apprend (1) que le district ou *partido* de Popayan abonde en mines d'or natif; les plus riches sont celles de Buga, de Almaguar et de Barbaçoas. Il y a aussi plusieurs mines dans le fameux district de Choca, et quelques-unes d'elles ont été abandonnées à cause de l'abondance de la platine, métal beaucoup plus rare et plus singulier que l'or, mais que d'abord, comme il paraît d'après notre auteur et suivant Bouguer, on avait pris, par erreur, pour des pyrites endurcis. Il y a d'autres mines d'or près de Zaruma, dans la jurisdiction de Loxa, et quelques-unes dans le gouvernement de Jaen-Bracamoros. Près le village d'Augamotea, dans la jurisdiction de Latatunga, il y avait une mine d'une valeur prodigieuse. Près *Sicasica*, vers

(1) Tome I, page 374.

Potosi, M. *Helm* vit une hauteur extrêmement chargée d'or. Près *la Paz* il s'écroula une partie saillante de cette même hauteur; on trouva des morceaux d'or de 2 jusqu'à 50 livres pesant; après le laps de 80 ans on y trouve encore des morceaux du poids d'une once. Près Mojos, le lavage donne des morceaux grands comme un quart de ducat. Le schiste argileux est presque par-tout parsemé de veines de quartz qui servent de gangue à l'or. La plupart des fleuves et rivières roulent de l'or.

Argent. — L'état que *Helm* présente des mines de Buénos-Ayres prouvent que les mines d'argent y sont beaucoup plus productives que celles d'or, excepté le produit que rend Saint-Yago de Catagoita, distant d'environ 30 milles au sud de Potosi. Les mines d'argent, beaucoup plus nombreuses, et d'une exploitation bien plus facile, ont absorbé principalement l'attention des colons.

La célèbre montagne du Potosi a offert pendant deux siècles et demi des trésors d'argent inépuisables; cette montagne, de forme cônique, a environ 17 milles de circonférence, et est percée de plus de 300 puits à travers un schiste argileux, jaune et dur; il y a des veines de quartz ferrugineux entremêlées de ce qu'on appelle mine de corno et la mine vitrée; cette montagne, d'une couleur rougeâtre particulière, n'est susceptible d'aucune végétation, étant brûlée par les nombreux fourneaux qui, dans la nuit, forment un spectacle curieux. Cette mine étonnante fut découverte, en 1545, par Hualpa, péruvien, qui, en poursuivant quelques chamois, déracina un arbrisseau, et aperçut sous sa racine cette étonnante veine d'argent, qu'on a depuis appelé la *rica* ou la riche. Il fit part de cette découverte à son ami Huanca, qui la révéla à un espagnol, son maître, et la mine fut enregistrée avec toutes les formalités requises le 21 avril 1545.

Dans la province de *Carangas* on trouve, en creusant le sable, des masses d'argent détachées, qu'on appelle des *papas* ou pommes de terre, à cause de leur forme. Dans une autre mine près de Puno on découpait l'argent pur avec un *ciseau*, tant l'abondance du métal rendait toute industrie superflue (1).

(1) *Ulloa*, Notices, liv. VII, chap. 13 et 14.

Mais aujourd'hui les mines les plus intéressantes, selon Humboldt et Helm, sont celles de *Gualgayos* ou Hualgayos, dans la province de Truxillo, au nord du Pérou, et celle de *Jauricocha*, près la petite ville de Pasco, dans la province de Tarma. Dans le premier endroit l'argent est trouvé en grandes masses à 2,000 toises de hauteur au-dessus de la mer. Quelques filons métallifères contiennent des coquilles pétrifiées. « La montagne de Jauricocha est, selon Helm, » entièrement remplie de veines et filons argentifères. Il y a » une galerie composée d'hématite fine et poreuse; l'argent » y est semé par-tout en petites parcelles; cependant 50 » quintaux ne donnent que 9 marcs d'or. Mais une argile » blanche, dont le filon est large d'un quart d'aune, donne de » 200 jusqu'à 1,000 marcs d'argent sur 50 quintaux de » minérai ».

Mercure. — Tandis que le Mexique s'en procure de l'Espagne, le Pérou en produit naturellement à Guancavelica, district à peu de distance au sud-ouest de Lima, près le grand circuit de l'ancien Maranon. Le cinabre a été employé par les Péruviens pour la peinture. Le vif-argent fut découvert par les Espagnols, pour la première fois, en 1567; la mine est aujourd'hui si grande, qu'on dit qu'il y a des rues et des chapelles où on y célèbre la messe. Le minérai semble être un schiste argileux d'un rouge pâle.

Platine. — La platine se trouve dans les mines de Choco et de Barbaçoas, dans la vice-royauté de la Nouvelle-Grenade. Ce que nous en avons dit dans notre vol. I, d'après Bergmann et Ulloa, est probablement exact; M. Humboldt y ajoute la remarque que ce rare métal se trouve entre des morceaux roulés de basalte remplis d'olivine et d'augite, du *grunstein* et du bois fossile.

Autres Minéraux. — L'étain, suivant Helm, se trouve à Chayanza et à Paryas; il y a aussi plusieurs mines de cuivre et de plomb. La principale mine de cuivre est à Aroa, mais les colonies s'approvisionnent le plus souvent des mines de Cuba. Parmi les autres minéraux on peut citer la pierre de galinazo, ainsi appellée par sa couleur noire; c'est un verre volcanique ou obsidien, que l'on confond quelques fois avec la pierre d'incas ou le miroir des Incas, parce que l'on se sert de l'un et de l'autre pour miroirs.

Emeraudes. — Du tems des Incas, les émeraudes étaient aussi très-communes, sur-tout sur la côte de Manta et dans le gouvernement d'Atacames, où l'on dit qu'il y a des mines que les Indiens ne veulent pas révéler, dans la crainte d'avoir la peine de les exploiter. La rivière des émeraudes coule depuis les Andes jusqu'au nord de Quito. C'est dans la vallée de *Tuncu*, près de Santa-Fé de Bogota, que sont les principales mines modernes des émeraudes du Pérou, que l'on préfère avec raison à toutes les autres depuis qu'on a négligé celles d'Egypte. Ces émeraudes occupent tantôt des filons stériles qui traversent les roches composées où les schistes argileux, et tantôt des cavités accidentelles qui interrompent les masses de quelques granits. Elles sont quelquefois grouppées avec cristaux de quartz, de feldspath et de mica. Plusieurs ont leur surface parsemée de cristaux, de fer sulphuré. On en voit qui sont enveloppées de chaux carbonatée et de chaux sulfatée (1). Celles qu'on trouve dans les sépulchres sont façonnées en rond, en cylindres, en cônes et autres figures, et percées avec beaucoup de précision ; mais on ignore le procédé que l'on emploie pour cela. Suivant Ulloa on a aussi remarqué des rubis dans la jurisdiction de Guenza.

Climat et Plantes.

Nous dirons un mot sur le climat en général. Outre la différence qui résulte de la latitude, la chaîne des Andes forme des *zônes* et des *climats* particuliers, de manière que souvent l'hiver commence dans la vallée au moment où elle se termine dans les contrées hautes ; la saison pluvieuse et la saison sèche ne sont souvent séparées que par un espace de quelques lieues. En général les pays à l'orient des Andes sont exposés à des pluies violentes, tandis que les contrées à l'ouest, couvertes par ces montagnes qui arrêtent les nuages, jouissent d'un air très-sec, depuis Guagaquil jusqu'à Atacama, c'est-à-dire, sur toute la côte du Pérou, on ne connaît ni pluies, ni tonnerre, ni tempête.

---

(1) *Dolomieu*, Description de l'émeraude, Magasin encyclopédique, tome II, n°. 6, page 149.

Les particularités de chaque climat sont indiquées dans la topographie.

Nous ne nous étendrons pas sur la flore de cette vaste division du globe; ce serait un travail fort inutile, puisque l'Essai sur la géographie des plantes par M. *Humboldt* est sur le point de paraître. On trouve déjà quelques données sur les plantes indigènes dans la *flora péruviana et chilensis* de Ruis et de Pavon; on n'a encore publié que la quatrième partie de cet ouvrage. Nous savons, d'après les rapports de différens navigateurs et voyageurs, que le voisinage de la côte produit beaucoup de fruits et de végétaux propres aux contrées situées sous les tropiques, tels que le choux palmiste, le cacaoyer, le cotonier, la pomme de pin, la canne, l'amomum, le turmérique, le bananier et la canne à sucre. Mais dans le climat plus tempéré de la haute plaine de Quito, et sur les côtes des Andes, il est naturel d'y trouver des plantes d'une constitution plus robuste : les plus connus et les plus importans des arbres sont les différentes espèces de *chinchona*, dont deux fournissent le quinquina, si précieux à la médecine.

Humboldt et Bonpland ont comparé les espèces différentes de *chinchona* de Santa-Fé, de Popayan, de Cuenca, de Loxa, de Jaen; ils les ont collationné avec le *cuspa* et le *cuspare* de Cumana et du rio Carony; le dernier, faussement nommé *cortex angosturæ*, paraît appartenir à un nouveau genre de la *pentandria monogynia* à feuille alterne. Le *cardana alliodora* est un grand arbre de construction; il est remarquable par l'odeur très-forte d'ail qui sort de ses feuilles et de son bois frais. Une espèce de café, *le coffea racemosa*, se trouve dans les montagnes boisées de l'intérieur; ses graines servent au même usage que les espèces cultivées. Le jasmin à large fleur, et la *datura arborea* exhalent le soir leurs doux parfums à l'entour de Lima, et tressés dans les cheveux des dames, reçoivent un nouveau charme, en relevant infiniment leurs attraits; il n'y a pas moins de vingt-quatre espèces de poivre, et cinq ou six de capsicum, qui sont estimés parmi les naturels du Pérou; en outre, plusieurs espèces de *solanum* bons à manger; le *solanum licopersicon*, ou pomme d'amour, ou le *solanum tuberosum*, ou la pomme de terre, sont les mieux connus et les plus estimés. Le tabac et le

jalap abondent dans les petits bois au pieds des Andes, et plusieurs des fleurs d'ornemens qui embellissent nos jardins et nos serres, telles que la *calcéolaria*, d'une beauté vraiment rare; l'éclatante *salvia longiflora*, l'agréable *tropœolum* ou capucine, et la simple *nolana prostrata* qui, toutes tirent leur origine de ces contrées.

Les bords de l'Orénoco sont couverts de forêts presqu'impénétrables, sur-tout de *hevéa*, *lecythis* et *laurus cinnamomoïdes*. Les forêts de Turbaco, près Sainte-Marthe, où M. de Humboldt passa quelques semaines, sont ornées de *gustavia*, de *toluifera*, d'*anacardium caracoli* et du *cavanillesca* des botanistes péruviens. En remontant la rivière de Sainte-Magdeleine on étudia la riche végétation qui embellit ses rivages, et qui est abondante en *heliconia*, *psychostria*, *melastoma*, *myrodia* et *dychotria émetica*, dont la racine est l'ypécacuana de Carthagène. M. Bonpland, dans l'excursion qu'il fit aux forêts des environs de Jaen, admira une végétation riche en nouvelles espèces de *jacquinia* et de *chinchona*, en *godoya*, *porleria*, *bougainvillea*, *colletia* et *pisonia*. Même les montagnes désertes, appellées *paramos*, voyent naître à leurs bases des forêts de *styrax*, de *passiflores* en arbres, de *bambusa* et de palmes à cire. Toutes les zônes, toutes les régions de cette superbe Amérique offrent de nouveaux trésors à la botannique, et de nouveaux plaisirs à l'ami de la nature.

Animaux.

Parmi les espèces qui sont particulières à l'Amérique méridionale, une des plus fameuses est le *lama* ou plus proprement le *runa*: car lama signifie simplement une bête ou quadrupède; il ressemble à un petit chameau, et porte le poids d'un quintal. La *vigogne* est plus petite et a une laine plus courte et plus fine, et de couleur brune, tandis que celle des autres est de couleur variée; le *guanaco*, au contraire, est un animal plus gros et plus robuste que le runa, et généralement employé dans le pays des mines, où les autres animaux ne pourraient marcher dans les sentiers escarpés.

Gmelin, d'après les récits des voyageurs Molina, Fernandès et autres, qui ont écrit sur l'histoire naturelle de ces contrées, distinguent *cinq* espèces de ces petites bêtes

de sommes analogues au chameau, qui sont particulières à l'Amérique méridionale ; ces espèces sont le lama, le guanaque, le moromore, la vigogne, le paco, (*camelus glama, huacanus, arcuanus, vicugna, paco*). Les individus sauvages habitent toutes les montagnes, sur-tout les Cordillières, et se trouvent dans le Pérou aussi bien qu'au Chili. Il est fâcheux que l'on ne trouve rien sur ces animaux dans l'ouvrage de M. de *Azara* sur les quadrupèdes du Paraguay, ouvrage classique, et qui nous fournira les détails qu'on va lire (1).

M. de *Azara*, qui a séjourné plus de vingt ans dans le pays dont il trace la zoologie, commence ses descriptions par le tapir, bien connu des naturalistes. Les guaranis se nomment mborebi ; le nom danta est celui qui lui a été donné par les Portugais, qui sans doute auront aussi appliqué le même nom à un animal d'Afrique qui leur aura paru avoir quelque ressemblance à celui-là. Il y a trois espèces de sangliers, toutes trois mentionnées par Garcillasso, liv. VIII, chap. 18 ; le premier est le *sus tajassu* de Linné, ou le pécari de Buffon, le tayetetous de Guaranis ; le second est le tayazou, espèce nouvelle jusqu'ici confondue avec le tayetetous, le tagnicato ou mâchoire blanche, qui est dans le même cas ; ces animaux habitent les forêts. Azara compte au Paraguay jusqu'à quatre espèces de cerfs, différens par leurs conformations, leurs mœurs et leurs habitudes, que les Guaranis comprennent sous le nom générique de gazou, deux rougeâtres et deux bruns ; le gouazoupoucou, le plus grand de tous, est roux, son bois est large et ramifié ; il habite les lieux baignés et les grands esters : le guoazouti ou cerf blanc, qui est le *cervis mexicanus* de Linné, se rapproche du chevreuil d'Europe, il est brun, et habite les champs découverts, depuis Pampas jusqu'à Buénos-Ayres, vit en famille, et va en troupes composées quelquefois de cent individus, c'est le plus rapide à la course ; le guazoupita est roux, son bois n'est pas ramifié, il n'habite que

(1) *Apuntamientos para la historia natural de los quadrupedes del Paraguay y rio de la Plata*, par D. *Felix de Azara*, 2 vol., Madrid, 1802. Traduit en français par M. *Moreau de Saint-Méry*.

les forêts, et n'en sort que la nuit; le guazoubira est brun, mais le corps plus petit et plus ramassé que le guazouti, les femelles ont la tête sans ornement; elles s'apprivoisent toutes, et il y en a dans le pays de réduites à l'état de domesticité. L'auteur décrit ensuite, sous les noms de gnouroume ou yoqoui, et de cagouari, les deux espèces connues de fourmillier, le tamanoir, *myrmecophaga jubata*, et le tamandua, *myrmecophaga tridactyla et tetradactyla* de Linné, ils ne forment qu'une seule et même espèce.

M. *Azara* discute ensuite l'intéressante et obscure famille des nombreux individus du genre *félis* (1); l'iagouarete ou jagouar de Buffon est le plus grand, mais il est mal décrit par ce célèbre naturaliste, qui s'en est formé des idées très-fausses. L'iagouarete est un animal très-redoutable, qui terrasse même les taureaux et par conséquent l'homme. Le gouazara ou couguar, *felis discolor* de Linné, est appelé pouma par Garcillasso, liv. VIII, chap. 8. Il paraît que le même animal se trouve aussi dans l'Amerique septentrionale, et que c'est celui que Charlevoix a décrit sous le nom de tigre du pays des Iroquois; il est moins redoutable que le précédent, et n'attaque jamais l'homme, il grimpe aux arbres. Mais suivant le récit de Buffon sur le jagouar, il est certain qu'il ne l'a décrit que d'après un petit animal probablement envoyé de la Guyanne française; car Dobrizhoffer nous apprend que comme les lions d'Afrique surpassent de beaucoup ceux du Paraguay (les couqards) en taille et en férocité, de même les tigres africains le cèdent en grandeur à ceux du Paraguay. Il vit la peau d'un de ces animaux tué de la veille, qui avait trois aunes et deux pouces de long, ou de même longueur que celle d'un gros bœuf (2). Suivant le même auteur ils tuent et emportent les bœufs et les chevaux, et ils donnent des preuves assez évidentes de leur force pour prouver la fausseté de la théorie de Buffon.

Bouguer (3) dit que les tigres sont aussi gros et aussi sauvages que ceux d'Afrique; heureusement ils sont en petit

(1) *Azara*, tome I, page 85 de l'original.
(2) *Dobrizhoffer*, de Abiponibus, tome I, page 283.
(3) Fig. de la Terre, page 18.

nombre, car un ou deux suffiraient pour désoler une province ; celui-ci, ainsi que le tigre de la Guyane, marqué de raies noires, décrit par *Bancroft*, semblent inconnus à Buffon et aux autres zoologistes. Pernetty, dans son récit du voyage de Bougainville, pag. 121, observe que les tigres, près Monte-Video, sont plus gros et plus sauvages que ceux d'Afrique : il a vu un petit de 4 mois qui avait 2 pieds 3 pouces de haut.

Le chibigouazan est le *felis pardalis* ou l'ocelot de Buffon ; il est très-commun ; il grimpe aussi aux arbres pour manger les oiseaux. Deux autres chats, l'yagoua rundi et l'eyra paraissent entièrement inconnus aux naturalistes d'Europe ; il semble que ces deux espèces, ainsi que le chat pampa, qu'on ne rencontre pas au Paraguay, mais dans les pampas du sud de Buénos-Ayres, ont été confondus avec le chat d'Europe (1). M. Azara passa ensuite aux animaux qu'il comprend sous les noms de furets, que Buffon a nommé mouffettes, et Linné *viverræ*. Ce sont la *viverra vittata*, la *barbata*, et une troisième espèce décrite sous le nom de yagouaré qui, suivant Cuvier, se rapproche de la mouffette du Chili de Buffon, ou viverra conpati de Linné. Viennent ensuite six espèces de didelphes ou de sarigues. On reconnait parmi ces six espèces, le *didelphis virginiana* de Pennant, ou la sarigue à long poil, ou les illinois de Buffon, et peut-être aussi le cayopollin ; mais les autres espèces sont entièrement nouvelles, ou ne se rapportent qu'imparfaitement aux descriptions connues ; elles sont nommées par Azara *fëcondo* ou sarigue à grosse queue, à longue queue, à courte queue, et sarigue nain ; toutes ces espèces, dit l'auteur, sont nocturnes, stupides, ni féroces, ni inquiètes, et on pourrait les apprivoiser (2). On peut observer, d'après Cuvier, qu'aucun vrai sarigue n'est oriental, et qu'on ne trouve en orient que deux genres voisins, les phalanges et les kangurous : c'est par erreur que Séba a donné un grand philandre pour oriental, et qu'il a été en cela suivi par Linné. L'*ursus canorivorus* de Cuvier, ou le raton cra-

(1) *Azara*, tome I, page 160 de l'original.

(2) *Ibid*, page 204 et suiv. *Micouré* n'est pas un nom générique, dans le sens d'Azara.

bier de Buffon, est décrit par Azara sous le nom de agouara-gouazou, dont la première partie signifie renard (1). L'agouarachay, espèce nouvelle, paraît plutôt appartenir au genre du chien qu'à celui de l'ours; on l'a confondu avec le renard d'Espagne. Le couati, *viverra nasua* de Linné, *ursus nasua* de Cuvier, coati noirâtre de Buffon, n'habite point les montagnes comme on la dit, mais les forêts; il y en a de domestiques dans ces contrées, qui y tiennent lieu de chats. La loutre décrite par Azara, ne paraît être qu'une variété de saricovienne, *mustella lutris brasiliensis* de Linné. Le quouyia est une espèce nouvelle de *cavia*; il abonde dans la province de Buénos-Ayres et dans celle du Tucuman; mais il est rare au Paraguay. Le capyigoua est le *Cavia paca*, qui habite, dit-on, l'épaisseur des forêts, et se cache dans les terriers. L'acouti est l'agouti ou *cavia acuti*, qui se trouve dans les bois sous les arbres abattus. La vizcache (le *lièvre des Patagons* des voyageurs) est le *cavia acuchi* ou l'acouchi de Buffon, et peut-être aussi le *lepus viscacia* du Chili, mentionné par Gmelin d'après Molina: on en trouve guères que dans la partie méridionale par le 30e. deg. de latit., point depuis lesquelles elles deviennent plus communes en raison de la proximité du pôle, jusqu'à la terre des Patagons. Elles habitent en familles, et creusent des trous que l'on nomme vizcachères; elles s'établissent dans le voisinage des maisons. Le lièvre pampa est une espèce nouvelle et commune de *cavia* qui habite le 34e. dég. de lat. jusqu'à la terre des Patagons; il s'apprivoise, on mange sa chair, et on fait des tapis de son poil. Le tapiti est le *lepus brasiliensis* de Pallas et autres. L'apéréa est le *cavia cobaya* ou cochon d'inde sauvage, dont Gmelin a fait à tort une espèce particulière; il se cache dans les ronces, n'entre pas dans les bois, et ne forme pas de terrier. Les sept espèces de rats décrites par notre auteur sont entièrement nouvelles et inconnues à tous nos systèmes d'histoire naturelle (1). Le couiy est le coëndon de Buffon, ou l'*histrix brachiura* de la 10e. édition de Linné. Une des parties les plus curieuses de l'ouvrage de M. Azara, est

(1) *Azara*, tome II, page 68 et suiv.

celle où il traite des tatous : on les a classés par le nombre des bandes, qui cependant varient avec l'âge, d'où il s'ensuit que toutes les descriptions doivent être refaites et rapportées à celles qu'il a données : il en décrit huit espèces. Ces singuliers animaux creusent des terriers qu'ils dirigent communément sous un angle de 45 degrés ; mais tout-à-coup il les détournent : ils ont l'odorat très-fin, vivent d'oiseaux, d'œufs de vipères, de petits lézards, de crapaux, de vers. Le grand tatou seul se trouve dans les grands bois du Paraguay : le poyou ou tatou à mains jaune, le tatouax, le tatou noir vivent dans les champs, les chacarras (ou jardins indiens), et sur le bord des bois de la même province ; mais aucune de ces quatre espèces n'habite la province de Buénos-Ayres, où l'on trouve le tatou velu, le tatou mulet, le pichiy et le mataco, qui ne sont point au Paraguay. Le tatou mulet se voit cependant par le 26e. degré et demi de latitude australe, dans la partie méridionale de cette province : toutes ces espèces sont fort grasses, et plusieurs sont recherchées par les Indiens non soumis et les Espagnols. Les tatous de la province du Paraguay ne sortent que de nuits, et ce qu'on aura peine à croire d'animaux ainsi conformés, c'est qu'ils courent plus vite qu'un homme. Le velu, le mulet, le mataco et le pichiy sont moins véloces ; ces quatre espèces vont aussi le jour, et on les prend facilement.

Azara ne compte que trois espèces de singes au Paraguay (1), le caraya, *simia belzebut* où l'ouarine de Buffon, c'est le plus commun dans les forêts épaisses et élevées, et il paraît préférer celles qui sont dans le voisinage des eaux : il est triste, sérieux, paresseux ; il va toujours en famille composée de quatre à dix individus, parce que chaque mâle conduit trois à quatre femelles ; à l'aurore et à la fin du jour ils font retentir les bois de leur voix rauque, forte, triste, et que l'auteur compare au craquement d'une quantité de charrettes non graissées. Azara regarde louarina, ou singe hurleur noir, comme le mâle de l'alouate et du roux (*simia seniculus*), mais

(1) Tome II, page 167.

cela n'est pas prouvé. Le cay, le saï de Buffon, ou la *simia capucina* habite de même les forêts, mais il est plus rare, léger à la course, et difficile à atteindre ; le saïmiri de Buffon n'est, suivant notre auteur, qu'un cay ou saï plus jeune. Le miriquouina, *simia pithecia* de Linné, saki de Buffon, habite les bois de la province de Chaco et de la rive occidentale de la rivière du Paraguay : il paraît, d'après notre auteur, que ce joli singe blanc à face rouge, rapporté par la Condamine, qui se trouve au museum d'histoire naturelle de Paris, et dont Buffon a fait une espèce sous le nom de mico (1), n'est que celle-ci dégénérée, ou un individu albinos. La chair de toutes ces espèces de singes est recherchée par les naturels. Parmi les douze espèces de chauve-souris décrites par Azara, il ne s'en trouve que deux qui soient connues des naturalistes, *vespertilio spectrum* ou vampire, *vespertilio hastatus* ou chauve-souris fer-de-lance, les chauve-souris sont nommées mbopi par les naturels ; ce genre est très-nombreux, et Geoffroy en a observé récemment onze espèces nouvelles dans l'Egypte seule. Le crocodile de l'Amérique, qu'Azara nomme liucaré, d'après les Guaranis, est peu redoutable, et n'attaque que les chiens et autres animaux de moindre taille. Azara ne croit pas qu'il aille au sud plus loin que le 32e. degré de latitude méridionale.

Il y a peu de chose à ajouter à ce catalogue exact et précis, fourni par un observateur encore actuellement résidant sur les lieux, et qui y demeure depuis plus de vingt ans. Les notions que peuvent nous fournir les meilleurs ouvrages des plus grands naturalistes de l'Europe, sur le sujet qui nous occupe, ne méritent pas, à beaucoup près, la même confiance, leurs auteurs n'ayant pas eu les mêmes moyens d'observer. Différens petits quadrupèdes du Chili, indiqués par Molina dans son histoire naturelle de cette contrée, quoiqu'en général peu connus des naturalistes, occupent une place dans leur système, et doivent être ici mentionnés, ne fussent que pour provoquer de nouvelles recherches à leur égard, tel est le castor

(1) *Mico* est, selon Azara, le nom général de toutes ces espèces de singes.

de Chili, *castor huidobrius*, il habite le bord des lacs et des rivières, ne bâtit pas comme le castor commun; sa fourrure est très-estimée. Le *mus coypus*, l'outre ou rat aquatique à queue comprimée à son sommet; le *mus cyanéus* ou mulet bleu; le *mus laniger*, rat laineux; il a, dit-on, les poils très-longs, fins comme de la toile d'araignée, tellement que les Péruviens l'employaient jadis au lieu de la meilleure laine; le *mus maulinus*; l'écureuil du Chili, *siurus degus*, se rapproche du loir, il vit dans des trous qui s'avoisinent et se communiquent autour des broussailles.

Azara donne des détails intéressans sur les chevaux et bêtes à cornes transportés en Amérique en 1535 et en 1552, puis abandonnés et devenus sauvages. Les chevaux sauvages vont par troupes composées de plus de 10,000 individus, presque tous sont bais châtains, il y en a environ un dixième de zain, et quelques-uns de noirs, mais en très-petit nombre, ils diffèrent très-peu des domestiques : on les dompte facilement; et comme les pâturages ne manquent pas, le plus pauvre journalier a son cheval dans le district de Santa-Fé, de Vera-Cruz; il y a aussi beaucoup d'ânes sauvages qui proviennent de la même source; il y a aussi beaucoup de bœufs sauvages, sur-tout dans la province de Chiquito, entre le 15°. et 17°. degré de latitude méridionale, et dans les champs de Monte-Video, qui sont d'une grande ressource; car ces animaux sont, pour les Espagnols et les habitans, ce que les rennes et les chameaux sont pour les lapons et les Arabes; leur chair est la base de la nourriture, et il est à remarquer que l'on préfère celle de la vache même à celle du bœuf ou taureau châtré; on la trouve plus tendre et de meilleur goût; on exporte leurs peaux, et cette exportation a produit plus d'un million de peaux en 1794; on fait avec leurs cornes des vases, des cuillers, des peignes, des pots, des cruches; avec leurs cuirs, des cordes, des liens, des matelas, des cabannes; la graisse supplée l'huile, même pendant le carême; de leur graisse on fait du savon, de la chandelle, les os servent de bois à brûler dans beaucoup d'endroits où il manque, et on les fait flamber par le moyen du suif; les crânes sont des

chaises dont on use dans les estancias (ou maisons de campagnes) ; on fait avec du lait une grande quantité de ragouts, de fromages ; la couleur de ces animaux est sombre et rougeâtre dans les parties supérieures, et noirâtre dans le reste. Bien loin que le taureau ait dégénéré dans l'Amérique, comme le croit Buffon, notre auteur affirme que le bétail de Monte-Video est plus grand que celui de Salamanque, qui est lui-même le plus grand d'Espagne (1) ; mais il avoue cependant que les taureaux ne sont pas aussi légers ni aussi féroces qu'en Espagne, ce qu'il attribue à ce qu'ils ne sont jamais séparés des vaches. Il y a une race naine de corientes qu'il faut distinguer de la race ordinaire des fameux *estancias* des Jésuites. Près du Coin-de-la-Lune, à environ 45 lieues vers le sud-ouest de la cité de l'Assomption, par le 27e. degré de latitude méridionale, il est né un taureau sans cornes, qui a propagé sa race. L'auteur en infère contre l'opinion de Buffon que ce n'est pas faute de pâturage qu'il se trouve en Islande des bœufs sans cornes ; d'ailleurs l'Islande ne manque pas de pâturages.

Une autre race qu'on nomme *nata*, a la tête d'un tiers plus courte et le front garni d'un poil crêpu. Il existe aussi quelques variétés de taureaux qu'on appelle *chiros*, parce qu'ils ont les cornes droites, verticales, côniques et très-grosses à la racine. Les bœufs sauvages s'apprivoisent facilement, et ils pourraient, ainsi que les chevaux, devenir une source de richesse entre les mains d'un peuple plus industrieux. L'avarice irréfléchie des chasseurs en a dernièrement détruit un grand nombre. Dobrizhoffer dit que pour obtenir des mulets on revêtit de jeunes anes de la peau fraîche des poulains, et on les présente aux jumens comme leur propre fruit (2).

Depuis la latitude méridionale de 27 deg. jusqu'aux îles Malouines, les bêtes à cornes et autres animaux ne sentent

---

(1) *Dobrizhoffer*, qui a résidé vingt-deux ans dans le Paraguay, nous apprend, tome I, page 216, que les bœufs sont aussi gros que les bœufs hongrois, la longueur ordinaire étant de trois aunes.

(2) Histoire des Abip., tome I, page 270.

pas le besoin de lécher les terres salines et nitreuses, appelées *barréro's*, parce que les eaux et les pâturages contiennent assez de sel. Mais à partir de cette latitude vers l'équateur, le *barréro's* devient d'une necessite indispensable. Azara assure que les cantons qui en manquent ne sauraient nourrir une seule tête de betail. Le Paraguay oriental et une grande partie du Brésil sont, selon lui, dans ce cas (1).

Dans la grande rivière de Maranon il paraît qu'il y a des espèces d'hypopotames. Dans les hautes montagnes, vers Tucuman, le condor n'est pas rare, il ressemble à une espèce de vaulour, il a une crête rouge, le corps noir avec des taches blanches. L'autruche ne se trouve que dans l'ancien continent; mais il existe en Amérique un grand oiseau que quelques naturalistes ont nommé autruche magellanique, et que Brisson et Montbeillard ont confondu avec le touyou, c'est le *réa américana* de Latham.

Nous parlerons, aux articles *Brésil* et *Guyane*, de quelques autres oiseaux remarquables, qui peut-être se trouvent également dans l'Amérique espagnole. Voyez aussi les articles *Chili*, *Patagonie*, îles *Malouines*.

(1) *Azara*, Quadrupèdes du Paraguay, tome II, page 257 de l'original.

DESCRIPTION PARTICULIÈRE DES POSSESSIONS ESPAGNOLES.

I. VICE-ROYAUTÉ DE LA NOUVELLE-GRENADE.

Cette vice-royauté comprend les trois royaumes ou *reyno's*, de la Terre-Ferme ou *Tierra-Firma*, au nord-ouest, sur l'isthme même; de la Nouvelle-Grenade ou *Nueva-Grenada*, au nord et nord-est, sur la mer des Antiles et l'Orénoco; et de *Quito*, au sud-ouest, sur l'Océan Pacifique.

Royaume de Terre-Ferme.

Ce royaume confine à l'est avec la province et le gouvernement de Carthagène; à l'ouest avec celle de Costa-Rica, dans le royaume de Guatimala, et au nord et au sud avec les deux mers; il a 146 lieues de long sur 90 dans sa plus grande largeur, et 8 dans l'endroit le plus étroit. Ce royaume se divise en trois provinces, qui sont le *Darien* le *Veragua* et celle de *Panama* ou *Terre-Ferme* propre. La province de *Carthagène* en dépend pour le militaire. L'air y est chaud et humide, mais les nuits y sont fraîches et agréables, parce que sur les cinq heures du soir il s'élève un vent de mer qui rafraîchit. La saison pluvieuse, sur-tout à Darien, a près de *neuf mois* de durée. Le sol est montagneux, mais on y trouve des plaines très-fertiles, mais peu cultivées, parce que les naturels du pays s'adonnent particulièrement au commerce des marchandises provenant du Pérou et de l'Europe. Ils cultivent seulement du maïs pour la nourriture des nègres et pour engraisser des bestiaux, dont ils font sècher

sècher la chair au soleil. Il y a aussi des mines d'or, principalement dans la province de Véragua, et qui sont de bon aloi. On trouve dans ces montagnes une infinité d'animaux et d'oiseaux rares et beaux. On y remarque sur-tout l'animal appelé paresseux, dont nous avons déjà parlé.

Parmi les oiseaux, les géographes espagnols remarquent celui qu'on appelle le roi des poules ou *galinaza*, dont les plumes sont très-belles et de différentes couleurs. Il est de la grosseur d'un dindon ordinaire. « Lorsqu'il se trouve quel-» ques moutons ou bêtes mortes sous un arbre où il est, et » qu'il s'en aperçoit, il descend le premier sans qu'aucun de » ses semblables, qui sont en très-grand nombre, ose descen-» dre et y toucher avant qu'il lui ait mangé les yeux et le » cœur. Alors il se retire où il était, et toute la bande descend » à son tour et dévore la proie». Dans la province de Véragua il y a des petits singes de couleur jaune, qui ont une couronne-blanche, et une peau fine et douce comme la soie. Ils sont jolis, mais si délicats, qu'ils meurent aussi-tôt qu'on les tire du pays. On a pris toutes les précautions pour les transporter en Europe, mais inutilement. Il y a aussi beaucoup d'insectes, de couleuvres de différentes espèces, de scorpions très-venimeux, des moucherons, des *nigas* ou insectes qui sautent comme les puces, et qui s'introduisent entre cuir et chair, et une infinité d'autres très-dangereuses. Ce royaume a différens ports sur les deux mers; mais ils sont devenus très-pauvres, ainsi que le pays, depuis qu'on a fait le commerce du Pérou par Buénos-Ayres.

Panama, ville capitale du royaume et gouvernement de la Terre-Ferme, sur les bords de la mer Pacifique ou du Sud, et sur l'isthme auquel elle donne le nom, ce qui la sépare de l'Amérique septentrionale, placé au pied de *l'Amou*, montagne très-haute, fondée par Pedraria Davila l'an 1518. C'était une ville des plus riches et des plus commerçantes du monde, comme étant le passage de tout ce qui venait du Pérou en Europe avant qu'on y fit le voyage par Buénos-Aires et le cap Horne : elle est aujourd'hui bien déchue de son ancienne splendeur.

Porto-Bello, ville et port de mer sur le penchant d'une montagne qui entoure le port, à 11 lieues de Panama et 8 de Carthagène. Elle est au 9°. deg. 33 min. de lat. nord, et

28°. deg. de l'ongit. ouest. Du tems des galions d'Espagne cette ville était une des plus peuplées, parce que la plupart des habitans de Panama y venaient, et sa situation sur l'isthme des deux mers, du Nord et du Sud, la bonté de son port lui donnaient la préférence sur toutes les autres villes pour la foire la plus riche de l'Amérique et du monde, que tenaient les marchands du Pérou et d'Espagne presque tous les ans. On y trouvait en marchandises du Pérou du cacao, du quinquina, de la laine de Vigogne et autres productions. On y apportait des vivres de Carthagène. Enfin, un pays si désert et si abandonné en d'autre tems, devenait le dépôt des richesses des deux mondes. La foire durait deux mois, après lesquels la ville était aussi misérable qu'auparavant. Cette place fut découverte par Christophe Colomb l'an 1502, qu'il lui donna ce nom, à cause de la grandeur, de la profondeur et de la sûreté de son port. Le climat y est très-mal-sain, par la grande chaleur qu'il y fait et l'humidité qui y règne. L'eau y occasionne la dissenterie aux étrangers.

Nata, ville et province du royaume de Terre-Ferme, situées sur le bord du golfe de Parita, dans un terrain agréable, fertile et abondant en grains et en fruits. On y trouve une fabrique de tasses faites d'une terre rouge de différentes figures, estimées au Perou et même en Europe, et dont on fait un grand commerce. Elle est à 30 lieues de Panama, à 79 deg. 10 min. de long. ouest, et à 8 deg. 15 min. de lat. nord.

Veragua. — Cette province a une capitale du même nom; petite ville, mais bien située. Elle abonde en maïs, bétail et porcs. Les habitans filent du coton et le teignent de couleur de pourpre, avec le suc d'un limaçon qui se trouve sur la côte de la mer du Sud. C'est par ce moyen d'industrie, et par un peu d'or que l'on tire des mines, que le commerce s'y soutient.

Darien. — Cette province a 68 lieues de long de l'est à l'ouest, et 50 de large du nord au sud, selon *Alcédo*. C'est un pays montagneux, les plaines sont fertiles, et produisent du cacao et du tabac d'une excellente qualité. Elle est arrosée d'une infinité de rivières, qui entraînent dans leurs sables de l'or qui sort des mines. Le climat est extrêmement humide et mal-sain. Les Indiens sont courageux et hardis, mais cruels et de mauvaise foi, incapables d'être

civilisés. Ils préfèrent la chair du singe, qui abonde dans le pays. Ils vont presque nuds, et n'ont qu'une petite toile pour cacher la nudité, appelée *parapeiri*. Les femmes portent de petits anneaux d'or attachés entre les deux narines, qu'on perce à la naissance des enfans, et elles se laissent croître les cheveux; ils ont une grande vénération pour leurs prêtres, appelés *lera*, qui se peignent le visage de différentes couleurs; ils s'y font des incisions qui les rendent horribles et difformes.

Darien, ville abandonnée, était à 9 lieues de la mer, et à 25 de Panama. C'est la première ville de Terre-Ferme où s'établirent les Espagnols. Le *rio Atrato* s'écoule dans le golfe de Darien; il se rapproche de très-près de la rivière de *Noanamas*, qui se jette dans la mer du Sud.

Carthagène. — Cette province est du gouvernement du royaume de Terre-Ferme, mais sans la juridiction du nouveau royaume de Grenade. Elle a près de 90 lieues de long et 70 de large de l'est à l'ouest. Ce pays est chaud et humide. A Carthagène, selon *Ulloa*, la saison pluvieuse dure depuis mai jusqu'en novembre; la saison sèche ou l'été, depuis décembre jusqu'en avril. Le sol est couvert de montagnes et de bois, mais fertile et abondant en maïs, légumes, fruits, troupeaux et bétails, dont on fait un grand commerce, tant de la peau que du suif. Il produit aussi du bois de teinture d'aussi bonne qualité que celui de Campêche, et abonde en résine, beaume et herbes médicinales. Parmi les différens animaux qui y sont rares, *D. Alcedo* remarque le *perio* léger, ainsi nommé, parce qu'il a la figure d'un chat, et est si lourd, qu'il passe une heure à faire vingt pas seulement; et le *mapureta*, de couleur blanche et de la grosseur d'un petit chien; il est blanc et très-beau, et n'a pour sa défence d'autres armes que de lancer un gros pet, qui épouvante quiconque veut en approcher, et lui donne le tems de se sauver dans les bois. Le pays produit aussi de l'anis, du coton et d'excellent cacao sur les bords des rivières de la Madeleine et de Saint-Jean; toutes deux sont navigables et abondent en crocodiles, tortues et autres poissons. La belle rivière de la Madeleine fait, près de Tequendama, une cataracte imposante; la chûte est de 98 toises ou 588 pieds, selon Humboldt; Bouguer l'avait évaluée à 1,200 pieds.

Carthagène, capitale, une des plus riches et des plus importantes villes de l'Amérique. Son commerce consiste principalement en perles et en émeraudes, et y attire beaucoup d'étrangers. La ville est défendue par plusieurs forts; elle a un bon port et une des baies des meilleures et des plus sûres qu'on puisse trouver. Les habitans sont au nombre de 50,000.

Royaume de la Nouvelle-Grenade.

Ce royaume confine au sud avec les plaines désertes et immenses dites *los Llanos* de *St.-Jean;* à l'ouest avec l'Océan pacifique et le royaume de Quito; à l'est avec la Guyane, et au nord avec la Terre Ferme et la mer des Antilles. Les Indiens l'appelaient autrefois *Candinamarca.* Ce royaume réunit plusieurs climats ou températures différentes : car il y a des endroits inhabitables par la rigueur du froid, où l'on ne trouve que des cerfs, des ours, des lapins et chats de montagnes; d'autres où des prairies fertiles portent toute espèce de semences et de fruits, et d'autres propres au bétail, qui y est en si grande quantité qu'il nuit même aux habitans. Il y a aussi beaucoup de forêts remplis d'oiseaux estimés et connus par leur chant, sur-tout le *toche* de couleur jaune et noire; le *siote* noir, et dont le bout des plumes est doré; le *azulejo* couleur de ciel; le *bagago* jaune et noir. Ils surpassent tous le chant du rossignol et du serein. On n'y distingue pas les quatre saisons, on se croit seulement en été quand il n'y pleut pas; l'air y est très-sain. Il y a des mines d'or qui surpassent en qualité toutes les autres de l'Amérique. Elles produisent ordinairement deux marcs d'argent par quintal, et quelquefois jusqu'à huit marcs. Le cuivre et le plomb abondent par-tout. On y trouve du platine. Les émeraudes, sur-tout celles de la province de Muzo, jouissaient autrefois d'une grande célébrité. On trouve dans les mines du pays des *pantaures* ou pierres précieuses de différentes couleurs, et mêlées de petits grains d'or dans l'intérieur; des diamans, des hyacintes et d'autres pierres d'une vertu singulière pour la fièvre, des grenats fins trés précieux, mais peu estimés à cause de leur abondance. La rivière de la *Hacha* est particulièrement connue par ses belles perles, amethystes et *pantaures.* Les montagnes de ce royaume servent de repaire aux bêtes féroces, en-

tr'autres la *tayo*, courageuse et agile, bien différente des autres qui fuient, elle seule attaque l'homme et le poursuit sans être attaquée la première. Dans la rivière de la Madelaine et autres il y a des crocodiles, des loups marins, des serpents si grands qu'ils avalent un homme. Ce royaume est riche aussi en bois de cèdre, de *muzo*, de brésil, de sassafras. On y récolte de la cochenille et du cacao.

Le *pont naturelle d'Icononzo* est une curiosité digne de remarque. Deux rochers détachés par un tremblement de terre y tiennent un troisième quartier de roche suspendu en l'air.

Santa-Fé de Bogota, capitale de ce royaume, est une ville grande et bien bâtie. Elle jouit deux fois l'année de quatre saisons, on peut dire que c'est un printems perpétuel: car la terre produit toute l'année les mêmes fruits, dont on fait deux récoltes, l'une en juillet et l'autre en janvier. Le froment de l'Europe y vient à côté du *sesamum* de l'Asie. L'air qu'on y respire est si agréable et si sain, que les naturels ont coutûme de dire qu'il faut le recevoir la bouche ouverte. Le sol, selon *Humboldt*, est élevé de 1,360 toises au-dessus du niveau de la mer (1).

Cette ville a une bibliothéque publique, établie en 1772. Le célèbre botaniste *Mutis* demeure ici; il possède de superbes collections d'histoire naturelle (2).

Zipaquira, chef-lieu d'un *partido* ou district, est à 4 lieues nord de Santa-Fé, dans une plaine belle et agréable, qui produit abondamment toutes sortes de grains et de légumes. Il y a de très-riches salines, dont on fait une extraction considérable.

Saint-Jean de Sirou, ville capitale d'une *corrégidorie* de même nom, à 14 lieues de Santa-Fé au nord. Elle se trouve au bas d'une montagne, sur le bord de la rivière de l'Or. Il y vient beaucoup de cacao, de tabac, de coton, de cannes à sucre, de fruits et de riches minéraux d'or. « Le mal vé-» nérien y est très-commun, même parmi les enfans. Les

(1) Journal de Physique, thermidor an XIII.

(2) Diccionario, etc. de Don *Alcédo*, au mot *Santa-Fé de Bogota*.

» habitans sont très-portés aux procès, qu'ils intentent sur » le plus léger motif (1) ».

Pancha. Le chef-lieu de cette *corrégidorie* est *Tocayma*, à 15 lieues sud-ouest de Santa-Fé, au 4°. deg. 16 min. de lat. nord. Elle manque d'eau. Il passe près de-là une rivière dont l'eau est aigre, mais très-salubre pour guérir de la galle étant employée en bain. Alcédo désigne les habitans comme très-sujets aux dartres et au mal vénérien. Il y a une quantité infinie d'insectes vénimeux, comme araignées, couleuvres, vipères et sur-tout des *coyas*, « ani- » mal qui, même sans piquer, est si venimeux, que lorsque » son sang touche à quelqu'un, il cause aussi-tôt la mort » avec des symptômes convulsifs !! » Les forêts sont remplies de bois de cèdre, de noyers, de grenadiers, de deux sortes de gayac qui, selon Alcédo, souvent se pétrifie. Elle produit beaucoup de cacao, du tabac si fort qu'on ne peut le fûmer; des cannes à sucre et du maïs. La rivière de Bogota y fournit beaucoup de poissons; il y vient une espèce de pins qui sert à purger et à faire vomir. On y trouve aussi du cuivre très-fin et des pierres d'aimant.

Tunia.—Cette *corrégidorie*, dont la capitale porte le même nom, est à 25 lieues nord de Santa-Fé, à 75 deg. 10 min. de long. ouest, et à 5 deg. 25 min. lat. nord. Son terrain est fertile en légumes et fruits exquis, et en tabac d'excellente qualité : elle donne aussi du salpêtre; c'est pour cela qu'on y trouve les seules fabriques de poudre qu'il y ait dans tout le royaume; il y a aussi des mines d'or, et une d'émeraude fine, dite de *Somonduco.*

Duitama.— Cette ville est située entre Paipa et Santa-Boza. Il vient dans son territoire beaucoup de blé, de maïs, de patates, des bestiaux, dont on fabrique la laine: il abonde en jonc, appelé *esparte*, dont on fait des nattes, et en *coca*, plante dont le suc est nourrissant et d'un bon goût.

Velez. Cette ville est la seconde *poblacion* ou établissement formé par les Espagnols dans ce royaume. Ses environs sont extrêmement fertiles en maïs, dont on fait deux récoltes par an, en manioc, grenades, *platanos*, une espèce de melons rouges, pins et plusieurs bois rares.

(1) *Alcédo*, Ibid.

Le canton fournit aussi beaucoup de chevaux et d'excellentes mules. La ville a des rafineries de sucre, qui, jointes au miel et à l'eau-de-vie, font le principal commerce des habitans. Elle est près d'un volcan, à 30 lieues de Santa-Fé, et à 15 à l'ouest de Tunsa, à 5 deg. 48 min. de lat. nord (1).

Saint-Gil. Cette ville, appelée aussi *Sainte-Croix*, est à 70 lieues nord de Santa-Fé. Son air est doux et sain : elle abonde en cannes à sucre, en platanos ou espèce de melons rouges excellens, *yucas*, plante dont on fait du pain dans presque toute l'Amérique, que les Européens préfèrent au pain de farine, on en fait aussi de l'amidon ; ses environs produisent du tabac, du coton et du fruit : son grand commerce est en toile de coton et tabac.

Chita. Cette *corrégidorie*, dont la capitale porte le même nom, confine à l'ouest avec les montagnes de Bogota, à l'est et au sud avec la fausse rivière de l'Orénoque ou le Guavari. Son terrain est très-fertile en blé et maïs, dont les grains sont très-gros : il y a aussi des vaches et des chèvres en quantité. Il y croît des palmiers aussi gros que ceux de la Palestine et de la Barbarie ; ils donnent d'excellens fruits.

Muzo. — Cette *corrégidorie* a pour capitale *Savita.* L'air y est sain et doux ; il y a aussi des eaux excellentes. Son sol est extrêmement fertile. Elle abonde en bestiaux et en chèvres.

Antioquia. — Cette province, dont la principale ville est *Santa-Fé d'Antioquia*, confine au nord avec celle de Carthagène ; au sud, avec celle de Popayan ; à l'ouest avec celle de Choco. Elle abonde en fruits, et elle est riche en mines, dont elle fait son principal commerce. On y trouve aussi des hyacinthes, des grenats et du crystal de roche ; mais elle n'est que faiblement peuplée.

En allant au nord de Santa-Fé de Bogota, et en suivant les côtes de la mer des Antilles, nous trouvons les provinces et villes dont les noms suivent :

Sainte-Marthe. — Capitale d'une province du même nom, avec un bon port défendu par deux forts, et très spacieux.

(1) *Alcédo*, au mot *Velez*.

La belle rivierre de *Gaira*, qui passe auprès, a sur ses bords un arbre appelé de bœure, dont les feuilles brillantes servent à blanchir, jettent une écume comme du savon, et guérissent les vers des enfans (1). Le pays abonde en bois et oiseaux de différentes espèces, et en bétail. Son commerce consiste en suif, peaux, coton, anis, cacao, bois de brésil, sucre, miel, vanille et blé. On y trouve aussi des mines d'or et d'argent, et d'abondantes salines. On y fabrique de belle vaisselle de terre et de la toile de coton.

Ocana. Ville petite mais agréable et belle, dont le terrain est très-fertile. Le blé et le sucre y sont d'une excellente qualité : le sexe y est beau. Elle est située à l'est de la rivière de la Madelaine, sur le bord de celle de *Oro*, avec un port commode sur celle de Labrixa, qui communique à la rivière de la Madelaine : lat. nord 7 deg. 55 min.

Des capucins-missionnaires ont réunis ici plus de 3,000 familles indiennes, dans huit jolis villages.

Rio de la Hacha. — Cette province, quoique fertile, ne renferme qu'un petit nombre d'habitans Espagnols. La pêche des perles sur les côtes est assez abondante. *Rio de la Hacha*, capitale de la province, est une place bien connue des Hollandais, qui y fesaient un grand commerce de contrebande.

Maracaibo. La capitale de cette province s'appelle de même (2); cette ville est sur les bords d'un lac du même nom : elle a un port très-commode pour la construction, par l'abondance de ses bois. Son commerce consiste principalement en cacao, bois, cuirs provenans de toute sorte de bétail qu'elle nourrit dans ses plaines immenses.

Merida. — Cette province est remplie de montagnes très-élevées; sa capitale porte le même nom.

Vénézuéla avec la *côte de Caracas.* — Le golfe de Vénézuéla est en avant du lac Maracaïbo; mais il n'y a plus de ville de ce nom, quoiqu'en disent plusieurs géographes. La province de Vénézuéla s'étendait autrefois tout au tour du lac Maracaïbo; aujourd'hui plusieurs cantons en sont

(1) Sans doute le *croton sebiferum.*

(2) On lui donne aussi le nom de *Nouvelle-Zamore*, selon *Alcédo.*

détachés. On désigne dans le commerce toutes les côtes, depuis le golfe de Vénézuéla jusqu'à la Trinité, sous le nom de la côte de Caracas.

Saint-Léon de Caracas, capitale, a une foire pour le commerce de cacao et de sucre; lat. ouest 69 d. 35 m., lat. nord 10 deg.

Truxillo (1). « Cette ville a changé cinq fois de place, » tantôt à cause des bêtes venimeuses ou d'insectes trop in- » commodes, et tantôt pour la grande chaleur. Ses habitans » sont si doux et si tranquilles qu'ils ne connaissent point » les procès; il suffit de dire qu'on est de Truxillo pour » passer pour honnête et bien intentionné. C'est une ville » belle et opulente par son commerce, et particulière- » ment par celui de cacao; mais elle a beaucoup perdu » de son ancienne splendeur depuis que le flibustier Gram- » mont, français, la brûla en 1678 : on récolte beaucoup » de blé, d'orge, de maïs et de coton. Il y a des rafineries. » On y fait des conserves excellentes. Elle produit de tous » les fruits de l'Amérique et même de l'Europe, et enfin » de tout ce qui est nécessaire à la commodité de la vie. » Les habitans ont tous une grosseur à la gorge, appelée » *coto*, qu'on dit provenir des eaux qu'on y boit ».

Nouvelle-Barcelone. — Nous n'avons aucuns détails à donner sur cette province : elle est située entre Vénézuéla et Cumana; sa capitale porte le même nom.

Cumana. — Cette province est appelée aussi Andalousie; elle a 76 lieues d'étendue depuis la pointe de Terre-Ferme à l'est, jusqu'à l'embouchure de la rivière nommée *Unare* à l'ouest, et 270 lieues depuis la côte de la mer jusqu'au pays des Amazones. C'est, dit M. *Humboldt* (2), un pays des plus chauds, mais des plus sains de la terre; il est déchiré par des tremblemens de terre affreux et fréquens. Des plaines immenses y restent incultes à cause des inondations des rivières qui descendent des montagnes. Toute la côte est abondante en poisson excellent et de différentes espèces, dont on a un grand débit, étant salé. Il y a différens ports très-commodes et très-sûrs, et des salines.

---

(1) Diccionario géografico, etc., par *Alcédo*, au mot *Truxillo*.
(2) Journal de physique, thermidor an XIII.

Cumana, capitale près de la mer, est à 66 deg. 45 min. de lat. ouest, et 10 deg. 20 min. de lat. nord. Il y a dans le golfe de Cumana un gouffre qui engloutit tout ce qui en approche, sans que rien y reparaisse: ce golfe s'appelle aussi *golfe de Cariaco.*

Guayana. — Nous comprenons sous ce nom tout le terrain que l'Espagne possède ou reclame depuis les bords de l'Orénoque jusqu'aux frontières du Brésil. On ignore les vraies limites de cette province et même l'interieur. On y trouve le bois de gayac, d'acajou, de gayacan, de grenadille, de brésil, de ceiba ou grand arbre épineux, qui produit un suc venimeux, de cèdre, de salspareille, anis, miel, cire, cannes à sucre, maïs, melons, prunes, le tout sans culture; beaucoup d'animaux féroces, comme lions, tigres, ours, etc.

San-Thomas de Guyana est la capitale; son commerce est en tabac et cuirs. Elle est à 40 lieues de l'embouchure de l'Orénoque, à 66 deg. 26 min. de long. ouest, et à 8 deg. 8 min. 24 sec. de lat. nord, selon les observations de M. Humboldt. *Alcédo* la place plus *à l'est* de 2 deg.

M. de Humboldt a pénétré dans l'intérieur de ce monde inconnu. « La mission d'*Esmeralda* est le poste le plus reculé. » Cette mission, composée de quelques cabanes, est située, » selon notre savant voyageur, à 3 deg. 13 min. 26 sec. lat. » nord, et à 68 deg. 38 min. de long. ouest de Paris.

« Les Indiens *Guaïcas*, race d'hommes très-blanche, très-» petite, presque pigmée, mais très-belliqueuse, habitent » le pays à l'est de Passimoni. Les *Guajaribes*, très-cuivrés, » et extrêmement féroces, antropophages même à ce qu'on » croit, empêchent les voyageurs de pénétrer jusqu'aux sources de l'Orénoque. Les mosquitos et milles autres insectes » piquans et venimeux peuplent ici les forêts solitaires. Les » rivières sont remplies de crocodiles et de petits *poissons* » *caribes*, dont la férocité est également à redouter.

» Le poste de *Caricana* est à 6 deg. 34 min. 5 sec. lat. » nord, et 70 deg. 18 min. long. de Paris. *Javita* est à 2 deg. » 49 min. latit., et 70 deg. 30 min. de longitude. Enfin, *San-*» *Carlos*, sur le rios Négro, qui marque le terme des con-» quêtes portugaises, se trouve à 1n deg. 52 min. 4 sec. lat. » nord, et à 70 deg. 10 min. de long ». On doit desirer ardem-

» ment la publication des cartes de M. Humboldt, fondées » sur une suite d'observations astronomiques ».

Au sud-est de Santa-Fé de Bogota, et dans l'intérieur du pays, se trouvent la province de *San-Juan de los Llanos*, dont nous avons déjà décrit les plaines brûlantes et stériles, et celle de *Caguan*, qui n'est pas d'une nature bien différente.

Au sud-ouest de Santa-Fé nous voyons les provinces et *corrégidories* suivantes :

Popayan. — Cette province, dont la capitale porte le même nom, a 128 lieues de long, du nord au sud, et 100 lieues de large, de l'est à l'ouest. Elle est fertile, et abonde en bétail, légumes, fruits excellens, cannes à sucre, miel, suif, tabac et coton. La ville fait un très-grand commerce avec le royaume de Quito, en y envoyant les marchandises qu'elle tire de l'Europe par Carthagène, prenant en échange des draps, de la toile, des étoffes et des cotonnades. Elle tire aussi de Santa-Fé de Bogota des toiles plus fines que celles de Quito, des cuirs, qu'elle paie argent comptant : elle y achète aussi de la poudre d'or. Elle y porte toutes les marchandises de l'Europe, du fer et de l'acier du pays, et toutes sortes de verres; elle fait aussi le même commerce avec la province d'Antioquia, prenant en échange de l'or en poudre. On trouve dans ce pays des mines d'or, d'argent qu'on fait exploiter par des nègres esclaves. La province est arrosée par plusieurs grandes rivières, dont la plus considérable est *Cauca*, qui se jette dans la rivière de la Madeleine. Les montagnes abondent en divers animaux et oiseaux, ainsi qu'en différens bois précieux. La latit. de la capitale est de 2 deg. 25 min. nord.

Pasto, dite aussi *Villa-Viciosa*, chef-lieu d'une *corrégidorie* de la province de Popayan; à 1 deg. 30 min. lat. Elle abonde en bons pâturages, d'où lui vient le nom de *Pasto*; dans ses forêts se trouvent certains arbres qui distillent une résine appellée *moamopa*, dont on fait un vernis très-beau et très-solide, que l'eau bouillante ne peut ôter, ni même les acides.

Almaguer. Cette ville a dans ses environs quelques mines d'or; elle est à 7 lieues de Popayan.

Neiva. — Ce district, dont la ville est la *Conception de*

Valle de Neiva (1), est très-étendu, selon *Alcédo*. Elle abonde en mines d'or et d'argent, en fruits, comme maïs, patates, çacao, tabac, cannes à sucre. Elle a des cèdres, des noyers et des gayacs, dont le bois se change en pierre à fusil. Le bétail y est si abondant qu'elle en fournit à tout le royaume, et particulièrement à la capitale de Santa-Fé de Bogota. » Il règne dans ce pays une épidémie appelée *del carate*; » le sang se corrompt et sort par tout le corps, en causant » beaucoup de demangeaisons. Cette maladie se propage dans » les familles ».

Choco.—Cette grande province dépend, dans l'ordre judiciaire, de celle de Popayan. Elle est bornée au sud-est et à l'ouest par la mer du Sud, et au nord par la province de Darien, au sud par celle de Barbacoa. Elle est pleine de bois, et partagée par une chaîne de montagnes des Andes qui va jusqu'à l'isthme de Panama. Elle abonde en cacao excellent et en mines d'or, dont elle fait un grand commerce avec Popayan. Beaucoup d'esclaves nègres, métis, mulâtres et même quelques blancs sont employés à ces mines, dont le travail est très-lucratif. On y trouve beaucoup de tigres d'Amérique, de sangliers sauvages, de crocodiles, de caïmans, de perroquets, de singes de toutes espèces. Cette province s'étend 48 lieues du sud au nord, et 39 de large de l'est à l'ouest. Sa ville capitale est *Novita*.

Les îles situées devant la côte de Choco et de Barbacoas sont peu connues. On remarque l'île *de la Gorgone*; elle est digne de son nom. « Elle est l'effroi de la nature. » Un ciel chargé d'épais nuages, où mugissent les vents, » où les tonnerres grondent, où tombent, presque sans » relâche, des pluies orageuses, des grêles meurtrières, » parmi les foudres et les éclairs; des montagnes couvertes » de forêts ténébreuses, dont les débris cachent la terre, » et dont les branches entrelacées ne forment qu'un épais » tissu, impénétrable à la clarté; des vallons fangeux, où » sans cesse roulent d'impétueux torrens; des bords hérissés » de rochés où se brisent, en gémissant, les flots émus » par les tempêtes; le bruit des vents, dans les forêts,

(1) A 3 deg. 4 min. latit. nord, selon *Alcédo*.

» semblables aux hurlemens des loups et au glapissement » des tigres ; d'énormes couleuvres qui rampent sous l'herbe » humide des marais, et qui, de leur vastes replis, embras- » sent la tige des arbres ; une multitude d'insectes qu'en- » gendre un air croupissant, et dont l'avidité ne cherche » qu'une proie : telle est l'île de la Gorgone, et tel fut l'asile » où Pizarre vint se réfugier avec les douze compagnons » qui lui restèrent fidèles lorsque le vice-roi de Panama » l'eut rappellé (1) ».

Royaume de Quito.

Ce royaume est un des pays les plus intéressans et les plus singuliers de la terre. Le sol du vallon de Quito est élevé au-dessus du niveau de la mer de quatorze cent-soixante toises, c'est-à-dire, plus que le Canigou et le Pic du midi, les plus hautes montagnes des Pyrénees. Une double chaîne de montagne environne ce vallon delicieux ; quoiqu'il se trouve sous l'équateur, il y règne un printems perpétuel ; les arbres y sont toujours couverts de feuilles et de fruits de toutes espèces ; elle abonde en bestiaux, dont la laine sert à fabriquer toutes sortes d'etoffes, qui forment son principal commerce pour tout le Perou. Elle fait aussi de la toile de coton très-fine, et qui égale pour le moins celles qui viennent d'Angleterre. Il y a des mines d'or, d'argent, de cuivre et autre métaux qui ont été abandonnées, ainsi que les mines de vif-argent, de rubis, d'améthystes, d'émeraudes, de crystal de roche et de beau marbre de différentes qualités.

Ce royaume est arrosé d'une infinité de rivières, dont les plus considérables vont se perdre dans celle des Amazones ou de Maragnon ; d'autres se jettent dans la mer Pacifique ; parmi celles-ci on remarque la rivière des Emeraudes, (*das Emeraldas*), sur les bords de laquelle on a trouvé jadis les pierres précieuses dont elle porte le nom.

Mais cette contrée brillante n'est pas le séjour de la paix ni de la tranquillité. Ce n'est pas sans raison que le sensible Marmontel s'écrie : « Malheur aux peuples voisins de

(1) *Marmontel*, les Incas, ch. 18.

» ces montagnes sourcilleuses, dont le pied n'a jamais trempé dans l'Océan, et dont la cîme s'élève au-dessus des » nues ! Ce sont des soupiraux que le feu souterrain s'est » ouvert, en brisant la voûte des fournaises profondes où » sans cesse il bouillonne. Il a formé ces monts des rochers calcinés, des métaux brûlans et liquides, des » flots de cendre et de bitume qu'il lançait, et qui, dans » leur chute, s'accumulaient aux bords de ces gouffres ouverts. Malheur aux peuples que la fertilité de ce terrain » perfide attache : les fleurs, les fruits et les moissons couvrent l'abîme sous leurs pas. Ces germes de fécondité, » dont la terre est pénétrée, sont les exhalaisons du feu » qui la dévore ; sa richesse en croissant présage sa ruine, » et c'est au sein même de l'abondance qu'on lui voit engloutir ses heureux possesseurs ».

Le *Pichincha* est un des volcans les plus grands de la terre, son cratère, creusé dans des porphyres basaltiques, a été comparé, par M. de la Condamine, au cahos des poètes. Cette bouche immense était alors remplie de neige ; mais M. Humboldt la trouva embrasée. Ses deux éruptions les plus remarquables datent de 1538 et de 1660.

Le *Cotopaxi* est encore un volcan redoutable. Ses éruptions ont été terribles en 1738, 1743, 1744, 1750 et 1753. En 1753 la flamme s'élevait à 500 toises au-dessus du sommet de la montagne. En 1743, le bruit de l'éruption se fit entendre à 120 lieues. Le volcan a lancé, à 3 lieues dans la plaine, des éclats de rochers de 12 à 15 toises cubes.

Le tremblement de terre du 7 février 1797 doit être compté parmi les plus grandes catastrophes que le globe ait subies. Quarante mille hommes y périrent ; les plaines souvrirent et vomirent des torrens d'une eau hydro-sulphureuse. M. de *Humboldt* s'est assuré que plusieurs montagnes volcaniques se sont considérablement abaissées depuis l'époque où la Condamine les visita.

Quito, ville célèbre dans les fastes de l'astronomie et de la géographie, par les travaux de MM. de la Condamine, Bouguer, etc., etc. Les habitans sont très-industrieux et excellens dans la plupart des arts et metiers. Ils fabriquent sur-tout des draps et des cotons, qu'ils teignent

tons en bleu ; ils en fournissent tout le Pérou. Le commerce de la ville est aussi très-actif. On estime le nombre des habitans à 50,000 individus, en grande partie *métis* ou nés du sang espagnol et indien. La ville est le siége d'un président, d'un tribunal suprême, d'un évêque, etc. Les rues sont d'un niveau trop inégal pour qu'on puisse s'y servir des voitures. Les maisons sont construites en briques non cuites ou en terres, et ont rarement plus de deux étages.

Atacamès.—Cette province est située entre Guayaquil et Barbara, sur la côte de la mer du Sud. Elle touche à celle de Popayan. Elle a 56 lieues de long ; sa température est fertile en toute espèce de fruits, sur-tout en cire, beaume, copal ou gomme dite aussi *anime*, goudron, vanille et achiote, grand arbre des Indes propre à la teinture, anis, tabac et cacao, préféré à celui de Guayaquil : on trouve quantité d'or dans ses rivières. Il y avait autrefois des mines d'émeraudes très-estimées, d'où lui vient son nom.

Limones est le port principal.

Ibarra. — Cette province est bornée au nord par la province de Patos. Elle a 20 lieues de long. Son climat est chaud, mais fertile et abondant en cannes à sucre et coton, dont on fabrique toutes sortes d'étoffes très-fines, comme couvertures, pavillons, bas, bonnets, dont elle fait son principal commerce. Ses campagnes sont très-bien peuplées et bien cultivées. Les conserves de *Gayaba* sont très-estimées.

San-Miguel d'Ibarra, située dans une grande plaine. Cette ville a près de 10,000 habitans.

Otobalo, chef-lieu d'une jurisdiction particulière ; la ville, quoique n'ayant que le titre de bourg, compte 18.000 habitans. Les environs même sont très-peuplés, à cause des manufactures de draps qui y fleurissent.

Tacunga (1). — Cette province, dont la capitale porte le même nom, est bornée au nord par celle de Quito. Elle a 21 lieues de l'est à l'ouest, et 14 du nord au sud. Elle

(1) Et non pas *Latacunga*, comme quelques géographes français écrivent. Pourquoi mettrait-on un article *français* devant un mot *péruvien* ?

produit beaucoup de blé, d'orge et laine de toutes espèces, dont elle a des manufactures très-renommées. On y fait aussi de la belle vaisselle de terre rouge. Il y a des bains d'eaux médicinales; elle abonde en nitre, dont on fait beaucoup de poudre à canon, aussi bonne que celle d'Europe. Ses habitans sont laborieux et industrieux; ils ont des fabriques de draps et autres étoffes, dont ils font un grand commerce, ainsi que de la viande salée de sanglier, qui se vend à Quito, et qui est d'un goût excellent.

Guayaquil. — Cette province a une capitale du même nom, située au 2e. deg. 27 min. de lat. sud. C'est un port de mer et un atelier de construction très-commode, à cause des forêts qui en sont très-près. On y fait un grand commerce de toutes sortes de poissons, de bêtes à cornes, de coton, de tabac en feuille, de sel, de cire, de riz, de miel, de cocos, qu'elle envoie dans toutes les villes du Pérou, et d'où elle tire en échange des étoffes, des tapis, des toiles, de la farine, des jambons, des fromages et du sucre. Elle reçoit aussi de Guatimala et de Micaragua du tabac en poudre, de l'anis, de la résine, du goudron et des drogues pour les apothicaires; et de la Terre-Ferme toutes les marchandises qui viennent de l'Europe. Son commerce continuel la rend une des plus opulentes et des mieux approvisionnées de ce qui est nécessaire pour la commodité de la vie de l'homme.

Il se trouve dans la rivière de Guayaquil une infinité de crocodilles ou *caïmans*, qui ont jusqu'à 18 pieds de long, que les Indiens prennent d'une manière singulière et sans aucune peine. Ils attachent un paquet de baguettes d'un bois dur et pointu des deux bouts, avec un cuir par le milieu, et le jettent à l'endroit où ils savent que le crocodile sort de l'eau: aussitôt qu'il le prend dans sa geule ils firent avec une corde attachée au paquet, qui se retourne dans sa mâchoire qu'il ne peut plus fermer, et ils en font comme un jouet d'enfant.

« La végétation des environs de Guayaquil, dit M. de » Humboldt, est d'une majesté au-dessus de toute descrip- » tion; les palmiers, les scitaminées, les *pluméria*, les *ta- » berna montana* y abondent ». Don *Alcédo* dit que l'on trouve dans la province de Guayaquil une espèce de bois fort

fort et solide, qu'on préfère pour la construction des petits vaisseaux, spécialement pour la quille et les courbes, parce qu'il est incorruptible, et qu'il résiste aux vers plus que tout autre; il est très-facile à travailler. Sa couleur est foncée; on le nomme *guachapeli* et *guarango*. On trouve aussi dans la même province une canne appelée *gradua*, qui est très-grosse. Elle a plus de 30 pieds de haut sur un demi pied de diamètre, et près de deux pieds d'un nœud à l'autre. Elle renferme au-dedans une eau cristalline et agréable à boire, et qui sert de rafraîchissemens aux voyageurs dans les grandes chaleurs.

Quixos et Macas. — Ces deux provinces sont à l'ouest de celle de Quito; plusieurs grandes rivières qui l'arrosent vont se jeter dans le Maragnon. Cette contrée produit du coton et du tabac : elle a aussi des mines d'or et de *lapis lazuli*. On y trouve de la résine, dite de *storax*, de couleur rouge, et qui jette une odeur agréable. On y fait une abondante récolte de canelle assez estimée. Les habitans sont très-exposés aux incursions des Indiens sauvages. Les villes sont peu dignes de remarque.

Riobamba.—Cette corrégidorie a pour chef-lieu une ville du même nom, située au pieds du Chimboraço, dans un climat très-froid. Le canton est rempli de fabriques et manufactures.

Ambato, chef-lieu de jurisdiction, est située près d'une très-belle et grande rivière; abondante en viande et en fruits. Le terrain est si gras et si fertile en grains, qu'on sème, récolte et bat du blé le même jour toute l'année. Il y a aussi des plantations de cannes à sucre, de cochenille, dont ils se servent pour la teinture.

Cuenca.—Cette corrégidorie est située au sud de la précédente, la capitale porte le même nom (1); les habitans de cette ville sont remarquables par leur extrême paresse, funeste effet d'un climat très-doux et d'un sol très-fertile. Le pays produit abondamment toute espèce de bétail, d'oiseaux, de grains, de légumes, et du coton, dont on fabrique de très-belles toiles, et dans plusieurs bourgades il y a des

(1) A 2 deg. 54 min. 9 sec. lat. sud, et 80 deg. 43 min. long. ouest de Paris. (*Humboldt*).

mines d'or et d'argent, de cuivre, de mercure, de soufre, mais elles sont délaissées. Son principal commerce consiste en tapis de qualités supérieures. On y trouve aussi en abondance du quinquina et de la cochenille pour la teinture des étoffes du pays, qui passe pour les meilleures de toutes celles de l'Amérique, ainsi que les cuirs et les maroquins qui s'y fabriquent. On fait aussi des fromages semblables à ceux de Parme, qu'on porte à Lima et à Quito. Le sucre qui s'y rafine en très-grande quantité, est très-fin et très-recherché, ainsi que les conserves et les confitures sèches de différens fruits appelés *Boîtes de Cuenca*. On y a aussi établi une fabrique de chapeaux depuis peu d'années.

Vers la partie du sud se trouve une hauteur appelée *Tarque*, célèbre pour être l'endroit où MM. Godin, Bouguer et la Condamine, de l'académie de Paris, aidés et accompagnés de Georges Juan et Dom Antoine Ulloa, formèrent la base de la méridienne en 1742.

Loxa. — Cette province est située au sud de la précédente. On y récolte beaucoup de cochenille pour la teinture. Il y a aussi des mines d'or d'une médiocre qualité, et dont on se sert seulement pour les bijoux ordinaires, comme boucles, reliquaires, tabatières etc.; mais la principale richesse de ce pays est le *quina* ou quinquina, qui s'appelle dans le pays *écorce de loxas*, et qui ne se trouve pas beaucoup ailleurs que là.

Loxa, ville située à 4 d. lat. sud, et 81 d. 12 m. long. ouest. Ses environs sont si abondans en toutes sortes de grains et fruits, qu'on en laisse plus perdre qu'on n'en recueille, faute de bras pour en faire la récolte. Elle fournit les autres provinces de bêtes à cornes et de mulets, jusqu'à la ville de Quito. Son plus fort commerce se fait en étoffe de laine et de coton, dont il y a beaucoup de fabriques, et en tapis très-estimés.

San-Juan de Bracamoros, — Cette corrégidorie, dont la capitale porte le même nom, était célèbre par ses mines; au reste, elle n'est pas très-fertile. Il y vient du tabac et du coton : la ville a 4,000 ames.

Maynas. — Cette immense province s'étend depuis celles de Macas et de Juan de Bracamoros, jusqu'aux confins du Brésil ou des colonies portugaises. Les Espagnols prétendaient même l'étendre jusqu'au fameux méridien ou

ligne de démarcation que le pape Alexandre VI traça entre les domaines du roi d'Espagne et ceux de Portugal.

San-Francisco de Botia et *la Laguna* sont deux petites villes ; les autres établissemens sont des missions et des postes militaires. Les *Maynas* et les *Omaguas* sont les principales nations indigènes. Un petit nombre s'est fixé près les missions. La plus grande partie va errant dans les forêts, et presque nud : ils ne vivent que de la chasse et de la pêche. Le pays produit de la cire blanche et noire et du cacao.

II. VICE-ROYAUTÉ DE LIMA.

La vice-royauté de Lima comprend l'*audiencia* de Lima, la province de la Paz et la présidence ou *audiencia* de San-Yago, dans le Chili propre. Comme le Chili est séparé du reste de la vice-royauté par l'*audiencia* de Charcas, cédée à la vice-royauté de Buénos-Ayres, nous laisserons cette présidence de côté, et nous ne parlerons ici que de l'audiencie de Lima avec la province de la Paz. C'est la partie principale de l'ancien Pérou.

Sur les Péruviens, *leurs lois, culte, mœurs et la destruction de leur empire.*

Les *Péruviens*, victimes de l'avidité et de la barbarie des Européens, méritent que l'histoire les recommande à la justice de l'incorruptible avenir.

Anciennement ce vaste pays était habité par des peuples sans lois, sans discipline et sans mœurs. Errans dans les forêts, ils vivaient de leur proie et des fruits qu'une terre inculte semblait produire par pitié. Leur chasse était une guerre que l'homme fesait à l'homme.

Les vaincus servaient de pâture aux vainqueurs. Ils n'attendaient pas le dernier soupir de celui qu'ils avaient blessé pour boire le sang de ses veines (1) ; ils le déchiraient tout vivant. Ils fesaient des captifs, et ils les engraissaient pour leurs festins abominables. Si ces captifs avaient des femmes, ils les laissaient s'unir ensemble, ou ils rendaient eux-mêmes leurs esclaves fécondes, et ils dévoraient les enfans qui en naissaient.

(1) *Garcilasso*, liv. I, chap. 12.

Quelques-uns d'entre eux, par l'instinct de la reconnaissance, adoraient, dans la nature, tout ce qui leur fesait du bien, les montagnes, mères des fleuves, les fleuves mêmes et les fontaines qui arrosaient la terre et la fertilisaient, les arbres qui donnaient du bois à leurs foyers, les animaux doux et timides, dont la chair était leur pâture, la mer abondante en poissons, et qu'ils appelaient leur nourrice (1); Mais le culte de la terreur était celui du plus grand nombre. Ils s'étaient fait des Dieux de tout ce qu'il y avait de plus hideux, de plus horrible; ils adoraient le tigre, le lion, le vautour, les grandes couleuvres; ils adoraient les élémens, les orages, les vents, la foudre, les cavernes, les précipices; ils se prosternaient devant les torrens dont le bruit imprimait la crainte, devant les forêts ténébreuses, au pied de ces volcans terribles qui vomissaient sur eux des tourbillons de flammes et de rochers brûlans.

Après avoir imaginé des Dieux cruels et sanguinaires, il fallut bien leur rendre un culte barbare comme eux. L'un crut leur plaire en se perçant le sein, en se déchirant les entrailles; l'autre, plus forcené, arracha ses enfans de la mamelle de leur mère pour les égorger sur l'autel.

L'orgueil national s'était allié à la superstition. Ils regardaient ces Dieux cruels comme les ancêtres de leurs tribus. Les uns, comme ceux de Cuba, des Quinvala et de Tacmar, fiers de se croire issus du lion, qu'adoraient leurs pères, se présentent, encore vêtus de la dépouille de leur Dieu, le front couvert de sa crinière, et portant dans les yeux son orgueil menaçant. D'autres, comme ceux de Sulla, de Vilca, d'Hanco, d'Urimarca, se vantent d'être nés, ceux-là d'une montagne, ceux-ci d'une carverne, ou d'un lac ou d'un fleuve, à qui leurs pères immolaient les premiers nés de leurs enfans (2).

La providence divine eût pitié de ce monde livré au génie malfesant. Elle y envoya le sage et vertueux Manco et la belle Oello, sa sœur et son épouse (3).

Personne ne sut dire de quel pays était venu ce couple

---

(1) *Mama Cocha*, mère mer.
(2) *Voyez* Garcil., liv. I, chap. 2.
(3) Garcil., liv. I, chap. 15.

bienfesant. On les crut descendus du ciel. On montre encore dans un lac, près Cusco, l'endroit célèbre et révéré où ces enfans du Soleil descendirent (1). Les sauvages, répandus dans les forêts d'alentour, se rassemblèrent à leur voix. Manco apprit aux hommes à labourer la terre, à la semer, à diriger le cours des eaux pour l'arroser; Oello instruisit les femmes à filer, à ourdir la laine, à se vêtir de ses tissus, à vaquer aux soins domestiques, à servir leurs époux avec un zèle tendre, à bien élever leurs enfans.

Aux dons des arts ces fondateurs ajoutèrent le don des lois. Le culte du Soleil, leur père, ce culte inspiré par l'amour, fondé sur la reconnaissance, fut la première de ces lois et l'ame de toutes les institutions.

La voix d'une religion douce et bienfesante rassemble de toutes parts ces peuples barbares. Ils apprennent à s'aimer, à s'entr'aider; ils renversent les autels sanglans élevés aux lions et aux tigres; ils quittent la vie errante des forêts. La terre, labourée par ses habitans, ouvre son sein fécond, et se revêt de riches moissons.

Cusco fut bâti par leurs mains; cent villages l'environnèrent (2); et le vénérable Manco, avant d'aller se reposer auprès du Soleil son père, vit prospérer, dès sa naissance, l'empire qu'il avait fondé.

Sinchi Rocha, son fils aîné, lui succéda; et, comme lui, par la douceur, la persuasion, les bienfaits, il recula les bornes de cet heureux empire; il conquit vingt lieues de pays au midi.

Loque Yupangué, troisième roi, conquit quarante lieues de pays du nord au sud, et vingt du couchant au levant.

Maïta Capac, quatrième roi, conquit quatre-vingt-dix lieues d'étendues dans le pays de *Cunti Suyu*. Il se vit forcé d'employer les armes contre les peuples qu'il voulut soumettre. Le sang souilla, pour la première fois, la main d'un Inca.

Capac Yupangué, cinquième roi, étendit ses conquêtes au couchant jusqu'à la mer; au midi, jusqu'à *Tatira*, au pays des *Charcas*; à l'orient, jusqu'au pied de la montagne

(1) Les Incas y avaient élevé un magnifique temple au Soleil.
(2) Treize à l'orient, trente à l'occident, vingt au nord, quarante au midi.

des *Antis;* au nord, jusqu'à *Racuna*, dans la province de *Chinca.*

Roca, surnommé *Pleure-Sang*, fut le sixième roi; le septième, *Virachoca;* le huitième, *Pachacutec;* le neuvième, *Yupangué;* le dixième, *Tupac Yupangué;* le onzième, *Huaïna Capac*, père des deux Incas régnans lorsque les Espagnols arrivèrent. Ainsi la chronologie des Péruviens ne prétend pas à une antiquité fabuleuse, et mérite toute notre confiance.

Les conquêtes des Incas coûtaient rarement du sang. On proposait aux peuples sauvages de se soumettre aux lois de l'empire; le refusaient-ils, on les laissait vivre indépendans; mais on était souvent forcé de les combattre, pour mettre un terme à leurs déprédations. La guerre même avait souvent un caractère d'humanité, ou, si l'on veut, de politique. En voici un trait: Lorsqu'assiégés sur les montagnes, les ennemis manquaient de subsistances, et qu'on trouvait leurs enfans et leurs femmes mangeant l'herbe dans les vallons, on leur donnait à manger, et on les renvoyait, chargés de vivres, vers leurs pères et leurs maris, avec des offres de paix et d'amitié.

Les Péruviens reconnaissaient un être suprême invisible; ce Dieu inconnu s'appelait *Pacha-Camac*, celui qui anime le monde. Les Incas avaient laissé subsister son temple dans la vallée de son nom, à 3 lieues de Lima, où il était adoré. Les Indiens, ses adorateurs, ne lui offraient point de sacrifices.

Le premier des Incas, fondateur de Cusco, avait institué, en l'honneur du Soleil, quatre fêtes, qui répondaient aux quatre saisons; mais elles rappelaient à l'homme les époques les plus intéressantes, la naissance, le mariage, la paternité et la mort.

Le sacerdoce résidait dans la famille des Incas. Le grand-prêtre du Soleil devait être oncle ou frère du roi. On l'appelait *Villema* ou *Villaeuma*, diseur d'oracles.

Il y avait, dans toutes les fêtes, des rites, des jeux, des festins, des sacrifices usités. Ce qui distinguait celle du mariage, c'était le don du feu céleste. Garcilasso dit que l'on tirait le feu céleste d'une petite coupe d'or, *comme la moitié d'une orange*, que le grand-prêtre portait en bra-

celet. Il paraît qu'il y avait dans ce vase d'or un morceau de cristal de roche qui servait de *lentille* pour tirer le feu du Soleil et allumer le bûcher. Ce secret n'était connu que des Incas.

Les offrandes agréables au Soleil étaient les prémices des fruits, des moissons et des animaux que la nature a destinés à servir d'alimens à l'homme. Une faible partie de cette offrande était consumée sur l'autel, le reste était réservé au festin solennel que le Soleil donnait à son peuple.

Sous un portique de feuillage dont le temple était environné, le Roi, les Incas, les Caciques se distribuaient parmi la foule, pour présider aux tables où le peuple était assis. La première était celle des veuves, des orphelins et des vieillards; l'Inca l'honorait de sa présence, comme père des malheureux.

La mythologie des Incas, douce et poètique, n'a pas été assez étudiée. Il nous reste une hymne péruvienne, adressée à une fille céleste, qui, dans la mythologie du pays, fesait l'office des Hyades. On va voir, dans cette hymne, quel était le tour et le caractère de la poésie des Péruviens, « Belle princesse, ton malin frère vient de casser ta petite » urne, où étaient enfermés l'éclair, le tonnerre et la foudre. » Maintenant ils se sont échappés en tumulte. Verse plutôt » la neige, belle princesse, verse plutôt les douces pluies. » C'est le soin que t'a confié celui qui régit l'univers ».

Le livre des lois était lu publiquement à la fête de la naissance. Ce livre, comme tous ceux des Péruviens, était composé de cordons de mille couleurs (1); des nœuds en étaient les caractères; et ils suffisaient à exprimer des lois simples comme les mœurs et les intérêts de ces peuples. Le pontife en fesait la lecture; le prince et les sujets entendaient de sa bouche quels sont leurs devoirs et leurs droits.

La première de ces lois leur prescrit le culte. Ce n'est qu'un tribut solennel de reconnaissanee et d'amour : rien d'inhumain, rien de pénible; des prières, des vœux, quelques offrandes pures; des fêtes où la piété se concilie avec

(1) Ces cordons s'appelaient *Quippos*, et ceux qui les gardaient *Quippocamaïs*, chargés des *Quippos*.

la joie : tel est ce culte, la plus douce erreur, la plus excusable, sans doute, où pût s'égarer la raison.

La seconde loi s'adresse au monarque; elle lui fait un devoir d'être équitable comme le soleil, qui dispense à tous sa lumière, d'étendre, comme lui, son heureuse influence, et de communiquer à ce qui l'environne sa bienfesante activité; de voyager dans son empire, car la terre fleurit sous les pas d'un bon roi. Elle l'exhorte à ne conquérir, à ne dominer que par les bienfaits, à épargner le sang des hommes, à user de ménagement et de patience envers les rebelles, de clémence envers les vaincus.

La même loi s'adresse encore à la famille des Incas : elle les oblige à donner l'exemple de l'obéissance et du zèle, à user avec modestie des priviléges de leur rang, à fuir l'orgueil et la mollesse; car l'homme oisif pèse à la terre, et l'orgueilleux la fait gémir.

La troisième imposait aux peuples le plus inviolable respect pour la famille du Soleil, une obéissance filiale envers celui de ses enfans qui régnait sur eux en son nom, un dévouement religieux au bien commun de son empire.

Après cette loi venait celle qui cimentait les nœuds du sang et de l'hymen, et qui, par des peines sévères, assurait la foi conjugale et l'autorité paternelle, les deux bases des bonnes mœurs. L'Inca, lui seul, afin d'étendre et de perpétuer la branche aînée de la famille du Soleil, pouvait épouser plusieurs femmes.

La loi du partage des terres prescrivait aussi le tribu. De trois parties égales du terrain cultivé, l'une appartenait au Soleil, l'autre à l'Inca et l'autre au peuple. Chaque famille avait son apanage, et plus elle croissait en nombre plus on étendait les limites du champ qui devait la nourrir. C'est à ces biens que se bornaient les richesses d'un peuple heureux. Il possédait en abondance les plus précieux des métaux, mais il les réservait pour décorer ses temples et les palais de ses rois. L'homme, en naissant, doté par la patrie (1), vivait riche de son travail, et rendait en mourant ce qu'il avait reçu. Si le peuple, pour vivre dans une douce aisance,

(1) A chaque enfant mâle une portion de terrain égale à celle du père; à chaque fille une moitié.

n'avait pas assez de ses biens, ceux du Soleil y suppléaient (1).

La loi du tribut n'exigait que le travail et l'industrie. Ce tribut se payait d'abord à la nature, jusqu'à cinq lustres accomplis: le fils se devait à son père, et l'aidait dans tous ses travaux. Les champs des orphelins, des veuves, des infirmes étaient cultivés par le peuple. Au nombre des infirmités était comprise la vieillesse. Quand le soldat était sous les armes, on cultivait pour lui son champ; ses enfans jouissaient du droit des orphelins, sa femme de celui des veuves; et s'il mourait dans les combats, l'Etat lui-même prenait pour eux les soins d'un père et d'un époux.

Le peuple cultivait d'abord le domaine du Soleil, puis l'héritage de la veuve, de l'orphelin et de l'infirme; après cela chacun vaquait à la culture de son champ. Les terres de l'Inca terminaient les travaux: le peuple s'y rendait en foule, et c'était pour lui une fête. Paré comme aux jours solennels, il remplissait l'air de ses chants (2).

La tâche des travaux publics était distribuée avec une équité qui la rendait légère. Aucun n'en était dispensé; tous y apportaient le même zèle. Les temples et les forteresses, les ponts d'osier qui traversaient les fleuves, les voies publiques, qui s'étendaient du centre de l'Empire jusqu'à ses frontières, étaient des monumens, non pas de servitude, mais d'obéissance et d'amour. Ils ajoutaient à ce tribut celui des armes, dont on fesait d'effrayans amas pour la guerre: c'étaient des haches, des massues, des lances, des flèches, des arcs, de frêles boucliers: vaine défense, hélas! contre les foudres de l'Europe.

Tout, dans les mœurs, était réduit en lois: ces lois punissaient la paresse et l'oisiveté (3), comme celles d'Athènes; mais en imposant le travail elles écartaient l'indigence.

---

(1) La laine des troupeaux du Soleil était distribuée au peuple. Le coton se distribuait de même dans le pays où il fallait être plus légèrement vêtu.

(2) Le refrein de ces chants était *Hailli* triomphe.

(3) Chez les Péruviens, ni les aveugles, ni les muets n'étaient dispensés du travail; les enfans même, dès l'âge de cinq ans, étaient occupés à éplucher le coton et à égrener le maïs.

La loi qui fesait grace aux enfans encore dans l'âge de l'innocence portait sa rigueur sur les pères, et punissait en eux le vice qu'ils avaient nourri ou qu'ils n'avaient point étouffé. Excepté quelques cas rares, le crime des pères ne retombait pas sur les enfans.

La *théocratie* semblait donc avoir pris au Pérou le caractère d'une philosophie bienfesante. Mais il échappait aux Incas quelques traits qui nous rappelaient les images affligeantes du despotisme et de la superstition. Des milliers de victimes humaines étaient immolées sur le tombeau du monarque. On voyait encore un remarquable exemple de fanatisme dans cette loi terrible, qui regardait la violation du vœu des vierges du Soleil : pour expier l'injure d'un amour sacrilége, et appaiser un dieu jaloux, non-seulement l'infidelle prêtresse était ensevelie vivante (1), et le séducteur dévoué aux supplices les plus affreux, mais la loi enveloppait dans le crime la famille des criminels ; pères, mères, frères et sœurs, jusqu'aux enfans à la mamelle, tout devait périr dans les flammes ; le lieu même de la naissance des deux impies devait être à jamais désert.

Les *jardins d'or* ne paraissent pas surpasser les bornes de la vraisemblance historique. L'or était très-commun chez les Péruviens. On a trouvé de tems en tems des millions de piastres enfouis dans les anciens monumens. Quelques arbres et arbustes d'or pur ont pu orner les jardins impériaux de Cusco ; mais les historiens ont poussé jusqu'à l'extravagance l'exagération de ces richesses. Il y avait, dit Garcilasso, des bûchers de lingots d'or en forme de bûches, des greniers remplis de grains d'or, etc.

La route de Quito à Cusco, et par-delà, avait 500 lieues. Elle fut faite sous le règne de *Huaïna Capac*. Sous le même règne l'on en fit une de la même étendue dans le plat pays, et plusieurs autres qui traversaient l'empire du centre aux extrémités. C'étaient des levées de terre de 40 pieds de largeur, qui mettaient les vallées au niveau des collines.

Le long de cette route on voyait se succéder les arse-

(1) C'est une chose remarquable, que la superstition eût imaginé le même supplice à Rome et à Cusco pour punir la même faiblesse dans les vierges de Vesta et dans celles du Soleil.

naux distribués par intervalles, les hospices sans cesse ouverts aux voyageurs, les forteresses et les temples, les canaux qui, dans les campagnes, fesaient circuler l'eau des fleuves; mais les routes des Incas n'avaient pas dans toutes leurs parties une grande solidité. Les canaux étaient faits sans arts; les murs des palais et des forteresses surpassaient rarement la hauteur de 12 pieds.

Toutefois l'empire Péruvien eût mérité d'être épargné; les développemens d'une civilisation si heureusement commencée auraient offert aux amis de l'humanité un spectacle aussi curieux qu'intéressant. On connaît trop le funeste partage de l'empire entre *Huascar* et *Atabaliba*, les deux derniers Incas; la guerre civile que ces deux frères se firent, l'audacieuse entreprise de Pizarre, la barbarie et la perfidie des Espagnols, et la juste punition que le destin équitable réserva aux premiers meurtriers d'un peuple innocent.

« Le cri du sang d'Atabaliba, dit Marmontel, s'était élevé » jusqu'au ciel. Presque tous ceux qui avaient contribué au » crime de sa mort en portèrent la peine; et tandis que les uns, » pris par les Indiens dans des lieux écartés, expiraient sous » le nœud fatal, les autres, justes une fois, s'égorgèrent entre » eux. Parjure et traître envers Pizarre, *Almagre* fut puni du » plus honteux supplice; et sa lâcheté mit le comble au juste » opprobre de sa mort. Pizarre, dont le crime etait d'avoir » ouvert la barrière à tant de forfaits, Pizarre, trahi par les » siens, mourut assassiné. La guerre, après lui, s'alluma en- » tre ses rivaux et ses frères. Cusco, saccagée et déserte, » vit ses plaines jonchées des corps de ses tyrans. Les flots » de l'Amazone furent rougis du sang de ceux qu'elle avait » vus désoler ses rivages; et le fanatisme, entouré de mas- » sacres et de débris, assis sur des monceaux de morts, » promenant ses regards sur de vastes ruines, s'applaudit, » et loua le ciel d'avoir couronné ses travaux ».

TOPOGRAPHIE DES PROVINCES ET VILLES.

L'audiencia de Lima est divisée en cinq provinces, savoir; *Truxillo*, *Guamanga*, *Lima*, *Cusco* et *Aréquipa*, auxquelles il faut ajouter la province *de la Paz*, détachée de l'audiencia de Charcas.

Truxillo.

Cette province, qui a son gouverneur militaire, son président et son évêque, est la partie septentionale de l'audiencia de Lima. On y distingue les cantons suivans :

Piura. — Cette corrégidorie confine au nord à celle de Loxa et au royaume de Quito ; à l'ouest, à la mer du Sud. Elle a 56 lieues de long du nord au sud, et 14 de large. Elle abonde en coton, sucre d'excellente qualité, *albeyas*, melons, coings et autres fruits d'Europe ; mais son plus grand commerce consiste en savon, cuir et maroquin. Elle fournit beaucoup de bétail, sur-tout des chèvres. On trouve dans ses forêts, qui sont immenses, un bois appelé *alganobos*, très fort, pesant et incorruptible ; c'est avec le fruit de cet arbre qu'on engraisse les chèvres. Près le village des *Almatapec* il y a une source de *naphta*.

Saint-Michel de Piura, capitale, jouit d'un air pur et favorable, particulièrement à ceux qui sont attaqués du mal vénérien, dont on guérit facilement dans son hôpital. L'on y vient de toutes les provinces du Pérou pour s'y faire guérir. Elle est à 5 deg. 11 min. de lat. sud (1).

Luia ou Hulla, qu'on nomme aussi Chilaas. — Cette corrégidorie, dont la capitale porte le même nom, est fertile en fruits, blé, maïs. On y élève aussi beaucoup de bétail, comme brebis, jumens, mulets, chevaux et vaches. Elle produit aussi du coton, du tabac, jusqu'à deux mille quintaux. Il y a aussi des raffineries, du cacao, de la cire noire, des bois de cèdre, de noyer, mûriers, guayacas ou bois saint, qui est le meilleur anti-vénérien, après le mercure ; des cuirs. Parmi les productions particulières de cette province, se trouve un oiseau appelé *organo*, dont le chant imite parfaitement le son de l'orgue ; et un autre appelé trompette, qui, mettant la tête par terre et en soufflant, imite la trompette. « Il y a aussi un arbre appelé *itil*, qui fait enfler le » corps en passant seulement près de lui, et ne se guérit » que par des cautères de feu, et pour cela les animaux » même le fuient. (Est-ce un mancenillier ?) »

Truxillo. — La capitale de cette corrégidorie et du

(1) Dictionnaire de Don *Alcédo*, au mot *Piura*.

gouvernement entier, à trois quarts de lieue de la mer et 80 de Lima, est située au 8°. deg. 19 min. de latit. sud. Le terrain y est fertile, il produit beaucoup de blé, de maïs, de vignes, d'oliviers, de cannes à sucre, fruits et légumes, dont on fait un grand commerce: Elle a plus de 9,000 habitans. Jean Gutierrez de Tolède y trouva, en l'année 1576, des trésors immenses cachés par les Indiens, quand les Espagnols y entrèrent la première fois, et qui rapporta au roi, pour le cinquième, 58,527 écus d'or.

Chacha — Cette corrégidorie confine, à l'est et au sud, avec des Indiens sauvages; et à l'ouest, à la province de Caxamarca. Elle a 38 lienes de long et presqu'autant de large. Elle est fertile en fruits, blé, maïs et toutes sortes de légumes. Son commerce est en coton, tabac et *coca*, herbe que sucent les Indiens, et qui leur sert de nourriture pendant plusieurs jours de suite. Ils ont beaucoup de bétail de toute espèce, dont ils emploient la peau à diverses ouvrages, tels que chaises, coffres et bahuts, appelés *petacas*. Ils ont peu de mines et une seule exploitée.

Caxamarca. — Cette corrégidorie est au sud et à l'est de la précédente. Elle a 40 lieues de long sur 36 de large, abonde en toute espèce de fruits et bestiaux. Il y a des métiers de toutes sortes d'étoffes à laine et coton très-fin. On y trouve aussi de la couperose. Elle donne beaucoup de quinquina de couleur de cuivre rouge, et d'autres herbes médicinales, celle entre autre appelée *calaguala*.

Caxamarca, capitale, est belle et grande; cette ville a des bains dont les eaux sont si chaudes, qu'on peut y faire cuir un œuf; mais étant mise au feu, elle tarde autant à bouillir que l'eau la plus froide: lorsqu'on la garde d'un jour à l'autre elle se corrompt. Elle est située au 6°. deg. 44 min. de lat. sud.

Guamachuco. Canton qui abonde en brebis, dont la laine occupe un grand nombre de fabriques. Elle a des mines d'or et d'argent, de fer et de soufre.

Zana(1). Cette corrégidorie, dont la capitale est *St.-Jacques de Meros Tores*, à 7 lieues de la mer, confine à l'est avec celle de Caxamarca, et à l'ouest avec la mer du Sud. Elle a 25

(1) Dictionnaire de Don *Alcédo*, au mot *Zana* ou *Sana*.

lieues de long sur 14 de large, et est si abondante en fruits, qu'on en exporte beaucoup par mer pour Panama, Callao, Guayaquil et le Chili. Elle produit du vin, du sucre, de la casse, du coco, des dattes et du *manio*, fruit très-agréable et odoriférant, dont on fait des conserves très-délicates : cet arbre ressemble beaucoup au laurier d'Europe. On y fait beaucoup de soude, appelée dans le pays *lico*; on tire beaucoup de suif des chèvres qu'on y engraisse; on en tue jusqu'à 60 mille chaque année. Leurs peaux servent à faire le maroquin, qui est le principal commerce du pays avec les toiles de coton. On y fabrique aussi du tabac. Cette province a un bon port, appelé *Chaquo*.

Patsa ou Caxamarquilla.—Cette corrégidorie, dont la capitale porte le même nom, confine à l'est des Indiens sauvages, et au nord-ouest avec la rivière de Maragnon. Elle a 26 lieues de long et 6 de large. Elle abonde en poisson, provenant de la rivière de Maragnon. Toutes ses montagnes ont des mines d'or et d'argent un peu délaissées.

Lima.

Cette province s'étend le long de l'Océan pacifique. Elle dépend immédiatement du *vice-roi* et de l'archevêque de Lima. On y remarque les subdivisions qui suivent :

Conchucos. — Cette corrégidorie, dont la capitale est *Huari de Ras*, a 52 lieues de long sur 20 de large. Elle est très-fertile en fruits de toutes qualités. Elle abonde en blé, orge, maïs, et en troupeaux, dont la laine est le commerce principal. Elle a quelques mines d'argent et d'or très-fin et très-pur, des mines de soufre. Il y a une fontaine dont l'eau en tombant laisse un dépôt pierreux. Le crédule *Alcédo* dit « que l'eau se *change* en une pierre appelée *cataclis*, » qui prend la figure d'un cierge : la poudre de cette pierre, » mêlée avec du blanc d'œufs, remet les os fracturés, et » guérit le flux de sang!! ».

Santa.—Cette corrégidorie, dont la capitale est *Santa-Maria de la Parvilla*, est bornée nord par celle de Truxillo, et à l'ouest par la mer du Sud. Elle a 40 lieues de long sur 12 de large. Toute la côte a le climat chaud; elle est pourvue de différens ports sûrs et commodes : tout son com-

merce consiste en bêtes à laines, coton, suif de sanglier qu'on vend à Lima. Il y a des rafineries de sucre, et l'on y fait beaucoup d'eau-de-vie. Cette province a aussi des mines de pierre d'aimant.

CAXATAMBA.—Cette corrégidorie, dont la capitale porte le même nom, a 34 lieues de long et 32 de large. On recueille toutes sortes de fruits. Les bestiaux, et principalement les moutons, y abondent. Son commerce principal est en étoffes de laine. Il y a aussi de la cochenille, dont on se sert pour la teinture. On trouve des mines d'alun, de couperose et d'argent peu fréquentées.

GUANUCO.—Cette corrégidorie confine au nord-est à des Indiens sauvages. Son climat est doux et sain : le sol donne en abondance toutes sortes de fruits et de semences. On y récolte de beau coton, et à l'entrée des montagnes beaucoup de *coca* (1), qu'on vend à Tarma. Elle est arrosée de deux rivières, nommées l'une *Pilcomago*, qui vient de Tarma, et l'autre *Visacaca*, et se joignent près la ville de *Guanuco*, capitale, connue par ses conserves, très-estimées à Lima; lat. sud 11 deg. 31 min., selon *Alcédo*.

TARMA.— Cette corrégidorie, dont la capitale porte le même nom, est bornée au nord par celle de Guanuco. Son climat est froid. Elle nourrit beaucoup de troupeaux, dont elle tire beaucoup de laine pour les fabriques de toute qualité, qui font son principal commerce. Elle a aussi des mines d'argent qui rapportent beaucoup. On y a construit différens forts pour contenir les Indiens de la montagne.

CHANCAY ou *Arnedo*. — Cette corrégidorie a deux températures, l'une froide vers la montagne, et l'autre chaude vers la mer, semblable à celle de Lima. On y cultive une si grande quantité de maïs, qu'on engraisse une infinité de porcs et de pigeons, dont on fournit Lima, et qui produit plus de 300,000 piastres. Pour la province, on engraisse la terre avec le fumier d'un oiseau appelé *Huanaco*, qui se trouve dans les petites îles près de la côte, qu'il fertilise tellement, qu'en en jetant au hasard un peu au pied du maïs, il produit 200 pour un. Le pays a aussi d'excellentes sa-

(1) *Erytroxylum Peruvianum*, selon Humboldt.

lines, dont on fournit les provinces voisines, pour préserver les animaux d'un insecte appelé *alicuya*, qui leur ronge le fois, et les fait mourir.

Lima. — Ville capitale et métropole du royaume du Pérou, qu'on regarde avec raison comme une des plus belles, des plus grandes, des plus populeuses et des plus riches villes du monde. C'est la reine de l'Amérique méridionale, disent les Espagnols, quoiqu'elle ne soit ni aussi commerçante que Mexico et Buénos-Ayres, ni aussi industrieuse que Puebla de los Angelos ou Quito. M. Humboldt fait l'éloge du genie, des sentimens libéraux et de la gaîté naturelle des habitans. Elle est à près de deux lieues de la mer Pacifique, entre 78 et 79 degrés de longitude ouest de Paris, à 12 degrés 2 min. 31 second. de lat. sud. Son port, appelé le *Callao*, est à 2 lieues de distance de Lima, et bâtie dans une plaine appelée la vallée de Rima, d'où, par corruption, lui est venu par la suite le nom de Lima. Elle est arrosée par la rivière du même nom, qui a un beau pont de pierre de cinq arches.

Elle a une belle place carrée, ayant de 500 à 600 pieds de long, entourée d'édifices majestueux; au milieu est placée une belle fontaine de bronze de très-bon goût. La ville est de figure triangulaire; le côté qui regarde la rivière a plus de deux milles de long; entourée de murailles faites de brique, avec 34 bastions. Les rues sont larges et presque toutes droites. Les maisons y sont bases à cause des tremblemens de terre, mais d'une belle apparence, richement ornée; elles ont presque toutes des jardins. Elle a une université sous l'invocation de *St.-Marc*. C'est la résidence du vice-roi, président du tribunal de l'audience royale. Il y a un conseil ecclésiastique, un tribunal suprême ou *audiencia*, composé d'un président, un fiscal et deux examinateurs.

Le climat y est sain et agréable; il n'y pleut jamais, il n'y tombe qu'une petite rosée, appelée *garna*. Elle abonde en toutes sortes de fruits, et ne laisse rien à desirer pour la commodité de la vie.

Il y a une trésorerie à Lima pour recevoir le cinquième du produit des mines, et d'autres taxes payés par les Indiens sujets du roi de d'Espagne.

« Les

« Les négocians de Lima, dit Dom Alcédo, commer-
» cent avec toutes les parties du globe, tant pour leur compte
» que par commission. C'est ici que l'on apporte toutes les
» productions des provinces méridionales, pour les échan-
» ger dans le port de Callao contre les articles dont les ha-
» bitans du Pérou ont besoin. Les flottes d'Europe et
» des Indes orientales arrivent dans le même port; et c'est-
» là que s'échangent les marchandises de l'Asie, de l'Europe
» et de l'Amérique. Ce qui ne se vend pas immédiatement,
» les négocians de Lima l'achètent pour leur compte, et l'em-
» magasinent, sachant qu'ils ne tarderont pas à trouver un
» débouché, puisque d'une manière ou d'une autre ils ont
» des correspondances avec presque toutes les nations com-
» merçantes. » Mais Dom *Alcédo* oublie sans doute la rivalité récente de Buénos-Ayres, beaucoup mieux située pour communiquer avec l'Europe, et où le gouvernement a établi l'entrepôt de tous les métaux de Potosi et de la Plata; ces trésors descendent maintenant par le Pilcomayo et la rivière de la Plata; route beaucoup plus courte et plus sûre que celle de Lima.

Toute la beauté de la situation, toute la fertilité du climat de Lima, toutes les richesses de ses habitans ne sont pas suffisantes pour faire oublier un désastre qui les menace continuellement, et qui leur est effectivement arrivé. En 1747, un terrible tremblement de terre détruisit les trois quarts de la ville, et démolit entièrement le port de Callao. Jamais il n'y eut de destruction plus complète, puisque de 3,000 habitans il n'en resta qu'un seul pour porter la nouvelle de cet événement désastreux, et il échappa par le hazard le plus extraordinaire du monde. Cet homme était dans un fort qui a vue sur tout le port: il aperçut, en moins d'une minute, tous les habitans sortir de leurs maisons dans la plus grande terreur et la plus grande confusion. La mer, comme cela arrive ordinairement dans ces occasions, après s'être retirée à une distance considérable, revint en montagnes écumantes par la violence de l'agitation, et ensevelit les habitans dans son sein. Immédiatement après tout fut calme et tranquille; mais les mêmes vagues qui avaient détruit la ville poussèrent un petit bateau dans l'endroit où était cet homme: il s'y jeta et se sauva.

Huarochiri. — Cette corregidorie, distante de huit lieues de Lima, a 30 lieues de long sur 14 de large. Son climat est en général très-froid, parce qu'elle se trouve dans les cordillières; mais elle jouit d'un air doux dans les vallées. Elle produit des fruits et des légumes de toutes espèces, qu'on porte à Lima. Dans le village d'*Iauli* se trouve des eaux chaudes et médicinales, très-salutaires pour plusieurs maladies. Elle a beaucoup de mines d'argent qui ont été très-abondantes. Ce nouveau Potosi fut autrefois celèbre par l'abondance des métaux qu'il produisait. Sa capitale porte le même nom.

Canete.—Cette corrégidorie, à 6 lieues au sud de Lima, s'étend jusqu'à 35 lieues en suivant la côte de la mer Pacifique. Elle n'a que 8 à 9 lieues de large. Elle fait un grand commerce de poissons avec la ville de Lima, ainsi que de légumes et de sel qu'on tire des salines de *Chulca*, et de nitre qui sert pour faire de la poudre à canon.

Canta. — Cette corrégidorie, dont la capitale porte le même nom, est dans les cordillières; on y élève des vigognes, des guanacos, etc. On y éprouve deux sortes d'infirmités, dont l'une provient de verrues, qui sont très-insupportables et dangereuses; l'autre sont des plaies corrosives qui viennent au visage, et sont très-difficiles à guérir; on les attribue à la piqûre d'un insecte appelé *uta*. Elle a deux montagnes de pierre d'aimant, des mines d'alun ou sel fossile, de couperose ou vitriol, et d'ocre rouge, etc.

Janyos. — Cette corrégidorie, dont la capitale porte le même nom, confine au nord et nord-ouest avec celle de *Huarochiri*, et à l'ouest avec celle de Canete. Elle a 34 lieues de long du nord au sud, sur 28 de large de l'est à l'ouest. On y trouve beaucoup de vigognes, des chevreuils sans cornes, du gibier et quelques troupeaux, dont la laine fait tout le commerce, et qui s'échange pour des comestibles, dont le pays manque.

Xauxa. — Cette corrégidorie, dont la capitale porte le même nom, confine au nord-nord-est avec celle de Tarma, et à l'ouest avec celle de Huarochiri. Elle produit des patates et d'autres fruits de montagnes, du blé, de l'orge, dont on engraisse les truies, qui y abondent. Au pied des mon-

tagnes il croît beaucoup de *coca*. Voici comment Dom *Alcédo* décrit le coca. « C'est un petit arbre de couleur » verte, dont le jus est corroboratif, semblable à du fro- » mage gras, sans aucune graine : le goût en est sembla- » ble à celui d'une poire ; c'est le meilleur aliment des nè- » gres. Cet arbre ne produit qu'une fois du fruit ; mais la » racine repousse et donne du fruit au bout de 14 mois, » sans la cultiver ». (C'est l'*erythroxillon percuranum* des botanistes).

Ica. — Cette corrégidorie confine à l'est avec celles de Castro-Vireina et de Lucanas, au sud avec celle de Camana, et à l'ouest avec la mer. Elle a 50 lieues de long sur 24 de large. L'air y est plus chaud qu'à Lima, néanmoins elle produit toutes sortes de fruits, de graines et de légumes, et est sur-tout très-fertile en vignes, qui rapportent beaucoup de raisin, quoiqu'il n'y pleuve presque jamais. Le commerce de vin se fait à Lima et à Guayaquil. On y sème des vesces, dont on nourrit une quantité prodigieuse d'ânes, dont il se fait un grand commerce. L'huile est estimée. Il y a aussi beaucoup de coton.

Dans une de ses plaines, appelée *Delingenio*, se trouve de très-beaux *dendrites*, où l'on voit représentées des « ar- » bres, des herbes, des maisons et d'autres figures curieuses, » comme si on les y avait peintes ». *Alcédo.*

Ica, capitale, a une fabrique de verres à vîtres, dont on fait un grand commerce dans plusieurs provinces.

Pisco, bon port dans une contrée riche en vins.

Guamanga.

Cette province, qui est un gouvernement et un diocèse épiscopal, est en grande partie située sur le dos même des Andes, où entrent les deux chaînes de montagnes. Nous y remarquerons les endroits suivans :

Angara. — Cette corrégidorie, de 24 lieues de long sur 12 de large, a le terrain très-irrégulier. On cultive, dans les endroits tempérés, des cannes à sucre et une espèce de foin appelé *icha*, qui sert à chauffer les fourneaux pour le vif-argent, dont on fait un grand trafic, et qui est chèrement payé par les mineurs. On y élève des lamas et des guanacos. On trouve aussi de la terre de différentes

couleurs, propre à la peinture, tel que l'orpiment, l'ocre, le cinabre, etc.

Guancavelica.—La capitale de cette corrégidorie porte le même nom; elle est située dans une ouverture de la montagne des Cordillières. L'air y est très-froid et très-inconstant pendant toute l'année, car il y pleut un jour et gèle l'autre, et souvent le même jour. Elle est célèbre par la fameuse mine de vif-argent que découvrit un Portugais en 1463. Ce fut l'an 1511 que Pierre Fernandez de Velasco en découvrit l'utilité. Elle est affermée à une compagnie de 40 mineurs, qui fournissent au roi le vif-argent par quintal à un prix fixe. La ville a dans ses environs 24 fourneaux pour les traveaux de la mine, qui en est éloignée d'une lieue. Elle est à 50 lieues de Lima, 40 de la mer et 10 de Guamanga; lat. sud 12 deg. 40 min.

Abancay.—Cette corrégidorie est située sur la rivière de l'*Apurimac*, qui s'en éloigne au nord-est, et passe par les montagnes des Cordillières, où il y a un pont de bois qui a 80 brasses de long sur 3 de large, qui est la route de Lima à Cusco. Le climat de cette province est tempéré et très-sain. Elle produit beaucoup de blé, de maïs et beaucoup de bêtes à cornes; mais son principal commerce est en sucre, qui est très-blanc et très-estimé à Cusco, où il s'en fait un grand débit. Elle a une fameuse mine d'argent dans la montagne appelée *Jalcanta*.

Huanta ou *Saint-Pierre de Quanta*. — Cette province, dont la capitale porte le même nom, a 60 lieues de long sur 40 de large. On y trouve toutes sortes de fruits, de semences, de cannes à sucre, de bestiaux. On y recolte 4,000 quintaux de fruits de coca ou *érythroxyllon*. On trouve dans les forêts des tigres d'Amérique, dont la peau est plus belle que celle de ceux d'Afrique, des chats des montagnes, des hérissons, des ours, des sangliers, des vaches et des chevaux sauvages, et un arbre appelé *pilco*, dont l'ombre seule fait enfler tout le corps de ceux qui en approchent. Il s'y trouve aussi des mines de plomb et de sel.

Guamanga.—La capitale de cette corrégidorie est au sud-est de Lima; lat. sud 12 deg. 54 min. Cette ville, située sur un terrain élevé et froid, a d'excellens pâturages, et nourit beaucoup de troupeaux, dont la laine est très-fine et

très-estimée dans tout le Pérou. On y recueille beaucoup de blé. Nulle ville du Pérou ne la surpasse en beaux édifices; tous sont en pierres. Elle a de beaux jardins, qui joignent l'utile à l'agréable. Ses places sont grandes et carrées, et les entrées et les allées d'arbres qui sont aux environs vont joindre une fontaine dont l'eau se change en une pierre très-blanche, qui sert à faire des figures très-recherchées (comme à Guancavelica; *voyez* page 177). On y trouve aussi des mines d'argent et d'or et des pierres d'aimant. Ses habitans sont honnêtes, polis, intelligens et très-adonnés aux sciences (1).

Vilcas-Huaman. — Cette corrégidorie confine au nord-ouest avec celle de Canete. Elle est à 14 lieues de *Guancavelica*, à 60 de Lima. Il n'y a de chemin que ceux que chacun se fraye au milieu des neiges et des torrens. Elle abonde en bétail, moutons appelés *lamas*, dont on fait un grand commerce de la laine.

Castro-Vireina. — Le chef-lieu de ce canton est situé à 13 deg. lat. sud. La nature du sol est très-montueuse.

Lucanas. — Cette corrégidorie, dont la capitale porte le même nom, touche au nord à la province de *Castro-Vireina* Elle a 60 lieues de long sur 30 de large. Elle se trouve entre deux hautes montagnes des Cordillières. L'air y est froid toute l'année; ses productions consistent en papas ou espèces de truffes que mangent les Indiens. Il y a aussi des eaux minérales chaudes. Cette province ne se suffit que par le produit de ses mines d'argent.

Parinacochas. — Cette corrégidorie, qui a pour capitale *Pansa*, confine au nord avec celle d'*Abancay*; au sud avec celle de l'Arequipa. Elle a 35 lieues de long et 12 de large, elle est très-froide, excepté dans quelques vallées, qui produisent toute l'année des poires et d'autres fruits. On y recueille aussi des fèves. Elle abonde en bétail de toutes espèces et sur-tout en moutons. On y fait beaucoup d'ouvrages de laine. On y exploite aussi des mines d'or et de sel. Ses habitans sont presque tous voituriers, et transportent le vin, l'eau-de-vie, des olives et du pois-

(1) *Alcédo*, Dictionnaire, etc.

son sec, etc. aux provinces de Cusco et de Camana, en échange d'autres marchandises.

Cusco.

Ce gouvernement et évêché s'étend au sud-est de celui de Guamanga, au nord-est de celui d'Arequipa et au nord-ouest de la province de la Paz. Il occupe le centre de l'ancien empire péruvien; il en avait été le berceau. Aussi les ruines des anciens temples, des palais, des aqueducs, des voûtes souterraines, des canaux et grandes routes abondent dans cette contrée; et ces nombreux monumens attestent à quel degré l'ancienne civilisation des Péruviens avait été portée sous le gouvernement paternel des Incas.

Parmi les subdivisions nous remarquerons celles qui suivent, en commençant par le centre.

Cusco. — La capitale de cette corrégidorie, qui porte le même nom, est la plus ancienne ville du Péron; elle a été fondée par le premier empereur Inca Manco-Capac. Elle se divise en haute et basse par la rivière *Quatanay*. La beauté et la magnificence des édifices, de la forteresse et du temple du Soleil étonnèrent les premiers Espagnols qui la conquirent. Elle était auparavant la capitale de tout l'empire du Pérou et la résidence des empereurs. Cette ville, presque aussi étendue que Lima, conserve encore beaucoup de monumens de son ancienne grandeur, entre lesquels se trouve la forteresse, qui, bien que ruinée par la longueur des tems, démontre encore la puissance des rois Incas, en fesant l'admiration de tous ceux qui la voient. Ses pierres sont si énormes, si irrégulièrement taillées, et cependant si bien jointes, qu'il n'est pas facile de comprendre comment on les y a placées; le fer, l'acier et les machines étant alors inconnus. Il s'y trouve des bains fournis par deux fontaines, l'une d'eau chaude et l'autre d'eau froide. Son principal commerce est en sucre, étoffes, draps communs, toiles ordinaires, galons d'or et d'argent, cuirs, maroquins et parchemin. Ses habitans sont très-ingénieux, et se distinguent particulièrement dans l'art de broder, peindre et sculpter. Elle est éloignée de 184 lieues de Lima, et 290 lieues de la Plata, 13 deg. 20 min. latit. sud.

Quisiicanchi. — Cette corrégidorie, dont la capitale est

Urcos, est voisine de celle de Cusco. Elle a de long 35 lieues, et 30 de large. Elle a une mine d'or. Vers le sud il y a des salines et une montagne de pierre d'aimant. On y cultive aussi du *coca*. Elle abonde en pins, citrons, grenades, On y fabrique beaucoup d'étoffes.

Cotabamba.—Cette corrégidorie, dont la capitale porte le même nom, a 25 lieues de long sur 25 de large. On y nourrit beaucoup de bétail, sur-tout des mulets et chevaux. On récolte beaucoup de fruits sur les bords de la rivière *Apurimac*. On trouve dans ses montagnes des mines d'or, de cuivre, et dans ses rivières des paillettes d'or et d'argent.

Chilques et Masques. — Cette corrégidorie, située au sud-est de Cusco, dont la ville capitale est *Poruro*, produit du blé, maïs, légumes, patates, coton et gibier. Les habitans fabriquent toutes sortes d'étoffes.

Calca y Lares. — Quoique entourée de plusieurs branches des cordillières, cette corrégidorie donne le meilleur sucre de tout le royaume; les cannes subsistent sans aucun soin pendant plusieurs années; elles sont très-riches en sucre, et murissent au bout de 14 mois (1). On tire aussi de ce pays du salpêtre, qu'on transporte à Cusco pour la fabrication de la poudre.

Pamartambo.—Cette corrégidorie, dont la capitale porte le même nom, confine à l'ouest avec celle de Calca y Lares, à l'est avec les cordillières. Elle a 26 lieues de long sur 6 et 7 de large. Ses productions consistent en patates, aliment ordinaire des Indiens, citrons, melons d'eau, appelés *Sandias*, coton et coca en quantité. On trouve aussi dans ce pays beaucoup de perroquets, de singes, de *jaguars* et de bêtes venimeuses. Les forêts renferment beaucoup de cèdres.

Urubamba.—Cette corrégidorie n'a que 3 lieues de long sur 2 de large. Elle est à 7 lieues de Cusco; elle a de grandes et belles salines.

Canes et Canches. — Cette corrégidorie a 30 lieues de long sur 15 de large. Ses montagnes sont toujours couvertes de neiges. On y trouve des pierres d'aimant, des mines d'argent peu exploitée, deux mines de cuivre et quel-

(1) *Alcédo*, au mot *Calca y Lares*.

ques-unes d'or. « Aux environs de *Condoroma* on éprouve, » dans les tems de tempête, de tonnerre et d'éclairs, des » piqûres aux mains, au visage et par-tout ailleurs, sans » rien apercevoir ; on désigne ces sensations sous le nom » de *mouches* : mais on doit attribuer ces piqûres à l'air » électrisé ; car on ne les ressent plus aussitôt que la tem- » pête a cessée » (1).

Collahuas. — Cette corrégidorie a 52 lieues de long et 16 de large. Son climat est froid. Ses productions consistent en vins, eau-de-vie, blé, maïs, légumes, fruits, figues sèches, bétail, moutons, vigognes, mines d'argent et d'or, d'étain, de plomb, de cuivre et de soufre.

Santa-Sangaro. — Cette corregidorie, dont la capitale porte le même nom, a 20 lieues de long sur à-peu-près autant de large. Elle est abondante en bêtes à laine, dont la laine et le suif font son principal commerce, ainsi que les porcs, qu'elle élève en quantité.

Carabaya. — Cette corrégidorie, dont la ville capitale est *Saint-Jean de Carabaya*, nommée aussi *Sandia*, est située à l'est de Cusco. Elle a 40 à 50 lieues de long. On y nourrit du bétail ; et aux environs des montagnes des Andes on fait par an trois et même jusqu'à quatre abondantes récoltes de coca. Elle était autrefois une des plus fécondes en mines d'or de toute l'Amérique. Ces mines rapportaient au-delà de 3,000,000 de piastres chaque année. Il semble que les rivières de cette province soient autant de Pactoles, roulant des sables d'or. On y a découvert une mine d'argent en 1713, dont les pierres n'étaient qu'argent pur. Il y a des mines de cuivre, selon *Alcédo* ; mais *Helm* n'y connait que deux mines d'or et une d'argent.

Arequipa.

Ce gouvernement et évêché s'étend le long des côtes de l'Océan, en partie aux pieds des Andes et en partie sur l'escarpement et le dos même de cette grande chaîne de montagnes : c'est la moins étendue des quatre grandes provinces de l'audiencie de Lima.

Arequipa. — La capitale de cette corrégidorie porte

(1) *Alcédo*, au mot *Canes*.

le même nom. Ce nom signifie *Eh bien restez-y*; en voici l'origine: les troupes victorieuses de l'Inca venaient de conquérir cette contrée; charmés de la beauté du pays, les soldats témoignèrent quelques regrets de retourner chez eux; l'Inca, qui s'en aperçut, leur dit: eh bien restez-y, et ils y restèrent. La ville moderne est une des plus riches et des plus peuplées du royaume. Il s'y trouve beaucoup de négocians espagnols. Le voisinage de la mer, qui y appelle le commerce, en rend le climat agréable, et entretient dans les campagnes une verdure perpétuelle. Longit. ouest 76 deg. 25 m., lat. sud 17 deg. 25 min.

Moquehua. — Cette corrégidorie, dont la capitale porte le même nom, confine à l'ouest avec celle d'Arequipa. Elle a 42 lieues de long. On y remarque beaucoup de volcans qui jettent continuellement du feu. En 1600, celui appelé *Omate* inonda tout le pays de cendres, qui parvinrent même jusqu'à Arequipa. On trouve dans cette province quelques mines d'argent. Sa production principale est le vin, dont on fait beaucoup d'eau-de-vie. Les eaux y sont mal-saines et de mauvais goût, parce qu'il y entre des eaux chaudes et imprégnées de substances minérales (1).

Canames. — Cette corrégidorie, dont la capitale porte le même nom, a sa situation agréable et fertile. On y récolte beaucoup de poivre, de vin, d'huile, de figues, dont elle fait un commerce avec les provinces voisines. Elle a des mines d'or de peu d'utilité. On y trouve du crystal de roche de différente couleur, et de couperose ou vitriol. La plupart de ses habitans vivent avec des figues sèches au lieu de pain. Elle a aussi quelques petites îles qui en dépendent.

Arica. — Cette corrégidorie, dont la capitale porte le même nom, confine au nord-ouest avec celle d'Arequipa, et s'étend le long de la mer du Sud. Elle a 82 lieues de long et 16 de large. Celles de ses nombreuses vallées qui ne manquent pas d'eau abondent en blé, maïs et poivre, appelé *agi*, dont on fait un grand commerce. On y récolte aussi beaucoup de vin; celui de la vallée de *Saumba* est très-célèbre: on en fait beaucoup d'eau-de-vie. Cette

(1) *Alcédo*, au mot *Moquehua*.

province a un volcan dans une montagne très-élevée, d'où il sort des jets d'une eau chaude et infecte. Il y a aussi des mines d'or et de cuivre très-fin.

Province de la Paz.

Lorsque l'audiencie de Charcas ou le Pérou méridional fut réuni au Paraguay et autres contrées, pour former la vice-royauté de la Plata, on en détacha l'évêché ou la province de la Paz; cette province resta sous la dépendance du vice-roi du Pérou ou de Lima.

La Paz. — Cette corrégidorie a le sol fort montueux, et en général une température froide. Cependant dans les vallées le terrain est fertile et abondant en orge, en papas, espèces de truffes, et même en maïs, cannes à sucre et coca.

La Paz dite *Nuestra Sennora de la Paz*, ville fondée en 1548. Elle est grande, bien bâtie, ornée de fontaines et d'édifices publics. Le nombre des habitans, suivant *Helm*, est de 20,000 ames. Le commerce principal consiste dans l'*herbe du Paraguay*, dont on importe au Pérou une grande quantité. L'évêque de cette ville a 30,000 piastres de revenu.

Paucarcolla. — Cette corrégidorie a *Huancana* pour chef-lieu. Près le lac Chicuito on cultive beaucoup de papas, racine commune dans toute l'Amérique, qui est blanche, farineuse, d'un très-bon goût et très-nourrissante; d'orge, de *puna*. L'occupation principale de ses habitans consiste à élever du bétail, des lamas, des vigognes. Leur commerce consiste à transporter au Pérou des papas et de la chair salée à la glace. Ils rapportent en échange du vin, de l'eau-de-vie, etc. Cette province a encore des mines d'or très-riches dans les montagnes de Cancharani, vers le nord desquelles on trouve aussi « des mines de vif-argent » qui surpassent celles de Guancavelica (1) ».

Chicuito. — Cette corrégidorie confine, avec le lac du même nom au nord, avec la province de Paucarcolla. Elle a 25 lieues de long et 36 de large. Son climat est froid, mais sain.

---

(1) Selon *Alcédo*, mais selon *Helm* il n'y a qu'une mine d'argent, les autres sont probablement de peu d'importance.

Sa récolte consiste en général en patates douces et amères, dont se nourrissent les Indiens et les nègres; on y cultive aussi des légumes et des arbres fruitiers. Le pays abonde en bestiaux et sur-tout en lamas, qui leur servent de bête de charge, et portent jusqu'à cent livres pesant. Cette province a deux mines d'argent très-lucratives. Il y a aussi des eaux chaudes médicinales.

Chicuito, capitale, est située sur le grand lac appelé *Titicaca*, qui a 51 lieues de long sur 26 de large. C'est dans ce lac que, selon la tradition, les Indiens jetèrent la plupart de leurs trésors quand les Espagnols la prirent; et sur-tout la grande chaîne d'or de l'Inca Huaïna Capac, qui avait 233 aunes de long.

Pacajès.—Cette corrégidorie confine au nord avec le lac Titicaca. Elle a 56 lieues de long sur 40 de large. Ses fruits sont des papas ou patates douces et amères, et sur-tout du *canahua*, espèce de millet très-abondant dans cette province, et dont on fait un grand commerce. Il y a aussi des lamas, des vigognes, des alpacas. On y trouve une mine de talc blanc et transparent, dont on fournit tout le Pérou pour des vitrages. Il y a une mine d'argent.

Omasuyos.--Cette corrégidorie, dont la capitale est *Achaguachu*, touche au nord et au nord-ouest à celle de Paucarcolla. Elle a 40 lieues de long et 16 ou 20 de large. On y nourrit toutes sortes de bestiaux; parmi les animaux sauvages on remarque les *viscachas*, espèce de lièvre. On y fabrique plusieurs espèces d'étoffes avec la laine du pays. Ses fruits sont des papas et des *ocas*; le fruit de ce dernier est jaune, et semblable à la châtaigne. Il y a, selon Helm, quatre mines d'or.

L'île de *Titicaca*, très-célèbre, et qui est au milieu du lac, appartient à cette province. C'était là que Manco Capac prétendit avoir reçu sa vocation divine pour être le législateur du Pérou. Un temple couvert d'or ornait cette place consacrée.

Larecaja. — Cette corrégidorie, dont la capitale est *Zorata*, confine au sud avec celle de la Paz, et à l'ouest avec la province d'Omasuyos. Elle a 36 lieues de long et 10 de large. Ses montagnes sont couvertes de neige toute l'année. Au bas on cultive toutes sortes de fruits, de semences

et du coca. Elle a aussi du bétail de toutes espèces, et dans le district de *Guabaya* il y a quatre mines d'or.

VICE-ROYAUTÉ DE LA PLATA.

Nous avons déjà parlé de la manière dont cette vice-royauté a été formée. Elle peut être considérée commodément et clairement sous *quatre* grandes divisions, savoir; l'audiencie de *Charcas* ou les provinces détachées du Pérou; le gouvernement de *Paraguay* propre, celui de *Buénos-Ayres* et le *Tucuman* avec le *Nouveau-Chili*, ou les provinces de Chili situées à l'est des Andes, et qui sont détachées de la présidence de Saint-Yago. Dans la plus grande partie de cette vice-royauté les subdivisions changent journellement; de nouvelles colonies sont fondées, d'anciennes colonies sont détruites ou abandonnées. Il serait peu intéressant pour nous d'entrer dans les discussions nécessaires pour expliquer dans le détail le système de division adopté par les Espagnols.

Charcas ou Pérou méridional.

Cette *audiencie* est, selon quelques auteurs, divisée en plusieurs grandes provinces ou gouvernemens. Nous nous bornerons à remarquer les endroits suivans:

Moxos. — Cette province est très-étendue, elle confine au sud avec celle de *Santa-Cruz de la Siérra* et aux terres des Indiens *Chiquitos*, à l'est elle borde le Brésil, dont elle est séparée par la rivière des Ytenes, bras de la rivière de Madeira; ses limites, au nord, paraissent être marquées par la rivière de Béni. Elle a plus 150 lieues de long du nord au sud, et presque 200 de large de l'est à l'ouest. L'air y est chaud et humide à cause des forêts immenses et des rivières qu'elle renferme. Le pays est fertile et abondant pour les plantes et les fruits qui demandent de la chaleur, tels que maïs, cannes à sucre, yucas, plante qui sert à faire dans presque toutes l'Amérique un pain que plusieurs Européens préfèrent à celui de blé, riz, *platanos*, le meilleur aliment pour les Indiens; *ajos* verds, ou espèce de poivre verd. On y fait d'abondantes récoltes de coton, de cacao, dont la graine est grosse et tendre,

et si grasse, que le chocolat qu'on en fait est d'un meilleur goût et plus nourrissant qu'aucun autre. On trouve dans ses forets des bois de gayac, de la canelle et un arbre appelé *maria*, dont on tire une huile médicinale très-estimée par sa vertu de fortifier l'estomac. Le pays produit aussi du quinquina, du cèdre, des palmiers, amandiers différens de ceux d'Europe, de la vanille, beaucoup de cire. On y rencontre beaucoup d'animaux sauvagss, tigres, ours et sangliers. Les rivières abondent en poissons (1).

Le trait suivant, quoique rapporté sur la foi des missionaires dans un ouvrage estimé, paraît avoir grandement besoin de confirmation.

» Il y a, dit Muratori, dans le pays des Moxes un animal » singulier, connu sous le nom d'*orocomo*; son poil est » roux, il a le museau pointu et les dents fort tranchantes. » Lorsque cet animal, qui est de la grandeur d'un gros chien, » et vit dans les forêts, voit un Indien armé, il prend la » fuite; mais s'il le trouve désarmé, il l'attaque et le ren- » verse sans lui faire d'autre mal, pourvu que l'Indien ait » la précaution de contrefaire le mort; après l'avoir agité » pendant quelque tems et comme pour voir s'il n'est vé- » ritablement plus en vie, l'*orocomo* se contente de le cou- » vrir de feuilles et de branchages, et s'enfonce dans l'é- » paisseur de la forêt. L'Indien, qui connaît cette bête, se » relève dès qu'elle a disparu, et cherche son salut dans » une prompte fuite, ou bien monte sur un arbre, d'où il » considère à loisir tout ce qui se passe. L'*orocomo* ne tarde » pas à revenir, accompagné d'un tigre, qu'il semble avoir in- » vité à partager sa proie. Mais ne la retrouvant plus, il » pousse des hurlemens épouvantables, et regarde son com- » pagnon d'un air triste; il semble lui témoigner le regret » qu'il a de lui avoir fait faire un voyage inutile (2) ».

Santa-Cruz de la Siérra. — Cette province, dont la capitale, selon toutes les cartes, y compris celle de la Cruz, porte le même nom, aurait, selon le dictionnaire d'Alcédo, pour chef-lieu *St.-Laurènt de la Frontera*. Elle confine au nord

(1) *Alcédo*, au mot *Moxos*.

(2) *Muratori*, Missions du Paraguay, page 211 de la traduction française.

» fait pas assez considérable à leur gré, ils fondaient à » l'improviste sur les peuplades voisines, avec qui on était » en paix, passaient impitoyablement au fil de l'épée tous » ceux qui se mettaient en devoir de résister, et les brû- » laient tout vifs dans leurs cabannes. Les autres étaient » emmenés en esclavage. On trouvait toujours au besoin » le prétexte d'une injure reçue, ou d'autres semblables » pour se porter avec quelque couleur de justice à de si » barbares attentats. De retour chez eux, les marchands » vendaient à vil prix leurs esclaves à des gens qui con- » duisaient au Pérou cette foule de malheureux liés et ga- » rottés, et qui fesaient, en les revendant, un gain très- » considérable. Le profit des interressés montait chaque » année à plusieurs milliers de piastres ».

Ce brigandage odieux, à qui doit-on de le voir cesser ? Aux gouverneurs ? Ils partageaient les honteux gains qui en provenaient. Aux tribunaux ? Ils n'osaient s'élever contre la puissance et les richesses. Les seuls *Jésuites* eurent le courage de s'opposer à ce scandaleux trafic. Ils déterminèrent le vice-roi alors régnant, le prince de *Santo-Bueno*, à publier un édit sévère contre les marchands de Santa-Cruz ; ensuite ils portèrent les lumières de la religion chrétienne chez les restes des malheureux Chiquitos.

Chuquisaca. — Cette province est la première qui ait porté le nom de *Chaco* ; ce nom a ensuite fait un voyage, si je peux m'exprimer ainsi, et successivement reculé vers le sud, il comprend aujourd'hui les contrées basses et plaines entre le Paraguay et le Pilcomayo.

La *Plata* ou *Chuquisaca*, capitale. Cette ville fut d'abord nommé la *Plata*, à cause d'une fameuse mine d'argent qui était dans la montagne de *Porco*, près de la dite ville d'où les empereurs *Incas* tiraient des sommes immenses. La noblesse est la plus distinguée du Pérou, et conserve encore beaucoup de privilèges. Le nombre des habitans est de 14,000, parmi lesquels il y a un grand nombre d'Espagnols. La ville est la résidence d'un archevêque, dont l'autorité s'étend sur toute la vice-royauté.

Potosi. — Cette corrégidorie renferme les fameuses mines d'argent dont nous avons parlé à l'article *minéraux*, p. 178. Ces mines, après avoir donné, de 1545 jusqu'en

1648, la somme énorme de 395,619,000 piastres, sont loin d'être épuisées; le métal y abonde toujours, mais la partie la plus accessible a été enlevée, et l'on ne veut point se donner la peine de pénétrer très-en avant dans les entrailles de la terre, attendu qu'il y a dans le Pérou et même dans le voisinage beaucoup d'autres mines plus faciles à exploiter.

Potosi, ville de 100,000 ames, y compris les esclaves, selon Helm; d'autres ne lui donnent que la moitié; mais il faut préferer le témoignage de Helm, qui y a séjourné des années entières. Cette ville est le siége de l'administration des mines et des tribunaux y relatifs. C'est le centre d'un très-grand commerce qui se fait par la rivière Pilcomayo. L'air y est froid et les environs stériles.

Les corrégidories qui suivent sont situées au nord de Potosi et de Chuquisaca.

Sicasica.—Cette corrégidorie, dont la capitale porte le même nom, confine au nord et au nord-est avec la province de Larecaja, dans l'évêché de la Paz. C'est une des plus grandes corrégidories de tout le royaume; elle nourrit toute sorte de bétail, et produit des fruits de toutes espèces, cannes à sucre, coca, et même de bons vins. Le quinquina y est aussi bon que celui de Loxa. On tire de ses forêts des bois précieux. Il y a, selon Helm, deux riches mines d'or. De la laine de leurs troupeaux les habitans fabriquent toutes sortes d'étoffes.

Orcao.—Cette corrégidorie, dont la capitale porte le même nom, confine au nord avec celle de Sicasica. Elle est sujette aux tempêtes. On y fabrique beaucoup de poudre à canon. Elle avait autrefois d'excellentes mines d'or et d'argent, qui ont été beaucoup dégradées par les inondations. Cette province a 18 lieues de l'est à l'ouest, et 20 du nord au sud. Ses mines produisent encore chaque année 600 barres d'argent de 200 marcs chacune.

Jamparaès. — Cette corrégidorie produit des fruits, des papas, de l'orge, du blé, maïs et légumes, qui se transportent aux villes de la Plata et de Potosi. Il y a une mine de sel considérable. Le pays fournit aussi du vin et du sucre.

Parmi plusieurs oiseaux sauvages il y en a un qu'on appelle

appelle *menuisier*, parce qu'il perce les arbres avec le bec, pour y faire son nid.

Mizque.—Cette corrégidorie confine au sud avec celle de Jamparaès. Ses productions consistent en maïs, légumes, cannes à sucre, vins. Elle a des forêts qui produisent des cèdres, des caroubes, du quinquina. Il y a une mine d'argent.

Cayata.—Cette corrégidorie, dont la capitale porte le même nom, confine à l'est avec celle de Jamparaès. Elle a 36 lieues de long de l'est à l'ouest, et 44 de large du nord au sud. Sa température est très-variée. Dans les vallées elle y produit du blé et du maïs. Il y aussi des bestiaux de toutes espèces. On y trouve deux mines d'or, trois d'argent, une de cuivre, une de plomb, une d'étain. Les forêts y fournissent différens bois; on y rencontre aussi beaucoup de perroquets. Elles abondent en abeilles, dont le miel est très-connu sous le nom de miel de Charcas.

Cochabamba.—Cette corrégidorie, dont la capitale est *Oropesa*, confine au sud avec celle de Chayata, et à l'ouest avec celle de Sicasica. Elle a 40 lieues de long sur 32 de large; elle peut s'appeler, avec raison, le grenier du Pérou, car elle produit abondamment des grains et des semences. Les fruits de la vallée d'*Arque* sont très-renommés. Dans les parties élevées on nourrit du gros et du menu bétail. On en a autrefois tiré beaucoup d'or, et on y trouve aujourd'hui des veines très-lucratives.

Carangas.—Cette corrégidorie, dont la capitale est *Tarapaca*, voisine de la lagune dite *das Aullagas*, a 36 lieues de long sur 30 de large. Elle nourrit beaucoup de gros et menu bétail, des vigognes et des sangliers; elle a des mines d'argent bien exploitées, où on trouve des pierres d'argent massif qui pèsent jusqu'à 150 marcs, et quelquefois plus, selon *Ulloa*.

Paria.— Cette corrégidorie, dont la capitale porte le même nom, confine au nord avec celle de Sicasica, et à l'ouest avec celle de Carangas. On y élève des lamas et des vigognes. Il y a des mines de sel, des lacs salés et d'eau chaudes. On y exploite une mine d'argent, une d'étain et une de plomb.

Pilaya et Paspaya.— Cette corrégidorie, dont la ville

capitale est *Cinti*, abonde en fruits et en vin, dont on fait de l'eau-de-vie très-estimée.

Tomina. — Cette corrégidorie, dont la capitale porte le même nom, a 24 lieues de long et 70 de circonférence; mais une partie est occupée par les Indiens sauvages. Son climat est très-chaud, sur-tout dans les vallées. Elle abonde en fruits, cannes à sucre, dont les plantations durent jusqu'à 30 ans (1). Elle a aussi du gros et du menu bétail, et des chevaux. Dans un village nommé *Olopo*, district de Tomina, les naturels sont si difformes et si petits, qu'ils semblent à des pygmées; ils ont en outre des goîtres.

Porco.—Cette corrégidorie, dont la capitale est *Talvevara de Puna*, a 60 lieues de long sur 40 de large. On y élève beaucoup de menu bétail, moutons, vigognes et guanacos. Elle a des eaux chaudes. Son principal revenu consiste dans le produit de deux mines d'or, une d'argent et une de cuivre. Un minier a tiré, il y a quelques années, 3,000,000 de piastres d'un seul bloc qu'il a trouvé dans la mine du district de *Tomaheur*.

Atacama. — Cette corrégidorie, dont la capitale porte le nom de *Saint-François d'Atacama*, confine, au nord, à la province de Arica; au sud, avec le Chili; et à l'ouest à la mer du Sud. Elle abonde en fruits, semences. Les montagnes produisent des autruches et beaucoup de vigognes. Il y a deux mines d'argent, deux d'or, une de cuivre, une de plomb; des sources d'eaux chaudes; un lac qui est aussi salé que la mer. On y trouve du talc et de l'alun.

Lipes.—Cette corrégidorie, dont la capitale porte le même nom, confine, à l'est, avec celle d'Atacama. Elle a 60 lieues de long et 20 de large. On y recueille d'excellent quinquina, espèce de millet. Il y a aussi beaucoup de vigognes, d'autruches et de perdrix. On trouve dans les plaines du sel, du salpêtre et du soufre. Elle possède aussi des mines de cuivre rouge et blanc, qui se trouvent à côté de l'or et de l'argent, de fer et de pierre d'aimant. La mine d'argent donne jusqu'à 3,000 marcs par quintal.

Chichas. — *Tarija* en est la capitale. Son territoire est

(1) *Alcédo*, au mot *Tomina*.

abondant en blé, vins, huiles et autres fruits. Elle a aussi quatre mines d'or et cinq d'argent. (*Helm*).

Paraguay.

Comme les subdivisions de cette grande province ne sont pas très-bien connues, nous allons la décrire d'une manière plus générale que les précédentes l'ont été.

Nature du pays.—Le *Paraguay* doit son nom au grand fleuve *Paraguay*, comme la province appelée de *Rio de la Plata* doit le sien à la partie inférieure du même fleuve, qui prend un peu au-dessus de *Buénos-Ayre*, ce nom, équivalant à celui de rivière d'Argent; elle fut nommée ainsi par les premiers Espagnols qui naviguèrent sur ce fleuve, apparemment parce qu'ils y trouvèrent quelques paillettes d'argent mêlées parmi le sable. Certains géographes assurent qu'il y a des mines d'or et d'argent aux environs du fleuve, mais il leur serait difficile de prouver ce qu'ils avancent. C'est du moins une chose certaine que le Paraguay ne produit ni fer ni cuivre; quant aux mines d'or et d'argent, *Helm* n'en connaît aucune, et confirme ainsi complètement ce qu'ont dit les Jésuites (1).

La partie supérieure des pays situés le long des fleuves de Paraguay, de Pilcomayo et de Vermejo offre à la vue de belles plaines arrosées par un grand nombre de petites rivières, d'agréables côteaux, d'épaisses forêts. Mais la partie basse est une triste suite de contrées arides ou marécageuses, il y a de grandes plaines salines. A l'est de la Parana le terrain est montueux.

Productions végétales. — Sans parler ici du maïs, dont les Indiens soumis aux Espagnols se servent communément pour faire du pain, ni du *manioc* et de l'*yuca*, racines dont on fait la cassave, autre sorte de pain fort utile en voyage, parce qu'il se conserve long-tems, toutes les espèces de grains et de légumes que les Espagnols ont semées dans le *Paraguay* y sont venues à merveille. On n'y voit que très-peu de vignes, il est vrai, soit parce que le terroir n'y est pas propre, soit parce que les missionnaires ont empêché qu'elles n'y devinssent communes, afin

(1) *Muratori*, Relations des Missions, page 275.

de prévenir les désordres que l'usage du vin a coutume de produire. Au défaut de cette liqueur, les Indiens boivent dans leurs festins une espèce de bière, qui n'est autre chose que de l'eau, dans laquelle on a laissé fermenter pendant deux ou trois jours de la farine de maïs qu'on a fait germer dans l'eau, et passer au feu avant que de le moudre. Cette liqueur, qui est capable d'enivrer, se nomme *chica* ou *ciccia*. Les Indiens ne connaissent rien de plus délicieux. On dit que *la chica* est plus agréable au goût que le cidre, plus légère et plus saine que la bière d'Europe, qu'elle augmente les forces et qu'elle entretient l'embonpoint (1).

On voit au *Paraguay*, sur-tout dans les îles, une multitude de divers oiseaux; de ce nombre sont les perroquets, fort incommodes pour les Indiens qui cultivent le maïs, car les perroquets aiment beaucoup cette espèce de grain, et font de grands ravages dans les champs qui en sont semés.

Le *Paraguay* produit, selon les missionnaires, toutes les espèces d'arbres que nous connaissons en Europe. On y trouve en quelques endroits le fameux arbre du Brésil, quoiqu'il soit beaucoup plus commun dans le vaste et beau pays qui porte son nom; on y voit presque par-tout un très-grand nombre de ces arbrisseaux qui portent le coton, et c'est-là une des principales richesses du pays. Les cannes de sucre y naissent sans culture dans les lieux humides; mais les Indiens n'en savent faire aucun usage.

Un arbre fort estimé, et qui abonde dans le *Paraguay*, c'est celui d'où l'on tire la liqueur nommée *sang de dragon*.

Il y a divers autres résines utiles; il n'est pas rare de trouver dans les bois de la canelle sauvage, qui se vend quelquefois en Europe pour de la canelle de Ceilan. La rhubarbe, la vanille, la cochenille comptent au nombre des productions naturelles.

Le *Paraguay* produit encore quelques fruits singuliers, que les missionnaires ont décrit vaguement.

Il en est un qui ressemble assez à une grappe de raisins; mais sa grappe est composée de grains aussi menus que

(1) *Gonzalès d'Oviedo*, Sommaire des Indes occidentales, cité par *Muratori*, page 22.

ceux du poivre. Ce fruit, qu'on appelle *mbegue*, est d'un goût et d'une odeur fort agréables. Chaque grain de la grappe ne renferme qu'une seule graine aussi petite que le millet, et qui, lorsqu'on l'écrase dans la bouche, pique plus que le poivre même. On mange ordinairement ce fruit à la fin du repas. Suivant la quantité plus ou moins grande qu'on en mange, il procure, quelques heures après, une évacuation douce et facile.

La *pigna*, autre fruit de ce pays, a quelque ressemblance avec la pomme de pin, c'est ce qui a fait donner le nom de pin à l'arbre qui le produit. Cependant la figure de la *pigna* approche davantage de celle de l'artichaut. Sa chair jaune, comme celle du coing, lui est fort supérieure et pour le parfum et pour la saveur.

Thé ou *herbe de Paraguay*. Cette herbe, si célèbre dans l'Amérique méridionale, est la feuille d'une espèce d'*Ilex* de la grandeur d'un pommier moyen. Son goût approche de celui de la mauve, et sa figure est à-peu-près celle de la feuille de l'oranger. Elle a aussi quelque ressemblance avec la feuille de *coca* du Pérou, où l'on en transporte beaucoup, principalement dans les montagnes et dans tous les lieux où l'on travaille aux mines. Les Espagnols l'y croient d'autant plus nécessaire, que l'usage des vins du pays y est pernicieux. Elle s'y transporte sèche et presque réduite en poussière. On la prend par infusion (1).

La grande récolte de cette *herbe* se fait près la nouvelle *Villarica*, qui est voisine des montagnes de Maracayu, situées à l'orient du Paraguay, vers les 25 deg. 25 min. de lat. australe. On vante ce canton pour la culture de l'arbre; mais ce n'est pas sur les montagnes qu'il faut le chercher, c'est dans les fonds marécageux qui les séparent.

On en tire pour le Péron seulement jusqu'à 100,000 arrobes, pesant chacun 25 livres de 16 onces poids de marc, et le prix de l'arrobe est de 7 écus, ou 28 liv. de France, ce qui fait 2,800,000 liv.

Les Indiens établis dans les provinces d'Uraguay et de Parana, sous le gouvernement des Jésuites, ont semé des

(1) *Pernetty*, Voyage aux îles Malouines, tome I, page 325 et suiv.

graines de l'arbre qu'ils ont transportées de Maracayu, et qui n'ont presque pas dégénéré. Elles ressemblent à celles du lierre.

On vante les innombrables vertus de cette espèce de thé : il est apéritif et diurétique ; les autres qualités qu'on lui attribue sont au moins douteuses. Les *Chapetons* (Espagnols européens) ne font pas grand cas de cette boisson ; mais les créoles en sont passionnement avides. Jamais ils ne voyagent sans une provision d'herbes du Paraguay ; et ils ne manquent pas d'en prendre chaque jour, la préférant à toutes sortes d'alimens, et ne mangeant qu'après l'avoir prise. Au lieu d'en boire la teinture séparément, comme nous buvons celle du thé, ils mettent l'herbe dans une coupe faite d'une calebasse montée en argent, qu'ils appellent *maté* (1). Ils y ajoutent du sucre, et versent dessus de l'eau chaude, qu'ils boivent aussitôt, sans lui donner le tems d'infuser, parce qu'elle noircit comme de l'encre. Pour ne pas boire l'herbe qui surnage, on se sert d'un chalumeau d'argent, au bout duquel est une ampoule percée de plusieurs petits trous : ainsi la liqueur que l'on suce par l'autre bout se dégage entièrement de l'herbe. On boit à la ronde avec le même chalumeau, en remettant de l'eau chaude sur la même herbe à mesure que l'on boit. La répugnance que les Français ont montrée de boire après toutes sortes de gens, dans un pays où il y a beaucoup de personnes attaquées de maladies vénériennes, a fait inventer l'usage des petits chalumeaux de verre, dont on commençait déjà à se servir à Lima du tems de *Frézier*.

Le commerce de l'herbe du Paraguay, ajoute cet auteur, se fesait à *Santa-Fé*, où elle vient par la rivière de la Plata et par des charrettes. « Il y en a de deux sortes : l'une » que l'on appelle *Yerva de Palos*, et l'autre plus fine et de » meilleure qualité, appelée *Hierba de Camini*. Cette der- » nière se tire des terres des Jésuites. Il sort tous les ans du » Paraguay, pour le Pérou, plus de 50,000 arrobes, c'est- » à-dire, 1,250,000 pesant de l'une et de l'autre herbe, dont » il y a au moins le tiers de Camini, sans compter environ » 25,000 arrobes de celle de Palos pour le Chily ».

(1) *Frézier*, Voyage de la mer du Sud, page 228.

ANIMAUX. — Nous renvoyons le lecteur à l'article où nous avons traité des animaux de l'Amérique espagnole en général ; tout ce qu'on y a dit, d'après *Azzara*, s'applique plus spécialement au Paraguay.

Les *jaguars*, les *couguars*, les serpens et autres bêtes sauvages, ne nuisent guère qu'à ceux qui les attaquent. Les fourmis et les singes font beaucoup plus de mal ; car les unes, qui sont en plus grand nombre au Paraguay que par-tout ailleurs, rongent les plantes encore tendres, et les empêchent de profiter. Les autres désolent la campagne, dépouillent les arbres de leurs fruits, et ravagent les moissons. On en voit qui sont presqu'aussi gros que des hommes. Quelques peuples savent pourtant mettre à profit le voinage des singes. Ils les tuent et les mangent, non-seulement sans répugnance, mais avec plaisir.

On dit que les habitans du Paraguay ont un excellent remède contre la morsure des serpens, dans une herbe qu'on appelle, pour cette raison, *herbe de la vipère*. Sa vertu est si grande, qu'étant macérée, lorsqu'elle est encore verte, et appliquée sur la partie qui a été mordue, elle opère une prompte guérison. L'eau dans laquelle on fait infuser cette herbe, verte ou sèche, n'est pas moins salutaire. C'est dommage que les missionnaires ne donnent que cette vague notice d'une plante si précieuse (1).

VILLES. — L'état des villes de Paraguay n'est que faiblement connu ; la description géographique de ce pays, par Dom *Azzara*, est attendue avec impatience.

Assuncion, en français *Assomption*, est la capitale de la province. Cette province est située à 280 lieues de Buénos-Ayres, sur la rivière du Paraguay. Quoique résidence d'un évêque et d'un gouverneur, elle est mal peuplée.

Néemboucou, jolie ville, située, selon M. d'*Azzara*, par 26 deg. 52 min. 24 sec. de lat. sud, et à 33 lieues de la ville de l'Assomption.

Courouguati. Autre ville mentionnée par *Azzara*, située à 36 lieues dans l'est-nord-est de l'Assomption.

Des établissemens des Jésuites dans le Paraguay.

J'ai peut-être commis une injustice involontaire envers

(1) *Muratori*, Relations des Missions, page 27.

la célèbre *société des Jésuites*, en l'accusant, sur la foi des écrivains du nord de l'Allemagne, d'être à la tête d'une coalition secrette contre la liberté de la presse (1). Quelques *Jésuites d'Autriche* peuvent être coupables d'un zèle outré et mal dirigé, sans qu'il soit besoin d'en tirer des inductions contre toute cette société, qui a rendu aux lettres des services éminens et incontestables. Les Jésuites sont aujourd'hui sans pouvoir, sans fortune, sans patrie. L'historien juste et courageux ne doit pas souffrir que l'envie et l'ignorance effacent des fastes du genre humain le glorieux et touchant souvenir de la civilisation des Indiens du Paraguay, commencée par ces religieux, et détruite par des barbares qui s'appelaient hommes d'Etat.

Cicéron (2) loue beaucoup la sagesse et l'habileté de ce grand homme « qui sut le premier rassembler et réunir dans » un même lieu des hommes auparavant dispersés dans les » campagnes, et renfermés dans les antres des rochers; qui » leur apprit à discerner l'honnête et l'utile, à les recher- » cher. Ses premières leçons, ajoute l'orateur romain, fu- » rent souvent interrompues par les clameurs des barbares » étonnés de la nouveauté des objets. Il s'insinua peu-à- » peu dans leurs esprits, et se concilia toute leur atten- » tion; de féroces et de cruels qu'ils étaient ils les rendit » humains et pacifiques ».

Cet éloge peut s'appliquer aux missionnaires qui pénétrèrent dans le centre inconnu de l'Amérique méridionale. Leurs premières entreprises se bornèrent à de simples excursions. Ils convertissaient de tems en tems quelques Indiens, mais il n'y avait point de peuplades chrétiennes, et l'on ne voyait point encore, dans le Paraguay, d'église bâtie en l'honneur du vrai dieu. Le principal et presque l'unique fruit que l'on recueillait alors de tant de travaux, c'était de baptiser quelques enfans moribonds. On retirait du milieu des infidèles les adultes qui embrassaient la foi, et on les engageait à venir demeurer sur les terres occupées par les chrétiens.

Vers l'an 1680 ou 1690 ces pères représentèrent à la

(1) Vol. V, page 22.
(2) Rhetor., lib. I.

cour d'Espagne que le peu de succès de leurs missions devait être attribué au scandale que l'immoralité des Espagnols ne cessait de causer, et à la haine que leur insolence inspirait aux Indiens par-tout où ils se montraient. Ils insinuèrent que sans cette obstacle l'empire du christianisme se serait, par leurs efforts, étendu dans les parties les plus inconnues de l'Amérique, et que tous ses pays pouvaient être amenés sous la dénomination de sa majesté catholique sans dépense et sans effusion de sang.

On ne peut contester que cette prétention des Jésuites ne fut fondée dans la saine raison. Comment civiliser des peuples sauvages mais courageux, mais intelligens, si vous permettez à l'avidité de quelques vils marchands de pénétrer parmi ces simples enfans de la nature pour abuser de leur inexpérience, pour leur enlever en échange de quelques bagatelles inutiles, les objets souvent les plus nécessaires à leur subsistance, en un mot pour les *piller*? Les violences que ces espèces d'avanturiers se permettent envers les sauvages ont été avouées récemment par Mackenzie et autres voyageurs instruits.

La demande des Jésuites n'avait rien que de juste et de raisonable; elle eut du succès. Le théâtre où ils devaient agir leur fut tracé, et les Jésuites eurent carte blanche dans toute l'étendue du territoire. Il fut défendu aux gouverneurs des provinces adjacentes de les interrompre, et il leur fut enjoint de n'y laisser entrer aucun Espagnol sans la permission des pères. Ceux-ci promirent de leur côté de payer une certaine capitation en proportion du nombre de leur prosélytes, d'en envoyer un certain nombre pour les travaux du roi quand on l'exigerait, et lorsque les peuplades seraient assez considérables pour le permettre.

Ils réunirent d'abord un très-petit nombre de familles sur les bords de l'*Uraguay*. Ensuite ils pénétrèrent dans la contrée appelée *Guayra*, où ils s'établirent sur la grande rivière de Paràna et sur les petites de Tibagi et de Guichay. Les Portugais de Saint-Paul, en Brésil, détruisirent cette république naissante. Les missionnaires se sauvèrent avec 12,000 Indiens, et choisirent, avec beaucoup de discernement, l'endroit où la Parana et l'Uragnay, en formant deux coudes opposés, rapprochent leurs cours respectifs.

San-Ignacio et *Loreto* furent les deux premières *poblacion's* ou villes (1).

Ce furent là les légers fondemens sur lesquels ils élevèrent un édifice qui étonna le monde entier, et qui, en donnant beaucoup de gloire à leur société, excita l'envie et la jalousie des puissances.

Les jésuites travaillèrent avec tant de zèle et une politique si adroite, qu'ils adoucirent les nations les plus sauvages, fixèrent les plus errantes, et emmenèrent sous leur gouvernement celles qui avaient long-tems résisté aux armes des Espagnols et des Portugais. Ils gagnèrent des milliers de tributs à leur religion, et celles-ci engagèrent bientôt d'autres à suivre leur exemple, en représentant la paix et la tranquilité dont ils jouissaient sous la direction des bons pères. Les *Guaranis* étaient la plus nombreuse et la plus puissante des nations converties; leur langue devint dominante.

Les bornes de notre ouvrage ne nous permettent pas de rapporter tous les moyens qui furent employés pour subjuguer aussi complètement l'esprit et le corps de tant d'individus. Les Jésuites n'omirent rien pour s'assurer constamment de leur mission, et mirent en usage tout ce qui était propre à en augmenter le nombre, de manière à en former une société stable et bien organisée. Les Indiens, mieux assurés de leur subsistance par l'agriculture, logés d'une manière plus salubre, vêtus avec plus de commodité, soignés dans leurs maladies, gouvernés avec une sévérité mêlée de douceur, montraient une obéissance et une soumission qui approchait de l'adoration; et ce brillant succès, les Jésuites l'avaient obtenu sans violence et sans contrainte. On ajoute qu'ils avaient fait instruire les Indiens dans l'art militaire, qu'ils les avaient accoutumés à la plus exacte discipline, et qu'ils pouvaient former une armée de 60,000 hommes bien équipés; mais ce sont des exagérations manifestes et dictées par l'envie. Les Indiens vivaient dans des villes et villages; ils s'adonnaient à l'agriculture, aux manufactures; même quelques-uns d'eux aspiraient aux

(1) Le nom général des Missions était celui de *Doctrinas* ou des *Réductions*.

arts libéraux ; rien ne pouvait égaler l'obéissance des habitans de cette province sinon leur contentement.

Quelques écrivains ont traité ces Jésuites avec beaucoup de sévérité, les ont accusés d'ambition, d'orgeuil et d'abus d'autorité, pour avoir fait fouetter devant eux, non-seulement des personnes des deux sèxes, mais même les magistrats, qui, chez les Indiens, étaient toujours choisis parmi eux, et en souffrant que les personnes de la plus haute condition, dans leurs jurisdictions, baisassent le bas de leur robe, et regardassent cela comme un honneur. « Les Jé» suites encore, disent leurs ennemis, possédaient d'im» menses propriétés; toutes les *manufactures* étaient à eux; » les productions naturelles du pays leur étaient apportées, » et les *trésors* remis tous les ans au supérieur, sem» blaient démontrer que leur zèle pour la religion n'était » pas le seul motif de ses missions ».

Mais les Jésuites répondent (1) : « Qu'on nous montre » ces prétendues mines d'or d'où nous tirons tant de tré» sors ? Serait-il possible de tenir long-tems caché l'éclat » de cet or, qu'on dit être en si grande quantité ? N'a-t-on » pas fait en divers tems des informations juridiques à la » sollicitation des Jésuites même ? Ne s'est-on pas con» vaincu à loisir que les accusations formées par différentes » personnes contre les Jésuites à ce sujet étaient de pures » calomnies ? Qu'ils nous disent donc aussi ces gens si clair» voyans, s'ils ont jamais vu aucun missionnaire dans un » équipage convenable à un homme riche et opulent ; s'ils » les ont jamais vu, lorsque ces pères allaient dans leurs » colléges, ou lorsqu'ils passaient d'un pays à l'autre, porter » autre chose avec eux qu'une paire de bougettes, ou un » petit coffre qui renferme un peu de linge, des habits con» formes à leur état, et les provisions du voyage ? A-t-on » jamais trouvé chez eux, après leur mort, de l'or ou de l'ar» gent, des billets de crédit, des meubles précieux, ou quoi » que ce soit de semblable » ?

Il paraît qu'une bonne économie politique était la seule source de la prospérité des colonies religieuses. Depuis fort long-tems les Indiens avaient coutume d'envoyer dans les

(1) Le P. *Aguilar*, cité par Muratori.

villes des Espagnols tout ce qui leur restait de toiles, de tabac, d'herbe du Paraguay, de peaux, etc., après s'en être suffisamment pourvus eux-mêmes. Tous ces effets étaient remis entre les mains du procureur-général des missionnaires Jésuites. Celui-ci les vendait ou les échangeait le plus avantageusement que possible. Il rendait ensuite un compte exact du tout aux réductions, après avoir pris sur le produit des marchandises le paiement du tribut, il employait le restant à l'achat des choses utiles ou nécessaires aux Indiens, sans rien retenir pour lui-même.

Les Indiens des missions étaient des peuples libres qui s'étaient mis sous la protection du roi d'Espagne. Ils étaient convenus de payer un tribut annuel d'une piastre par tête. Les rois leurs avaient accordé des privilèges, en vertu desquels toutes les femmes, les hommes au-dessous de vingt ans, et au-dessus de cinquante, avec ceux qui ont embrassé nouvellement le christianisme, étaient exempts de payer le tribut. Mais en revanche, ils étaient obligés de joindre les armées espagnoles, en cas de guerre, de s'armer à leur propre frais et de travailler aux fortifications. Ils ont rendu de grands services à l'Espagne dans la guerre contre les Portugais.

En dépit de conventions aussi sacrées, les monarques de l'Europe ne se firent aucun scrupule de traiter ces peuples chrétiens comme un troupeau de bestiaux. En 1757, une partie du territoire des Missions fut cédée par l'Espagne à la cour de Portugal, en échange pour Santo-Sacramento, afin de mieux fixer la limite des possessions des deux royaumes. On a prétendu que les Jésuites refusèrent de se soumètre à cette division, ou de se laisser transférer d'un maître à un autre sans leur consentement. Les Indiens, si l'on en croit *les gazettes de Londres*, prirent effectivement les armes; mais ils furent aisément défaits, et avec un grand carnage, par les troupes européennes envoyées pour les soumettre. La promptitude de cette défaite prouve qu'il n'y avait parmi eux ni union ni chefs ; par conséquent les Jésuites n'ont pas été à la tête de ce mouvement. En 1767, ces pères furent chassés de l'Amérique par l'autorité du roi, et leurs malheureux néophites mis sur le pied des autres habitans indigènes de ce pays.

Il n'est que trop évident que la haîne de quelques Espagnols contre les Indiens des missions naissait, comme le P. *Aguilar* dit dans son mémoire justificatif, « de ce qu'ils » voudraient que ces Indiens fussent soumis non-seulement » à Votre Majesté, mais encore à chaque Espagnol en particulier, et même aux valets et aux esclaves des Espagnols. » Dès qu'un Espagnol, un Métif, ou moins que cela encore, voit » un Indien qui ne s'humilie pas devant lui, ou qui ne sert pas » aveuglément ses caprices, il se déchaîne contre le pauvre » Indien, il l'appele un barbare, un rustre qui pousse l'insolence jusqu'à manquer de respect à un Espagnol ».

Ainsi, les soi-disant *philosophes Français*, en déclamant contre les Jésuites missionnaires, ont fait cause commune avec les tyrans du Paraguay au moment même où ils prêchaient l'affranchissement des nègres dans les Antilles. Dix années plus tard, ces mêmes *philosophes*, avec M. de Voltaire à leur tête, flattaient, exaltaient et adoraient les monarques qui se partageaient la Pologne.

Mœurs des Abipons et de quelques autres nations sauvages.

Les *Abipons* habitent dans la province de Rio de la Plata ; nous anticipons ici le tableau de leurs mœurs, parce qu'il est lié à celui des missions dont nous venons d'entretenir nos lecteurs.

Cette tribu guerrière, composée de cinq mille ames, habite une partie de la contrée dite *Yapizlaga*, entre le 28°. et le 30°. deg. de latit., sur les bords de la rivière de la Plata (1). Ils élèvent et dressent des chevaux sauvages. Leurs armes sont des lances de cinq à six aunes de long et des fleches, quelquefois garnies de pointes de fer. Leur esprit guerrier les a rendu formidables aux Espagnols. Les missionnaires ont eu peu de succès parmi eux.

Le sang de cette nation est assez beau ; les femmes ne son pas beaucoup plus basanées que les Espagnoles. Les traits des hommes sont réguliers ; ils ont souvent le nez aquilin. Ils ont l'habitude de s'arracher les cheveux de dessus le front, au point de paraître chauves ; ce qui les

(1) *Dobrizhoffer*, Historia de Abiponibus,

a fait appeller *Callegas* par les Espagnols. Ils s'arrachent aussi la barbe, et se marquent le front et les tempes de cicatrices en guise d'ornement. La propreté est entretenue par des bains fréquens ; ils ne sont point antropophages, comme on a dit de quelques-uns de leurs voisins, mais ils ont la voracité en commun avec tous les peuples sauvages. Ils disaient aux missionnaires : « *Si vous voulez que nous restions avec vous, donnez-nous bien à manger ; nous ressemblons aux bêtes qui mangent à toutes heures, et nous ne fesons pas comme vous, qui mangez peu et à de certaines heures réglées* ». Les Indiens, en effet, se règlent à cet égard, non sur l'horloge, mais sur leur appetit toujours renaissant. Ils mangent la viande presque crue.

La polygamie ne paraît pas être d'un usage fréquent ; mais quelques femmes ont la coutume barbare de tuer leurs enfans après les avoir allaités, afin de pouvoir donner tous leurs soins à leurs maris. L'âge de vingt à vingt-cinq ans est l'époque ordinaire de leur mariage. On achète les filles de leurs parens aux prix de quatre chevaux et de quelques habits faits de draps de diverses couleurs, et qui ressemblent en quelque sorte aux tapis de la Turquie.

On prétend « qu'ils n'ont aucune idée d'un Etre suprême, » mais qu'ils redoutent beaucoup un certain démon ou » esprit malfaisant, et qu'ils ont parmi eux des magiciens, » appelés *Kivet*, auxquels ils attribuent le pouvoir d'appaiser » le mauvais esprit ». Mais peut-être cet esprit même est-il pour eux l'Etre suprême auquel ils n'adressent une espèce de culte que lorqu'ils le croyent irrité. Les Abipons enterrent généralement leurs morts à l'ombre d'un arbre ; si c'est un chef ou un guerrier, on y immole ses chevaux. Ensuite on déterre les ossemens pour les transporter à un lieu plus secret et plus éloigné.

Leur persuasion d'une autre vie se manifeste par le soin qu'ils prennent en ensevelissant leurs morts, de mettre auprès d'eux des vivres, un arc et des flèches, afin qu'ils puissent pourvoir à leur subsistance dans l'autre vie, et que la faim ne les engage pas à revenir dans ce monde tourmenter les vivans.

Les *Mocobs* et les *Tobas*, au nord-ouest des Abipons,

parlent à-peu-près le même idiôme. Mais la langue des *Guaraniens* est plus répandue.

Les caciques de ces peuples ne sont que des chefs, en cas de guerre, et des juges en tems de paix; leur pouvoir est très-borné. Les petites républiques ou peuplades d'Indiens se dissipent avec la même facilité qu'elles se forment. Chacun étant son maître, on se sépare dès qu'on est mécontent du cacique, et l'on passe sous un autre. Ce que les Indiens laissent dans un lieu en le quittant est si peu de chose, qu'il leur est très-facile de réparer en peu de tems leur perte.

Cependant, si nous en croyons quelques anciens missionnaires, il y a parmi les caciques « *des magiciens* qui savent » rendre leur autorité respectable, par les maléfices qu'ils em» ploient en secret contre ceux dont ils sont mécontens ». S'ils entreprenaient de les punir publiquement par la voie d'une justice réglée, on ne tarderait pas à les abandonner. Ces imposteurs font entendre au peuple que les tigres et les tempêtes sont à leurs ordres pour dévorer et pour perdre quiconque refuserait d'obéir. On les croit avec d'autant plus de facilité, qu'il n'est pas rare de voir ceux que le cacique a menacés se consumer et dépérir peu-à-peu; vraisemblablement parce qu'on a su leur faire prendre secrètement du poison (1).

Les *Manacicas*, plus industrieux, plus riches que les autres tribus du Paraguay, vivent sous un gouvernement qui rappelle d'une manière frappante les coutumes des insulaires de l'Océan pacifique. Le cacique est en possession de l'autorité souveraine. Ses terres sont cultivées, et ses maisons bâties aux dépens du public. Sa table est toujours couverte de ce qu'il y a de meilleur dans le pays, et ne lui coûte rien à entretenir. On n'oserait entreprendre quoi que ce soit de considérable que par son ordre. Le cacique punit sévèrement les coupables, et fait maltraiter impunément, selon son caprice, tous ceux dont il est mécontent. Les femmes sont soumises de la même manière à la principale femme du cacique. Tous les habitans de la peuplade lui paient la dîme de leur chasse et de leur pêche, et ne peuvent ni chasser ni pêcher sans lui en avoir demandé la permission. Son autorité

(1) *Muratori*, page 30.

n'est pas seulement absolue, elle est encore héréditaire ; dès que le fils aîné du cacique est en âge de commander, son père lui remet le commandement, et lui en donne l'investiture avec beaucoup de cérémonie. Cette renonciation volontaire ne fait qu'augmenter le respect et l'amour de la nation pour son ancien maître.

La mythologie des Manacicas nous paraît avoir quelques traits de communs avec celle des Taïtiens (1). Ils admettent trois divinités suprêmes, dont une est une déesse qui, selon eux, est l'épouse du premier et la mère du second, qu'ils appellent *Urasana* ; la déesse se nomme *Quipoci.* Ces dieux se font voir de tems en tems, disent-ils, sous des figures épouvantables aux Indiens assemblés dans la salle du cacique pour boire et pour danser suivant la coutume. Un grand bruit annonce leur arrivée. Dès qu'ils paraissent, le peuple interrompt ses divertissemens et pousse de grands cris en signe de joie. Les dieux prenant la parole exhortent le peuple à bien boire et à bien manger. Ils lui promettent une chasse et une pêche abondantes, et toutes sortes de biens. Ensuite, pour faire honneur au festin, ils demandent à boire, et ils vident la coupe qu'on leur présente avec une promptitude qui ferait honneur aux dieux de Valhalla même. On devine que les prêtres ou *Mapono* sont derrière les coulisses.

Ces jongleurs rendent aussi des oracles ; ils annoncent la disette ou l'abondance, la tempête ou le beau tems ; ils provoquent souvent des guerres, et ne manquent jamais de réclamer pour leurs dieux une partie du butin.

Les *Manacicas* croyent que les ames sont immortelles, et qu'au sortir du corps elles sont portées au ciel par les *Mapono* pour y vivre éternellement dans la joie et dans les plaisirs. Dès qu'un Indien meurt, le *Mapono* disparaît pour un certain tems, qu'il emploie, dit-il, à conduire l'ame du défunt au séjour de la félicité. Ce voyage doit être fort pénible ; car il faut traverser d'épaisses forêts, des montagnes rudes et escarpées, des vallées profondes remplies de lacs et de vastes étangs ; il faut passer une grande rivière, sur laquelle est un pont de bois gardé nuit et jour par le dieu

(1) *Muratori*, page 47, et notre volume XII, art. *Taïti*, Religion.

Tatutiso.

Tatutiso. Cette divinité ne ressemble pas mal au Caron de la fable. Son emploi est encore de purifier les ames de toutes les taches qu'elles ont reçues pendant la vie. Si quelqu'une lui manque de respect, il la précipite et la noie dans la rivière (1). Enfin on arrive au paradis. Mais c'est un pauvre paradis que le leur, et les plaisirs qu'on y goûte ne sont guère attrayans. On n'y trouve autre chose qu'une espèce de gomme, avec du miel et du poisson, dont les ames indiennes se nourrissent. Le *Mapono* de retour, débite mille autres folies sur son voyage, et ne manque pas de se faire bien payer sa peine.

La petite vérole fait autant de ravages parmi les peuplades indiennes qu'en fait quelquefois parmi nous la peste lorsqu'on nous l'apporte du levant. Dès que les Indiens s'apperçoivent que quelqu'un est attaqué de cette maladie contagieuse, et presque toujours mortelle au Paraguay, ils abandonnent aussitôt l'habitation, et ils se retirent précipitamment dans les bois, après avoir mis auprès du malade des vivres pour trois ou quatre jours. On vient de tems en tems renouveler sa provision jusqu'à ce qu'il soit mort ou guéri.

Le P. Gaëtan *Cattanéo* rapporte la manière dont le père *Ximenès* a vu les Indiens combattre contre un jaguar ou tigre d'Amérique. Ce missionnaire fesait voyage avec trois Indiens qui virent un tigre entrer dans un petit bois isolé. Ils résolurent de l'aller tuer. Le père se mit à l'écart en un lieu d'où il pouvait examiner sans danger tout ce qui se passerait. Les Indiens, accoutumés à ce genre de chasse ou de combat, s'arrangèrent de cette façon. Deux étaient armés de lances, le troisième portait un mousquet. Il se plaça entre les deux autres. Tous trois s'avancèrent dans cet ordre, et tournèrent autour du petit bois jusqu'à ce qu'enfin ils apperçurent le tigre. Alors celui qui portait un fusil lâcha son coup, et frappa l'animal à la tête. Le P. *Ximenès* raconte qu'il vit au même instant le coup partir, et le tigre enferré dans les deux lances; car dès qu'il se sentit blessé, il s'élança avec force pour retomber sur celui qui avait tiré le coup. Les deux autres Indiens prévoyant ce qui devait ar-

(1) Ce trait rappelle la mythologie des Kalmouks. En général le *pont céleste* se retrouve dans toutes les mythologies.

river, avaient tenu leurs lances prêtes pour arrêter l'animal au passage. En effet, ils lui percèrent les flancs, chacun de leur côté, avec une adresse admirable, et ils le tinrent suspendu dans l'air un moment.

Rio de la Plata.

Cette province, qui s'appelle aussi quelquefois, d'après la capitale, *Buénos-Ayres*, comprend un vaste terrain sur les deux bords de la grande rivière de la Plata. La partie orientale est traversée par l'*Uraguay*, et il n'y manque pas de montagnes, sur-tout dans l'intérieur. L'autre partie est une immense plaine qui s'étend jusqu'aux pieds des Andes, et qui, en beaucoup d'endroits, est impregnée de sel et de nitre.

Rivières. — Outre le grand fleuve déjà décrit, nous devons remarquer l'*Uraguay*, rivière qui surpasse le Rhin ou l'Elbe. A son embouchure, l'œil ne peut qu'avec peine découvrir ses deux rives à-la-fois ; à 200 lieues plus haut il faut encore une heure pour le traverser. Il est poissonneux ; les loups marins y entrent ; son lit est parsemé de rochers, et son cours est interrompu par quelques rapides (1). Les rivières à l'ouest de la Plata se perdent la plupart dans des marais ou des plaines sablonneuses.

Vents. — Le vent d'ouest s'appelle ici le *pampero*, parce qu'il parcourt une plaine de 300 lieues, nommée *de Las Pampas*, et habitée par des Indiens toujours errans, connus dans le pays sous le nom de *Pampas*. Cette plaine, comme nous l'avons dit, s'étend depuis *Buénos-Ayres* jusqu'aux confins du Chili ; elle est parfaitement unie. Elle est seulement couverte d'herbe fort haute. Le *Pampero* ne trouvant dans une si vaste étendue de pays rien qui puisse modérer son impétuosité, acquiert toujours de nouvelles forces, jusqu'à ce qu'enfilant directement le canal du fleuve de *la Plata*, il y souffle avec tant de furie, que les vaisseaux sont obligés, pour se soutenir contre lui, de jeter toutes leurs ancres, et d'assurer encore leurs cables avec de grosses chaînes

(1) Lettres du P. *Gaëtan Cattanéo*, chez *Muratori*, page 135 et suiv.

de fer. Il s'annoncent par des éclairs et des coups de tonnerre (1).

Climat.— L'hiver commence en juin; il pleut alors beaucoup, et le tonnerre et les éclairs sont si forts, qu'il faut y être accoutumé pour ne pas s'en épouvanter. Les grandes chaleurs de l'été sont tempérées par une bise qui se fait sentir vers midi.

Productions.— Le bois manque dans les plaines, mais en revanche, les terrains propres à l'agriculture y sont en grand nombre. Le sol est sablonneux, mêlé d'un terreau noir. La nature des montagnes, sur le Haut-Uraguay, n'est pas connue. On y trouve une mine d'argent, selon *Helm*. Les plantes médicinales y abondent, mais on n'en a aucune description précise (2). Du côté de Monte-Video et de Buénos-Ayres on récolte toutes sortes de fruits, et sur-tout des *durasno*, fruit très-délicat, dont l'arbre est à-peu-près semblable au pêcher d'Europe, mais dont le tronc est beaucoup plus gros, et porte du fruit deux fois l'année. Les arbres qui le produisent se sont tellement multipliés dans cette province, que c'est le seul bois qui sert de chauffage, sans qu'on s'aperçoive de sa diminution. Les bœufs domestiques, les chevaux y sont en si grand nombre, qu'ils ne coûtent rien que la peine de les prendre, au moyen d'un lacet, comme les Kosaques Doniens font, et les paysans de quelques contrées d'Italie. Il y a aussi des oiseaux et des animaux sauvages de toutes espèces, et sur-tout des jaguars, qui y sont plus grands que par-tout ailleurs. L'ours, appelé *hormiguero*, qui ne vit que de fourmis, abonde dans les Pampas. Il a un museau très-long et très-pointu.

Bœufs sauvages. — Le nombre des bœufs sauvages est si grand, qu'on en tue tous les ans une centaine de milliers, seulement pour en avoir la peau. Une vingtaine de chasseurs à cheval vont du côté où l'on sait qu'il y a le plus de bœufs sauvages, ils ont en main un long bâton

(1) Voyage aux îles Malouines, tome I, page 239. Conférez le P. *Cattanéo*, etc., etc.

(2) *Ibid*, page 314, des espèces de *Meum*, de *Carthame* et de *Centaurea minor* y sont indiquées.

armé d'un fer taillé en croissant et bien aiguisé, dont ils se servent pour frapper le taureau qu'ils poursuivent dans une des jambes de derrière, et ils le frappent si adroitement, qu'ils lui coupent presque toujours le nerf au-dessus de la jointure; l'animal tombe bientôt à terre, et ne peut plus se relever. Les chasseurs, au lieu de s'y arrêter, poursuivent les autres taureaux à bride abattue, et frappant de la même manière tous ceux qu'ils rencontrent, ils les mettent hors d'état de fuir. Dix-huit ou vingt hommes abattent ainsi, sans peine, 7 à 800 taureaux dans une heure de tems. Quand ils sont las de frapper, ils descendent de cheval pour prendre quelque repos, et ils assomment ensuite sans danger les taureaux qu'ils ont abattus; après en avoir pris la peau, et quelquefois la langue ou le suif, ils abandonnent le reste aux corbeaux.

Chiens sauvages. — Ces animaux descendent de quelques individus domestiques qui se sont égarés. Ils se sont excessivement multipliés dans les campagnes voisines de Buénos-Ayres. Ils vivent sous terre dans des tannières aisées à reconnaître par la quantité d'os que l'on voit entassés alentour. Il est fort à craindre que les bœufs sauvages venant un jour à leur manquer, ils ne se jettent sur les hommes mêmes. Un des gouverneurs de Buénos-Ayres jugea cet objet digne de son attention, et il avait envoyé, pour détruire les chiens sauvages, des soldats qui en tuèrent un grand nombre à coups de fusil. Mais à leur retour ces soldats se virent insultés par les enfans de la ville, qui sont fort insolens. On les appela *mataperros*, c'est-à-dire, vainqueurs de chiens; d'où il est arrivé que, retenus par une mauvaise honte, ils n'ont plus voulu retourner à cette espèce de chasse. Belle discipline!

Chevaux. — Les chevaux de Buénos-Ayres sont excellents. Ils ont conservé la vivacité des chevaux Espagnols dont ils sont sortis; ils ont le pied extrêmement assuré, et sont d'une agilité surprenante. Leur pas est si vif et si allongé, qu'il égale le plus grand trot et le petit galop des nôtres. Leur pas consiste à lever exactement en même-tems le pied de devant et celui de derrière; et au lieu de porter le pied de derrière dans l'endroit où ils avaient posé celui de devant, ils le portent beaucoup plus loin, vis-à-vis et même

au-delà du pied de devant du côté opposé ; ce qui rend leur mouvement près du double plus prompt que celui des chevaux ordinaires, et beaucoup plus doux pour le cavalier. Ils ne sont pas distingués par leur beauté, mais on peut vanter leur légèreté, leur douceur, leur courage et leur sobriété. Les habitans ne font aucune provision de foin ni de paille pour nourrir ces animaux. La douceur du climat permet de les faire paître aux champs toute l'année.

VILLES.

Buénos-Ayres, capitale de toute la province de la rivière de la Plata, est située à 70 lieues de son embouchure, au 69e. deg. 10 min. de long. ouest, et au 34e. deg. 35 min. lat. sud. Sa situation est très-belle. Du côté du nord on découvre la rivière d'une largeur à perte de vue. Dans ses environs on ne voit que d'agréables campagnes très-étendues, et toujours couvertes de verdure.

Le port de *Buénos-Ayres* n'est nullement à l'abri des vents, et les vaisseaux ne sauraient approcher plus près de la ville qu'à la distance de 3 lieues. Les barques même, pour aller à Buénos-Ayres, sont obligées de prendre un détour, et d'entrer dans une petite rivière qui se décharge dans le fleuve, et qui peut avoir deux ou trois brasses de profondeur. Quand les eaux du fleuve sont basses, on ne saurait entrer dans la petite rivière.

Buénos-Ayres est la résidence d'un *vice-roi* et d'un évêque. On y compte 3,000 maisons et 40,000 habitans. Cette ville est aujourd'hui le centre général de tout le commerce des provinces du Pérou, qui se fait avec des charrettes tirées par des bœufs. Les conducteurs vont par caravannes, à cause des Indiens Pampas, qui sont très-dangereux pour les voyageurs. Cette ville est arrosée de plusieurs grandes rivières, qui se jettent toutes dans celle de la Plata. Elle a une belle place entourée de superbes édifices, et une forteresse sur la rivière, demeure du gouverneur. Les rues sont droites et tirées au cordeau ; avec des trotoirs des deux côtés.

Monte-Video. — Ville sur la rivière de la Plata, à 20 lieues de son embouchure. Elle a une baie grande et com-

mode. Le climat y est doux et sain. Le terrain est fertile en fruits. Elle abonde en viande et poissons, qui se vendent à vil prix. Son principal commerce est en cuir. Elle est à 50 lieues de Buénos-Ayres, et à 34 deg. 56 min. 9 sec. de lat. sud.

San-Sacramento. Ville fondée par les Portugais, vis-à-vis de Buénos-Ayres, à une trentaine de lieues de Monte-Video. Elle a été cédée à l'Espagne en 1778.

Santa-Fé. Ville médiocre située sur la rivière de la Plata, à 80 lieues de Buénos-Ayres.

Mœurs des Espagnols. — Dom *Pernetty* a tracé un portrait assez curieux des Espagnols de Monte-Video, dont nous allons emprunter quelques traits.

Dormir, causer, fumer une cigarre, se promener à cheval, telles sont les occupations qui, selon notre voyageur, font passer aux Espagnols les trois quarts de la journée. L'abondance des vivres y favorise la paresse; d'ailleurs, il y a beaucoup de gens riches. Tout le monde y cherche à

« *Vivre honorablement, noblement, sans rien faire* ».

Pendant la matinée, les femmes demeurent assises sur un tabouret, au fond de leur salle, ayant sous les pieds, d'abord une natte de roseaux sur le pavé, et par-dessus cette natte des manteaux de sauvages ou des peaux de tigres. Elles y pincent de la guittare ou jouent de quelqu'autre instrument, en s'accompagnant de la voix, ou prennent du maté, pendant que les nègresses apprêtent le dîner dans leur appartement.

La jalousie n'y tourmente guères ni l'un ni l'autre sexe. Les hommes reconnaissent publiquement leurs enfans bâtards, et ceux-ci héritent de leurs pères. Il n'y a point de honte attachée à la bâtardise, parce que les lois autorisent cette naissance au point de donner aux bâtards même le titre de gentilshommes.

Les femmes, quoiqu'enveloppées d'un voile dans les endroits publics, vivent chez elles au moins avec autant de liberté qu'en France. Elles reçoivent la compagnie de très-bonne grace, et ne se font pas prier pour chanter, danser, pincer de la harpe, de la guitarre, du tiorbe ou de la mandoline. « Elles sont en cela beaucoup plus complaisantes » que nos Françaises, dit Dom *Pernetty* ». Lorsqu'elles ne

dansent pas, elles se tiennent assises sur des tabourets placés, comme nous l'avons dit, sur une espèce d'estrade au fond de la salle de compagnie. Les hommes ne peuvent s'y placer que lorsqu'on les y invite, et une telle faveur prouve une grande familiarité.

Il y a une danse fort vive et fort lascive qu'on danse quelquefois à Monte-Video ; on l'appelle *Calenda*, et les Nègres et les Mulâtres, dont le tempérament est embrasé, l'aiment à la fureur.

Cette danse a été portée en Amérique par les Nègres du royaume d'Ardra, sur la côte de Guinée. Les Espagnols la dansent comme eux dans tous leurs établissemens de l'Amérique, sans s'en faire le moindre scrupule. Elle est cependant d'une indécence qui étonne ceux qui ne la voyent pas danser habituellement. Cependant Dom Pernetty se résout à la d'écrire dans ces termes (1).

« La calenda se danse au son des instrumens et des voix. » Les acteurs sont disposés sur deux lignes, l'une devant l'autre, les hommes vis-à-vis des femmes. Les spectateurs font » un cercle autour des danseurs et des joueurs d'instrumens. » Quelqu'un des acteurs chante une chanson, dont le refrein est répété par les spectateurs, avec des battemens » de mains. Tous les danseurs tiennent alors les bras à » demi-levés, sautent, tournent, font des contorsions du » derrière, s'approchent à deux pieds les uns des autres, » et reculent en cadence jusqu'à ce que le son de l'instrument ou le ton de la voix les avertisse de se rapprocher. » Alors ils se frappent du ventre les uns contre les autres » deux ou trois fois de suite, et s'éloignent après en pirouettant pour recommencer le même mouvement, avec des » gestes fort lascifs, autant de fois que l'instrument ou la » voix en donne le signal De tems en tems ils s'entrelacent » les bras, et font deux ou trois tours, en continuant de se » frapper du ventre et en se donnant des baisers, mais sans » perdre la cadence.

» On peut juger combien notre éducation française serait » étonnée d'une danse aussi lubrique. Cependant les relations de voyages nous assurent qu'elle a tant de charmes

(1) Voyage aux îles Malouines, tome I, page 279 et suiv.

» pour les Espagnols même de l'Amérique, et que l'usage
» en est si bien établi parmi eux, qu'elle entre jusques dans
» leurs actes de dévotion : ils la dansent dans l'Eglise et dans
» leurs processions ; les religieuses même ne manquent
» guères de la danser la nuit de Noël sur un théâtre élevé
» dans leur chœur, vis-à-vis la grille, qu'elles tiennent
» ouverte pour faire part du spectacle au peuple. Cette *ca-*
» *lenda* sacrée ne diffère des profanes que parce que les
» hommes n'y dansent point ».

Ce récit m'a plutôt l'air d'un conte de Lafontaine que celui d'une relation historique sortie de la plume d'un grave Bénédictin.

Les gens du commun, les Mulâtres et les Nègres, au lieu de manteau, portent une pièce d'étoffes rayée par bandes de différentes couleurs, fendue seulement dans le milieu pour passer la tête. Elle tombe sur les bras et couvre jusqu'aux poignets. Par-devant et par-derrière elle descend jusqu'au-dessous du gras de la jambe, et est frangée tout au tour. On lui donne le nom de *Poncho* ou *Chony*. Les hommes de toutes les classes le portent à cheval, et le trouvent beaucoup plus commode que le manteau. Le gouverneur en montra un à MM. Bougainville, Pernetty, etc., brodé en or et argent, qui lui coûtoit trois cents et tant de piastres. On en fait au Chili du prix de deux mille ; et c'est de cette contrée qu'on en a emprunté l'usage à Monte-Video.

Le Poncho garantit de la pluie, ne se défait pas au vent, sert de couverture la nuit, et de tapis en campagne.

Tucuman.

Cette province s'étend le long des Andes, à l'opposé du Chili, qu'il sépare du Paraguay et de Buénos-Ayres. Elle est située entre le 24e. et le 3e. parallèle de latitude méridionale.

Sol, montagnes, fleuves. — Les Andes étendent leurs branches à travers la partie septentrionale, et y rendent le climat très-froid. Le sud n'est qu'une vaste plaine. Il paraît même que tout le Tucuman est rempli de véritables *plateaux*, car plusieurs rivières, n'y trouvant de débouchés, y forment des lacs sans écoulement. Ce pays a une certaine ressemblance avec la Tartarie et la Petite-Bucharie. Les deux principaux fleuves du Tucuman sont le *rio Sa-*

lado, qui, a travers d'un delta marécageux, se réunit à la rivière de la Plata, et le *rio Dolce*, qui se perd dans la lagune de Porongas. La vallée de Palcipas, qui s'étend entre deux branches des Andes, renferme une rivière considérable qui s'écoule dans un lac. Toutes les rivières de la province de Cordova s'écoulent dans des sables, excepté le *Tercero* qui se jette dans la Plata.

Climat. — Le climat du Tucuman est très-froid et très-sec en hiver; des pluies violentes annoncent le printems, et les chaleurs de l'été sont subites et très-fortes. Cette température, naturelle dans un pays voisin de grandes montagnes, n'est pas agréable, mais on s'y accoutume, et le Tucuman passe pour une contrée extrêmement salubre; il faut pourtant excepter les environs des lacs et des marais.

Productions. — Dans les endroits où les rivières fertilisent les campagnes, le pays est rempli de pâturages excellens; les bœufs, les moutons, les cerfs, etc. s'y multiplient prodigieusement chaque année. On y rencontre presque à chaque pas du gibier de toute espèce, qui souvent se laisse prendre à la main; des pigeons, sur-tout, et des perdrix, moins bonnes à la vérité que celles d'Europe. Le maïs, le vin, le coton et l'indigo y sont cultivés avec succès. Les forêts entre les rio Dolce et Salado sont peuplées d'une immense quantité d'abeilles.

D'après *Helm*, on exploite dans le Tucuman deux mines d'or, une d'argent, deux de cuivre et deux de plomb.

On y fabrique beaucoup d'étoffes de laine et de coton, et l'on y a découvert une fort belle mine de sel cristallin.

Villes. — Les principales villes de cette province sont *Salta du Tucuman*, résidence du gouverneur; elle est située dans une vallée très-fertile; *Jujui*, *Rioja*, *San-Fernando*, *Saint-Jacques de l'Esterro*, *San-Miguel* et *Cordoue*, résidence d'un évêque, et la meilleure ville du pays. Les pères de la compagnie de Jesus avaient à Cordoue une celèbre université, où venaient étudier les jeunes Espagnols qui voulaient s'instruire dans les sciences. Quelques autres colonies peu nombreuses d'Espagnols, répandues çà et là dans les plaines immenses du Tucuman, portent le nom de villes. On dit qu'elles sont au moins à 50 ou 60 lieues les unes des autres.

» Figurez-vous, dit le père *Gaëtan Cattanéo*, quelques » villages bâtis les uns près des autres, et séparés par des » petits bois qui empêchent d'apercevoir les maisons, et » vous aurez une idée assez juste de la plupart des villes » espagnoles qui sont dans ces contrées. Le trait suivant » vous les fera encore mieux connaître : Le P. Provincial » fesait la visite des différentes maisons de la province de » Tucuman, avec son compagnon ; ils s'étaient mis en chemin » pour *Rioja*, ville située à 200 lieues ou environ au nord-» ouest de Cordoue. Le chemin qui conduit à cette ville est » aussi désert que celui de Buénos-Ayres à Cordoue, mais » beaucoup plus difficile, parce qu'il est inégal et pierreux, » ensorte qu'on est obligé de le faire sur des mules, et d'aller » fort doucement. Après 20 jours de marche, le P. com-» pagnon se trouvait extrêmement fatigué ; il prit un jour » les devants, et se sentant accablé de sommeil il mit pied » à terre sous des arbres qu'il rencontra, sans savoir ni » où il était, ni quand on arriverait au terme qui semblait » fuir devant lui, et il s'endormit bientôt à l'ombre. Ce-» pendant le P. Provincial arrive ; le muletier qui lui ser-» vait de guide voit le père qui dormait sur l'herbe ; il » l'éveille promptement et il lui demande d'un air étonné » s'il n'a pas de honte de dormir dans une place publique. » De quelle place me parlez-vous dit le père ? il y a trois » semaines que nous marchons dans ce désert, et Dieu sait » quand nous arriverons à Rioja. Y a-t-il au monde un » lieu plus solitaire que celui-ci ?... Vous êtes à Rioja même, » reprend le muletier, voici le cœur de la ville et le col-» lège des Jésuites est derrière ces arbres ; il disait vrai : » le collège était dans un petit bois tout vis-à-vis. La sur-» prise du père fut extrême, et il eut quelque honte de s'être » endormi au milieu de la place publique.

« Il n'y a pas long-tems que le corrégidor de cette même » ville se mit en tête d'y paraître en équipage ; il se fit » faire un petit carrosse, et dès qu'il fut fait il n'eut rien » de plus pressé que de s'y montrer et de se promener » par toute la ville. Lorsqu'il passait par un de ces petits » bois qui séparent les différens quartiers, une branche » d'arbre entra dans son carrosse et lui créva l'œil ».

CHILI.

Nous décrirons ici tout ce qu'on entend ordinairement sous le nom du *royaume du Chili*, c'est-à-dire, le *Chili propre*, à l'occident des Andes; le *Nouveau-Chili* et la province de *Cuyo* à l'est de ces montagnes.

Nous avons déjà remarqué que le Cuyo et le Nouveau-Chili dépendent de la *vice-royauté de la Plata*, tandis que la *présidence de Saint-Yago* n'embrasse que le Chili propre. Mais il paraît y avoir une division judiciaire et ecclésiastique très-différente de celle par gouvernemens et vice-royautés. Nous pensons qu'il est très-indifférent aux lecteurs Européens laquelle de ces divisions compliquées nous suivions.

Nous joindrons immédiatement à la description du Chili celle de la Patagonie, etc.

Situation, étendue.

Le Chili propre est situé sur les bords de la mer Pacifique, entre le 23e. et le 45e. degré de latitude australe, et entre les 304e. et 308e. degrés de longitude, à l'est du premier méridien de l'île de Fer. Sa longueur, du nord au midi, est de 500 à 550 lieues, et sa largeur, de l'est à l'ouest, est d'environ 80, en comprenant la chaîne des Andes. Il est borné à l'ouest par la mer Pacifique; au nord, par le Pérou; à l'est, par le Tucuman, et au midi par les terres Magellaniques. Il est séparé de toutes ces régions par les Andes.

La province de *Cuyo* se trouve entre le Chili et le Tucuman, depuis le 30e. au 35e. parallèle de latitude.

Le *Nouveau-Chili* s'étend indéfiniment au sud de la province de Cuyo, vers les Pampas de Buénos-Ayres et les déserts de la Patagonie.

Climat.

Ce royaume est un des meilleurs de l'Amérique; son climat est salubre et tempéré; le ciel y est pur et le sol fertile. Les saisons y sont régulières; le printems commence en septembre, l'été en décembre, l'automne en mars, et l'hiver en juin. Il pleut abondamment au commencement

du printems, mais point ou rarement dans les autres saisons. L'été est serein, sans tempêtes et sans orages. Ce défaut de pluie n'est pas nuisible aux campagnes ; l'humidité qui reste du printems et l'abondante rosee qui tombe chaque nuit suffisent pour la fructification. L'été y serait prodigieusement chaud si l'air n'était rafraîchi par un vent de mer et par celui qui vient des Andes, dont le sommet est toujours couvert de neige (1). Le froid de l'hiver est très-modéré ; on n'a jamais vu tomber de neige dans les provinces maritimes, et l'on n'en voit que de cinq ans en cinq ans dans les provinces voisines des Andes.

Volcans.

Sur la partie la plus élevée de ces montagnes, sont 14 grands volcans enflammés, outre plusieurs autres petits qui n'ont point encore fait de tort aux pays circonvoisins. La quantité de matière sulphureuse que renferment ces cavernes est la source des fréquens tremblemens de terre qu'on éprouve au Chili. Cependant ils sont moins violens et moins imprévus qu'autrefois, ce qui donne aux habitans le tems de s'échapper. Les volcans même paraissent avoir ralenti la promptitude de leurs effets (2).

Métaux.

On trouve dans le Chili des mines de tous les métaux, demi-métaux et minéraux connus ; l'or sur-tout y est très-commun ; on n'en tire que du pays appartenant aux Espagnols.

L'or. Il y a deux manières de retirer l'or de sa mine, ou en fendant avec les pics de fer les rochers qui en contiennent, ou en lavant le sable des fleuves qui en roulent dans leur lit. La première est préférable par l'avantage qu'on en retire ; elle est cependant assez dispendieuse : outre

(1) Selon les renseignemens qu'eut *Vancouver*, les vents soufflent du nord depuis le milieu de mai jusqu'a la fin de septembre ; c'est la saison pluvieuse. Le reste de l'année les vents viennent du sud ; ils sont secs. Ils se font sentir à 60 ou 80 lieues de la côte. *Vancouver*, tome V, page 406.

(2) *Molina*, *Vidaure*, etc., ne disent rien de précis sur l'élévation des Andes du Chili. On les aperçoit à 60 lieues en mer.

la fatigue, elle exige plusieurs machines, et un moulin particulier pour réduire en poudre les pierres métalliques.

La seconde manière d'exploiter l'or s'abandonne ordinairement a ceux qui n'ont pas assez de fonds pour faire les dépenses qu'exige la manière précédente. Ceux-là mettent le sable dans une espèce de navette de corne, qu'ils appellent *porunna*; ils le lavent bien et ramassent les grains d'or que leur pésanteur fait rester au fond; mais comme ils ne se servent point de mercure, ils en perdent plus de la moitié: le profit est cependant assez considérable.

L'argent. On trouve aussi des mines d'argent, mais comme elles sont fatiguantes et plus dispendieuses à tirer que celles d'or, on les exploite peu. Voici la méthode bien grossière dont les habitans se servent pour séparer ce métal des parties hétérogènes· 1°. On réduit d'abord en poudre le minerai avec un moulin appelé *trapiche*, comme celui d'or. 2°. On crible ensuite cette poudre dans une espèce de tamis de fil de fer très-mince; on le mêle avec du mercure, du sel, de la boue putréfiée, et on l'enferme dans un cuir de vache en y versant de l'eau; il se fait une masse qui, pendant l'espace de huit à dix jours, se bat, se foule aux pieds et se retourne deux fois par jour. Troisièmement, on met cette masse, après les opérations précédentes, dans une auge de pierre, on verse de l'eau dessus, cette eau entraîne le minerai avec elle dans des puits creusés au pied de l'auge, où l'amalgame d'argent et de mercure se précipite en un globe blanchâtre. Quatrièmement, on retire le globe, on le met dans un sac de toile que l'on presse fortement, afin de faire sortir le mercure. Cinquièmement, les ouvriers donnent à cette masse, qui est aussi molle que de la pâte de farine, différentes formes, selon leurs caprices. Une grande partie du mercure qui y est contenu s'échappe par les trous pratiqués aux moules. Sixièmement, comme le mercure, malgré toutes ses pressions, n'a pas tout-à-fait abandonné l'argent, on jette la masse dans un fourneau bien allumé: le mercure se volatilise, et l'argent reste pur, blanc et solide (1).

Cuivre. Les mines de cuivre ne sont pas plus rares dans

(1) D'après *Vidaure*, Storia géografica, etc., etc.

ce pays que celles d'or, avec lequel on le trouve mêlé. On n'exploite que celles qui sont fort riches. On se sert des opérations suivantes pour avoir le cuivre pur. 1°. On fait une fosse profonde, pavée d'un mélange de plâtre et d'os calcinés bien pulvérisés ; cette pâte reste au feu, et il ne s'y fait aucune gerçure par laquelle ce métal puisse s'échapper. Des quatre côtés de la fosse s'élèvent quatre murs, qui, au sortir de terre se courbant en voûte, forment une espèce de four. On laisse une fenêtre à la partie supérieure pour mettre le métal et pour observer l'état de la fusion ; on laisse en outre quelques ouvertures pour donner issue à la fumée. Secondement, pour rendre le feu plus vif on se sert de grands soufflets que l'eau fait marcher. Troisièmement, on échauffe le fourneau plusieurs jours avant d'y mettre le métal, et alors qu'on l'y jette on ajoute en même-tems beaucoup de gros bois. Quatrièmement, quand on voit le métal dans une belle fusion, on ouvre une porte pratiquée au bas du fourneau, par où le cuivre coule comme un torrent de feu, et remplit des moules que l'on a mis pour le recevoir. — Le fer, quoiqu'abondant, ne s'exploite point.

Plantes.

Le Chili, outre nombre de plantes connues, en produit qui lui sont particulières, telles sont l'herbe de sel, l'herbe d'huile, etc.

Herbe de sel. L'herbe de sel croît dans les plaines, elle s'élève à la hauteur d'environ un pied ; ses feuilles sont cendrées, et ressemblent à celles du basilic. Cette plante se couvre, dans l'été, de grains d'un sel rond qui ressemblent à des perles (1).

Madi. Le madi est une plante annuelle qui se divise en sauvage et en cultivée. Le madi cultivé porte plusieurs semences noirâtres ou blanchâtres, d'où l'on retire, après les avoir pilés et fait bouillir, une huile aussi agréable au goût que celle d'olive.

Pangue. Le pangue est une plante vivace qui aime les marais et lieux aquatiques ; ainsi quand on l'aperçoit quel-

(1) Le P. *Feuillée* indique deux espèces de plantes salines, l'*hémérocalles scandens* et la *salsa foliis radiatis*.

que part, c'est un signe qu'il y a quelque source cachée. Sa racine s'étend sous terre d'un ou deux pieds à l'entour. Elle est brune, pesante, rude au toucher, d'une saveur âcre et astringente; cette racine pousse trois ou quatre tiges hautes d'environ cinq pieds, quelquefois plus, selon la qualité du terrain, grosses de quatre à cinq pouces, revêtues d'une écorce rude, grise et velue. Elles contiennent une pulpe blanche, acidule et pleine d'un suc agréable et rafraîchissant. On trouve dans la pulpe des vieux quelques filamens minces et difficiles à rompre. Les feuilles, qui ne naissent qu'à l'extrémité des tiges, sont d'un verd foncé, dures, velues dentelées, et ont plus de trois pieds de diamètre. La racine du pangue est excellente pour préparer toutes sortes de peaux, ce qui en fait faire un commerce considérable. Ceux qui la pilent ne peuvent résister plus d'une heure à ce travail, à cause de la force de son odeur. Son infusion fait d'excellente encre à écrire. Les cordonniers en font des formes qui durent fort long-tems.

Culli. Le culli se divise en deux espéces, dont une a les fleurs noires et l'autre jaunes. On pile l'une et l'autre espèce, dont on fait une certaine pâte, qui, infusée dans l'eau, est bonne dans les fièvres ardentes. On s'en sert aussi pour faire le sorbet, et pour teindre en violet et en jaune

Quinua. La quinua, dont on distingue une espèce sauvage et l'autre cultivée, vient ordinairement à la hauteur d'un homme; ses feuilles ressemblent à celles de la bette, ses fleurs sont purpurines et sa semence contenue dans un épi. Cette semence est longue et blanchâtre, et se mange comme du riz.

Relvun. Le relvun est une plante vivace qui croît dans les champs sablonneux, parmi le gazon. Sa racine sert à teindre en rouge toutes sortes de laines. Sa couleur, qui est fort vive, se conserve autant que l'étoffe.

Quinchamali. Le quinchamali croît ordinairement sur le haut des collines, au pied des arbustres; sa racine est longue, verdâtre et chargée de fibres légères. Elle pousse trois ou quatre tiges rampantes, ornées de petites feuilles vertes, placées deux à deux; à la cime de chacune de ces tiges paraît une fleur semblable à celle du safran. La décoction de la plante et de la racine est efficace pour le sang extravasé intérieurement à cause de quelque coup. L'effet en est sûr,

d'après plusieurs expériences, et soulage instantanément le malade.

Guadalaguen. Cette plante est petite, ses feuilles sont blanches et lanugineuses, sa fleur grande et blanche. On la fait bouillir toute entière avec un peu de sel dans un vaisseau de terre neuf, et prise en sirop le matin, elle guérit les apostumes intérieures, les indigestions et même le sang corrompu.

Herbe des foux. L'herbe des foux est ainsi appellée des Espagnols, parce que les chevaux qui en mangent par hasard deviennent furieux. Cette plante est annuelle, elle croît dans les prairies, dont on a soin de l'arracher à cause du mal qu'elle fait aux bestiaux. Elle pousse plusieurs tiges anguleuses, hautes d'environ deux pieds. Ses feuilles, qui sont placées deux à deux, sont longues, étroites et cendrées.

Tembladerilla. La tembladerilla est une autre herbe qui fait trembler les chevaux quand ils en mangent. Elle aime les lieux humides; ses tiges sont rampantes, elles portent vers leurs extrémités un épi de fleurs couleur de turquoise. L'effet de cette plante dure plus long-tems que celui de l'herbe des foux, mais ni l'une ni l'autre ne sont mortelles.

Coehajuju. Cette plante naît sur les rochers de la mer, et sous l'eau. Sa racine tient aux rochers; elle pousse une tige jaunâtre, dont les feuilles, longues de plus de six pieds, sont larges de quatre à cinq pouces, épaisses, spongieuses et couvertes d'une pélicule noirâtre. Ces feuilles, qui paraissent autant de baudes de cuir, étant mises dessécher au feu, font un bruit semblable à un coup de fusil; on les mange assaisonnées de diverses manières.

Arbustes.

Tous les arbustes du Chili, excepté le myrte et la sauge, sont différens de ceux de l'Europe.

Arbre de l'encens (1). L'arbre de l'encens croît dans les provinces septentrionales du royaume. Il s'élève de terre de trois ou quatre pieds, ses feuilles sont longues d'environ quatre pouces, et larges de deux ou trois, elles sont jaunâtres, épaisses et roides; ses fleurs sont petites et jaunes,

(1) Sans doute une espèce d'*Ioica*, voyez *Guyane*.

il

il distille abondamment pendant l'été une précieuse gomme appelée encens. Ce sont de petits globules qui s'étendent le long du tronc et des branches. On les récolte quand les feuilles commencent à tomber. Cet encens est aussi bon que celui d'Orient, quoiqu'il ne vienne pas du même arbuste.

Chilea (1). La chilea croît sur les bords des rivières et des ruisseaux, elle s'élève de six à sept pieds. Elle se divise en plusieurs tiges droites, couvertes d'une écorce d'un verd obscur, et garnies de feuilles longues, étroites et verdâtres. Il se distille de toutes les branches de cette arbuste une résine aromatique, blanche d'abord, et qui devient ensuite jaunâtre.

Jarilla. La jarilla s'élève à la hauteur d'environ six pieds : sa tige est un peu grise ; vers sa cime, elle se couvre de petites feuilles légères, étroites, dentelées et d'un verd gai ; elle est toute résineuse, balsamique et d'un parfum agréable. Ses feuilles, prises en forme de thé, sont bonnes pour les putréfactions internes ; infusées dans de l'esprit-de-vin et exposée au soleil pendant vingt jours, elles fournissent un baume excellent pour les blessures récentes. On leur attribue encore beaucoup d'autres vertus.

Colliguai. Les racines de cet arbre brûlées, répandent une odeur très-suave et très-pénétrante.

Murtilla. La murtilla croît dans les contrées maritimes, et n'a que trois ou quatre pieds de haut. Ses feuilles ressemblent à celles du buis. Ses branches se chargent d'une baie plus grande que celle du myrte, dont la figure et la couleur ressemblent à la grenade. Ce fruit est odorant. On en fait un vin délicat, qui se conserve, et est stomachique.

Romerillo. Le romerillo ressemble beaucoup au romarin d'Europe. C'est ce qui lui fait conserver le nom que lui ont donné les Espagnols. Dans les fonderies de cuivre, on préfère le bois de cet arbuste à tous les autres, par l'activité de sa flamme.

Guaicuru. Le guaicuru (phlégorhiza) croît dans les provinces septentrionales. Il n'a pas plus de deux pieds de haut ; ses feuilles ressemblent à celles du myrte : sa racine, qui est rougeâtre, étant pilée et appliquée sur des plaies, quelques grandes qu'elles soient, les guérissent tellement en

(1) *Conyza frutescens* du P. Feuillée.

vingt-quatre heures, qu'à peine y reste-t-il une marque. Les Indiens, qui manquent de chirurgiens, s'en servent avec succès dans leurs guerres, et ne vont jamais sans une ou deux de ces racines (1).

Culen. Le culen se rencontre dans tout le Chili : il recherche ordinairement les terrains gras et humides, d'où il s'élève à une hauteur considérable. On en distingue deux espèces, le verd et le jaune ; ces arbrisseaux ont toutes les propriétés du thé chinois. Leurs feuilles, prises en petite quantité, ont le même goût et le même parfum. Elles sont stomachiques, et s'appliquent avec succès sur les blessures. Toutes les parties du culen ont les mêmes propriétés.

Palqui. Le palqui est semblable au sureau ; cependant ses feuilles et ses baies sont plus longues. C'est le meilleur remède qu'on connaisse contre les fièvres ardentes. On donne à boire aux malades le suc des feuilles et de l'écorce du palqui ; c'est une boisson très-rafraîchissante. Les paysans disent que ces feuilles sont un venin si funeste pour les vaches, que quand elles en mangent parmi d'autres herbes, elles meurent en quelques heures.

Roseau du Chili. On joint à la classe des arbustes le roseau du Chili et le boqui, espèce d'osier. Le roseau du Chili se divise en trois espèces. La première s'appelle *coleu*, la seconde *kila* et la troisième *canne de Valdivia*, parce qu'elle croît dans cette contrée. Toutes ces espèces sont solides et remplies intérieurement d'une substance ligneuse bien différente des roseaux d'Europe.

Ces roseaux sont très-utiles aux habitans. Le *coleu* sert de lattes pour couvrir les maisons, et y est incorruptible, pourvu qu'il ne soit pas exposé à l'humidité. La *kila* fournit aux Espagnols et aux Indiens des manches pour leurs lances et leurs piques, et *le roseau de Valdivia* sert en guise de canne, et est fort estimé.

Boqui. Le boqui croît dans les bocages les plus ombragés et les plus humides, où il serpente autour des arbres jusqu'à l'extrémité de leur cîme, dont il descend perpendi-

(1) Don *Pernetty*, Voyage aux îles Malouines, tome I, page 318, dit que le *guaicuru* est un des plus puissans astreingens que la botanique possède.

culairement, et remonte et descend alternativement. Il est attaché par un fil délié si flexible et si dur, qu'on ne peut l'arracher qu'avec des instrumens tranchans. On dépouille ce fil de son écorce par le moyen du feu, et on en fait d'assez bonnes cordes. On s'en sert encore à d'autres usages domestiques, comme à faire des paniers, à lier des pallissades; il se conserve même dans l'eau pendant plusieurs années. On y voit aussi plusieurs espèces de lierre différens de ceux d'Europe. Ce royaume abonde en joncs, parmi lesquels on en remarque un appelé tolora.

Tolora. Le tolora est assez haut et toujours triangulaire. Les Indiens s'en servent à couvrir leurs cabanes, tant parce qu'il dure plus long-tems que les autres, que parce que le feu l'attaque difficilement, et que la flamme y fait beaucoup moins de progrès que dans les autres espèces de paille.

Le P. Feuillée parle d'un arbrisseau nommé *yteu* (*periclymenum foliis acutis*), qui donne une excellente teinture en noir. Le *stramonoïdes arboreum* embaume l'air par son odeur; les espagnols l'appellent *floripondio.*

Arbres.

Le Chili est plein de bois remplis de divers arbres, dont la plupart conservent leurs feuilles pendant l'hiver. Tous ces arbres, excepté le mûrier, le cyprès, le laurier et le saule, sont différens de ceux d'Europe. Parmi les arbres qui perdent leurs feuilles pendant l'hiver, les plus remarquables sont le killai, le spino, le roble et le maque.

Killai. Le killai aime les lieux montagneux. Ses feuilles ont la couleur et l'âpreté de celles du chêne, mais elles sont moins découpées. Il porte des chatons en forme d'étoiles qui renferment quatre ou cinq petites semences. Son bois est roux et dur. Jamais il ne se fend. La partie la plus précieuse de cet arbre est l'écorce; broyée et trempée dans l'eau elle sert de savon.

Spino. Le spino a reçu ce nom des Espagnols, à cause de la quantité d'épines qu'il porte. Il vient par-tout, il s'élève fort haut, sur-tout dans les terrains gras. Son tronc est brun, marbré, pesant et très-dur; il est revêtu d'une écorce semblable à celle du mûrier. Ses feuilles sont très-petites, découpées, d'un verd clair, et unies plusieurs en-

semble. Les fleurs dont se couvrent ses rameaux ressemblent à un bouton de soie jaune ; elles exalent une odeur aromatique. Aux fleurs succèdent des baies longues d'une palme, grosses comme le pouce. Elles sont d'abord vertes, ensuite noires. Elles contiennent une moëlle blanche, pleine de graines brunes, dont les perroquets sont fort avides : le spino est le bois de chauffage du pays, on en fait d'excellent charbon. Les femmes se servent de ses fleurs pour parfumer leurs vêtemens. Ses baies font une encre assez bonne pour écrire.

Roble. Le roble croît dans les lieux maritimes et dans les Andes. Il s'élève à une hauteur surprenante. Son tronc est droit, d'un rouge obscur, compacte, pesant, et se conserve intacte dans l'eau. Ses feuilles ressemblent à celles de l'ormeau. Le bois de cet arbre sert à la bâtisse.

Maque. Le maque est d'une grandeur moyenne. Ses feuilles sont grandes, douces, fibreuses, dentelées, ayant la figure d'un cœur. Les fruits qu'il porte ressemblent aux baies du myrte. Elles ont une saveur agreable et rafraîchissante. Elles sont d'un violet foncé, qui teint les mains et les lèvres de ceux qui les mangent. Les feuilles de cet arbre, mâchées, sont un remède efficace contre les maux de gorge.

Parmi les arbres qui conservent leur feuillage toute l'année, nous remarquerons les suivans.

Alerze. L'alerze est une espèce de cèdre rouge qui croît dans les Andes et dans l'île de Chiloé. Ses feuilles ressemblent à celles du cyprès ; son tronc est si haut et si gros, que les Indiens, qui le fendent avec des coins, tirent d'un seul sept ou huit cents planches longues de dix-huit pieds, et larges d'un pied et demi.

Maiteu. Le maiteu est un des plus beaux arbres qu'on puisse voir. Il s'élève ordinairement à quarante pieds. Son bois est dur, uni, rouge mêlé de jaune, ce qui le fait employer à des ouvrages curieux. Ses feuilles sont petites, dentelées, d'un beau verd luisant, et si épaisses que les animaux se cachent dessous pendant la pluie. Les vaches les aiment tant, qu'elles abandonnent les meilleurs pâturages pour en manger.

Patagua. La patagua croît le long des rivières et dans tous les lieux humides. Elle s'élève fort haut, et est quel-

quefois si grosse qu'à peine quatre hommes peuvent l'embrasser. Son bois est blanc et de peu de durée, sur-tout étant exposé à l'humidité. Ses fleurs, qui viennent en abondance, ont la figure, la couleur et l'odeur des lys : mais elles sont des deux tiers plus petites, et pendent en bas.

Temo. Il y a deux espèces de temo, le blanc et le jaune, distinguées par les fleurs. Il vient par-tout. Son tronc est revêtu d'une écorce jaunâtre, mais d'un gris cendré intérieurement. Il est dur et assez compacte. Il est employé par les carossiers. Ses feuilles ont la couleur et la forme de celles du citronnier, et l'odeur et le goût de la noix de muscade.

Litre. Le litre est d'une hauteur médiocre, mais il devient assez gros ; son bois est solide, et mêlé de brun, de jaune et de verd. Ses feuilles sont rondes, rudes, rares et d'un verd pâle. « L'ombre de cet arbre est fort nuisible. Ceux qui » passent ou restent sous ses branches sont sur-le-champ » couvert de pustules rouges et mordicantes qui se mani- » festent aux mains et au visage ». (*Vidaure*).

Bolen et *Parquilaugen.* Le bolen et le parquilaugen sont deux arbres très-garnis de branches, hauts, et qui ont entre eux fort peu de différence. Ils aiment les lieux montueux, leur bois est un vrai poison. Malgré cela, les nationaux le regardent comme un excellent purgatif dans de certaines maladies. On le donne en très-petite dose.

Sandal. On trouve dans l'île de Jean Fernandez trois espèces de sandal ; le blanc, le rouge et le citron. Cette dernière espèce, qui est si recherchée en médecine, y est, dit-on, beaucoup meilleure que celui qui nous vient d'Orient. Il s'en trouvera probablement aussi dans le Chili.

Il y a encore dans les montagnes intérieures des Andes, dont la plupart sont inaccessibles, des forêts immenses où croissent des arbres dont on ignore le nom. Il y en a d'une grandeur démésurée. « Un missionnaire fit, avec le bois d'un » seul arbre, une Eglise de plus de soixante pieds; il lui four- » nit les poutres, la charpente, les lattes, tout le bois néces- » saire pour les portes et fenêtres, les autels et pour deux » confessionaux (1) ».

(1) *Vidaure*, Storia de Chili.

Pin du Chili. Le pin du Chili est un des plus singuliers arbres qui y croissent. Les Espagnols lui donnèrent improprement ce nom, car il ne ressemble en rien au pin d'Europe. Les Indiens l'appellent péguen. Il vient naturellement dans les provinces habitées par les Araucans. On le cultive dans le reste du royame. Il lui faut un tems considérable avant de parvenir à sa hauteur ordinaire, qui est de cinquante pieds. A mesure qu'il croît il se dépouille de tous ses rameaux et feuilles dont il était couvert dans sa jeunesse. Quand il a environ deux perches de haut, il commence à pousser de grosses branches, placées horizontalement de quatre en quatre à angles droits. Les quatre qui succèdent vers le haut sont plus courts que ceux d'en bas, et vont ainsi en diminuant jusqu'à la cîme, de manière que l'arbre représente une pyramide parfaite. Toutes ces branches sont garnies de tous les côtés d'autres branches plus petites placées également à angles droits. Les grands et petits rameaux sont totalement couverts de petites feuilles enchâssées les unes dans les autres; les feuilles sont longues de plus d'un pouce, pointues, convexes, lisses, d'un verd brillant et si dures, qu'elles ressemblent à du bois. Les fruits se trouvent renfermés dans un globe ligneux de la grandeur de la tête d'un homme. Ils sont longs d'environ deux pouces, coniques, couverts d'une gousse semblable à celle de la châtaigne, dont ils ont un peu le goût.

Palmier. Le palmier du Chili ressemble, pour les feuilles et pour le tronc, à ceux qu'on voit en Europe. Ses fruits n'en diffèrent pas beaucoup. Les habitans les appellent cocos. Ils sont ronds et plus gros qu'une noix commune. Ils ont deux coques, l'une spongieuse et l'autre ligneuse comme celles des noisettes, mais plus dure. Dans la dernière coque on trouve une amande pareillement ronde, blanche, agréable au goût. Etant fraîches, elles contiennent un suc laiteux et rafraîchissant. Ces *prétendus* cocos sont étroitement attachés à quatre grappes longues de plus de trois pieds, qui pendent des quatre côtés du palmier.

Lucuma. La lucuma croît naturellement dans les provinces septentrionales, spécialement dans le territoire de Coquimbo. On la cultive dans les contrées australes. Elle ressemble beaucoup au laurier. Ses fruits sont de la grosseur

d'une pêche ; ils sont couverts d'une peau d'abord verdâtre, ensuite brune, mêlée d'un peu de jaune. Leur pulpe est blanche, semblable au beurre et agréable au goût : elle renferme deux ou trois noisettes dures, lisses, d'un rouge brun luisant.

Peumo. Les feuilles du peumo sont odorantes, épaisses et d'un verd foncé. Leur figure et leur grandeur est comme celle du mûrier. Les fruits ressemblent aux jujubes, mais elles ont la peau plus rouge, quelquefois blanche, d'autres fois cendrée.

Boldo. Le boldo est un arbre tout aromatique. Le bois, l'écorce, les feuilles, les fruits répandent une odeur très-agréable. Ses feuilles sont grandes, brunâtres, rudes et visqueuses. Ses fruits sont ronds, jaunes, doux et plus gros que les baies du myrte. L'écorce de cet arbre donne au vin un parfum agreable.

POISSONS.

La mer du Chili abonde en poissons, qui sont la plupart différens de ceux d'Europe.

Polpo. Le polpo est d'une figure si singulière, que quand on l'aperçoit immobile, il ressemble à une branche d'arbre couverte d'une écorce semblable à celle du châtaignier. Il n'est pas plus gros que le petit doigt, long de trois pouces ; il est divisé en quatre ou cinq articulations qui vont en diminuant du côté de la queue, qui, comme la tête, ressemble à l'extrémité d'une branche. Quand il déploie ses six jambes, qu'il tient couchées du côté de la tête, elles ressemblent à autant de racines, et la tête à un pivot brisé ; si on le prend dans la main, il l'engourdit pour un instant, sans faire d'autre mal. On trouve dans ce poisson une petite vessie pleine d'une liqueur noire qui sert d'encre.

Diaphane. Le poisson diaphane se trouve vers l'embouchure du fleuve Tolten. Il est petit, ovale, et d'une saveur agréable. Ce poisson est transparent comme le crystal, et quoiqu'on en mette plusieurs les uns sur les autres, ils conservent leur transparence.

Tolo. « Sur les bords de l'île de Jean-Fernandès on

» trouve un poisson nommé *tollo*. Chacune des deux nageoires qu'il a sur le dos est armée d'un aiguillon brillant, » triangulaire, aigu et recourbé un peu vers la pointe. Il est » dur comme de l'ivoire, long de deux pouces et demi, et » large de quatre ou cinq lignes. Cet aiguillon est efficace » contre le mal de dent. Si on l'applique sur la dent malade, » il engourdit la joue, et la douleur se passe dans une demi » heure. Il endort souvent le patient, et à son réveil on se » trouve guéri ». (*Vidaure*).

Insectes.

Outre les insectes d'Europe, il s'en trouve de particuliers en Chili qui méritent l'attention des naturalistes.

Sur le sommet de la *bisnaga* ou herbe à nettoyer les dents, on trouve un coléoptère à deux ailes, qui semble être formé de feu et de l'or le plus brillant.

Parmi les insectes luisans on distingue plusieurs espèces, les uns sont ailés, et les autres sans ailes. Parmi les premiers il s'en trouve un grand nombre comme un papillon ordinaire, qui paraît la nuit un brâsier volant. Dans les campagnes on trouve, en certains trous qui se font en terre, une araignée velue, grise, grosse comme le poing, dont les pieds sont longs de trois à quatre pouces. Elle a en outre de petites dents, et deux dents incisives assez proéminentes, auxquelles quelques-uns attribuent des vertus médicinales. Cette araignée n'est ni venimeuse ni nuisible.

Oiseaux.

Les oiseaux, tant aquatiques que terrestres, y sont fort multipliés. On en compte quatre-vingt-douze espèces, dont beaucoup ressemblent à ceux d'Europe. D'autres en diffèrent en quelque chose, d'autres enfin sont particulières à ce pays.

Cygne. Le cygne de Chili diffère de celui d'Europe par sa tête qui est noire. Les tourterelles de montagne ont aussi les ailes noires.

Pinquen. Le pinquen est plus grand et plus gros qu'une oie; il a le dos mêlé de blanc et de gris, et le ventre tout

blanc : sa chair est blanche, délicate et de bon goût. Cet oiseau aime la plaine, où il se nourrit d'herbe et d'insectes; on l'apprivoise facilement.

Alcatraz. L'alcatraz est une espèce de pélican. Il est moins gros qu'un coq-d'Inde, mais ses jambes ont plus de deux pieds de haut. Il lui pend un sac sur l'estomac, qui est attaché à de petits filamens, afin qu'il ne divague ni à droite ni à gauche. Ce sac est composé d'une membrane épaisse et grasse, assez charnue. Il se plie comme un cuir, et est recouvert d'un petit poil fin et douillet comme du satin. Quand ce sac est vide il ne paraît presque pas; mais quand l'alcatraz trouve une pêche abondante, dont il fait sa nourriture, il est surprenant de voir la quantité de grands et de petits poissons qu'il fait entrer dedans, soit pour les conserver pour lui, soit pour les porter à ses petits.

Trenca. La trenca est d'un gris cendré, elle est de la grosseur d'une grive, à laquelle elle ressemble encore par le bec, la tête et les pieds. Elle a les ailes et la queue plus longues et plus larges. Cet oiseau chante agréablement; il varie sa voix comme le rossignol, et a le talent d'imiter assez bien le chant des autres oiseaux.

Keveu. Le keveu, que les Espagnols ont appelé grive improprement, est un peu plus gros que la trenca. Il a la chair, les plumes, les yeux, le bec et les jambes noirs. Il apprend à parler comme le perroquet, quoique son bec soit mince et un peu plus long que la grive proprement dite : on l'apprivoise facilement. Son chant est continu et très-mélodieux. Il mange la cervelle des petits oiseaux.

AMPHIBIES.

Les baleines, dont la mer du Chili est ordinairement couverte, n'ont que quelques légères différences avec celles du Grœnland. On trouve quelquefois de ces monstrueux animaux morts sur les rivages. *Molina* dit avoir vu la côte d'un de ces énormes animaux, qui était longue de quinze pieds, large d'un pied et demi, et épaisse de cinq doigts.

Le *guillin* est un animal assez commun, qui vit dans les lacs, dans les fleuves ou dans les rivières. Il se nourrit de poissons ou de l'herbe qui croît sur les bords des lieux qu'il

habite. Il est de la taille d'un chien ordinaire ; il est couvert de deux espèces de poil, les uns longs, les autres courts. Le poil court est fin et fort épais. Il paraît que c'est une espèce de loutre.

Le *colpu* est plus petit que le guillin, auquel il ressemble par la figure et par la manière de vivre. On trouve encore des loutres dans l'île de Chiloé, qui ne diffèrent point de celles d'Europe.

Quadrupèdes Terrestres.

Le guanaco, le chilibuéque, le guémul et la vigogne sont des espèces très-ressemblantes entr'elles, et qui peuvent être considérées comme appartenantes au genre des chameaux, dont ils diffèrent principalement par la privation de la bosse. Nous en avons déjà parlé dans l'article général sur les animaux de l'Amérique méridionale.

Le *Chilibuéque* tient du guanaco et du mouton d'Europe. Il a la tête, le cou et la queue du guanaco, et le reste du mouton, qu'il surpasse du double en grandeur. C'est de-là que les Espagnols l'ont nommé brebis du pays, et les Indiens *chilibuéque*, qui veut dire, *mouton du Chili*, pour le distinguer des *lamas* ou *moutons du Pérou*. Le chilibuéque est un animal domestique fort estimé des Indiens ; dans leurs cérémonies religieuses et dans leurs traités de paix on en sacrifie en signe d'alliance. Sa chair est aussi bonne que celle du mouton. Sa laine est excellente. On en trouve de blancs, de gris, de noirs et de cendrés. Cet animal se multiplie peu, par la difficulté qu'a la femelle de concevoir ; il faut la soutenir pour qu'elle reçoive le mâle.

Le *guémul* est de la forme et de la taille d'un chilibuéque, à l'exception de sa queue, qui ressemble à celle d'un cerf. Il est plus sauvage que le guanaco ; il habite presque toujours les lieux les plus escarpés des Andes.

La *vigogne* vit dans les pays les plus tempérés du royaume, dans les provinces de Copiapo et de Coquimbo. Il faut qu'elle soit fort féconde, parce que, malgré le massacre continuel qu'on en fait tous les ans, il s'en trouve toujours beaucoup.

La *viscaque* est de la grosseur et presque de la figure d'un grand lapin, quoiqu'elle ait les jambes plus courtes. Son poil est doux et mêlé de gris et de noir. Sa queue,

qui ressemble à celle du renard, est garnie de soies si dures, qu'elles ressemblent à des épines.

Chinne (1). Le chinne est encore de la grosseur d'un lapin; mais il ressemble plutôt par la figure à un petit chien. Ce petit animal entre dans les maisons, sur-tout à la campagne; il mange ce qu'il rencontre; il se promène en toute liberté parmi les chiens, qui ne lui disputent rien, non plus que les hommes; tous le respectent et le craignent, quoiqu'il ne fasse mal ni avec les dents ni avec les oncles. Ce qui lui vaut ce sauf-conduit, est une petite vessie qu'il a placée auprès de l'anus, à la naissance de la queue. Cette vessie contient une liqueur extrêmement puante qu'il lance contre ses agresseurs: l'odeur est si infecte qu'elle rend une chambre inhabitable; aucun moyen ne suffit pour s'en délivrer.

L'*arda* est une espèce de mulot ou de campagnol de la grosseur d'un chat, qui ne se trouve que dans la province de Copiapo. Cet animal est assez docile; il est couvert d'une laine cendrée, épaisse et délicate comme le meilleur coton.

TOPOGRAPHIE DES PROVINCES ET VILLES.

Copiapo. — Cette corrégidorie, dont la ville principale est *Saint-François de la Selva*, confine avec celle d'Atacama, en Pérou; au nord et à l'ouest avec la mer Pacifique. Sa longueur est de 60 lieues du nord au sud, et de 20 à 30 de l'est à l'ouest. Il y pleut très-peu, néanmoins elle produit toutes sortes de fruits et grains de très-bonne qualité. L'air y est toujours doux. Elle a beaucoup de mines de cuivre, de soufre très-pur, de pierre d'aimant, de lapis lazuli, d'or et d'argent. Il y croît un arbrisseau, qu'on cultive sur le bord des rivières, appelé *paxarobolo*, qui produit une liqueur qui, cuite, sert de cire à cacheter et à boucher les vases. On pêche sur ses côtes beaucoup de congres. Les exportations consistent, entr'autres, en soufre et en nitre (2).

Coquimbo. — Cette corrégidorie confine à l'est avec le

---

(1) Sans doute la *viverra mephitis*.

(2) On n'a pas besoin de purifier le soufre. *Alcédo*, au mot *Copiapo*.

Tucuman ; au sud avec celle de Quillota, et à l'ouest avec la mer Pacifique. Elle a 80 lieues de long sur 40 de large de l'est à l'ouest. On y élève beaucoup de *guanacos* et de vigognes. Ses productions sont du vin, du grain, de l'huile excellente. Elle a beaucoup de mines d'or, d'argent, de cuivre, de plomb, de mercure, de plâtre et de sel. Ses mines de cuivre fournissent l'Espagne pour la fonte d'artillerie. Le pays produit d'excellens chevaux, et des peaux de vaches, dont on fait un grand commerce à Lima.

Coquimbo, capitale, appelée aussi *Serana*, est à un quart de lieue de la mer : il y règne un printems continuel. Toutes ses rues sont tirées au cordeau, et les maisons sont ornées de très-beaux jardins et de superbes allées de myrtes. Elle a un port commode et fréquenté. Elle est à 15 lieues de la ville de la Conception, et 58 de Saint-Yago, à 24 deg. 54 min. de lat. sud.

Cuyo. — Cette grande corrégidorie, dont la capitale est *Mendoza*, dans la partie orientale du Chili appelée *Trasmontano*, confine à l'est avec le Pampas ; au nord avec celle de Bioxa, dans le Tucuman ; au sud avec les terres des Indiens Puelches et autres sauvages, et à l'ouest avec les Cordillières ou Andes. Cette province est extrêmement fertile : outre les fruits du pays elle donne encore beaucoup de blé, de vin et d'eau-de-vie. Le vin est transporté à Buénos-Ayres et à Monte-Video. « Ce vin a la couleur d'une » potion de rhubarbe et de séné, son goût en approche » assez. Il prend ce goût peut-être du terroir, peut-être » aussi des peaux de bouc gaudronnées dans lesquelles on » le transporte. On n'en boit guères d'autres dans tout le » Paraguay. On se fait bientôt à ce goût-là, et quelques » jours après en avoir fait son ordinaire on le trouve bon. » Il est très-chaud sur l'estomach (1) ».

Elle abonde en toutes sortes de bétail, vigognes, guanacos, *vicuchas*, perdrix, et des *rhéa américana*, dites autruches magellaniques ; la chair de sanglier et de mulet y est excellente, et en général les vivres y sont pour peu de chose. Elle a aussi des mines d'argent, de cuivre et d'or. Les habitans sont adroits à la chasse, et particuliè-

(1) Don *Pernetty*, tome I, page 291.

rement à celle de l'autruche, dont l'exercice les rend si légers, qu'ils suivent un cheval à la course (1).

Quillota. — Cette corrégidorie, dont la capitale est *St.-Martin de la Coucha*, à 9 lieues de Valparayso, confine au nord avec celle de Coquimbo. Elle a 25 lieues du nord au sud, et 21 de l'est à l'ouest. Elle produit du vin, du blé, du bétail et d'abondantes mines d'or et de cuivre. Ses habitans s'occupent à faire des cordages pour les vaisseaux, de la soude et du savon, qui sont les objets de son commerce.

Valparayso. — Le terrain est d'une médiocre fertilité, il consiste en grande partie en falaises calcaires, qui s'élèvent les unes après les autres comme les degrés d'une terrasse. Les vallées et les plaines, entre ces rangs de collines escarpées, produisent des fruits excellens, et sur-tout des pommes dites de Quillota (2).

Valparayso, port et place de commerce, à 30 lieues de San-Yago, capitale du Chili. Cette position centrale rend Valparayso l'entrepôt principal du commerce de tout le royaume. On exporte annuellement, pour Lima, à-peu-près 15,000 tonnes de froment, soit en grain soit en farine, une quantité considérable de petits cordages, du poisson salé sec, des pommes, poires, pêches et autres fruits. Valparayso reçoit en échange du sucre, du tabac, de l'indigo et des liqueurs spiritueuses (3).

Les maisons de Valparayso n'ont qu'un rez-de-chaussée, à cause des fréquens tremblemens de terre; les murs en sont de vase, mais recouverts d'un enduit de chaux; elles sont commodes, propres au climat, et généralement assez bien meublées. Le port parut à M. *Vancouver* très-exposé aux coups de vent du nord, et les batteries qui sont censés le défendre, quoique montées de 70 pièces de canon, ne sauraient, au jugement de ce marin anglais, résister au feu de trois frégates.

Aconcagua. — Cette corrégidorie, dont la capitale est

---

(1) *Alcédo*, au mot *Cuyo*.

(2) Des coings gros comme la tête d'un homme. *Feuillée*, Observ., tome I, page 385.

(3) *Vancouver*, Voyage, tome V, page 410—412.

San-Felipe el réal, confine au nord à une partie de celle de Quillota; au sud avec la jurisdiction de Saint-Yago. Elle produit beaucoup de blé. C'est par cette ville que passe le chemin qui traverse la montagne pour aller à Mendoza, et qui est très-dangereux; mais depuis quelques années on a construit dans les montagnes des barraques où l'on met du biscuit, du charbon et du bœuf salé, pour les couriers ou voyageurs, auxquels on donne les clefs, pour se réfugier dans les tempêtes; par ce moyen les couriers arrivent en toutes saisons à Saint-Yago (1).

Melipilla. — Cette jurisdiction, dont le chef-lieu est *Logrono*, confine à l'est avec la jurisdiction de Saint-Yago, et à l'ouest avec la mer. Elle a très-peu d'étendue. Ses productions sont de l'orge, du blé, du vin et des bestiaux. On y pêche aussi beaucoup de poissons, sur-tout à l'embouchure de la rivière de Maipo et au port de *Saint-Antoine*.

Bacangua. — Cette corrégidorie, dont le chef-lieu est *Sainte-Croix de Triana*, appelée aussi *Bacangua*, est située entre deux rivières; elle confine avec celle de Saint-Yago, et s'étend jusqu'à la mer. Elle a 40 lieues de l'est à l'ouest, et 13 du nord au sud. Elle est bien arrosée, et abonde en fruits, poissons. Elle a des mines d'or, une de cristal de de roche, et des bains d'eaux médicinales et salutaires pour différentes maladies.

Saint-Yago, proprement *San-Yago*. — Cette corrégidorie a 26 lieues de l'est à l'ouest, et 21 du nord au sud. Elle a beaucoup de mines d'or: on ne les exploite que dans l'été, qui est en décembre, janvier, février, mars. A 20 lieues de la capitale est la grande mine de *Kempu*, dont les métaux servent aussi pour la fonte. Dans la vallée appelée *Blanche* on y élève des vers à soie. Dans la montagne de *Delcurato de Colina* il y a 34 mines d'or où on travaille journellement. Cette province possède aussi des mines de cuivre et d'étain, trois mines d'argent et une de plomb. A *Monte-Négro* il y a une mine de jaspe nouvellement découverte.

Vancouver assure qu'en allant de Valparayso à St.-Yago on monte toujours, et qu'on passe par des montagnes où

(1) *Alcédo*, Dictionnaire, etc., au mot *Aconcaga*.

le froid est très-sensible. Le climat de Saint-Yago paraît tempéré et salubre. Les environs de la ville sont remplis de jardins, de vergers et de vignobles ; plus loin l'œil erre sur de vaste pâturages ; les sommets des Andes, blanchis de neige, couronnent cette intéressante perspective (1).

Saint-Yago, capitale de tout le royaume du Chili, est située au 33e. deg. 40 min. 11 sec. de lat. sud, et à trente lieues du port de Valparayso. « Cette ville, dit un voyageur » moderne, a plus d'une lieue de France de circonférence ; » les rues se coupent à angles droits ; il y en a qui ont un » quart de lieue de long ; elles sont larges, mais très-mal- » propres (2) »... La population est estimée à 30,500 ames... La grande place est ornée d'une belle fontaine ; mais en général on pourrait tirer un plus grand parti des eaux de la rivière *Mapucho* qui traverse la ville, et qui autrefois l'inondait assez souvent ; cette rivière est maintenant contenue par une magnifique digue. Quelques édifices de Saint-Yago méritent d'être cités à cause de leur magnificence, quoique les règles de l'architecture n'y aient pas toujours été assez exactement observées. On distingue l'hôtel de la monnaie, la nouvelle cathédrale et quelques autres églises ; il y a même de superbes maisons particulières. Celles-ci sont toutes composées d'un rez-de-chaussée ; mais les appartemens sont vastes et très-élevés. Cette manière de bâtir, dictée ici par la crainte des tremblemens de terre, n'est-elle pas dans le fond plus commode, plus salubre et même plus magnifique que notre manière européenne, d'entasser étage sur étage?

Saint-Yago est le siége d'un capitaine-général, qui est en même-tems président civil du royaume de Chili ; d'un évêque, qui jouit d'un grand revenu et d'une considération encore plus grande, d'un tribunal suprême, d'une université et d'un collége des nobles. Il y a douze couvens d'hommes et sept de femmes.

La manière de vivre dans cette capitale du Chili porte cette empreinte de gaieté, d'hospitalité, d'amabilité qui distingue si avantageusement les Espagnols du Nouveau Monde de leurs compatriotes d'Europe. Le sang y est très-beau.

---

(1) *Vancouver*, tome V, page 379 et suiv.

(2) *Ibid*, page 392.

Les femmes sont des brunes piquantes ; mais un habillement gothique défigure un peu leurs charmes. La conversation, dans les premiers cercles de la ville, paraît porter ce caractère de liberté et de naïveté qui règnent dans nos campagnes. La danse et la musique sont ici, comme dans toute l'Amérique, des occupations favorites. Le luxe des habits et des équipages est porté très-loin ; mais dans l'ameublement et l'achalandement des maisons on a plus égard au faste qu'à l'élégance et à la propreté (1).

Colcagua. — Cette corrégidorie, dont la capitale est *Saint-Fernando*, confine à l'est avec les cordillières, à l'ouest avec la mer du Sud, au sud avec la province de Maule. Elle a 40 lieues de l'est à l'ouest, et 30 du nord au sud. Elle renferme des mines d'or et de cuivre. Elle abonde en troupeaux, chevaux, mulets. On y trouve des bains d'eaux chaudes très-fréquentés, et excellens pour la guérison des maux vénériens, lèpres et plaies (2).

Chillan — *Chillan*, capitale, est une ville très-petite et pauvre. Elle est à 36 deg. 6 min. de latitude sud. A peu de distance de-là est un volcan qui en porte le nom.

Maule. — Cette province, dont la capitale est *Talca*, confine à l'est aux cordillières, au sud à celle de la Conception, dont elle est séparée par la rivière Maule, et à l'ouest à la mer du Sud. Elle a 46 lieues du nord au sud, et 30 de l'est à louest. Elle a beaucoup de mines d'or, et particulièrement celle du mont *Chivato*, très-fameuse par sa quantité d'or pur. Elle abonde en toutes sortes de grains, en troupeaux, et sur-tout en chèvres, dont on fait un grand commerce des peaux de maroquin. On y récolte du vin très estimé et du tabac. Il y a aussi une mine de goudron ; et l'on y fait du sel très-blanc.

Conception.—Cette corrégidorie s'étend depuis la rivière de Maule à celle de Biobio, qui est la limite des parties régulierement habitées du Chili. Le climat y est tempéré, et on y distingue les quatre saisons de l'année comme en Europe, quoiqu'à des époques inverses. Le terrain y est très-fertile : le blé rapporte 60 pour un ; la vigne produit avec

(1) *Vancouver*, tome V, page 383—302.
(2) *Alcédo*, Dictionnaire, au mot *Colcagua*.

la

la même abondance ; les campagnes sont couvertes de troupeaux. En 1787, le prix d'un gros bœuf y était de 8 piastres, celui d'un mouton des trois quarts d'une piastre (1). Les habitans sont fort robustes, courageux, adroits pour monter à cheval, ainsi que les femmes, et sur-tout à lancer des cordes à nœuds coulans, pour surprendre toutes sortes d'animaux à la course, sans jamais manquer leur coup.

La ville de *la Conception* ayant été engloutie par la mer dans un tremblement de terre, on a bâti une nouvelle ville à quelque distance du rivage ; elle s'appelle indistinctement *la Mocha* ou *la Nouvelle-Conception*. Les habitans y sont au nombre de 10,000. C'est la résidence d'un intendant et d'un commandant militaire ; l'autorité de ces deux officiers s'étend sur la *province de la Conception*, qui embrasse le sud du Chili ; mais nous ne savons pas précisément qu'elles en sont les limites.

Talcaguana, petite ville située sur la *baie de la Conception*, une des plus grandes et des plus commodes places de relâche qu'on trouve sur la côte du Chili.

Les forteresses d'*Araucos*, de *Tucapel* et autres étaient destinées à former une barrière contre les incursions des Indiens, aujourd'hui soumis et tranquilles.

Valdivia. — La ville capitale de cette corrégidorie, porte le même nom. Elle est située sur les bords d'une rivière, sur une éminence bien fortifiée. C'est une des meilleures places de l'Amérique. Elle a un port bien défendu et bon. Ses campagnes sont très-fertiles. Elle fournit d'excellent bois pour la construction ; elle abonde en mines d'or.

Iles voisines du Chili.

Chiloé. — Cette grande île a 38 lieues de long sur 9 de large. Elle a dans ses environs jusqu'à quarante-sept îles, dont vingt-cinq sont peuplées et cultivées. Elle produit du blé, de l'orge, du lin, *papas*, des sangliers, dont on fait d'excellens jambons, qu'on sale à l'anglaise, et dont on fait un grand commerce dans tout le royaume et dans l'Amérique ; ainsi que des planches de différens arbres, sur-tout de *l'alerce*,

(1) Voyage de *la Pérouse*, tome II, page 60. Comparez *Feuillée*, Observations, tome I, page 312, et tome II, p. 545.

arbre si gros, qu'on tire d'un seul plus de 600 planches, chacune de vingt pieds de long et près de deux de large. Ces îles abondent en coquillages et poissons délicats, dont vivent la plupart des habitans. La ville capitale de cette île est *Saint-Jacques de Castro*, et son port est celui de *Chacao*, qui est à 42 deg. 57 min. de lat. sud (1).

Iles de Juan-Fernandez. — C'est-là le vrai nom de deux îles, desquelles les navigateurs ont coûtume de nommer, l'une *Juan-Fernandez* et l'autre *Masafuera*. Ces dénominations sont fausses; l'île la plus voisine du continent d'Amérique s'appelle en espagnol *la de Tierra*, l'autre se nomme *la d'Afuera*, et le nom des îles de Juan-Fernandez leur est commun à toutes les deux. L'île *de Tierra*, c'est-à-dire, la plus voisine de la Terre-Ferme est située par 34 deg. de lat. sud, 81 deg. 18 min. long. ouest de Paris; l'île *d'Afuera*, c'est-à-dire, *l'île extérieure*, se trouve par 33 deg. 45 min. 30 sec, de latit., et 82 deg. 42 min. de longit. Elles sont toutes deux hautes, mais celle dite *de Tierra* l'est moins. Il y croît du bois de sandal et des poivriers semblables à ceux de Chiapa, au Mexique. Les côtes méridionales, dépourvues de bois, sont couvertes d'une espèce de graminée semblable à l'avoine. Les chèvres sauvages, les oiseaux aquatiques, les baleines, les pingouins, les loups marins y abondent. Elles sont inhabitées, mais comme elles ont quelques ports, les navigateurs Anglais trouvent ces mouillages fort commodes en tems de guerre, et y vont faire de l'eau. Ils ne sont pas là en dangers d'être découverts, à moins que les Espagnols ne soient instruits de leur arrivée dans la mer du Sud. Cette île est fameuse pour avoir donné naissance au célèbre Robinson-Crusoé. Il paraît qu'un nommé Alexandre Selkirk, Ecossais, fut abandonné dans cette île déserte par son capitaine, où il vécut pendant quelques années, jusqu'à ce qu'il fut découvert par le capitaine Wood Rogers, en 1709. Quand on le prit, il avait oublié sa langue maternelle; à peine pouvait-il se faire entendre, ne prononçant ses mots qu'à moitié. Il était vêtu de peaux de chèvres, ne voulait boire que de l'eau, et il fut quelques tems à s'accoutumer aux vivres du vaisseaux. Pendant sa résidence

(1) *Alcédo*, Dictionnaire, au mot *Chiloé*.

dans l'île il avait tuées 500 chèvres, qu'il attrapait à la course, et il en avait relâchée presque autant après leur avoir marqué l'oreille. Quelques-unes de ces dernières furent attrapées 30 ans après par des matelots de l'amiral Anson; leur vénérable aspect et leur barbe majestueuse offraient de grands symptômes d'antiquité. Quant Selkirk fut arrivé en Angleterre, on lui conseilla de publier la relation de sa vie et de ses avantures dans son petit empire. On dit qu'il remit ses notes à Daniel Defoe, pour les préparer pour la presse. Mais cet écrivain, à l'aide de ces notes et d'une imagination vive, transforme Alexandre Selkirk en Robinson-Crusoé, et rendit au premier ses papiers, de sorte qu'il n'en eut aucun profit. Ils étaient probablement peu propres à être publié, et Defoe n'en tira sans doute que quelques idées, qui ont données lieu à son célèbre ouvrage.

Saint-Félix et Saint-Ambroise. — Ces deux îles, ou plutôt ces deux rochers, se trouvent à-peu-près par 26 deg. de latit. sud, et sous la longit. ci-dessus indiquée de l'île *Afuera* ou *Masafuera*. Mais leur position est très-incertaine.

L'Araucanie.

Nous comprenons sous ce nom, consacré par la poésie, les côtes depuis la rivière de Biobio jusqu'au 47°. parallèle de latit. sud. Dans cette étendue, l'île de Chiloé et la corrégidorie de Valdivia sont habitées par des Espagnols; le reste est occupé par des Indiens, actuellement sujets ou alliés de l'Espagne (1).

Les Andes continuent à longer l'Océan pacifique à une distance de 20 à 30 lieues; les terrasses inférieures de cette grande chaîne de montagnes s'étendent ici, comme au Chili, jusqu'aux bords de la mer. Les volcans y continuent à être en grand nombre.

---

(1) Les Espagnols comprennent les côtes occidentales, jusqu'au détroit de Magellan, sous *le royaume de Chili*; les côtes orientales sont censées faire partie de *la vice-royauté de la Plata*. Les géographes anglais, dans leur haute puissance et dans leur profonde sagesse, protestent contre ces divisions, en disant que ces contrées sont indépendantes, et *qu'il est permis à toutes les nations d'y former des établissemens.* (Voyez *Pinkerton* et *Vancouver*).

Une partie de la côte est bordée d'îles ; on distingue un archipel très-considérable, celui de *Chonos*. Nous avons déjà parlé de l'île de Chiloé parmi les îles dépendantes du Chili. Les îles Chonos sont en partie volcanisées ; aucune n'est remarquable par sa grandeur ni par sa fertilité. Le golfe entre l'archipel, l'île de Chiloé et le continent s'appelle golfe de *Guayateca*. Plus au sud vient la grande presqu'île de Trois-Montagnes, et en suite le *golfe de Pennas*.

Les peuples indigènes de cette côte paraissent tous appartenir à la race des *Moluches*, à laquelle les Espagnols ont donné le nom des *Araucanos*.

Les *Moluches* propres habitent la fertile et riante contrée entre la rivière de Biobio et celle de Valdivia. La riche qualité du sol, des eaux abondantes salubres, un climat tempéré concourent à rendre cette région au moins l'égale des plus belles parties du Chili propre.

Les *Cunchi* demeurent depuis Valdivia jusqu'au golfe de Guayateca ; ils occupent quelques-unes des 47 îles de l'archipel de Chonos.

Les *Huiliches* habitent depuis l'archipel de Chonos jusques vers le golfe de Pennas ; selon quelques relations ils étendent quelquefois leurs courses jusques vers l'entrée du détroit de Magellan. Ces deux tribus sont alliées des Moluches propres.

La taille de ces peuples est grande dans la partie montagneuse, et moyenne vers les côtes. Leurs traits sont assez réguliers, et leur teint n'est pas très-basané ; comme ils se sont beaucoup mêlés avec les Espagnols, il s'en trouve des individus et même des tribus entières dont la peau présente les couleurs rouges et blanches des Européens. Les Espagnols ne dédaignent pas d'acheter des femmes chez ces peuples, qui ne méritent nullement le titre de sauvages. Ils exercent un peu d'agriculture ; ils récoltent quelques fruits, et font une espèce de cidre ; mais leurs richesses consistent dans leurs troupeaux ; ils possèdent une immense quantité de chevaux, de bœufs, de guanacos et de vigognes. Les bœufs et les guanacos leur fournissent une nourriture abondante ; la laine de la vigogne sert à fabriquer des *ponchos* ou manteaux. Les chevaux, qui descendent de

chevaux espagnols, ont fait de ces Indiens autant de Tartares (1); ils se réunissent subitement, font des marches de 200 à 300 lieues, pillent le pays ennemi et se retirent avec leur butin. Mais par la sage conduite de Don *Higgins de Vallenar*, président de Chili, cette nation belliqueuse, qui compte dix mille hommes en état de porter les armes, a reconnu la protection de l'Espagne, et commence à goûter la tranquillité (2).

Le commerce des Espagnols avec les Araucans se fait sous l'inspection des chefs indiens, qui maintiennent une bonne police et empêchent toute fraude. Les Araucans vendent des bestiaux et des laines contre des couteaux, des éperons et autres instrumens de fer. Plusieurs d'entre eux vont dans les possessions espagnoles, et se louent comme journaliers. Des Espagnols s'établissent parmi les Araucans; les mariages entre les deux nations ne sont pas rares; les missions, autrefois dirigées avec beaucoup de fruit par les Jésuites, ont été reprises par les Franciscains, mais le succès en paraît douteux. La religion de ces Indiens n'est pas très-bien connue; ils paraissent adorer le ciel et les astres; les morts sont enterrés dans des fosses carrées, le corps assis; on met à côté les armes et les vases à boire: on place a l'entour les squelettes des chevaux immolés en l'honneur du mort; chaque année une vielle matrone ouvre les tombeaux pour nettoyer et habiller les squelettes.

La langue *moluche* ou *araucane* est, selon le missionnaire Falkner, douce, riche et élégante; leurs verbes ont trois nombres et beaucoup de modes et de tems. Ils distinguent leur pays en quatre parties, qu'il nomment: 1°. *Lavquen-mapu*, c'est-à-dire, la contrée maritime, 2°. *Lelvun-mapu*, la contrée de la plaine; 3°. *Inapire-mapu*, la contrée sous les montagnes; 4°. *Pire-mapu*, la contrée des montagnes. Il faut prononcer ces mots à la manière des Espagnols. Les chefs héréditaires s'appellent *elmen*, et un chef de guerre ou généralissime porte le titre de *toqui*.

(1) *La Pérouse*, tome II, page 67, et tome IV, page 96 et suiv.

(2) *Vancouver*, tome V, page 402.

Le Nouveau-Chili et les pays des Puelches, des Tehuels, etc.

Nous comprenons dans cette division toutes les côtes occidentales, qui s'étendent depuis les limites de Buénos-Ayres jusqu'au golfe de Saint-Georges, et les contrées intérieures jusqu'au 47e. parallèle de latitude. Aucune frontière fixe ne sépare le *Nouveau-Chili* des terres des sauvages. La carte de la Cruz étend le Nouveau-Chili jusqu'à la rivière de *los Sauzes* au sud, et jusqu'à celle de *Colorado* à l'est. D'un autre côté les Andes, qui originairement bornaient les possessions des *Moluches* ou des *Araucans*, ont été franchies par cette nation entreprenante et bien policée. Les Araucans ont attiré dans leur confédération quelques tribus des *Puelches* à l'est des Andes.

La géographie du Nouveau-Chili ou de la Puelcherie n'est connue qu'en gros.

Au sud de Buénos-Ayres, la contrée appelée *Tuyu* s'étend entre la rivière Saladillo et la rivière Hucuque. Cette dernière vient de Tucuman, et a un cours de 200 lieues. Le pays est remplie de petits lacs et étangs. Le mont *Casuhati*, quoiqu'éloigné des bords de la mer, se fait apercevoir à 20 lieues du rivage; mais les caps sont peu élevés. Il y a beaucoup de bœufs. Les Espagnols, qui y chassent souvent, ont des postes sur la rivière Saladillo.

Les Puelches, dits *Serranos* ou de la montagne, habitent près le mont Casuhati. Un cacique de ce peuple, avec lequel le missionnaire *Falkner* était lié, avait 7 pieds et quelques pouces de haut. Falkner prétend que les tribus des Puelches s'étendent jusqu'au détroit de Magellan.

La chaîne à laquelle cette montagne appartient « se joint, » selon M. Pinkerton, aux Andes avec une de ses branches, » et avec l'autre elle va jusqu'au détroit de Magellan ». On ne voit pas sur quelle autorité M. Pinkerton avance un fait aussi remarquable. Danville, bien plus savant et plus judicieux que ce géographe écossais, représente la chaîne ou plutôt le groupe de Casuhati comme isolé de toute part.

Les *Pampas* ou plaines sablonneuses, ces véritables *Steppes* de l'Amérique, s'etendent probablement depuis le Tucuman jusqu'au 40e. deg. de latitude. Les deux rivières

nommées *Colorado* et *Négro* parcourent ces plaines vastes et peu connues; toutes les deux elles viennent des Andes du Chili; mais le Colorado a sa source à 31, l'autre à 40 deg.; dans l'espace intermédiaire un bras de rivière, ou plutôt une suite de lacs et de petits canaux s'étend parallèlement aux Andes, et fait communiquer ensemble ces deux fleuves; phénomène aussi curieux que celui de la communication entre l'Orénoco et le Rio-Négro de la Guyane.

Quelques tribus sauvages errent dans les Pampas; on les distingue en *Tuelches à pied* et *Tuelches à cheval*. Les Espagnols ont des postes et des colonies sur le haut de rio Négro, et ils appellent cette contrée le *Nouveau-Chili*; ce qui indique leur intention d'y maintenir leur droits de possession. On assure qu'ils ont construit un fort à l'embouchure de cette rivière.

La *Comarca desierta*, ou province déserte (1) s'étend de 40 à 45 degrés de latitude. La côte seule a été examinée en détail. Les baies *Anégada*, *Camarones*, *Saint-Georges* et autres offrent de bons mouillages; mais ni bois, ni eau douce, ni trace d'habitans; les oiseaux aquatiques et les loups marins sont les seuls êtres vivans qu'on aperçoïve sur ces côtes stériles.

Près le cap *Blanc* la terre se couvre de quelques buissons; il y a des plaines immenses couvertes de sel. La rivière de *Camarones* vient des Andes.

C'est vers les sources de la rivière de Camarones (et probablement à peu de distance des sources de la rivière de Gallégo), entre le 43e. et 44e. degrés de latitude qu'on doit chercher la demeure de la nation *Argueles* ou des *Césares*.

Ce pays, dit le père *Feuillée* (2), est extrêmement fertile et agréable; il est fermé au couchant par une rivière grande et rapide, qui paraît le séparer des Araucans. Les Cordillières qui embrassent cette contrée en

(1) Et non pas *le désert de Comarca*, comme les géographes le nomment ordinairement. — C'est comme qui dirait *le désert de la province*.

(2) D'après les rapports que les Espagnols du Chili lui en firent. Observations, tome I, page 295.

rendent également l'accès difficile. Les *Césares* sont du moins en grande partie les descendans des équipages de trois vaisseaux espagnols qui, ennuyés des fatigues d'un long voyage, se revoltérent, à ce qu'il paraît, et se réfugièrent dans cette vallée isolée. Ils ne permettent à qui que ce soit d'entrer dans leur pays.

Les *Tehuels* demeurent dans l'intérieur du pays, entre la Comarca déserte et les Andes. C'est, selon Falkner, une tribu de Puelches, et comme ils ont généralement six pieds de haut, et quelquefois jusqu'à sept, il a paru naturel à Falkner et à tous les auteurs modernes de supposer que les Tehuels font des excursions à cheval jusqu'au détroit de Magellan, et que ce sont eux que les voyageurs ont désignés sous le nom de *Patagons*. Mais cette longue migration n'est pas encore prouvée, et ne nous paraît pas vraisemblable. Les Patagons sont probablement une race du même sang, mais plus méridionale. Les Tehuels, peuple paisible et humain, enterre leurs morts d'une manière particulière; on dessèche leurs os, ensuite on les transporte sur les rivages de la mer, dans le désert; on les y place dans des cabanes, entourés des squelettes de leurs chevaux. Cependant, cette dernière coutume est d'une date récente; car tous ces peuples errans de l'Amérique méridionale n'ont eu des chevaux que depuis l'arrivée des Européens.

La Patagonie.

Nous bornons cette dénomination à la contrée qui se trouve au sud du 46 ou 47e. deg. de lat.

Cette extrémité du continent américain, et même le terrain continental le plus austral qu'il y ait sur le globe, mérite sans doute le nom d'un pays froid, sauvage et stérile. Mais le froid, qui vient en partie de l'élévation du sol, n'y est pas plus insupportable que celui du Canada; probablement même il a moins d'intensité. Les vents impétueux, les changemens subits de température et autres désagrémens ne sont pas particuliers à la Patagonie; ce sont des caractères inhérens aux climats, des *promontoires* ou des *extrémités* d'un continent quelconque. Seulement en Patagonie toutes les circonstances qui y puissent con-

tribuer se trouvent réunies dans un tres-haut degré. Trois vastes Océans isolent cette terre de tout l'univers ; des vents et des courans opposés s'y rencontrent presqu'en toutes les saisons ; une haute et large chaîne de montagnes la parcourt et la remplit presque toute entière ; nulle terre cultivée ou tempérée ne l'avoisine. Avec tous ces désavantages, je pense qu'une colonie de Russes, de Suédois, d'Ecossais y trouveraient la vie très-supportable, et y feraient peut-être fleurir l'agriculture, la navigation, et tous les arts utiles.

Autour du *Port-Desiré*, baie sûre et profonde, les rochers sont composés de marbres veinés de noir, de blanc et de vert, de pierres à fusil et de talc brillant et semblable à des crystaux. Les végétaux y sont peu abondans ; *Narborough* vit cependant des troupes de taureaux sauvages dans l'intérieur. Parmi les plantes il y en avait de trois espèces qui ressemblaient à des pois, à de la sauge, et à de l'yvraie. Près l'île *Olivares* on vit sur le continent des lièvres (*viscachas*), des *guanacos*, des autruches magellaniques. Les coquillages fossiles forment sur toutes ces côtes de très-grands bancs, et ils y sont d'une rare beauté.

Près *le port Saint-Julien* on aperçut des animaux semblables aux tigres, soit des jaguars, soit des couguars et des armadillos. Il est plus sûr qu'il s'y trouve de grandes lagunes salantes.

Le *détroit de Magellan* a perdu son importance nautique depuis que la découverte du cap *Horn* a ouvert aux navigateurs une entrée plus facile dans l'Océan pacifique (1). Le célèbre *Magalhaens* y passa en 1519 ; depuis, la plupart des anciens circumnavigateurs du monde ont eu lieu d'y exercer leur patience et leur courage. De nombreux courans et beaucoup de sinuosités y rendent la navigation très-difficile. La longueur est de 180 lieues ; la largeur varie de plus de 15 à moins de 2 lieues. A l'est, deux

(1) Dumoins M. *de Fleurieu* regarde cette route comme toujours préférable, excepté vers les équinoxes. *Voyage de Marchand*, tome I, page 17. Il prouve aussi que les Espagnols, long-tems avant les Anglais, avaient montré qu'on pouvait traverser ce détroit *de l'ouest à l'est*. Ibid, tome III, page 261.

goulets étroits ressèrent le canal; les rochers, très-escarpés, paraissent calcaires. Au centre se présente un vaste bassin, sur lequel est situé le *port de Famine*, où les Espagnols avaient bâti et fondé une colonie sous le nom de *la Cindad réal de Félipe*; des mesures imprévoyantes firent périr de faim les colons; cela peut arriver dans le plus beau pays.

La contrée autour du *port Famine* mériterait de porter un nom moins effrayant. On y voit abonder des perroquets (?) des pluviers, des beccassines, des oies, des canards; il y croit des poivriers, de l'écorce de winter, de la canneberge et des groseilliers. A quelque distance, dans la *Freshwater-baye*, Narborough trouva des hêtres et des bouleaux très-gros. Les extrémités des Andes, vers le *cap Froward*, sont chargées de neige; mais leurs flancs nourrissent des forêts. Le *rio Gallego* et les autres rivières roulent vers la mer ou vers le détroit de très-gros arbres.

La côte qui borde au nord-est la sortie occidentale du détroit vient d'être reconnue par les Espagnols, et au lieu de faire partie du continent, elle se trouve former un nouvel archipel très-considérable.

Plus au nord est l'*archipel de Tolède* ou de *la Sainte-Trinité*. La grande île de *la Madre de Dios* (de la mère de Dieu) en fait partie. Les Espagnols ont un poste sur l'île *Saint-Martin*, et des factoreries sur plusieurs points de la côte occidentale. Il est même probable que l'Espagne a formé, dans ces dernières années, d'autres établissemens en Patagonie, mais sur lesquels on n'a pas encore des renseignemens positifs. Des navigateurs espagnols ont fait une reconnaissance exacte et précieuse de tous les recoins du détroit de Magellan. Le projet hautement annoncé par les Anglais, « d'aller *découvrir* ces côtes », a du nécessairement exciter des craintes et de l'émulation chez les Espagnols.

Sur les Patagons.

Les *géans de la Patagonie* ont trop long-tems et trop sérieusement occupé les voyageurs, les géographes, les naturalistes, pour qu'il nous soit permis de passer sous silence les principaux témoignages pour et contre l'existence de cette race extraordinaire.

L'ancienne tradition des Péruviens nous indique dans le sud de l'Amérique un peuple des géans ; les exagérations manifestes qui se trouvent dans la relation de *Garcilasso* (1) pourraient s'excuser ; mais la raison principale pour mettre ce témoignage hors de ligne, c'est le doute bien fondé si Garcillasso en général a rapporté les traditions réelles de sa nation, ou s'il y a brodé des fragmens de la mythologie classique et de l'histoire gréco-romaine, comme tout nous le fait présumer ?

Magellan, le premier marin qui navigua sur les côtes de la Patagonie, vit de ses propres yeux quelques-uns de ces géans si redoutés dans le Nouveau-Monde. Ils paraissaient avoir *dix palmes*, c'est-à-dire, six pieds et demi, ancienne mesure française (2). Un d'eux fut plus grand ; les Espagnols ne lui allaient qu'à la ceinture. Six d'entre ces Patagons mangèrent comme vingt Espagnols.

Cette ancienne relation, il faut le remarquer, est une des plus raisonnables ; elle nous présente une race humaine d'une taille extraordinaire, mais cependant d'une taille dont on voit encore des exemples individuels.

Les Patagons, à cette époque, n'avaient pas encore de chevaux ; « ils étaient montés sur des animaux semblables à des ânes ». Mais alors, comme aujourd'hui, ils étaient pasteurs et nomades. « Il n'ont point, dit Pigafetta, de mai-» sons fixes ; ils font des cabannes de peaux, qu'ils trans-» portent à leur gré d'un lieu à un autre. Ils vivent de » chair crue et d'une racine nommée en leur langage *capas*. » Ils ont les cheveux coupés en rond comme des moines, » et la tête liée d'une corde de coton, dans laquelle ils » passent leurs flèches ».

Vers l'an 1592, le chevalier Cavendish traversa le détroit de Magellan, il attesta avoir vu sur la côte américaine deux cadavres de Patagons qui avaient *quatorze* palmes de long ; il mesura sur le rivage la trace du pied d'un de ces sauvages, et elles se trouva *quatre fois* plus

(1) Histoire des Incas, liv. IX, chap. 9.

(2) En prenant la palme à 93.97 lignes, ancienne mesure, ce qui était, avant 1752, la proportion *usuellement existante*, selon Don George Juan, cité dans la Métrologie (allemande) de Gerhardt.

longue qu'une des siennes; enfin, trois de ses matelots manquèrent d'être tués jusques dans la mer, par les quartiers de rochers qu'un géant leur lança (1) : voilà le Polyphème de l'Odyssée, voilà la fable qui vient défigurer les faits historiques.

Tous les voyageurs qui, dans le seizième siècle, parcoururent la mer du Sud, parlèrent de l'existence des géans du cercle antarctique comme d'une vérité reconnue. Le corsaire Espagnol *Sarmiento* (2) vivait dans le siècle de la chevalerie ; cependant l'exagération ne paraît pas très-forte dans sa relation des Patagons.

« L'équipage vit bientôt paraître une troupe de géans » sans armes; ils s'approchèrent de notre chaloupe, et aus» sitôt l'enseigne descendit à terre avec des soldats... Dix » Espagnols environnèrent adroitement un des sauvages et » le prirent, malgré sa résistance; les autres coururent aus» sitôt à leurs armes, et revinrent si promptement sur nous, » que nous eûmes à peine le tems de rentrer dans la cha» loupe.... L'Indien que nos gens avaient pris était géant » entre les autres géans, et ressemblait à un cyclope. Ses » compatriotes étaient hauts de trois *aulnes* (3), gros et » forts à proportion.... On fit quelques jours après une » autre descente, mais l'artillerie effraya les géans : ils s'en» fuirent avec légèreté, et on aurait cru qu'ils allaient aussi » vîte que la balle d'une arquebuse ».

L'anglais *Hawkins* parle sur un ton très modéré:

« Il faut se défier des habitans de la côte de Magellan : » on les appelle Patagons; ils sont cruels, perfides, et si » haut de taille, que plusieurs voyageurs leur donnent le » titre de géans (4) ».

L'amiral hollandais Olivier de Noort parle dans le sens du missionnaire Falkner, en ce qu'il fait venir les géans de l'intérieur du pays, et seulement de tems en tems.

---

(1) Voyez la relation d'Antoine Knivet, dans la collection de Purchass, tome IV, liv. 6.

(2) Histoire de la conquête des Moluques, par *Argensola*, liv. 3.

(3) *Purchass*, Collection, etc., tome IV, liv. 7, chap. 5.

(4) *Varas*. Or cette mesure varie beaucoup en Espagne, et l'on peut réduire les trois varas à moins de 7 pieds et demi.

« Nous prîmes, sur la côte du détroit de Magellan quatre » sauvages et deux filles, que nous menâmes à bord: l'un » d'eux apprit bientôt le hollandais, et nous instruisit de » l'histoire de son pays.... Il y a dans l'intérieur de la » Patagonie une nation nommée *Tiremenen*, dont les in- » dividus ont *dix* à *douze pieds* de hauteur; ils viennent » faire la guerre aux peuples voisins, parce qu'ils sont man- » geurs d'autruches (1) ».

Le vice-amiral *Sebald de Veert* rencontra près de la baie Verte sept canots avec des sauvages qui avaient *dix* à *onze* pieds de hauteur.... « On les laissa venir jusqu'à la portée du » fusil, ensuite les Hollandais ayant fait une décharge, on » en tua quatre ou cinq, et le reste épouvanté s'enfuit vers » la terre; là ces géans arrachèrent de leurs mains des » arbres qui paraissaient de l'épaisseur d'un empan, et en » firent des retranchemens (2) ».

Comme 70 pieds d'Amsterdam ne font que 61 pieds de France, on réduit d'abord les 10 ou 11 pieds à 8 ou 9; cette mesure encore ne paraît basée que sur une vague estimation.

Quelques navigateurs du dix-septième siècle ne virent au détroit de Magellan que des hommes de petite taille. *Wood* et *Narborough* sont sur-tout cités pour réfuter les témoignages des anciens navigateurs. Mais ces voyageurs peuvent très-bien être véridiques, sans que Pigafetta, Hauwkins, et Knivet soient des imposteurs; on n'a jamais soutenu que tous les peuples de la pointe de l'Amérique méridionale eussent une taille colossale. Que dirait-on d'un historien qui, ne voyant en Laponie que des Suédois, des Norvégiens et des Russes, traiterait de visionnaires les voyageurs qui assurent que les Lapons sont les nains de l'espèce humaine? L'argument est réciproque.

Du seizième siècle il faut sauter tout d'un coup au dix-huitième, pour trouver des témoignages sur la stature colossale des Patagons. En 1704 les capitaines Harington et Carman, commandant deux vaisseaux français, l'un de Saint-Malo, et l'autre de Marseille, virent une fois sept géans

(1) *Purchass*, tome I, liv. 2, chap. 5.
(2) Recueil des voyages de la Compagnie des Indes, tome II.

dans une baie du détroit de Magellan, une second fois six, et une troisième une troupe de deux cents hommes, mêlée de géants et de Sauvages d'une taille ordinaire; les Français eurent une entrevue très-pacifique avec ces géants (1). Le judicieux Frézier, qui fit, en 1712, le voyage de la mer du Sud, rapporte, pour confirmer ce trait, le témoignage d'une multitude d'anciens navigateurs, et il termine ses citations par cette réflexion si simple et si naturelle. » On peut croire sans » légèreté qu'il y a dans cette partie de l'Amérique une nation » d'hommes d'une taille très-supérieure à la nôtre; le dé- » tail des tems et des lieux, et toutes les circonstances qui » accompagnent ce qu'on en dit, semblent porter un carac- » tère de vérité suffisant pour vaincre la prévention na- » turelle qu'on a pour le contraire : la rareté du spectacle » a peut-être causé quelqu'exagération dans les mesures » de leur taille; mais si on doit les regarder comme esti- » mées plutôt que comme prises à la rigueur, on verra » qu'elles diffèrent très-peu entr'elles (2) ».

Sans parler de *Shelvock* et quelques autres capitaines moins connus, on se rappelle que le célèbre *Byron* a vu les Patagons. Cet officier était d'un caractère grave et rien moins que crédule; ce portrait nous en a été fait par un vieux officier de la marine danoise, qui a servi sous Byron dans une autre campagne. Ainsi, nous citons avec beaucoup de confiance son témoignage, qui d'ailleurs porte le cachet de la sincérité.

« En approchant de la côte, des marques sensibles de » frayeur se manifestèrent sur le visage de ceux de nos gens » qui étaient dans le canot, lorsqu'ils apperçurent des hommes » d'une taille prodigieuse. Quelques-uns d'entr'eux, pour en- » courager peut-être les autres, observèrent que ces hommes » gigantesques paraissaient aussi étonnés à la vue de nos » mousquets que nous l'étions de leur taille.

» Le Comodore descendit à terre avec intrépidité..... » fit asseoir ces Sauvages, et leur distribua des colifichets... » Leur grandeur était si extraordinaire, que même assis

(1) Voyez l'Histoire des Navigations aux Terres Australes du président de Brosses, tome II, page 329.

(2) Voyage de *Frézier*, édit. de 1732, page 76 et suiv.

» ils étaient presque aussi hauts que l'amiral debout..... » Leur taille moyenne parut de *huit pieds*, et la plus haute » *neuf pieds* et plus..... (1) La stature des femmes est aussi » étonnante que celle des hommes, et on remarque dans » leurs enfans les mêmes proportions.

» Leur langage n'est qu'un jargon confus, sans mélange » de Portugais ni d'Espagnol..... Ils regardaient fréquem- » ment le soleil en signe d'adoration..... Leurs chevaux » avaient environ seize palmes de haut (2), et paraissaient » fort rapides ; mais leur grandeur n'était point propor- » tionnée à celle des cavaliers qui les montaient (3) ».

L'Editeur du *Voyage de Byron* confirma ces anecdotes par le témoignage de deux officiers de son vaisseau qui lui permirent de publier leurs relations. « Les Patagons, disent » ces officiers dans la préface de l'ouvrage que j'analyse, » ont pour la plupart *neuf* pieds; ils sont bien faits, carrés, » et d'une force prodigieuse. Les deux sexes ont la peau » couleur de cuivre, portant de longs cheveux noirs, et » sont vêtus de peaux de bêtes sauvages..... Ils parais- » saient voir avec plaisir le lieutenant Cumins, à cause de » sa grande taille, qui est de six pieds dix pouces ; quel- » ques-uns de ces Indiens lui frappèrent sur l'épaule, et » quoique ce fut pour le caresser, leurs mains tombaient » avec tant de pésanteur que tout son corps en était ébranlé ».

Mais la relation la plus précise, la plus circonstanciée et la plus digne de foi, est celle qu'on trouve à la suite du *voyage aux îles Malouines*. Le lieutenant de frégate Duclos-Guyot, et le commandant d'une flute du roi, la *Giraudais*, non-seulement revirent encore, en 1766, ces géans, mais ils restèrent assez long-tems parmi eux pour nous fournir les détails les plus curieux sur leurs mœurs et leur manière de vivre.

---

(1) Il s'agit de pieds anglais, qui, selon l'Académie des Sciences, ont 135 lignes 16 centièmes, mais selon les Métrologies de *Kruse*, de *Gerhard*, etc., des pieds anglais qui avaient servi dans les chantiers royaux n'avaient que juste les 135 lignes. Donc 8 pieds anglais n'en feraient que 7 et demi. Encore le texte dit seulement qu'ils *parurent* tels.

(2) Quatre *palmes* sur un pied anglais.

(3) Collection de *Hawkesworth*, tome I.

Ils reçurent les Français avec des chants ou discours solennels, comme les insulaires de la mer du Sud ; après avoir ainsi déclaré cette noble hospitalité qui caractérise l'homme de la nature, ils menèrent les étrangers auprès de leur feu (1).

Ayant examinés les Patagons à leur aise, les Français les ont trouvés de la plus haute taille: le moins grand avait au moins *cinq pieds sept pouces* de hauteur, et leur carrure à proportion était encore plus énorme, ce qui fesait paraître leur taille moins gigantesque. Ils ont les membres gros et nerveux, la face large, le teint extrêmement bazanné, le front épais, le nez écrasé et épaté, les joues larges, la bouche grande, les dents très-blanches et bien fournies, les cheveux noirs, et sont plus robustes que nos Européens de même taille.

Ils sont vêtus de peaux de guanacos, de vigognes et autres, cousues ensemble en manières de manteaux carrés, qui leur descendent jusqu'au-dessous du mollet près la cheville du pied. Ils ont aussi des espèces de guêtres ou bottines des mêmes peaux, le poil ou la laine en dedans, ainsi que leurs manteaux, qui sont très-bien cousus en compartimens symmétrisés, et peints, sur le côté opposé à la laine, en figures bleues et rouges, qui semblent approcher des caractères chinois, mais presque tous semblables, et séparés par des lignes droites qui forment des espèces de carrés et de lozanges (2). Ils ont des espèces de chapeaux ornés de plumes en formes de nos plumets. Quelques uns de ces chapeaux ressemblent presque à des toques espagnoles.

Il est certain qu'ils ont traité avec les Espagnols. Ils ont

---

(1) Voyage de Don *Pernetty*, tome II, page 124.

(2) M. de la Giraudais reçut en présent de ces Patagons, lorsqu'il les visita en retournant aux îles Malouines, plusieurs de ces manteaux, quelques-uns de leurs assommoirs, quelques arcs armés de pierre, et des colliers de coquillages de leurs femmes. « Il apporta ces présens à Paris, dit l'auteur du voyage précité, » je les y ai examinés à loisir ; et quoique j'aie cinq pieds sept » pouces et quelques lignes de hauteur, un de ces manteaux » mis sur mes épaules, comme les Patagons les mettent, traî- » nait au-delà de mes talons au moins d'un pied et demi ».

des

des lames de couteau à deux tranchans très-minces, qu'ils placent entre leurs jambes. Leurs guêtres sont faites comme celles des Indiens du Chili. Ils prononcèrent quelques mots Espagnols ou qui tiennent de cette langue. En montrant celui qui paraissait être leur chef, ils le nommèrent *Capitan*. Pour demander du tabac à fumer ils ont dit *chupan*. Ils fument aussi à la chilyenne, renvoyant la fumée par les narines, et sont très-amateurs de pipes et de tabac. En fumant, ils disaient *buenos*, et se frappaient la poitrine (1).

Plusieurs Français ont été à la chasse un peu au loin, y ont tué quelques perdrix, et vu des carcasses de vigognes (2). Le pays qu'ils ont parcouru est inculte, stérile et aride. On n'y voit que des bruyères et peu de foin. Les chevaux des sauvages paraissent très-faibles; mais ils les manient avec beaucoup d'adresse. Les Patagons firent des présens aux Français qui étaient allés à la chasse. C'étaient des pierres rondes, de la grosseur d'un boulet de deux livres. Elles sont ajustées dans une bande de cuir attachée et cousue au bout d'un cordon de boyaux tressé en façon d'un cordon de pandule. C'est un lacs, ou espèce de fronde, dont ils se servent très-adroitement pour tuer les animaux à la chasse. Au bout opposé à celui où est la pierre ronde est une autre pierre plus petite de moitié que l'autre, et couverte d'une espèce de vessie qui la joint bien par-tout. Ils tiennent cette petite pierre dans la main, après avoir passé la corde entre les doigts; et ayant fait le mouvement du bras, comme pour la fronde, ils lâchent le tout sur l'animal, qu'ils atteignent et tuent jusqu'à quatre cents pas.

Les femmes ont un teint beaucoup moins bazané. Elles sont assez blanches, d'une taille proportionnée à celle des hommes; habillées de même d'un manteau, de brodequins et d'une espèce de petit tablier, qui ne descend que jusqu'à la moitié de la cuisse. Elles s'arrachent sans doute les sourcils, car elles n'en ont point. Les cheveux sont arrangés sur la face: elles n'ont point de chapeaux.

---

(1) Voyage de Don *Pernetty*, tome II, page 108.

(2) On vit du vaisseau deux troupeaux de 200 à 300 chacun, page 129.

Ces Patagons ne connaissent pas la passion de la jalousie, au moins doit-on le présumer de leur conduite, puisqu'ils engageaient les Français à palper la gorge de leurs femmes et de leurs filles, et les faisaient coucher pêle-mêle avec eux et avec elles (1).

Chez une tribu ou famille voisine, les femmes parurent d'une grande modestie, mais forcée par la présence des hommes, qui paraissaient être jaloux à l'excès. M. *Duclos* interrogea le chef de cette tribu, comme il put, sur la religion. Ce sauvage donna à entendre qu'il n'adorait ni le soleil, ni la lune, ni les hommes, ni les animaux, mais seulement le ciel et l'univers entier; ce qu'il répéta plusieurs fois, en élevant toujours les mains jointes sur sa tête.

Ce *chef* est distingué des autres par un bonnet de peaux d'oiseaux ayant leurs plumes. Il le met sur sa tête quand il reçoit des visites, pour marque sans doute de sa haute dignité.

M. *Giraudais* voulut faire présent à ses hôtes de quelques bonnets de laine rouge; mais aucun d'eux ne put y faire entrer sa tête : ces bonnets, quoique fort grands pour des têtes ordinaires, étaient trop petits pour les leurs. On leur donna aussi quelques couvertures de lits, des haches, des chaudières et autres ustensiles (2)

Ils troquèrent avec les Français des arcs, des flèches peu dangereuses, et des colliers de coquillages, en échange de hardes. Ensuite on les quitta, en les invitant de venir à bord. Quatre acceptèrent l'offre. On les fit dîner, et on les traita fort bien. Ils préféraient le lard à tout. Leur dessert fut une chandelle pour chacun; ils les mangèrent avec avidité.

Le vent ayant éloigné le canot du rivage, l'inquiétude de le perdre prit les matelots. Les Sauvages s'en étant aperçus, un d'entr'eux, qui était à cheval, piqua des deux, entra dans la mer, et alla sur son cheval chercher à la nage notre canot. Il le ramena à bord, et le présenta aux Français.

Quelques Français qui avaient passés une nuit avec les Sauvages, dirent que ces géans Patagons leur avaient fait

(1) Voyage de Don *Pernetty*, tome II, page 128.
(2) *Ibid.* page 109.

toutes sortes de politesses à leur façon, et leur avait donné toutes les démonstrations de l'amitié la plus sincère, jusqu'à les engager de coucher avec leurs femmes et leurs filles : qu'ils leur avaient donné de la viande de guanacos, plusieurs de leurs manteaux, de leurs espèces de frondes ou assommoirs, et des colliers de coquillages.

La politesse qui a paru plus à charge aux Français, a été celle de coucher pêle-mêle avec ces Patagons, qui souvent se mettaient trois ou quatre sur chacun de leurs hôtes, pour les garantir du froid; galanterie qui parut suspecte aux Français, et leur inspira un mouvement de crainte injuste.

Il paraît donc prouvé que les Patagons, depuis trois siècles, conservent une taille considérablement plus grande que celle d'aucune race humaine. Puisque la moindre taille est au-delà de cinq pieds et demi, la taille moyenne doit approcher de sept pieds ou du moins de six pieds et demi; et il n'y a aucune invraisemblance dans les récits qui nous représentent quelques individus hauts de huit pieds.

D'autres contrées ont peut-être renfermé anciennement des tribus d'une taille non moins élevée; la civilisation et le luxe les auront fait dégénérer, tandis que les Patagons, isolés même au milieu du pays le plus isolés du monde, ont conservé leurs mœurs simples, leur nourriture grossière et leur immense stature.

Terre de Feu.

Au sud de la Patagonie s'étend un amas d'îles montagneuses, froides, stériles, où les flammes de plusieurs volcans éclairent, sans les fondre, des neiges éternelles; la mer y pénètre par des canaux inombrables; mais les passages sont si étroits, les courans si violens, les vents si impétueux, que le navigateur n'ose se hasarder dans ce labyrinthe de la désolation; rien d'ailleurs ne l'y invite; des laves, des granites, des basaltes jetés en désordre forment d'énormes falaises suspendues sur les flots mugissans. Quelquefois une magnifique cascade interrompt le silence du désert; des phoques de toutes les formes se jouent dans les baies, où reposent leurs lourdes masses sur les grèves; des pinguins, des nigauds et autres oiseaux de l'Océan

antarctiques y poursuivent leur proie; le navigateur y trouve des plantes anti-scorbutiques, du céléri, du cresson.

Telle est la côte méridionale et occidentale de l'archipel appellé *Terre de Feu.* Le Capitaine Cook y a découvert le port de *Christmass*, port d'une grande utilité pour les navigateurs qui doublent le *cap Horn.* Ce cap a été découvert et doublé pour la première fois par *Lemaire*, hollandais, après qu'il eut passé par le *détroit* appellé de son nom. Cependant M. de Fleurieu pense que *Drake*, le célèbre circumnavigateur anglais, l'a découvert en venant de l'ouest; les *îles Elisabethides*, vers lesquelles une tempête poussa ce voyageur, après qu'il eut passé le détroit de Magellan, ne sont autre chose, selon M. de Fleurieu, que la partie occidentale et méridionale de la Terre de Feu (1).

La *Terre des Etats*, découverte par *Lemaire*, est une île détachée qui doit être considérée comme fesant partie de l'archipel de la Terre de Feu. On devrait nommer toutes ces îles *Archipel Magellanique.*

Les côtes septentrionales et orientales sont beaucoup moins disgraciées de la nature; les montagnes s'y abaissent plus doucement vers l'Océan atlantique; une assez belle verdure y pare les vallées; on y trouve du bois, des pâturages, il y gît des lièvres, des renards, même des chevaux.

Les *Pecherais*, habitans indigènes de cet archipel, sont de taille moyenne, avec de larges faces, des joues proéminentes et le nez plat. Ils sont si sales qu'on ne distingue pas la couleur de leur peau. Leurs vêtemens consistent en peaux de veaux marins. Leurs misérables cabanes, en forme de pain de sucre, sont toujours remplies d'exalaisons suffoquantes; ils ne vivent que de poissons et de coquillages. Ceux près *la baie du Succès* sont un peu plus fortunés et plus civilisés.

Les *Pecherais* pourraient être surnommés à juste titre les Lapons du monde austral. Mais ils n'ont pas même des rennes.

Isles Malouines.

Nommées aussi *Falkland* et *Hawkins-Maidenland.*

Les *îles Malouines* sont situées à 76 lieues au nord-est

(1) Voyage de Marchand, tome III, page 245 et page 266.

de la Terre des Etats, et à 110 lieues à l'est du détroit de Magellan. C'est un archipel composé de deux grandes et plusieurs petites îles. Les deux grandes îles sont séparées par un large canal, auquel les Espagnols, possesseurs actuels de ces terres, ont donné le nom de *détroit de San-Carlos*.

Les Anglais prétendent que leur compatriote *Richard Hawkins* a découvert ces îles en 1593, et qu'il leur a donné le nom de *Maidenland*, c'est-à-dire, Terre de la Vierge, en honneur de la célèbre reine Élisabeth, dont la *virginité*, peu respectée par l'histoire, a été consacrée en géographie. Mais ce *Maidenland* de Hawkins est indiqué très-vaguement *à l'est de la côte déserte* (de Patagonie), et par 50 deg. de latit. Or, les îles Malouines sont entre 51 et 52 deg. de latit.; il est donc très-possible que la terre vue par Hawkins soit différente de ces îles. Il y a un *cap des Terres australes* indiqué sous 49—50 deg. de lat. sur toutes les anciennes cartes.

Les Anglais ajoutent que le capitaine *Straghan*, en 1639, découvrit le canal qui sépare les deux grandes îles, et le nomma *canal de Falkland*, nom qui ensuite est passé aux îles mêmes. Mais ce voyage du capitaine Straghan est couvert d'obscurité.

Dom *Pernetty* et M. de *Bougainville* pensent que ces îles n'ont été découvertes que de 1700 à 1708, par plusieurs vaisseaux de Saint-Malo (1). *Frézier* dans la relation de son voyage à la mer du Sud, et de M. de *Fleurieu* dans un voyage où il a combattu avec succès tant d'autres prétentions anglaises, leur abandonnent celle-ci (2).

Les Français et les Anglais y ont essayé de former des établissemens; l'Espagne en fut alarmée. Mais comme on ne trouva pas cette possession assez importante pour mériter une contestation sérieuse, l'Espagne obtint que les deux autres puissances lui cédèrent leurs droits. En conséquence les Français et les Anglais retournèrent chez eux. Les Espagnols n'y ont qu'un petit établissement.

Sol, montagnes, etc.— Dans la partie de l'île visitée

(1) Voyage aux îles Malouines, tome I, Discours préliminaire. page 9—14.

(2) Voyage de *Marchand*, tome III, page 281.

par MM. de Bougainville et Pernetty, le terrain présente par-tout un aspect très-agréable. « Des montagnes, ou plutôt » des hauteurs que nous appelions montagnes, environnent » des plaines à perte de vue, coupées par de petites éléva- » tions et des collines qui se communiquent par des pentes » douces. Au bas de chacune coule et serpente un ruisseau » plus ou moins grand, qui se rend dans la mer par les anses » multipliées des baies ». Celle où les Français mouillaient pénètre plus de six lieues dans les terres, et forme naturellement un bon port pour contenir plus de 2,000 navires. On trouve un bon fond par-tout, des îles, des îlots, des presqu'îles au nombre d'environ une douzaine, qui mettent à l'abri des vents les plus violens.

Le sol, sur les hauteurs voisines de la mer, était un terreau noir formé des détritus des végétaux ; en beaucoup d'endroits on trouve une bonne tourbe. En fouillant un peu la terre on a rencontré du quartz, des pyrites cuivreuses, de l'ocre jaune et rouge.

Dom Pernetty décrit une espèce d'amphithéâtre naturel, formé d'assises régulières d'un *grès porphyrisé*. Le dessin qu'il en donne rappelle le *trapp de Kinekulle* en Westrogothie.

Animaux et végétaux. — Les îles Malouines paraissent être entièrement dénuées de bois. Quelques navigateurs avaient cru en apercevoir. M. de Bougainville vit aussi quelques parties qui, au premier aspect, lui parurent couvertes de taillis; mais ce n'était qu'un grand jonc à feuilles plates et larges, connu sous le nom de *glayeux*, comme on le reconnut en abordant à d'autres terres, dont la surface l'avait aussi trompé. Chaque plante du glayeux forme une motte élevée de deux pieds et demi ou environ, d'où s'élève une touffe de feuilles vertes à une hauteur à-peu-près égale.

L'herbe abonde dans ces îles, et y vient à une grande hauteur. On y a trouvé du céleri, du cresson et deux ou trois plantes d'Europe. Les autres végétaux offrent quelque ressemblance avec ceux du Canada. On y reconnut la plante appelée *lucet musqué* par les Canadiens ; son fruit est très-agréable. D'autres baies ressemblaient à la framboise ou à la mure, mais elles viennent sur des tiges ram-

pantes. Quelques *epipactis* et *azedarach*, plusieurs bruyères et un arbuste semblable au romarin, dont parle Dom Pernetty, rappellent la végétation du Chili (1).

On n'y trouva qu'une seule espèce de quadrupèdes ; c'était un animal ressemblant à un chien sauvage. Il n'y avait aucun reptile, et très-peu d'insectes. Parmi les oiseaux, le *québranta-huessos* ou l'oiseau-mouton est un des plus grands ; sa tête ressemble un peu à celle du mouton. Les oies, les outardes, les sarcelles et les canards y abondent tellement, que la colonie française subsista presque uniquement de la chasse qu'on donna à ces oiseaux. Mais les îles Malouines étaient principalement peuplées de *pinguins*. Cet être singulier pourrait être appelé un oiseau manqué. « Il a un bec, » dit Dom Pernetty, comme les oiseaux ; il a aussi des plumes, mais si fines et si peu semblables aux plumes ordinaires, qu'elles ont proprement l'apparence de poil, et d'un » poil fin comme de la soie ; on n'en est désabusé qu'en » l'arrachant ; alors on découvre le tuyau de la plume et » ses barbes. Au lieu d'ailes ce sont deux nageoires, ayant » les mêmes articulations que les ailes des oiseaux, et revêtues de très-petites plumes que l'on prendrait pour des » écailles. Il paraît d'abord dépourvu de cuisses, et ses » pieds, pattus comme ceux des oies, semblent sortir immédiatement du corps ; aux deux côtés de sa queue, » qui n'est qu'un prolongement, des plumes à-peu-près » comme celles des canards, mais beaucoup plus courtes. » Son cri est celui d'un âne qui brait. Son maintient et sa » démarche n'imitent pas ceux des oiseaux : il marche debout, la tête et le corps droits comme l'homme. A le regarder de cent pas, on le prendrait pour un enfant de » cœur en camail. Le plus gros que nous ayons pris pouvait avoir environ deux pieds dix pouces de haut. Ils » se logent dans les glayeux, comme les loups marins, » et se terrent dans les tannières comme les renards ».

Les diverses espèces de phoques abondent dans ces îles ; les *lions marins* et les *loups marins* couchent par centaines parmi les glayeux ; ils ont souvent vingt pieds de long et dix à douze de circonférence ; les uns ont des crinières

(1) Voyage aux îles Malouines, tome II, page 62.

qui les font assez ressembler aux lions terrestres, d'autres ont une espèce de crête sur la tête. L'aspect de cet amphibie inspire au premier abord la crainte et même l'effroi; en entendant les sons qu'ils rendent, on croit entendre tour-à-tour le mugissement du lion, le beuglement de la vache et le grognement du cochon; mais leur caractère doux ou plutôt l'engourdissement de leurs sens, leur marche lente et leurs mouvemens lourds les rendent peu dangereux pour l'homme. Il est prudent de n'approcher ni de leur queue ni de leur gueule; s'ils réussissaient à saisir un homme, leurs dents énormes, durs comme des cailloux, le couperaient en deux d'un seul coup. On les tue facilement, soit à coups de fusil, soit en les frappant vigoureusement sur les naseaux avec un fort bâton. La graisse dont ils sont couverts donne une excellente huile, et leur peau, qui porte un poil court et fin, sert à divers usages.

M. d'*Azzara* nous apprend que les Espagnols, en 1780, ont transporté aux îles Malouines 800 têtes de bétail, bœufs et vaches; ils se sont tellement multipliés, qu'en 1795 leur nombre passait 8,000. On ne leur donne ni abri ni nourriture, l'hiver est assez doux pour qu'ils puissent le passer en plein air; ils ont appris à fouiller la neige pour découvrir le pâturage qu'elle couvre.

Curiosités naturelles. — Les gommiers, observés par Don Pernetty, sont des mottes hautes de deux à trois pieds (1), et formées par une seule plante, qui pousse des tiges légères spongieuses, qui se dépouillent peu-à-peu de leurs feuilles comme le palmier. La feuille est découpée en trois. Elle est grosse comme celle du pourpier, mais d'un beau verd. Elles sont très-serrées, toutes disposées en rond, et formant un enfoncement au milieu peu sensible. C'est une espèce d'entonnoir très-applati, dont tout l'intérieur serait tapissé de ces feuilles posées les unes auprès et dessus les autres en recouvrement, comme celles des artichaux.

Du cœur au centre, et des bords déchirés ou égratignés seulement de ces feuilles, ou lorsque la liqueur résineuse abonde trop, il en sort une gomme résine qui se congèle à

(1) Quelquefois même de quatre pieds et demi, sur un diamètre de dix. Comparez *Pernetty*, tome I, pages 7 et 65.

l'air, qui a une odeur très-aromatique et la saveur du gomme ammoniac, se dissout en partie dans l'esprit de vin, et laisse en brûlant une huile brunâtre.

Ile Saint-Pierre ou Géorgie

Quoique cette île n'appartienne à personne, nous la nommons ici à cause de son voisinage avec les îles Malouines. Elle a été découverte par *la Roche* en 1675; le capitaine Cook, en 1775, n'a fait que la visiter une seconde fois; il aurait pu se dispenser de lui imposer un nom anglais (1).

Cette île, située à 420 lieues à l'est du cap Horn, par 55 deg. de lat., est un amas de rochers couverts de glaces, et composés, selon *Forster*, d'ardoises noirâtres, approchant de l'amphibole, par couches horizontales. Aucun arbrisseau ne perce la neige éternelle des vallées; on aperçoit quelques touffes d'une herbe dure, des pimprenelles et des lichens. Le seul oiseau de terre est l'alouette; les pinguins et les phoques ou veaux marins y abondent, et se partagent tranquillement l'empire de ce désert.

Thule austral.

Les terres couvertes d'une masse de glaces, que le capitaine Cook découvrit à 150 lieues au sud-est de l'île Saint-Pierre, par 59 deg. de latitude, paraissent former un archipel.

---

(1) De *Fleurieu*, dans le voyage de Marchand, tome IV, page 65.

tance: cependant les vaisseaux s'en approchent sans danger, parce que des sondes régulières indiquent d'une manière presqu'uniforme la proximité de la terre; la côte est en général *saine*, c'est-à-dire, il n'y a ni beaucoup de rochers caches ni bas-fonds très-dangereux. Nous indiquerons ci-après les exceptions.

Les *terres basses* et unies sont non-seulement inondées par la haute mer à une grande distance, mais les eaux courantes s'y amassent et y restent en état de stagnation. Les unes se couvrent des palluviers, les autres portent des joncs, et servent d'asyle aux caïmans, aux poissons, et à toutes sortes de gibiers aquatique. Ces dernières s'appellent *savannes noyées*; les savannes sèches produisent d'excellentes herbes de pâturage. Les terres basses s'étendent souvent à 4 lieues et plus dans l'intérieur du pays (1). Ce terrain, couvert de sable, de limon et de coquillages, paraît être le produit de la mer, qui, dans chaque inondation, y laisse un dépôt, et qui, en formant des dunes en plusieurs endroits, élève elle-même lentement la barrière qui un jour doit arrêter sa fureur (2). La mer rejette tantôt de la vase et tantôt du sable; les palluviers rouges croissent aussitôt dans la vase, et lorsque les dunes de sable, postérieurement formées, leur interceptent l'eau de mer dont ils ont besoin, on les voit successivement mourir.

Les petites montagnes qui bordent la côte, ordinairement à la distance d'une ou deux lieues, ont généralement leur direction parallèle à celle de la côte, « tandis que » dans l'intérieur l'on ne trouve que des montagnes isolées, qui se présentent ordinairement comme des pics » élevés (3) ». Cette observation, peu importante au premier abord, offre cependant un trait de lumière sur la configuration du sol de cette contrée. Ces pics, en apparence isolés, sont bien certainement les promontoires ou les têtes avancées des branches de montagnes qui s'avancent entre les rivières. Or, les rivières courent ici comme autant de

(1) *Bajon*, Mémoires sur Cayenne, tome II, page 7.

(2) *Laborde*, Journal de physique, 1773, tome I, pages 464 et suiv.

(3) *Bajon*, ibid, page 11.

rayons divergens d'un même centre. Les montagnes de la Guyane ne paraissent donc pas former une *chaîne* proprement dite, mais un *groupe*. La chaîne de Parima, dont M. Humboldt a vu quelques extrémités, ne serait, dans cette supposition, qu'une branche du *groupe central* de la Guyane. Les voyageurs futurs nous l'apprendront.

Jusqu'ici l'on n'a pas même une idée précise et complète des montagnes les plus voisines de la côte. Il paraît que l'on n'y trouve aucune pierre calcaire, mais du granite, du talc, de la terre glaise et des grosses couches d'une roche rouge remplie de cellules irrégulières. Cette espèce de roche, qu'on appelle dans le pays *roc de ravers*, a paru une lave à M. Bajon, qui prétend même reconnaître les courans par lesquels cette lave a du couler. (1) Mais il nous paraît que l'idée que cet auteur en donne indiquerait plutôt un roc de corail que toute autre chose.

La couche de terre végétale, très-mince vers les côtes, n'y couvre souvent qu'une terre glaise, dure et stérile. Mais les collines sont composées d'une terre roussâtre très-fertile. En montant dans l'intérieur, la terre végétale devient beaucoup plus épaisse, et la couche de glaise cède la place à la terre roussâtre (2). D'autres voyageurs indiquent, et il paraît avec plus d'exactitude, une vase bleuâtre ou grise comme la couche principale des terres les plus basses, et comme le plus fertile terrain pour les cultures coloniales (3).

Fleuves.

L'*Essequebo* ou l'*Essequivo*, le *Maroni* et l'*Oyapok*, sont les trois grandes rivières de la Guyane; leurs sources ne sont pas encore connues avec certitude; elles paraissent être entre 1° et 2 deg. de lat. Le cours de l'Essequebo est de plus de 150 lieues. Ces trois fleuves ont tous une em-

---

(1) *Bajon*, tome II, page 14. Il répète souvent que toute la côte a été bouleversée par des volcans, mais il n'indique pas un seul cratère avec certitude.

(2) *Ibid*, pages 335 et suiv.

(3) *Lescalier*, dans le voyage de Stedmann, trad. française, tome III, page 258.

bouchure très-large et peu profonde, comme c'est l'ordinaire dans un terrain bas et meuble; à dix ou vingt lieues de la mer ils commencent à former des cataractes, qui rarement offrent un aspect majestueux, mais qui sont remarquables à cause de leur grand nombre. L'Oyapok en compte huit dans un espace de vingt lieues; le Maroni les a moins nombreux, mais plus grand; l'Essequebo n'en a pas moins de trente-neuf dans un assez petit espace.

Les autres rivières sont la *Demerara*, la *Berbice*, le large *Corentin*, le long et tortueux *Surinam*, dans la partie hollandaise, *Sinamari*, si tristement célèbre, l'*Aprouague* et l'*Arouari*, limites des Français et des Portuguais; presque toutes ces rivières sont remplies de cataractes ou de rapides aussi loin que l'on connaît leurs cours.

Climat, Saisons, Vents dominans, Maladies.

La *saison sèche*, qu'on appelle le *grand été*, dure, à Cayenne, de la fin de juillet jusqu'en novembre. La *saison pluvieuse* règne sur-tout dans les mois qui correspondent à l'hiver d'Europe; cependant les pluies sont plus fortes en janvier et février. Dans la règle, le mois de mars et le commencement de celui de mai présentent un tems sec et agréable; on appelle cette époque *le petit été*. En Avril et mai les pluies reviennent aussi fortes que jamais.

La chaleur indiqué par le thermomètre est moins grande qu'on ne le croirait d'après la latitude du pays. Le thermomètre de Réaumur, à Cayenne, s'élève à 28 degrés dans la saison sèche, et à 24 dans la saison pluvieuse (1). M. *Cotte* indique pour Surinam des termes qui paraissent encore plus bas, savoir : 25 deg. 8 min. pour le maximum moyen de chaleur, et 20 deg. pour la chaleur moyenne de l'année (2). Les Indes orientales, la Sénégambie, les Antilles même éprouvent des chaleurs plus fortes, quoique moins voisines de la ligne équinoxiale.

Ce qui sur-tout diminue la chaleur à la Guyane, c'est l'action des vents dominans, qui viennent ordinairement du nord, pendant la saison pluvieuse, et de l'est, quelquefois de

(1) *Baion*, tome I, page 6.
(2) *Cotte*, Mémoire de Météorologie, tome II.

sud pendant la saison sèche. Ces vents passent tous sur de vastes étendues de mer, et apportent à-la-fois des principes salins et une température plus fraîche, de sorte qu'ils sont doublement salubres. Des nuits longues et fraîches adoucisent aussi la violence de la chaleur; tel est, dans l'intérieur sur-tout, l'intensité du froid du matin, que l'on est obligé de se chauffer (1). Cependant l'influence de la chaleur, conjointement avec l'absence ou du moins la rareté des pluies, est assez forte pour que dans la saison sèche la plupart des végétaux se fanent, et les forêts même ne présentent souvent qu'un feuillage à demi-mort.

Il y a des différences sensibles entre le climat de divers parties de la Guyane. Sur l'Oyapok les pluies sont plus fréquentes qu'à la Cayenne. L'époque des saisons n'est pas par-tout la même. A Surinam, les pluies et les sécheresses commencent un ou deux mois plus tard qu'à la Cayenne; mais Stedmann ajoute que ces époques ne sont pas entièrement fixes (2). Elles dépendent sans doute de la marche du soleil, mais aussi de la position des côtes à l'égard de l'Océan. L'intérieur éprouve des saisons beaucoup plus régulières, des chaleurs plus fortes et des froids assez vifs; mais ce climat régulier, dont les autres ne sont que des modifications, n'a pas encore été observé d'une manière scientifique.

Le climat, considéré sous le rapport de la salubrité, a été trop calomnié. Il a le même caractère de chaleur humide que celui des Antilles. (*Voyez* cet article). Les maladies qui attaquent les Européens nouvellement arrivés sont des fièvres continues. Un changement trop subit de régime, les excès, les imprudences y contribuent plus que le climat. Les fièvres tierces et doubles-tierces qui règnent habituellement dans le pays sont incommodes, mais peu dangéreuses. Les épidémies sont très-rares, et la petite-vérole y a été extirpée. Les femmes et les constitutions faibles supportent mieux le climat que les hommes replets et robustes. Un tétanos mortel menace les nouveaux nés, et diverses espèces de maladies putrides et vermineuses y doublent la misère des

(1) *Bajon*, tome I, page 2.
(2) *Stedmann*, Voyage, tome I, page 48.

nègres (1). On ne peut méconnaître dans la fièvre putride de Guyane les caractères de la fameuse *fièvre jaune*; la relation du capitaine Stedmann est remplie de tristes peintures des ravages de cette maladie (2).

Inondations.

Les inondations de la Guyane présentent un tableau trop curieux pour que nous n'y jetions un regard.

Grossies par des pluies continuelles, toutes les rivières se débordent, toutes les forêts, avec leurs immenses troncs, leurs labyrinthes d'arbustes, leurs guirlandes de lianes, flottent dans l'eau. La mer joint ses flots amers aux eaux courantes; elle y apporte un limon jaunâtre; les poissons de mer, les oiseaux aquatiques et les caïmans se répandent par-tout; les quadrupèdes sont obligés de se réfugier dans le haut des arbres; et à côté des singes, qui gambadent et se suspendent aux branches, on voit courir les énormes lezards, les *agoutis*, les *peccaris*, qui ont quitté leurs tanières inondées; à côté d'eux, les oiseaux palmipèdes, qui, par leur conformation, semblent condamnés à rester sur terre ou dans l'eau, s'élancent ici sur les arbres pour éviter les caïmans et les serpens, qui par-tout se jouent dans l'eau ou se vautrent dans la fange. Les poissons abandonnent leur nourriture ordinaire offerte par l'humide élément, et mangent les fruits et les baies des arbustes parmi lesquels ils nagent. La crabe s'attache aux arbres, l'huître croît dans les forêts. L'Indien qui, dans son bateau, parcourt ce nouveau cahos, ce mélange de terre et de mer, ne trouve pas un coin de terre pour se reposer; il suspend son hamac aux branches les plus élevées de deux arbres, et dort tranquillement dans ce lit aërien, que les vents balancent au-dessus de la surface des flots.

Plantes. Arbustes. Arbres.

La chaleur et l'humidité entretiennent la végétation presque sans interruption toute l'année. Cependant les grandes

---

(1) *Bajon*, tome I, Mémoires II—X, et tome II, Mémoires II—IV.

(2) *Stedmann*, tome I, page 159, etc., etc.

sécheresses de l'été arrêtent un peu la force de la végétation de la nature; les herbes périssent même en partie si l'on n'a soin de les arroser, et quoique les arbres se soutiennent mieux, c'est cependant la saison où ils sont le plus dégarnis de fleurs et de fruits; quelques-uns perdent même leur feuillage. La végétation, au renouvellement des pluies, est peut-être moins rapide et moins active qu'en Europe au printems; car, comme la végétation ici est continuelle, elle ne peut pas avoir la même énergie momentanée que sous les climats ou elle ne dure que deux ou trois mois. La transpiration continuelle de tous les végétaux, sous le climat de la Basse-Guyane, rend leur aubier plus épais et plus poreux que ne l'est celui des arbres qui croissent sous des climats moins chauds et moins humides, où le froid en resserre d'avantage le tissu (1).

Arbres fruitiers, etc. — Les arbres fruitiers du pays produisent pendant toute l'année; cependant plusieurs ne portent des fruits en abondance qu'en certains tems fixes, qui semblent être les epoques de leurs recoltes: tels sont les orangers, les limoniers, les abricotiers, les poiriers-avocats (2), les sapotilliers, les corossols et plusieurs autres qui ne viennent que dans les endroits cultivés. Ceux qui croissent naturellement dans les forêts ne produisent qu'une fois par an, et la plupart dans les mois qui correspondent au printems d'Europe. Tels sont les fruits de beaucoup de palmiers, ceux d'*acajou*, de *mari-tambour*, de *prunes-mombain*, etc.

Parmi les arbres fruitiers transportés de l'Europe, il n'y en a que trois qui ont réussi généralement; savoir: la *vigne*, mais dans le tems de pluies les raisins pourissent, et en été ils sont dévorés par les insectes (3), le *grenadier* et sur-tout le *figuier*. Les arbres fruitiers des Indes orientales, tels que les manguiers et les jambosiers, viennent très-bien.

---

(1) *Bajon*, Mémoire, tome II, page 17.

(2) *Laurus persea*. C'est le fruit de l'avocat qui porte le nom de *moelle végétale*; il est, selon quelques voyageurs, le fruit le plus sain et le plus nourrissant qu'il y ait au monde. *Stedmann*, tome I, page 390.

(3) Comparez *Bajon*, tome II, page 18, et *Stedmann*, tome II, page 237.

La

La Guyane possédait originairement trois espèces de cafiers, la *coffea guyanensis*, la *paniculata* et l'*occidentalis*; mais l'on y a introduit le cafier arabiques. Les girofliers, les canelliers, les muscadiers y ont été transportés. Il y a plusieurs espèces de poivriers (1). Le *cacaoyer* vient spontanément sur le Haut-Oyapok; on en a fait des plantations. L'indigo et la vanille y croissent, et peuvent être cultivés avec succès.

Légumes, racines, etc. — Les herbes potagères d'Europe vivent à la Guyane plusieurs années de suite, tandis que chez nous elles meurent tous les ans : de ce nombre sont le céleri, le persil, les raves. Parmi les productions du pays le *manioc* amer et le *ca-manioc* (2) tiennent le premier rang; cette dernière racine peut-être mangée sans aucune préparation, tandis que l'autre, dans son état cru, est un poison redoutable, mais par l'ébulition elle perd ses qualités vénéneuses. Les ignames, les patates, les *tayoves*, deux espèces de mil offrent une nourriture abondante. Mais dans la partie française la culture est mal soignée; on se borne à brûler les forêts et à déblayer grossièrement le terrain; les cendres ne donnent que deux ou trois bonnes recoltes. Dans la partie hollandaise on voit de vastes campagnes plantées de riz et de maïs (3).

Plantes médicinales et vénéneuses. — La Guyane nous a donné le précieux *quassia* ou bois de Surinam (4). Il y croît encore beaucoup d'autres végétaux, dont les sucs amers et astringens sont des remèdes puissans, tels que le *cassia fistula*, le *dolichos pruriens*, la violette *ytonbou*, espéce d'ipecacuana, la *ricinus* ou la noix d'huile de castor, le *costus arabicus*, la *potalée* amère, etc., etc., dont on peut lire les noms dans les mémoires de MM. Bajon et Aublet. Parmi les gommes et résines, on doit remarquer la *gomme copahu* ou *capivi*.

---

(1) *Aublet*, Plantes de la Guyane, tome I, page 21.

(2) *Bajon*, vol. I, mémoire XV; mais *Aublet*, tome II, mémoire III, distingue cinq sous-espèces de manioc propre ou vénéneux.

(3) *Stedmann*, tome II, page 18., et tome III, page 136 et suiv.

(4) *Patris*, Journal de physique, 1777, février, page 140.

Mais à côté de ces arbustes salutaires, les forêts de la Guyane cachent les poisons les plus terribles. Nous avons déjà nommé le manioc amer. La *duncane* est un petit arbrisseau qui donne à l'instant la mort aux bestiaux qui en mangent; on assure que l'instinct des animaux ne leur apprend pas à reconnaître cette plante redoutable (1). L'arbre appelé *mankouri*, à Surinam, semble être une espèce de mancenillier. Il croît toujours seul, et fait périr ceux qui en approchent de trop près. Ses exhalaisons, sa fumée donnent une mort certaine. Enfin, le redoutable poison des Indiens, décrit par M. de la Condamine sous le nom de *ticunas*, est connu en Guyane sous le nom de *wourara*; ce poison, selon *Bancroft*, est principalement tiré de la racine d'une plante rampante ou liane, qui, en Guyane, porte le même nom. Les expériences de *Fontana* ont démontré que l'action de ce poison est uniquement dirigée contre le sang. Le sel et le sucre ne sont point des remèdes efficaces, quoiqu'en ont pensé quelques colons européens. Les ravages de ce poison sont tels, selon Stedmann, qu'un enfant est mort sur-le-champ, pour avoir sucé la mamelle de sa mère un instant après qu'elle eut été frappée d'une flèche qui en était enduite (2).

Forêts, *bois de construction*, etc. — Les forêts de la Guyane sont peuplées d'arbres extrêmement différens quant à leur bois. Les uns, mous et spongieux comme les bananiers, le paltuviers, ne servent qu'à allumer le feu. Les autres, extrêmement durs, incorruptibles et susceptibles du plus beau poli, ont l'inconvénient de résister à la scie et aux autres outils; tels sont le *ouatapa*, le *balata*, l'*angelin*. Quelques autres espèces, en se rapprochant de ceux-ci, donnent plus de prise aux outils; on distingue le *férole*, qui s'appelle aussi bois satiné, le *licaria*, qui dans sa jeunesse porte le nom vulgaire de bois de rose, et dans sa vieillesse est faussement désigné par les colons comme un arbre différent, sous le nom de sassafras (3), deux es-

(1) *Stedmann*, tome II, page 16—17.
(2) *Ibid*, tome II, page 109—119.
(3) *Aublet*, tome II, article *licaria*.

pèces d'*icica*, qu'on décore du titre de cèdre noir et blanc, le bagassier, le couri-mari, l'acajou, etc.

L'aspect des forêts de la Guyane est imposant et varié. Les majestueux *panax monototoni*, la *bignonia copaia*, le *norante* élèvent leurs têtes jusqu'à 80 et 100 pieds. Le *faranier*, l'*ourrate*, le *mayepe* répandent au loin une odeur suave. Divers lianes et arbrisseaux grimpans cherchent un appui étranger pour élever leurs faibles tiges; là c'est le *mouroucou* ou le *malani*, dont les branches sarmenteuses s'enlacent autour des troncs et des rameaux des arbres; ici c'est l'*ouroupari* et le *rouhamon*, qui, l'un par ses épines en forme de crochets, l'autre, par ses vrilles, s'attache aux plus hauts arbres, et guinde ses branches flexibles jusqu'à leurs sommets les plus élevés. On voit des grappes de fleurs étrangères pendre de tous les côtés sur l'arbre dont le feuillage véritable disparaît presque sous des ornemens étrangers. Pour examiner les *corolles* et les *pistils* d'un faible arbrisseau, le naturaliste est obligé de faire abattre un arbre de 100 pieds (1).

Mais ces lianes et ces arbrisseaux grimpans ont l'inconvénient de rendre les forêts de la Guyane presque inaccessibles, en opposant par-tout au voyageur des haies épaisses. Les lianes les plus minces sont souvent enlacées comme des filets; le gibier ne peut les rompre. Il y en a qui s'enlacent et s'entortillent jusqu'à paraître comme un cable; elles écrasent l'arbre sous leur poids; elles retombent du sommet, prennent racines et remontent de nouveau. Les unes et les autres sont très-solides, et l'on peut s'en servir pour amarrer de grands vaisseaux. Il y en a de vénéneuses. Il y en a une nommée, à juste titre, *liane coupante*, parce qu'elle déchire les habits et coupe les bottes les plus fortes (2).

Nous pourrions encore remarquer une foule d'arbres utiles ou curieux, tels que la *simira*, qui donne une belle teinture rouge, l'*icica guyanensis* ou le bois d'encens, le *cotonier* sauvage, qui a souvent 12 pieds de circonférence, et dont on construit des canots très-grands, le *carapa*, d'où l'on

(1) *Aublet*, tome I, page 172.
(2) *L'arundo farcta.*

tire une huile qui, mêlée avec du rocou, sert aux Indiens pour enduire tout leur corps, usage qu'ils semblent avoir adopté pour se garantir des piqûres des moustiques. Mais bornons-nous à quelques observations sur les palmiers.

Le cocotier n'est pas indigène à la Guyane (1), et le dattier n'y est pas commun. Le *patavoua* forme un grand parasol; un seul sert de toît à une cabane pour vingt-cinq personnes. Les grandes feuilles du *vouay* sont employées à couvrir les maisons, et résistent pendant plusieurs années aux injures de l'air. Le palmier *cokarito* est remarquable par son bois dur, avec lequel on fait des flèches empoisonnées. Enfin, le palmier *manicole* croît seulement dans le sol le plus fertile et le plus profond, où il s'élève à la hauteur de 50 pieds, tandis que sa tige, dans la partie la plus épaisse, n'a que 9 pouces de diamètre (2).

Quadrupèdes.

Le *tapir* est, selon M. Bajon, le plus grand quadrupède de la Guyane; la longueur de son corps, en prenant un terme moyen, est de sept pieds, et la hauteur approche trois pieds et demi. Les petits tapirs se tiennent sur les bords de la mer; les grands habitent l'intérieur. Cet animal, qu'on appelle à Cayenne *maïpouri*, et à Surinam *tapira*, ressemble à-la-fois au cochon et à l'âne; mais ce qu'il a de plus curieux, c'est une espèce de trompe, longue d'un pied, et qui n'est proprement qu'un prolongement de la partie supérieure du grouin, à l'extrémité de laquelle se trouvent les narines. Le tapir peut relever, abaisser et remuer en tout sens ce membre, qui lui sert soit à ramasser sa nourriture, soit à flairer les objets qui se présentent devant lui. Il se nourrit d'herbe tendre, et cherche souvent cette nourriture dans l'eau, ou plutôt dans les savanes marécageuses; il se baigne souvent dans les rivières, et nage très-bien; delà, sans doute, l'erreur vulgaire (3) qui le fait passer pour un

(1) Selon *Aublet*, plantes de Guyane, tome II, mémoire sur les palmiers. Mais *Stedmann*, tome I, page 308, en parle de manière à faire croire le contraire. (*Voyez* ci-après *Brésil*).

(2) Comparez vol. XII, page 592, et le passage de Labillardière que nous y citons.

(3) Cette erreur se trouve chez *Barrère*, Histoire naturelle de la France équinoxiale, page 160. *Stedmann*, tome II, page

amphibie. Les tapirs élevés en domesticité sont doux et familiers. La chasse qu'on donne à ceux des forêts est très-profitable; la chair de ces animaux égale celle du bœuf; leur peau dure et épaisse sert aux Indiens de bouclier, et à Cayenne on en fait d'excellentes semelles de souliers (1).

Le *jaguar* et le *couguar*, deux espèces d'animaux carnassiers, n'ont pas été observées soigneusement par les naturalistes de la Guyane. M. Bajon dit cependant que le jaguar peut terrasser un bœuf, mais qu'il est timide et lâche devant l'homme (2); Stedmann lui donne six pieds de long du museau à la naissance de la queue; il n'indique pas la hauteur de l'animal; il se borne à dire qu'il a la forme d'un chat. Le *couguar* ressemble plus à un lévrier, quant à la forme, mais il approche en grandeur au *jaguar*; il a la démarche plus légère. Le *chat-tigre* est de la grosseur d'un grand chat, mais sa peau est aussi belle que celle du jaguar ou tigre, et sa férocité, sa soif de sang n'est pas moindre. Selon Stedmann, le *jaguarete* serait encore une quatrième espèce de chat, qui a la peau tachetée de noir et de blanc, ce serait donc à tort que plusieurs naturalistes auraient regardé *jaguar* et *jaguarete* comme synonimes (3). Cette multiplicité des espèces mal observées explique parfaitement l'erreur du grand Buffon sur le jaguar. Sans doute il n'a pu examiner qu'un individu jeune et faible pris aux environs de Cayenne; les plus grandes variétés de chaque espèce se tiennent dans l'intérieur des forêts.

Les ours fourmilliers comptent parmi les grands quadrupèdes. Les deux espèces les mieux connues sont le *tamandua* et le *tamanoir*, celui-ci a quelquefois huit pieds de la tête à la queue: il n'a point de dents, il est mauvais marcheur, mais il se défend avec ses griffes même contre le jaguar; s'il réussit à serrer cet ennemi entre ses pattes, il ne le lache qu'après l'avoir tué; aucun chien

376, etc. Ce dernier voyageur compare avec très-peu de fondement le tapir avec l'*hippopotame*, et il prétend à tort que la trompe n'est d'aucune utilité à l'animal.

(1) *Bajon*, Mémoire sur Cayenne, tome II. Le sixième mémoire traite exclusivement du tapir.

(2) *Bajon*, tome II, page 178.

(3) *Stedmann*, tome II, page 204.

n'ose le courir. Sa queue est d'une grandeur énorme, et garnie de poils très-longs, qui la font ressembler à celle d'un cheval. L'animal se sert de cette queue extraordinaire pour se couvrir le corps lorsqu'il veut dormir, ou se mettre à l'abri de la pluie. On sait qu'il prend les fourmis, dont il se nourrit, au moyen de sa langue, qui est longue de 20 pouces, et ressemble exactement à un ver.

Parmi les chiens sauvages de la Guyane, l'*ayra* se rapproche du renard par sa manière de surprendre sa proie; il fait une guerre cruelle aux oiseaux de basse-cour. Le chien *crabier* vit sur les bords de la mer; il se sert de ses pattes et ongles, presque comme un homme de ses mains, pour tirer les crabes de leur trou.

Les familles des singes sont extrêmement nombreuses; on distingue les *coiata*, qui se suspendent aux branches par leur longue queue tournée en spirale, le joli petit *saki-winki*, appellé tamarin par quelques français, le doux et aimable *kisi-kisi*, et beaucoup d'autres qu'il serait trop long d'énumérer. Quelques naturalistes disent que l'ourang-outang se trouve dans la Guyane, mais on n'en a pas la certitude.

On trouve en Guyane trois espèces de biches, parmi lesquelles celle nommée *cariacou* se rapproche, pour la grandeur et pour la forme, au chevreuil d'Europe. Le *virrebocère* ou *moschus américanus* est une espèce douteuse, qui se rapproche peut-être au genre des cerfs. L'*acouchi* paraît être l'animal nommé *viscaque* au Pérou. L'*agouti* est le gibier le plus commun et le meilleur; cependant la chair du *paca* est encore préférée; le *cabiai* habite les bords des rivières et des lacs; ses soies et ses défenses lui donnent l'air d'un cochon; mais il est de même que l'agouti et le paca du genre *cavia*.

On donne à trois animaux de Guyane le nom de cochon, mais ils diffèrent de nos cochons entr'autre par une glande qu'ils ont sur le dos, et d'où il sort une humeur épaisse et de fort mauvaise odeur. Les *cochons des bois* sont les plus communs; à la fin de la saison pluvieuse ils voyagent par troupes au nombre de mille et quelquefois plus. Leur marche est presque toujours dirigée en ligne droite et vers l'est. Ils nagent supérieurement bien; aucune rivière, aucune forêt, aucune cloison ne peut les faire devier de leur route;

Ils passent sans se déranger à travers les jardins et les cours, même à travers les rangs d'une armée (1). Aussi on en tue un très-grand nombre; un coup de bâton sur le nez les fait tomber morts sur-le-champ. Mais quand ils sont en grand nombre et qu'ils rencontrent un homme seul ou un petit nombre d'hommes, ils montrent beaucoup de méchanceté, et se servent cruellement de leurs dents (2). Les *cochons marrons* et les *patiras* ou *pecari* ne s'atroupent jamais; ils ne diffèrent des autres que par la grandeur et quelques-unes de leurs habitudes. La chair du pecari est la meilleure.

Les écureuils, mentionnés par Bancroft, ne paraissent pas différer sensiblement des espèces connues en Europe. Les *viverres* sont en très-grand nombre et très-incommodes. Le *couti* (*viverra nasua*) a quelquefois deux pieds de long; il emporte sans façon les oies et les coqs-d'indes; le grison, *viverra vittata*, est nommé *crabbodago* à Surinam; il est si feroce, que, sans être pressé par la faim, il immole tout animal vivant qu'il rencontre et dont il peut se rendre maître (3); on rencontre le chinche, *viverra mephitis*, qui, selon Azzara et Vidaure, se trouve aussi dans le Paraguay et le Chili. (*Voyez* ci-dessus page 283).

La Guyane possède plusieurs espèces de *tatous* et de *didelphes* ou sarigues. Stedmann, qui a remarqué la différence entre les vraies sarigues, particulières à l'Amérique, et les animaux de l'Orient qu'on leur a assimilés, nie l'existance du fameux *didelphus œnéas*, qui, en cas de danger, porte, disait-on, ses petits sur le dos.

Parmi les chauve-souris, le *vespertilio spectrum* ou le vampire de Guyane est redouté; il y en a qui ont 2 à 3 pieds d'envergure; le *vespertilio lepturus*, décrit et figuré par *Schréber*, ne s'est pas encore trouvé que dans les environs de Surinam.

Reptiles et insectes.

Les serpens sont très-nombreux dans les forêts de la Guyane: cependant le danger d'en rencontrer n'est pas aussi

(1) *Stedmann*, tome II, page 316.
(2) *Bajon*, tome II, page 193.
(3) *Stedmann*, tome II, page 190, et tome III, page 215.

fréquent que plusieurs voyageurs prétendent. Tous les serpens fuient l'homme quand ils l'aperçoivent de loin. Le serpent *boa* est appelé à Surinam *aboma*; on prétend qu'il devient quelquefois long de 40 pieds, et d'une circonférence de 4; il engloutit des sangliers, des cerfs, des tigres entiers, après avoir brisé leurs os et enduit tout le corps d'une bave qu'il tire de sa bouche. Quelques coups de fusil bien dirigés donnent la mort à ce nouveau Python; les nègres lui enlacent une corde autour du cou, le suspendent à un fort arbre et l'écorchent tout vivant pour avoir sa graisse, qui est excellente, et sa chair, sur la bonté de laquelle les opinions et les goûts varient.

Les deux serpens venimeux les plus connus sont celui à sonnettes et celui nommé *grage*. Le serpent à sonnettes ne se rencontre que dans les terres basses de la côte, et jamais dans l'intérieur. Il devient long de 8 à 9 p. La queue de ce serpent est terminée par de petites vertèbres (appelées mal-à-propos grelots), qui vont en diminuant, dont l'articulation est lâche, et dont le frottement fait un bruit qu'on entend d'assez loin pour pouvoir éviter l'animal (1); d'ailleurs il n'est pas aussi hardi que plusieurs naturalistes ont dit. Ses prétendus enchantemens ne consistent que dans l'éclat terrible de ses regards, qui fait tomber dans une espèce de stupeur les animaux qu'il surprend. Le serpent à grage (*serpent echinatus*), qui habite les forêts de l'intérieur, est bien plus méchant; son venin n'est pas aussi actif, mais la courbure et la disposition particulière de ses incisives rendent ses morsures terribles (2). Il y a encore d'autres serpens moins grands, mais dont le venin tue très-promptement.

Les remèdes pour la morsure des serpens, vantés par les médecins d'Europe, sont beaucoup moins sûrs que les herbes du pays que l'expérience a fait connaître aux Indiens et aux nègres. De vieilles femmes réussissent souvent à sauver des hommes et des animaux mordus par les serpens, et qui périraient s'ils se confiaient aux docteurs européens.

La tajove à serpent (*arum maximum egyptiacum*), une

(1) *Barrère*, Histoire naturelle, page 159.
(2) *Lejon*, Mémoires, tome I, page 345.

liane appelée pois à serpent, et une espèce d'*aristolochia*, appelée liane à serpent, sont les plantes les plus renommées pour leur efficacité comme contre-poison. On les applique extérieurement comme cataplasme, et on les prend en même tems intérieurement. C'est le savant et laborieux M. Bajon qui lui-même avoue que sa science médicale était surpassée par celle des peuples que nous traitons de sauvages (1).

Les scorpions, les millepieds, les mouches à drague et la fourmi flamande tourmentent quelquefois les Guyanois par des piqûres qui occasionnent des accidens très-graves, tels que des gonflemens et des fièvres.

« Le nombre des moustiques était tel, dit quelque part » Stedmann, qu'en frappant mes mains l'une contre l'au- » tre j'en tuais trente-huit d'un seul coup ».

Lézards. Caïmans.

Les animaux de l'espèce de lézards deviennent très-gros dans les forêts humides de la Guyane. On assure qu'ils ont quelquefois six pieds de long. L'*iguana*, qui est très-commune même dans les plantations, est longue de trois pieds, et sa morsure est extrêmement douloureuse. Les caïmans remplissent toutes les rivières. Ils entraînent souvent les bestiaux en les saisissant par le museau : ils attaquent même l'homme ; cependant les nègres leur font la guerre dans l'eau même. Les crocodiles sont moins fréquens et moins féroces ; leur corps est plus délié que celui des caïmans. Les uns et les autres surpassent rarement la longueur de 20 pieds.

Crapauds.

Ils sont également très-grands en Guyane, et il y en a une espèce trop singulière pour ne pas être indiquée dans un tableau géographique de ce pays. C'est du *crapaud pipal* que je veux parler. « Les œufs du pipal, au » sortir du corps de la femelle, dit M. *Daubenton*, sont » fécondés par le mâle de la même manière que ceux de » toutes les autres grenouilles et crapauds. Le mâle les » pousse en même-tems sous son ventre, et les étend sur

(1) *Bajon*, tome I, Mémoire IX.

» le dos de la femelle ; les œufs se collent sur la peau, » et la liqueur fécondante du mâle qui les environne fait » enfler les tégumens du dos. Les œufs cependant gros- » sissent ; les petits éclosent ; ils sortent de leur cellule ; » et l'observateur qui les rencontre dans ce moment peut » croire qu'ils ont été produits sur le dos même de leur » mère ». Ainsi, les anciens naturalistes ne se sont trompés que de peu de chose, en annonçant que le mâle fécondait des œufs *après* qu'il les eut placé sur le dos de la femelle (1).

Oiseaux.

Les oiseaux de la Guyane sont en grand nombre, et les espèces y sont très-multipliées. Plusieurs de ces espèces paraissent être les mêmes que celles de l'*ancien Continent*, ou du moins les différences qu'offrent leurs mœurs, leur figure et leur anatomie sont extrêmement légères. Tels sont la plupart des oiseaux de proie, les pigeons ramiers, les tourterelles, les cailles, plusieurs goëlans. D'autres espèces ne diffèrent de celles d'Europe que par la grandeur et la couleur du plumage ; tels sont les perdrix, les poules d'eau, les hirondelles.

Mais la plupart des espèces qui se distinguent par leurs couleurs vives et brillantes, ainsi que la plupart des oiseaux aquatiques, sont indigènes et particulières au *nouveau continent*. Ces oiseaux, favorisés par la nature quant à leur figure et leur plumage, ne sont pas aussi bien dotés du côté de la voix. Aucun d'eux n'a un chant mélodieux, quelques-uns des plus petits ont la voix si forte qu'on les croirait très-gros ; d'autres, sans être d'une grandeur extraordinaire, font entendre des sons si graves, qu'on les prendrait pour les mugissemens de certains quadrupèdes. Le pigeon seul conserve le même roucoulement qu'il fait entendre en Europe (2). Nous devons pourtant rappeler que *Stedmann*, voyageur très-habile, a entendu le chant

(1) Voyez *Ruysch*, Trésor des animaux, tome I, page 9 de l'édition in-8°. de 1725. Observations sur le pipa, par M. *Bonnet*, Journal de physique, décembre 1779, où il y a une anatomie de ce crapaud par *Spallanzani*.

(2) *Bajon*, tome II, page 262.

de deux oiseaux, qu'il nota sur-le-champ, et qui nous a paru être très-mélodieux (1). Le *toyouyou* est le plus grand des oiseaux de la Guyane ; il ressemble beaucoup à la cigogne, et vit du poisson qu'il pêche dans les savanes noyées. On l'a confondu avec l'autruche magellanique (2). L'*aouarou*, autre oiseau aquatique, passe la saison pluvieuse sur les bords de la mer, et, à la fin des pluies, il se refugie dans l'intérieur des terres. Les *camoucles*, qu'on a présenté comme des aigles, ne sont pas même des oiseaux de proie : leur configuration extérieure les rapproche des gallinacées. Trois oiseaux de la Guyane ont été comparés avec nos faisans, dont ils diffèrent par des caractères intérieurs très-remarquables. Le *pairaqua* mâle a la voix très-forte, ce qui vient de la position de sa trachée-artère, qui, au lieu de s'enfoncer directement dans la poitrine, se porte sur la clavicule gauche. Prolongée extérieurement sur le sternum jusqu'au cartilage xyphoïde, elle se recourbe, fait une anse, remonte du côté opposé, passe sur la clavicule droite, entre dans la poitrine et va se distribuer aux poulmons (3). La *maraye* a le même caractère, mais l'anse de la trachée-artère est beaucoup plus petite, et retenue au-dehors de la poitrine par un muscle assez fort ; elle est commune au mâle et à la femelle, qui ont encore sous le bec une membrane rouge semblable à celle du poulet d'Inde. L'*yacou*, plus gros que le maraye, a la même membrane, mais de couleur noire. Sa trachée ne se prolonge point au-dehors, elle s'enfonce directement dans la poitrine. Les perdrix et les hirondelles sont en foule dans la Guyane. Les perroquets, les kakatoës et les perruches sont également très-multipliés, aussi brillans, mais moins dociles que ceux d'Afrique ; ils causent de grands dégats dans les plantations.

Poissons.

Toutes sortes de poissons abondent sur les côtes et dans

---

(1) *Stedmann*, tome I, page 321 ; le premier air, sur-tout, est très-agréable.

(2) *Bajon*, tome II, page 264.

(3) *Ibid*, tome I, page 374.

les rivières; il serait trop long d'en énumérer les espèces. Les *lamproies*, entre autres, sont excellentes. Les tortues et les crabes font une partie essentielle de la nourriture des Nègres et des Indiens.

L'*anguille électrique* ne se distingue point par sa figure des autres anguilles. Lorsqu'on la touche, soit avec la main soit avec une verge de métal ou d'un bois dur, elle produit une commotion, dont l'effet est le même que celui de l'électricité. Le docteur *Firmin* assure que le choc de cette anguille électrique lui a été communiqué par une chaîne de huit ou dix personnes qui se tenaient par la main pour en faire l'expérience. Le docteur *Bajon* a fait des expériences qui prouvent que le fluide électrique est nécessaire à la vie de cette anguille, et qu'en le lui soutirant à des reprises trop multipliées on la fait languir et mourir.

Les *lamantins* abondent sur les côtes méridionales de la Guyane française, sur-tout dans les lacs qui sont vers l'embouchure de l'Arouary. Ils remontent dans les rivières; et c'est peut-être à une espèce de lamantins ou de veaux marins qu'on doit rapporter les diverses relations qui ont été publiées pour prouver l'existence des *hommes et femmes de mer* près la Guyane.

II. DESCRIPTION DES COLONIES HOLLANDAISES DE GUYANE.

Essequebo. — Le bourg et port *Essequebo*, quoique dans une excellente situation sur le confluent des deux grandes rivières de Courna et d'Essequebo, n'a jamais été important. Les habitans demeurent la plupart dans leurs plantations le long du fleuve. Les bois étant abattus, l'air de mer y circule librement, et le climat est plus tempéré qu'à Surinam.

On avait cru trouver des mines sur le haut du fleuve Essequebo; les cartes y marquent même une *mine de cristal*, mais les essais que les Hollandais ont fait pour découvrir ces tresors n'ont pas eu de succès.

Les faibles établissemens de *Middelbourg* et de *Zelandia*, situés sur la Poumaron, dépendent d'Essequebo.

Démérary. — Cette colonie est plus florissante que celle d'Essequebo. On y compte une centaine d'habitations. De-

puis 1769 on les établit de préférence dans les terres basses, qu'on dessèche au moyen des canaux. La mortalité est plus grande dans les établissemens des terres hautes, à cause des forêts, qui y empêchent la circulation de l'air.

On ne trouve ni à Essequebo ni à Démérary ces bancs de coquillages si fréquens sur toute la côte de Guyane; ces dépôts de la mer ne commencent qu'à Berbiche. Le terrain d'Essequebo et de Démérary est une vase tantôt bleuâtre et tantôt grise, qui souvent n'a que la consistance de la boue.

Berbiche.—L'endroit principal est la *Nouvelle-Amsterdam*, sur la rivière Berbiche, qui n'a point de chutes d'eau comme les autres rivières de Guyane. Les terres basses s'étendent ici, sans interruption, deux, trois, quatre lieues dans les terres. On y trouve plus de cent plantations de cacao et de café, mais seulement quatre sucreries.

Le *fort Nassau* défend l'entrée de la colonie du côté de la mer.

Surinam.

Cette grande et belle colonie mérite que nous y arrêtions nos regards.

Les Hollandais assignent à leur colonie de Surinam tout le territoire entouré à l'ouest par la rivière *Kouron*, à environ 40 milles de la Corantine; à l'est, par la rivière de *Sinamari*; mais ces limites leur ont été contestées par les Français, qui les restreignent aux bords du Maroni, sur lequel ils ont un poste militaire.

Rivières. — Les principales rivières de cet établissement sont celles de *Surinam*, la *Corantine*, la *Copanama*, la *Saraméca*, et le *Maroni*. La première est seule navigable; les autres, sans en excepter le Maroni, quoique très-longues et très-larges, sont si basses et si remplies de rochers et de petites îles, qu'elles sont de peu d'importance aux Européens; leurs bords même ne sont habités que par quelques Indiens ou naturels du pays. La rivière de Surinam a près de quatre milles anglais de largeur, et seize à dix-huit pieds de profondeur à la basse marée; le reflux l'élève de plus de douze. Cette dimension est la même jusqu'à la distance de huit à dix milles, où cette rivière se partage en deux branches, dont l'une

va au sud-sud-est, et dont le cours est de plus cent vingt milles. Elle est entièrement navigable pour de petites barques. Au-delà de cette distance elle tourne directement au sud. La source de cette belle rivière n'a jamais été bien connue des Européens. Tous les grands vaisseaux, après y être entrés, doivent tenir le côté oriental du rivage, celui du côté opposé étant rempli de bas-fonds jusqu'à la ville de Paramaribo, située à dix-huit milles environ de l'embouchure. L'autre branche de la rivière de Surinam est nommée *Comewine*; elle va, à l'est, à la distance d'environ seize milles; on y trouve trois ou quatre brasses à la haute marée; mais le reflux fesant une différence de douze pieds, on ne la regarde pas comme navigable pour un vaisseau de grand port, quoique sa largeur soit presque de deux milles. A la distance de seize, la Comewine se divise en deux autres branches, dont l'une conserve son nom, et coule au sud-est pendant plus de cinquante milles; et l'autre, qui prend le nom de *Cottica*, va à l'est-sud-est pendant plus de quarante milles, après lesquels elle tourne au sud-sud-ouest, à la distance de vingt-quatre ou trente milles.

Toutes ces rivières, dont le cours n'est point direct, mais qui coulent en serpentant, reçoivent les eaux d'un nombre considérable de larges criques ou de grands ruisseaux, dont les bords sont habités par des Européens, et couverts de plantations de sucre, de cacao, de coton et d'indigo; ce qui forme le plus délicieux aspect qu'on puisse se figurer, et dont jouissent ceux qui vont par eau, manière ordinaire de voyager dans ce pays, dont le sol ne convient pas généralement à la construction des routes. En quelques endroits même les bois sont impénétrables, de sorte qu'un petit sentier de communication entre Paramaribo et la rivière Saraméca est le seul chemin passable que *Stedmann* connût dans la colonie.

Les rivières dont les bords ne sont point cultivés, comme la Corantine, la Copanama, la Saraméca et le Maroni, n'offrent que faiblement matière à description. Il suffit seulement de remarquer qu'elles sont généralement larges de deux à quatre milles, que leurs eaux sont extrêmement basses et parsemées de bancs de sables, de petites îles

et de rochers qui forment de nombreuses et superbes cascades. On trouve souvent dans la dernière un caillou curieux, connu sous le nom de *diamant de Maroni*, et qui, étant poli, ressemble fort à un diamant veritable. En conséquence on en fait des bagues et d'autres bijoux. Dans toutes ces rivières, sans exception, l'eau monte et baisse à plus de soixante milles de l'embouchure; ce qui est occasionné par l'obstacle que la marée fait à l'écoulement des torrens. Cependant on rencontre généralement des courans d'eau douce à la distance de vingt-quatre ou trente milles de la mer. L'eau de la rivière de Surinam est regardée comme la meilleure; et des matelots en vont chercher jusqu'à Savannah-le-Juif, qui est à plus de quarante milles de la ville de Paramaribo. Les vaisseaux sont exposés à un grand inconvénient dans ces rivières : le fond du bâtiment y est souvent endommagé par des vers d'eau; mais on peut prévenir leurs ravages en le carénant souvent, afin qu'il puisse être nettoyé et calfaté plus facilement. Le goudron à charbon, inventé par le comte de Dundonald, est préférable à toute autre matière qu'on pourrait employer en cette occasion.

Le flux et le reflux ont lieu après un intervalle d'environ dix heures et demie. Les hautes marées viennent régulièrement deux fois par mois; la rivière alors s'élève à une hauteur considérable; ce qui, d'après différentes circonstances, est d'un grand profit pour les planteurs.

Forteresses. —. A l'est de l'embouchure de la rivière Surinam est un petit promontoire appelé *Braam-Pointe*, qui portait originairement le nom de *Pram* ou *Parham-Pointe*, de celui de François lord Willoughby de Parham, à qui cet établissement fut, en 1662, concédé par Charles II. On suppose que c'est-là que ce lord prit terre pour la première fois, dix ans auparavant. Cette pointe n'est pas fortifiée, mais à huit milles environ au-dessus il y a de chaque côté du rivage une redoute, dont l'une porte le nom de *Leyde*, et l'autre celui de *Pourmerent*. Un peu plus haut est la nouvelle forteresse d'Amsterdam, bâtie sur une pointe de terre qui sépare les deux rivières de Surinam et de Comewine, et dont le flux se croisant avec celui des deux redoutes, défend l'entrée de l'une et de l'autre rivière.

Près de la ville de Paramaribo, à six ou sept milles de

la forteresse d'Amsterdam, est située une citadelle qui porte le nom de *fort Zelandia*, et qui protége la ville et tous les vaisseaux en rade. A seize milles environ de la première, sur la Comewine, est une autre forteresse appelée *Somelsdyk*, qui commande les deux côtés opposés du rivage, c'est-à-dire, ceux de la Comewine et de la Cottica. En outre il y a différens postes militaires sur la Corantine, la Saraméca et le Maroni. Après ceux-ci est placée une forte garde à l'embouchure de la Morte-Crique, environ à trente milles de la rivière de Surinam; un phare y est élevé sur la côte, pour avertir les vaisseaux qui veulent entrer dans cette rivière qu'ils ont passé l'embouchure du dangereux Maroni. Cette même garde tire aussi plusieurs coups de canon pour apprendre à la colonie que quelque navire est en vue, et gouverne sur la côte. Le long des bords supérieurs des rivières de Surinam, de Comewine et de Cottica, on a posté des gardes avancées, pour protéger les habitans contre les invasions des Indiens ou des Nègres fugitifs de l'intérieur. C'est en toutes ces fortifications que consiste la defense principale de cet établissement: de plus, cependant, une petite barque armée, ou garde-côte, croise entre le Maroni et la Berbiche, pour donner avis de tout danger qui menacerait la colonie.

Villes. — La principale et même la seule ville est celle de *Paramaribo*, dont le capitaine Stedmann a fait une description intéressante, qui contient aussi quelques notions sur la manière dont on vit dans ce pays (1). Elle est située sur la superbe rivière de Surinam, à 16 ou 18 milles de son embouchure. Elle est bâtie sur une espèce de gravier de roche, de niveau avec les environs, et forme un carré long d'un mille et demi d'étendue, sur un demi au plus de largeur. Toutes les rues en sont parfaitement alignées et bordées d'orangers, de palmiers, de tamariniers et de limoniers toujours en fleurs, et qui se courbent sous le poids des groupes de fruits les plus odorans et les plus exquis. On n'a besoin ici ni de pierres ni de briques pour le pavé, le gravier en tient lieu; il n'est pas inférieur à celui des beaux jardins d'Europe, et on en relève encore l'agrément

(1) Vol. I, page 373.

en

en le jonchant de coquilles de mer. Les maisons, qui, la plupart, ont deux et quelquefois quatre étages, sont, à l'exception de quelques-unes, bâties en bois très-beau. Presque toutes les fondations sont en briques, et de petites planches fendues couvrent les toits en place d'ardoise ou de tuiles. On ne voit que rarement des fenêtres vitrées dans ce pays; le verre y procure trop de chaleur, et on y supplée par des treillis de gaze. Quelques maisons ont des contre-vents, qu'on tient ouverts, depuis six heures du matin jusqu'à six du soir. Pour des cheminées, Stedmann n'en a pas vu une seule dans toute la colonie; on ne fait de feu que dans la cuisine, qui est toujours éloignée du corps de logis principal; on l'y allume à terre, et la fumée s'échappe par un trou pratiqué au milieu du toit. Ces maisons de bois sont cependant très-chères à Surinam; celle que le gouverneur d'alors avait fait bâtir lui coûtant plus de quinze mille livres sterling. Il n'y a pas de source d'eau vive dans toute la ville de Paramaribo; chaque maison a un puits creusé dans le roc, qui donne une eau saumâtre, et qui ne sert que pour les nègres, le bétail, etc. Les Européens ont des réservoirs ou des citernes, dans lesquels ils conservent de l'eau de pluie pour leur usage: celle qui est la meilleure filtre à travers une pierre, et tombe dans de grandes jarres ou vases de terre fabriqués par les Indiens, qui les échangent contre des marchandises. Les habitans de cette contrée couchent tous dans des hamacs, à l'exception des nègres, qui dorment la plupart sur la terre. Les hamacs des personnes de distinction sont en toile de coton, garnis de franges très-riches. Ce sont aussi des Indiens qui les font, et ils les vendent quelquefois jusqu'à trente guinées. On n'a pas besoin de couvertures, il ne faut que des rideaux pour garantir des moustiques. Quelques personnes ont des lits entourés de pavillons de gaze, qui laissent circuler l'air librement, et garantissent du plus petit insecte. Les maisons, en général, à Paramaribo, sont élégamment ornées de peintures, de glaces, de dorures, de lustres de cristal, et de vases de porcelaine; les murs des chambres ne sont jamais enduits de plâtre ni couverts de tapisseries de papier, mais superbement lambrissés de bois précieux.

On porte à quatorze cents le nombre des bâtimens de Paramaribo. Le principal est le palais du gouverneur, qui, par un passage dans le jardin, communique au fort Zelandia. Ce palais et la maison du commandant du fort étaient, du tems de Stedmann, les seuls bâtimens en briques dans toute la colonie. L'hôtel-de-ville est un édifice élégant et neuf, couvert en tuiles. C'est-là que siégent les différentes cours de justice, et au-dessous sont les prisons destinées aux délinquans européens, à l'exception des militaires, qu'on renferme dans le fort Zelandia. L'église des Protestans, où l'on fait le service en hollandais et en français, a une petite flèche avec une horloge; les Luthériens ont aussi leur église; et les Juifs possèdent deux synagogues, l'une portugaise, l'autre allemande. Il y a dans la ville un grand hôpital pour la garnison, et malheureusement il n'est jamais vide.

La ville de Paramaribo a une superbe rade, où souvent sont amarrés, à une portée de pistolet du rivage, plus de cent vaisseaux marchands. Rarement il y en a moins de quatre-vingts, chargés de café, de sucre de cacao, de coton et d'indigo pour la Hollande; plusieurs autres ont amené des esclaves de la côte d'Afrique, et quelques-uns, enfin, sont venus du nord de l'Amérique ou des Antilles, pour échanger de la farine, du bœuf, du porc, des liqueurs, des harengs et des maquereaux salés, des chandelles ou bougies de spermacéti, des chevaux et de gros meubles, contre différens objets de commerce, mais sur-tout de la mélasse, dont les Américains tirent du rum.

La ville de Paramaribo n'a point de fortifications. Elle est bornée au sud-est par la rivière de Surinam, qui a plus d'un mille de largeur; à l'ouest, par une grande savane; au nord-ouest, par une impénétrable forêt, et le fort Zelandia la défend à l'est. Le fort n'est séparé de la ville que par une vaste esplanade, où quelquefois les troupes font parade. Il forme un pentagone régulier, et n'a qu'une porte qui est située du côté de la ville: deux de ses bastions commandent la rivière. Il est très-petit, mais, selon Stedmann, de bonne defense, « étant construit de pierres » de taille ou de roche, et entouré d'un large fossé bien rem- » pli d'eau, au-devant duquel sont quelques ouvrages avan-

» cés. A l'est, et sur la rivière, il y a une batterie de vingt » pièces de canon. Les murs ont six pieds d'épaisseur et » des embrasures, mais point de parapets ».

Paramaribo est une ville très-populeuse. On voit dans presque toutes ses rues une foule de planteurs, de matelots, de soldats, de juifs, d'indiens et de nègres. La rivière est contamment couverte de canots et de barques, qui passent et repassent, et portent souvent des troupes de musiciens. Les vaisseaux en rade, ornés de leurs flammes, embellissent la scène, qu'animent encore des groupes de jeunes gens et de jeunes filles qui se jouent dans l'eau. La gaieté et la variété de ces objets compensent en quelque sorte les inconvéniens du climat. Les vêtemens et les carrosses des principaux habitans sont vraiment magnifiques : les étoffes de soie brodees, les velours de Gênes, les galons d'or et d'argent, les diamans brillent tous les jours; et même les patrons des vaisseaux marchands paraissent avec des boucles et des boutons d'or massif. Les tables ne sont pas moins somptueuses; on y sert les mets les plus chers et les plus exquis dans de la vaisselle plate ou des vases de porcelaine les plus à la mode et du travail le plus fini. Mais rien n'annonce plus le luxe des colons de Surinam que le nombre d'esclaves qu'on y entretient pour le service, et qui, dans plusieurs maisons, se montent à vingt ou trente. Rarement rencontre-t-on des domestiques blancs dans cette colonie.

On trouve en quantité, à Paramaribo, de la viande de boucherie, de la volaille de plusieurs espèces, du gibier et du poisson. Les légumes y sont aussi très-abondans Outre les productions les plus délicates particulières à ce climat, on y apporte ce que l'Europe, l'Afrique et l'Asie ont de de meilleur. Les comestibles, en général, y sont cependant fort chers, sur-tout ceux qui viennent de l'étranger, et que vendent les juifs ou les patrons des navires.

Les Européens ou les blancs, dans toute la colonie, se montent à cinq mille, sans y comprendre la garnison, et ils résident pricipalement dans la capitale; mais les nègres esclaves sont à-peu-près au nombre de soixante-quinze mille. Tous les matins, à huit heures, les militaires montent

la garde dans la forteresse. Le service de la ville est fait par les bourgeois ou la milice, et il dure toute la nuit. Deux fois par jour, et à six heures, le vaisseau commandant fait une décharge de son artillerie dans le port. Au signal du soir, tous les pavillons se baissent sur les différens bâtimens, les cloches sonnent, et les tambours et les fifres parcourent la ville. Aucun esclave, de l'un et de l'autre sexe, ne peut alors paraître dans les rues ni sur le port sans une permission de son maitre. Celui qui contrevient à cette règle est arrêté, et infailliblement fustigé le lendemain matin. A dix heures du soir, d'autres tambours battent la retraite dans toutes les rues de Paramaribo.

C'est à ce moment que se montrent les dames. Dans leurs assemblées elles font servir des sorbets et du *sangary*, qui est un mélange d'eau, de vin de Madère, de muscade et de sucre; elles y tiennent les propos les moins équivoques, tant sur leurs maris que sur elles mêmes; souvent elles y font paraître leurs jeunes esclaves, et les proposent aux hommes à tant par semaine: mais si leur conversation est peu réservée, elles sont du moins prodigues d'éloges envers ceux qui assistent à leurs cercles, et dont la figure ou la personne mérite leur attention.

Chaque contrée a ses coûtumes, et dans toutes on peut faire des exceptions; le capitaine Stedmann avoue qu'il a connu des dames à Surinam, dont la conversation délicate et polie eût fait l'agrément des compagnies les plus aimables d'Europe. Les habitans de Paramaribo, outre les plaisirs de la table, de la danse, des promenades en voiture, des assemblées de jeu, ont un petit théâtre sur lequel ils jouent des comédies, pour leur amusement et celui de leurs amis. S'ils sont recherchés dans leurs vêtemens, ils ne le sont pas moins pour la propreté de leurs maisons. Leur linge est de la plus grande finesse; ils le font laver avec du savon de Castille, et sa blancheur n'est comparable qu'à la neige des montagnes. Le parquet des salons de compagnie est toujours nettoyé avec des oranges aigres coupées en deux, ce qui procure une agréable odeur: les négresses en tiennent une moitié de chaque main, et chantent en fesant cette opération. Telle est la capitale, tels sont les habitans de la colonie de Surinam, et leur caractère est

celui de tous les Hollandais des établissemens des Indes occidentales.

Produits, Commerce. — La culture des terres basses a doublé les produits des colonies hollandaises. C'est une opinion dominante parmi les planteurs de cette nation, que les trésors que renferme le riche sol de cette partie de l'Amérique ne sauraient se découvrir qu'en desséchant ses marais (1). Surinam n'est devenue une colonie importante que depuis qu'on a commencé à dessécher les terres basses de la rivière Commewyne ; et les vaisseaux qu'elle expédie encore aujourd'hui sont chargés pour la plupart des denrées qui sortent de l'embouchure de cette riche rivière, dans laquelle celle de Cottica et diverses criques cultivées se dégorgent. Les chargemens des trois quarts des vaisseaux que Berbiche expédie en petite quantité, proviennent des productions du petit nombre d'habitations qui sont situées dans les terres basses de la partie appelée le *Maripaan*, c'est-à-dire, du bas de la rivière. Quant à cette colonie de Démérary et à celle d'Essequebo, ce que produisent les hauts de ces deux rivières ne mérite pas qu'on en parle, depuis qu'à Essequebo on s'est appliqué à cultiver les îles situées vers ses embouchures et les côtes des îles adjacentes, et depuis qu'à Démérary l'on a presque entièrement abandonné les habitations qui étaient éloignées de plus d'une marée de son embouchure. On s'est jeté dès lors avec empressement, non seulement sur les terres basses des deux rives, mais encore on a poussé la culture le long des deux côtes de la mer ; celle à l'ouest étant cultivée sans interruption jusqu'à la crique de Borassiri, et celle de l'est l'étant bientôt jusqu'à la crique de Maheyca, et jusque tout au haut de celle de Coerabanne.

Pour rendre plus sensible l'effet que ce changement de système a produit dans cette colonie, nous citerons le tableau de ces exportations pour l'Europe avant cette époque et après.

Les registres, depuis 1745 jusqu'en 1761, montrent

(1) Lettres de M. *Van-den-Santheuvel* à M. *Lescalier*, imprimées à la suite de la traduction française du Voyage de Stedmann, tome III, page 247.

que la plus forte de ces années a donné 3,579 boucauts de sucre, et la plus faible 285 boucauts, sans presque aucune autre denrée ; que dans les années subséquentes, depuis 1762 jusqu'en 1770, tems auquel la culture des terres basses a commencé, tant à Essequebo qu'à Démérary, l'on trouve que des trois premières années la plus forte n'allait qu'à environ 3,000 boucauts de sucre, 19 futailles et 664 balles de café et 4 balles de coton, tandis que l'exportation, en 1767, était déjà élevée à la quantité de 4,745 boucauts de sucre, 72 futailles et 2,740 balles de café, avec 84 balles de coton, article qui monta, deux ans après, à 337 balles, et, neuf ans après, à 2,868 balles dans une seule année ! cela a toujours depuis augmenté rapidement ; de sorte que, dans le mois de septembre dernier, les registres montrent que les bâtimens partis pour la Hollande et la Zelande, depuis le commencement de la présente année (1), ont exporté 4,021 et demi boucauts de sucre, 1,340 futailles et 36,315 balles de café, et 2,992 balles de coton, qu'on fait ici généralement du poids de 300 à 340 livres, tandis que dans plusieurs autres colonies on ne fait les balles de coton que de 200 à 250 livres : il faut faire la même remarque pour les sucres que la plupart des planteurs mettent aujourd'hui en boucauts du poids d'environ 1,000 livres net, tandis qu'autrefois on ne les fesait que d'environ 600 livres.

Il est difficile d'avoir des renseignemens d'une date plus moderne sur l'état des exportations de cette colonie. Voici ce qu'en dit *Fermin* dans son tableau du commerce de Surinam.

On compte à Surinam de six à huit cents plantations qui produisent du sucre, du café, du cacao, du coton. Il y en a quelques-unes, en outre, d'indigo. On a formé aussi des établissemens pour la coupe du bois de construction, etc. On peut voir dans la table suivante l'état et la valeur de l'exportation des denrées des quatre premières espèces de plantations pendant quatre ans :

(1) Ceci est écrit en l'année 1786. Les produits de cette colonie ont encore doublé au moins jusqu'à présent.

Années.	Barils de sucre.	Livres de café.	Livres de cacao.	Livres de coton.
1771	19,494	11,135,132	416,821	203,945
1772	19,260	12,267,134	354,935	90,035
1773	15,741	15,427,298	332,229	135,047
1774	15,111	11,016,518	506,610	105,126
TOTAL.	69,606	49,846,082	1,610,595	534,153

69,606 barils de sucre à 60 florins (1) font.....	fl.	4,176,360	
49,846,082 livres de café, à 8 deniers et demi par livre, font.....		21,184,584	17
1,610,595 livres de cacao à 6 deniers et demi par livre, font.....		523,443	7 8
534,153 livres de coton, à 8 deniers font.....		213,661	4
Somme totale.....	fl.	26,098,049	8 8
Ce qui fait exactement, pour une année.	fl.	6,524,512	7 2

Mais ce produit approximatif fut pour la ville d'Amsterdam seule.

Exportations.

Si on ajoute à ce compte ce qu'on exporte encore pour Roterdam et la Zélande, outre la consommation intérieure, les sommes en retour du rum, de la mélasse, du bois de construction et de l'indigo, on aura encore la même somme ou à-peu-près, ci..... 6,524,512 7 2

TOTAL..... fl. 13,049,024 14 4

Qui, en le supposant seulement de 11,000,000 florins, fait un revenu annuel d'un million sterlings.

NÈGRES RÉVOLTÉS DE SURINAM.

Plus d'une fois la tyrannie des planteurs a forcé les

(1) On sait que le florin de Hollande vaut à-peu-près 2 livres 4 sous de France.

nègres à lever l'étendard de la révolte, et ces insurrections, pour l'ordinaire, ont eu l'effet de procurer la liberté à un nombre considérable de nègres, qui ont formé des établissemens indépendans au milieu des forêts de la Guyane.

Deux de ces petites républiques subsistent toujours dans un état qu'on peut appeller relativement florissant. C'est celle de *Saramecca*, sur la rivière du même nom, à 4 deg. 50 min. de latit., et celle d'*Oucas*, sur une crique qui se jette dans le Maroni, à 5 deg. 15 min. de latit. nord. Les Hollandais, après des guerres malheureuses soutenues contre ces petites peuplades, ont reconnu leur indépendance; ils leur paient même un espèce de tribut, qui consiste dans une certaine quantité d'armes et de munitions. Ils sont censés *alliés*; un résident hollandais demeure parmi eux; mais comme leur population s'élevait déjà, en 1774, à plus de 20,000 ames, on sent que ce sont des voisins très-dangereux

Ces nègres vont tous nus, mais ils vivent dans l'abondance. Ils font du beurre délicieux avec la graisse clarifiée des vers-palmistes; ils tirent une très-bonne huile des pistaches de terre, *arachis hypogæa*.

Au moyen de trappes artistement pratiquées et des hautes marées, ils prennent abondamment du gibier et du poisson, qu'ils font sécher à la fumée pour les conserver. Leurs champs sont couverts de riz, de manioc, d'ignames, de plantaniers, etc. Ils tirent du sel des cendres du palmier, comme font les *Gentous* dans les Indes orientales, ou bien ils y suppléent fréquemment avec du poivre rouge.

Ils ont toujours le vin de palmier en abondance; ils se le procurent par une incision d'un pied carré dans le tronc abattu, ensuite ils en reçoivent le jus dans un vase. Ce jus bientôt fermente par la chaleur du soleil, et leur procure un breuvage agréable et frais, qui a suffisamment de force pour enivrer. Le latanier ou le pineau leur fournit tous les matériaux pour construire leurs maisons. Le calebassier leur donne des coupes ou des gourdes. La plante soyeuse et le *mauricy* renferment des filamens dont ils font leurs hamacs; et même il croît sur les palmiers des espèces de bonnets d'un tissu naturel, et des balais. Les liannes de toutes sortes leur servent de cordes. Pour avoir du bois, ils n'ont

qu'à le couper. Ils allument du feu en frottant l'un contre l'autre deux morceaux de bois qu'ils nomment *by-by*, et qui, étant élastiques, leur procure d'excellens bouchons. Avec la graisse et l'huile, qu'ils ont en abondance, ils peuvent faire des chandelles ou allumer des lampes ; et les abeilles sauvages leur donnent de la cire et d'excellens miel.

III. DESCRIPTION DES COLONIES FRANÇAISES EN GUYANE.

L'*Arouari* fait la limite des possessions françaises au sud. Le cours de cette rivière n'est que de 40 lieues.

Les terres du *cap Nord* sont des îles basses et noyées, presqu'inhabitables, et qui ne sont pas encore connues en détail. La *Pororoca* ou la grande marée de l'embouchure de l'Amazone se fait sentir jusqu'au cap Nord, et il est très-dangereux pour les gros vaisseaux de s'en approcher ; les barques peuvent se glisser entre les îles et la terre ferme (1).

Les rivières *Carapouri*, *Carsewéne* et *Cassipour* arrosent les côtes basses qui sétendent du cap Nord jusqu'au cap Mayès ; ce cap lui-même n'est visible qu'à la distance de 5 à 6 lieues.

Le cap Cassipour est situé par 4 deg. 12 min. de lat. nord, et par 53 deg. 35 min. de long. à l'occident du méridien de Paris. Près de ce cap il y a un banc de vase qui s'étend l'espace de cinq à six lieues au large, sur lequel on ne trouve que quatre à cinq brasses d'eau de basse mer.

En approchant du cap d'Orange on découvre plusieurs montagnes par-dessus le bout qui fait l'entrée de la rivière d'Oyapok. Ce sont les premières hautes terres qu'on découvre en venant du cap Nord.

La rivière d'Oyapok, qu'il ne faut pas confondre avec celle de Vincent Pinçon, qui, dumoins selon les Français, est beaucoup plus au sud (2), est une des plus considérables de ce continent. Son embouchure est dans le milieu d'une espèce de baie qui a quatre lieues de largeur, et

---

(1) *Bellin*, Description géographique de la Guyane. *Condamine*, etc.

(2) Disons plutôt, *« qui n'est pas connue avec certitude »*.

dans laquelle se déchargent deux autres rivières, l'une nommée Couripi, du côté de l'est, et l'autre Ouanari, du côté de l'ouest. L'Oyapok a deux lieues de large à son embouchure. Lorsqu'on a remonté le fleuve cinq à six lieues, il fait un enfoncement qui forme un beau port, où l'on mouille, par quatre, cinq et six brasses d'eau, aussi près de terre que l'on veut. En 1726 on bâtit un nouveau *fort* et un *bourg* en cet endroit. Plusieurs nations indiennes sont venues se fixer aux environs; et en 1735 on établit pour elles, à quelques lieues du fort, *la mission de Saint-Paul.*

Depuis l'île aux Biches jusqu'à trois lieues au-dessus, il y a plusieurs autres petites îles, mais qui n'embarrassent pas la navigation. Ensuite la rivière se rétrécit beaucoup, et n'a pas plus de sept à huit pieds de profondeur. On rencontre ensuite plusieurs sauts ou chute d'eau difficiles à passer.

La rivière de Camopy se jette dans l'Oyapok près la mission Notre-Dame-de-la-Sainte-Foi. Elle vient de sud-ouest, et prend sa source dans de vastes forêts, où l'on n'a pas pénétré; on l'a cependant remontée fort loin, et on assure qu'elle conduit jusqu'à peu de distance d'une rivière, dont elle n'est séparée que par un portage d'environ trois lieues, et que plusieurs voyageurs disent venir se rendre dans l'Amazone, de sorte que par ce moyen une communication serait possible entre ce fleuve et les habitations françaises de la Guyane.

Le cours de l'Oyapok, entre les rivières d'Aramontabo et de Camopy, est rempli de sauts, fort près les uns des autres : un voyageur en a compté neuf. On a remonté ce fleuve à près de cent lieues au-dessus de la dernière de ces rivières, mais on n'en a pas levé de carte. Il reçoit un grand nombre de criques, et l'on a rencontré beaucoup de sauts. Les *Pyrious* et les *Ouayes*, nations indiennes fort nombreuses, habitent les hauts du fleuve.

A quinze lieues plus à l'ouest que l'Oyapok on trouve la rivière d'*Aprouague*, capable de recevoir des navires, tirant jusqu'à treize pieds d'eau. Le *fort d'Aprouague* est situé sur la rive orientale. Du côté d'ouest sont établies plusieurs peuplades d'Indiens.

Les rochers nommés les *Connétables*, et les petites îles de *Remire* sont en avant de l'île de Cayenne.

Lorsqu'on veut entrer à Cayenne on vient mouiller auprès l'îlot le Malingre ; c'est-là qu'on attend les marées favorables et le plein de l'eau pour passer sur les sommets ou hauts fonds de vase qui couvrent son entrée. Il y a même quelques roches dans le port, auxquelles il faut prendre garde. Ce port est situé à l'ouest de la ville et à l'embouchure de la rivière. Il ne peut recevoir que des navires tirant au plus treize pieds d'eau.

La ville et fort de *Cayenne* sont situés sur la pointe septentrionale de l'île, par 4 deg. 57 min. de latit., et par 54 deg. 37 min. de longit., à l'occident du méridien de Paris. L'île est formée, à l'ouest, par la rivière de même nom ; à l'est, par celle de *Mahury* ; au sud, par un bras de rivière qui joint les deux, et au nord par la mer. Cette île a quatre ou cinq lieues de longueur du nord au sud ou vers l'intérieur des terres. La côte de l'île de Cayenne, nulle part, n'est basse ni noyée du côté de la mer, mais elle est formée de petites monticules très-propres à la culture de toutes les denrées coloniales.

La ville de Cayenne fait une espèce d'hexagone irrégulier, entouré de murailles avec cinq bastions, quelques demi-lunes et un fossé. Dans cette enceinte, et sur une hauteur au bord de la mer, est situé un fort, autrefois nommé *Fort-Louis de Cayenne*, qui commande la ville et le port, dans lequel il y a un magasin à poudre et une citerne. La plupart des maisons sont de charpente ; les autres ne sont que de terre ou bousillées, selon l'expression du pays, et blanchies par-dessus. Toutes sont couvertes de bardeau. Elles l'étaient autrefois de feuilles de palmier ; mais les ravages que les incendies y fesaient assez souvent ont engagé les habitans à préférer l'autre manière. On n'en compte guère plus de deux cents, dont quelques-unes sont à deux étages.

Il y avait à Cayenne un gouverneur et un état-major. Aujourd'hui il y a un préfet colonial. La garnison était de deux cents hommes de troupes réglées, divisés en quatre compagnies détachées de la marine. Elle a été augmentée de deux autres compagnies.

La nécessité de faire valoir les terres oblige les Français de se tenir dans leurs habitations, ce qui est cause que la ville n'est pas aussi peuplée qu'elle pourrait l'être.

A treize lieues de Cayenne, et à trois au large de l'embouchure de la rivière de *Kourou*, qui peut à peine recevoir les plus petites barques de mer, sont les trois îles, autrefois appelées *îles au Diable*, à présent *îles du Salut*. Entre ces trois îles, qui sont des monticules assez élevés, la nature a formé un port capable de recevoir les plus gros vaisseaux : c'est le seul local, de toute la côte de la Guyane, qui ait cet avantage. Les îles du Salut sont des rochers stériles, sur lesquels il y a beaucoup d'oiseaux de mer de différentes espèces.

De la rivière de Kourou à celle de *Sinamari* il y a dix ou douze lieues de côtes. Entre l'une et l'autre se trouvent plusieurs anses, où l'on va faire la pêche de la tortue, qui est très-abondante ; près de l'embouchure de la première il y a de gros rochers plats, sur lesquels les vagues jettent l'eau de la mer, qui s'y cristalise et se change en sel dans les grandes chaleurs.

De la rivière de Sinamari à celle de d'*Iracoubo*, l'espace intermédiaire est de huit lieues. On trouve, entre l'une et l'autre, les rivières de Courassani et de Conanama.

Toute cette étendue de pays, depuis Kourou jusqu'à Iracoubo, étendue d'environ vingt lieues, est terminée, du côté de la mer, par une lisière de palluviers, et par des plages de sable presque par-tout. En dedans de cette lisière, qui a plus ou moins d'épaisseur, et quelquefois jusqu'à une lieue, il y a des savanes naturelles en plaine, qui ne sont interrompues que çà et là par quelques bouquets de bois, par quelques rivières et ruisseaux, à d'assez grandes distances. Du côté de l'intérieur des terres, à deux ou trois lieues, elles finissent aux grands bois, peuplés de toutes les espèces d'arbres dont ce pays abonde.

La rivière d'*Iracoubo* est à l'extrémité de la partie fréquentée par les Français. De-là jusqu'aux limites de la colonie de Surinam, c'est-à-dire, jusqu'au Maroni, il y a quatorze lieues. Entre l'une et l'autre sont les rivières d'Organabo, d'Iroucan-Pati, et de Mana, ou d'Amanabo, dont le cours est étendu.

L'embouchure de la rivière de Maroni est située par 5 deg. 55 min. de latit., et 56 deg. 30 min. à l'occident du méridien de Paris. Cette embouchure a environ deux lieues de large ; mais l'entrée en est difficile ; car il se trouve en dehors plusieurs bancs de sable et de vase, sur lesquels il ne reste que très-peu d'eau. Plusieurs petites îles resserrent le lit de la rivière pendant l'espace de plus de douze lieues, mais sans en interrompre la navigation, de sorte qu'on peut remonter, avec de petits bâtimens, jusqu'à la première cataracte, qui est environ à vingt lieues de son embouchure. Au-dessus de cette première cataracte on en trouve plusieurs autres qui rendent la navigation très-difficile. On dit qu'il faut plus de quarante jours pour parvenir jusqu'à ses sources. D'autres prétendent qu'elles ne sont pas encore connues, que cette rivière vient de très-loin, et qu'on l'a remontée plus de quatre-vingts lieues sans les trouver. A environ cinquante lieues de son embouchure elle reçoit une rivière assez belle, qui vient du sud-est, qu'on appelle la rivière des Arouas. En 1731 et 1732 on remonta cette dernière plus de vingt-cinq lieues, ensuite on la quitta pour prendre la route à travers les terres, en tirant vers le sud-est ; et au bout de huit jours, pendant lesquels on estima avoir fait 35 à 40 lieues, on se rendit dans la rivière de Camopy, qui se décharge dans celle d'Oyapok.

Les environs du Maroni sont assez peuplés d'indiens Galibis. En remontant un peu les bords du fleuve on ne voit que des savanes, qui sont autant de marais en hiver, et ne sèchent que dans le fort de l'été. C'est par là qu'on peut aller par terre depuis Kourou jusqu'à Surinam. Les Français et les Hollandais ont un poste vis-à-vis l'un de l'autre, sur les deux bords de cette rivière.

Population et commerce de la Guyane Française.

Selon le recensement de 1788, le plus récent auquel on puisse se fier, il y avait dans la colonie

1,307	Blancs.
394	Mulâtres ou Nègres affranchis.
10,748	Nègres esclaves.
12,449	habitans en tout.

Les exportations, dans la même année, étaient comme il suit:

Sucre tête.....	20	*quintaux.*	*valeur*	1,000 *fr.*
Café.....	159	———	——	21 000 —
Cacao.....	210	———	——	13,000 —
Coton.....	925	———	——	185,000 —
Indigo.....	50	———	——	45,000 —
Divers articles,..	0	———	——	274,000 —
Valeur totale.....				539,000 *fr.*

Les importations étaient, et sont encore, en grande partie, faites par les Américains des États-Unis.

Les nègres, avant l'administration de M. *Lescalier*, n'étaient pas aussi bien traités à la Guyane que dans les autres colonies françaises. Il y a dans cette contrée peu de grandes habitations et d'habitans aisés; et c'était ceux-ci qui, généralement parlant, traitaient le mieux leurs esclaves, soit parce qu'ils avaient plus de moyens, soit parce qu'ils étaient plus éclairés.

De très-petits habitans, éloignés de toute surveillance, croyaient mieux avancer leur fortune en excédant de travail trois ou quatre nègres qu'ils possédaient en tout. Ils ne leur laissaient pas même le samedi, qu'on avait coutume de leur donner, pour cultiver un jardin particulier, et quelquefois ils leur enlevaient jusqu'au jour du repos : ils n'en prenaient aucun soin ni en maladie ni en santé : ils ne leur fournissaient aucune espèce de nourriture ni d'habillement, et jamais on n'a pu, sur ce point, obtenir dans la Guyane l'exécution de ce qui était ordonné dans le code noir.

Dans les habitations un peu aisées, dont le nombre est malheureusement trop petit, ce vice était corrigé par les soins des propriétaires, par les ressources abondantes des plantations de vivres, par celles de la pêche et de la chasse dans certains cantons, et par les petites sommes que se procuraient les nègres en vendant au marché le superflu de leurs volailles et de leurs vivres.

Quelques propriétaires d'habitations firent des règlemens humains et sages, écrits et connus des nègres. L'expérience a prouvé que les esclaves mieux traités ont con-

couru plus efficacement à la fortune de leurs maîtres. L'un de ces colons avait promis la liberté à toute négresse qui éleverait bien six enfans. La condition ayant été une fois remplie, la promesse fut exécutée avec beaucoup d'appareil.

Les habitans honnêtes et réfléchis suivirent naturellement les principes d'humanité et les bons exemples. Des raisonnemens parmi tous, et des marques de mécontentement données à des maîtres barbares par le sage administrateur Lescalier, ont influé sensiblement sur l'existence des nègres dans cette colonie, et sur l'état de ses cultures. Mais depuis, l'insouciance trop longue du gouvernement a été cause que les nègres n'ont pas augmenté en nombre autant qu'ils eussent dû le faire, tant par la facilité de se procurer des subsistances dans cette contrée, que par les importations assez considérables d'esclaves.

On doit à quelques-unes des précautions indiquées ci-dessus de ne pas avoir vu l'abolition de l'esclavage causer dans la Guyane française les horreurs qui ont désolé Saint-Domingue. Cette révolution s'opéra avec tranquillité, et l'on prétend qu'on a vu plusieurs nègres prouver leur attachement à leur ancien maître en restant sur son habitation, et en s'y livrant aux mêmes travaux que si la loi les y forçait. Mais comme on a mal-à-propos employé les nègres, soit aux travaux entrepris pour le compte du gouvernement, soit en les armant et exerçant sans nécessité ; les planteurs ont pourtant beaucoup soufferts, et la colonie était languissante il y a deux ou trois années. On dit que M. *Victor Hugues* l'administre avec un grand succès.

IV. Nations indigènes de la Guyane.

On a pu voir, par la description précédente, que la plus grande partie de la Guyane était encore possédée par des nations indigènes, puisque les Européens n'occupent pas même les côtes en entier. Quelques peuplades indiennes, très-voisines des établissemens des Européens, ont été subjuguées. M. *Lescalier*, ci-devant administrateur de la Guyane française, aujourd'hui sénateur, en a donné une notice intéressante que nous allons analyser.

État des Tribus indiennes soumises à la France (1).

Dans les commencemens de l'établissement des Français dans la Guyane, on réduisait les Indiens à l'esclavage, et l'on en fesait trafic. Le gouvernement ayant défendu cet odieux abus, dès qu'il en eut connaissance, on se rejeta sur les Indiens sortant des pays du même continent, qui appartiennent à d'autres nations européennes. Lorsqu'enfin cette dernière ressource fut enlevée par des défenses sévères, les blancs, abusant du caractère confiant des Indiens et de leur penchant pour les boissons fortes, se prirent de les attirer, moitié de gré, moitié de force, à des travaux et à des corvées dont ils les payaient fort mal.

Les gouverneurs obligeaient les hommes les plus forts de cette intéressante population à de longues et pénibles corvées, à chasser ou à pêcher au profit des chefs de la colonie.

Il en résultait que ces infortunés, qui, pour assurer leur subsistance, auraient eu besoin de travailler pendant la belle saison, retournaient chez eux à une époque où ils ne pouvaient plus se livrer à ces travaux d'indispensable nécessité. En arrivant, ils trouvaient souvent leur famille en proie aux horreurs de la faim, ou diminuée de moitié.

Une conduite aussi abusive était fondée sur le préjugé de la plupart des blancs, qui supposaient que ces Indiens étaient une race d'hommes inférieure à la leur, et faite pour leur obéir. Cette idée révoltante était contraire aux ordres que le gouvernement a toujours donnés à cet égard. Il avait déclaré les Indiens libres et égaux des blancs; et jamais les habitans les plus aisés n'ont eu aucun préjugé contre des alliances avec des femmes indiennes, ni contre les enfans qui en proviennent, et qu'on ne distingue aucunement des Européens.

Les hommes qui, dans le pays, devaient, par le devoir de leur place, réprimer ces excès, en étaient souvent complices, ou du moins les toléraient. Une telle conduite a causé insensiblement la perte ou l'éloignement d'un grand nombre

(1) *Lescalier*, Exposé des moyens de mettre en valeur la Guyane, Paris an VII.

d'Indiens.

d'Indiens. Tous les quartiers voisins des établissemens français en sont maintenant dépeuplés.

M. *Lescalier*, de qui nous empruntons ces détails, se demande à lui-même si on ne ferait pas le malheur de ces peuples en les amenant au point de vivre en société avec nous, et de suivre nos mœurs et nos usages? Il répond que non, tant qu'on sera juste envers eux. En les civilisant et en les associant aux blancs, dit il, on éteindra les haines et les rivalités qui partagent les différentes nations indiennes..... La prévoyance leur assurera une subsistance qui, dans leur état actuel, n'est que trop souvent précaire.... Aux productions spontanées de la terre ils ajouteront celles que le travail lui fait rendre avec plus d'abondance et de perfection. En échange de leurs denrées ils se procureront des outils, des étoffes, des marchandises, auxquelles ils ne suppléent qu'imparfaitement, ou dont ils se passent. On aura soin, sur-tout, de leur distribuer des animaux de toutes espèces, qu'ils nourriront en formant des prairies, après avoir abattu les bois. En mêlant cette population avec des blancs industrieux, on leur apprendra la culture, les métiers et les plus nécessaires des arts de l'Europe.

L'habile et bienfaisant administrateur que nous venons de citer avait tenté quelques-uns de ces moyens, dont il avait aperçu déjà de sensibles effets.

Les Indiens attachés à la mission de *Macary* avaient cultivé des vivres, du coton, du tabac. Ils avaient apporté au chef-lieu des poissons salés, du *couac* (de la farine de manioc), du tabac en carotte à la manière du Brésil, en petite quantité il est vrai, mais suffisante pour bien faire augurer de la suite. La plupart venaient habillés et chaussés à la mode des blancs, dont ils parlaient aussi la langue. Les cinq principaux capitaines ou chefs de ce canton ayant demandé des bestiaux pour s'adonner à leur nourriture, on leur en fit passer quelques têtes.

Ceux de *Conani* étaient à-peu-près au même degré de civilisation.

Les Indiens d'*Aprouague*, au nombre de cent douze, ont fait les mêmes progrès. Ils ont profité de la liberté entière qui leur a été rendue, avec exemption de toutes corvées, et ils avaient déjà des plantations régulièrement faites en coton,

en café, et pour leur propre subsistance. Une émigration considérable d'Indiens de l'intérieur, attirés par le régime plus doux qui commençait à s'établir à l'égard de ces peuples, vint se joindre à ceux d'Aprouague.

Les Indiens de la rivière de *Kaw*, au nombre de plus de cinquante, avaient de même d'assez belles plantations. Ils se disposaient à recevoir des bestiaux.

Depuis la rivière de Kaw jusqu'à celle de Kourou il n'y a pas un Indien. Sur cette dernière il y avait deux peuplades contenant environ soixante personnes, restes infortunés d'un très-grand nombre qui existaient dans cette partie avant le désastre de l'établissement qui fut tenté en 1763.

Un colon nommé *Terrasson*, établi à Carouabos, à environ deux lieues et demie sous le vent de Kourou, a rassemblé près de lui, et en quelque sorte adopté, une petite peuplade d'Indiens. Il les a encouragés à la culture. En leur donnant quelque idée de nos jouissances, il leur a appris à se les procurer par leur travail. Il les a sur-tout instruits dans l'art de soigner les bestiaux, art dont il leur a fait connaître tous les avantages.

Les Indiens du quartier de *Sinamary* ont été affranchis, comme les autres, de toute corvée et de toute servitude envers les blancs. Ils ont cultivé des plantations, pour lesquelles on leur a fait présent de quelques outils.

D'autres, du même voisinage, ont demandé des bestiaux. L'administration les y avait invités, non moins que l'exemple des Indiens d'Iracoubo, qui avaient reçu dix vaches et un taureau. On leur procura, pendant deux mois, un homme pour les instruire à soigner ces animaux. Le même instructeur devait passer successivement chez les autres Indiens qui s'attacheraient à ce genre d'économie champêtre.

On crut qu'il serait utile d'établir une ou deux peuplades dans la partie sous le vent, à *Mana* et à *Maroni*, pour y rassembler des Indiens d'une manière réglée. Outre les vues de civilisation et de culture, on parviendrait, en chargeant un chef honnête, établi pour gouverner les Indiens de ces peuplades, de traiter avec eux des objets de leur industrie, et d'empêcher leurs fréquens voyages à Surinam, où ils vont de préférence chercher les marchandises dont ils ont besoin.

Il entrait dans les vues de l'administrateur déjà cité de mêler leur population par des mariages avec les blancs, toutes les fois qu'il aurait trouvé parmi ceux-ci quelque homme industrieux et bon à qui une Indienne aurait plu. De même il eût fait marier des Indiens avec des femmes de couleur, honnêtes, actives et sachant travailler. On aurait donné aux hommes des terres, et en dot à la femme des outils, des instrumens d'agriculture, des bestiaux et des objets de première nécessité. « Dans le peu de séjour que » j'ai fait dans cette colonie, dit M. Lescalier, je n'ai pu » tenter que deux de ces alliances, qui m'ont paru avoir » parfaitement réussi » (1).

En suivant cette marche, on verrait des pays immenses, qui, jusqu'à présent, ont été presque abandonnés à la nature, devenir des contrées heureuses, peuplées et cultivées. La nation française, qui, dans ses possessions de la Guyane, n'a guère que de vastes déserts, deviendrait vraiment propriétaire d'un pays presque aussi étendu que la moitié de la France (2). Elle s'attacherait une population nombreuse, composée d'indigènes d'une espèce qui n'existe dans aucune de nos autres colonies.

Les Hollandais sont plus avancés dans l'entreprise de civiliser les Indiens. Les *Arrouacas*, sur-tout, sont bien policés, et vivent tranquilles; plusieurs d'entre eux se sont fait chrétiens.

Nations Indiennes libres.

Parmi toutes les nations indiennes, les *Caraïbes* se distinguent par leur nombre, leur activité, leur bravoure. Ils habitent, en grande partie, vers les établissemens des Espagnols. Ils ont un capitaine à leur tête, et se rassemblent au son d'une conque ou coquille de mer; souvent aussi ils livrent des combats aux Indiens de leur voisinage. « Les » Caribes sont peut-être, dit M. *Humboldt*, les hommes

(1) On doit rappeler ici que ce que M. Lescalier a tenté, Raynal l'avait conseillé. (Voyez l'*Histoire philosophique des deux Indes*, livre XIII, tome III, page 359 et suiv., édit. in-4°.).

(2) La Guyane française peut avoir entre 13,000 et 14,000 lieues carrées.

» les plus robustes après les Patagons ». Selon les anciens voyageurs, ils sont cannibales ou antropophages. Il paraît certain du moins qu'ils mangent leurs ennemis, dont ils dévorent la chair avec l'avidité du vautour.

Les Indiens *Accawaus* sont peu nombreux, et plus éloignés des côtes de la mer que les premiers. Ils vivent en bonne intelligence avec les Hollandais; mais ils sont traîtres, et savent administrer un poison lent, qu'ils cachent sous leurs ongles. Leurs hameaux sont entourés de palissades faites de pieux, dont les pointes sont aussi empoisonnées.

Les indiens *Worrows*, s'ils ne sont pas les plus cruels, peuvent passer du moins pour les plus méprisables de tous ceux de la Guyane. Ils sont établis le long de l'Orénoque, jusqu'à la colonie de Surinam. Leur couleur est désagréable et sombre. Quoique forts, ils sont pusillanimes. Quelquefois ils vont tout-à-fait nus, et ils exhalent une insupportable odeur. Leur fainéantise les réduit, la plupart du tems, à ne vivre que de fruits sauvages et à ne boire que de l'eau.

Les *Piannacotaus* vivent très-loin dans les terres, et sont ennemis des Européens, avec qui ils refusent de commercer ou d'avoir le moindre rapport.

Les *Arrowouki* ou *Arrouaki* habitent sur les limites de la colonie d'Essequebo, sur les rivières Poumeron et Cuima. Stedmann admire « ce peuple heureux, qui ne connaît ni la » distinction des rangs, ni la division des terres, sources » de désordres et de troubles chez les nations bien plus » éclairées. Ce même peuple, dans son pays délicieux, où » brillent sans cesse la verdure et les fleurs, ne sait guère » ce que c'est que le besoin et la peine. Les vœux de ceux » qui composent ces nations sont bornés, mais toujours » satisfaits. Ces heureux Indiens, avec l'idée d'une vie » future, n'ont pas sur cet avenir la plus légère inquiétude, » et meurent en paix. On peut dire d'eux, et à la lettre, » que souvent ils ne songent pas au lendemain; mais, en » leur accordant cette sorte de bonheur négatif, je ne prétends cependant pas faire entendre que, pour un Européen, il soit digne d'envie ».

Les *Galibis* sont la principale et la plus nombreuse nation de la Guyane française, celle dont le langage est le

plus universellement entendu de toutes les autres. Ce sont peut-être les mêmes que les Caribes.

Les Galibis, voisins de Cayenne, sont presque entassés dans leurs maisons. Il y en a où l'on compte quelquefois jusqu'à vingt et trente ménages. La sécurité avec laquelle ces sauvages vivent entre eux fait que rien ne ferme dans leurs demeures. Les portes en sont toujours ouvertes, et l'on y peut entrer quand on veut (1).

Les *Kiriscotos* et les *Parabuyanes*, sur le Haut-Maroni, sont aussi des tribus puissantes. On distingue aussi les *Pyrions*, les *Palicours* et dix ou douze autres, mais nous ne savons sur eux rien de particulier qui soit digne de remarque.

Tableau général des mœurs des Indiens libres de la Guyane.

Il serait trop fatiguant, et pour les lecteurs et pour nous, d'examiner en détail les mœurs de chaque petite nation de la Guyane. D'un autre côté les tableaux des mœurs qui embrassent un aussi grand nombre de tribus sont nécessairement exposés au soupçon de l'inexactitude. Nous avons cherché à ne choisir que des traits dont nous sommes à-peu-près assurés qu'ils conviennent à la pluralité des habitans indigènes de la Guyane.

Les Indiens de la Guyanne vivent sans aucun gouvernement régulier; ils ne connaissent aucun partage de terres; les anciens, chacun dans leur famille, font les fonctions de capitaines, de prêtres et de médecins : on leur rend une respectueuse obéissance, et on les nomme *peii* ou *pagayers*, et, comme chez plusieurs nations civilisées, ils jouissent de plus d'avantages que le reste de leurs compatriotes.

La polygamie est admise parmi ces peuples, et tout homme y est libre de prendre autant de femmes qu'il en peut nourrir, quoique généralement il n'en ait qu'une, dont il est excessivement jaloux, et qu'il tue à l'instant où elle lui donne une preuve grave et sûre d'infidélité. Ces Indiens ne frappent jamais leurs enfans, pour quelque motif que ce soit; et, pour toute instruction, ils leur apprennent à chasser, à pêcher, à courir, à nâger. Jamais, cependant,

(1) *Lescalier*, page 78.

ils ne se maltraitent de paroles ni ne commettent aucun vol ; et le mensonge est une chose inconnue parmi eux. Le sentiment de la reconnaissance est chez eux aussi durable que celui de la vengeance ; l'un et l'autre ne s'éteignent qu'avec la vie.

Leurs principaux vices sont : l'excessive passion qu'ils ont de s'enivrer lorsque l'occasion s'en présente, et leur inconcevable indolence. L'unique occupation d'un Indien, quand il ne pêche ni ne chasse, est de s'étendre dans son hamac, de s'y amuser à nettoyer ses dents, à passer les poils de sa barbe entre ses doits, ou à se considérer la figure dans quelque morceau de miroir cassé.

Les Indiens, en général, sont très-propres ; ils se baignent deux ou trois fois par jour dans la rivière ou dans la mer. Tous, quelque soit leur sexe, se dépilent entièrement, à l'exception de la tête. Leur chevelure est épaisse et d'un noir brillant ; elle ne blanchit pas, et jamais ils ne deviennent chauves ; les hommes la portent courte ; mais elle tombe aux femmes jusqu'à la moitié du dos.

Les Indiens de la Guyane ne sont ni grands, ni forts, ni nerveux ; mais leur taille est droite, et ils jouissent généralement d'une bonne santé. La couleur de leur peau est d'un rouge cuivré. Le mélange de cette race avec celle des blancs produit, à la première génération, des hommes qu'on ne distingue pas des derniers. Leur figure n'a d'autre expression que celle du contentement et de la bonté. Ils ont les traits réguliers et beaux, les lèvres minces, les dents blanches et les yeux noirs, mais petits. Tous cependant se défigurent plus ou moins par l'usage de l'*arnotta* ou du *roucou*, auquel ils donnent le nom de *cossowy*, et les Hollandais celui d'*orléans*. Les semences de l'arnotta, bien macérées dans du jus de limon, et mêlées avec de l'eau et de la gomme qui découle de l'arbre nommé *mauna*, ou avec de l'huile de castor, compose une teinture écarlate, avec laquelle tous les Indiens se peignent le corps (et les hommes même leur chevelure), ce qui donne à la peau la couleur d'une écrevisse de mer bouillie. Ils ont encore la coutume de se frotter avec du *caraba* ou de l'huile de crabe, et l'on doit avouer qu'elle est très-utile à des hommes qui sont presque nuds dans un climat brûlant.

Ces Indiens emploient aussi au même usage un bleu pourpré très-sombre, qu'ils nomment *tapowripa;* mais c'est seulement lorsqu'ils veulent se parer, et il reste neuf jours sur la peau. Ils le tirent du jus d'un petit fruit semblable à une petite pomme qui croît sur l'arbre qu'ils nomment *tawna*, et qu'ils font macérer dans l'eau : ils s'en servent à tracer, sur tout leur corps et leur figure, des espèces d'hiéroglyphes, dont le fond est toujours à carreaux.

Le seul vêtement qu'aient les Indiens consiste en une bande de toile de coton, noire ou bleue, que les hommes portent à la ceinture, et qui est assez semblable à ce que les nègres appellent leur *camisa.* Ils l'attachent autour de leur reins, la font passer entre leurs cuisses ; et, comme elle est très-longue, ils en jettent le bout sur leurs épaules, ou le laissent traîner négligemment à terre. Les femmes, au lieu de cette bande, ont une espèce de tablier de toile de coton, orné de grains de verre, et qu'elles appellent *queiou.* Ce tablier n'a qu'un pied de largeur sur huit pouces de hauteur ; il est bordé de franges, et noué par des cordons de fil de coton. La parure des femmes est de passer, dans de petits trous qu'elles se font à la lèvre inférieure, des épines, et même toutes les épingles qu'elles peuvent se procurer, et dont les pointes leur pendent sur le menton comme une espèce de barbe. Par le même moyen elles suspendent encore à leurs oreilles de petits morceaux de liége ou d'un bois léger. L'ornement le plus bizarre est celui que prennent les jeunes filles à l'âge de dix ou douze ans, et qui consiste en une sorte de jarretière de coton étroitement serrée autour des chevilles et au-dessous des genoux, et qui restant toujours, leur rend le gras de la jambe d'une grosseur énorme quand elles se forment, et leur donne la plus grotesque apparence.

Les ornemens des hommes consistent en couronnes de plumes de différentes couleurs, ou en une espèce de baudrier fait de dents de tigres ou de sangliers, qu'ils portent comme un signe de leur valeur et de leur activité. Les chefs de famille se couvrent quelquefois de la peau du premier de ces animaux, attachée par une plaque d'argent de la forme d'un croissant, qu'ils appellent *caracoly.* Leurs maisons ou cabanes sont construites comme celles des

nègres; mais au lieu d'être couvertes de feuilles de latanier, elles le sont de celles de *rattans* ou de joncs, qu'ici l'on appelle *tas*, et qui croissent en touffes dans les lieux marécageux. Plus généralement encore ils emploient à cet usage des *troulies*, espèce de feuilles qui sont divergentes immédiatement à la racine de la plante, qui n'ont pas moins de vingt ou vingt-quatre pieds de longueur, sur deux ou trois de largeur, et qui garantissent efficacement de l'intempérie de l'air pendant des années entières.

Les meubles et les ustensiles de ces Indiens sont très-simples; mais ils suffisent à leurs besoins: ce sont quelques pots de terre noire qu'ils façonnent eux-mêmes; quelques calebasses ou gourdes, quelques corbeilles, qu'ils nomment *pagala*; une pierre à moudre, etc.

Par leurs relations avec les Européens, ils ont des haches et des couteaux que ceux-ci leur fournissent; et ils portent toujours les premiers à leur ceinture comme des poignards. Chaque famille d'Indiens est aussi pourvue d'un grand bateau ou canot, pour transporter tout ce qu'elle possède lorsqu'elle voyage par eau, ce qui est assez fréquent.

Les seuls végétaux cultivés par ces peuples sont les ignames, les plantaniers, les bananiers, que nous avons déjà décrits, et particulièrement le manioc, dont ils tirent la cassave. On sait qu'il y a deux espèces de manioc; celle appelée l'*amère* est, dans son état cru, un poison mortel. La différence entre les deux espèces consiste en ce qu'une fibre ligneuse et rude, ou une espèce de corde courre à travers la racine du manioc doux ou salutaire, tandis que le manioc amer ou vénéneux n'en a pas. Les Indiens mangent aussi des noix d'acajou, et ils en apportent souvent à Paramaribo.

Ils se nourrissent souvent de tortues de terre et de mer et de crabes, qu'ils nomment *syryca*, et qu'on trouve en quantité dans la vase, à la basse marée, le long des côtes de la Guyane. Ils les aiment avec passion, ainsi que les écrevisses de rivière, qu'ils appellent *sarosara*, et qui sont très-abondantes dans ce pays; mais aucune espèce de nourriture ne leur plait plus que l'iguane ou le lézard, *woyamaca*. Tout ce qu'ils mangent est tellement assaisonné avec du poivre de Cayenne, qu'un Européen qui en goûterait aurait la bouche brûlée. Ils n'usent que peu ou point

de sel, et font sécher leur gibier à la fumée, ce qui l'empêche de se pourrir. M. de *Humboldt* dit que les Ottomaks subsistent souvent pendant des mois entiers en mangeant de la terre grasse. Il cite aussi une nation qui se nourrit de fourmis (1).

Ces peuples ont plusieurs sortes de boissons, et entre autres le jus du fruit qu'ils nomment *couhou*. L'arbre qui produit ce fruit est un palmier de la plus petite espèce. Ses semences sont renfermées dans des baies d'un bleu pourpré, qui ressemblent à des grappes, et dont la pulpe adhère légèrement à un noyau dur et rond comme une balle de pistolet. On fait dissoudre et macérer ces baies dans de l'eau bouillante : les habitans du bon ton font jeter ensuite du sucre et de la canelle dans cette même eau, qui leur sert alors de boisson, et qui a fortement le goût de chocolat. Un autre breuvage, que les Indiens appellent *pivorry*, est une mixtion de pain de cassave mâché par les femmes (2), et fermenté dans de l'au ; elle a le goût de la bière douce anglaise, et peut enivrer. Le pain de maïs ou de blé d'inde sert aussi aux naturels de la Guyane à faire une autre liqueur ; ils l'émiettent et le font macérer dans de l'eau jusqu'à ce que cette mixtion fermente comme la précédente, et ils la nomment *chiacoar*. Ces peuples en ont encore une quatrième, appelée *cassiryy*, dont ils font grand usage. C'est un composé d'ignames, de cassave, d'oranges aigres et de sucre ou de thériaque bien macérés et fermentés dans l'eau. Tous ces breuvages sont enivrant si l'on en fait excès.

« Le langage des Indiens en général, dit *Stedmann*, » ressemble fort, pour la prononciation, à celui des » Italiens. Leurs mots sont harmonieux, sonores, et se » terminent par une voyelle, comme on l'a vu par ceux » que je viens de citer ». L'illustre M. *Humboldt* est de la même opinion ; il a trouvé la langue caribe riche, élégante et belle. Pour tout calendrier ils n'ont qu'une corde avec des nœuds (3). Leurs instrumens de musique sont d'abord

---

(1) Dans une lettre à M. de *Fourcroy*.

(2) Cet usage dégoûtant rappelle les coutumes qui règnent dans quelques *Terres Océaniques*.

(3) Les *quipos* des Péruviens.

une sorte de flûte appelée *toutou*, faite d'un seul jonc fort épais, de laquelle ils tirent des sons qui ne sont guère plus agréables que le beuglement d'un bœuf, et sans harmonie ni mesure. Une autre flûte appelée *quarta* par ces peuples (c'est celle nommée *syrinx* par Ovide, et par quelques poètes le *chalumeau de Pan*), est formée d'un assemblage de roseaux de grandeur inégale à l'une des extrémités, et joints ensemble comme les tuyaux d'un orgue.

Les Indiens sont très-sociables entre eux, et ils se rassemblent fréquemment dans une grande chaumière ou un carbet élevé dans chaque village à cet effet. Ils y dansent, ils y jouent ou s'y amusent à écouter ou à faire des contes de revenans, de sorciers ou des récits de leurs rêves, au milieu desquels ils se livrent fréquemment à des éclats de rire immodérés. Ils prennent grand plaisir à se baigner, ce qu'ils font deux ou trois fois par jour. Ils sont excellens nageurs. Les occupations des hommes sont peu nombreuses; on peut les désigner par deux mots, la chasse et la pêche; et certainement ces Indiens sont plus adroits à l'un ou à l'autre exercice que tout autre individu de quelque nation que ce soit. Ils se servent, pour la chasse, d'arcs et de flèches, qu'ils font eux-mêmes; et de celles-ci ils en ont de différentes, pour plusieurs sortes de chasses. Leurs arcs sont faits du bois le plus compact et le plus dur; ils leur donnent environ cinq ou six pieds de longueur; et les rendent du plus beau poli au moyen d'une pierre: ces arcs sont tendus avec des cordes de plantes soyeuses, et la poignée en est entourée de coton. Leurs flèches ont généralement près de quatre pieds de long. Elles sont faites d'une espèce de jonc très-fort et très-droit, au bout duquel est fixée une verge légère de la longueur d'un pied, pour les balancer, et elles sont armées d'une pointe d'acier ou d'os de poissons, toujours barbelée. Quelques-unes des flèches de ces peuples ont une pointe comme celle d'une lance; d'autres sont doublement et triplement barbelées, et tellement combinées, qu'elles s'attachent à la blessure quand même le bois est enlevé. Ces flèches sont toutes garnies de plumes de six ou sept pouces de long. Plusieurs, au lieu de pointes, ont des têtes arrondies de la grosseur d'une châtaigne; ces Indiens s'en servent pour étourdir et faire tomber les perroquets et de

petits singes. Quelques-unes de ces flèches, destinées à tuer le poisson, ont l'air d'un trident, et sont à trois et même à cinq pointes. Les Indiens en trempent aussi, mais en petit nombre, dans le terrible poison appelé *wourara*, dont nous avons déjà parlé.

Les Guyanois, entourés d'eau, sont devenus d'excellens navigateurs. M. *Foncin*, officier du génie, long-tems employé dans la Guyane, a descendu l'Oyapok, conduit par deux Indiens. « A chaque minute, dit-il, il faut, malgré » le courant, donner une nouvelle direction à la pirogue. » Si l'on manquait le passage on se briserait contre des » rochers. Le premier saut de cette rivière est encore » plus dangereux : celui qui n'aurait pas une confiance » entière dans les Indiens serait réellement effrayé. C'est-» là qu'on rencontre, dans des coulisses fort étroites, des » chûtes d'eau très-élevées. Sans exagération, les bords » de la pirogue touchaient presque de chaque côté les ro-» chers.... L'œil des deux Indiens qui pagayent en avant doit » être aussi fin que leurs bras vigoureux. Quelquefois ils » s'élèvent sur leurs bancs pour bien juger les passages ; » alors la délibération et l'action sont aussi promptes que » l'éclair : des jeunes gens seuls sont capables de cette » navigation. Le plus âgé de ceux qui étaient en avant » avait à peine vingt ans. Naturellement gais, ils riaient » sans cesse. Un oiseau, un poisson, les mettait aux aguets ; » aussitôt ils sautaient sur leurs flèches.... Je ne connais » point d'exemple d'une navigation si singulière : elle est » très-curieuse ; on ne peut la pratiquer qu'avec la pa-» gaye ».

M. de *Humboldt* assure précisément la même chose des Indiens qui habitent sur l'Orénoque.

La manière de pêcher des Indiens est à-peu-près la même que celle que j'ai déjà décrite au poste de l'Espérance. Ils forment des enclos de palissades à l'entrée des petites criques et dans les bas-fonds, ils y tuent le poisson avec leurs flèches à trois pointes, ou empoisonnent l'eau en y jettant des racines d'*hiari*, appelées à Surinam *tringy-vouao* ou *konamy*. Cette racine étourdit le poisson ; et, quand il l'est, on peut le prendre à la main tandis qu'il flotte à la surface de l'eau.

Je ne dois pas omettre aussi que chaque indien porte, pour sa défense, une massue, que l'on nomme *apoutou*, faite du bois le plus lourd de la forêt. Un coup de cette massue, dans laquelle on fixe fréquemment une pierre pointue, brise le crâne. Les Indiens de la Guyane gravent souvent sur leur *apoutou* des figures hiéroglifiques et le nombre des ennemis qu'ils ont tués.

Les femmes s'occupent à planter le manioc, les bananes, les ignames et d'autres racines ; elles préparent les vivres, fabriquent les pots de terre, les hamacs de coton, et font des bracelets et des paniers ou corbeilles. Les meilleurs de ceux-ci se nomment *pagala ;* ils sont faits d'une double natte de jonc, appellé *warimbo*, de couleur blanche ou brune ; et cette même natte, entre les deux parties intérieure et extérieure, est garnie de feuilles de *tas* ou de *trouly*, pour les garantir de l'humidité. Le couvercle est ordinairement plus large et plus élevé que le panier lui-même ; il l'enveloppe entièrement, et, de la sorte, il le fortifie encore : le fond est posé sur deux morceaux de bois croisés. Les hamacs sont tissus, ce qui exige beaucoup de peines et de tems ; car il faut conduire l'un après l'autre chaque fil dans la chaîne, à-peu-près de la manière dont on fait les bas au métier. On met ensuite ces hamacs dans une teinture faite avec des écorces d'arbres, selon la couleur qu'on veut leur donner.

Les Indiennes atteignent la puberté avant l'âge de douze ans, et quelquefois même beaucoup plutôt. On les marie à cette époque. Toute la cérémonie consiste, pour le jeune homme, à présenter à la jeune fille une certaine quantité de gibier et de poissons de sa chasse et de sa pêche ; et, si elle l'accepte, il lui fait cette question : « Voulez-» vous être ma femme » ? Si elle répond affirmativement, tout l'arrangement est fait ; et, quand la maison et les meubles sont prêts, on célèbre les noces dans une fête où l'on s'enivre. Les femmes enceintes se délivrent sans secours de leur fardeau ; elles remplissent toutes les fonctions du ménage, et servent leurs maris le jour même de leur délivrance.

L'ingénieur *Foncin*, qui a voyagé sur les bords de l'Oyapok, contredit, ou modifie du moins une tradition

accréditée. « On a prétendu hardiment, dit-il, que, lors-
» qu'une femme accouchait, elle était soumise à toutes les
» charges du ménage, et qu'on servait son mari. C'est met-
» tre une ombre un peu forte au tableau pour le rendre
» intéressant. Mais si l'on ne veut point s'éloigner de la
» vérité, on conviendra que les femmes en couches sont
» traitées, pendant neuf jours, avec les plus grands égards
» par leurs compagnes, et que c'est seulement après cette
» époque qu'elles reprennent leurs occupations. Les hommes
» se reposent, il est vrai, et c'est un effet de leur supersti-
» tion. Ils ne mangent alors que du poisson; ils s'abstien-
» nent de toutes sortes de viandes, étant persuadés que
» leur conduite influera sur le sort et la constitution de
» leurs enfans ».

Les femmes indiennes ne mangent point avec leurs maris, et elles les servent comme des esclaves.

Ces Indiens prennent du jus de tabac au lieu d'émétique. Lorsque l'un d'eux est mourant, soit de maladie, soit de vieillesse, et ce dernier cas leur arrive plus souvent que l'autre, le *peii* ou le prêtre exorcise le *yawahou* ou le diable à l'heure de minuit, en agitant une calebasse remplie de petites pierres, de pois et de grains de verre, opération pendant laquelle il fait un long discours. L'office de prêtre est héréditaire chez ces peuples; et celui qui le remplit a les prémices de toute espèce d'alimens ou de boissons, et mène une vie plus aisée. Lorsqu'un Indien est mort, on le lave, on le frotte d'huile, on le met dans un sac de coton tout neuf; il y est assis, les coudes sur les genoux, le visage couvert de la paume de l'une et l'autre main, et tout son attirail de guerre ou de chasse est déposé près de lui. Pendant cette cérémonie, ses parens, ses amis, ses voisins, remplissent l'air de lamentables cris; mais bientôt après ils s'enivrent de liqueurs fortes, et noient ainsi leur chagrin (1). A la fin de l'année on retire le corps de terre; les chairs en sont alors détachées, et l'on distribue les os entre les parens et les amis; on suit les mêmes rites que la première fois, après quoi tout le voisinage cherche un lieu propre à faire un autre établissement. Quel-

(1) Cette coutume se retrouve en Irlande et en Ecosse.

ques tribus particulières d'Indiens suivent quelquefois un usage différent. Après avoir placé le corps de leurs parens ou amis décédés dans l'attitude que je viens de décrire, ils le descendent dans l'eau, et l'y laissent pendant plusieurs jours. Les poissons y dévorent bientôt les chairs, et lorsqu'il n'en reste plus, on retire le squelette, qu'on fait sécher au soleil, et qu'on suspend ensuite intérieurement su toit des chaumières ou carbets. C'est la plus grande preuve de tendresse et d'estime que chez ces peuples on puisse donner aux morts (1).

Lorsque ces Indiens voyagent par terre, ils se chargent toujours de leur canot, qui est fait du tronc d'un gros arbre, creusé par le moyen du feu. Il leur sert alors à porter leur bagage quand ils traversent des marais ou passent des criques et des rivières; et, comme eux, il est tout peint en rouge. S'ils voyagent par eaux, ils vont généralement contre le courant, pour avoir la facilité de tuer le gibier qu'ils voyent sur les arbres ou sur la rive; s'ils ramaient en sens contraire, la force de l'eau les contraindrait à passer rapidement. Quand ils suivent les côtes de la mer, il arrive fréquemment qu'une l'ame remplit leur canot; mais malgré cet inconvénient ils ne font jamais naufrage. En pareil cas, tous, hommes et femmes, se jettent immédiatement dans l'eau; d'une main ils se tiennent au canot, et de l'autre ils le vident avec des calebasses (2).

Quoique les Indiens de la Guyane soient des peuples très-pacifiques, ils se font quelquefois la guerre, et simplement pour avoir des prisonniers: ce sont les Européens qui trop souvent les y excitent, pour les leur acheter et en faire des esclaves; mais ceux-ci ne sont que de montre et de parade, car ils refusent absolument de travailler: si on les maltraite, et sur-tout si on les frappe, ils languissent, se dessèchent et refusent toute nourriture, jusqu'à ce qu'enfin ils meurent d'épuisement et de douleur.

Les Indiens font toujours leurs attaques au milieu de la

---

(1) L'ensemble de ces cérémonies funèbres, malgré quelques variations, rappelle les mœurs de quelques Terres Océaniques.

(2) Précisément comme les insulaires de la Polynésie australe. (*Voyez* vol. XII).

nuit : leurs opérations de guerre ressemblent plutôt à celles d'un siége qu'aux manœuvres d'une bataille ; elles consistent à entourer les villages ennemis pendant que les habitans sont livrés au sommeil, à faire prisonniers les femmes et les enfans des deux sexes, à tuer les hommes avec leurs flèches empoisonnées, ou à leur fendre le crâne avec leurs *apoutous* ou massues. Ils enlèvent aussi la chevelure aux derniers, et l'emportent chez eux en trophée pour la montrer à leurs enfans et à leurs femmes, à moins qu'ils ne la vendent aux Européens à Paramaribo. Dans les rencontres de deux partis, mais qui sont très-rares entre eux, l'arc et les flèches barbelées sont leurs armes offensives principales. Celles-ci atteignent et font périr l'ennemi à la distance de plus de soixante pas. L'oiseau même le plus léger dans son vol, s'il est de la grosseur d'une corneille, ne peut leur échapper. Lorsque ces Indiens vont à la guerre, ils choisissent un général, auquel ils donneet le titre de *ouill.*

LE BRÉSIL,

Y compris toutes les possessions portugaises en Guyane, en Paraguay et dans le pays des Amazones.

Situation, Frontières, Étendue.

Le nom de *Brésil* n'a été donné originairement qu'aux côtes maritimes, depuis Para jusqu'à la grande rivière de Saint-Pédro. Les contrées situées sur les rivières des Amazones, de Madèra, de Xingu, portaient, dans les anciennes relations, le nom de *pays des Amazones;* elles sont à présent, pour la plus grande partie, comprises dans le gouvernement de Para. La dénomination de *Paraguay*, dans les cartes un peu anciennes, s'étend sur la plus grande partie du gouvernement de Matogrosso, et sur la partie occidentale de celui de Saint-Paul; mais l'usage moderne comprend toutes les possessions portugaises en Amérique méridionale sous le nom général de Brésil.

Le Brésil, qui s'étend du 2me. parallèle de latitude nord jusqu'au 32me. et demi latitude sud, et depuis le 37me. degré au 71me. degré de longitude ouest de Paris, renferme probablement, à peu de chose près, les deux cinquièmes parties de la surface de l'Amérique méridionale.

Les limites terrestres du Brésil commencent, au nord, à la rivière Araouary, qui se jette dans l'Océan au sud du cap Nord; elles suivent les bords de cette rivière jusqu'à sa source, et ensuite une ligne droite jusqu'à la rivière Blanche (*rio Branco*); telle est la frontière vis-à-vis des Français. Elle continue des environs du lac Parima jusqu'à San-Carlo, sur le Rio Négro.

Quoique

Quoique déterminée par des traités, les frontières entre les colonies espagnoles et portugaises sont assez vaguement marquées sur les cartes. D'après le traité de Saint-Ildefonse en 1778, les frontières commencent à 34 deg. 30 minutes au sud, à la punta de Castillos, et delà à travers le lac Mérin jusques aux hautes terres, et suivant celles ci jusques au Paranà, suivant le cours de cette rivière jusques à l'Uraguai, delà, remontant ce fleuve pendant quelques lieues, par une ligne entre celui-ci et la rivière de la Plata, par celui-ci jusques au lac Xarayes, et après par différentes rivières et lignes, jusques auprès de l'embouchure du Sauari. Au nord de la rivière des Amazones par une ligne tirée de l'entrée de l'Iça jusques à un point sur les bords du Supura, et par différentes lignes jusques aux montagnes qui versent leurs eaux dans la Guyane Hollandaise, etc., etc.

Quoique *Cabral* soit incontestablement le premier européen qui ait vu la côte orientale du Brésil, il y a lieu à croire que *Vincent Pinson*, en 1499, un an avant la découverte de Cabral, avait visité la contrée voisine de l'embouchure de l'Amazone, ou du moins les côtes de l'île Maranjo. Les Français tentèrent, sans succès, en 1556, de s'établir près l'endroit ou s'élève aujourd'hui Rio-Janeiro. Mais les essais réitérés que les Hollandais firent pour s'emparer du Brésil, depuis 1626 jusqu'en 1654, menacèrent sérieusement les Portugais de la perte de ce pays. Les Hollandais avaient profité du malheureux asservissement où le Portugal se trouvait pour s'établir d'abord à San-Salvador et ensuite à Olinda de Fernambouc. Sauver le Brésil fut une des plus honorables opérations de la dynastie de Bragança, qui venait de monter sur le trône des Emanuel et des Sébastien. Depuis cette époque le Portugal est resté possesseur tranquille de cette riche et vaste contrée.

Montagnes, Fleuves, etc.

La géologie du Brésil offre encore un vide absolu. La principale masse des montagnes paraît devoir se trouver au nord-ouest de Rio-Janeiro, vers les sources de la rivière de Saint-François, de celles de Paranà et de la rivière des Tocantins. En partant de ce point, une chaîne s'étend parallèle-

ment à la côte du nord, sous les noms de *Cerro das Esméraldas*, *Cerro do Frio* et autres; une seconde chaîne, ou plutôt la même, suit une direction semblable au sud, et une troisième, sous le nom *Matogrosso*, se courbe au nord-ouest jusques vers les *Campos-Parésis*, ou le plateau central de l'Amérique méridionale; cette dernière chaîne partage les eaux entre les rivières des Tocantins et de Xingu d'un côté, et les affluens du Paraguay et de Paranà de l'autre. Divers chaînes peu connues bordent pendant un long espace la grande rivière de Tocantins et ses principaux affluens. Il y a sur les bords de la rivière de St.-François une grande plaine élevée, nommée *Campos-Geraes*. Mais la côte septentrionale, entre Maranhao et Olinda, renferme encore une chaîne particulière, on l'appelle la chaîne d'*Itiapaba*; c'est une des plus considérables du Brésil. Les bords de l'Amazone ne présentent de tous côtés qu'une immense plaine, où l'on trouve des fragmens de granite.

Les côtes septentrionales du Brésil, depuis Para j'usqu'à Olinda, sont bordées d'un récif sur lequel les vagues de l'Océan se brisent, et qui, en plusieurs endroits, ressemble à une chaussée ou à une digue. Il consiste sans doute en roc de corail. Les habitans d'Olinda et de Parayba s'en servent pour construire leurs maisons (1).

Les principaux promontoires sont: le cap *Saint-Roch* au nord-est, le cap *Saint-Augustin* à l'est, et le cap *Saint-Thomé* avec le *Cabo-Frio* au sud-est.

La rivière des Amazones a déjà été décrite dans l'introduction à l'Amérique méridionale. Cette rivière est grossie par le *rio Nègro* ou rivière Noire, et le *rio Madera* ou rivière des Forêts; nous en avons déjà parlé. Le cours de la rivière de Madera est de près de 700 lieues. La rivière de *Topayos* vient des plaines centrales ou *Campos-Paresis*; son cours est de plus de 300 lieues. La grande rivière de *Xingu* descend des flancs du Matogrosso, et son cours, interrompu par plusieurs sauts, est de plus 400 lieues. Toutes ces rivières se jettent dans le vaste courant de l'Amazone.

La rivière de *Tocantin*, grossie de l'*Aracaya*, forme

(1) *Piso*, Medic. Bras., lib. I, page 3, édit. Laet.

un des fleuves les plus majestueux du monde ; son cours est, à peu de choses près, de 500 lieues ; sa largeur à son embouchure est égale à celle de l'Amazone ; elle est de 12 à 13 lieues. Plusieurs cataractes prouvent qu'il descend d'une contrée élevée ; des montagnes et des forêts bordent ses rives ; près de son embouchure, les établissemens de Para et autres lui donnent un aspect plus varié que celui de l'Amazone.

La rivière *Guapana*, qui se réunit par un très-large canal au fleuve de Para ou des Tocantins, communique par un autre bras à l'Amazone, et ces divers courans d'eau forment la grande île *Marajo dos Joannes*.

Toutes les côtes voisines de l'embouchure de l'Amazone et du Tocantin (1) sont des terrains bas, marécageux ou vaseux, formés par les alluvions réunis de la mer et des fleuves. Aucun récif n'arrête ici la violence des flots et des marées ; des bancs de sable, des îles basses et même à moitié noyées, resserrent cependant les embouchures. Le concours de tant de grands fleuves qui s'écoulent en sens contraires de la marche générale des courans et des marées (de l'est à l'ouest) produit ici une espèce de marée extraordinaire, et qui a peu de pareilles au monde.

Les Portugais de Macapa et les Indiens l'appellent la *pororoca* ; les Français de Cayenne la nomment *la barre* ou le *mascaret*. Le célèbre la Condamine, embarqué dans un grand canot conduit par des indiens portugais, après avoir doublé le cap de Nord, échoua, en 1774, sur un de ces bancs dont la côte est bordée.

Voici ce que le même savant dit à ce sujet (2) : Entre Macapa et le cap de Nord ; à l'endroit où le grand canal de la rivière des Amazones se trouve resserré par les îles, et sur-tout vis-à-vis de la grande embouchure de la rivière d'Arouary, qui entre dans l'Amazone du côté du nord, le flux de la mer offre un phénomène singulier. Pendant les trois jours les plus voisins des pleines et des nouvelles

(1) Il est fastidieux d'avoir toujours à répéter le mot *rivière* ou *fleuve*, voilà pourquoi j'ai pensé qu'on pouvait dire tout simplement l'Amazone, le Tocantin, etc.

(2) Journal d'un voyage, etc.

lunes, tems des plus hautes marées, la mer, au lieu d'employer près de six heures à monter, parvient, en une ou deux minutes, à sa plus grande hauteur. On juge bien que cela ne peut se passer tranquillement. On entend d'une ou deux lieues de distance un bruit effrayant qui annonce la pororoca. A mesure que ce terrible flot approche, le bruit augmente, et bientôt on voit un promontoire d'eau de douze à quinze pieds de hauteur, puis un autre, puis un troisième, et quelquefois un quatrième, qui se suivent de très-près, et qui occupent presque toute la largeur du canal. Cette lame avance avec une rapidité prodigieuse, brise et rase en courant tout ce qui lui résiste. On voit en quelques endroits de grands terrains emportés par la pororoca; de très-gros arbres sont déracinés; elle cause des ravages de toutes espèces. Par-tout où elle passe, le rivage de la mer est net comme s'il eût été balayé avec soin. Les canots, les pirogues, les barques mêmes n'ont d'autre moyen de se garantir de la fureur de cette barre qu'en mouillant dans un endroit où il y a beaucoup de fond. M. de la Condamine, après avoir examiné en différens endroits les causes de ce phénomène, les explique en disant qu'il ne l'a vu arriver que lorsque le flot montant, s'engageant dans un canal étroit, rencontrait un banc de sable ou un haut fond qui lui fesait obstacle; que c'était là, et non ailleurs, que commençait ce mouvement impétueux et irrégulier des eaux, et qu'il cessait un peu au-delà du banc, quand le canal redevenait profond et s'élargissait considérablement.

Pour expliquer d'une manière satisfesante ce phénomène, il faudrait examiner la direction et la force des courans de mer depuis le cap Saint-Roch jusqu'au cap Nord.

La côte, depuis Para jusqu'à Fernambouc, n'offre aucune rivière de long cours. Le *Maranho*, le *rio Grande* et le *Parayba* ont de larges embouchures dans un terrain meuble, comme les rivières de la Guyane; dans la saison pluvieuse, ce sont des torrens qui inondent toute la contrée; dans la saison sèche, ils ont à peine un filet d'eau; c'est comme si le sol (probablement calcaire) des montagnes intérieures les absorbaient (1); souvent même leurs lits, ab-

(1) *Piso*, lib. I, page 4.

solument desséchés, servent de chemins aux Indiens (1).

Le fleuve de *San-Francisco* ou de Saint-François est un des plus considérables de l'Amérique ; il descend des montagnes qui sont au nord-ouest de Rio-Janeiro, et parcourt un plateau élevé, en se dirigeant du sud-ouest au nord-est, puis son cours, interrompu par plusieurs cataractes, se tourne brusquement au sud-est; il parcourt une ligne de 400 lieues au moins

La rivière *Parayba* dite *de Sud*, pour la distinguer de deux autres du même nom, est remarquable en ce qu'elle coule pendant 150 lieues parallèlement à la mer, dont elle est séparée au sud par la chaîne de montagnes qui forme le cap Frio et le cap Saint-Thomé.

Depuis ces deux caps jusqu'au 30e. parallèle de latit. sud, la côte, très-élevée, ne verse dans l'Océan aucune rivière tant soit peu considérable. Toutes les eaux se dirigent vers l'intérieur, et s'écoulent vers la Paranà ou vers l'Uraguay, qui tous les deux ont leurs sources dans ces montagnes.

Le *rio grande de Sao-Pedro*, c'est-à-dire, la grande rivière de Saint-Pierre, n'est pas d'un long cours, mais il a une très-large embouchure sur une côte basse et bordée de dunes.

Climat et Saisons.

La vaste étendue du Brésil indique assez que le climat et l'ordre des saisons n'y peuvent pas être par-tout les mêmes.

L'humidité continuelle qui règne sur les bords marécageux de l'Amazone y rend les chaleurs moins intenses. Les tempêtes sont aussi dangereuses sur ce fleuve qu'en pleine mer. En remontant la Madera, le Xingu, le Tocantin, le San-Francisco, on trouve des plaines élevées et des montagnes ; le climat y doit être tempéré, sur-tout vers Minas-Geras, Villarica et Saint-Paul; La température des environs de St.-Paul permet aux fruits de l'Europe d'y venir. Les cerises, sur-tout, y abondent. Ce point paraît offrir le meilleur climat de tout le pays (2). *Pison* dit que le vent d'ouest est mal-sain

(1) *Marcgrav*, Hist. natur. Brasil., lib. VII, chap. 1, page 262.

(2) Notes communiquées par M. *Corréa da Serra*.

dans les parties intérieures du Brésil, parce qu'il passe par dessus de vastes forêts marécageuses (1).

La côte maritime, depuis Para jusqu'à Olinda, paraît jouir d'un climat analogue à celui de la Guyane, mais moins humide et moins mal-sain. La saison pluvieuse, à Olinda de Fernambouc, commence en mars, quelquefois en février, et se termine en août (2). Les observations de Marcgrav, prouvent que les vents de sud-est dominent, non-seulement pendant toute la saison pluvieuse, mais même un peu avant et un peu après (3). Le vent de nord règne avec quelques interruptions pendant la saison sèche, alors les collines n'offrent qu'un sol brûlé, où toute la végétation est mourante ou du-moins languissante. Les nuits, dans cette saison, sont très-froides. Tout le reste de l'année la chaleur du climat y est tempérée par des vents de mer rafraîchissans, et la nature y est dans une activité continuelle. Dans les endroits humides et ombragés, une agréable verdure couvre presque toute l'année la surface de la terre; il y règne un printems continuel; les arbres offrent en même tems des fleurs, des fruits verts et des fruits en maturité.

La brise d'est s'élève tous les matins avec le soleil, et continue pendant une partie de la nuit. Mais un peu avant le matin, la condensation de l'air a lieu, et la rosée tombe en grande abondance. Les effets de la rosée sont aussi incommodes que dans les Antilles et la Guyane.

Les observations de M. *Dorta*, académicien de Lisbonne (4), à Rio-Janéïro, depuis le commencement de 1781 jusqu'à la fin de la même année, et pendant tout 1782, donnent pour chaleur moyenne des huit mois de 1781, 71. 65. de Fahreneit, et pour la moyenne de 1782, 73. 89. La quantité de la pluie fut dans cette dernière année de 47 pouces 1 ligne $\frac{11}{100}$. Le mois d'octobre fut le plus pluvieux, celui de juillet le plus sec. L'évaporation fut de 35 pouces 5 lignes $\frac{1}{7}$. Le mois de la plus grande évaporation fut celui de février, celui de la moindre le mois d'oc-

(1) *Pison*, Med. Bras., lib. I, page 1.
(2) *Piso*, Med. Bras., lib. I, page 2.
(3) *Marcgrav*, Hist. natur. Bras., lib. VII, cap. 2.
(4) *Memorias*, tome I, page 345.

tobre. Il y eut dans cette année là 112 jours sereins, 133 avec des nuages, 120 pluvieux; le tonnerre se fit entendre dans 77 jours, et il y eut des brouillards dans 43.

Don *Pernetty* ne fait pas l'éloge du climat de l'île Sainte-Catherine, située par 27 deg. et demi, latit. sud.

» L'air mal-sain de ce climat est vraisemblablement la » cause de la pâleur des blancs qui y font leur séjour. De » ces bois, où le soleil ne pénètre jamais, s'élèvent des va- » peurs grossières qui forment des brumes éternelles sur » le haut des montagnes dont l'île est environnée. Les bas, » qui sont fort marécageux, en sont également couverts de- » puis six à sept heures du soir jusqu'au lendemain à huit » heures, où le soleil les dissipe. Ces vapeurs ont souvent » une odeur de vase, et la circulation de l'air n'y étant pas » libre, elle semble ne se dissiper que pour faire place à » celles qui leur succèdent. Cet air mal-sain n'est qu'à peine » corrigé par la quantité de plantes aromatiques dont l'o- » deur suave se fait sentir à trois ou quatre lieues en mer, » lorsque le vent de terre y porte (1) ».

Les maladies dominantes au Brésil, du tems de Pison, paraissent avoir été les mêmes que celles de la Guyane d'aujourd'hui. Ce médecin observa des fièvres putrides plus ou moins violentes, sur-tout pendant la saison pluvieuse, des catharres et dissenteries fréquentes, des meaux d'yeux très-dangereux, beaucoup de maladies vermineuses et cutanées; mais la lèpre et l'éléphantiasis y étaient alors inconnues (2). On vient d'y introduire la vaccine, qui y a trouvé une très-grande faveur, s'il faut en croire la correspondance des vaccinateurs.

Minéraux.

Diamans. — Vers le commencement de ce siècle on a découvert des diamans dans le district de *Sierra do Frio*. Leur lieu natal est la croute même des montagnes; mais on préfère, pour la facilité du travail, de chercher ceux

(1) *Pernetty*, Voyage aux îles Malouines, tome I, p. 154.

(2) *Pison*, liv. II, chap. 21. — Il dit, ch. 18, que la petite vérole y était très-benigne, observation contraire à celle des Jésuites dans le Paraguay.

qui se trouvent dans les rivières et dans les atterrissemens voisins. Ces rivières sont le Riacho-Fundo, le rio de Peize et la Giquitinogna. L'enveloppe des diamans est aussi une terre ferrugineuse qui, dans les atterrissemens, est mêlée de cailloux roulés, réunis en pouddings. D'autres parties du Brésil, telles que le *Cuyaba* et les campagnes de Guara-Puara, dans la province de Saint-Paul, renferment encore des mines de diamant, mais qui ne sont pas exploitées (1).

On a prétendu que les diamans du Brésil avaient moins de dureté que ceux des Indes orientales; on a cru encore que le diamant d'orient affectaient plus particulièrement la forme de l'octaèdre, et celui du Brésil la forme du dodécaèdre. Mais le célèbre *Hauy* ne regarde pas ces différences comme prouvées (2). C'est l'opinion générale parmi les lapidaires, que les diamans du Brésil ont l'eau moins belle et la couleur brune foncée.

Autres Pierres fines. — Les topazes du Brésil sont d'un volume plus considérable que les topazes de Saxe et de Sibérie; leur couleur naturelle est jaune et jaune roussâtre; il y en a d'un bleu verdâtre (3); leur défaut de transparence est occasionné par des *glaces* et autres accidens semblables; très-souvent elles deviennent électriques par le chauffement.

On assure que la plupart des pierres que l'on débite sous le nom de *rubis du Brésil* ne sont autre chose que des topazes du même pays, que l'on a exposé au feu, pour remplacer par une teinte plus agréable le jaune roussâtre, qui était leur couleur naturelle. Il est certain qu'une topaze du Brésil, mise dans un creuzet et exposée à un feu capable de faire rougir ce creuzet, prend une couleur d'un rouge de rose (4).

---

(1) Actes de la Société d'Histoire naturelle de Paris, tome I, page 78 et suiv.

(2) *Hauy*, Minér., tome III, page 206.

(3) Il y a une semblable topaze au Muséum d'histoire naturelle. M. *Brisson* l'appelle aigue-marine orientale. *Voyez* Pesant. specif., page 68. *De Lisle*, Crystallog., tome II, page 139, note 109, l'appelle *saphir* du Brésil.

(4) Encyclopédie méthod., arts et métiers, tome II, part. I, page 48, et *Hauy*, tome II, page 505.

Les *tourmaline* du Brésil, lorsqu'elles sont de couleur verte, prennent vulgairement le nom d'*émeraude*, et si leur couleur est bleue, on les décore du titre de *saphirs*; mais leur teinte ordinairement un peu sombre, et comme enfumée, les rend d'un prix médiocre (1).

Le Brésil produit encore des cymophanes et différentes espèces de crystal de roche.

Métaux. — *Fabri*, géographe allemand, d'après *Cudena*, nomme parmi les métaux du Brésil « l'or, l'argent, le mer» cure, l'étain, le plomb, le fer, l'antimoine, le soufre et » l'alun; tous sont exploités, à l'exception du dernier ».

Il n'est pas prouvé que le Brésil possède tous ces minéraux; ceux qu'on y connaît bien se réduisent à trois, savoir; l'or, le fer et le cuivre. Le fer y abonde, mais l'exploitation est défendue. M. *Link* vit à Lisbonne, dans le cabinet d'Ajuda, un morceau de mine de cuivre vierge qu'on y conserve, et qu'on a trouvé dans un vallon, à deux *leogas* de *Cachœira*, et à quatorze *leogas* de *Baja* en Bresil, il est d'une grandeur et d'un prix extraordinaires. Il pèse 2,616 livres; il a, dans sa plus grande longueur, trois pieds deux pouces; dans sa plus grande largeur, deux pieds un pouce six lignes, et, dans sa plus grande épaisseur, dix pouces : sa surface est raboteuse, couverte ça et là de malachiste et d'ocre de fer. Les minéralogistes verront par-là combien cette pièce doit être curieuse dans son genre. » Outre cet objet, dit *Link*, on trouve encore dans » cette colection *une pierre élastique de sable*, couverte de » cristal de spath calcaire ». C'est sans doute du *grès pliant* qu'il veut parler; c'est un grès feuilleté, d'une épaisseur peu considérable; il contient des lames de mica blanc très-minces. On en a de grandes tables qui plient.

Toute la chaîne de Matogrosso, depuis les environs de Saint-Paul et de Villarica, jusqu'aux bords de la rivière d'Ytènes, paraît renfermer des mines d'or; mais on n'exploite aucune de ces mines, elles sont encore intactes, et tout l'or que le Brésil a envoyé en Europe est provenu des lavages qu'on a établi le long des rivières qui sortent de ces montagnes.

(1) Encyclopédie, etc., *Ibid*, page 41 et page 58.

On vient d'ordonner la recherche des gites de l'or dans les montagnes, et leur exploitation. Le gouvernement a mis à la tête de cette opération M. Camara, qu'il avait fait voyager, pour la mineralogie et la métallurgie, dans toute l'Europe, et qui est élève du célèbre professeur Werner de Freyberg (1).

Sel. — Le sel est d'une extrême cherté dans le Brésil, et cette cherté empêche les habitans de saler les viandes d'une quantité innombrable de bœufs et d'autres animaux que l'on tue pour en avoir la peau, et qui deviennent la proie des bêtes féroces.

Ce n'est pas que la nature ne produise au Brésil beaucoup de sel marin; à *Baya*, près *Cabofrio* et près *Cabo de Saint-Roch* il y en a tant, qu'on pourrait en charger des vaisseaux (2); mais le commerce du sel est défendu dans cette province, et est exclusivement réservé pour un fermier royal.

Dans le pays des mines, et sur-tout à *Minas-Geraes*, le sel est pourtant indispensable, non-seulement pour la nourriture des hommes, mais encore pour celle des troupeaux. On est obligé, dans les endroits séparés de la mer par de hautes montagnes, de fournir du sel aux animaux, qui, sans cela, refuseraient souvent de manger. Les champs qui avoisinent les mines produisent à la vérité de l'herbe en abondance; mais ils ne contiennent pas assez de parties salines pour les troupeaux (3).

S'il se trouve dans l'intérieur de ce pays quelques endroits dont le terrain soit imprégné de sel, l'instinct y conduit des troupeaux immenses d'animaux et d'oiseaux qui viennent s'y repaître.

Le sel est tellement cher au *Brésil*, que, dans plusieurs cantons, la quantité nécessaire pour saler un bœuf coûte deux ou trois fois plus que le bœuf même : il en est de

(1) Notes de M. *Corrêa da Serra*.

(2) *Vasconcellos*, Noticias do Brasil, liv. I, nos. 42 et 57, cité par *Da Cunha de Azérédo Coutinho*, évêque de Fernambouc, dans son Essai sur le commerce du Portugal, part. I, chap. I, parag. 4.

(3) *Azara*, quadrupèdes du Paraguay, tome II, page 257 de l'original.

même pour le poisson. Dans la province de *Rio-Grande*, un taureau coûte 700 *rées*, un cheval 600 à 800, un bœuf de la meilleure espèce 1,600, un fromage de 9 livres 160, une livre de beurre, 40 (1).

Le commerce du sel est défendu au *Brésil*. Le privilège exclusif de ce commerce est affermé 48 millions de rées du Brésil par an, payables à la trésorerie royale. Le fermier en tire annuellement plus de 96 millions; et après avoir payé 48 millions à la trésorerie royale, il lui en reste encore le double et plus pour lui, tout frais déduits. Il tire encore un bénéfice considérable de l'intérieur du pays. Les troupeaux étant très-nombreux dans ce pays, le sel y est encore plus recherché, et il y est plus cher en raison des frais de transport, qui sont très-considérables à cause des montagnes presque impraticables. A *Serro-Frio*, un plat de sel est réputé à bon marché lorsqu'il ne coûte que 225 rées, aussi est-ce un des plus agréables présens qu'on puisse faire.

Pour un seul homme que la ferme du sel enrichit, tout les habitans du *Brésil* perdent, ou du moins éprouvent une diminution considérable sur les bénéfices qu'ils devraient faire. Le commerce portugais est également frustré des avantages immenses que lui procureraient, sans d'aussi funestes entraves, l'abondance de poisson et de viande salée, de lard, de fromage et de beurre; et le trésor royal, en se privant lui-même des impôts que lui fourniraient ces productions du pays, sans la chereté excessive du sel.

Terres, etc. — Un auteur indigène (2) assure qu'au Brésil on n'a point de pierres calcaires, et que toute la chaux est faite avec des coquillages, et est d'ailleurs d'une mauvaise qualité. Cette assertion paraît trop générale.

Il y a aux environs de *Rio-Janeïro* une excellente espèce d'argile très-fine, dont on pourrait se servir avantageusement dans les manufactures de porcelaines.

Plusieurs plaines de l'intérieur se couvrent de nitre.

Productions végétales.

Forêts. — L'intérieur du Brésil n'est qu'une immense

(1) 240 *rées* équivalent à 1 liv. 9 sous monnaie de France.

(2) *Da Acunha de Coutinho*, ibid, chap. IX, art. 7.

forêt ; les principales espèces des arbres de haute futaie paraissent être les mêmes que celles de la Guyane, seulement les noms brasiliens diffèrent de ceux de la langue caribe. Les côtes maritimes sont couvertes de paltuviers rouges ; à peu de distance commencent les nombreuses espèces de palmiers, parmi lesquelles on distingue le cocotier brasilien (*cocos butyracea* Linn.) ; il est plus gros et plus élevé que celui des Indes (1) ; on tire de ses fruits un excellent beurre, mais cette opération ne peut se faire avec succès qu'autant que la chaleur de l'air est moindre de 20 deg. de Réaumur ; si elle monte à 23 deg. le beurre devient une huile très-liquide. La *myrthus brasiliana* brille par son écorce argentée ; la *bignonia leucoxylon*, nommé dans le pays *guiraparïba*, fleurit plusieurs fois dans l'année, et sa floraison annonce ordinairement les pluies ; cet arbre, tout couvert de belles fleurs jaunes, ne forme alors qu'un seul bouquet, qu'on aperçoit à une très-grande distance (2) ; l'*icica heptaphylla*, la *copayfera officinalis* et plusieurs autres donnent des résines précieuses ; le *couroupitau*, l'arbre à boulets de canon, de la Guyane, est connu au Brésil sous le nom de *pékia* ; son fruit, gros et dur, ressemble réellement, pour la forme et la grandeur, à un boulet de 36, et il est dangereux de s'exposer à en recevoir une contusion au moment où il tombe à terre ; lorsque ce même arbre est en fleurs, il forme de ses énormes calices et pétales, revêtues des couleurs les plus vives et les plus variées, une grande pyramide fleurie, de l'aspect le plus brillant. Les forêts du Brésil sont embarrassées par des broussailles et des sous-bois, entre autres une espèce d'aloës épineux ; elles sont en quelque sorte étouffées par des arbustes sarmenteux et des lianes qui montent jusqu'au sommet des arbres les plus élevés. Quelques-unes de ces lianes, comme la *passiflora laurifolia*, étalent des fleurs magnifiques.

Un auteur portugais que nous citerons souvent (3), pré-

(1) *Pindova* est le nom brésilien, selon *Piso*, lib. II, chap. 10. *Marcgrav*, lib. III, cap. 18. La description de ces auteurs excite pourtant quelques doutes sur l'espèce de cet arbre.

(2) *Marcgrav*, lib. III, cap. 2.

(3) *Da Acunha de Coutinho*, Essai sur le commerce du Portugal, part. I, chap. 8.

tend qu'aucun pays ne renferme des bois aussi précieux pour la construction que le Bresil. « Tous les ingénieurs-cons-» tructeurs, dit-il, connaissent la qualité supérieure du » *tapinhoam*, de la *peroba*, du pin du Brésil, du cerisier, » du cèdre, du canellier sauvage, de la *guerrama*, de la » *jequetiba*, etc., etc.; quelques-unes de ces espèces de » bois résistent mieux à l'influence de l'eau, d'autres à celui » de l'air. L'olivier et le pin du Brésil sont particulière-» ment propres à la mâture.

» Si on donne des soins à ces espèces de bois, ils se » conservent sans se gâter pendant beaucoup d'années, » particulièrement dans les pays froids; en les travaillant, » ils sèchent de plus en plus et deviennent meilleurs ».

Ces beaux arbres sont exposés à plusieurs dangers. Malgré leur hauteur, les arbres, dans ce pays, ne jettent que des racines peu profondes, elles s'étendent au loin sur la surface de la terre; ces arbres parviennent à la hauteur extraordinaire de plus de cent cinquante palmes, et à une épaisseur proportionnelle; chaque coup de vent qui ébranle leurs fortes branches les abat, et pour comble de malheur, ceux-ci, dans leur chute, font tomber encore beaucoup d'arbres précieux.

La Condamine, dans la relation de son voyage à la rivière des Amazones, fait mention d'une branche renversée sur la rive de ce fleuve par la violence du courant, et sur laquelle il fesait ses observations astronomiques. Quoique cette branche fût déjà creuse et presque entièrement pourrie, elle avait encore cent ving-six palmes de longueur, et trente-six de circonférence. Dans un autre endroit, la Condamine (1) parle des canots dont se servaient les carmes envoyés par les Portugais, comme missionnaires, sur cette rivière. Il monta un de ces canots, et il assure qu'ils étaient faits d'un seul arbre, et avaient quatre-vingt-dix palmes de longueur, dix et demie de largeur, plus de cent de hauteur et exigeaient quarante rames pour les faire naviguer.

Rocca Pitta, dans son histoire de l'Amérique portugaise, parle de ces sortes de canots construits d'un seul tronc,

(1) *La Condamine*, Voyage à la rivière des Amazones, p. 91.

dont le diamètre était de seize à vingt palmes, qui avaient de chaque côté 20 ou 24 rameurs, et qui étaient chargés de cinq à six cens tonneaux de sucre, dont chacun était de 40 arobes (1).

Un compagnon de voyage de *Villagnon* écrivait, de Rio-Janeïro, à un de ses amis près de Paris, qu'il se trouvait dans ce pays des arbres du Brésil d'une longueur de 150 palmes, et de 9 de diamètre.

« Les racines de plusieurs de ces arbres, dit l'évêque » de Fernambouc (2), entourent les troncs à la hauteur » de huit à dix palmes au-dessus de la surface de la terre, » où elles diminuent de manière à former, pour ainsi dire, » autant de rectangles avec le tronc qu'elles sont en nombre. Il n'existe pas de bois plus propre à faire des courbes » que celui de ces racines, sur-tout celle de la *succupira*, de l'*Ipe*, de l'arbre courbé en arc, de la *peroba* » ou de la *sapocaja*; toutes ces racines précieuses sont également arrachées et brisées par la violence des ouragans ».

L'auteur que nous venons de citer prétend que les forêts du Brésil ne sont pas utilisées comme elles pourraient l'être. Cependant, nous sommes informés que cette assertion est assez peu fondée. Les bois de teinture et de ménuiserie sont déjà en quantité importés en Europe. La marine royale de Portugal est construite en bois brésilien. Bahia et quelques autres ports du Brésil font, de la construction des bâtimens, une branche de leur commerce. Non seulement le Portugal en tire presque tous ces vaisseaux marchands; mais on en vend même aux Anglais, qui en font grand cas (3).

Les bois de teinture du Brésil sont très-connus, celui sur-tout qui porte le nom du pays même, chez quelques nations européennes, et chez d'autres celui de *bois de Fernambouc*. Cet arbre (*cæsalpinia echinata*) est de la hauteur de nos chênes; il est chargé de branches, mais en général d'une vilaine apparence; les fleurs, très-semblables pour la forme à celles du muguet, sont d'un très-beau rouge; la feuille est semblable à celle du buis; l'écorce de l'arbre

(1) Liv. I, n°. 58 et 59.
(2) *Da Acunha de Coutinho*, part. I, chap. 8, art. 7.
(3) Notes de M. *Corréa da Serra*.

est d'une épaisseur considérable. Cet arbre croît dans les rochers et les terrains arides. On reconnaît la bonté du bois, pour la teinture, à sa pesanteur, indice de sa densité. On en tire entre autres une espèce de carmin et du laque liquide, dont on se sert dans les miniatures.

Nous observerons que cet article ne peut se rapporter avec précision qu'aux gouvernemens du nord; tout change plus au sud; de nouvelles espèces d'arbres et de végétaux s'élèvent sous un climat plus tempéré. Les observations de *Commerson* laissent apercevoir quelques rapports avec le Chili.

Arbres fruitiers, Graines, Légumes, Plantes.—Le manioc est ici, comme dans toute l'Amérique, la principale ressource pour la nourriture de l'homme. Il y en a des espèces diverses, une entre autres particulière au Brésil, qui s'y nomme *aypi*, et qui peut se manger crue sans aucun danger. Peut-être c'est la même que le *ca-manioc* de la Guyane. Marcgrav dit: « Quelques nations de la race » des Tapouyras mangent cru le manioc commun, qui est » un poison pour toutes les autres, et n'en ressentent aucun » mal, parce qu'elles y sont accoutumées dès l'enfance? »

Les ignames, le riz, le maïs, et depuis 1770, le froment sont cultivés avec soins. Les melons, les citrouilles, les bananes abondent dans toutes les parties basses. Les citronniers, les pampelmouses, les orangers, les goyaviers sont très-communs sur la côte. Les figuiers de Surinam, (*cecropia peltata*) viennent sur-tout parmi les ronces dans les champs abandonnés. L'arbre *mangaba* ne croît que dans les environs de Bahia; on tire de ses fruits une espèce de vin. Les pommes de pin abondent sur-tout sur les côtes de la province de Saint-Vincent et dans l'intérieur, vers les frontières du Paraguay. L'*ibipitanga* (1) donne un fruit agréable, qui ressemble aux cerises. Le Brésil est situé sous les deux zônes les plus heureuses, la torride et la tempérée; ce qui manque sous l'une, l'autre le produit en abondance, selon un auteur portugais (2). *Rio-Grande* produit tous les fruits européens d'une bonne qualité et

(1) C'est une *Plinia*, selon Jussieu et Corréa da Serra; dans l'Encyclopédie méthod. on la regarde comme une *Eugenia*

(2) *Da Acunha Coutinho*, part. II, chap. I, art. 7.

en abondance. Cette province seule serait capable d'approvisionner le Portugal de chanvre pour la marine, et d'autres productions extrêmement nécessaires.

Même les lianes ou plantes grimpantes portent en partie des fruits sains et agréables. « La grénadille du Brésil est ronde, » cependant un peu applatie par les deux bouts, grosse comme » un œuf de poule. L'écorce en est très-lisse, luisante en « dehors, et de couleur incarnat lorsque le fruit est dans » sa maturité. En dedans elle est blanche et molle; son » épaisseur est d'environ une ligne et demie. La substance » qu'elle renferme est visqueuse, d'une saveur aigre douce, » rafraîchissante et cordiale. On y trouve une quantité de » petits grains ou pepins faits à-peu-près comme la graine » de lin, et moins durs que ceux des grenades ordinaires. » Toute cette substance est séparée de l'écorce par une pel- » licule extrêmement fine. La plante qui porte ce fruit grimpe » le long des arbres, et ressemble, par ses feuilles et par » sa fleur, à celle que l'on nomme *fleur de la Passion*. Elle » répand une odeur fort douce. Pour manger la grenadille » bonne, il ne faut pas la laisser mûrir parfaitement sur la » plante, elle s'y flétrirait et se dessécherait. On la cueille » peu avant qu'elle soit mûre, et on la garde quelques » jours ». (1).

La culture du sucre, du café, du coton et de l'indigo s'est considérablement augmenté; l'indigo est de meilleure qualité que celui de la Caroline. Le fameux *tabac* du Brésil n'est cultivé au Brésil que dans le district de Cachoeira, à 15 lieues de Bahia, mais ce district est très-vaste: cette culture est très-lucrative, mais n'est pas comparable à celle du coton (2). Le *cacaoyer* forme des forêts immenses dans le gouvernement de Para, le long de la Madera, du Xingu et du Tocantin. On y trouve par-tout le *vanillier*, plante qui, au moyen de ses vrilles, s'attache, comme le lierre ou les lianes, au tronc des arbres. Ses feuilles sont extrêmement épaisses, et d'un vert sombre. Son fruit consiste en une gousse triangulaire de six ou huit pouces de long, et remplies de petites semences polies. Il y a plusieurs espèces

(1) *Pernetty*, Voyage aux îles Malouines, tome I, page 199.
(2) Notes de M. *Corréa*.

de

de vanilliers, mais la plus estimée a les gousses plus longues, plus déliées et plus aromatiques.

Il y vient plusieurs autres plantes très-aromatiques, telles que le gingembre, la turmerique, plusieurs espèces de poivre, entre autres le *capsicum frutescens*, Linn.; le cannelier sauvage et la *cassia fistula brasiliana* (1). On tire une huile très-fine de la pistache de terre, *arachis hypogæa* (2). Le *Caopia* des Brésiliens est l'*hypericum guyanense*, qui donne, par incision, une résine semblable à la gomme goutte.

Il ne manque ni fleurs d'ornement, telles que l'éclatante *fuchsia triphylla*, la *rosa biflora* ou rose de tous les mois, l'*amaryllis formosissima* et plusieurs sensitives, ni des plantes médicinales, telles que le *caacica* ou herbe à serpent (*euphorbia capitata* Juss.), l'arapabaca, *spigelia anthelmia*, le mechoacan, le jalap, le gayac et l'*amyris*, qui produit la gomme élémi. Le *conami* du Brésil sert aux pêcheurs à engourdir les poissons.

Animaux.

Plusieurs des animaux du Pérou, de la Guyane et du Paraguay se retrouvent aussi au Brésil; tels sont les jaguars, les cougouars, les tapirs, les pecaris, les coatis et autres. Mais parmi ceux que les naturalistes et les voyageurs ont mentionnés comme particuliers à cette dernière contrée, nous distinguerons les suivans : le singe marikina, *simia rosalia*, que M. d'Azara, qui ne le connaissait pas, semble avoir confondu avec son miriqouina ou *simia pithecia*, qui est une espèce très-différente. Son titi ou istiti de Buffon, *simia jacchus* de Linné, est indiqué par lui comme particulier au Brésil, et il ne l'a jamais rencontré au Paraguay (3). Les autres singes sont le s'ajou, *simia apella*, et le pinche, *simia œdipus*, plus petit encore que le titi. Les chauves-souris sont très-grandes et très-nombreuses; on distingue le vampire et la chauve-souris musaraigne, *vespertilio soricinus*. Le Brésil a les deux espèces de paresseux, l'aï et l'unau, *bradypus tridactylus* et *didactylus*. C'est pro-

(1) *Bauhin*, pin. 403

(2) *Mundubi*, chez Marcgrav, lib. I, ch. 17.

(3) *Azara*, Quadrupèdes du Paraguay, tome II, page 200 de l'original.

blablement à tort que Linné indique la dernière espèce comme se trouvant aux Indes ou à Ceylan ; nous croyons, avec Buffon, que ces animaux sont particuliers au Mexique et à l'Amérique méridionale, et que Linné et les autres ont été induits en erreur par Séba (1).

On trouve aussi au Brésil des fourmil liers de tatous comme dans les autres parties de l'Amérique. La marmose, *didelphis murina*, les *cavia paca* et *aperea* sont aussi particuliers au Brésil et à la Guyane, ainsi que le *sciurus æstuans*, qui porte le nom distinctif d'écureuil du Brésil, le tapeti, *lepus brasiliensis*, n'a point de queue, et doit entrer dans le genre des lagomjo de M. Cuvier. Il serait possible de pousser plus loin cette liste, mais on risquerait de faire des erreurs.

Les oiseaux du Brésil sont peut-être ceux qui se distinguent le plus par l'éclat des couleurs dont la nature à revêti leur plumage. *Pernetty* assure cependant que la couleur rouge de quelques perroquets est dû à des opérations artificielles. Lorsque cet oiseau est fort jeune, et n'a presque encore que les tuyaux des plumes sortis après le duvet, on les lui arrache en différens endroits, et aussitôt on insère à la place une espèce de poison en liqueur : les plumes qui succèdent aux tuyaux deviennent alors jaunes ou rouges, au lieu de vertes qu'elles auraient été naturellement. Sur cent de ces oiseaux à qui l'on fait cette opération, à peine y en a-t-il cinq ou six qui n'y perdent pas la vie.

Le *Toucan (Anser-Américanus)*, est poursuivi à cause de ses belles plumes, qui sont en partie couleur de citron, en partie rouge incarnat, et en partie noires par bandes transversales d'une aîle à l'autre.

Un des plus jolis oiseaux du Brésil est celui qu'on nomme dans le pays *Guranthé Engera* Il est de la grandeur d'un serin de Canarie; il a les aîles le dos, le col et la queue bleus, quelques taches blanches au milieu des grandes plumes des aîles et à celles de la queue; ce qui le fait ressembler au chardonneret; depuis le dessous du bec en suivant la poitrine, jusqu'au dessous de la queue, toutes les plumes sont d'un beau jaune doré vif, éclatant; son

(1) *Buffon*, édit. in-12., tome II, page 89.

visage est variée comme celui du serin, et il imite le chant des autres oiseaux. Il y en a de plusieurs espèces, les Brasiliens le nomment aussi *Teitei.*

Divisions Politiques et autres.

Cette partie essentielle de la géographie du Brésil est resté inconnue à tous les géographes. Nous allons la développer d'après les notes de M. *Corréa da Serra.* Le Brésil est divisé en neuf *grands gouvernemens* indépendans les uns des autres, mais dont celui de Rio-Janeïro, est réputé le premier, et porte le titre de *vice-royauté.* Pour la defense du pays seulement, le vice-roi peut exercer une certaine autorité sur les autres. L'accroissement de la population et de la culture a occasionné la crëation de *dix autres gouvernemens du second ordre*, qui ont chacun leur degré de subordination à quelqu'un des grands gouvernemens; quelques uns mêmes où la population s'est fort augmentée, ont été dernièrement déclarés indépendans dans le civil et le militaire, nous les marquerons ci-dessous. Voici le tableau :

Gouvernemens du premier ordre.

Rio-Janeïro..... avec titre de vice-royauté.
Para..... sur l'Amazone.
Maranhao..... } sur la côte orientale.
Pernambuco..... }
Bahia..... }
San-Paulo..... } dans l'intérieur.
Mattogrosso..... }
Goyaz..... }
Minas-Geraes..... }

Gouvernemens du second ordre.

Rio-Grande..... } subordonnés à Rio-Janeïro.
Sainte-Catherine..... }
Espirito-Santo..... } à Bahia.
Sergipe..... }
Seara..... } à Pernambuco (indépendans au civil
Paraïba..... } et au militaire).
Piauhy..... à Maranhao.
Rio-Negro..... }
Macapa..... } à Parà.
Rio-Grande do Norte.. }

Quant à l'église, toutes les dîmes du Brésil appartiennent au roi, par plusieurs bulles de papes. Le souverain paie les évêques, chapitres et curés. L'archevêque a six mille cruzades (15,000 francs), les évêques ont quatre mille cruzades (10,000 francs), les curés deux cens mille reis (1,250 francs). Il y a un archevêque primat du Brésil a *Bahia*, et six évêques, *Belem* dans le Para, *Maranhao*, *Olinda* dans Pernambuco. *Rio-Janeïro*, *Saint-Paulo*, *Mariana* dans Minas-Geraes. Il y a outre celà deux diocèses sans chapitre, que l'on appelle *Prelacias*, administrées par les évêques impartibus, qui sont Goyazes et Cuyabà. Les curés ne sont pas très-nombreux, mais leur petit nombre est suppléé par une foule de succursales entretenues par les particuliers.

Pour ce qui regarde la justice, il y a deux cours souveraines (*Relaçoès*), l'une à Bahia, l'autre à Rio-Janeïro. Parà Maranhao, Pernambuco, Goyazes, Bahia, sont du ressort de la première; Rio-Janeïro, Minas-Geraes, Matogrosso, Saint-Paulo, du ressort de la seconde. La cour de Bahia était composée, en 1803, d'un chancelier et treize conseillers, celle de Rio-Janeïro à la même époque était composée d'un chancelier et onze conseillers. Les gouverneurs de Bahia et Rio-Janeïro en sont présidens nés.

Le Brésil est outre celà divisé en *comarcas*, comme le Portugal, dans chacune desquelles il y a un *ouvidor*, juge en seconde instance, duquel on appelle aux cours souveraines. Ces comarcas sont vingt-quatre.

Alagoas.	*Matogrosso.*	*Rio-Janeïro.*
Bahia.	*Parà.*	*Rio-Negro.*
Ceará.	*Paraiba.*	*Sabara.*
Espirito-Santo.	*Pernagua.*	*Sainte-Catherine.*
Goyazes.	*Pernambuco.*	*San-Paulo.*
Jacobina.	*Piauhy.*	*Serro do Frio.*
Ilheos.	*Portoseguro.*	*Sergipe del Rey.*
Maranhao.	*Rio dos Mortes.*	*Villarica.*

Population.

Les évêques et curés du Brésil sont obligés d'envoyer, a des périodes fixes, le dénombrement des habitans de leurs diocèses et paroises au tribunal de *conciencia* à Lisbonne. A la fin du règne du roi Joseph, vers 1776, leurs

listes donnaient environ un million et demi, dont environ les deux tiers étaient des quatre gouvernemens de Minas, Bahia, Rio-Janeïro, Saint-Paulo. Ces écclésiastiques ne comptent dans leurs dénombremens que les personnes qui sont en âge de communier, desquelles ils retirent tout les ans à Pâques une petite rétribution; ceux qui sont au-dessous de l'âge d'environ dix ans ne sont pas par conséquent compris dans leurs listes. Si l'on suppose (ce qui est loin de l'exagération), que celles-ci composent le cinquième de toute la population, il en résultera que les habitans du Brésil à l'époque citée, étaient entre dix-huit et dix-neuf cent mille de toutes les races et couleurs. Il n'est pas aisé de savoir l'augmentation que ce nombre aura subie dans les trente années qui sont écoulées depuis, car, durant cette période, l'émigration des Portugais n'a pas été encouragée, quoiqu'elle continue, mais l'introduction et le mariage des esclaves ont été favorisés, et la réduction et civilisation des indiens a continué avec vigueur. Il y a environ six ans Dom Rodrigue de Sausa, alors ministre des colonies, en fit faire un dénombrement très-detaillé par le concours des autorités civiles et ecclésiastiques, mais ce census n'a pas été publié. Nous croyons que la population du Brésil monte à près de trois millions, dont la cinquième partie de race pure portugaise, le reste composé de nègres, mulâtres, indiens, et de races métives.

Villes et endroits remarquables.

Rio-Janeïro. — Ce gouvernement comprend la capitale du même nom. Cette ville est située par 45 deg. 8 m. 30 sec. long. ouest de Paris, et 22 deg. 54 min. 13 sec. lat. sud. La forteresse, batie sur une langue de terre, s'appelle *Saint-Sébastien*, nom que plusieurs auteurs rendent commun à toute la ville.

Il paraît plus exact de regarder le nom de *Rio-Janeïro* comme particulier à la ville basse et moyenne, qui ne sont pas fortifiées. « Les collines et les rochers sont à une » grande distance couvertes de maisons, de couvens et d'é- » glises. (1) ».

(1) *Staunton*, Voyage du lord Macartney, tome I, page 175.

Le port est vaste et excellent ; il est défendu par le château de *Santa-Cruz*, bâti sur un rocher de granit. L'entrée du golfe qui forme le port est reserrée par plusieurs îles et rochers ; tous ceux-ci sont d'un granit blanc, rouge ou bleu foncé ; les derniers ont la contexture plus serrée. Les magasins et les chantiers sont établis sur quelques îles voisines de la ville. Dans la forteresse résidait autrefois le *vice-roi* du Brésil, aujourd'hui le gouverneur-général de la partie méridionale. Les rues sont en général droites et bien pavées. Parmi les édifices on distingue le ci-devant collège des Jésuites. L'eau est conduite dans la ville par un magnifique aqueduc. Les boutiques parurent très-belles à M. Stauton, « parce qu'elles étaient remplies de marchandises anglaises, des velours de Manchester, etc. » — Il y a des manufactures de sucre, de rhum et de cochenille. Les habitans sont au nombre de 60,000.

La province de *Rio-Grande* produit beaucoup de vaches, des chevaux, du froment et du chanvre. L'abondance de ces productions indispensables, rend cette province la plus riche de toutes, mais sa rivière ne permet pas une forte navigation, à cause de ses bas fonds.

Portalègre, capitale de Rio-Grande, a environ 6,000 habitans.

La province *Santa-Catarina*, sert de débouché aux productions de celle de *Rio-Grande*, non-seulement à cause de sa proximité, mais particulièrement par son excellent port, qui après celui de *Rio-Janeïro* est le meilleur entrepôt du Brésil.

Bahia. — Dans ce gouvernement nous trouvons la seconde ville de tout le Brésil.

San-Salvador de la Bahia, qu'on nomme simplement aussi *Bahia*; cette ville, bien fortifiée, est pourvue d'un bon port, a 40,000 habitans. Il y a un siége archi-épiscopal, et une cathédrale magnifique ; on y fait un grand commerce, et, selon un voyageur moderne, de peu d'autorité il est vrai, cette ville est la plus opulente du Brésil. Il y a un très-bel hôtel du gouvernement (1).

Espiritu-Santo, située dans une contrée fertile, a un port sur l'Atlantique.

(1) Voyage de *Thomas Lindley*.

Porto-Séguro, est bâtie sur le sommet d'un rocher, à l'embouchure d'une rivière. Elle est ainsi nommée à cause de l'excellence de son port.

Sérégippe, ville et port de mer. Elle a entre 8 ou 9,000 habitans..

Fernambuco ou *Pernambuco*. — Dans ce grand gouvernement sont les trois villes suivantes :

Olinda di Fernambuco. Il n'est pas vrai que le nom d'*Olinda* lui ait été donné par les Hollandais, qui s'y établirent en 1630. C'est le siége d'un évêque, et le centre d'un grand commerce. Les habitans sont au nombre de 20,000; ainsi c'est la troisième ville du Brésil.

Paraiba, chef-lieu d'un gouvernement du second ordre. Les Hollandais la nommèrent *Frédéricstad*. L'entrée de la baie qui lui sert de rade est difficile. La contrée est riche en bois de teinture, et l'on dit qu'il y a des mines d'argent dans un endroit nommé Tayciba.

Céara, petite ville. On trouve du crystal de roche dans les environs.

Maranhao. — Les villes de ce gouvernement nous sont peu connues.

Saint-Louis de Maragnan, fondée par des Français en 1612, a bientôt passé sous la domination portugaise. C'est le siège d'un évêque. Elle est située dans une île, et pourvue d'un port. Elle a entre 12 et 15 mille habitans.

Para. — La capitale, du même nom, est située sur le fleuve de Tarautine, qui n'est point un bras de l'Amazone, quoi qu'on en dise. Cette ville, siége d'un gouverneur, a entre 10 et 12,000 habitans.

Mattogrosso. — On ne sait rien de nouveau sur le chef-lieu, qui s'appelle *Villa-Bella*, et qui n'est qu'un petit endroit.

Goyaz. — La capitale s'appelle *Villa-Boa*, elle n'est pas considérable.

Minas-Geraes. — La capitale s'appelle *Villa-Rica* sur les cartes, mais son véritable nom et *Mariana*; elle est considérable, et a 12 à 15,000 ames.

Saint-Paul. — La capitale, du même nom, est une des villes les plus remarquables du Brésil, soit par sa

situation dans une contrée fertile en fruits d'Europe, soit par le caractère primitif de ses habitans; qui, par leurs mœurs sauvages, et leur esprit entreprenant, ressemblaient aux *First-Settlers* des Etats-Unis. On les appellait *Mamelouks*.

Santos, qui est le port de Saint-Paul, a entre 6 et 7,000 habitans.

Mœurs des Indiens.

Etat actuel de quelques unes de ces nations.

Le fameux système sur l'influence des climats se trouve fortement compromis par les faits que l'Amérique méridionale offre à notre attention. Un peuple doux et faible habitait parmi les froides montagnes du Pérou. Un peuple féroce et intraitable errait sous le soleil brûlant du Brésil.

En examinant l'histoire des Indiens sous la zône torride, on trouvera (je ne parle ici que de ces sauvages qui ont conservé leur caractère primitif) que, malgré la grande inégalité des armes, ils ne reculèrent jamais. Jamais ils ne se sont laissés vaincre par un ennemi faible et sans courage (1); il n'était aisé de remporter sur eux des victoires que parce qu'ils n'avaient aucune connaissance d'une manière de faire la guerre, qui leur était tout-à-fait nouvelle, et par la discorde qu'on savait semer parmi eux.

« La conquête de la province de St.-Vincent dans le » Brésil, dit un auteur portugais, nous la devons au seul fa- » meux *Tebireza* (2), celle de Baja, au vaillant *Tœbira* (3), » celle de Fernambouc, au courageux *Stagiba* (dont » le nom, en langue indienne, signifie bras de fer) et » au grand *Piragiba*, qui fut récompensé de son zèle à dé- » fendre les Portugais par un habit et une tente de Jésus (4). » La conquête de Parà et Marahao est due aux fameux » *Tomagia* (5) et à d'autres qui servaient dans l'armée

(1) *Jo. Stadius*, Hist. Brasil, part. I, chap. 19 et 42. *Lery*, Hist. navig. in Brasil, chap. 13.

(2) *Vasconcellos*, Hist. du Brésil, liv. III, pages 101 à 357.

(3) *Ibid*, liv. I, pages 101 et 102.

(4) *Ibid*, liv. I, n°. 103.

(5) *Berrid*, Annaès histor. do Estado do Maranhao, liv. VI, n°. 534.

» des Portugais contre les Hollandais, et aussi à l'invin-
» cible *Camarao*, qui s'est immortalisé à la reprise de
» Fernambouc dans la guerre contre les Hollandais (1) ».

Les Indiens du Brésil estiment principalement la force du corps et la férocité; c'est là leur point d'honneur, c'est là l'idole qu'ils révèrent avec un culte religieux; au moment même d'être égorgés et dévorés par leurs ennemis, ils les insultent et leur expriment leur mépris par des propos injurieux; ils cherchent à prouver par ces bravades qu'on peut bien leur ôter la vie, mais non pas leur courage et leur vaillance. Ils meurent en héros (2).

Lery et ses compagnons, tous nés sous la zône tempérée, n'étaient pas même capables de tendre un arc des indiens de Tomoy, habitans de la zône torride, dans les environs de *Rio-Janeïro*. Lery convient même qu'il était obligé d'employer toutes ses forces pour tendre un arc destiné à un enfant de dix ans (3).

Les habitans des contrées *d'Ouctacaze*, une des provinces les plus riches et les plus fertiles du gouvernement de Rio-Janeïro, sont si vaillans, qu'ils préfèrent la mort à la honte d'être vaincus. Il leur est impossible de vivre un seul moment dans l'esclavage; aucune nation Brésilienne, ni même Europeenne ne peut se venter de les avoir vaincus (4). Ils vivent encore aujourd'hui dans la liberté et l'indépendance.

L'évêque *d'Aacunha de Coutinho* donne sur l'état actuel des Ouctacaze les renseignemens suivans, qui nous ont paru mériter d'être cités textuellement.

« Les indiens d'*Ouctacaze* ont sans doute quelques
» défauts, comme tous les peuples du Brésil, mais en re-
» vanche ils ont des vertus qui peuvent servir de mo-

---

(1) *Rafael de Jésus Castriot Lusitan*, part. I, liv. III, n°. 12, 53, 54, 122, 123, 127. *Pitta*, America portug., liv. V, n°. 94, 95.

(2) *Stadius*, part. II, ch. 29. *Lery*, ch. 14.

(3) *Lery*, ch. 13.

(4) *Vasconcellos*, liv. I. *Das noticias antecedent das coizas do Brasil*, n°. 49. On pourrait nommer les contrées d'*Ouctacaze*, à cause de leur magnificence et de leur fertilité, *les Champs-Elisées*.

» dèles à tous les peuples policés. Ils se distinguent particu-
» lièrement par l'amour qu'ils se vouent entr'eux, ainsi
» qu'aux étrangers leurs amis. Toutes leurs possessions sont
» en commun : ils se montrent extrêmement reconnaissans
» et fidelles envers leurs bienfaiteurs, pour lesquels ils font
» souvent le sacrifice de leur vie. J'ai fréquenté assez long-
» tems les indiens d'*Ouctacaze*, je les connais assez, ainsi
» que leur fidèlité, dont ils n'ont cessé de donner des
» preuves à ma famille, pour affirmer ce que j'avance d'a-
» près ma propre expérience.

» Cette nation, autrefois l'ennemie implacable des Por-
» tugais et de tous les autres peuples de l'Europe et du
» Brésil (1), conserve encore à présent son indépendance
» entière, quoique dans un état d'amitié parfaite avec ses
» voisins, les habitans des provinces *Campos dos Ouctacazes*
» et *Minas-Geraes*. Les procédés doux et bienveillans, et
» la fidélité de mes ancêtres envers eux, ont opéré cette ré-
» conciliation admirable que la force des armes n'avait jamais
» pu produire ; je possède encore les documens et les
» traités qui ont été faits sous mes yeux pour cette al-
» liance.

» *Domingos Alvares Pesanha*, mon grand-père mater-
» nel, et gouverneur de cette province des *Ouctacazes*,
» est parvenu à gagner ce peuple invincible par des bien-
» faits et des priviléges qu'il n'a cessé de lui accorder,
» et particulièrement par sa conduite affable et pleine d'at-
» tentions.

» A peine avait-il serré les nœuds de cette alliance amicale,
» qu'il leur accorda, pour se les attacher davantage, et
» les engager à un commerce plus intime avec les Por-
» tugais, des habitations à *Santa Cruz*, sur la rive orien-
» tale de la rivière *Paraïba do Sul*, éloignée de trois lieues
» de la ville de *San-Salvador*, et y fit construire un bâti-
» ment spacieux arrangé à leur goût, et situé près de
» l'eau, pour se conformer à leur usage de se baigner matin
» et soir.

» Ce bâtiment, qui leur sert actuellement de magasin,
» est toujours rempli d'étrangers qui viennent de par-delà

(1) *Lery*, chap. 5.

» les montagnes pour commercer avec les habitans de cette » province. Les objets de leur commerce, qui n'est qu'un » simple échange de marchandises, consistent principale- » ment en cire et en miel, dont il y a ici grande abon- » dance, en oiseaux et en quadrupèdes des forêts, et par- » ticulièrement en une espèce d'argile ou terre glaise dont » ils font une vaisselle très-forte, et qui résiste au feu le » plus violent (1). S'ils n'ont pas assez de marchandises » pour les échanger contre des sabres, des outils, du » sel, etc. etc., ils abattent des arbres, travail pour lequel ils » ont une adresse particulière.

» Chacun d'eux travaille précisément autant qu'il est » nécessaire pour troquer une marchandise desirée, deux » ou trois jours, par exemple, si l'ouvrage qu'il peut ter- » miner pendant ce tems est suffisant pour troquer un sabre » dont il a besoin, ou un autre outil, ou du fer, métal » le plus précieux de tous pour les Indiens; quant aux » habits il n'en a aucun besoin.

» En fesant quelque marché, les Indiens montrent tou- » jours une certaine méfiance, quoiqu'on fasse paraître la » plus stricte probité; de sorte qu'il ne concluent jamais » aucun engagement de quelqu'importance sans l'avis de » leurs bienfaiteurs ou de leurs fils, qui en ont toujours » agi avec eux de la même manière; ils leur donnent si » fréquemment des preuves de leur reconnaissance, qu'ils » peuvent servir de modèles de cette vertu.

» A peine les indiens d'*Ouctacaze* eurent ils vaincus la » nation *Coropoque* ou *Coropée*, qu'ils la nommèrent membre » de leur propre Etat, de manière qu'ils ne forment ac- » tuellement qu'une nation comprise sous le nom de *Cor-* » *tados*, ou les Tondus (2). Ils habitent un pays spacieux » de deux cents lieues, qui s'étend depuis les plaines d'*Ouc-* » *tacaze*, le long de la rive septentrionale de la rivière

---

(1) Pour s'assurer de la finesse de cette argile, et savoir si elle n'est pas mêlée avec du sable ou d'autres parties hétérogènes, les Indiens ne se contentent pas de la manier avec les doigts, ils la mettent encore entre leurs dents, pour s'assurer si elle est aussi molle et aussi tendre que la cire.

(2) A cause de leur usage de tondre les cheveux entièrement, du verbe portugais *Cortar*, qui signifie couper ou tondre.

» eurent encore une fois recours au même gouverneur ; » mais malgré l'assistance qu'il leur prêta, il leur fut impos- » sible de les chasser ; mais à peine les Indiens d'*Ouctacaze* furent-ils appelés par leur gouverneur, le père *Angelo*, » pour aller défendre leurs amis et alliés, qu'ils fondi- » rent sur les *Botocudos* et *Gameles* avec une telle fureur, » qu'ils les forcèrent à la retraite jusqu'aux pays des Ama- » zones ; depuis ils n'ont plus inquiété ces peuples.

» Les mêmes *Botocudos* et *Gameles* furent les hérauts » de la gloire et du nom de ce bienfaiteur de leurs vain- » queurs ; cette gloire retentissait de bouche en bouche » jusqu'aux rives du Meari, dans les environs du Maranhao, » où cet événement est encore gravé dans leur mémoire. Il » sera comme un monument éternel de la fidélité et de la » reconnaissance des indiens d'*Ouctacaze*, qui conservent » le souvenir de leurs bienfaiteurs, même dans les con- » trées les plus éloignées et au milieu de leurs ennemis.

» Cette nation belliqueuse est pour ses voisins, les ha- » bitans des provinces *do Campos dos Outracazes* et *Minaes-* » *Geraes*, un rempart impénétrable. Les habitans de ses » pays sont assurés et sans crainte des attaques des autres » peuples ennemis du Brésil, car ils peuvent se reposer » tranquillement et sans inquiétude sur la protection des » invincibles *Ouctacazes*, nos amis vaillans et nos alliés ».

Parmi les autres peuples du Brésil, les *Topinanbouc* étaient un des plus puissans ; ils s'étendent le long de la rivière de Tocantin. Les *Tapuyes* demeurent dans l'intérieur du gouvernement de Maranhao et jusques vers Goyaz. Sur l'Amazône on trouve les *Pauxis*, les *Urubaquis*, les *Aycuaris*, les *Yomanais* et une foule d'autres dont il serait fastidieux d'énumérer les noms. Les *Cuyabas* et les *Guyazas* occupent les parties centrales de la chaîne de Matogrosso. La langue des Guarancius est très répandue dans le gouvernement de Saint-Paul.

Dom *Pernetty* dit qu'il a appris beaucoup, du *Premier Président du Conseil Souverain* de Rio-Janeïro, des détails très-authentiques sur les mœurs des Brasiliens (1). Mais ces détails sont littéralement tiré de *Léry* et de *Marcgrav*

(1) Voyage aux îles Malouines, tome I, page 224.

ou plutôt de *Luët*. Ces détails peuvent donc être surannés, nous n'en citerons qu'une partie, et nous les citerons sur la foi de Lery plutôt que sur celle de *Dom Pernetty* et de son premier président.

Lery prétend que les Brasiliens ne connaissent aucune divinité; « ils n'adorent rien, dit-il, et leur langue n'a pas » même de terme qui exprime le nom ou l'idée d'un Dieu. » Dans leurs fables on ne trouve rien qui ait du rapport » à leur origine ou à la création du monde. Ils ont seu- » lement quelque histoire qui semble rappeler l'idée d'un » déluge qui fit périr tout le genre humain, à la réserve » d'un frère et d'une sœur qui repeuplèrent la terre. Ils » attachent quelques idees de puissance au tonnerre, qu'ils » nomment *Tupan*, puisqu'ils le craignent, et croient tenir » de lui la science de l'agriculture. Il ne leur entre pas » dans l'esprit que cette vie puisse être suivie d'une autre, et » ils n'ont point de termes qui expriment le paradis ni » l'enfer. Il semble cependant qu'ils pensent qu'il reste quel- » que chose d'eux après leur mort, car on leur entend » dire que plusieurs d'entre eux ont été changés en *Gé-* » *nies* ou *Démons* qui se réjouissent, et s'amusent à danser » dans des campagnes charmantes, et plantées de toutes » sortes d'arbres ».

Que de contradictions dans ce récit! Accordez, si vous le pouvez, cette idée confuse de l'immortalité de l'âme, et cette espèce d'intelligence suprême donnée au tonnerre, avec un athéïsme parfait. Il n'y a point de peuple d'athées.

Les Brasiliens sont très-humains, sur-tout envers les étrangers, qu'ils accueillent avec beaucoup de distinction; en voici le detail :

Si l'on doit aller plus d'une fois à la même habitation ou village, il faut aller loger chez le *Moussacat* ou père de famille, parce que celui auquel on s'est adressé d'abord, s'offenserait beaucoup de ce qu'on le quittât pour aller la seconde fois chez un autre : ils sont tous jaloux des droits exclusifs de l'hospitalité.

Dès que le voyageur s'est présenté à la porte, le Moussacat vous presse de vous asseoir dans un *hamac* ou lit de coton suspendu en l'air, dans lequel on laisse le voyageur quelque tems sans lui dire un mot : c'est pour avoir le

tems d'assembler les femmes qui viennent s'accroupir à terre autour du lit, les deux mains sur leurs yeux.

L'attendrissement les saisit; elles laissent couler quelques larmes de joie, et, toujours en pleurant, elles adressent mille complimens flatteurs à leur hôte. « Que tu ès bon ! » Que tu ès vaillant! Que nous t'avons d'obligation! Que » tu a pris de peine à venir! Que tu ès beau! Que tu nous, » fais de plaisir d'être venu nous voir »! et autres exclamations semblables. Si l'etranger veut donner bonne opinion de lui, il doit répondre par des marques d'attendrissement. Léry assure qu'il a vu des Français vraiment attendris, et pleurer (1). Mais il conseille à ceux qui n'ont pas le cœur si susceptible de cette impression, de jetter, ou feindre de jetter quelques soupirs.

Après cette première salutation, le Moussacat, qui s'était retiré dans un coin de la cabane, affectant de faire une flèche, ou quelqu'autre ouvrage, comme s'il ne prenait pas garde à ce qui se passe, s'approche du lit, demande à l'hôte comment il se porte, reçoit sa réponse, et l'interroge sur le sujet qui l'amène. On doit satisfaire à toutes ces questions lorsqu'on sait la langue. Alors, si l'on est arrivé à pied, il fait apporter de l'eau, dont ses femmes lavent les pieds les jambes du *Mair :* c'est le nom qu'ils donnent aux Européens. Ensuite il s'informe si l'on a besoin de boire et de manger. Si l'on répond que l'on désire l'un et l'autre, il fait servir sur-le-champ tout ce qu'il a de venaison, de volaille, de poisson et d'autres mets, avec les breuvrages du pays.

Veut-on passer la nuit dans le même lieu ? non-seulement le Moussacat fait tendre un bel *inis* (hamac) blanc; mais, quoiqu'il fasse toujours chaud au Brésil, il prend le prétexte de l'humidité de la nuit pour faire allumer autour de l'inis trois ou quatre petits feux, qui sont entretenus pendant le sommeil du *Mair*, avec une sorte de petit éventail, nommé *tatapecoun*, qui ressemble beaucoup à nos écrans.

---

(1) Voilà une des causes qui ont fait préférer les Français par tous les peuples sauvages du Nouveau-Monde.

Le soir, dit Léry, pour ne rien souffrir de nuisible au repos de l'hôte, on fait éloigner tous les enfans.

Enfin le Moussacat se présente au réveil, vient vous demander si vous avez bien dormi, et des nouvelles de votre santé. Lors même que vous répondez d'un air satisfait, il vous dit: « Reposez-vous encore, mon enfant, vous » en avez besoin; car je vis bien hier au soir que vous étiez » fatigué ». C'est l'usage parmi les Européens de leur faire, dans ces occasions, quelques présens; et l'on ne doit jamais marcher sans avoir de quoi leur en faire. On se munit donc de quelques petites marchandises, telles que des couteaux, des ciseaux, des petites pincettes à tirer le poil, (ils sont dans l'usage, hommes et femmes, de s'arracher le poil de toutes les parties du corps, les sourcils seuls exceptés), des peignes, de petits miroirs, des brasselets, de petits grains et des boutons de verre, enfin des hameçons pour la pêche.

Ennemis barbares jusqu'à l'antropophagie (1), les Brasiliens sont amis tendres et affectueux. Dans leurs maladies ils se traitent mutuellement avec des attentions et des égards si humains, que s'il est question d'une plaie, le voisin se présente aussi-tôt pour succer celle du malade, et tous les offices de l'amitié sont rendus avec le même zèle.

---

(1) D'*Andrada* et de *Camerda* l'assurent quant aux Bouticotes, *Blumenbach*, de Unit. g. h.

FIN DE L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

GEOGARPHIE

DE LA

GÉOGRAPHIE ANCIENNE,

OU

DU MONDE CONNU DES ANCIENS.

DE LA

GÉOGRAPHIE ANCIENNE,

OU

DU MONDE CONNU DES ANCIENS.

Par EDME MENTELLE.

On nomme communément Géographie *ancienne* les descriptions que nous ont laissées les anciens des parties de la terre qui leur étaient connues. Je comprends sous ce nom quelques écrivains orientaux, à la tête desquels est Moyse, et les écrivains grecs et latins. Il en est peu qui se soient occupés exclusivement de géographie ; la plupart sont des historiens dont j'emprunterai souvent des traits propres à rendre plus intéressant ce que je dirai des peuples, des pays, des villes, etc.

Et comme cette article est particulièrement destiné à ceux qui peuvent en même tems accompagner leurs lectures de l'inspection des cartes de l'atlas, je vais supposer le lecteur en face de celle qui a pour titre *orbis veteribus notus*, ou le *monde connu des anciens*, pour en faire la description.

Les premiers élémens de la Géographie nous apprennent que l'ancien continent, le seul que connussent les Grecs et les Romains, renferme trois parties, l'*Europe*, l'*Asie* et l'*Afrique* ; mais, ceux dont les ouvrages nous sont parvenus, ne connaissaient pas, à beaucoup près, même ces parties dans leur totalité. Pendant long-tems les Grecs et les Latins ne connurent guères assez exactement que les parties *méridionales* de l'Europe, les parties *occidentales* de

l'Asie et les parties *septentrionales* de l'Afrique. Tout ce qui se trouvait dans le vaste continent qui renferme ces trois parties, au-delà du 55°. deg. de lat. vers le nord, et au sud en-deça du 15°., n'était guère que soupçonné, et même on ne connut les pays voisins de ces limites qu'au tems des empereurs. J'ajoute que ce ne fut que dans la partie méridionale de l'Asie que l'on désigna des peuples et des lieux, vers le 100°. deg. du merid. de Paris ; car toute la partie du nord et du nord-est, comprise sous le nom de Scythie, était entièrement ignorée. Cette expression, au reste, n'est applicable qu'aux peuples dont les écrivains nous sont connus, car il est plus que probable que d'autres empires, d'autres peuples instruits avaient précédés ceux dont l'histoire est parvenue jusqu'à nous. M. Gosselin, membre de l'Institut, dans sa *Géographie des Grecs* analysée, en a donné particulièrement des preuves irréfragables, outre ce qu'en avait dit le savant et malheureux Bailly. Mais je n'entrerai pas ici dans ces discussions, et je me renferme dans les bornes que me présente la carte que j'ai déjà citée, en commençant par l'Asie.

ASIE.

L'Asie est sans contredit la partie du monde la plus anciennement connue : on peut croire aussi que la partie qui est au nord de l'Inde a été la première habitée. Quoi qu'il en soit, je prendrai ici l'Inde pour point de départ.

INDE.

L'Inde, dit M. Danville, est traversée par deux grandes chaînes de montagnes. Du couchant, en allant vers le nord, elles étaient nommées *Paropamisus* ; et plus au nord, *Emodus*. Mais comme le mont Caucase avait acquit chez les Grecs une grande célébrité par plusieurs fables, les historiens d'Alexandre nommèrent aussi Caucase les montagnes que je viens d'indiquer. L'*Imaüs* formait de plus une branche qui, s'étendant un peu au nord, séparait la Scythie en Scythie *en-deça* et Scythie *au-delà* de l'Imaüs. (Scythia *intrà*, Scythia *extrà* Imaüm).

Les deux principaux fleuves de l'Inde étaient l'*Indus* à l'ouest, le Ganges (*Ganges*) plus à l'est; ce dernier séparait l'Inde en Inde en deça et Inde au-delà du Ganges. (*India intrà Gangem*, *India extrà Gangem*); cette division est encore admise dans la Géographie moderne.

Inde en-deça du Ganges.

Les Grecs ne connaissaient guères l'Inde que par des réçits fabuleux ou par leurs relations avec les Perses, lorsqu'à la suite d'Alexandre ils parvinrent sur les bords de l'Indus qu'ils traversèrent. Ils ne passèrent pas au-delà du pays que l'on nomme le *Penj-ab* ou les cinq fleuves; c'est-là qu'ils trouvèrent l'Hyphase (actuellement *Beyâh*), le *Zardrus* ou *Zarunga* (actuellement *Setlige*), l'Hydaspes (*Djalem*), l'Acesines (*Tchênâb*), l'Hydraotès (Raoicy); c'est-là qu'Alexandre défit Porus, fit alliance avec Taxile, prit la ville des Oxydraques et bâtit une ville. Pour reconnaître les côtes du pays qu'il venait de conquérir, le héros grec fit partir Néarque avec une petite flotte qui descendit l'Indus, entra dans le golfe Persique, et rentra dans la Perse par l'Euphrate. Après la mort d'Alexandre, un de ses généraux, Séleucus Nicator, pénétra jusqu'au Ganges; ce fut alors que l'on connut *Palibothra*, dont les ruines se voient encore près d'Alla-Abâd, au confluent de la Djemnah et du Ganges.

Ptolémée, qui écrivait dans le 2e. siècle de l'ère vulg., donne une nomenclature fort étendue sur l'Inde, soit des peuples, soit des villes; mais elle ne présenterait ici aucun intérêt. Je remarquerai seulement que la côte des Angrias, au sud de Bombey et de Surate, portait, dès le tems du géographe grec, le nom de côte des Pirates; que le cap Comorin était nommé *Comaria promontorium*.

On croit communément que l'île actuelle de Ceylan est celle que les anciens ont nommée *Taprobane*. Cependant M. Gosselin, membre de l'Institut, a presque démontré que pendant assez long-tems les Grecs ayant cru que la côte de l'Inde, depuis le golfe de Cambaye, courait à l'est, ont supposé que la côte de la presqu'île qui s'avance au sud-est était celle d'une île qu'ils désignèrent par le nom de Taprobane; de-là l'extrême étendue qu'ils donnent à cette île supposée.

Indiens.

Solin dit que de son tems on comptait jusqu'à 5,000 villes et plus de 9,000 peuples différens dans l'Inde : il dit aussi qu'il y a chaque année deux étés et deux récoltes.

Les Indiens méridionaux ont la couleur des Ethiopiens, et leur ressemblent, à la réserve des cheveux qu'ils n'ont pas crêpus et laineux. Mais ceux qui habitent les bords de l'Indus sont de couleur olivâtre comme les Egyptiens.

Tous aiment le luxe, et donnent volontiers dans la vanité des parures. Ils portent des tuniques très-fines, et se chargent les bras, le cou, les jambes et la tête de bijoux d'or garnis de pierreries. Ils ne marchent pas dans les rues sans un parassol.

Au contraire, rien n'est plus simple que leur nourriture ; rarement boivent-ils du vin ; ils n'en usent guères que pour les sacrifices. Les Oxydraques prétendent être les descendans de Bacchus; ils cultivent la vigne en son honneur, célèbrent des fêtes en fesant la débauche. Les autres peuples ont beaucoup de ressemblance avec les Spartiates pour la frugalité. Ils ne se servent pas de monnaies ; tout leur commerce se fait par échange.

Les mariages se font du choix des époux. Il s'était introduit une horrible discorde parmi les femmes galantes, qui se délivraient de leurs maris par le poison ; afin d'y remédier, il fut ordonné que les femmes seraient jetées vivantes dans le bûcher avec le corps de leur époux.

Les Indiens abhorrent le larcin, et sont en général d'assez bonne foi. Ils n'exigent ni témoins, ni billets dans les contrats qu'ils font entr'eux, la parole suffit. Les juges n'ont aucune loi écrite, mais ils savent leur code et prononcent en conséqnence. La peine du talion est décernée dans les affaires criminelles.

Si l'on veut d'ailleurs savoir à-peu-près tout ce que les anciens ont dit des usages des Indiens, on le trouvera dans le vol. II, de la *Géogr. ancien. univers.*, par *Romain Joly*, pag. 320 et suiv.

Embouchures du Ganges.

Il s'en faut de beaucoup que les anciens eussent sur l'Inde

des connaissances aussi parfaites que celles des modernes. On en peut voir la preuve dans les excellens mémoires de M. Gosselin, membre de l'Institut. Je dirai simplement ici ; 1°. Que Ptolémée donne au Ganges *cinq* grandes embouchures, qui sont : les bouches de *Cambyses*, ... *magnum ostium*..... (ou riv. d'Hougli)... *Camberyche*,.... *Pseudostome*..... *Amtibole*..... *Tilograme*.

2°. La bouche Cambyse, actuellement le Ganges oriental, où se trouve Tchâtigan, était, selon Ptolémée, au 146°. deg. de longitude, à partir du cap *Sacré* (cap Saint-Vincent), en Ibérie ; au lieu que, d'après les observations des modernes, cette embouchure ne se trouve qu'à 99 deg. 23 min. 44 s., ce qui donne une différence de 46 deg. 37 min. 16 s.

Inde au-delà du Ganges.

Je préviens que sur la mappemonde on a suivi, pour cette partie de l'Inde, l'opinion de M. Danville, qui croyait que la presqu'île de Malaca répondait à la *Chersonèse d'or* de Ptolémée. Mais M. Gosselin, qui a si heureusement traité la Géographie ancienne depuis M. Danville, n'est pas de cette opinion ; et j'avoue que ces raisons m'ont convaincu. Voici comme ce savant s'exprime (1). « La fausse ressemblance de la Chersonèse d'or de Ptolémée avec la presqu'île de Malaca a séduit jusqu'à présent tout les géographes. Mais la recherche de cette péninsule, qui doit être liée avec les détails intermédiaires, et sur-tout avec la position de *Thinæ*, va prouver que les connaissances de l'école d'Alexandrie, au tems de Ptolémée, ne s'étendait pas encore au-delà de Tana-Serim.

» Après l'embouchure orientale du Ganges, confondue avec celle de la rivière de Megna, Ptolémée place le fleuve *Lataneda*, qui répond à la rivière de Morée ; *Baracura Emporium* n'est pas Chatigan, comme on l'a cru. Cette position se retrouve dans un lieu nommé Barracoun, situé entre la rivière de Morée et celle de Curmfullée : celle-ci doit être le *Tocasana* de Ptolémée. La ville de *Sambra* peut répondre à Santoli ; et les rivières Rajou et de Dombac représentent les fleuves *Sadus* et *Temala*.

(1) Géogr. des Grecs analysée, etc., tome I, page 138.

» Le promontoire *Temala*, (cap Botermango) est, dans Ptolémée, le commencement du *Sabaracus Sinus*. A la hauteur de Botermango la mer forme un golfe qui reçoit la rivière d'Aracan, comme le *Sabaracus* reçoit le *Besynga;* la rivière d'Aracan se reconnait encore pour être le *Besynga* par le nom de Béting que porte une petite île située à son embouchure.

» Au sud de ce golfe, une ville que l'on rencontre sous le nom de Barabon, répond à *Berabæ* : le petit cap qui vient après, et l'enfoncement de la côte où était située *Tacola*, se retrouvent dans la pointe de Négraïs, appellée aussi Négrailles par les marins.

» Ce qui caractérise le plus la Chersonèse d'or de Ptolémée est l'embouchure d'un grand fleuve qui vient s'y diviser en trois branches avant de se jeter à la mer, et dont les noms sont: *Chrysana*, *Palandas*, *Attabas*..... Il paraît que Ptolémée n'avait aucune connaissance de l'intérieur de cette contrée, puisqu'il ne détermine la position d'aucun lieu. Elle était habitée par un peuple de brigands, chez lequel on évitait de passer; et les Indiens que le commerce attirait chez les Sines suivaient une route tracée au nord de ce pays.

» Cette route rencontrait un fleuve considérable nommé *Daona*, que Ptolémée conduit jusqu'à la ville du même nom, qu'habitaient les *Daones*..... Nous pensons qu'il doit être le même que celui qui vient se rendre dans la Chersonèse d'or, et que c'est faute de l'avoir bien connu que Ptolémée en a interrompu le cours.

» Nous pensons de plus que ce fleuve *Daona* et celui de la Chersonèse d'or, joints ensemble, représentaient la rivière d'Ava, qui, en descendant du nord, vient former une grande presqu'île, dans laquelle elle se divise en trois bras principaux, orientés précisément comme les fleuves *Chrysana*, *Palandas*, et *Attabas*. La preuve que les deux fleuves de Ptolémée ne doivent en former qu'un seul, et ne peuvent se rapporter qu'à la rivière d'Ava, est la position de la ville *Daona* sur le fleuve de même nom, puisque cette ville existe encore sur la rivière d'Ava, actuellement l'*Irraouaddy*, et se nomme Dana-Plû.

» Il est donc difficile, conclut l'auteur, de ne pas reconnaître la Chersonèse d'or dans cette presqu'île entrecoupée par les bouches de la rivière d'Ava. L'extré-

mité, nommée aujourd'hui pointe de Bragu représente le *grand Promontoire* de Ptolémée, auprès duquel il place *Zabæ*».

Les Sines (*Sinæ*).

Quelques géographes modernes avaient cru devoir placer les Sines dans la partie méridionale de la Chine: une critique plus éclairée avait déjà démontré à M. Danville que les connaissances de Ptolémée n'avaient pu s'étendre si loin vers l'est. M. Gosselin, qui a donné une nouvelle explication de cette partie de la Géographie ancienne, le prouve très-bien, par la route que fesaient les navigateurs à cette époque pour parvenir de *Zabæ* à *Catigara*, principal entrepôt du pays des Sines. Or, il est dit dans Ptolémée *qu'ils dirigaient leurs routes vers le midi, et encore plus vers leur gauche.* De plus, Ptolémée place dans le pays des Sines un grand fleuve sous le nom de *Senus*, qui descendait du nord. Ce fleuve, selon M. Gosselin, est parfaitement représenté par la rivière de Tana-Serim. L'auteur grec dit que le *Senus* reçoit dans la partie méridionale de son cours le petit fleuve *Cotiaris*; et la rivière de Tana-Serim reçoit aussi une petite rivière dans une position pareille.

Comme c'est sur le *Cotiaris* que Ptolémée place l'ancienne ville de *Thinæ*, métropole du pays des Sines, M. Gosselin pense que cette ville est la même que Tana-Serim, dont le nom signifie peuplade de Tana..... Cette analogie entre les noms des deux villes est de plus confirmée par le nom du pays même où elles sont situées; car, ce que l'on nomme royaume de Siam ou Tsiam, comme disent les Malais, présente la même conformité avec le nom de Sines ou *Sinæ* que ces peuples portaient autrefois. M. Gosselin conclut ensuite que *Thinæ* ou Tana-Serim doit-être regardée comme étant l'ancienne capitale des Sines, et *Sinæ* ou Siam comme une ville, qui n'est devenue la capitale du pays que dans des siècles postérieurs à celui de Ptolémée.

Scythie et pays des Sères (*Scythia* et *Serica*).

Les anciens ont désigné par le nom de Scythie tout l'intérieur de l'Asie, nommé par les modernes Tartarie,

ou plus correctement Tatarie. Les anciens disaient des Scythes ce que nous pouvons dire de la plupart des nations Tatares. Les unes vivaient sous des tentes de feutres, d'autres sous des maisons de bois transportables; presque tous avaient de nombreux troupeaux, dont ils buvaient le lait. On trouve sur les Scythes, dans Hérodote, beaucoup de détails que je ne puis insérer ici.

Selon la plupart des auteurs, la Sérique des anciens répond à la Tatarie chinoise. Cette opinion, fondée seulement sur ce que les anciens la savaient très-éloignée, et aussi sur ce qu'ils ont quelquefois représenté ce pays comme étant montagneux et froid, a été combattue victorieusement par M. Gosselin. Il distingue très-bien les deux étoffes que les anciens désignaient par les noms de *Serica matéries* et de *Sericum*. La matière sérique est cette belle étoffe que nous nommons châles, et qui vient du Cachemir, pays situé au nord du Thibet, entouré de montagnes, et dans le centre duquel on trouve la ville de Séri-Nagar. Or, Nagar signifiant, dans les langues de l'Inde, *ville forte*, on voit que le nom par lui-même ne signifie que *ville forte des Sères*. Mais, comme on connaissait aussi une autre sorte d'étoffe, aussi rare, rapportée de même de l'Orient, on la croyait fabriquée au même pays. C'était le *Sericum* ou la soie. Mais cette soie, dont les Grecs n'ont connu la véritable origine qu'au tems de Justinien, venait d'un pays plus méridional, d'un pays qui appartenait à l'Inde, dans le Souba d'Aoud peut-être, où l'on retrouve encore un lieu appelé *Ser-Hend*.

N.B. Je vais me rapprocher, toujours en suivant les indications de la carte, des provinces orientales.

Massagètes. — Ce peuple, indiqué pour avoir habité à l'est du lac d'Aral, au nord de la Bactriane, fesait partie des nations Scythiques. Ils combattaient, selon Hérodote, à pied comme à cheval, maniaient la lance avec adresse, et tiraient parfaitement de l'arc... Ils ne semaient aucune sorte de graines, ne vivant que de lait et de la chair de leurs troupeaux.

L'*Oxus*, que l'on voit sur la carte, au sud des Massagètes, est à présent le Géhon.

Chorasmiens. (*Chorasmii*). — On ne sait rien de ces peuples, sinon qu'ils habitaient près des Massagètes.

HIRCANIE.

Ce pays, situé au sud est de la mer Caspienne, était, selon Ptolémée, habité par plusieurs petits peuples, qu'il suffit de comprendre ici sous le nom d'Hyrcaniens. Strabon dit que cette contrée est fertile, qu'elle renferme de belles forêts et des valons très-cultivés : on y recueillait des fruits délicieux et d'excellens vins. Il y avait un cap appelé HYRCANICUM.

MARGIANE. — Le nom de cette province n'a point été mis sur la carte, sans doute parce que le graveur manquait de place; mais comme on y trouve *Antiochia*, qui en était la capitale, il est aisé de se faire une juste idée de sa position. Cette province était au levant de l'Hyrcanie, et tirait son nom du *Margus*. La capitale, fondée par Alexandre, avait d'abord porté le nom d'Alexandrie, puis elle prit le nom de Séleucie, parce que Seleucus la fit achever. Les Barbares l'ayant ruinée, Antiochus *Soter* la fit rebâtir. Après la défaite de Crassus, Oradès y emmena les prisonniers. On dit qu'Antiochus avait fait entourer cette ville et son territoire d'un mur de 1,500 stades, ou de 56 lieues $\frac{1}{4}$. Ce canton était très-fertile, sur-tout en vignes.

ARIE. — L'Arie avoisinait l'Hyrcanie et la Bactriane. La ville principale était Arie. Ptolémée y place neuf peuples, mais on n'en sait rien de particulier.

SOGDIANE. — La Sogdiane était au nord-est de la Bactriane, et en dépendit pendant long-tems. La capitale était MARACANDA, actuellement Samarcande.

Ce pays est un de ceux que les anciens ont désignés par le nom de *Trans-Oxiane*, parce qu'il se trouvait au nord de l'Oxus.

BACTRIANE.

La Bactriane était plus méridionale; c'est un pays montagneux. Outre l'Oxus, il s'y trouvait plusieurs rivières, et, selon Ptolémée, plusieurs peuples. BACTRE (Balk) en était la capitale. On dit que cette ville fut assiégée par Ninus, et prise par les conseils que lui donna Sémiramis dans cette expédition. Elle fut depuis prise par Alexandre sur Bessus,

qui en était roi, et qui avait si lâchement trahi et assassiné Darius. Ce royaume fut détruit par les Scythes.

Drangiane. — La Drangiane était au sud de l'Arie, et renfermait quelques montagnes. Ptolémée y place trois peuples, qui, bien avant lui, avaient été compris dans l'empire des Perses, puis dans celui des Parthes.

Parthie.

La Parthie était au nord-est de la Drangiane, et ne fut pendant long-tems qu'une province de l'empire des Mèdes, puis de l'empire des Perses. Aprés la destruction de ce dernier empire par Alexandre, elle devint tributaire des Grecs. Mais vers 250 avant l'ère vulgaire ils commencèrent à former un État puissant, et dans la suite combattirent les Romains avec avantage : les Parthes se servaient de la flèche, de la lance et du javelot. On a dit que leur nom signifiait *fugitifs*, parce qu'ils avaient fui de la Scythie pour s'établir plus au sud.

Médie.

La Médie comprenait une vaste étendue de pays au sud-ouest et au sud de la mer Caspienne, et confinait à l'ouest à l'Arménie. C'est un pays montagneux et froid. Ce pays répond à l'Aderbidjân actuel, mais s'étendait plus au sud. Le principal fleuve était l'*Araxe* (Aras). Les principales montagnes étaient le *Ragos*, qui fesait partie du Taurus, et le mont *Oronte*.

Ptolémée y place différens peuples, que je comprends ici sous le nom de Mèdes. La capitale était Ecbatane (Hamadan) bâtie par Déjocès vers l'an 709 avant l'ère vulgaire. Les autres villes étaient *Gaza* ou *Gazaca* (Tebris ou Tauris), *Rages*, appelée aussi *Arsacie*.

Ce pays fesait, depuis les tems les plus anciens, partie de l'empire d'Assyrie, lorsqu'en 916 Arbacès, qui en était gouverneur, se révolta. On n'en sait rien jusqu'au tems de Déjocès (709), qui, n'étant encore qu'un particulier, s'y acquit tant de considération, qu'il parvint à s'en faire en quelque sorte le roi. Dans la suite la Médie forma un royaume étendu et puissant. Mais Cyrus, né de Cambise, l'un des

seigneurs de la Perse, et de Mandane fille d'Astyage, roi des Mèdes, succèda à son ayeul, et changea le nom de son Etat vers 536 avant l'ère vulgaire; c'est à cette époque que l'on rapporte le commencement de l'empire des Perses.

Perse.

La Perse n'était d'abord qu'une province de la Médie, connue sous le nom de *Persis* ou Perside. Elle était au sud de la Médie, et, lorsqu'elle eut donné son nom à un grand empire, plusieurs pays assez grands n'en furent plus que des provinces.

Ptolemée y place neuf peuples et un assez grand nombre de villes, dont la capitale était Persepolis, que l'on disait bâtie par Cyrus. Elle fut brûlée par Alexandre à la suite d'une partie de débauche : on en voit encore des restes très-intéressans. *Aspadana* était une autre ville considérable, aussi bien que *Pasargade*, où Cyrus eut son tombeau.

Susiane. — La Susiane était au sud-ouest, ayant au sud les îles septentrionales du golfe Persique: c'est ce pays que les Juifs nomment *Elam*. La ville de Suze (Souster) en était la capitale. Les rois de Perse, successeurs de Cyrus, y passaient les mois d'hiver, parce que le climat y est très-doux, et revenaient à Ecbatane pendant les mois d'été. Cette ville, selon Strabon, était d'une étendue considérable.

Carmanie. — La Carmanie, plus au sud, était divisée en Carmanie proprement dite et en Carmanie déserte. Cette dernière, selon Ptolémée, était habitée par quatre peuples, l'autre en renfermait un plus grand nombre. On n'y connaissait pas de villes considérables, excepté *Harmozia*, dont le nom, un peu altéré, se retrouve encore dans celui d'Ormuz.

Gédrosie.

Cette province était à l'est de la précédente, se prolongeant jusqu'à la mer, entre le détroit d'Ormuz et l'embouchure de l'Indus. La stérilité des terres y forçait les habitans, comme encore aujourd'hui, à vivre de poissons frais et secs: en pulvérisant ces poissons secs on en fesait du pain. De-là leur est venu le nom d'ichthyophages, par lequel les anciens les désignaient. C'est encore la manière de vivre actuelle des peuples de cette partie de la Perse.

CHALDÉE.

On nommait particulièrement Chaldée ou Caldée la partie de l'Asie où les fleuves Euphrate et Tigre se réunissent, et dont la capitale était Babylone. L'ancienneté de cette ville et le savoir de ceux qui y fesaient les fonctions de prêtres et de magistrats sous le nom de *Mages*, avait fait présumer que les anciens Caldéens avaient été les premiers peuples qui s'étaient occupés d'astronomie (1). Il est vrai que leur pays, situé sous un ciel pur et presque toujours sans nuages, est bien favorable aux observations. Mais c'est hasarder un peu son opinion que de croire que nous ayons connu les plus anciens peuples.

BABYLONE, bâtie sur un bras de l'Euphrate, qui la séparait en deux parties, fut pendant long-tems la ville la plus grande et la plus considérable de l'Orient. Selon les livres hébreux elle avait été fondée par Rimbrod; selon les grecs par Bélus. Le règne de ce prince est fixé par quelques chronologistes à l'an 2025 avant l'ère vulgaire. Les écrivains grecs, sur-tout Hérodote et Strabon, ont donné des descriptions assez détaillées de Babylone, entourée, selon eux, de très-hautes murailles, fortifiée de tours encore plus hautes, et renfermant un temple dédié à Bélus, des jardins élevés en terrasses, construits, disait-on, par Sémiramis. Mais il doit y avoir quelque chose à rabattre de ces descriptions pompeuses.

Il paraît que Babylone resta dans la dépendance des rois d'Assyrie depuis sa fondation jusque vers l'an 916 avant l'ère vulgaire. Vers cette époque Bélésis, grand-prêtre de Babylone, se révolta, de concert avec Arbacés, gouverneur de la Médie, et la ville devint la capitale d'un royaume qui prit le nom de royaume de Babylone.

En 536, Cyrus, ainsi que je l'ai dit, prit cette ville, et mit fin au royaume qui en portait le nom. Quoique la ville

---

(1) Lors de la conquête de la Perse par Alexandre, Callisthènes, philosophe grec, trouva en Chaldée des tables astronomiques, dont les premières observations remontaient 1902 ans avant l'époque de cette découverte, c'est-à-dire, 2234 ans avant l'ère vulgaire.

subsistât encore avec éclat, puisqu'Alexandre la choisit pour le théâtre de son triomphe, cependant elle s'affoiblit sous ses successeurs, sur-tout depuis que Séleucus Nicator eut fait bâtir sur les bords du Tigre une ville nouvelle, qu'il nomma Séleucie. Au tems de Strabon, c'est-à-dire, au tems d'Auguste, Babylone n'était plus comptée au rang des villes; et actuellement on en retrouve avec peine les ruines.

ASSYRIE.

L'Assyrie, qui a donné son nom à un grand empire, l'avait d'abord reçu, selon les livres de Moyse, de son fondateur, nommé Assur. Cette province était sur le Tigre à l'est, et renfermait plusieurs villes, dont la capitale était Ninive; elle était aussi d'une grande étendue. Au tems d'Alexandre il y avait d'autres villes, dont la plus connue est Arbelles, qui a donné son nom à la bataille dans laquelle il défit Darius pour la dernière fois. Dans la suite les Parthes voulant opposer une ville de défense à celle de Séleucie, qui menaçait leur pays, construisirent Ctésiphon sur le Tigre.

Les auteurs sont très-partagés sur l'ancienneté, l'étendue et la chronologie de l'empire d'Assyrie. Je crois qu'il est difficile de parvenir, sur ces questions, à des vérités susceptibles de démonstrations; c'est pourquoi j'invite les personnes qui se contentent de notions générales, à lire ce que j'ai présenté dans le premier volume de mon *Cours*, p. 157 et suiv.: on y verra que je place le règne de Bélus à l'an 2023 avant l'ère vulgaire; celui de Ninus à 1968; celui de Sémiramis à 1916; la division en Babylonie, Assyrie et Mèdie, en 916.....; l'arrivée des Scythes, qui ravagèrent l'Asie pendant 28 ans, en 635, et leur défaite par Cyaxare, en 608; la fin de l'empire de Babylone par Cyrus, en 538, et la fin de l'empire des Perses par la conquête d'Alexandre, en 331.

Tigre, Euphrate.

Ces deux fleuves, les plus célèbres de l'antiquité, ont l'un et l'autre leur source dans les montagnes de l'Arménie, à l'ouest de la Médie. Le Tigre, dont le nom oriental était *Tyr*, c'est-à-dire, flèche, à cause de sa rapité, s'appelle actuel-

lement *Didgelé* ou le rapide; le nom oriental de l'Euphrate est *Frat*, et n'a pas changé. Ils coulent du nord au sud, avec cette différence que le cours du Tigre est moins long et plus rapide; le second se porte d'abord à l'ouest, puis coulant sud-est, se rapproche du Tigre, au point qu'ils n'ont actuellement qu'une même embouchure; autrefois chaque embouchure était séparée. Les eaux de ces fleuves se rendent au fond du golfe Persique.

MÉSOPOTAMIE. (1)

N. B. Ici j'abandonne l'usage de la mappemonde pour me servir de la carte intitulée ASIA MINOR..... TABULA GEOGRAPHICA, etc. On y trouve indiqués les pays dont je vais parler ici.

Les anciens nommaient *Mésopotamie*, ou milieu entre les fleuves, le pays renfermé entre le Tigre et l'Euphate; les Arabes modernes la nomment *al-djezira*, ou l'île. Elle s'étendait au sud jusqu'à la Chaldée. Ptolémée y place plusieurs peuples. La plupart menaient la vie des Arabes actuels, ils étaient pasteurs.

Le *Chaborrhas*, appelé aujourd'hui, el-Kabour, en était le principal fleuve; en général ce pays est très-sec. Ptolomée y indique un grand nombre de lieux, dont la plupart, vu l'état du pays, ne devaient pas être considérables: il est vrai que dans le nombre il y a des forteresses.

Les villes les plus connues sont *Edesse*, qui porta le nom de *Justiniopolis* lorsque l'empereur Justin l'eut fait rebâtir, et que l'on appelle aujourd'hui Orfa..... *Charres*, célèbre par la défaite de l'armée romaine que commandait Crassus, et que détruisirent les Parthes..... *Syngara*, près de laquelle, en 349 de l'ère vulgaire, il y eut une sanglante bataille entre l'armée de Constance, fils de Constantin, et Sapor II, roi de Perse..... *Nisibe*, appellée aussi *Antioche de Migdonie*. Neribin était une des places les plus importantes du pays.... On attribue aussi à la Mésopotamie,

(1) Je préviens que je ne m'astreins pas à parler de tous les lieux qui sont sur la carte, et même à ne parler que de ceux qui s'y trouvent. Je fais connaître les plus importans pour la connaissance de l'histoire.

quoique

quoique sur la droite de l'Euphrate, la ville de *Cunaxa*, vers le sud, près de laquelle Cyrus le jeune fut défait par son frère Artaxercès, l'an 401 avant l'ère vulgaire.

Arménie.

L'Arménie était à-peu-près au nord de la Mésopotamie. Quelques auteurs font dériver ce nom d'un mot oriental qui signifie *montagne*; c'est en effet un pays très-montagneux, où se trouvent les sources de plusieurs fleuves. La montagne la plus connue est le mont *Ararat*, sur laquelle les chrétiens du pays croient apercevoir encore quelques débris de l'arche de Noé. La division géographique qui porta d'abord le nom d'Arménie est très-ancienne. Dans la suite on étendit ce nom à la partie orientale de la Cappadoce, cela donna lieu à la division de *grande* et de *petite* Arménie.

La grande Arménie s'étendait à l'est jusqu'à la Médie; les Grecs y connaissaient les monts *Abas* et *Niphatès*, où le Tigre, l'Euphrate et l'*Araxes* avaient leurs sources: les premiers coulant au sud, le troisième coulant dans la mer Caspienne. On y trouvait plusieurs lacs, entre autres le lac *Arsisza*. (L. de Van).

Ptolomée indique un grand nombre de villes dans l'Arménie; les plus considérables étaient *Atropatia* sur l'Araxe... *Chorsa*, que l'on croit être actuellement Kars.... *Artaxata*, fondée par Artaxias, père de Tigrane, vers l'an 95 avant l'ère vulgaire: elle devint la capitale du pays. *Tigranocerta*, fondée par Tigrane..... *Artemita* (Van) devait, disait-on, sa fondation à Sémiramis.

L'Arménie est un des pays les plus anciennement habités de l'Asie occidentale. On en peut dire autant de tous les pays montagneux, quelle qu'en ait été la cause. Cependant on ne connaît pas l'histoire très-ancienne de ce pays, parce que les Grecs ne l'ont connu, avec quelque détail, qu'assez tard. L'Arménie fit pendant long-tems partie de l'empire des Perses, et payait tous les ans un tribut de vingt mille chevaux.

Vers la fin de la république romaine, Artaxias s'y rendit puissant; et son fils Tigrane I. s'en fit roi en 95. Ce prince fit alliance avec Mithridate, roi de Pont, et poussa ses conquêtes assez avant dans le sud, mais il ne put ré-

sister à la force des Romains, et fut vaincu par Lucullus. Pompée, avec lequel il s'était réconcilié, permit à l'Arménie d'avoir des rois; mais cet avantage dura peu. Le pays devint, sous les premiers empereurs, une province romaine.

La petite Arménie s'étendait à l'occident de l'Euphrate, qui la séparait de la grande Arménie : le *Mélas* la divisait en parties à-peu-près égales.

Ptolémée y indique plusieurs petites provinces et un assez grand nombre de villes. Ce fut à *Sinibra* que Mithridate se retira après sa défaite..... *Nicopolis*, ou ville de la victoire, fut bâtie par Pompée en mémoire de ce célèbre évènement. Ce général prit la forteresse *Sinis*, bâtie sur un rocher, et dès lors elle commença à tomber en ruines : Justinien la répara dans la suite. *Mélitène*, au vaste confluent du Mélas et de l'Euphrate, était la capitale d'une petite province de son nom.

Syrie.

Je vais comprendre ici sous le nom générique de Syrie les pays qui se trouvaient au sud des deux Arménies, entre la mer Méditerranée à l'ouest, et la Mésopotamie à l'est. Ces pays sont la *Syrie propre*, ... la *Phénicie*, la *Palestine*.

Syrie propre. — La Syrie propre touchait, au nord, à l'Arménie, à la Cilicie, avec laquelle elle communiquait par un défilé étroit entre les montagnes et la mer : on le nommait *Pylæ-Syriæ* ou les portes de la Syrie. La montagne septentrionale portait le nom d'*Amanus*; celles qui parcourent le pays, du nord au sud, sont nommées *Liban* et *Anti-Liban*. La disposition physique du pays donne lieu à un assez grand nombre de torrens et de petites rivières, mais pas à un grand fleuve. Le plus considérable était l'*Oronte*, que l'on nommait aussi *Axius*, qui a conservé le nom d'El-Essi, ou le *Rapide*.

Ptolémée divise la Syrie en plusieurs provinces, qui n'ont pu être indiquées sur la carte. C'étaient la *Comagène*, la *Piérienne*, la *Séleucide*, la *Cyrrestique*, la *Cassiotique*, la *Chalcydique*, la *Chalybonitique*, l'*Apaméenne*, la *Laodicène*, la *Palmyrène*, et la *Cœlé-Syrie*.

1°. La Comagène était la province la plus septentrionale, et portait aussi le nom de province de l'Euphrate, parce

qu'elle touchait à ce fleuve. *Samosate*, ville forte par sa situation, en était la capitale; c'était la patrie de Lucien.

2°. La Séleucide était vers la mer. Elle avait pris son nom d'une ville de Séleucie, bâtie par Antiochus. C'est là qu'étaient les *Pylæ-Syriæ*. (Portes Syriennes.)

3°. La Piérienne, à l'est, était un petit pays sans villes considérables. Elle avait pris son nom du mont *Pieras*.

4°. La Cyrrestique était entre les provinces de Comagène, de Séleucie et l'Euphrate. On y trouve entr'autres villes *Zéugma*, communiquant avec Apamée par un pont qu'avait fait bâtir Séleucus.

5°. La Cassiotique était vers la mer, et prenait son nom du mont Cassius. La capitale, comme la plus célèbre ville de la Syrie, était *Antiochie*, sur l'Oronte, actuellement Antakie; on la nommait aussi *Epidaphna*, à cause du faubourg de Daphné. Cette ville, fondée par Séleucus-Nicator, en avait reçu le nom de son beau-père. Le faubourg de Daphné était un endroit délicieux pour l'abondance des eaux et la fraîcheur d'un bois de lauriers.

6°. La Chalybonitique était à l'est. Elle avait pris son nom de Chalybon, sa capitale, à laquelle a succédé Halep.

7°. La Chalcydique, plus au sud, avait pris son nom de *Chalcis*, sur le fleuve *Belus*.

8°. L'Apaméenne, au sud, était arrosée par l'Oronte, et tirait son nom d'Apamée, située dans une île formée par le fleuve. Cette ville était si magnifique, que les Macédoniens l'avaient nommée *Pella*; c'était, comme on le verra, la capitale de la Macédoine. Le pays était abondant en pâturages: on dit que Séleucus-Nicator y nourrissait 500 éléphans et une grande partie de sa cavalerie. Ce fut près d'Apamée que la célèbre Zénobie, reine de Palmyre, fut battue et faite prisonnière par Aurélien.... *Epiphania*, que les Syriens appelaient *Hémath*, était sur le même fleuve un peu plus au sud..... Et plus au sud encore, la ville d'*Emèse*, où était un fameux temple du Soleil.

9°. La Laodicène était à l'ouest du fleuve, et s'étendait à-peu-près jusqu'à sa source. *Laodicea*, que l'on sur-nommait *ad Libanum* et *Scabiosa*, en était la capitale. Séleucus, son fondateur, lui avait donné le nom de sa mère Laodice.

10°. La Palmyrène, à l'est, comprenait un de ces en-

droits que les Grecs, d'après l'ancien Egyptien, ont nommés *Oasis* (1), c'est un endroit où se trouve de l'eau et de la culture au milieu d'un vaste désert..... On a dit que la ville connue des Orientaux sous le nom de *Tadmor*, et des Grecs sous celui de Palmyre, signifiant l'un et l'autre Palmier, avait été fondée par Salomon. Ce qui est plus sûr, c'est que sa situation au milieu d'un désert et sur la route des Indes, en avait fait un centre de commerce par la Syrie et la Phénicie. Aussi devint-elle très-opulente. Palmyre eut des rois. On connaît entr'autres Odoat, et sa femme Zénobie, vaincue à la bataille d'Apamée. Les ruines de Palmyre sont encore un objet d'admiration pour les voyageurs. (*Voyez* la description des ruines de Palmyre par Wood et Dawkin).

10°. La Cœlé-Syrie, c'est-à-dire la Syrie Creuse, est la partie de la Syrie renfermée entre les deux chaînes du Liban, dont une se nommait *Liban* et l'autre *Anti-Liban*. Elle n'était séparée de la mer que par le Liban. C'est un pays bien arrosé et fertile. On y trouvait *Damascus*, capitale, ville d'une très-haute antiquité, autrefois capitale d'un petit royaume. Elle devint depuis la capitale d'une petite province qui porta le nom de Phénicie du Liban. Damas est encore florissant, sous le nom oriental de *Démesh* (2).... *Héliopolis*, en Syrien, Balbek, c'est-à-dire, la ville du Soleil, était au nord-ouest, et située au centre du pays. Elle devait son nom à un temple, dont on admire encore les ruines. Ptolémée place dans la Cœlé-Syrie beaucoup d'autres villes que nous verrons appartenir à d'autre provinces. Cette partie porte maintenant le nom de *Béquaâ*.

On ne peut mettre en doute que la Syrie n'ait été habitée très-anciennement; mais les livres des Hébreux sont les seuls qui en parlent pour ces tems reculés. Les Grecs y ont reconnu deux peuples, les uns pasteurs, les autres cultivateurs. C'est encore la même chose aujourd'hui. Depuis Alexandre, la Syrie formait un royaume puissant, à-peu-près depuis l'an 312 (3) avant l'ère vulgaire. Il comprit tous

(1) On verra l'étymologie de ce nom à l'article de l'Egypte.

(2) On le nomme aussi quelquefois *El Cham*, qui est le nom oriental de la Syrie.

(3) Cette époque de la dynastie des Séleucides a donné son nom

les successeurs de Seleucus, appelés collectivement *Séleucides*, tous les pays qui se trouvaient depuis l'Hellespont jusqu'à l'Indus, et même jusqu'au Ganges, ayant le Pont-Euxin et la mer Caspienne au nord, le golfe Persique et la mer au sud. Mais Antiochus, l'un des rois syriens, battu par les Romains, fut réduit par eux à ne pas posséder plus que les pays entre l'Euphrate et le Tigre.

Palestine.

Le pays que les Romains ont nommé Palestine est désigné par Moyse par les noms de pays de Canaan et de Terre-promise. Il s'étendait parallèlement à la mer, depuis la Cœlé-Syrie, au nord, jusqu'à l'Arabie au sud, communiquant avec l'Egypte par le sud-ouest. La plus grande portion de ce pays forme une longue vallée, arrosée du nord au sud par le fleuve appelé Jourdain. Ce fleuve à sa source dans une montagne près de *Panéas*, forme le grand lac de Tiberias, appelé *Génézareth* par les Hébreux, puis se rend plus loin au sud dans un lac bien plus considérable, que l'on connaît sous le nom de mer de Sodome et de lac Asphaltide. On croit qu'à une époque très-reculée des feux volcaniques ont ravagé cette partie de pays, et que ce lac est un ancien cratère : on en juge par l'infection des eaux et par le bitume qui se recueille sur ses bords. Ce lac, que par cette raison les Grecs ont appelé Asphaltide ou Bitumineux, occupe l'emplacement où, selon les livres hébreux, étaient les villes de Sodomes, Gomorre, Adama et Séboïm : elles formèrent, avec celle de Ségor, qui ne fut pas alors détruite, l'association désignée par le nom de Pentapole ou les cinq villes.

Moyse, le plus ancien des historiens qui soient parvenus jusqu'à nous, parce qu'un des principaux point de la religion des juifs est de le conserver, nous fait connaître les principaux peuples qui habitaient ce pays bien avant son tems, lorsqu'Abraham, fils de Tharé, le plus ancien des ancêtres

---

à une ère suivie par les Syriens et les Juifs établis en Syrie. Les Juifs l'appelaient l'ère *des Contrats*, parce qu'ils s'en servirent long-tems dans leurs actes publics.

connus du peuple Israëlite, vint s'y établir. Le même historien nous apprend que Jacob, petit fils d'Abraham par Isaac, vint à la suite de ses douze fils s'établir en Egypte. Ils s'y multiplièrent, conservant toujours, ainsi que les Arabes, l'état de pasteurs. Devenus très-nombreux, ils furent un objet de haîne, peut-être de terreur pour les Egyptiens, peuple laborieux et cultivateurs. Le gouvernement vexa ces étrangers, qui enfin s'affranchirent de cette oppression en se retirant sous la conduite de Moyse vers l'an 1491. Dans la partie de l'Arabie-Pétrée, située entre les golfes d'Héroopolis et d'Ælana, et dans laquelle se trouvent les monts *Horeb* et *Sinaï*. Ce fut là que Moyse leur donna une constitution et des lois; mais le pays n'était pas habitable pour une grande nation qui manquait de tout. Il remontèrent vers le nord, et parvinrent, après la mort de Moyse, à s'établire dans le pays désigné alors par le nom de Canaan, fils de Cham, dont descendaient les différens peuples qui l'habitaient.

Josué, en 1445, prit la conduite du peuple, partagé, comme les Arabes, en tribus, dont chacune portait le nom de son ancêtre, fils ou petit-fils de Jacob. Ces tribus étaient au nombre de 13. Il en plaça 2 ½ à l'est du Jourdain, et parvint à établir les autres à l'ouest de *ce fleuve*. Douze seulement eurent chacune une province. La plus considérable était la tribu de Juda, la moindre, celle de Benjamin. La seule tribu de Lévi n'eut pas une province à elle, mais fut répandue de divers côtés, dans des villes qu'on lui abandonna. Elle était consacrée aux exercices du culte, et le grand-prêtre, ou les chefs appelés *juges*, gouvernaient au nom de Dieu. Delà vient que ce premier gouvernement est nommé *Théocratique*.

En 1095, les Israëlites commencèrent à obéir à un roi; le premier fut Saül, auquel succédèrent David d'abord, puis Salomon.

Mais après la mort de Salomon il y eut une révolte; la nation se soumit à deux maîtres, les uns reconaissant pour roi Rehabeam, fils de Salomon, et gouvernant le royaume de Juda, formé des deux tribus de Juda et de Benjamin, les autres obéissant à Jéroboam, l'un des capitaines de Salomon, et se trouvant à la tête des dix tribus, qui formèrent

le royaume que l'on nomma, d'après sa capitale, royaume de Samarie. Ces évènemens sont de l'an 976 avant Jésus-Christ.

Le royaume de Samarie ou d'Israël fut détruit, en 721, par Sennacherib, roi d'Assyrie. Le royaume de Juda subsista jusqu'en 588, que Jérusalem, sa capitale, fut prise par Nabuchodonosor.

L'issue de l'une et de l'autre de ces conquêtes fut la ruine entière du pays, car les vainqueurs transportèrent presque tous les vaincus dans leurs propres Etats. C'est ce qui est nommé par la nation Juive le tems de la captivité. Elle en fut délivrée par Cyrus, lorsqu'en 536 il fit la conquête des royaumes d'Assyrie et de Babylone réunis.

De retour chez eux, les Israëlites ne furent plus connus que sous le nom de Juifs ou *Judœi*, mot formé de celui de *Juda*. Ils partagèrent le pays situé à l'ouest du Jourdain, en *Galilée*, au nord, *Samarie* au milieu, et *Judée* au sud. Ce pays subit encore quelques divisions au tems des Romains. En voici les villes principales.

1°. Galilée. La Galilée, comme je l'ai dit, était au nord, La partie la plus septentrionale était distinguée par l'épithète de *supérieure*, et quelquefois aussi fut nommée *Galilée des Gentils*. On y trouvait les villes de *Saphura*, de Capharnaum, de *Bethsaïde*.

2°. Samarie. On y trouvait, du nord au sud, *Nazareth*, le *Tabor* (1) et *Tibérias*, sur le bord occidental du lac.... Samarie, qui fut la capitale du royaume de son nom, et qui reçut, au tems d'Auguste, le nom de *Sebaste*... Au sud *Sichem*, qui reçut celui de *Néapolis*.

3°. Judée. La Judée occupait la partie méridionale.

Jérusalem, encore aujourd'hui célèbre et révérée des chrétiens, qui lui ont conservé son nom, et des Musulmans, qui la nomment *El Qodss* ou la *sainte*, était la capitale et le séjour des rois de Juda. C'est-là qu'était le temple bâti par Salomon. Au nord était *Emmaüs*, appelée ensuite *Nicopolis* ou ville de la victoire... Jéricho, au nord-est, peu loin du Jourdain.

(1) Cette montagne est célèbre par la victoire que Bonaparte remporta auprès en l'an VIII, 1799, sur les Turcs et les Arabes.

4°. L'Idumée, qui était au sud, fut étranger pendant longtems à la Palestine. Des conquêtes l'y joignirent dans la suite. Hérode, qui devint roi des juifs par la faveur d'Auguste, était un Idumécn.

PHŒNICIE.

Les Phéniciens sont un exemple bien frappant de ce que peuvent procurer de gloire et de richesses le commerce et l'activité. Situés sur la côte que je viens de décrire sous le nom de Palestine, ils devinrent les facteurs de tout le commerce de l'Inde et des peuples de l'Europe : ils y ajoutèrent la pourpre que produisait leur pays. Nous retrouverons de leurs colonies jusques sur les côtes d'Espagne et de Bretagne.

Leurs principales villes, à commencer au sud de la Syrie, étaient *Aradus*, sur un rocher..... *Tyr* et *Sidon* étaient plus au sud. Il paraît que la première était la plus ancienne, mais la seconde l'éclipsa par ses richesses. Elle ne devint pas moins célèbre par ses malheurs, car elle fut prise d'abord par Nabuchodonosor, puis par Alexandre : Elle était cependant redevenue une ville du second rang; mais depuis que les Turcs sont maîtres de ce pays, Tyr, que les Orientaux nommèrent *Tsor*, n'est plus qu'un pauvre village sous le nom de Sour..... *Aco*, au sud, fut nommé Ptolémaïs, mais elle a repris à-peu-près son ancien nom dans celui d'Acre.... à peu de distance est le mont Carmel... puis la ville qui, bâtie par Hérode en l'honneur d'Auguste, en reçut le nom de Césarée.... *Joppé*, appelée par les Orientaux *Japha*, était connue dans la mythologie des Grecs, parce qu'elle était près, disait-on, du rocher sur lequel avait été enchaînée Andromède.... *Azot* paraît avoir appartenu à un petit peuple appelé par les Hébreux Philistins; *Ascalon*, *Gaza* et *Raphia* étaient aussi dans leur dépendance; ce fut près de cette dernière ville qu'Antiochus-le-Grand perdit une bataille célèbre contre Ptolémée-Philopator, l'an 217 avant Jésus-Christ.

ARABIE.

L'Arabie, située au sud de la Syrie et au sud-ouest de toute l'Asie, forme une vaste presqu'île entre deux golfes,

dont l'un, à l'ouest, a le nom de golfe Arabique, l'autre, à l'est, de golfe Persique. Les anciens ont divisé l'Arabie en trois parties, que n'admettent pas les Arabes modernes, ce sont l'Arabie *Pétrée*, l'Arabie *Déserte* et l'Arabie *Heureuse*.

1°. L'Arabie-Pétrée tirait son nom de PETRA, sa principale ville. C'est principalement la partie où se trouvent les monts Horeb et Sinaï, entre le golfe d'Heroopolis à l'ouest, et le golfe d'Ælana à l'est, tous deux au fond de la mer Rouge... Ptolémée y place plusieurs villes, dont quelques-unes paraissent avoir appartenu à l'Idumée. La capitale était PETRA, dans une vallée environnée de montagnes escarpées, mais remplies de fontaines. *Ailath* était au fond du golfe de son nom : on l'a aussi nommé Ælana... *Asiongabir*, un peu plus au sud, était le lieu de départ des flottes de Salomon pour le pays d'*Ophir* (1).

Il est difficile de concilier le nombre assez considérable de villes que nomme Ptolémée, avec ce que les auteurs disent des Arabes anciens, aussi bien que ce que nous savons des Arabes modernes. Ce sont des peuples pasteurs, nomades, passant d'un lieu dans un autre, et vivant du produit de leurs troupeaux. Une des tribus les plus considérables, à ce qu'il paraît, étaient les *Scénites* et les *Nabathéens*. Il paraît qu'ils adoraient les astres.

2°. *Arabie-Déserte.* — Toute cette partie de l'Arabie n'est presqu'un désert de sables, et s'étend, des bords de l'Euphrate et de la Syrie, où elle est connue sous le nom de désert, jusque très-avant dans la partie méridionale de la presqu'île. Les habitans y sont généralement errans ou bédouins, ne s'arrêtant qu'aux lieux où des puits, creusés de main d'hommes, leur offrent, jusqu'à ce qu'ils soient épuisés, de l'eau potable pour eux et leurs chameaux.

3°. *Arabie-Heureuse.* — En désignant ce pays par les

(1) *Ophir*, selon Huet (Histoire du commerce et de la navigation des anciens), est le nom générique par lequel les anciens désignaient la côte orientale de l'Afrique, comme ils donnaient celui de *Tharsis* à la côte occidentale. M. Gosselin (page 197) prétend qu'il faut chercher ce pays dans la partie septentrionale de l'Yémen, et son sentiment n'est pas sans probabilité. On peut aussi consulter le savant mémoire de M. Danville sur le pays d'*Ophir*.

noms d'*Arabia felix*, les anciens le croyaient plus riche et les habitans plus heureux qu'ils ne le sont en effet. C'est du commerce avec les Arabes méridionaux qu'ils obtenaient de l'or, des parfums, etc., mais ces productions venaient de l'Inde, et les Arabes n'en étaient que les facteurs. Ce qui est assez remarquable, c'est qu'ils ne connaissaient pas l'arbrisseau qui produit le café, dont le fruit recherché actuellement de tous les peuples civilisés justifierait si bien à lui seul l'épithète de *felix* ou heureuse donné au pays où il se récolte.

Cette partie de l'Arabie était fort peuplée, et les villes des côtes fesaient un grand commerce. M. Gosselin, que j'ai déjà cité, a prouvé que la mer Rouge, depuis les tems anciens, a diminué de hauteur, que plusieurs villes, qui étaient alors des ports, se trouvaient actuellement à plus d'une demi-lieue dans l'intérieure des terres : c'est dans l'une de ces villes qu'il retrouve la *Sofala*, célèbre par le commerce qu'y fesaient les facteurs de Salomon.

L'Arabie n'a jamais été soumise par aucun conquérant ; elle est défendue contre toute incursion étrangère par un ciel brûlant et des déserts inhabitables. Quelques généraux Romains y ont pénétré, mais n'ont pû y subsister avec une armée.

Asie-Mineure.

1°. Cilicie. — En sortant de la Syrie par les Portes Syriennes, près de la ville d'*Issus*, célèbre par la bataille qu'Alexandre y gagna sur les Perses, on entrait dans la Cilicie, province où commence la longue chaîne du mont *Taurus*, qui la tourne au nord.

La partie orientale de la Cilicie est la plus fertile, on la sur-nommait *Campestris*. C'est-là que sont les villes d'*Issus*, déjà nommée, de *Tharse* et d'*Anchyalé*, que quelques auteurs ont dit avoir été bâties en un jour par Sardanapal. Tharse était peu loin du bord de la mer, sur le fleuve *Cydnus*, dont les eaux furent si funestes à deux héros : Alexandre fut très-malade, parce qu'il s'y était baigné, et Frédéric Barberousse s'y noya.

La Cilicie occidentale étant montagneuse, fut, par cette raison, nommée *Trachea* ou Raboteuse.

Par la nature même de leur pays, les Ciliciens étaient invités à s'occuper de la navigation. Ils s'adonnèrent à la piraterie. Ils s'étaient même rendus si formidables sur mer, que les Romains chargèrent Pompée de les combattre, ce qu'il fit avec succès.

2°. *Isauride.* Cette petite province était au nord-ouest de la Cilicie, à l'est de la Pisidie. La capitale était *Isaura*, près d'un petit lac.

3°. *Pisidie.* Cette province occupait toute la partie montagneuse au nord de la Pamphylie : on y trouvait entre autre ville *Cremna*, assez près d'un lac.

4°. *Pamphylie.* La Pamphylie était au sud, ayant plusieurs ports sur la mer, depuis la Cilicie à l'est jusqu'à la Lycie à l'ouest, mais elle n'offre pas des détails intéressans. Les principales villes maritimes étaient, à partir de l'ouest, *Olbia*, place forte, qui a pris le nom moderne de Satalyéh, formé du nom *Attalea*, que portait une autre ville sur un promontoire au sud-est à l'entrée du golfe qui porte aujourd'hui le nom de golfe de Satalyéh. *Attalea* avait été bâtie par Attale-Philadelphe. *Side* ou *Sida*, au sud-est, était célèbre par un fameux temple de Minerve ; mais c'était une retraite de pirates. *Termessus* était assez loin dans les terres au nord-ouest, et appartenait à la partie de la Pamphylie que l'on nommait *Cabalie.*

5°. *Lycie.* Cette partie, à l'ouest de la précédente, était presque toute comprise dans une assez grande presqu'île que forment trois chaînes de montagnes qui s'avancent du nord au sud, en divergeant. Le mont *Cragus* fesait partie de la chaîne orientale : on y plaçait la fable de Bellérophon et de la Chimère. Les principales villes étaient *Xanthus*, sur un fleuve du même nom ; *Patara*, *Limyra* et *Phaselis*, fondées, dit-on, par Mopsus au tems de la guerre de Troyes. Les habitans étaient des pirates.

La partie septentrionale se nommait *Myliade*, nom que cette partie avait conservé des anciens habitans, nommés Myliens : on les disait originaires de Crète.

Quoiqu'il y ait eu des rois en Lycie, il y eut de longs intervalles pendant lesquels le gouvernement y fut démocratique : il y existait une confédération de 23 villes, qui envoyaient leurs députés à une assemblée générale.

6°. *Carie.* La Carie occupait la partie sud-ouest de l'Asie-Mineure, si quelquefois on la désigne par le nom de *Doride*, c'est parce qu'une colonie de Doriens s'y étaient établis dans les villes maritimes. Ce pays avait, à l'ouest et au sud, la mer, au nord le Méandre, à l'ouest une chaîne de montagnes qui le séparait de la Lycie.

Les principales villes de l'intérieur étaient *Alabanda* au nord, jouissant d'un rang distingué; les habitans avaient consacré un temple à l'honneur de Rome. *Antioche sur le Méandre*, à l'est, avait eu pour fondateur Antiochus, père de Séleucus..... *Aphrodisias*, au sud-est, avait un temple célèbre de Vénus..... *Stratonice* avait commencé par être une colonie de Macédoniens. Réparée dans la suite par Antiochus-Soter, elle en reçut le nom de Stratonice, sa femme..... *Mylassa*, sur un rocher, avait deux temples de Jupiter.

Les Cariens étaient des peuples belliqueux, auxquels on attribue l'invention de plusieurs armes défensives. On sait qu'ils eurent pour rois Arthémise et Mausole; et le tombeau de ce dernier, nommé *Mausolée* dans la ville d'Halicarnasse, passait pour une des sept merveilles du monde.

Des Doriens établis sur la côte avaient donné à cette partie le nom de Doride. Ils avaient formé une confédération de six villes, qui fut ensuite réduite à cinq, en sorte que l'on dit alors *pentapole* au lieu *d'exapole*, parce qu'Halicarnasse fut rejettée de cette confédération. Ces six villes étaient : *Halicarnasse*, à l'extrémité d'une presqu'île, et patrie des historiens Hérodote et Denys, et du poète Callimaque.... *Cnide*, célèbre par un temple de Vénus et la naissance de l'astronome Eudoxe, et de l'historien Ctésias... *Cos*, dans une petite île en face d'Halicarnasse, recommandable par la naissance d'Hippocrate en 460 avant l'ère vulgaire..... *Ialyssus*, ainsi que les suivantes, dans l'île de Rhodes, la première au nord-ouest, et peu considérable..... *Camiros*, à l'ouest, patrie du poète Pisandre..... *Linde*, sur la côte orientale, patrie de Cléobule, l'un des sept sages de la Grèce, des sculpteurs Charès et Lachès, qui exécutèrent le célèbre colosse de Rhodes. *Caunus*, plus à l'est sur la côte du continent, n'était pas une ville Dorienne : l'air y

était si mauvais, que l'on disait, en parlant des habitans, que les morts y marchaient.

Colonies Ioniennes et Eoliennes.

Des colonies grecques venues d'Europe s'étaient établies sur la côte occidentale de l'Asie-Mineure; des Ioniens, sous la conduite d'Ion, fils d'Hellen, puis sous celle de Nélée, fils de Codrus, dernier roi d'Athènes; des Eoliens, conduits par Echélatus, troisième fils de Penthilus, chassés du Péloponèse par les Héraclides vers l'an 1174, formèrent deux fédérations de douze villes pour chaque colonie.

La ville de Smyrne, qui avait d'abord appartenu aux Eoliens, leur fut enlevée dans la suite. *Cyme*, que l'on nomme aussi *Cumes*, était une des plus considérables villes Eoliennes.

Ces colonies se regardèrent d'abord comme libres, mais les conquêtes des rois de Lydie, et sur-tout celles des Perses, établirent un autre état de choses : les Satrapes, qui gouvernaient l'intérieur du pays, le regardaient comme étant dans leur dépendance. Ainsi il y avait une grande différence entre la liberté dont jouissaient les Grecs d'Europe et celle des Grecs d'Asie.

Les Ioniens, sur la même côte, mais plus au sud, se rendirent célèbres par leurs succès dans les arts; la douceur de leur langage et la réputation des grands hommes qui naquirent parmi eux. Leurs villes acquirent aussi plus de renom..... *Phocée* fonda Marseilles vers 600 avant l'ère vulgaire..... *Smyrne* était devenue riche et magnifique, et fait encore un grand commerce..... *Clazomène* donna naissance à un philosophe..... *Erythrée*, qui avait, disait-on, donné naissance à une ancienne Sibylle..... *Théos*, patrie d'Anacréon, vers l'an 533, et de l'historien Héraclée..... *Lébédos*, détruite par Lysimaque, l'un des successeurs d'Alexandre au trône de Macédoine... *Colophon*, dont le nom donné à la résine recueillie dans son territoire s'est conservé dans celui de *Colophane*..... *Ephèse*, un peu éloignée de la mer, et célèbre par un temple de Diane, auquel Erostrate mit le feu le même jour que naquit Alexandre..... *Samos*, capitale de l'île du même nom, et dans laquelle on prétend que Créophile accueillit Homère,

et conserva les ouvrages de ce poète immortel : Pythagore y naquit en 608..... *Priéné*, patrie de Bias, l'un des sept sages de la Grèce, et *Myos*, à l'embouchure du Méandre, étaient moins considérables..... Enfin *Milet*, la première et la plus ancienne des colonies Ioniennes. Elle devint puissante par ses richesses, et illustre par la naissance du philosophe Thalès, mort en 548; Aspasie, l'amie de Périclès, était aussi de Milet.

Lydie. — La Lydie formait une province assez étendue dans les terres, ayant la Mysie au nord, la Carie au sud, mais sous les rois qui précédèrent la conquête par Cyrus, les rois Héraclides d'abord, les Mermnades ensuite ; depuis 718 la province de Lydie ne fut plus qu'une portion de ce que comprenait tout ce royaume sous Crésus, roi en 562 : il s'étendait alors au moins jusqu'à Halys, qui bornait la Cappadoce à l'ouest. Au nord de la Lydie était le Caïque ; au sud, le Méandre. Les principales villes étaient *Sardes*, capitale, sur le Pactole, ville grande, riche et peuplée, séjour des rois, prise par Cyrus en 548..... *Philadelphie* au sud, fondée par Attale Philadelphe..... *Magnésie* au nord de Sardes, remarquable par une bataille célèbre dans laquelle Anthiocus, l'an 568 (de R. 192), fut défait par Scipion l'Africain. Elle a donné son nom à la pierre qu'en français on nomme *aimant*, et aussi *pierre magnétique :* il s'en trouve dans les environs de cette ville.

Phrygie. — La Phrygie occupait une grande étendue de pays, depuis la Lydie à l'ouest jusqu'à la Cappadoce à l'est. Elle est montagneuse, mais renferme des vallées et même des plaines très-fertiles. L'*Hermus* et le *Méandre* avaient leurs sources dans la partie orientale. La province qui fut dans la suite nommée Galatie avait fait d'abord partie de la Phrygie : on ne sait rien, ou très-peu de chose, de l'histoire de ses premiers rois. Dans la suite on divisa tout le pays en Phrygie *Epictète* ou ajoutée,.... *Salutaire* et *Pacatienne*.

Les principales villes étaient, en commençant à l'ouest, *Ancyra*, qui n'est pas celle de la Galatie, *Hierapolis*, connue par ses eaux minérales et quelques cavernes d'où s'exalaient des gaz méphitiques... *Synnada*, vers la Galatie, devenue, sous Constantin, la capitale de la Phrygie..... *Ipsus*, assez

près au sud, célèbre par la bataille de son nom en 311, dans laquelle Antigonus perdit la vie..... *Juliopolis*, au sud-est, qui devint la retraite d'un brigand nommé Cléon, revêtu par les Romains du titre de roi..... *Apamée*, surnommée *Cibotos* ou le Magasin, à cause de son grand commerce.....

Galatie. — Cette province de l'Asie-Mineure était moins ancienne que les précédentes, puisqu'elle n'a existé que depuis l'établissement des Galates, vers l'an 276. Ce peuple était gaulois d'origine, et Nicomède, roi de Bithinie, lui avait concédé des terres et procuré les moyens de s'établir.

Les Galates étaient divisés en trois tribus; les *Tolistoboges* à l'ouest, les *Tectosages* au milieu, les *Trocmes* vers l'est; ils étaient commandés par un chef appelé Tétrarque : l'un d'eux fut Déjotare, défendu par Cicéron. Le dernier de ces petits souverains fut Amyntas, l'an 718 de Rome. Le conseil général de la nation était composé de 300 sénateurs.

Les villes principales étaient : 1°. Chez les Tolistoboges, *Pessinunte* à l'ouest, sur le *Sangarius*, où se trouvait un temple de Cybèle, dont les prêtres avaient embrassé le culte d'une manière toute particulière..... *Gordium*, assez près à l'est, où Alexandre coupa le nœud que, selon l'oracle, il aurait dû délier..... 2°. Chez les Tectosages, *Ancyre* (Angoùryah), qui fut regardé comme la capitale du pays. On en attribuait la fondation à Midas. Ce fut près d'Ancyre que Mithridate fut défait par Pompée (1), et Bajazeth (2) par Tamerlan en 1402. 3°. Chez les Trocmes, *Tavium*, appelée aussi *Tabia*, sur l'*Halys*, était une ville de commerce, et la plus considérable du pays.

Cappadoce. — La Cappadoce terminait à l'est les pays intérieurs de l'Asie-Mineure. Elle avait à l'est l'Arménie; au nord, en grande partie, le Pont, qui avait été autrefois la partie maritime; au sud, la Cilicie.

Les principales rivières étaient l'*Halys*, qui s'y formait de la réunion de deux branches ayant le même nom, et

(1) En 66 avant l'ère vulgaire.
(2) L'un des premiers Sultans ottomans.

remontait au nord dans le Pont-Euxin..... et le *Mélas* qui courrait à l'est se jetter dans l'Euphrate.

Les principales villes étaient..... *Mazaca*, entre le mont *Argæus* au sud et l'*Halys* au nord. C'est la ville la plus remarquable de la Cappadoce. Tibère lui avait donné le nom de Césarée, qui lui fut ôté par l'empereur Julien. Elle s'était pendant long-tems gouvernée par les lois de Charondas. *Mazaca* est la patrie de l'historien Pausanias. Tigrane, roi d'Arménie, enleva une partie des habitans de cette ville pour les transporter à la ville nouvelle qu'il fondait sous le nom de *Tigranocerte*, sur le *Nicephorius*, à peu de distance à la gauche du Tigre..... *Comane* de Cappadoce, vers le sud-est, fondée, disait-on, par Persée..... *Tyane*, au sud, patrie d'Appollonius, devenu célèbre par son impudence et par la crédulité de ceux qui ont donné quelqu'importance à ses impostures..... *Cabire*, au nord-est, reçut ensuite le nom de *Sébaste* ou Auguste, (*Sivas*). C'est assez près à l'est qu'était, sur un rocher, la citadelle appelée *Novus-Locus*, et qui passait pour imprenable. Mithridate y avait enfermé ses trésors ; mais la place fut prise par Pompée, et les trésors transportés à Rome.

Les Cappadociens n'étaient pas un peuple guerrier : ils se livrèrent à différens vices : il y eût même un tems où ils furent traités par les autres nations avec le plus grand mépris (1). Pharnace paraît avoir été le premier de leurs rois : il fut placé sur le trône par Cyrus : il eut 21 successeurs.

Troade et Mysie — On nomme Troade le petit pays dont Troyes fut la capitale ; il fesait partie de la Mysie.

La Troade forme une espèce de presqu'île à l'ouest, entre l'embouchure du détroit appelé autrefois Hellespont, et le détroit qui la sépare de l'île de Lemnos, jusqu'au fond du golfe d'Adramythe. Tout le massif de montagnes qui occupe ici l'intérieur des terres est désigné sous le nom de mont *Ida* ; quelques montagnes séparées avaient des noms particuliers. — Les principaux fleuves étaient le *Scamandre* ou *Xanthus* et le *Simoïs*. Au confluent, à-peu-près, de ces deux fleuves se trouvait la ville de Troyes, fondée, disait-

(1) Une épigramme les donne pour plus venimeux qu'une vipère.

on,

on, par Dardanus, puis réparée par Tros, dont elle prit le nom. On sait qu'elle fut prise et détruite par les Grecs en 1270. Dans la suite on en rebâtit une autre sur le bord de la mer, à l'ouest. C'est dans cette dernière que César, puis Auguste eurent successivement le projet de transporter le siége de l'empire Romain.

La Mysie s'étendait au sud et à l'est, et même, avant les établissemens des Eoliens, comprenait les villes de la côte, tant sur les bords de l'Hellespont que sur ceux de la mer appelée Propontide.

On nommait *Hellespont* ou mer d'*Hellé* le canal appelé actuellement détroit des Dardanelles; et l'on disait qu'il avait pris ce nom de ce qu'Hellé, sœur de Phryxus, y était tombée dans la mer; d'autres, avec plus de raison, pensent que ce nom signifie mer des Grecs, donné à l'occasion des nouvelles colonies qui s'y étaient établies.

La *Propontide* est la mer dans laquelle on entre en débouchant de l'Hellespont; ce nom signifie mer qui est en avant ou qui précède, parce qu'elle précède en effet, de ce côté, la mer appelée *Pont-Euxin*.

On sait qu'en Grec le mot *pont* signifie *la mer*, quant à l'épithète d'*Euxin* (*Euxénos*) il signifie qui est *favorable aux étrangers*; le premier nom, au tems des barbares, était *Axénos*, qui a une signification toute contraire.

C'est au nord de cette mer qu'est une presqu'île assez considérable appelée par les anciens *Tauride* ou *Chersonèse-Taurique*, et qui n'est jointe au continent que par un isthme très-étroit, que les Turcs nomment *Or-Capi*. Elle fut dans les tems reculés conquise par les *Taurès*, peuple de la Scythie européenne, prise sur eux par Mithridate, roi de Pont; elle fut soumise aux rois du Bosphore, et passa enfin sous la domination des empereurs d'Orient. Les premières villes étaient *Panticapée*, célèbre par son commerce avec les Athéniens, *Théodosie*, *Chersonesus*, *Taphræ*, etc. Il paraît, par la fable d'Iphigénie, que les habitans avaient l'horrible coutume d'immoler à leurs dieux des victimes humaines.

La Mysie fut partagée en *petite* au nord et *grande* au sud, vers le Caïque. C'est dans la petite qu'est le *Granique*, qui se rend, du sud-ouest au nord-est, dans la Propontide, et si connu par le passage d'Alexandre en 332. — Les villes

principales étaient *Lampsaque*, au nord-est sur le détroit; les habitans y étaient si corrompus, qu'Alexandre voulait détruire cette ville; *Abydos*, au sud-ouest, aussi sur le détroit en face de Sestos; ces lieux sont restés célèbres par la fable de Léandre et de Héro; assez loin à l'est et sur la côte, *Cizique*, dans une petite île jointe au continent par un pont, ce qui formait deux ports : cette ville était une des premières de l'Asie; *Scepsis*, au sud-ouest, auprès du mont Ida au sud. Ce fut dans cette ville que l'on trouva les écrits d'Aristote, que ce philosophe avait laissés à Théophraste. Sylla, qui les y trouva, les fit transporter à Rome; *Pergame*, plus au sud, très-près du Caïcus, fut la capitale d'un petit royaume qu'Attale légua aux Romains. Le célèbre Galien était de cette ville.

On retrouve les noms de quelques rois de Mysie, mais sans époque certaine : les rois de Pergame sont plus connus.

Bithynie.—La Bithynie s'étendait entre la Mysie à l'ouest, où était le *Rhindacus*, jusqu'à la Paphlagonie, où était le *Parthénius*. La partie occidentale des côtes était sur la Propontide, la partie orientale sur le Pont-Euxin. Une presqu'île qui s'avance du sud-est au nord-est sépare ces deux mers, en laissant cependant un détroit qui les réunit : on l'appelait *Bosphore de Thrace*. C'est actuellement le détroit de Constantinople.

Dans la partie occidentale, qui est fort montagneuse, on avait donné le nom d'Olympe à une chaîne assez considérable. Comme ce nom d'Olympe se retrouve en plusieurs lieux, M. Bergier pense qu'il est formé d'un mot oriental signifiant *élévation*. Cette idée paraît n'être pas dénué de fondement, quoique ce théologien n'ait pas été toujours heureux en étymologies.

Les principaux fleuves étaient, à l'ouest, le *Rhindacus*. Ce fut près de ce fleuve que Mithridate, voulant surprendre Lucullus, fut lui-même surpris par ce général : ce fleuve se rend dans la Propontide; le *Sangarius*, à l'est, se rend dans le Pont-Euxin, en coulant du sud-ouest au nord-est.

Les villes principales étaient *Chalcédoine*, sur la partie sud-ouest du détroit, presqu'en face de Bysance ou Constantinople : les environs en sont agréables, et la situation

très-favorable au commerce (1). On y tint un concile en 451. *Lybissa*, au sud-ouest, où se trouvait le tombeau d'Annibal; *Nicomédie*, au sud-ouest, au fond du golfe *Astacénus*, fut la capitale d'un petit Etat gouverné par Nicomède, qui l'embellit et lui donna son nom. Ce fut dans le château de cette ville qu'Annibal s'empoisonna. Nicomèdie est célèbre dans l'histoire ecclésiastique, parce qu'elle fut horriblement agitée par les troubles qu'occasionna l'arianisme : Eusèbe en était évêque. En 336 un violent tremblement de terre la renversa presqu'entièrement. *Prusa* (Boursâ), au nord du mont Olympe, devint capitale d'un royaume : c'était une des plus belles villes de l'Asie-Mineure. Ce fut Prusias, roi de cette ville, qui donna retraite à Annibal. *Nicée*, sur la côte orientale du lac *Ascanius*. Elle avait porté d'abord le nom d'Antigonia, fille de Philippe, son fondateur : Lysimaque lui donna celui de Nicée. C'est la patrie de Dion-Cassius. On y tint deux conciles écuméniques, le premier, qui est le plus célèbre, eut lieu en 325. Au loin vers le nord-est, sur la côte *Héraclée* et *Tium*, étaient les villes les plus remarquables. *Bithynium*, un peu au sud de *Tium*, porta ensuite le nom de Claudiopolis. Près d'Héraclée on montrait une grotte, par où l'on disait qu'Hercule avait amené Cerbère des enfers : on disait que ce héros avait fondé la ville, qui fut prise par Cotta.

Paphlagonie.—La Paphlagonie formait en grande partie une presqu'île entre le fleuve *Parthénius* et la Bythinie à l'ouest, et le fleuve *Sangarius* qui la séparait du Pont à l'est. La partie la plus avancée au nord était terminée par le promontoire *Carambis*.

Un autre promontoire au sud-ouest terminait une presqu'île où se trouvait *Amastris*, appelée d'abord *Sesamus*, mais qui prit ensuite le nom de la princesse Amastris, nièce de Darius-Codoman, et femme de Darius, tyran d'Héraclée. Quant au nom de Sesame il resta à la citadelle. — La ville

(1) Les fondateurs de Bysance prétendirent qu'ils s'établissaient en face de la *ville des Aveugles*, parce que les Calcédoniens n'avaient pas préféré la position où, 17 ans après, ils s'établirent. Mais il faut penser que les Calcédoniens voulaient habiter en Asie, à laquelle ils appartenaient par leur naissance.

la plus considérable était *Sinope*, sur la côte à l'est. On y voyait une statue de Sérapis, qui y fut apportée d'Alexandrie sous le règne de Ptolémée-Philadelphe. Quoique cette ville, placée sur un petit isthme qui joint une presqu'île au continent, soit assez forte par les rochers qui l'entourent, cependant Pharnace la prit d'assauts. Ses successeurs la gardèrent, et Mithridate y vint au monde. Ainsi les rois de Pont possédèrent aussi la Paphlagonie pendant quelque tems, c'est pourquoi quelques géographes attribuent Sinope à ce royaume. Ce fut la patrie de Diogène le Cynique.

Pont. — Le Pont proprement dit s'était formé primitivement de la partie septentrionale de la Cappadoce; c'en était la partie maritime, ainsi que le nom l'indique. Il s'étendait depuis l'*Halys* et la Paphlagonie jusqu'au petit fleuve *Ophis* à l'est, on pourrait même dire, en y comprenant quelques nations barbares, jusqu'au fleuve *Bathys*, appelé aussi *Acampsis*.

Les principaux fleuves sont le *Sidenus*, se jetant dans la mer au près de *Polemonium*; le *Thermodon*, qui se jette dans la mer à l'est du promontoire *Heracleum*, après avoir arrosé les plaines de Thermiscyre; le *Lycus*, qui se réunissait à l'*Iris* près de *Megalopolis*. — La chaîne de montagnes qui formait au nord le bassin du Thermodon se nommait *mons Amazonius* ou mont des Amazones. C'est qu'en effet une ancienne opinion s'était accréditée au point qu'elle a été racontée par des auteurs graves. On disait qu'il avait existé une société de femmes guerrières, établies autrefois dans les plaines de Termiscyre et sur les bords du Thermodon; que ces femmes, sous le nom d'Amazones, avaient porté la guerre jusque dans l'Atique, où elles avaient été vaincues par Thésée.

Les principales villes étaient, en commençant à l'est sur la côte : *Trébisonde*, appelée par les Grecs *Trapezus*, ville qui fesait un grand commerce, et devint capitale d'un Empire, à l'arrivée des Latins à Constantinople, en 1204: il commença par n'être qu'une principauté; *Cerasus*, d'où Lucullus reporta en Europe le joli fruit qui en prit le nom de cerises; *Polemonium*, qui avait pris son nom du roi Polemon; *Amisus*, à l'ouest, était assez considérable. Dans l'intérieur

des terres on trouvait *Amasée*, sur l'*Iris*, patrie de Strabon qui aurait dû nous en laisser une description un peu étendue.

Zela, au sud, sur le *Scylax*; Pompée la nomma *Mégalopolis*. Il y eut un tems où le grand-prêtre du temple de cette ville était souverain du pays. Ce fut près de cette ville que César défit Pharnace, fils de Mithridate, et écrivit son expédition en trois mots devenus célèbres : *Veni, vidi, vici.* Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu.

Comana-Pontica, ou Comane du Pont, au nord-est, sur l'Iris, où était un temple célèbre de Bellone. Le grand-prêtre de ce temple jouissait d'une autorité fort étendue, dont l'origine, disait-on, remontait au tems d'Oreste et de sa sœur Iphigénie, qui étaient venus s'y établir. *Néo-Cæsarée*, au nord-ouest, sur le Lycus, ville peuplée et commerçante.

La partie orientale du Pont était remplie de montagnes, où se trouvent des mines de cuivre, dès-lors connues et exploitées. Les habitans, presque tous occupés aux travaux de ces mines, en avaient reçu le nom de *Chalybes*.

Il paraît que le Pont eut très-anciennement des rois. Le premier cependant dont on connaisse la date, est Artabaze, qui régna en 486 avant l'ère vulgaire. Le plus connu est Mithridate, surnommé le *Grand* à cause de ses qualités guerrières, qui en firent un des plus redoutables ennemis des Romains. Polemon II, sous le règne de Caligula, fut le dernier roi du Pont. Après sa mort son pays passa aux Romains, sous le règne de Néron.

Colchide, Iberie, Albanie, Caucase.

En sortant du Pont par le nord-est, le long des bords de la mer Caspienne, on entrait dans un pays demeuré longtems barbare, où les Grecs avaient cependant formé quelques établissemens sur les côtes occidentales. C'est-là, un peu au nord, qu'un massif considérable de montagnes, nommé le *Caucase*, sépare le Pont-Euxin de la mer Caspienne. A l'ouest, ces montagnes se terminent au nord du Pont-Euxin, vers le 38e. degré de longitude orientale de Paris. Au pied des montagnes, sur le bord de la mer, était la ville de *Dioscurias* (Isgaour). L'extrémité orientale laisse peu d'espace entre les montagnes et la mer; ce passage était nommé *Albaniæ-Pylæ*. C'est aujourd'hui Derbent-Capi, ou

les Portes de fer. La partie du milieu du Caucase est la plus élevée. C'est-là que la fable avait placé Prométhée, dont un vautour mangeait le foie, pour le punir d'avoir enlevé le feu du ciel.

Ce qu'il y a de plus réel, c'est que ce massif de montagnes donne naissance à quelques grands fleuves, et à un assez grand nombre de rivières et de torrens. Je ne parlerai point ici de l'*Alouta*, qui, au-delà des montagnes, coule de l'ouest à l'est. C'est actuellement le Terek.

Au sud du Caucase, le *Phasis* ou Phase (Fach), commençait à la branche que l'on nommait *Amaxantius-Mons*, et coulait à l'ouest se rendre dans le Pont-Euxin. De ce même côté, l'*Acampsis*, commençant près des sources de l'Euphrate, venait du sud, et se jetait dans la même mer près d'*Apsarus*, aujourd'hui Gonieh : on le nomme Tehoroki.

Deux fleuves bien plus considérables vont porter leurs eaux, après s'être réunis, dans la mer Caspienne, que l'on nommait aussi Hycanienne; ce sont le Cyrus et l'Araxe.

Le *Cyrus* (Kur) commençant au nord des montagnes d'Arménie, remonte au nord jusqu'au nord d'*Armozica*, puis redescend par le sud-est jusque vers le 40e. degré de latitude, et en-deçà du 46e. de longitude, où il reçoit l'*Araxe*, (Aras).

L'*Araxe* avait une de ses sources dans les mêmes montagnes que l'Euphrate, mais au nord. Il coule à l'ouest; et, sous le nom d'Araxe, arrosait, entre autres villes, *Artaxata*, (au sud-ouest d'Erivan), redescend au sud jusque vers le 39e. degré, puis remonte au nord se joindre au Cyrus au-delà du 40e. degré. Ces deux fleuves réunis parcourent ensemble un degré de latitude, et se jettent dans la mer Caspienne, par plusieurs embouchures, sous le 46e. degré de longitude orientale.

L'intervalle arrosé par ces fleuves était divisé en trois pays : la *Colchide* à l'ouest; l'*Ibérie* au milieu; l'*Albanie* à l'est. Ainsi deux de ces pays avaient communication avec des mers.

La Colchide a été visitée d'assez bonne heure, à ce qu'il paraît, par les aventuriers Grecs qui cherchaient à étendre leurs relations de commerce, ou à former des établissemens éloignés. Car, quoiqu'embellie des fables d'une toison d'or,

du combat du dragon qui vomissait du feu, et des enchantemens de Médée, l'expédition des Argonautes n'en est pas moins vraie dans le fond. Quelques auteurs la reportent à l'an 2720 avant l'ère vulgaire. Cependant, soit que les Grecs ne donnassent pas de suite à cette première expédition, soit que les expéditions qui suivirent ne fussent que des courses de marchands, on a fort peu de connaissances anciennes sur la Colchide. Hérodote dit que les habitans avaient beaucoup de rapports avec les Egyptiens; que même ils descendaient d'une colonie de ce peuple établie par Sésostris : ce fait ne me paraît pas vraisemblable. Le climat, au pied du Caucase, et la culture, sont si différens de ce que l'on éprouve et de ce qui se pratique en Egypte, que c'eût été exposer les Egyptiens à une mort inévitable.

Les villes principales étaient, sur la côte au nord, *Dioscurias*, appelée ensuite *Sébastopolis*, lieu très-fréquenté à cause du commerce de l'Inde et de la Perse; *Æta*, près de la mer, au confluent de l'*Hippus* et du *Phasis*. On croit que le territoire de cette ville produisait de l'or, et que ce fut le desir d'en rapporter, à quelque prix que ce fût, qui y conduisit les guerriers grecs, connus sous le nom d'Argonautes. Cyta (Cotalis), plus à l'est, était la capitale du pays et la demeure de Médée.

La Colchide répond, par le nord, à la Mingrélie, et au sud du Phase, au Guriel.

L'Ibérie, à l'est, occupait une partie du bassin que parcourt le *Cyrus*, à l'est du 41e. deg. de longit. orientale. Une chaîne de montagnes qui court de nord au sud, la séparait de la Colchide à l'ouest. Un défilé au nord portait le nom de *Pylæ-Caucasiæ* ou Portes du Caucase; c'est près du lieu appelé aujourd'hui Tatar-Topa. — Selon Strabon, les Ibériens étaient divisés en quatre classes, d'après les mêmes bases à-peu-près qu'en Egypte ou qu'aux Indes; ce qui peut être arrivé sans que ces peuples ayent eu ensemble de communication : car, par-tout où des hommes seront parvenus par leur force, leur courage, la disposition de leur esprit, à prendre de l'ascendant sur le gros de la nation, il en résultera nécessairement des distinctions de classes, les uns pour les commander par la force, ce seront les rois et la noblesse; les autres pour les dominer par

la force de l'opinion, ce seront les législateurs et les prêtres; ceux qui auront eu des terres seront laboureur: enfin, il y aura des ouvriers, le bas peuple échangeant leurs services contre la nourriture et les vêtemens que fournira une classe plus riche.... On ne sait rien des villes de l'Ibérie; car, *Artamita* (Kali-Kala) et *Zala* (Tiflis) sont peu connues.

On ne connaît aucun roi d'Iberie avant Mithridate, en faveur duquel se déclara Artocès. Ce prince fut défait, et sa nation soumise aux Romains, quoique continuant, pour les détails du gouvernement, à être conduite par ses propres chefs.

N. B. On place assez ordinairement après la description de l'Asie les îles qui paraissent appartenir à cette partie de la terre, à cause de leur proximité du continent; j'ai préféré les traiter à part, afin que, dans un seul article, on pût s'instruire sur celles que l'on voudrait connaître en particulier. Je passe donc à l'Afrique.

AFRIQUE.

L'Afrique est, après l'Asie, la partie de l'ancien continent la plus anciennement connue: l'Egypte dispute d'antiquité avec l'Assyrie, parce que nos connaissances historiques ne remontent pas au-delà des siècles où commencèrent ces empires, et même parce qu'elles ne nous offrent rien de bien certain sur ces tems reculés. J'en croirais assez la chronologie des prêtres égyptiens, transmise par Hérodote et par Manethon, si elle était donnée par d'autres hommes que des prêtres, reconnus pour des imposteurs chez tous les peuples anciens, et si en même tems elle ne renfermait des règnes de dieux non admissibles. Je m'en tiendrai donc, dans le peu que j'aurai à en dire, à la chronologie établie dans mon Cours.

L'Afrique est à-peu-près au sud-ouest de l'Asie, avec laquelle elle communique par un isthme d'environ 30 lieues de largeur, ayant la Méditerranée au nord et la mer Rouge au sud. Les anciens ne nous en ont fait bien connaître que la partie septentrionale: ce qu'ils ont dit des côtes orientales et des côtes occidentales est moins certain. Mais il paraît qu'ils ont mieux connu l'intérieur des terres au nord de la zône torride que ne l'avaient fait jusqu'à présent les mo-

dernes (1). D'ailleurs, par le mot Afrique, les anciens n'ont pas toujours entendu la partie entière à laquelle nous donnons ce nom. Ils ne donnaient le nom d'Afrique qu'à la partie de la côte septentrionale qui renfermait l'Etat de Carthage, entre la Mauritanie à l'ouest et la Cyrénaïque à l'est. Apparemment que ce fut pendant long-tems l'opinion de l'école d'Alexandrie, puisque Ptolémée, vers le milieu du deuxième siècle de l'ère vulgaire, la suivit encore.

Nous diviserons l'Afrique en *huit* grandes parties : L'*Egypte*, l'*Ethyopie*, la *Lybie*, la *Marmarique*, la *Cyrénaïque*, la province de *Carthage* ou *Afrique propre*, la *Mauritanie* et les peuples de l'intérieur.

Égypte.

On donne le nom d'Egypte à une longue vallée que baigne le Nil dans la partie nord-est de l'Afrique, et par extention on y compte aussi les montagnes qui, à l'est, la séparent de la mer Rouge ; et celles qui, à l'ouest, la séparent de la Libye. Cette vallée, arrosée par le Nil, ne conserve pas le nom d'Egypte au-delà du tropique. On croit, avec beaucoup de vraisemblance, que, dans des tems très-anciens, l'Egypte ne s'étendait pas au-delà du 30e. deg. environ de lat., mais que dans la succession des siècles les eaux du Nil, qui débordent chaque année et charient avec elles un limon qu'elles déposent sur les terres, et dont une partie se transmet jusqu'à la mer, avaient ainsi formé toute la partie septentrionale appelée par les Grecs *Delta*, à cause de sa forme triangulaire, qu'avaient dans leur Langue la lettre de ce nom. Hérodote (liv. 11.) va même plus loin ; il pense que non-seulement le Delta, mais même toute la vallée de l'Egypte jusqu'à Syène, était autrefois un golfe que le Nil a peu-à-peu rempli de son limon. Les atterrissemens qui se forment chaque jour à l'embouchure du fleuve, l'aggrandissement successif et l'exhaussement du Delta, la nature même du sol de ce pays, tout porte à se ranger à cette opinion.

(1) Je dis *jusqu'à présent* parce que les voyages des Anglais dans cet intérieur, et les travaux du savant Major Renell commencent à jeter un grand jour sur ce qu'en ont dit les anciens.

Le Delta est essentiellement resserré entre les deux bras extérieurs qui, dù 30e. deg., prennent une direction; l'un au nord-est, l'autre au nord-ouest. Les anciens connaissaient dans cet intérieur, d'autres branches navigables, qui, actuellement ont presqu'entièrement disparu : vers leurs embouchures, obstruées par des sables et des terres nouvellement consolidées, il s'est formé des lacs, qui n'ont qu'une très-petite communication avec la mer (1).

A cette idée, généralement adoptée par les naturalistes, j'ajouterai celle qu'ont émisent quelques-uns des ingénieurs qui ont fait la guerre en Egypte. Après avoir soigneusement examiné, 1°. le terrain qui forme l'isthme de Suez; 2°. le mouvement de la Méditerranée au nord, portant ses eaux et des sables, qu'elle charie de l'ouest à l'est, sur les côtes de la Syrie; 3°. la retraite insensible des eaux de la mer Rouge, qui ont abandonné l'ancien port de Kolsum (*Qolzoum*) et la ville d'Arsinoé, et menacent d'abandonner Suez, parce qu'elles remplissent aussi ces ports de sables, ils ont pensé, dis-je, que l'isthme entier avait pu, avec le tems, se former de cette manière, et faire de l'Afrique une presqu'île, après n'avoir été qu'une île dans les siècles antérieurs. Aureste je ne donne cette idée que comme une conjecture; mais je la transmets avec satisfaction, dans l'espérance que les historiens, quand ils traiteront en grand les objets de leurs recherches, consulteront aussi les archives de la Nature, archives qui se conservent, et dont le travail se perpétue, servant ainsi à éclairer sur les travaux présent. Je reviens au Nil.

Le Nil a sa source, ou plutôt ses sources, au sud, dans de très-hautes montagnes placées dans la partie que les anciens appelaient Ethiopie, et que nous nommons Abyssinie. Là se trouvent des sources que les modernes et même les gens du pays ont d'abord regardées comme les seules sources du Nil; mais non-seulement d'autres

(1) Les anciens comptaient sept embouches du Nil, qui sont, à partir de l'ouest, les bouches *Canopique*, *Bolbitine*, *Sebennytique* (Pineptime Diolcas), *Phatmetique*, *Mendesium*, *Tannitique* et *Pelusiaque*, ce qui fait neuf; mais deux étaient moins considérables.

fleuves sortis des mêmes montagnes grossissent celui-ci, qui traverse le lac de Dambéa ; mais le fleuve actuellement connu sous le nom de *Bahhr-êl-Abyadh* (rivière Blanche), en est une des sources principales, parce qu'il ne tarit jamais. Il paraît bien que Ptolémée en avait connaissance, car il place les sources du Nil dans le mont qu'il nomme de la *Lune*, au 10e. deg. de lat. sept., et celles où le *Bahhr-êl-Abyadh* prend actuellement sa source portent, en arabe, un nom dont le sens est le même que celui qu'emploie Ptolémée, les Arabes les nomment *Djébel-êl-Quâmar* (*mont de la Lune*).

Le débordement du Nil a pour première cause l'abondance des eaux qui tombent dans la zône torride septentrionale, quand le soleil paraît s'avancer de l'équateur au tropique du Cancer. Lorsque ces eaux ont pénetré les montagnes, gonflé les sources des fleuves et fait déborder les eaux hors de leurs lits, toutes celles qui, réunies, portent le nom de Nil, se répandent ensuite sur les terres, et vers le mois de juin commencent à faire sentir ce bienfait à l'Egypte, dont les terres, sans cela, seraient réduites à la plus stérile sécheresse. Cet heureux débordement se répand insensiblement sur toute l'Egypte : des canaux, exécutés par les anciens avec beaucoup d'intelligence, portaient assez loin du Nil, vers les montagnes, les eaux qui devaient féconder leurs propriétés. Un lac immense, formé à l'ouest du Nil, entre les 29e. et 30e. deg., servait en quelque sorte de réservoir pour une partie de ces eaux : il est connu sous le nom de lac *Mœris*, parce que le roi de ce nom y fit faire de grands travaux. Le nom actuel est *Birquet-êl-Quéroun* (lac de Caron).

Mais comme des eaux trop abondantes couvraient pendant trop long-tems les terres, et n'en laissaient pas assez aux récoltes, et qu'aussi un débordement trop peu considérable ne pouvait baigner toutes les terres, les anciens avaient construit en différens endroits de l'Egypte, à commencer au sud, des bâtimens sous le nom de nilomètres, afin de s'assurer de l'état des eaux, et de juger si, après trois mois d'augmentation, elles étaient parvenues à la hauteur désirable. Les voyageurs ont retrouvé des traces de ces anciens nilomètres ; et les maîtres de l'Egypte moderne en ont fait construire pour le même usage.

Le limon que laisse le fleuve en se retirant rend les terres de l'Egypte de la plus grande fertilité. Le bled y vient en si grande abondance, que ce pays était appelé *le grenier de Rome.* Les légumes y sont excellens, les fruits délicieux; mais ce ne sont pas les mêmes qu'en Europe : ceux-ci y dégénèrent très-promptement. Il en est de même des individus. Des familles européennes qui entreprendraient de se perpétuer en Egypte y perdraient bientôt leurs forces et les formes qui les caractérisaient. Le palmier est l'arbre le plus commun en Egypte. Les anciens connaissaient le *Papyrus*, dont les feuilles leur servaient à écrire, et dont le nom a formé chez nous celui de papier.

Les animaux particuliers à l'Egypte sont le crocodile, l'ichneumon, l'hippopotame, l'ibis, espèce de cigogne, qui débarasse le pays des serpens nés dans le limon.

Il paraît que les Egyptiens tenaient originairement beaucoup des Ethiopiens; et s'ils n'avaient pas absolument les formes et la couleur des nègres, ils en avaient au moins la taille médiocre et les cheveux crépus. Il paraît que le génie de la nation était porté aux grandes choses, par le genre de monumens qui nous restent d'eux : on y trouve la force et la majesté. Telles sont les hautes pyramides et les ruines des beaux temples de la haute Egypte, ces grands canaux qui communiquaient au lac Mœris; tel est le Sphynx, que l'on croit actuellement n'avoir été exécuté que pour employer utilement un rocher.

La division de l'Egypte la plus généralement adoptée en Géographie, c'est celle en trois parties; la *Haute*-Egypte ou Thébaïde; l'Egypte du *milieu* ou Heptanomie; la *Basse*-Egypte ou Delta. Ces parties renfermèrent autrefois plusieurs royaumes, réunis ensuite en un seul par des princes ambitieux; tel fut Sésostris, en 1484, etc. Sous les Romains, l'Egypte fut divisée en provinces, appelées *Nomes*, au nombre de 53. La Haute-Egypte en renfermait 14; l'Heptanomie, sept, comme son nom l'indique; mais on y ajouta les deux *Oasis*, la petite et la grande, qui, avec une troisième province, en portèrent le nombre à 10. Enfin la Basse-Egypte, qui renfermait, à l'ouest et à l'est, des pays non-compris dans le Delta, resserré entre les bras du Nil : elle renfermait 29 nomes.

Haute-Egypte. La Haute-Egypte s'étendait depuis Syène et les cataractes du Nil, à-peu-près sous le tropique, jusque sous le 28°. degré environ. La quantité et l'étendue des ruines qui subsistent encore dans cette partie ne permettent guères de douter qu'elle n'ait été la première habitée, et que les premiers habitans n'y soient venus de l'Ethiopie et de l'île de Merôé, formée par le vaste espace que laissent entr'eux le Nil et l'*Astaboras*, (le Tacadze). On y retrouve, en beaucoup d'endroits, des hiéroglyphes égyptiens, et d'autres indices du séjour du même peuple qu'en Egypte.

Les principales villes, en commençant par le sud, étaient *Syène* (Eçouan), et assez près, les îles d'Eléphantines (*Djéziret-êl-Jâher*, île fleurie), et de *Philæ* (*Djéziret-êl-Hhéïf*, île où il ne pleut jamais). Les Romains y entretenaient garnison. Un peu au-dessus se trouvent les cataractes du Nil, assez fortes pour embarrasser la navigation, mais trop peu considérables pour être comparées à celles de l'Italie, de la Suisse et de l'Amérique septentrionale (1). En descendant le fleuve on trouvait successivement *Apollinopolis-Magna*, ville à laquelle les Grecs ont donné le nom d'Apollon; *Latopolis*; *Hermonthis*; enfin, *Diospolis-Magna*, qui est l'illustre Thèbes. Cette ville, qu'Homère a surnommée *Hecatompylos* (aux cent portes), qui pouvait avoir de circonférence environ neuf lieues françaises, de 25 au degré, s'étendait des deux côtés du fleuve. Quelques auteurs prétendent que, dans les commencemens, elle n'avait été bâtie que pour former un centre de rassemblement de tout le peuple égyptien dispersé sur les terres, mais se réunissant pour des cérémonies religieuses, lors des débordemens, et dans le cas où la guerre désolerait les campagnes. On voit des restes immenses des palais et des temples de cette vaste et superbe ville; et deux ou trois pauvres villages (*Luqssor* ou *Loùqssoréïn*, Qarnâq); lui ont succédé. *Coptos*, sur la droite du Nil, avec lequel elle communiquait par un canal, devint une ville d'un grand commerce. Sous les Ptolémées, et peut-être

(1) Ces cataractes sont simplement formées par quelques rochers à fleur d'eau, dangereux dans les basses eaux, mais qu'on peut franchir lors de la crue du Nil. Loin d'être comparables aux chutes du Tirol et de Niagara, elles le sont à peine aux rapides de l'Ohio.

avant eux (1), une route pratiquée entre les montagnes conduisait, par le sud, au port de *Bérénice*, sur la mer Rouge. On transportait les marchandises à dos de chameaux. Il y avait 10 lieux de stations. *Tentyra* (Dendéra), à quelque distance au nord par ouest, doit avoir été l'une des plus belles villes de l'Egypte, à en juger par la magnificence des ruines.—*Diospolis-Parva* était à l'ouest; *Abydus*, au nord par ouest, était à quelque distance du fleuve à l'ouest. On disait qu'elle avait été la résidence de Memnon, dont la statue se voit encore dans les ruines de Thèbes, et qui, disait-on, rendait des sons au lever du soleil. — Au nord-est, sur le bord occidental du Nil, une ville construite par les Ptolemées à la manière des Grecs, devint très puissante, sous le nom de Ptolémaïs. — *Chemnis*, appelée aussi *Panopolis* ou ville du dieu Pan, était au nord, mais de l'autre côté du fleuve. — *Aphroditopolis* ou ville de Vénus, était au nord de cette ville, mais à l'ouest du fleuve. — *Antæopolis*, au nord, sur l'est du Nil, portait le nom, disait-on, d'un ancien gouverneur de la Libye et de l'Ethiopie, sous le règne de Sésostris. — *Lycopolis*, au nord-ouest, sur la gauche du fleuve, portait un nom qui l'annonçait pour être la ville des loups.

Plusieurs voyageurs modernes, et particulièrement M. Denon, donnent des descriptions très-intéressantes des ruines du peu de villes que je viens d'indiquer, ainsi que de plusieurs autres.

Heptanomie.—Cette partie du milieu de l'Egypte s'étendait à-peu-près du 28e. degré au 30e. En continuant de descendre le Nil, comme je viens de faire dans la Haute-Egypte, on trouvait ANTINOÉ, nommée d'abord *Besa*, mais à laquelle Adrien donna le nom de son favori Antinoüs. Presque en face, à l'ouest du Nil, était *Hermopolis Magna* ou la grande ville de Mercure. — *Cynopolis* ou la ville du Chien était au nord. On sait que c'est ayant la tête de cet animal que les Egyptiens représentaient Anubis. Là était aussi une ville appelée *Co*. Afin de faire parvenir les eaux du Nil assez avant dans les terres de la Libye, et de les conduire ensuite dans le

(1) Ptolémée-Philadelphe paraît avoir trouvé ce commerce déjà pratiqué dans le pays, mais avec moins de commodité: il fit travailler et percer une nouvelle route.

lac Mœris, les Egyptiens avaient exécuté un large et long canal, qui s'écartait du fleuve quoiqu'en remontant vers le nord, et communiquait avec le lac. Ce lac se nomme actuellement *Birket-èl-Qaroùn*, et se trouve occuper le terrain le plus bas de la province appelée *Feium*, que les anciens apelaient *nome Arsinoïtes*, les restes de l'âne; ce canal se nomme *canal de Bathen*, et un autre canal, ouvrage d'un calife, est nommé *Bahhr-êl-Yoùsef*; ce n'est presque partout que l'endroit le plus profond de la vallée.

Arsinoé, près du lac, était aussi nommée la ville des Crocodiles, *Crocodilopolis*; elle avait au sud-est, à l'extrémité nord du canal, la grande ville d'Hercule, *Heracléopolis-Magna*. Plus au sud encore était, sur le côté ouest du canal, la ville d'*Oxirynchus* ou du Poisson au nez pointu. A l'est du Nil, à la hauteur d'Arsinoé, était la ville de Vénus ou *Aphroditopolis*. Enfin, au nord était la ville de Memphis, sur la gauche du fleuve. Elle est encore célèbre, et fut long-tems riche et magnifique, mais à peine en retrouve-t-on quelques restes dans le lieu appelé *Mem*. C'est un peu au nord que se voyent encore les Pyramides que l'on nomme de Girzé, à cause du lieu qui les avoisine.

A l'ouest de l'Heptanomie se trouvait la *petite Oasis*, et à l'ouest de la Haute-Egypte la *Grande Oasis* (Oasis-Magna). Les Grecs avaient emprunté des anciens Egyptiens le nom de *Oualé*, dont ils ont fait dans leur langue *Oasis*. Ce nom, dans son sens propre, signifie *lieu habité*. Les Grecs s'en sont servi particulièrement pour désigner des lieux que de l'eau et de la verdure rendent habitables au milieu des déserts. Le fameux temple de Jupiter-Ammon, dont la position a été si long-tems ignorée, et que l'on sait actuellement être *Syouah*, à l'ouest de la Basse-Egypte, était dans un de ces Oasis.

Egypte-inférieure ou *Delta*. L'Egypte inférieure est quelquefois désignée par le nom de Delta, mais elle s'étendait à l'ouest et à l'est beaucoup plus que le Delta proprement dit. C'était la partie la plus cultivable de l'Egypte, parce que tout y est terre végétale bien arrosée. Je n'en nommerai que quelques villes principales.

Alexandrie, connue avant le tems d'Alexandre sous le

nom de *Raquoudâh*, fut considérablement augmenté d'après les vues de ce conquérant, qui projettait d'y attirer tout le commerce de l'Inde. Un canal fait de main d'homme y amenait les eaux du Nil qu'elle recevait de la branche occidentale de ce fleuve. A l'ouest d'Alexandrie était le lac *Marèotis*, actuellement à sec. Ce bras occidental du Nil, au-delà du 31e. deg., se séparait en deux autres bras; celui qui tirait au nord-ouest formait la bouche *Canopique*, et celui qui montait au nord la bouche *Bolbitique*; *Saïs*, à la droite de ce dernier bras, était un peu au sud du 31e. deg., et avait été très-considérable; *Mendès* à l'est, et donnant son nom à une branche du Nil, était particulièrement consacrée au bouc; *Péluse*, plus à l'est sur le bord de la mer, était la clef de l'Egypte de ce côté. Au sommet de l'angle que forment les bras du Nil en se séparant, était la petite ville de Babylone, fondée, dit-on, par des Perses. Assez près était la ville d'*Héliopolis* ou du Soleil, occupant un rang distingué entre les autres villes du Delta.

En s'éloignant à l'est de Peluse sur le bord de la mer, on trouvait le mont *Cassius*, puis le lac *Sirbonis*, enfin *Rhinocorura*, dernière ville d'Egypte de ce côté.

De ce même côté, mais plus au sud, un canal appelé canal de Ptolémée, (1) fesant suite à un canal qui prit le nom de Trajan, établissait une communication avantageuse entre le Nil et la mer-Rouge. Là avaient été successivement *Clyrma*, *Arsinoë*, *Cléopatris*, à-peu-près où se trouve Suez, avec cette différence que la mer s'éloigne de plus en plus des lieux qui y ont été le plus anciennement habités.

Plus au sud le long de la côte, étaient quelques petits ports, entre lesquels on distingue *Myos-Hormos*, sous le 27e. deg. en face de la petite île de Vénus. Ce port est célèbre, parce que, sous les Ptolémée, il fut l'entrepôt des marchandises de l'Inde, qui étaient transportées par terre sur le Nil, et delà jusqu'à Alexandrie.

(1) Ce canal fut commencé par Néchos, roi d'Egypte; Ptolémée-Evergète le fit réparer et achever. Lors de la conquête de l'Egypte par les Arabes, sous le califat d'Omar, Amroù-êbn-êl-A'as le déblaya: il fut entretenu par quelques Soudans d'Egypte, puis négligé; et c'est avec peine que les savans français attachés à l'expédition d'Egypte en ont retrouvé les vestiges.

On

On fait remonter le règne de Ménès, premier roi d'Egypte, à l'an 2126 avant l'ère vulgaire; celui de Sesostris à l'an 1484; celui de Psammenit, vaincu par Cambyse, à l'an 526, et sa défaite en 525; la conquête d'Alexandre à l'an 332; le règne de Ptolémée-Lagus à l'an 323; la mort de Cléopâtre et la prise de possession par les Romains à l'an 26. La suite appartient à l'Histoire moderne.

Éthiopie.

Le mot Ethiopie sigifie grammaticalement *face-noir*: c'est le nom générique qu'ont employé les Grecs pour désigner les peuples de l'intérieur de l'Afrique, que nous nommons *nègres* d'après le latin, *niger*, noir.

Les anciens distinguaient deux Ethiopies; 1°. celle qui confinait à l'Egypte, et dans laquelle on entrait en remontant le Nil; 2°. celle qui comprenait tout l'intérieur de l'Afrique.

L'Ethiopie, que l'on peut désigner par le sur-nom d'Egyptienne, formait un royaume, dont les historiens ont cité quelques rois qui eurent guerre avec l'Egypte. C'est le pays que l'on nomme actuellement Nubie.

L'Ethiopie intérieure comprenait un grand nombre de peuples dont Ptolémée donne les noms. J'en parlerai dans un autre moment.

Libye.

Les anciens appelaient Libye les terres désertes ou peu habitées, qui sont à l'occident de l'Egypte; et lorsque les Egyptiens se furent un peu étendus sur la côte dans la partie septentrionale, il y eut une division qui porta le nom de *Nome-Libyque*. C'est dans cette partie de la Libye que se trouvait le temple de *Jupiter-Ammon*.

Ammonie, c'est-à-dire partie de l'Afrique où se trouvait le temple de Jupiter-*Ammon*. Jusqu'à présent l'érudition seule s'était occupée de rechercher l'origine des anciens oracles et de leurs fondateurs en tels ou tels lieux. Ces sortes d'établissemens remontent pour la plus part à des tems si reculés, et presque tous ont eu des commencemens si obscurs, que les recherches de l'érudition ont été inutiles. Par-tout on trouve des fables que l'on essaie vainement de faire cadrer avec l'histoire; car, comment ne pas traiter de fable la fou-

dation de Jupiter-Ammon par le dieu Bacchus ? Les commencemens de l'oracle de Delphes, par la communication de vapeurs réputées divines? etc. Mais lorsque la saine critique porte le flambeau de la philosophie sur ces mêmes fables, elle en démêle la vérité cachée. J'en vais dire deux mots, en m'en tenant cependant au temple d'Ammon.

Des hommes actifs, adroits, avaient découvert, assez loin de la Basse-Egypte, un terrein fertilisé par des sources, et produisant différentes sortes de végétaux, entre autres le dattier. Cette découverte, pour les habitans d'un pays de sable, devait leur paraître aussi importante au moins que le furent pour les Espagnols les mines du Pérou. Mais si ceux qui voulaient s'y établir, ou plutôt leurs chefs, car, la multitude ne réfléchit pas, se fussent concentrés dans ces Oasis, ils étaient réduits à n'avoir que de l'eau et quelques fruits; ils manquaient encore de plusieurs des commodités de la vie. Ce fut en sentant ces désavantages de leur position qu'ils conçurent le projet d'établir, je dis plus, de forcer une communication utile entre eux et les autres nations. Le commerce n'eut offert qu'une faible ressource, puisqu'ils avaient peu à donner en échange. Ne pouvant donc rien offrir aux spéculations lucratives des marchands, ils cherchèrent à séduire, par un intérêt bien plus puissant encore, celui d'une correspondance avec le ciel, qui donnerait la connaissance des évènemens futurs. Cette idée est assurément la plus heureuse que pussent avoir des fourbes, mais, pour qu'elle eut son efficacité, il ne fallait pas que les auteurs fussent connus; au contraire, il fallait envelopper des nuages du mystère ces premiers commencemens; tromper la multitude et lui faire croire que ce qui n'existait que de l'instant même avait une origine déjà ancienne.

De-là l'intervention de quelque divinité pour attirer la faiblesse crédule. Un chef se dit inspiré par un dieu, fait bâtir un temple, et parvient à y faire rendre des oracles. Si le dieu au nom duquel il agissait était Bacchus, comme dans l'exemple du temple d'Ammon, il en résultait ensuite que ce temple avait été bâti par Bacchus lui-même. La crédulité, ce desir que la faiblesse humaine rend presqu'universel, de pénétrer l'avenir, y fait croire à la puissance d'un oracle, et y

amène non-seulement des hommes ordinaires, mais même des héros. La Fable nous dit que Persée, Hercule, etc., allèrent au temple de Jupiter-Ammon; et l'histoire nous y montre Alexandre. Il est probable que l'élève d'Aristote ne croyait pas à ces sortes d'impostures, mais quand c'est leur intérêt; les héros ne sont pas fâchés que l'on y croie. Il se peut cependant que d'autres grands personnages, tels que Crésus et d'autres, aient cru à la puissance de ces oracles; car l'ignorance et la faiblesse sont de toutes les classes; mais je ne crois pas que Lycurgue ni Thémistocle vissent, dans les oracles qu'ils sollicitaient, autre chose que des moyens de diriger la multitude d'une manière conforme à leurs vues.

J'en conclus donc que l'oracle de Jupiter-Ammon avait été supposé pour attirer des richesses dans ce lieu, et que le temple avait été construit pour en perpétuer la durée.

Marmarique.

Au sortir du nome Libyque, à l'ouest sur le bord de la mer, on passait dans un défilé que l'on nommait *le Grand-Catabathmos*, pour le distinguer de celui que l'on nommait *le Petit*, près du *mont Arpis*, dans le nome Libyque. Il faut remarquer aussi que ce nome s'étendit, avec le tems, de manière à comprendre le pays des *Adyrmachides*, attribués par les auteurs à la Marmarique. *Paræotonium* avait aussi appartenu à la Marmarique; c'est aujourd'hui Al-Broun. Assez avant dans les terres était un lieu un peu considérable, sous le nom d'*Augila*, actuellement Audjelah. Lorsque les Grecs cherchèrent à s'établir sur les côtes de la Marmarique, ils repoussèrent les habitans le plus avant qu'ils purent dans les terres.

Cyrénaïque.

Ce pays avait pris son nom de Cyrène, sa capitale, et occupait cette partie de l'Afrique qui borne la Grande-Syrte à l'est, et monte au nord jusqu'au promontoire *Phycus*, actuellement Ras-al-Sem. La ville de Cyrène (Curen) était à une petite distance de la mer, fondée par des Lacédémoniens, sous la conduite de Battus, en 631 avant l'ère vulgaire. Elle eut sept rois, et passa ensuite sous la domination des rois d'Egypte.

Cinq villes sur la côte avaient formé entr'elles une association qui les fit désigner collectivement sous le nom de *Pentapole*. Ces villes étaient, en commençant à l'ouest, *Bérénice*, que les auteurs ont aussi nommée *Hespérides*; *Ptolémaïs*, au nord-est; *Apollonie*, au nord de Cyrène, dont elle était le port, au sud-ouest du promontoire. Cette ville est célèbre pour avoir donné naissance à plusieurs grands hommes; elle fut la patrie d'Aristippe, disciple de Socrate et fondateur de la secte Cyrénaïque en 399; d'Eratosthène, bibliothécaire d'Alexandrie en 255, etc.; enfin, *Cyrène*, dont j'ai déjà parlé, et *Dernis* (Derne), à l'est, ville fort peuplée.

Syrtes.

Les anciens ont nommé Syrtes deux grands golfes que forme la côte septentrionale, entre le 7e. deg. 30 min. et le 19e. de longitude ordinaire. Ces Syrtes offraient alors une navigation dangereuse, parce que l'art n'était point arrivé au degré de perfection qu'il a atteint depuis, et qu'en effet le refoulement des eaux de l'Océan s'y fait sentir avec violence. L'une des Syrtes était à l'ouest et près de la côte de Carthage; on la nommait la *Petite-Syrte*, aujourd'hui Golfe de Gabès; l'autre, plus à l'est, se nommait *Grande-Syrte*, aujourd'hui Golfe de la Sidre.

Afrique Propre,

ou *Province de Carthage.*

Au-delà de la Grande-Syrte et du fleuve *Cinythe*, on entrait dans une petite province que trois villes, réunies d'intérêt, ont fait appeler *Tripolitaine*. Ces trois villes étaient, en commençant à l'est, *Leptis-Magna*, actuellement Lébida, qui devait sa fondation à des Phéniciens; au nord-est, *Oea*, actuellement Tripoli, qui est devenue le chef-lieu d'une régence de son nom; *Sabrata*, actuellement Sabart, était peu éloignée au nord-ouest.

Cette côte se terminait à l'île de *Meninx*, ou des *Lotophages*, parce que les habitans se nourrissaient principalement des *lotus*. Le nom de *Girba*, employé aussi par les anciens, a donné naissance au nom moderne Zerbi.

C'était aussi là que commençait la province appelée *Afrique*, nom qui signifie, selon Gébelin, *le soleil dans la force.*

Byzacène.

La partie sud-est de l'Afrique propre, appelée aussi province de Carthage, portait le nom particulier de Bizacène, qu'elle tirait de la ville appelée *Byzacina*, et aussi *Byzacium*. A cause de la fertilité du pays et de la quantité de petits ports où l'on pouvait acheter des grains, on désignait quelquefois cette province par le nom d'*Emporia*, expression que l'on ne peut guère rendre en français que par cette périphrase, *côtes où se trouvent beaucoup de comptoirs*. *Tacape*, *Byzacina*, *Thenæ Tysdus*, étaient les lieux les plus considérables de cette côte; on y peut ajouter *Ghepsus*, un peu plus au nord, où César remporta une grande victoire sur le parti de la république; et *Hadrumète*, qui paraît avoir été, de ce côté, la dernière ville de la Byzacène.

Les villes de la Byzacène fesaient le commerce avec les parties intérieures de l'Afrique, en se portant jusqu'à *Cydamus*, actuellement Ghedemes. On y parvenait par deux routes principales, l'une partant de *Leptis Magna*, l'autre de *Byzacium*; on connaît même sur ces deux routes un assez grand nombre de stations.

Zeugitane. On désigna particulièrement par ce nom le petit pays qui traversait du sud-ouest au nord-est le fleuve *Bagradas*, actuellement Médjerda, et dans lequel était Carthage, entre les promontoires *Apollinis*, ou Ras-Zebib, et *Hermæum* ou cap Bon.

Carthage avait été fondée par une colonie de Phéniciens, dont la conduite est attribuée à Didon, et l'arrivée dans ce pays fixée à l'an 883 avant l'ère vulgaire. La colonie phénicienne, établie à peu de distance au nord, et dont on ignore le premier nom, prit alors celui d'*Ytica*, ou l'ancienne, tandis que la colonie nouvelle se donna celui de *Cartha-Hadath*, qui signifie nouvelle ville. Les Grecs, qui défiguraient presque tous les noms propres en les fesant passer dans leur langue, appelèrent cette ville *Carchédon*, prononcé Carghedone; les Latins, défigurant aussi le nom

grec, lui donnèrent celui de *Carthago* ou Carthage : ils en nommèrent les habitans *Carthagenienses* ou Carthaginois, et aussi *Poeni* ou Phéniciens, parce qu'ils l'étaient d'origine. Carthage avait plusieurs parties très-distinctes qu'il faut connaître pour l'intelligence des historiens; 1°. le corps de la place où étaient les habitations des citoyens, cette partie était appelée *Magalia* ou *Magaria*, de l'oriental *Magar*, qui signifie magasin; 2°. la citadelle, appelée *Byrsa*, venant de l'oriental *bosra*, forteresse; 3°. enfin, les deux ports, dont un fort grand, ouvrage de la nature, et qui avait fait décider le choix de l'établissement, et un autre port plus intérieur fait de main d'hommes, et que par cette raison on appelait *Cothon*, venant de l'oriental *Katoun*, coupure. Ces deux ports se communiquaient, et l'entrée en était défendue par une chaîne de fer.

Cette ville si riche, si forte, fut cependant prise par les Romains en 146 avant l'ère vulgaire, et démolie par ordre du général Scipion le jeune, petit-fils de celui qui avait terminé la guerre précédente. Cependant, au tems des Gracques, on y conduisit une colonie; au tems de Jules-César et sous Auguste, Carthage fut rebâtie, et redevint riche et puissante. Elle l'était lorsqu'en l'an 312 de l'ère vulgaire, elle fut saccagée par Maxence, et en 439 par Genseric, à la tête des Vandales. Bélisaire la reprit en 563; mais, à la conquête par les Arabes, en 698, elle fut prise par eux, et totalement détruite : il n'en reste que quelques ruines à peine visibles.

Tunes, un peu au sud de Carthage, n'était pas alors un lieu considérable; mais il offre aujourd'hui un bon port, où l'on entre par une goulette; c'est actuellement Tunis. *Utique* laisse à peine quelques ruines; et *Hippo-Zarytos*, aujourd'hui Biserte, était à l'ouest par nord sur la côte, et communiquant par des canaux avec un petit étang intérieur. *Tabraca*, la dernière des villes de ce côté, était en face d'une petite île, nommée aujourd'hui Tabarca. *Zama*, connue par la victoire que remporta Scipion sur Annibal, était assez avant dans l'intérieur du pays, vers le 36°. deg. de latitude. C'est beaucoup plus au sud, peu au-delà du 34°. deg., que se trouvait *Capsa*, que surprit Marius, et dans laquelle Jugurtha avait caché ses trésors. Les lacs *Triton* et *Libyen*

étaient au sud, entre les 33 et 34°. deg. On disait dans le pays que Minerve s'était montrée pour la première fois dans ce lieu : de-là venait l'épithète de *Tritonia* que l'on donnait quelquefois à cette déesse.

Numidie.

La Numidie, pays à l'ouest de l'Afrique propre, n'a pas toujours eu les mêmes limites ; elles ont varié selon que les rois Numides étaient plus ou moins puissans. Je ne comprends ici sous ce nom que le pays qui s'étendait entre l'Afrique propre et le fleuve *Ampsagas*, actuellement Guad-al-Kibir, ou Wad-id-Kibir. Les principales villes étaient, sur la côte, *Hippo-Regius*, aujourd'hui Bone, fut le siége épiscopal de S.-Augustin, et se nomme ordinairement *Hippone*. C'est vers le nord-ouest de cette ville qu'est le mont *Pappna*, où Gilimer, dernier roi des Vandales, chercha une retraite après sa défaite par Bélisaire. *Cullu*, actuellement Collo, au nord, était un lieu considérable ; mais celui qui l'était le plus dans cette contrée était, dans l'intérieur du pays, Cirta, capitale de l'Etat des rois Numides. Elle reçut ensuite le nom de *Constantine*, qui lui est resté.

Les Numides étaient divisés en deux nations, distinguées en *Massyliens* et en *Massésyliens ;* les premiers étaient à l'est, les seconds à l'ouest, ces derniers ont été compris ensuite dans la Mauritanie. Ils étaient divisés par tribus, et probablement ils vivaient comme font encore les Bérèbes, leurs descendans. Massinissa et Syphax en sont les rois les plus connus ; ils se firent long-tems la guerre : Syphax succomba n'ayant pu résister à Massinissa, fortifié de la protection des Romains. Jugurtha, qui parut ensuite, fut un très-méchant prince, assez habile pour tromper la politique des Romains, et assez bon guerrier pour leur résister pendant quelque tems. Enfin il fut pris par Marius, amené à Rome et jeté dans un cachot, où il périt au bout de quelques jours.

Mauritanie.

La Mauritanie, regardée comme province romaine, s'étendait de l'*Ampsagas* à l'Océan-Atlantique. C'est du nom de ce pays que l'on a ensuite appelé *Maures* les Arabes

qui passèrent en armes de l'Afrique en Espagne. Les Romains, sous Auguste, comprirent sous le nom de Mauritanie une partie du pays qui avait été habité par les Numides à l'est, et la divisèrent en Mauritanie *Tingitane* et Mauritanie *Césarienne*. Cette dernière était au nombre des provinces dont l'empereur s'était réservé la défense, l'autre était dans les attributions du Sénat : cette divison commença sous l'empereur Claude.

La Mauritanie césarienne ou impériale renfermait plusieurs villes considérables, entr'autres *Iol*, capitale du roi Juba : elle reçut ensuite le nom de *Cesarea*. Sous les empereurs, les Romains établirent beaucoup de colonies sur cette côte.

La Mauritanie *Tingitane* avait pris son nom de la ville de *Tingis*, actuellement Tanger, sur le détroit de *Gadès*, actuellement Gibraltar. Lorsque l'empire romain fut divisé en diocèses, cette partie de la Mauritanie était jointe à l'Hispanie, et l'autre à l'Italie : aussi l'a-t-on désignée quelquefois par le nom d'*Hispania transfretana*, ou qui est au-delà du détroit (*fretum*). Lorsque les Arabes eurent conquis toute cette côte, ils donnèrent le nom d'*al Garb* ou le *Couchant* à cette partie occidentale, nom qui passa également en Europe, et d'où l'on a fait *Algarve*.

C'est à la partie nord-est de la côte sur le détroit qu'est la montagne, et qu'était le lieu nommé *Abyla*, en face du mont *Calpe* (Gibraltar), montagnes que l'on a souvent désignées collectivement par le nom de Colones-d'Hercule..... Au point opposé à l'ouest, un promontoire portait les noms de *Cotes*, qui était phénicien, et d'*Ampelusia*, qui était grec, mais signifiant l'un et l'autre *vignoble* : c'est actuellement le cap Spartel.

« En général ce pays est fertile : il abonde en légumes, en grains, en fruit et en pâturages. Cependant, du tems de Strabon, la plupart de ces peuples négligeaient la culture des terres, et, comme les Arabes aujourd'hui, menaient la vie de pasteurs. Ils étaient naturellement guerriers. Leurs cavaliers avaient de petits chevaux, mais prompts à la course, et si obéissans, qu'une simple verge suffisait pour les conduire : ils suivaient leurs maîtres comme des chiens lorsqu'ils étaient en liberté.

» Les Maures, continue Strabon, n'ont pas l'usage des selles ; ils se contentent d'attacher à leurs chevaux un colier de bois couvert de poils, d'où pend une bride pour les conduire ; et, malgré l'incommodité d'être assis sur le dos nud d'un cheval, ils combattent avec beaucoup d'adresse ayant la lance au poing : ils se servent aussi de l'épée. Les fantassins ont des boucliers faits de peau d'éléphan ; ils sont vêtus de peau d'ours, de léopard et de lions. Pour se coucher ils étendent ces peaux à terre. Quelques-uns se pratiquent des espèces de tannières, où ils vivent comme des bêtes sauvages. Ils portent quelquefois des habits de peaux de poisson ou de serpent. Comme ils sont obligés de traverser des déserts arides, ils emplissent d'eau des outres, dont ils chargent leurs bêtes de somme. Ils portent leurs cheveux tressés avec des bijoux d'or ; ils ont aussi grand soin de leurs dents, de leurs ongles et de leur chevelure.

» Ces peuples n'obéissaient d'abord qu'à un seul monarque. Bocchus règnait chez-eux au tems de la guerre de Jugurtha ; ses héritiers partagèrent cet Etat en deux royaumes ; la partie qui regarde l'Océan fut le partage de l'aîné, qui se nommait Bogud ; l'autre, appelé Bocchus, comme son père, possédait la partie orientale. Dans la suite, ces deux royaumes furent réunis sous la domination de Juba, protégé par Auguste ; mais les Mauritaniens ayant massacré Ptolémée, fils de Juba, l'empereur Claude fit deux provinces romaines de la Mauritanie.

De la côte occidentale de l'Afrique et du voyage de Hannon.

On n'est pas bien d'accord sur l'étendue des côtes que connurent les anciens à l'ouest de l'Afrique ; selon quelques auteurs, des Phéniciens avaient fait le tour de toute cette partie, ce qui paraît actuellement impossible, vu l'état de la navigation avant la connaissance de la boussole ; selon d'autres, Hannon, navigateur Carthaginois, étant sorti de la Méditerranée, descendit le long de la côte occidentale jusque vers le fleuve Sénégal. M. Bougainville, entr'autres, a donné sur ce voyage un mémoire très-intéressant dans le recueil de l'Académie des Belles-Lettres, tomes XXVII et XXVIII.

Mais M. Gosselin, membre de l'Institut, étant revenu sur ce même objet, et ayant revu tous les matériaux dont s'étaient

servis ses prédécesseurs, paraît avoir démontré que les anciens n'ont guère connu de ce côté qu'environ 214 lieues marines, c'est-à-dire, à-peu-près jusqu'au cap Bojador.

Selon cet auteur, le voyage d'Hannon peut avoir eu lieu environ mille ans avant l'ère chrétienne. Ceci reculerait de beaucoup la fondation de Carthage, que j'ai fixée, d'après les opinions du président Debrosses, à l'an 883. Quoi qu'il en soit, voici l'analyse des idées de M. Gosselin. (*Recherches sur la Géographie des anciens*, t. 1, p. 73).

Hannon partit de Carthage pour aller au-delà des Colonnes-d'Hercule fonder des villes Liby-Phéniciennes; il était à la tête d'une flotte de 60 navires à 50 rames chacun, contenant 30,000 (1) personnes, tant hommes que femmes, des vivres et toutes les provisions nécessaires. — Le récit de Hannon indique la marche de la flotte, à partir des Colonnes-d'Hercule, c'est-à-dire, des monts *Calpé* et *Abyla*, qui étaient à l'entrée orientale du détroit.... Ce fut sur la côte septentrionale du détroit qu'il fonda la ville de *Thymiaterion*, dominant sur une vaste plaine, probablement sur le cap Mollabat, au pied duquel est le vieux Tanger, maintenant abandonné.....

Il arriva au pays *Soloé*, couvert d'un bois épais, actuellement le cap Spartel. Le général carthaginois y éleva un autel à Neptune. — En descendant au sud on arriva auprès d'un étang voisin de la mer, plein de roseaux, où se trouvaient un grand nombre d'éléphans et d'autres bêtes sauvages au-delà de l'étang; Hannon fonda successivement les villes de *Caricus-murus*, *Gytte*, *Acra*, *Mellita* et *Arambys*; ensuite on arriva au grand fleuve *Lixus*. M. Gosselin pense que l'étang est ce que l'on nomme actuellement la baie de Jérémie; et que le *Lixus* est le Lucos actuel, à l'embouchure duquel est Laraïs ou Larache; Hannon prit des interprètes chez les Lixites, c'est-à-dire, parmi les habitans des bords du *Lixus*..... Après trois jours de navigation la

(1) Il me paraît difficile d'admettre que 1,000 ans avant l'ère vulgaire les Carthaginois ayent pu construire des bâtimens qui continssent 600 personnes; on sait qu'au tems du siége de Troyes les vaisseaux des Grecs ne renfermaient qu'environ 100 hommes.

flotte arriva à *Cerné*, petite île de cinq stades de tour, dans laquelle on mit une colonie... Cette île de Cerné paraît à M. Gosselin être celle de Fédal, île qui n'est qu'à un quart de lieue du continent..... On continua la route en avançant vers le sud, et pendant douze jours on fut à la vue d'une côte habitée par des Ethiopiens : les interprètes n'en entendaient pas la langue..... Le douzième jour on arriva à de grandes montagnes couvertes d'arbres odoriférans et de diverses couleurs. Après avoir doublé un cap on se trouva dans un golfe immense, au fond duquel était une plaine..... Ces hautes montagnes, selon M. Gosselin, étaient celles du cap Ger, et le golfe celui de Ste.-Croix, qui se termine au cap d'Agulon, que les Carthaginois nommèrent la *corne du couchant*..... En continuant la route on arriva à un grand golfe, renfermant une grande île, et cette île un lac d'eau salée, où se trouve une petite île. On y prit terre, et pendant le jour on n'aperçut que des forêts ; mais pendant la nuit on vit briller des feux, et l'on entendit les cris effroyables des habitans, mêlés aux sons de différens instrumens..... Après avoir quitté ce lieu, et pendant quatre jours de navigation, la terre parut couverte de flammes toutes les nuits : un seul endroit donnait des flammes encore plus hautes ; c'était une montagne que l'on nommait le *Char des Dieux* (1). Ces feux s'expliquent très-bien, soit par l'existence d'un volcan dans cette partie où se termine l'Atlas, soit parce que les habitans avaient mis le feu à des herbes sèchées par l'ardeur du soleil, espèces d'embrasemens qui ont plus d'une fois fait périr des voyageurs..... Dans le fond du golfe que formait la côte en cette endroit il se trouvait encore un lac, et au milieu une île, où des femmes y paraissaient en plus grand nombre que les hommes : les uns et les autres avaient le corps velu : on les nommait *Gorilles*..... Il paraît à M. Gosselin que Hannon appelle golfe l'enfoncement que forme la côte au-delà du cap de Nun ; qu'il ne parcourut pas cette côte entièrement ; et que ce qu'il prit pour des sauvages velus étaient des orangs-outangs. C'est ici, selon ce même auteur, que se termine

(1) *Theôn ochema.*

le voyage d'Hannon, qui avait été de 240 lieues, de 20 au degré.

Les autres savans travaux de M. Gosselin sur cette même côte éclaircissent le sens de plusieurs périples des anciens, et prouvent qu'ils ont connu cette côte jusqu'au Cap Bojador.

Dans l'intérieur de l'Afrique, Hérodote et d'autres auteurs ont nommé les *Garamautes*, qui sont les peuples du Fezzan, des *Troglotytes* que l'on retrouve dans les Tibbos de Bilma.... Les *Gétules*, peuples de *l'Ethiopie intérieure*, ou le Soudan actuel. Les anciens ont aussi parlé d'un peuple appelé *Psilles*, qui savait *charmer* les serpens. En général ont sait très-peu de choses de ces peuples Africains, et l'on n'a que des noms dont la recherche serait ici superflue.

DE L'EUROPE.

Il me reste à traiter particulièrement de l'Europe, partie la plus intéressante pour nous sous beaucoup de rapports; mais pour lier plus utilement ces connaissances géographiques avec celles de l'histoire, je vais suivre un plan que je n'ai fait qu'indiquer dans ma *Géographie comparée*. Je subordonnerai la description au système de division établi par *Constantin*.

Division de l'empire Romain.

Lorsqu'à la destruction de la république Romaine, Octave, sous le nom d'Auguste, eut rendu la paix, comme on disait alors, à l'univers, il divisa les conquêtes des Romains en vingt-six grandes provinces, que l'on nomma *diocæses* (1). Il en avait, comme je l'ai dit, abandonné douze au sénat et au peuple; et s'en était réservé quatorze. Les observateurs ont remarqué que ces quatorze provinces étaient les plus importantes, soit par leur situation, soit par leur forces.

(1) Ce mot n'est guères employé, dans les tems modernes, que pour indiquer l'étendue de pays soumis à la jurisdiction d'un évêque. Il tire son origine du mot grec *dioikéô*, administrer; et ce même mot me paraît venir d'*oikos*, maison.

I. Les dix Provinces dont l'administration était confiée au sénat et au peuple, qui conservaient ainsi une ombre de pouvoir, avaient des magistrats, dont les titres étaient différens. Ceux qui gouvernaient en Asie et en Afrique, comme plus éloignés du centre du pouvoir, avaient plus d'autorité, et portaient le titre de *Proconsuls*. Le Proconsul d'Asie gouvernait quelques provinces de l'Asie, mineure en deça du fleuve *Halys* et du mont *Taurus*; Le Proconsul d'Afrique gouvernait *l'Afrique propre*, la *Numidie*, une partie de la Libye.

Les provinces de l'Europe administrées par des prétoriens étaient la *Bœtique*, la Gaule *Narbonnaise*, la *Sicile*, la *Sardaigne* et la *Corse*; L'*Illyrie* et partie de *l'Epire*; La *Macédoine* et *partie de la Grèce*; L'*Achaïe*, *Thessalie*, la *Béothie*, l'*Acarnanie* et partie de l'Epire.

II. Les quatorze Provinces soumises à l'administration dirigée par l'Empereur étaient; l'*Hispanie* et la *Lusitanie*; l'*Hispanie Celtibérienne*; la Gaule *Aquitanique*; la *Gaule Lyonnaise*; la *Gaule Belgique* et la *Germanique*; le *Norique*; la *Vindélicie* et la *Rhétie*; la *Mœsie*, comprenant la Dardanie, la Dacie et la Thrace; la *Dalmacie*, et partie de l'*Illyrie*; les *Alpes maritimes*; la *Cilicie*, l'*Isaurie* et la *Lycaonie*; la *Galatie*, la *Pamphilie* et la *Pisidie*; la *Syrie*, la *Petite-Armenie*, la *Mésopotamie*, et tout l'orient jusqu'à l'Euphrate; l'*Egypte* et partie de l'*Arabie*; enfin l'*Italie*, depuis la Sicile jusqu'aux Alpes.

On voit combien l'empire Romain était vaste : il comprenait presque tout le monde alors connu, du moins en Asie jusqu'au Tigre, ou, pour m'exprimer plus exactement, jusqu'à l'Euphrate. Auguste, qui sentait combien il serait difficile de conserver les provinces situées au-delà de ce fleuve, recommanda, par son testament, d'y fixer et d'y maintenir les limites de l'Empire. Cependant l'ambition de quelques Empereurs, le besoin même d'occuper des soldats inquiets et avides de butin, firent quelquefois franchir ces limites, et presque toujours avec pertes pour les Romains; du moins ne purent-ils garder long-tems leurs nouvelles conquêtes.

La division politique de l'Empire éprouva depuis Auguste quelques changemens. Je n'entrerai pas dans ces détails ; je dirai seulement que, sous Adrien, l'Empire fut divisé en *onze* grandes provinces, qui avaient leurs subdivisions ; mais que sous Constantin il fut partagé en *quatre* grandes *préfectures du prétoire.*

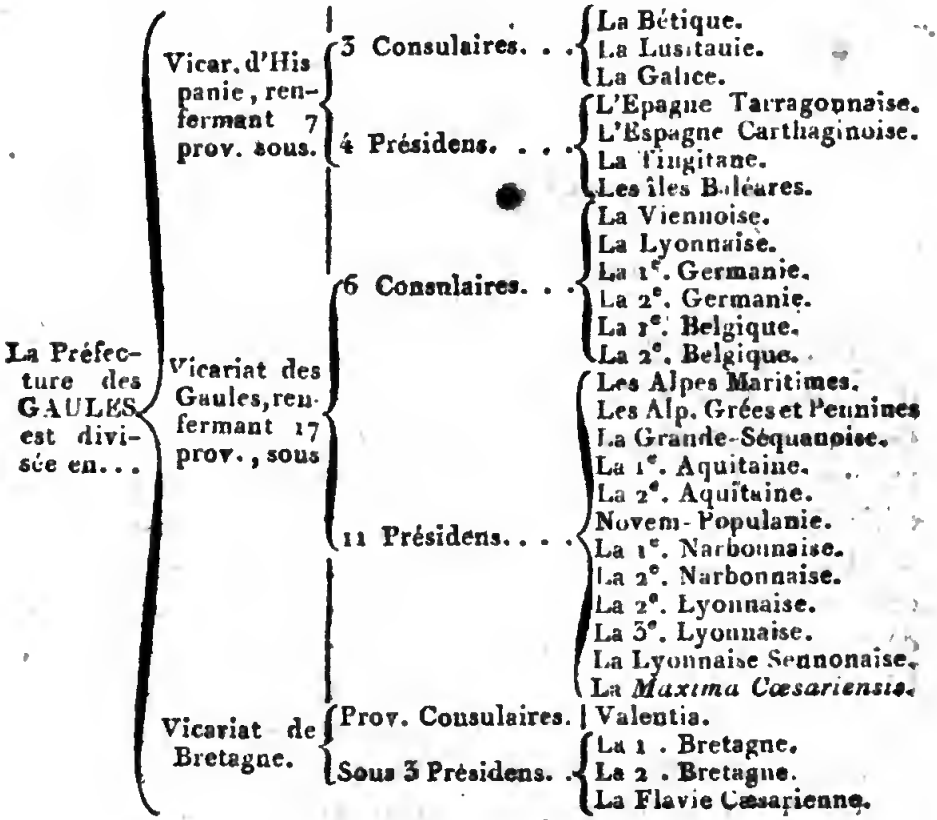
Les préfets du prétoire n'étaient, sous les premiers empereurs, que les commandans d'une troupe d'élite, à qui était confiée la garde de la personne de l'empereur et du lieu qu'il habitait. Dans la suite cette garde étendit ses prétentions et les limites de ses privilèges : elle fut supprimée, puis rétablie. Enfin, la place de préfet du prétoire fut en quelque sorte la première charge de l'Etat ; il n'y eut au-dessus de ce chef que l'Empereur et ses fils, ou ceux qu'il avait adoptés, que l'on désignait par le nom de Césars.

Constantin, ayant transporté le siége de l'Empire à Constantinople, soumit toutes les provinces, alors portées au nombre de cent seize, à *quatre* préfets de prétoire ; savoir : le préfet des *Gaules*, le préfet d'*Italie*, le préfet d'*Illyrie* et le préfet d'*Orient.*

Ces espèces de Vice-rois étaient à la tête d'une hiérarchie de magistratures subordonnées les unes aux autres. Et pour le dire en passant, on voit que les provinces avaient beaucoup à souffrir de cette sorte d'administration, par la cupidité des magistrats et l'impunité qui suivait leurs injustices.

Chaque prefecture était divisée en plusieurs *vicariats*, et, des provinces comprises dans chaque vicariat, les unes obéissaient à des magistrats appelés *Consulaires*, d'autres à des *Présidens* et d'autres à des Correcteurs. Je vais présenter cette division dans les quatre tableaux suivans :

Ier. TABLEAU.



I. Préfecture du prétoire des Gaules. (1).

Cette préfecture embrassait toute la partie occidentale, non-seulement de l'Europe, mais même de l'ancien continent, puisqu'elle s'étendait aussi en Afrique. Elle était partagée en trois vicariats, l'un de l'*Hispanie*, l'autre des *Gaules*, le troisième de la *Bretagne*. Je vais en donner la géographie.

Vicariat de l'Hispanie. — Ce vicariat embrassait *sept* provinces, dont *trois* gouvernées par des personnages consulaires, et *quatre* par des présidens. *Voyez le tableau.* Je vais d'abord traiter de l'Hispanie, en général.

1°. *Hispanie* ou *Espagne.* — Les Phéniciens, situés,

(1) *Voyez* la carte offrant la partie occidentale de l'empire Romain.

comme on l'a vu, sur la côte orientale de la Méditerranée, nommèrent *Spann* ou terre *cachée* le pays qu'ils connaissaient à l'extrémité opposée à leur côte sur cette même mer. C'est ce pays que les Grecs nommèrent quelquefois, à cause de sa situation par rapport à eux, *Hesperie* ou l'occidental. Les peuples septentrionaux, en y arrivant d'au-delà des Pyrénées, lui attribuèrent le nom d'*Iberie*, du mot *Iber*, au-delà. Dans la suite les Romains firent du mot Spann le nom *Hispanie*, comme les habitans actuels en ont fait *Spagna*, et nous *Espagne*.

L'Hispanie, outre les habitans naturels dont on ne connaît pas l'origine, reçut des colonies phéniciennes, carthaginoises et grecques qui s'établirent sur différens points des côtes. Des Celtes y entrèrent aussi en sortant de la Gaule par les Pyrénées. Enfin les Romains les vainquirent les uns et les autres, et partagèrent toute cette presqu'île en trois grandes provinces, 1°. La *Tarrasconaise*; 2°. La *Lusitanie*; 3°. La *Bétique*. Chacune de ces provinces avait une capitale ou chef-lieu d'administration, et d'autres lieux, ayant des tribunaux où se jugaient les affaires courantes; ces lieux avaient le titre de *conventus* (1). Il y eut aussi des villes qui eurent le droit de battre monnaie. Quelques-unes furent fondées ou réparées pour y établir des colonies; mais d'autres conservèrent leur police et leurs magistrats; on les nommait *municipes*.

La province Tarraconnaise tirait son nom de son chef-lieu, *Tarraco*, sur le bord de la mer, au nord de l'Ebre. Elle renfermait toute la partie septentrionale de l'Hispanie, puis en descendant au sud jusqu'à la Sierra-Morena, le pays renfermé entre la Lusitanie à l'orient, et la mer, à l'est. Je n'en ferai connaître que les principaux peuples et les principales villes.

Les *Callaïques*, dont le nom moderne est Gallicie, avaient pris le nom ancien du lieu appelé *Callé*, qui est au sud, à l'embouchure du *Durius*. Ce mot signifiait *Port*, et le sens en est conservé dans celui de Porto. Ce pays est montagneux, et les habitans étaient alors de véritables

(2) Du mot *convenir*, se rendre de différens côtés, parce qu'ils étaient les centres de certaines juridictions.

sauvages.

sauvages. Ils possédaient au nord de *Calle*, *Bracara Augusta* (Bragas), qui était le *conventus* de ce pays... Au nord-ouest le promontoire portait le nom d'*Artabrum*, actuellement cap Finisterre. Sur la côte septentrionale était *Adrobicum* et le *Magnus-Portus*, où sont actuellement la Corogne et le Férol.

Les *Astures* étaient à l'est des Callaïques, ils avaient au nord, sur la côte, *Flavionavia*; au sud, *Lucus-Asturum* ou le bois sacré des Astures; *Legio-Septima* (Léon), au sud-est, avait pris son nom de ce que l'on y avait établi les vétérans de la septième légion; *Asturica* (Astorga), au sud-ouest, et la plus méridionale du pays, reçut une colonie romaine et le titre de *conventus*.

Les *Cantabres* occupaient non-seulement le reste de la côte jusqu'aux Pyrenées, mais ils s'étendaient même assez avant dans le pays. C'était un peuple féroce et cruel qui se maintint long-tems contre les efforts des Romains: la nation était considérable; leurs principales villes étaient *Concana*, dont les habitans, selon Horace, buvaient du sang de cheval; *Julio-Briga*, ville considérable.

Les *Vascons*, d'où s'est formé le nom des Gascons modernes et celui des Basques, étaient au pied des Pyrénées, dans le pays qui est aujourd'hui la Navarre. La partie méridionale de leur pays était arrosée par l'*Ibérus* (l'Ebre), qui, ayant sa source vers *Julio-Briga*, coulait par le sud-est jusqu'à *Dertosa* (Tortose), où il se jette dans la mer. Leurs villes principales étaient *Pompeiopolis* ou *Pompelo* (Pamplune), qui devint considérable au sud, sur l'*Ibérus*; *Calaguris* (Calahora), patrie du rheteur Quintilien, et *Graguris*, peu éloignée à l'est.

Les *Ilergètes*, établis également au pied des Pyrénées, s'étendaient jusqu'au fleuve *Sicoris* (la Ségra). Ce fut à la jonction de ce fleuve avec la *Cinga* (Cinca), que César, surpris par les eaux, montra pour s'en retirer une si grande supériorité de talens et de courage; dans la partie ouest était *Osca* (Huesca), ville belle et grande, dans laquelle Sertorius fut assassiné.

En avançant vers la mer on trouvait au pied des Pyrénées un cap appelé *Promontorium-Pyrenæum*; et sur le haut des montagnes, au lieu où est un passage, un mo-

nument que l'on nommait *Summum-Pyrenæum.* Le premier monument avait été élevé par Pompée, avec sa statue; peu après César y fit construire un autel. Dans ce coin de l'Hispanie se trouvaient, au nord du *Rubricatus* (Llobrégat), les deux peuples suivans.

Les *Indigètes*, qui avaient sur le bord de la mer *Rhode* (Roses) et *Empuriæ* (Ampurias), bâties par des Grecs venus de Marseille. César y établit des Romains.

Les *Lacétans*, chez lesquels se trouvait, à l'embouchure du fleuve, *Barcino* (Barcelone); cette ville, construite par Amilcar, père d'Annibal, portait son nom de famille.

Entre le *Rubricatus* et l'*Iberus* étaient les *Cosétans*, sur la côte, qui avaient dans leurs territoire la ville de TARRACO (Tarragone), à égale distance des deux fleuves. Cette ville, l'une des plus anciennes du pays, avait été détruite par les guerres, elle fut rebâtie par les deux Scipions, Publius et Cornélius. On y établit une colonie; enfin elle devint la capitale de la province.

Entre l'*Iberus* et la *Turia* (Guadalaviar), étaient les *Illercaones*; ils possédaient *Dertosa* (Tortose), qui fut municipale et colonie; *Indibilis* (bourg de San-Mateo), à égale distance à-peu-près des deux fleuves, est connue par la défaite de Magon et d'Amilcar.

Les *Edètans*, quoique placés à l'ouest des précédens, s'étendaient jusqu'à l'embouchure de la *Turia.* Au nord, ils possédaient, sur l'*Iberus*, *Cæsar-Augusta* (Saragoce); L'ancien nom était *Saldu-Ba.* Lorsqu'elle eut reçu une colonie romaine, et le rang de conventus, elle prit le nom romains, et même on y battit monnaie; *Sagonte* (Mor-viédro), était un peu au nord de la Turia, elle est connue dans l'antiquité par le courage féroce de ses habitans, qui se brûlèrent dans leurs maisons plutôt que de se rendre aux Carthaginois, commandés par Annibal; et, dans la Géographie moderne, par le plus beau théâtre qui nous reste de l'antiquité; car, cette ville fut rétablie par Scipion l'an de Rome 538; *Valentia* (Valence), était assez considérable lorsqu'elle fut détruite par Pompée, dans la guerre de Sertorius. A peu de distance au sud est l'embouchure du *Sucro* (Xucar).

Les *Contestans* étaient entre ce fleuve au nord, et le *Tader*

(la Ségura) au sud. La côte forme à l'est un promontoire qui s'avance dans la mer en face des îles *Pityuse* (l'une d'elle est Iviça), ce promontoire se nommait *Dianium* (cap Martin), parce qu'il y avait un temple de Diane. Les Grecs le nommait *Arthemisium*, qui indique la même déesse. En rentrant la côte forme un petit golfe, au fond duquel était *Lucentum* (Alicante). Toute cette côte produisait l'espèce de jonc que nous nommons *Sparte*, d'où elle avait pris le nom de *Spartarius campus*. Elle se termine par un petit cap que les anciens nommaient *Promontarium Scombraria* (cap Palos).

La Nouvelle-Carthage (Carthagène), était sur la côte, à l'ouest de ce promontoire. Si elle ne doit pas sa fondation aux Carthaginois, elle leur dut au moins son agrandissement et sa splendeur, d'où lui vint son nom de *Carthago-Nova*. C'est un des meilleurs ports de la Méditerranée; et, à cause sur-tout de la petite île qui se trouve à l'entrée, il ressemble si parfaitement à celui que Virgile attribue à Carthage dans son Enéïde, que l'on croit qu'il avait en vue ce dernier port. Cette ville fut prise par Scipion l'an de Rome 542. Après le gain de la bataille de Munda César y établit une colonie : cette ville eut le titre de *Conventus*. C'est après la prise de cette ville que Scipion eut occasion de donner un bel exemple de sa générosité, en rendant, sans rançon, une prisonnière qu'il eut pu garder, selon les lois de la guerre observées dans l'antiquité.

C'est à quelque distance au sud que se trouvaient les limites de la Bétique; avant d'en parler je ferai connaître les principaux peuples de l'intérieur.

Peuples de l'intérieur de la Tarraconnaise. En commençant par le nord, on trouvait :

Les *Vaccéens*, qui, au nord-ouest, confinaient aux Astures; leur fleuve principal était le *Durius* (Douro), qui, prenant sa source dans les Asturies, coule au sud, puis tourne à l'ouest pour se rendre dans l'Océan au port de *Calle*. La principale ville était *Pallantia* (Palencia), qui devint *Conventus*, et dont les habitans se signalèrent par leur valeur. Ils étaient compris entre les Celtibères.

Les *Arévaques* et les *Pélendones* étaient à l'ouest, et compris aussi entre les Celtibères. Leurs principales villes

étaient *Numance* (ruines), la plus connue par l'opiniâtreté des Romains à la prendre, et le désespoir de ses malheureux habitants; *Clunia* et *Segovia* (Segovie) au sud-ouest. Cette ville était assez considérable pour que Trajan y fit construire un bel aqueduc, qui s'y voit encore presque tout entier.

Les *Celtibères*, c'est à dire ceux de cette nation qui en portaient le nom plus particulièrement, s'étendaient à l'est des précédens, depuis l'*Ibérus* jusque vers les montagnes où commencent le *Sucro* et l'*Anas* (la Guadiana), c'est la Sierra de Cuença. C'était un des peuples les plus puissans de l'Hispanie. Ce fut vers l'an de Rome 575 que T. Gracchus en fit la conquête. Il fallait que ce pays fût bien peuplé, puisque Tite-Live dit que ce général y conquit 103 villes. Polybe dit 300, mais il y a peut-être erreur de copiste.

Bilbilis, au nord, était célèbre par la fabrication des armes, et l'est encore pour avoir donné naissance au poète Martial. *Ergavica*, actuellement détruite, est très-connue par la campagne de Marcellus contre Sertorius.

Les *Carpétans* occupaient à-peu-près le centre de l'Hispanie, sur l'un et l'autre côté du *Tagus* ou Tage; *Complutum* (Alcala) était alors plus considérable que *Mantua*, devenue actuellement la capitale de l'Espagne sous le nom de Madrid; *Contrebia* (Santavert), à l'est, fut prise par les Romains l'an 752 de Rome; *Toletum*, sur le Tage, au sud-ouest, était déjà ancienne lorsqu'elle devint colonie romaine. César en fit une place d'armes, et Auguste y avait fixé le siège principal de justice pour les provinces de l'Hispanie qui étaient de son département, c'est-à-dire, l'Hispanie *Taragonnaise*, avec la *Lusitanie* et l'Hispanie *Celtibérienne*.

2°. *Lusitanie*. La Lusitanie occupait la partie occidentale de la presqu'île, depuis le *Durius* au nord jusqu'à l'Océan au sud; elle s'étendait à l'est jusqu'au delà de *Salmantica* ou Salamanque, d'où l'on voit qu'au nord elle s'étendait moins que le Portugal, qui monte jusqu'au *Minius*, mais qu'à l'est elle comprenait tout le pays appelé actuellement Estramadure, et partagé entre le Portugal et l'Espagne.

La Lusitanie tirait son nom des Lusitaniens, l'un des peuples qui y ont le plus résisté aux Romains. Ce pays passait chez les anciens pour être très-fertile; il produisait même de l'or; et toute espèce de nourriture végétale et animale y était en abondance et à très-bon compte. La partie la plus méridionale y fut désignée chez les Romains par le nom de *Cuneus*.

Les principales villes étaient *Salmantia* (Salamanque) au nord-est, prise par Annibal l'an de Rome 534; *Norba-Cæsarea* au sud, sur le Tage; Trajan y fit bâtir un beau pont, qui existe encore, et fit donner à cette ville, par les Arabes, le nom même du monument, *Al-Cantara*; *Olissipo*, à l'ouest, aussi sur le Tage, est actuellement Lisbonne; *Emerita-Augusta* (Mérida), assez loin à l'est, sur l'*Anas* (la Guadiana), perdit son ancien nom lorsqu'Auguste y eut établi les légions cinquième et sixième. Cette ville eut un aqueduc, un théâtre, un cirque, une Naumachie, et le droit de battre monnaie; *Ebora*, en revenant à l'ouest, par le sud (Evora), reçut le nom de *Liberalitas-Julia*; *Cetobriga* (Sétuval) à l'ouest sur le bord de la mer, au fond d'une petite baie, paraît avoir pris son nom, où de *Kétos*, qui, en grec, signifie un très-grand poisson, ou d'un mot peut-être plus ancien, et qui en fut la racine; vers le sud, *Pax-Julia* (Béja), assez près de l'*Anas* à l'ouest; le cap qui termine le Portugal au sud ouest, et que l'on nomme cap Saint-Vincent, était nommé *Promontorium-Sacrum*.

3°. *La Bétique*.—On donnait ce nom à la partie méridionale de l'Hispanie, depuis les hautes montagnes où commence le *Bætis*, puis le cours de la Guadiana; en sorte qu'elle s'étendait plus loin au nord que l'Andalousie actuelle. La Bétique avait pris son nom du fleuve principal qui la parcourt de l'est au sud-ouest, alors appelé *Bætis*, et que l'étendue de son cours a fait nommer par les Arabes, le *Grand-Fleuve*, ou *Guad-al-Kébir*, d'où l'on a fait Guadalquivir.

Ce pays était la plus riche partie de toute la presqu'île. Les Arabes y exploitèrent des mines d'or et d'argent; ils connaissaient aussi celle de *Sisapo* (Al-Maden), qui leur fournissait du cinabre, dont ils fesaient du vermillon.

La Bétique renfermait un très-grand nombre de villes

soumises à différens peuples, tels que les *Turdules*, au milieu des terres; les *Béturiens*, au nord-est; les *Bastitans*, à l'est; les *Bastules*, au sud, sur la Méditerranée; les *Turdetans*, également au sud, mais sur l'Océan.

Les principales villes étaient:

1°. Sur le Bætis, ou très-près, à l'est, *Castulo* (Cazlona), long-tems possédée par les Carthaginois, et dont les Romains firent un *conventus*. *Corduba* (Cordoue), à l'ouest, devint une des villes les plus considérables, par l'avantage qu'elle eut de recevoir une colonie de familles Patriciennes, et par conséquent plus aisées que n'étaient les simples légionnaires. Ce fut la première ville de l'Hispanie à laquelle on attribua le rang de *conventus*. Au tems de Strabon elle était riche des productions de son sol et des produits de son commerce. *Carmona* (Carmone), au sud-ouest, sur la gauche du fleuve, était la plus forte ville de la province. *Hispalis* (Séville), au sud ouest, a été regardée par quelques auteurs comme ayant donné son nom à l'Hispanie; c'est qu'ils ignoraient la véritable étymologie de ces deux noms: la ville ne le reçut qu'après tout le pays. *Hispalis* eut le titre de *conventus*. *Italica* était au nord-ouest, sur la droite du fleuve, au lieu qu'Hispalis était sur la gauche. Cette ville fut fondée par Scipion l'Africain, qui voulut opposer une ville romaine à l'ancienne ville qui était carthaginoise: il y déposa les malades de son armée, et nomma la ville *Italica*, ou l'Italienne. Elle est devenue célèbre par la naissance des empereurs Trajan, Adrien et Théodose le jeune. A l'est d'Hispalis était *Astapa*, qui se défendit si vigoureusement contre Marcellus, l'assiégeant l'an 546 de Rome. *Astigis* fut une ville considérable.

Sur la côte étaient, au fond d'un golfe, *Malaca* (Malaga), qui devait sa fondation à des Phéniciens, et devint ensuite alliée de Rome. *Munda* (Monda), au sud-ouest, mais à une petite distance de la côte, est célèbre par la bataille qui eut lieu sous ses murs, l'an 708 de Rome, entre César et les fils de Pompée. C'est en suivant la côte qui court au sud que l'on trouve la haute montagne calcaire que les anciens appelaient *Calpe*, à l'arrivée des Arabes en 711 de l'ère vulgaire. Tarik ayant placé son camp sur cette mon-

lagne, elle en reçut le nom de *Dgébel-al-Tarik*, ou Montagne de Tarik, d'où l'on a fait Gibraltar.

Au-delà du détroit, en remontant la côte, au nord-ouest, on trouvait, à l'extrémité d'une petite presqu'île, la ville fondée par des Phéniciens sous le nom de *Gaddir*, possédée ensuite par les Romains, qui la nommaient *Gades*, et lui donnèrent ensuite l'épithète de d'*Urbs-Julia*. On voit dans l'histoire qu'avant d'être sujette des Romains elle fut leur alliée, et fit avec eux un traité de commerce. C'est, à ce qui paraît, au sud-est de *Gades* que les Phéniciens avaient construit un temple, sur la côte, en l'honneur d'Hercule ; et comme, en arrivant par la Méditerranée, on apercevait de loin, en Europe, la haute montagne de *Calpe*, en Afrique, la haute montagne d'*Abyla*, ce rapprochement donna lieu à la dénomination de *Colonnes d'Hercule*. On disait qu'il les avait fixées en ce lieu pour indiquer le terme de ses courses et les bornes du monde.

J'ai dit que ce vicariat de l'Hispanie comprenait sept provinces.

Les trois qui obéissaient à des consulaires, étaient la *Bétique*, la *Lusitanie* et la *Galice*.

Les quatre qui n'avaient que des présidens, étaient l'Hispanie *Tarraconaise*, l'Hispanie *Carthaginoise*, la *Tingitane*, que l'on a vu précédemment en Afrique, et les *îles Baléares*. (*V. les îles ci-après*).

N. B. Je parlerai des îles dans la suite.

Vicariat des Gaules. — Ce Vicariat renfermait les dix-sept provinces de la Gaule, dont six étaient gouvernées par des personnages *consulaires*, et onze autres par des présidens. (*V. le tableau.*)

On peut prendre une idée générale de la situation de ces provinces, en les étudiant du nord au sud, dans l'ordre suivant : Les provinces *Germaniques*, *Belgiques*, *Lyonnaises*, *Aquitaniques*, *Novem-Populanie*, *Narbonnaises*, *Sequanaises*, *Viennoises* et *Alpines*. Les autres n'en sont que des subdivisions.

Ces dix-sept provinces renfermaient entr'elles plus de cent trente-trois peuples différens ; ces peuples, divisés par

cantons, formaient de petites peuplades que César nomme *cités*, et qui comprenaient une certaine étendue de terrain, au centre duquel était le chef-lieu de rassemblement : on y convoquait les prêtres, appelés Druydes, qui étaient aussi les magistrats ; et toute la peuplade, généralement parlant, y retirait ses principaux effets, les bestiaux, les femmes et les enfans, à l'approche de l'ennemi. Comme ce n'est point ici une histoire des Gaules, je n'entrerai, par rapport aux Gaulois, dans aucun détail ; j'ajoute seulement qu'ils paraissaient, au tems de César, avoir une origine différente, au moins relativement à trois espèces d'habitans de la Gaule. 1°. Ceux du nord étaient Belges, et probablement avaient une même origine que les *Cimbres* et les *Teutons ;* car le fond de leur langage, à en juger par ce qui en reste aujourd'hui, était le *tudesque*, *teusch*, ou allemand. Ils s'étendaient, du nord au sud, jusqu'à la Seine. 2°. Les Celtes, ou Gaulois proprement dits, descendaient d'un ancien peuple, qui, sous le nom de Celte (c'est-à-dire, selon M. Gébelin), habitant un pays froid, avait peuplé différentes parties de l'Europe. Quant au mot *Gaulois*, par lui-même il signifiait *bois* dans cette langue des Celtes. 3°. Les Aquitains, qui étaient au midi. On ne trouve pas de peuples dont le nom puisse servir d'origine à celui-ci ; mais comme on lui trouve une racine dans le mot *aqua*, de l'eau, on croit qu'ils furent désignés par un nom qui en dérivait, à cause des torrens qui y tombent des Pyrénées, et des sources salutaires qui s'y trouvent.

Je vais reprendre le nom des provinces que j'ai donnés précédemment, et traiter ainsi successivement les dix-sept provinces.

Germanies. Il y avait deux provinces de ce nom, depuis que des Germains ou habitans de l'Allemagne ancienne, s'étaient établis sur la gauche du Rhin. L'une était la Germanie *supérieure* ou première Germanie, contenant à-peu-près les départemens des Haut et Bas-Rhin, et s'étendaient presque jusqu'au confluent de la Moselle dans le Rhin. L'autre était au nord-ouest de celle-ci, et portait le nom de Germanie *inférieure* ou seconde Germanie.

I. La Germanie *supérieure* commençait, au sud, sur les frontières de l'Helvétie et de la province Séquanoise. Elle

renfermait, du sud-ouest au nord, *cinq* peuples, et une portion des *Treveri* qui formaient le sixième.

Les *Rausaci* (1) occupaient la partie méridionale qui répond au Suntgau et à une petite portion de l'Helvétie. Leurs principales villes étaient AUGUSTA-RORACORUM, capitale (Augt), et *Basilia* (Bâle). L'emplacement actuel de la cathédrale était occupé par un fort que les anciens désignent par le nom de *Robur*.

Les *Triboci*, plus au nord, avaient pour capitale ARGENTORATUM (Strasbourg).

Les *Nemetes* s'étendaient au nord jusques dans le département du Mont-Tonnerre. Leur capitale, appelée d'abord NOVIOMAGUS, prit ensuite le nom de *Nemetes*, qui était celui du peuple : c'est actuellement Spire.

Les *Vangiones* occupaient un pays peu étendu, du sud au nord. Leur ville était BORBETOMAGUS, appelée ensuite *Vangiones* : c'est actuellement Worms, aussi dans le département du Mont-Tonnerre.

Les CARACATES, au nord des précédens, étaient bornés à l'est et au nord par le Rhin, qu'une montagne force de se rejeter vers l'ouest à Mayence. Leur capitale était MOGONTIACUM, (Mayence). Cette ville, où l'on avait élevé un monument à Drusus et à son fils Germanicus, devint, par l'avantage de sa situation, la capitale ou métropole de la Germanie supérieure : c'était la résidence du général, qui commandait sous le nom de *Dux*.

La partie des *Treveri* qui appartenait à cette Germanie, s'étendait au nord jusqu'à *Antunnacum* (Andernach), et c'était là aussi que se bornait la jurisdiction du dux.

N. B. On voit donc que la Haute-Germanie répondait, outre une petite portion de l'Helvétie, aux départemens du Haut et Bas-Rhin, au département du Mont-Tonnerre et à la partie méridionale du département de Rhin-et-Moselle.

II. La Germanie *inférieure* était fort étendue, mais peuplée

---

(1) Je préfère de conserver les noms latins, qu'un long usage n'a pas encore francisés : cela les rapproche plus du texte des auteurs qui en parlent, et j'évite par là de les trop défigurer, ainsi que l'ont fait quelques auteurs.

dans la partie septentrionale : on y avait compris tout ce que le Rhin entourait du pays des Bataves. On y comptait environ 12 peuples.

Les *Ubii* s'étendaient, à l'est, le long du Rhin, depuis *Antannacum*, au sud, jusqu'au-delà d'*Asciburgium* (Asberg), fort loin au nord. Leur capitale était COLONIA-AGRIPPINA (Cologne), qui avait pris son nom d'Agrippine, fille de Germanicus, et femme de Claude, sous lequel cette colonie fut fondée : elle y était née. Cette ville devint la métropole de la Germanie inférieure.

N. B. Je vais nommer les autres peuples, en remontant du sud au nord.

Les *Pæmani* vivaient au sud, dans le pays appelé, d'après ses montagnes, les Ardennes. César les fait connaître avec les *Eburones*, les *Condrusi*, etc. Ils n'avaient pas de lieu considérable.

Les *Condrusi* n'étaient pas un peuple qui marquât par lui-même. C'était un de ceux qui de la Germanie avaient passé dans les Gaules : ils étaient en quelque sorte dans la dépendance des *Treveri*.

Les *Atuatici*, que l'on peut regarder comme un même peuple avec les *Tungri*, puisque la difference de nom a suivi le changement de nom qu'a éprouvé la ville, étaient entre la *Sabis* (Sambre), et la *Mosa* (la Meuse), au sud, et le *Scaldis* (l'Escaut), au nord. Dans d'autres tems ils ont été compris au nombre des peuples appelés *Eburones*. La capitale, appelée d'abord *Atuatuca*, prit ensuite le nom de *Tungri*. Cette ville est citée dans nos historiens par le nom de Tongres, détruite par Attila en 451. Alors le siége épiscopal fut transféré à Maestreicht.

Je ne parle pas des *Sunici* ni des *Betasii*, qui étaient de très-petits peuples.

Les *Menapii* et les *Toxandri*. Les *Menapii* paraissent avoir habité l'étendue de terrain qui se trouve entre le cours de l'Escaut, à l'ouest, et la Meuse, à l'est. Insensiblement les guerres les affaiblirent, et les *Toxandri* leur succédèrent. On leur attribue, au moins à une certaine époque, avec quelques lieux moins considérables, la ville appelée *Batavorum-Oppidum*, (Batembourg), au nord, sur la Meuse.

Les *Gugerni*, à l'est, entre la Meuse et le Rhin, étaient un reste de la nation des Sicambres, qui fut transporté par Auguste sur la gauche du Rhin, en prenant des terres sur les *Menapii*.

N. B. Ces peuples de la deuxième Germanie occupaient tout le terrain renfermé dans les départemens du Mont-Tonnerre, de la Sarthe, des Forêts, de l'Ourthe, de Rhin-et-Moselle, de la Roër, de la Meuse, des Deux-Nèthes, de la Dille et de Sambre-et-Meuse.

Belgiques. Deux provinces aussi portaient le nom de Belgiques, et comprenaient le pays que César appelle *Belgium*. La première Belgique confinait aux deux Germanies, et se trouvait au sud-est de la Belgique seconde, qui s'étendait, par le nord-ouest, jusqu'à la mer.

1°. *Première Belgique.* Cette province occupait l'espace où se trouvaient les sources de la *Mosa* (la Meuse); la *Mosella* (la Moselle); le *Saravus* (la Sarre). Elle renfermait cinq peuples principaux.

Les *Leuci* étaient au sud, et s'étendaient jusqu'aux Vosges. Leur capitale était Tullum, qui est la ville de Toul actuelle. Quant à la ville de *Nasium*, que nomme aussi Ptolemée, on en retrouve la position dans le lieu appelé Nas ou Naïs.

Les *Verdunenses* étaient au nord, vers l'ouest, et occupaient un terrain moins considérable; ils sont peu connus d'ailleurs. La capitale, appelée *Verodunam*, est actuellement Verdun.

Les *Médiomatrici* s'étendaient à l'est, où se trouvent les montagnes qui séparaient la première Belgique de la première Germanie. On leur attribue six villes, dont la capitale, appelée d'abord *Divodurum*, prit ensuite le nom du peuple. Cette ville, sous le nom de Metz, fut la demeure des rois d'Austrasie.

Les *Cœresi* étaient au nord-ouest, du moins à en juger par le lieu que paraît leur indiquer César. Ils n'avaient pas de ville considérable, et sont éclipsés par les *Treveri*.

Les *Treveri* occupaient presque toute la partie septentrionale de la première Belgique: ce peuple tirait vanité de descendre des Germains. Leur territoire s'étendait jusqu'au Rhin, comme on l'a dit plus haut. On leur attribue 14 villes,

dont la capitale était *Treveri* ou Trèves. Il paraît que *Confluentes* (1) (Coblentz), était dans leur territoire, et qu'un petit lieu, situé au sud de cette ville, et nommé *Vicus Ambiatinus*, en dépendait aussi. Selon Suétone, Caligula y était né.

N. B. La Haute-Belgique répondait à-peu-près aux départemens des Vosges, de la Meurthe, de la Moselle et de la Meuse.

2°. *Seconde Belgique.* Cette province était une des plus étendue et des plus peuplée de la Gaule. Elle s'étendait, de l'est à l'ouest, depuis la deuxième Germanie jusqu'à la mer, et du sud au nord depuis la quatrième Lyonnaise jusqu'à la mer. Toute la côte septentrionale s'étendait du *Fretum-Gallicum* (Pas-de-Calais), à l'embouchure d'un bras de l'Escaut, sur la gauche. On y comptait *onze* peuples différens, ou, selon quelques auteurs, seulement *dix*. Ces peuples étaient, en commençant par le sud :

Les *Catalauni*. On croit que ce peuple, qui n'occupait pas un rang considérable dans la Gaule, avait été détaché d'un peuple plus considérable, qui probablement étaient les *Remi*. Ce fut près de leur capitale, *Duro-Catalaunum*, puis *Catalauni* (Châlons), qu'Aurélien remporta une grande victoire sur Tétricus.

Les *Remi*, placés au nord des précédens, s'étendaient à l'est jusqu'à la Meuse. Ces peuples, dont César parle avec éloge, parce qu'ils lui rendirent de grands services dans sa guerre des Gaules, doivent ne nous paraître que des lâches qui trahissaient les intérêts de leur patrie ; et la mémoire des habitans d'*Alesia*, que je ferai connaître bientôt, doit être cent fois plus honorée que celle de ces Rémois. Ils possédaient plusieurs villes considérables ; entr'autres *Durocortorum*, qui prit ensuite le nom du peuple *Remi* (Reims).

Les *Sucssiones* étaient à l'ouest, et n'occupaient qu'un fort petit pays. Ils étaient alliés par le sang avec les Rémois, et se gouvernaient par les mêmes lois et les mêmes magistrats. Cependant on leur attribue 12 villes, et l'on a dit qu'ils

(1) Les Romains appelaient *confluentes* la rencontre de deux rivières dont les eaux se réunissent, cela signifie couler ensemble. Les Français et les Allemands ont altéré ce mot, en disant, les premiers *confluent*, les seconds *coblentz*.

pouvaient armer 50,000 hommes; ce qui doit s'entendre peut-être à cause de leur alliance avec les Rémois. Leur capitale, nommée d'abord *Noviodunum*, prit ensuite le nom d'*Augusta-Suessionum*, puis enfin celui de SUESSIONES; c'est actuellement Soissons.

Les *Vadicasses* étaient tout près à l'ouest, selon M. Danville, et avaient pour capitale *Ncomagus* (Nez); mais M. l'Abbé Belley, très-excellent critique, pretend que le peuple nommé ici *Vadicasses* est le même que celui appelé *Viducasses*, et placés à Bayeux (dans la 2me. Lyonaise), il ajoute que les *Vadicasses* n'étaient point un peuple de la Belgique. Il suffit, ce me semble, de connaître les opinions différentes de ces auteurs pour satisfaire toute curiosité raisonnable sur cet objet.

Les *Silvanectes* s'étendaient un peu au sud-ouest. Il paraît qu'ils tiraient leur nom des forêts qui couvraient leur pays. M. Danville pense que peut-être ils avaient été détachés des *Bellovaci*, à cause de l'épithète de *liberi* ou libres que leur donne Pline. Leur capitale, appelée d'abord *Angustomagus*, prit ensuite celui de *Silvanectes* (Senlis).

Tous ces peuples étaient sur la gauche de l'*Isara* (l'Oise). Les deux suivans étaient à la droite.

Les *Bellovaci* étaient à l'ouest de *Suessiones* et des *Silvanectes*. César en fait un bel éloge, en disant qu'ils tenaient un rang distingué entre les Belges par leur valeur, leur crédit et leur nombre; il ajoute qu'ils pouvaient armer cent mille hommes. Hirtius dit aussi que, pour la gloire militaire, ils étaient les premiers des Belges et des Gaulois. Leur capitale étaient *Cœsaromagus*, ensuite *Bellovaci*; c'est actuellement Beauvais.

Les *Veromandui*, situés au nord des Suessiones, étaient un peuple puissant, et s'étendaient à l'est jusqu'aux sources de l'*Isara* (l'Oise). Leur capitale était *Augusta-Veromanduorum* (Saint-Quentin). Au sud était une autre ville un peu importante, nommé *Noviomagus* (Noyon),

Les *Ambiani* étaient à l'ouest des précédentes et au nord des *Bellovaci*; ils s'étendaient sur la côte de la mer jusqu'aux Morins. Il paraît que c'était un peuple considérable, commerçant avec les Bretons. Leur rivière, qui traversait aussi le territoire des *Veromandui*, était nommée *Samara*

(la Somme), et leur capitale se nommait *Samarabriva*, puis *Ambiani*. Il est utile de remarquer que *briva*, *brixa*, *brica*, etc. sont des mots Celtiques, qui dans leur sens primitif signifient un *pont*, un *passage*.

Les *Atrebates* étaient au nord-est des *Ambiani*: leur pays avait quelqu'étendue, mais on ne leur connaît que deux villes : la capitale était *Nemetacum*, appelée depuis *Atrebates*.

Les *Morini* étaient au nord-ouest, et possédaient la côte au sud du détroit et celle qui s'étend à l'est. On voit que le nom de ce peuple était significatif et celte d'origine, puisque c'était une nation maritime, et que *mor* signifiait la mer (1). Ils possédaient plusieurs villes, principalement sur la côte. C'était chez eux qu'était le célèbre *Itius portus*, d'où César passa dans la Bretagne, et qui paraît actuellement remplacé par Wit-sand. Un peu au sud était la capitale, appelée *Gesoriacum*, qui fut ensuite nommée *Bononia* (2) (Boulogne). Au nord était le *Portus ulterior*, que l'on croit retrouver dans le port de Calais..... Au centre du pays était *Taruenna* ou Térouanne, dont il ne reste presque que des vestiges.

Les *Nervii* s'étendaient depuis les *Veromandui* au sud, jusqu'à la mer au nord. C'était un peuple brave, s'honorant de tirer son origine des Germains. Ils avaient pour capitale *Bagacum* (Bavai), qui est actuellement peu considérable. *Turnacum* (Tournai), plus au nord, et sur une route qui conduisait d'*Atrebates* au *Scaldis*, est devenue assez considérable, lorsque plusieurs des anciens rois de France y eurent habité : elle devint évêché.

N. B. La seconde Belgique renfermait donc les pays compris dans les départemens de la Marne et des Ardennes, de l'Aisne, partie de l'Oise, de la Somme, du Pas-de-Calais, du Nord de la Lys, de Gemmape, des Deux-Nèthes et de la Dyle.

Provinces Lyonnaises. Ce nom, donné d'abord à la province, dont Lyon était la métropole, passa ensuite à trois

---

(1) Ce mot se retrouve dans *Armorique*, dans *Mor-bihan*, etc.

(2) *Bononia* était le nom d'une ville : on ne sait pourquoi les Romains le donnèrent à *Gesoriacum*. Quant au nom *Boulogne*, il peut s'être formé de *Bol*, élevé, et de *Liane*, qui est le nom de la rivière sur la droite de laquelle se trouvait cette ville.

autres provinces qui s'étendaient jusqu'à la mer à l'ouest, et aux Belgiques au nord. On les distingua par les nom de *première*, *seconde*, *troisième* et *quatrième*.

La *Première Lyonnaise*. Cette province commençait aux montagnes qui s'étendent des *Cebennæ* (les Cevennes), par le nord, et au Rhône jusqu'au-delà des sources de la Meuse et de la Marne. Elle comprenait quatre principaux peuples et quatre autres moins considérables. Les principaux peuples étaient :

Les *Lingones* au nord. Ces peuples habitaient la partie élevée de la Gaule où se trouvent les sources d'un assez grand nombre de rivières, dont la plupart coulent au nord. Ils prirent de bonne heure parti pour les Romains; c'est pourquoi Pline leur donne le titre de *fœderati* ou alliés. Leur capitale était *Andomatunum*, qui fut ensuite nommée *Lingones* (Langres). Elle fut colonie romaine, et subsista avec éclat.

Les *Ædui* étaient au sud des précédens, et la partie septentrionale de leur pays était fort montagneuse, c'étaient les plus célèbres des Celtes. César dit que de tout tems ils avaient joui de la plus grande autorité dans la Gaule. Il fallait en effet qu'ils fussent bien considérés des Romains pour que ce peuple si fier consentît à leur donner le titre de frère et de *consanguinei*, bien plus expressif en latin que celui de consanguins en français. Ils furent les premiers admis dans le sénat, sous les empereurs, à cause de l'ancienneté de leur alliance, et aussi du rang que leur donnaient leurs richesses. Ils avaient dans leur dépendances les *segusiani*, qui auront cependant un article à part, les *Insubres*, les *Ambarri*, les *Autercï-Brannovices*, les *Mandubii*; ils avaient reçu chez eux les *Boii*, après la défaite des *Helvétii* par César. 1°. Les *Mandubii* étaient au nord sur les frontières des *Lingones*. C'était chez eux qu'était la forteresse d'*Alesia*, (Alise), qu'assiégea César, et qu'il prit malgré les obstacles que la nature semblait lui opposer : Florus prétend qu'il la détruisit; cela peut s'entendre des fortifications; car la ville resta florissante pendant quelque-tems sous les empereurs. Mais enfin quelques guerres peut-être, ou seulement la difficulté d'y arriver, la firent négliger, et contribuèrent à la faire décheoir; on n'en voit plus que des

vestiges sur le mont *Auxois*.... 2°. Les *Aulerci-Brannovices* étaient aussi dans la dépendance des *Æduí* : ils étaient sur les bords de la Loire, où *Carilocus* (Charlieu), peut leur avoir appartenu.... 3°. Les *Ambarri* étaient sur la gauche de l'*Arar* (la Saône), très-près au nord de Lyon : ils étaient dans une très-grande liaison avec les *Æduí*. 4°. Les *Insubres* placés presque à la même hauteur, mais à la droite de la l'*Aar*, étaient très-près de *Segusiani*. Il se peut que ce soit de cette partie de la Gaule que soient sortis les anciens *Insubres* ou Insubriens qui fondèrent en Italie la ville de *Mediolanum* (Milan). Il y avait dans leur pays, chez les *Æduí*, une petite ville de ce nom.

Les *Segusiani*. Ces peuples étaient les plus méridionaux de la première Lyonnaise, dans un pays montagneux, où tombe la Loire en quittant ses sources. Au pied de ces montagnes il y avait des eaux minérales, dans un lieu appelé *Aquæ-Segeste*, que M. Danville croit être Aissumin. Quoiqu'il y eut une époque où les *Segusiani* se trouvaient dans la dépendance des *Æduí*, il paraît qu'ils devinrent indépendans, puisque Pline les nomme *liberi* ou libres : leur capitale était un peu au nord du lieu des eaux, c'était *Forum segusianorum* (Feurs) sur le *Liger* (la Loire).

Je reviens aux *Æduí*, qui étaient en général regardés comme étant les seuls peuples de la première Lyonnaise. La partie occidentale de leur pays était arrosée, du sud au nord, par le *Liger* (la Loire), et la partie septentrionale, par celle d'*Icauna* (l'Yonne), qui remonte au nord, et la *Sequana* (la Seine), que l'on trouve avoir été désignée dans quelques écrivains par le nom de *Geon* ou *Gion*. Leur capital était Bibracte, appelée ensuite Augusto-dunum (Autun). Quelques auteurs ont pensé que ces deux noms indiquaient deux villes différentes ; mais M. Danville, dans sa notice de la Gaule, prouve très-bien le contraire. On y voit de plus que cette ville changea plusieurs fois de nom, et qu'elle avait entr'autres porté celui de *Flavia*, par reconnaissance pour les princes de cette famille, qui l'avait comblée de bienfaits. Les écoles qui furent établies à *Bibracte* devinrent célèbres dans tout l'empire Romain, puisque l'on y venait étudier des parties les plus éloignées.... A l'orient de *Bibract*, sur le *Liger*,

Liger, était la ville de *Noviodunum*, qui prit ensuite celui de *Nevinnum* (Nevers), ce dernier nom lui venait de la petite rivière de *Neveris* ou *Niveris* (la Nièvre), qui s'y rend dans la Loire.

Matisco (Mâcon), sur l'*Aar*, était vers le sud, et n'obtint qu'assez tard le rang de cité. Mais la ville la plus considérable de cette province, et l'une des premières de la Gaule, était *Lugdunum* (Lyon), dont le nom, en celtique, signifie *élevée sur le bord des eaux*. Munatius Plancus y conduisit, par ordre du sénat, aussitôt après la mort de César, les habitans de Vienne, chassés de chez eux par les Allobroges. Elle fut la patrie de l'empereur Claude, et la résidence des gouverneurs de la Gaule; on y battait monnaie. La célébrité de cette ville s'est maintenue jusqu'à nos jours.

N. B. La première Lyonnaise répondait donc aux départemens de la Côte-d'Or, en partie à celui de la Nièvre, de Saône-et-Loire, de Loire et du Rhône.

2°. *Seconde Lyonnaise.* Cette seconde Lyonnaise était assez loin de la première, puisqu'elle répondait à l'ancienne province de Normandie. Elle comprenait toute la partie inférieure de la Seine, depuis *Briva-Isara*, (Pont-Oise). Elle avait au nord-est une portion de la Belgique seconde, la mer au nord et au nord-ouest, et les trois et quatrième Lyonnaise au sud. On y comptait au moins neuf peuples principaux.

Les *Caleti* étaient les plus septentrionaux, mais alors toute cette partie au nord de la Seine était presqu'inculte. C'est de leur nom altéré que s'est formé celui de pays de *Caux*. César paraît avoir rangé ce peuple parmi les Belges, mais il fut attribué à la deuxième Lyonnaise. Leur capitale était *Juliobona* (Lillebonne), qui devint considérable. On y tint un concile, les ducs de Normandie y ont tenu leur cour, et il paraît que même cette ville eût un évêque avant que Rouen eût un archevêque.

Les *Veliocasses* ou *Velocasses*, comme dit César, en les comprenant entre les Belges, puisqu'ils étaient au nord de la Seine, furent compris par Auguste dans la province que je décris. Leur pays s'étendait depuis les *Caleti* jus-

qu'à l'*Isara*. C'est de leur nom altéré que l'on a formé celui de Vexin, partagé précédemment entre la Normandie et l'Ile-de-France. Leur capitale était ROTOMAGUS (Rouen), ville de commerce, à cause de sa communication facile avec la mer, par la Seine, qui y reçoit des embarcations à la marée montante. Quelques savans ont dit que le mot *Rotomagus* venait de *Roth*, divinité que les Celtes avaient en grande vénération.

Les *Aulerci-Eburovices* n'étaient séparés des *Veliocasses* que par la *Sequana* (la Seine), qui les bornait au nord. Leur capitale était *Mediolanum*, appelée depuis *Eburovices*, et enfin *Ebroas*, dont on a fait Evreux.

Les *Lexovii* étaient au nord-ouest des précédens, et au nord de l'embouchure de la Seine : leur pays, de forme triangulaire, s'avançait au sud. Leur capitale, *Noviomagus*, qui prit ensuite le nom de *Lexovii* ou *Lexobii*, actuellement Lisieux. Peut-être faut-il lire *Lemovices?*

Les *Saii*, que l'on a aussi nommés *Essui*, étaient au sud-ouest et au sud des précédens. C'était chez eux que commençait l'*Olina*, appelée postérieurement *Olna* (l'Orne). On a contesté l'existence de ce peuple sous le nom que je lui donne ici, parce qu'il se trouve diversement dans les auteurs; on a de même contesté sa position. Mais j'ai adopté l'opinion de M. Danville, qui l'établit sur des raisons bien solides (notices des Gaules). Leur capitale était *Saii*, du nom du peuple; il est cependant probable qu'elle porta un autre nom. Elle prit ensuite celui de *Sagius*, d'où l'on a fait Séez.

Les *Viducasses*. M. Danville appuie sur de très-bonnes raisons la position qu'il donne à ces peuples, en les plaçant entre les *Lexubii* à l'est, et les *Bajocasses* à l'ouest. Cependant M. l'abbé Belley, dans le tome 31 des Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, attaque cette opinion, et prétend que ces *Viducasses* sont les mêmes que les *Vadicasses* que nous avons vus précédemment dans la Belgique, et qui avaient pour capitale *Noemagus*; il ajoute que l'on n'aurait pas dû les y comprendre (1). Au reste, on peut

(1) En effet M. Danville dit lui-même, page 140 de sa Notice, que les *Vadicasses* confinaient à la Belgique, et cite les mots qu'emploie Ptolémée à l'appui de ce sentiment.

consulter le Mémoire de ce savant. Leur capitale était *Viducasses*, que l'on croit avoir existé dans un lieu appelé actuellement *Vieux*, peu éloigné de Caen.

Les *Bajocasses* s'étendaient du sud au nord, à l'ouest des précédens. Au nord de leur pays était la rivière que Ptolémée nomme *Argenus*, qui doit être la même que l'on trouve dans le même emplacement, formée de la réunion de la Vire avec l'Aure. Leur capitale était *Aviegenus*, appelée ensuite *Bajocasses*, dont on a fait Bayeux.

Les *Unelli* ou *Veneli*. Ces peuples étaient les plus occidentaux de la province, et s'étendaient sur-tout du sud au nord. Ils furent compris entre les peuples armoriques. Leur capitale était d'abord *Crociatonum* (Valogne). Plus tard, ainsi qu'on le voit dans la notice des Gaules, leur capitale fut *Constantia*, actuellement Coutance. C'est de ce nom que s'est formé celui de Cotantin, comme de celui d'*Unelli* est venu celui de Valogne.

Les *Abrincatii* étaient un petit peuple au sud des précédens. On n'en sait presque rien : leur capitale était *Ingena*, nommée ensuite *Abrincatii*, actuellement Avranches. C'était le poste d'un commandant particulier des côtes armoriques. Avranches eut un évêque d'assez bonne heure. Ausbert, l'un d'eux, bâtit une abbaye de bénédictins sur le mont Saint-Michel, à l'entrée de la mer, en 710, sous le règne de Childebert.

N. B. La province Lyonnaise seconde, qui prit le nom de Normandie depuis l'établissement des Normands en 912, répondait aux départemens actuels de la Seine-Inférieure, de l'Eure, du Calvados, de l'Orne et de la Manche.

La *troisième Lyonnaise* était d'une étendue considérable, et comprenait principalement la grande presqu'île que forme la France entre la Manche au nord et le golfe de Guyenne au sud. Elle était une des principales provinces armoriques. On y comptait *onze* peuples principaux, dont la partie occidentale était peu fréquentée : ce pays est peu fertile. Et c'est parce qu'il a eu moins de communication avec l'intérieur de la Gaule, que des Bretons qui y étaient y ont conservé leur nom et leur langue, toute d'origine Celtique : c'est ce que l'on nomme la Basse-Bretagne.

Ces peuples, dont les principaux étaient les *Namnetes*,

les *Redones*, les *Diablintes*, les *Venetes*, formaient entre eux une association, dont la constitution ne nous est pas bien connue, mais qui paraît avoir ressemblé aux anciennes fédérations grecques des Eoliens, des Ioniens, etc. Le gouvernement y était aristocratique, et l'objet de cette réunion était le commerce, comme l'a été depuis en Allemagne, en Pologne, etc. celle des villes anséatiques. César, dont l'ambition ne respectait rien, subjugua la République armorique. Lorsqu'après la conquête de la Gaule ce général eut passé en Illyrie, les villes armoriques se révoltèrent, mais, manquant de forces, cette louable tentative resta sans effet. Auguste les comprit dans la troisième Lyonnaise. Dans la suite, Maxime s'étant fait reconnaître empereur dans la Bretagne vers l'an 380, par jalousie de ce que Gratien avait associé Théodose et non pas lui à l'empire, se rendit maître de cette partie de la Gaule. Il y établit les Bretons qui l'avaient suivi, d'où vint le nom de Bretagne. Conan, leur chef, qui avait épousé la cousine de Maxence, prit le premier en ce pays la qualité de roi: il mourut en 388.

Je vais actuellement dire un mot des peuples de cette troisième Lyonnaise, qui s'étendait un peu du sud de la Loire, dans la partie du sud-est, je commence à l'ouest.

Les *Osismii* étaient les plus à l'ouest, et possédaient deux ports, dont le plus considérable était *Brivates-Portus*, appelé aussi *Gesobrivate* (Brest), on ne peut pas douter que ce ne fut un lieu de commerce considérable. La capitale des Osismii était *Vorgantium*, appelée depuis *Osismii* (Karhais). Il y résidait le commandant d'une milice particulière.

Les *Corisopiti*, qui étaient au sud, le long des côtes de la mer, paraissent avoir d'abord été soumis aux *Osismii*, et n'avoir pas eu d'abord une existence politique. Mais dans la suite ils eurent un évêque, dont le siége fut à KIMPER, c'est-à-dire, au lieu où était un confluent, car c'est la signification du nom breton, et l'Odet s'y réunit à plusieurs rivières. Nous écrivons ce nom Quimper.

Les *Veneti* à l'est, et par conséquent plus rapprochés des autres peuples, ayant à leur disposition un bon port et le lac que l'on nomme encore de son nom Celte, le *Morbihan*, étaient puissans sur mer lorsque César les attaqua : les îles

qui sont peu éloignées de la côte n'ont pas été non plus inconnues aux anciens, puisque Pline en parle. La capitale des *Veneti* était DARIORIGUM, qui prit ensuite celui de VENETI. Un lieu nommé Durvec paraît indiquer la position de cette ville ancienne, sur un terrain que la mer enveloppe au fond du Morbihan.

Les îles étaient désignées collectivement par le nom *Insulæ-Veneticæ*, ou Iles des Vénètes. La plus grande portait le nom de *Vindilis*; c'est aujourd'hui Belle-Ile. Les autres, dont on n'a pas le nom ancien, sont Houat, Hédic, Gra ou Gronais; M. Danville dit que l'on peut y ajouter aussi la pointe de Quiberon, que plusieurs titres nomment Keberœn: elle devient une île dans les grandes marées.

Les *Curiosolites* étaient au nord de *Veneti*, et possédaient plusieurs ports sur la côte septentrionale. On ne sait rien de ce peuple, dont on a long-tems ignoré l'emplacement. On ne leur connaît pas de chef-lieu. Mais une voie romaine conduisait à un petit lieu de leur territoire nommé *Reginea*, qui peut-être alors était un petit port. On en retrouve l'emplacement dans un endroit appelé Erquies, où la mer forme un port de marée entre Saint-Brieuc et Saint-Malo.

Les *Redones* étaient à l'est. C'est à leur pays que se terminait l'ancienne Bretagne. Il était arrosé par l'*Hérius* (la Vilaine). Ce peuple devait être puissant, à en juger par l'étendue de son territoire. Cependant la géographie y connaît peu de lieux. C'est que les Romains ayant bien moins besoin de troupes de ce côté, y avaient formé beaucoup moins d'établissemens que vers la Germanie et près du Rhin. Leur capitale était CONDATE (1) près RENONES, à l'endroit où l'*Herius* recevait l'*Isola* (l'Ile). César ayant pris cette ville, y mit une bonne garnison, dont il donna le commandement à Crassus. Sous les empereurs, cette ville devint la capitale des Armoriques.

Les *Namnetes* étaient au sud, et, comme les *Redones*, les derniers du territoire de l'ancienne Bretagne, et se distinguaient entre les peuples et l'Amorique. Ils habitaient une

(1) Ce mot ancien *Condate* indique, ainsi que *Confluentia*, un lieu situé à la réunion de deux rivières, ou plutôt l'angle que forme les terres resserrés entre elles.

assez grande étendue de pays sur la droite de l'embouchure du *Liger* (la Loire). Leur capitale, appelée d'abord CONDIVICNUM, prit ensuite le nom de NAMNETES : elle était riche par son commerce. Les ducs de Bretagne y firent leur résidence, et même l'avaient érigée en comté.

Les *Diablintes* étaient à l'est du territoire de l'ancienne Bretagne, et leur pays était traversé, du nord au sud, par la *Mediana* (la Mayenne) : c'est le Maine actuel. Les auteurs qui ont placé ce peuple dans l'évêché de Dôle se sont trompés. Leur capitale était NŒODUNUM, nommée depuis DIABLINTES, dont on retrouve l'emplacement et les ruines au lieu nommé Jubleins.

Les *Arvii*, au sud, occupaient un assez petit pays, arrosé de même par la *Meduana*. Leur capitale était *Vargoritum*, dont on croit avoir retrouvé l'emplacement dans un lieu nommé Erve ou Arve, département de la Mayenne.

Les *Aulerci Cenomani* étaient à l'est, et les plus orientaux de la troisième Lyonnaise, au nord de la Loire. « C'est, dit M. Danville, un des peuples de la Gaule dont il soit fait mention dans les tems les plus reculés, puisqu'entre différens peuples auxquels le nom d'*Aulerci* a été commun, on doit rapporter aux *Cenomani* en particulier celui d'*Aulerci*, dans Tite-Live, lorsqu'il cite, entre les Celtes ou Gaulois, ceux qui passèrent les Alpes, et qui s'établirent en Italie du tems que Tarquin l'Ancien régnait à Rome ». Il est donc à présumer que ce pays, très-fertile, renfermait cependant une plus grande population qu'il n'en pouvait nourrir, puisqu'une si forte émigration eut lieu. Leur capitale se nommait d'abord SUINDINUM, et prit ensuite le nom de *Cenomani* (le Mans), au confluent de la *Sarta* (la Sarthe), et l'*Idonea* (l'*Huine*). Ça été une des premières villes chrétiennes des Gaules.

Les *Andes* ou *Andecavi* étaient au sud-ouest de *Cenomani*, et au sud des *Arvii*. Le premier des deux noms est donné par César; le second par Tacite. Ils s'étendaient de l'ouest à l'est sur la rive droite de la Loire. Leur capitale était nommée JULIOMAGUS, puis ANDECAVI. L'altération de ce nom en celui d'*Andegavis* a donné lieu au nom actuel d'Angers.

Les *Curones*, à l'est des précédens et au sud des *Ceno-*

mani, occupaient l'un et l'autre côté de la Loire, dans un pays très-fertile. Leur capitale était CÆSARODUNUM, appelée ensuite TURONES, d'où s'est formé le mot de Tours.

N. B. Cette troisième Lyonnaise répondait aux départemens de l'Ille-et-Vilaine, des Côtes-du-Nord, du Finistère, du Morbihan, de la Loire-Inférieure, de la Mayenne, de la Sarthe, de Mayenne-et-Loire et d'Indre-et-Loire.

4°. *Quatrième Lyonnaise.* Cette province était au sud du pays des Belges propres, dont on avait fait la deuxième Belgique; à l'est était la première Belgique; à l'ouest, la troisième Lyonnaise; au sud, la première Aquitaine. Les principales rivières étaient la *Sequana* (la Seine), qui reçoit l'*Isora* (l'Oise), et la *Matrona* (la Marne); dans la partie méridionale, le Liger (la Loire). Cette province renfermait *sept* peuples principaux. Ce sont, en commençant par le nord :

Les *Parisii*. Ce peuple formait une cité qui habitait principalement une ou deux îles de la *Sequana*; ou plutôt, ce qui me paraît plus exact, ils formaient une des *cités* de la Gaule. Or, par cité, *civitas*, on entendait, non une ville en pierre, c'est ce que l'on nommait *urbs*, mais la réunion de toute une peuplade soumise à une même constitution. La cité des Parisiens comprenait donc tous les habitans du petit pays qui leur appartenait. Mais leurs maisons, qui n'étaient guères que des espèces de cabannes dispersées çà et là dans les champs, sur les possessions de ceux qui les cultivaient, n'étaient susceptibles d'aucune défense en cas d'attaque de la part de l'ennemi. L'île ou les îles de la rivière pouvaient seules leur offrir une retraite sûre. Ils s'y retiraient donc avec leurs troupeaux lorsqu'un danger extérieur les menaçait. Un pont de bois établissait cette communication facile; mais on le détruisait dès qu'il pouvait servir à un ennemi entreprenant. La capitale, c'est-à-dire le chef-lieu, se nommait *Lutetia*, et prit dans la suite le nom de *Parisii*.

On a donné plusieurs étymologies de ces noms, aucune ne paraît satisfesante. Je croirais pouvoir hasarder que *Lutetia* vient d'un ancien mot signifiant *enfermer*, *clore exactement*, parce que cette ville était exactement enfermée par

les eaux. Quant au mot de *Parisii*, quelques auteurs le font venir de la divinité nommée Isis. Une ancienne inscription paraît montrer le nom d'*Iesu*: il se peut faire que ce soit l'origine du nom de ce peuple. Une autre inscription démontre que des *nautoniers parisiens* avaient consacré un monument à Tibère. On a cherché quels pouvaient être ces nautonniers, en regardant comme peu honorable que cette épithète convînt à tous les *Parisii*. Mais ne sait-on pas que dès que Rome eut agrandi son territoire, ses généraux, les hommes puissans s'établirent sur leurs biens dans les campagnes, et que les tribus qui restèrent à la ville ne comprenaient que la classe la moins aisée, la moins distinguée de la nation.

Il peut en avoir été de même des *Parisii*. Ils étaient habituellement occupés à cultiver leurs biens dans les campagnes. Alors ceux qui avaient le moins de ces biens ou qui n'en avaient pas du tout habitaient l'île toute l'année, et se livraient à la navigation, qui leur offrait même des ressources avantageuses, par le commerce avec la nation puissante des Eduens, en remontant la rivière; et en la descendant, avec une portion des Armoriques.

Lorsque César, malgré la défense des Parisiens, se fut rendu maître de leur pays, il habita dans leur ville. L'empereur Julien y habita aussi, ou du moins très-près, puisque l'on trouve encore au midi de la Seine les restes d'un bâtiment que l'on nomme Thermes de Julien (1). Il paraît que ce fut ce prince qui fit bâtir le fort qui défendait de ce côté le passage de la rivière. Un autre fort, que je crois plus ancien, défendait le côté opposé; mais sans se correspondre directement; celui-ci était nommé le Grand-Châtelet ou Château, et le premier le Petit-Châtelet. Après avoir servi de prisons pendant les règnes de trois races de nos rois, ces monumens gothiques ont été abattus; et l'air, ainsi que le public, ont pu circuler librement dans des emplacemens qu'ils avaient si long-tems obstrués.

(1) On communique dans les seules pièces qui existent aujourd'hui, et dont on a fait des écuries, par la rue de la Harpe; et les derrières de ce bâtiment se joignent à l'hôtel de Cluni, rue des Mathurins.

Lorsque les Francs se furent établis dans la Gaule, on regarda toujours comme essentiellement souverain du royaume le roi qui avait Paris dans son partage: mais il habitait dans les environs; car les comtes ou gouverneurs de Paris avaient leur habitation dans le monument que l'on nomme actuellement et depuis long-tems le Palais de Justice. Il paraît que Hugues Capet, d'abord comte de Paris, puis élu roi en 987, fut le premier souverain qui y habita, et en cela il ne fit que continuer d'occuper la même demeure. Dans la suite Philippe-Auguste, roi en 1180, entoura de murailles la partie méridionale, que l'on nommait l'*Université*, parce que l'on y venait assister de toutes les parties aux leçons des professeurs, et la partie nord, où fut construit un bâtiment pour la chasse, que l'on a nommé le Louvre: cela formait en quelque sorte deux villes, qui se sont depuis réunies et bien étendues.

Les *Meldi* formaient un petit peuple, à l'est par nord des *Parisii*: leur pays était traversé par la *Matrona*. La capitale, appelée ensuite MELDI, comme le peuple (Meaux), était sur la *Matrona*. On n'en sait rien d'intéressant.

Les *Tricasses* étaient au sud-est des précédens, et possédaient un pays assez étendu. Cependant, comme ils ne sont pas nommés dans César, on a soupçonné que, de son tems, ce pays relevait des Senonois. Leur capitale était *Angustobona*, puis *Tricasses*, sur la *Sequana* (Troyes). Elle devint considérable à cause de sa situation.

Les *Carnutes* étaient au sud-ouest des *Parisii*, et possédaient une étendue de pays assez considérable. On a donné différentes étymologies de leur nom. L'une des plus probables, c'est qu'il vient d'un ancien mot *Carnoth*, qui se trouve aussi dans l'Hébreu, et signifie *caverne*, *antre*. En effet, les *Carnutes* n'habitèrent long-tems que des cavernes creusées dans la montagne sur laquelle est actuellement la ville. Leur capitale se nommait d'abord *Autricum* (1), puis *Carnutes*, dont on a fait le nom Chartres. L'auteur cité dans la note fait remarquer, à l'appui de l'étymologie qu'il préfère, que le mot

(1) M. Avard, maire de Chartres, auteur d'une Histoire de cette ville et du pays Chartrain; ouvrage dont le premier volume fait desirer le second, préfère *Antricum* à *Autricum* adopté par M. Danville.

Chartres a été souvent employé pour signifier un antre, une prison. On connaît l'expression *en chartre-privée.*

Le pays des *Carnutes* a la réputation d'avoir été le séjour préféré des Druides ou prêtres des Gaulois. Ces prêtres habitaient les bois; et ce pays en était alors couvert. Après avoir d'abord vécu comme de simples sauvages, les Carnutes, par les leçons de leurs Druides, et leurs communications commerciales avec les autres peuples Gaulois, se policèrent, et se bâtirent une ville, ayant quelques maisons de pierres, et des fortifications de terres et de bois. Les habitans nommaient des représentans à une assemblée générale, dans laquelle les Druides avaient une grande influence. Malgré cela, il y avait un chef, espèce de roitelet, auquel la nation prescrivait la manière dont elle voulait être gouvernée.

Les *Carnutes* étaient un peuple guerrier, puisque dès l'an 591 avant l'ère vulgaire, sous le règne de Tarquin l'ancien, (de Rome, 163), ils s'étaient ligués avec les autres peuples qui voulaient porter la guerre au-delà des Alpes; les uns en Italie, les autres en Germanie. On trouve aussi des *Carnutes* dans l'armée de Brennus, qui prit Rome en 390 avant l'ère vulgaire.

La masse de la nation avait conservé un rang distingué entre les Gaulois; mais ils aspiraient à une suprématie qui leur était disputée par les *Bituriges*, lors de l'arrivée de César. Ce furent ces divisions intestines, dont les Romains surent habilement profiter, qui amenèrent la perte de la liberté dans les Gaules. César parvint donc à soumettre les *Carnutes*. En apprenant sa mort, ils espérèrent recouvrer leur liberté; il y eut une sédition, mais Auguste l'appaisa. *Antricum* fut, dans la suite, gouvernée par un préfet, que le préteur romain nommait à son choix.

Les *Senones* étaient au sud-est des *Carnutes*, et au sud-ouest des *Tricasses*, au sud des *Parisii* et des *Meldi*. C'était un des peuples les plus vaillans de la Gaule, et celui qui avait rendu ce nom le plus terrible aux Romains. Ils étaient à la tête de l'émigration qui se porta en Italie, attaqua Arretium, prit Rome, et forma enfin un établissement dans la Gaule appelé Cis-Padane. Ce sont ces émigrations répétées qui avaient depuis long-tems fait regarder, à Rome, les Gaulois comme des ennemis dont on n'obtiendrait la paix qu'à force de les

battre, et après les avoir soumis. Les Sénonois étaient donc des guerriers redoutables, et grands ennemis des *Ædui*, qui aidèrent César à les soumettre. Leur capitale était *Agedincum*, appelée ensuite *Senones*, sur l'*Ianona*, (l'Yonne). Cette ville, considérable et riche, fut érigée en métropole dès que l'on eut formé une quatrième Lyonnaise.

Au Sud était un petit pays dépendant d'un chef-lieu nommé Autissiodurum (Auxerre), et qui ne relevait ni des Senonois, ni des Tricassins.

Les *Aureliani* étaient les plus méridionaux des peuples de la quatrième Lyonnaise : ils habitaient l'un et l'autre côté de la Loire. Ce peuple ne peut pas figurer entre les anciens peuples de la Gaule ; car leur ville principale, *Genabum*, était et demeura long-tems dans la dépendance des *Carnutes*. On n'a rien de certain sur l'origine du nom d'*Aureliani*, donné à la ville d'abord, puis au peuple. En général on pense que ce nouveau nom eut lieu à l'occasion de quelque changement opéré par l'empereur Aurélien. Ce prince fut élu empereur l'an 270 de l'ère vulgaire.

N. B. La quatrième Lyonnaise répondait aux départemens en partie de l'Oise, de Seine-et-Oise, de Seine-et-Marne, de l'Aude, de l'Yonne, d'Eure-et-Loir, du Loiret et de Loir-et-Chèr.

Provinces Aquitanique. Quoique César n'eut d'abord indiqué, par le nom d'*Aquitani*, que les peuples qui se trouvaient vers la mer, au pied des Pyrénées, ce nom s'étendit cependant jusque dans l'intérieur de la Gaule, où se trouvait la Loire. Alors on admit deux Aquitaines : la *Première* et la *Seconde*. Cette dernière était sur la mer, depuis l'embouchure du *Liger* jusqu'à la rivière et à l'étang *Sigmanus*, (étang d'Arcachon) ; et, en général, jusqu'à la *Garumna* (la Garonne). La première s'étendait entre la seconde et les peuples qui habitaient à l'est, le long du Liger et la Loire. Je vais les traiter successivement.

1°. *Première Aquitaine*. Cette province, dont la partie septentrionale occupait à-peu-près le centre de la Gaule, s'étendait assez bas vers le sud. On y comptait huit peuples principaux. Quoique les *Arverni* en fussent les plus considérables au tems de la conquête par César, pour ne pas m'écarter de

l'ordre géographique que j'ai suivi jusqu'à présent, je n'en commencerai pas moins par les peuples les plus septentrionaux.

Les *Bituriges-Cubi*. Le nom par lequel César désigne ce peuple est celui de *Bituriges*. J'avoue que je ne sais pas d'où vient l'épithète de *Cubi*, par lequel on le distingue des *Bituriges-Vivisci*, qui habitaient dans la seconde Aquitaine. On voit, par un passage de Tite-Live, que les *Bituriges*, au tems de Tarquin l'ancien, étaient les plus puissans peuples de la Gaule. Ils avaient alors pour roi Ambigat, qui, pour se délivrer des inquiétudes que lui causait une population nombreuse et belliqueuse, envoya ses neveux conduire au loin deux colonies. Sigovèse entra en Germanie, et Bellovèse en Italie, qu'il parcourut jusqu'en Etrurie. Les choses avaient changé dans la suite; et ce peuple avait perdu de sa puissance au tems de César, puisqu'alors ils étaient, en quelque sorte, sous la protection des *Ædui*.

Ils avaient, au nord et à l'est, le *Liger*. Leur capitale, qui d'abord se nommait AVARICUM, d'après la petite rivière d'*Avra* ou d'*Eura* qui en baigne les murailles, prit ensuite le nom de BITURIGES. Située sur un terrain élevé, elle était très-forte lorsque César en entreprit le siège. C'est actuellement la ville de Bourges, qui fut assez considérable sous les Romains pour qu'ils y eussent une *arène*, dont une rue porte encore le nom (1).

Les *Lemovices* étaient au sud, tirant un peu vers l'ouest. Ils habitaient un pays montagneux. On a peu de détails sur ce peuple. La capitale était AUGUSTORITUM, appelée ensuite LEMOVICES, sur la *Vienna*, d'où l'on a fait Limoges.

Les *Arverni* habitaient la partie montagneuse qui se trouve à l'est un peu sud du pays alors habité par les *Lemovices*. Lucain donne à entendre que les *Arverni* étaient issus des Troyens. Il est plus probable que les *Arverni* n'avaient jamais entendu parler des Troyens, et que ce conte, enfanté par la vanité, ne prit naissance que depuis leurs liaisons avec les Grecs de Marseille. En regrettant ainsi que

(1) On dit la rue des *Arènes*; je pense que l'on a adopté le pluriel pour éviter l'équivoque qu'aurait produit à l'audition la *rue de l'Arène*.

moi, les connaissances historiques et géographiques sur l'ancienne Gaule, voici comment feu M. le Grand s'exprime au commencement de son voyage d'Auvergne, (Tome 1, page 4).

« Les Druides-Gaulois, ayant toujours eu pour principes de ne rien écrire, il n'est pas étonnant que nous ne sachions rien de certain sur les tems anciens de la Gaule, et par conséquent sur ceux de l'Auvergne. Ce n'est qu'à l'époque où il est mention de cette contrée dans les écrivains latins, que nous commençons à la connaître; encore ce qu'en rapporte ceux-ci se réduit-il à nous apprendre qu'elle formait alors un royaume puissant, dont les souverains commandaient à plusieurs provinces voisines, et qui, vers le midi, avaient étendu leur domination jusqu'au territoire de Marseille et aux Pyrénées. Mais rarement on voit une grande puissance sans de grands abus. Les Auvergnats s'étant attiré la haîne d'un peuple voisin (les Ædui), et celui-ci ayant reclamé la protection de Rome, Fabius porte les armes contre-eux: il défait Bituitus, leur roi, et abolit la royauté.

» En peu d'années Rome à son tour rend sa domination odieuse, et les courages s'aigrissent. Un jeune Auvergnat, d'une naissance illustre, brave, éloquent et hardi, entreprend d'animer et d'accroître ces étincelles de révolte. Chassé de Gergovia, capitale de sa patrie, il amasse quelques brigands ou aventuriers, rentre dans la ville en vainqueur; puis après s'être fait nommer roi, et avoir soulevé une grande partie de la Gaule, il est choisi chef de la ligue; à la tête d'une armée formidable, il marche contre les usurpateurs. C'était César qu'avait à combattre en ce moment le héros de l'Auvergne: malgré tous ses talens et son courage, il lui était difficile de résister à l'ascendant d'un si grand capitaine. Assiégé par lui dans Gergovia, il le repousse et le force à lever le siége. Mais bientôt l'armée gauloise est détruite, Vercingétorix est obligé de se rendre prisonnier, et l'Auvergne, après s'être vue libre un instant, retombe sous le joug pour n'en plus sortir ». Le pays des *Arvenni* fut enlevé aux Romains par les Goths, sur lesquels les Francs le conquirent. La capitale de ce pays était *Augustonemetum*, appelée ensuite *Arverni* (Clermont); mais le lieu le plus

celèbre fut *Gergovia*, qui fut prise après *Alesia*, et dont il ne reste plus aucune trace. On a beaucoup écrit sur le lieu qu'elle occupait; il paraît, quoi qu'en dise M. le Grand, que c'était sur une montagne au sud de Clermont.

Les *Vellavi* étaient un fort petit peuple, au sud-est des *Arverni*, auxquels ils étaient soumis: ils habitaient les montagnes, et furent affranchis par Auguste du joug de leurs puissans voisins. Leur capitale, appelée Revessio, puis Vellavi, est désignée, dans quelques titres, par le nom de *Civitat-Veluta* ou l'ancienne petite ville: c'est aujourd'hui S.-Paulien. Elle était à la vérité un évêché, mais le siége en fut transporté au Puy.

Les *Gabali*, au sud-ouest des précédens, et au sud des *Arverni*, n'étaient pas non plus un peuple considérable, et soumis aux *Arverni*, lors de la conquête par César. Leur capitale était Anderitum, appelée ensuite *Gabali*. Elle fut évêché, mais le siége passa à Mende.

Les *Cadurci* étaient au sud-ouest: ce n'était pas, lors de la conquête par les Romains, un peuple considérable, puisque César les range entre ceux qui étaient soumis aux *Arverni*. Leur capitale était *Divona*, puis *Cadurci* (Cahors), sur l'*Oltis* (le Lot). Elle tirait son nom de ce qu'une source ou fontaine (*Oræ* fontaine) y était consacrée à une divinité (Diw) ou à un dieu.

Les *Ruteni*, au sud-ouest des précédens, et au sud des *Arverni*, habitaient au pied des monts appelés *Cebbenna* (les Cevennes), qu'ils avaient au sud-est; le *Tarnis* (le Tarne), qui y a sa source, traversait leur pays de l'est à l'ouest. Ce peuple, attaqué par les Romains avant le tems de César, n'avait été soumis qu'en partie. La partie montagneuse était demeurée libre. Ceux qui habitaient plus bas sur le fleuve étaient distingués par le nom de *Provinciales*. La capitale des *Ruteni* était Segodunum, appelée ensuite Ruteni (Rodez). On voit par cette origine que c'est à tort que l'on écrit quelques fois Rhodès.

Les *Ruteni provinciales*, portion des *Ruteni*, n'avaient pas paru aux Romains indignes de leurs conquêtes; ils les avaient soumis et les avaient joints à ceux qui formaient ce qu'ils appelaient Province-Narbonnaise. La capitale était Albiga, sur le *Tarnis* (Alby).

N. B. La première Aquitaine répondait aux départemens actuels du Chèr, de l'Indre, de l'Allier en partie, de la Haute-Vienne, de la Creuse, du Cantal, du Puy-de-Dôme, de la Lozère, de l'Aveyron et du Tarn.

AQUITAINE-SECONDE. On a déjà vu que cette province était vers la mer, ayant au nord l'embouchure du *Liger*. Cette partie de l'ancienne Gaule est vraisemblablement une de celles qui ont, jusqu'aux tems modernes, éprouvé le plus de changemens. Exposée à tous les ravages de l'Océan, ses côtes, ses îles, ses ports, ne sont plus exactement ce qu'ils étaient autrefois. On en est convaincu en lisant les anciennes chartes, mais, comme je ne puis entrer dans ces détails, qui appartiennent par leur nature, à la géographie physique, je vais seulement parler des peuples et de quelques îles. Cette province renfermait *sept* peuples principaux, qui étaient, du nord au sud, les suivans:

Les PICTONES ou PICTAVI, occupaient une grande étendue de pays, ayant le *Liger* au nord, la *Vienna* à l'est, et la Sèvre-Niortaise au sud. Ce peuple a été compris entre les Armoriques. Leur capitale était dans la partie orientale, et se nommait *Limonum*, ensuite *Pictavi* (Poitiers). Les Romains s'en étaient emparés lorsque les Gaulois, battus de tous côtés, eurent pourtant le courage d'y mettre le siége. Les Romains, en étant restés les maîtres, y établirent une garnison ou corps de troupes Scythes, dont le nom était *Taifali*.

Les *Agesinates* ont probablement existé où M. Danville les place sur sa carte, tout-à-fait sur le bord de la mer, à l'ouest des *Pictavi*. Mais il ne donne cette opinion que comme une opinion; au reste leur nom se trouve dans Pline.

Les *Santones*, au sud, s'étendaient jusqu'à la Garonne. leur pays était traversé par le *Cauentelus*, qui est la Charente actuelle; c'est par ce fleuve que la capitale communiquait aisément avec la mer; elle se nommait MEDIOLANUM, puis *Santones*, et l'on voit par plusieurs vestiges qu'elle a pu être, sous les Romains, une ville considérable; une autre ville à l'est, et sur une montagne près de la même rivière, portait le nom d'*Iculisma*, c'est actuellement Angoulême. Ausone dit que cette ville était peu fréquentée, peut-

être parce qu'elle est sur une montagne : (*Solum-Locum*), c'est que la route de *Burdigala* (Bordeaux), n'y passait pas comme actuellement.

Les *Médulli* étaient un petit peuple, sur la rive gauche de la Garonne, à son embouchure; ils habitaient le pays que l'on nomme actuellement le Medoc. On voit, par les lettres d'Ausone, que c'était un pays sablonneux, mais que l'on y mangeait de bonnes huîtres. Le lieu placé chez eux sur la carte des Gaules de Danville, chez les *Métuli*, a porté le nom de *Métulium*, mais semble être aussi celui que Ptolémée nomme *Noviomagus* (Castelnau de Médoc).

Les *Bituriges-Vivisci*. Ce peuple était plus considérable que le précédent. Il paraît certain qu'ils avaient une origine commune avec *Bituriges-Cubi*, car Strabon, qui les place dans l'Aquitanie, dit qu'ils y étaient étrangers. Leur capitale était BURDIGALA (Bordeaux), sur la rive gauche de la Garonne. Cette ville, dont César ne parle pas, devint, sous les Romains, une place considérable; elle avait une école et des professeurs célèbres : Ausone, précepteur de l'empereur Gratien, était de cette ville. On y retrouve encore des monumens de son antique splendeur.

Les *Petrocorii* étaient à l'est des précédens et au sud-est des Santones. Leur pays était traversé, de l'est à l'ouest, par le *Duranius* (la Dordogne), leur capitale était VESUNNA, ensuite PETROCORII (Périgueux). On y retrouve encore des monumens.

Les *Nitiobriges* étaient tout-à-fait au sud, au confluent de l'*Oltis*, dans la *Garonna*. Leur pays n'était pas fort étendu. On pourrait croire cependant que ce peuple avait une certaine existence dans les Gaules au tems de César, puisque cet auteur parle d'un roi des *Nitiobriges*. Leur capitale était *Aginnum* (Agen).

N. B. La seconde Aquitaine répond aux départemens actuels de la Vendée, des Deux-Sèvres et de la Vienne; de la Charente-Inférieure, de la Charente, de la Dordogne, de la Gironde et de Lot-et-Garonne.

NOVEM-POPULANIE. — Cette province était au pied des Pyrénées vers la mer. Ce sont les habitans de ce pays qui sont nommés Aquitains dans César. Par ce qui reste d'une ancienne langue chez les Basques, on peut présumer que ce

ce peuple avait beaucoup de rapport avec les *Vascones* de l'Hispanie. Peut-être prirent-ils, pour se distinguer de leurs ancêtres, un nom dont la signification était celle qu'a rendu César par le mot *Aquitani*, ou habitans d'un pays distingué par ses eaux. En effet, ce pays renferme quelques rivières considérables, des *gaves* ou torrens, des eaux minérales. Il ne serait pas étonnant qu'une épithète eut alors distingué les *Vascones*, habitant un pays si bien pourvu d'eau, de ceux qui habitaient les montagnes de l'Hispanie. C'est ainsi que l'on a divisé la Navarre en *haute* et *basse*. Quoi qu'il en soit, ce pays, qui avait d'abord du porter essentiellement le nom d'Aquitaine, prit, lors de la dernière division de l'empire, celui de *Novem-Populanie*. Cette dénomination se trouve dans une ordonnance d'Honorius au Préfet du Prétoire des Gaules.

« Il est difficile de savoir, dit Danville, comment on doit » distinguer neuf peuples dans le nombre de douze cités » que la notice des provinces donne à la Novem-Populanie. » Cependant, en remarquant que la cité des *Ausci* s'y » trouve rejettée au dernier rang, je suis tenté de croire » que ce ne peut être que par addition, vu que séparément cette place inférieure ne convient point à ceux que » Méla appelle *Aquitanorum Clarissimos* », qu'ainsi, et lorsque l'on a fait état de la *Novem-Populanie* dans l'ancienne Aquitaine, les *Ausci* étaient liés et ne faisaient qu'un avec les *Elusates*. Du reste, nous devons regarder sans difficulté, comme des cités d'anciens peuples, celles d'*Aquensis*, de *Vasates*, de *Turba*, de *Convenæ*, de *Consoranni*, ce qui, avec les *Ausci*, fait six. Il y faut ajouter *Lactora-Bencharnum*, *Aturus* et *Iluro*, et l'on aura les neuf cités. Quelques autres y ont été ajoutées dans la suite; je vais les faire connaître successivement.

Les *Boïi* ou *Boates* occupaient une petite partie des Landes, au sud de l'étang et du fleuve *Sigmanus*. On retrouve un reste de leur nom dans la dénomination de Tête-de-Buch donnée à celui qui est de ce côté.

Les *Vasates* étaient sur la *Garumna*, au sud-est des *Bituriges*. Ils existaient dès le tems de César, et furent soumis par ses généraux : leur capitale était *Cossio*, puis

Vasates (Bazas), et cette ville était la plus remarquable de la province.

Les *Cocosates* étaient un peuple entre les Aquitains proprement dit. Ils étaient vers la mer, dans ce que l'on appelle aujourd'hui les Landes; leur capitale était *Cocosa*, d'où ils avaient pris leur nom.

Les *Tarbelli* étaient au sud des précédens, et s'étendaient le long de la mer jusqu'aux Pyrénées. Ces peuples, vaincus, ainsi que d'autres, par César, ne furent entièrement soumis qu'au tems d'Auguste par Messala : leur capitale, où se trouvaient des eaux minérales, en prit le nom d'*Aquæ-Augustæ Tarbellicæ* (Acqus ou Dax), sur l'*Atur* (l'Adour) (1).

Les *Osquidates* étaient un petit peuple, au sud des *Vasates*. Ceux dont je parle en ce moment étaient les *Osquidates-Campestres*, car il y avait les *Osquidates-Montani* qui habitaient au sud une vallée des Pyrénées, entre les *Sibyllates* à l'ouest et les *Bigerrones* à l'est. On ne leur connait pas de ville capitale.

Les *Sotiates*, à l'est, étaient sur la voie romaine qui conduisait à Burdigala. Il paraît qu'ils furent soumis par Crassus, l'un des généraux de César, qui lui avait ordonné de passer de chez les *Andes* au pays des *Aquitani*. Leur capitale était Oppidum Sotiatum (Sos).

Les *Tarusates*, au sud-ouest, furent aussi soumis par suite de l'expédition de Crassus : c'était un assez petit peuple, dont la capitale était Vicus-Juli ou Atures (Air) sur l'Atur (l'Adour).

Les *Elusates* étaient à l'est des précédens, et possédaient une plus grande étendue de pays. Ils furent également soumis lors de l'expédition de Crassus. Leur capitale était Elusa (Ciutat). Elle fut pendant assez long-tems la métropole de la Novem-Populanie. Mais cette ville d'*Elusa*

(1) Il y a environ 300 ans que l'ancienne embouchure de l'Adour, qui était à Bayonne, fut obstruée par des monceaux de sable qu'une grosse mer y jeta. La rivière prit son cours le long du rivage, s'ouvrit une issue à 6 lieues au nord de Bayonne, dans un endroit que l'on nomme actuellement le vieux Boucau. Car les sables ayant de nouveau obstrué cette embouchure, et les travaux des Bayonnais ayant ramené la rivière chez eux, les choses rentrèrent dans l'ordre où elles avaient été d'abord.

fut entièrement détruite dans le 9e. siècle par les Normands ; elle était evêché ; le siége fut transporté à Auch : une ville nouvelle s'éleva, et conserva, dans le nom d'Euse ou Eause, des traces de l'ancien nom. Mais l'emplacement de l'ancienne ville garda celui de Cité ou Ciutat. On ne connaît pas les limites qui les séparaient des *Ausci* au sud.

Les *Lactorates*, un peu au nord-est. Il est bon de savoir qu'aucun des anciens géographes ne fait mention de ce peuple ; mais on le trouve nommé dans la notice des Gaules et dans plusieurs inscriptions. Leur capitale était LACTORA (Leictoure).

Les *Ausci* étaient au sud des *Lactorates* et des *Elusates*, et tenaient un rang bien plus considérable, sur-tout après la destruction d'*Elusa*. Le géographe Méla les appelle même les plus illustres des Aquitains. Peut-être alors ce peuple et les Elusates étaient-ils compris sous la même dénomination. Leur capitale était CLIMBERRIS (1), Elle prit ensuite le nom d'*Augusta*, puis enfin celui d'*Ausci* (Auch), et devint archevêché, c'est-à-dire, la métropole de la province après la destruction d'Elusa.

Les *Consoranni*, au sud-est, n'étaient pas entièrement compris dans la Novem-Populanie ; ils s'étendaient un peu dans la Narbonnaise première. Ils étaient tout au pied des Pyrenées. Leur capitale était appelée CONSORANNI ; mais on soupçonne qu'elle avait porté le nom d'*Austria*. Elle quitta son nom pour prendre celui d'un de ses évêques, *Glicerius*, dont on fit *Lycerius*, puis Saint-Lizier, qui est le nom actuel.

Les *Convenæ*, placés aussi au pied des Pyrenées, étaient à l'ouest des précédens. Ce peuple ne formait pas une nation au tems de la conquête ; aussi n'en est-il pas parlé dans César. Voici quelle en fut l'origine. Pompée, à son retour de l'Hispanie, ayant formé un assez grand rassemblement de gens, que les guerres avaient déplacés et ruinés, les fixa en ce lieu, et leur donna un nom qui exprimait en latin cette origine un peu vague. Du mot *convenire*, se rassembler, on fit *convenæ*-

(1) Il faut remarquer que la terminaison *terris*, particulière à la langue en usage chez ce peuple, et conservée chez les Basques, signifie *nouvelle* ; peut-être *clim* ou *elim* signifiait-il *ville*, comme actuellement en basque le mot *irum*.

gentes, nations rassemblées. Leur capitale élait nommée LUGDUNUM (1), puis CONVENÆ, sur la *Garumna*. Elle fut détruite par le roi Gontrand, vers l'an 585. La ville actuelle est Saint-Bertrand de Cominge, bâtie par Bertrand, évêque de Cominge, dans les premières années du douzième siècle.

Les *Bigerrones* occupaient, à l'ouest, une vallée un peu étendue. Il paraît que le froid des montagnes, et leur peu de ressources commerciales, les avaient obligés de conserver plus long-tems que d'autres peuples des habits faits de peaux d'animaux, puisque Saint-Paulin les appelle *Pellitos-Bigerros*. Ils s'étendaient au nord jusqu'aux *Ausci*. Leur capitale était TURBA, que l'on a ensuite nommée *Turvia* et *Tarba* (Tarbe). Elle devint évêché.

Les *Osquidates*. Il a été parlé de ce peuple à l'occasion de ceux de la même nation, surnommés *Campestres*. Ceux-ci, surnommés *Montani*, habitaient une vallée des Pyrénées, entre les *Bigerrones* à l'ouest, et les *Sibyllates* à l'ouest. Leur pays était traversé par le torrent ou rivière que l'on nomme Gave d'Oloron.

Au nord de leur pays étaient deux villes, sur lesquelles on peut faire les remarques suivantes : 1°. *Iluro*, qui ne leur appartenait pas, doit être actuellement appelée Oloron, et non pas Oleron. 2°. La ville de *Beneharnum*, qui a été détruite par les Sarazins ou par les Normands, a donné son nom au Béarn; mais on n'est pas certain de l'emplacement qu'elle occupait.

Les *Sibyllates* habitaient au pied des Pyrénées, dans la vallée que l'on nomme actuellement de Soule. Ils furent du nombre de ceux que soumit Crassus. Ils n'avaient pas de ville un peu considérable.

N. B. Le Novem-Populanie répondait aux départemens actuels d'une partie de celui des Landes, des Basses-Pyrénées, des Hautes-Pyrénées et du Gers.

PROVINCES NARBONNAISES. Deux provinces portaient ce

---

(1) Il paraît que ce nom lui venait de ce qu'elle était sur une montagne auprès des eaux; la Garonne passait au pied de la ville. On remarque cependant que les plus grands vestiges se trouvent au pied de la montagne, dans un bois appelé Val-Crabère.

nom, et se partageaient en *première* et *seconde*. Mais cette division et même cette dénomination de Narbonnoise n'eurent lieu qu'au tems d'Auguste. Avant lui, et depuis environ 120 ans avant l'ère vulgaire, que la partie méridionale de la Gaule avait eté soumise par les Romains, cette province n'avait porté que le nom de *Gallia-Braccata* (1). Ainsi ce pays était réputé Romain, et se trouvait compris dans celui dont César avait le gouvernement lorsqu'on lui donna le département de la Gaule.

Première Narbonnaise. Cette province comprenait à-peu-près tout ce qui, depuis, a été nommé Languedoc. Quoique compris sous la dénomination de Gaulois, les habitans de cette province portaient particulièrement celui de *Volcæ*, ou Volsques, et formaient en quelque sorte deux tribus différentes. Les *Volcæ-Tectosages*, à l'ouest, et les *Volcæ-Arecomici*, à l'est, près du Rhône.

Les *Tectosages* se sont rendus incomparablement les plus célèbres. Ce sont eux qui, après avoir traversé la Pannonie, l'Illyrie, la Thrace, passèrent en Asie, et y formèrent un établissement durable, sous le nom de Galates, dont ils formèrent, comme on l'a vu page 402, une des trois divisions. La capitale de toute la province était Narbo *Martius*. La situation de cette ville, près le bord de la mer, lui avait procuré les moyens de s'enrichir; et Pithéas, de Marseille, qui vivait environ 280 ans avant l'ère vulgaire, en parle comme d'une des plus opulentes villes de la Gaule. Les Romains se rendirent maîtres de ce pays; mais ce ne fut que 216 ans avant l'ère vulgaire qu'ils conduisirent une colonie à Narbonne. César renouvela cette colonie en y envoyant les vétérans de la dixième légion. Elle prit aussi le titre de *Julia-Paterna*. Strabon l'attribue aux *Arecomici*.

Je vais parler de quelques autres peuples occidentaux de cette province.

Les *Tolosates*, quoique fesant partie des Tectosages, mais à cause de l'importance de leur capitale *Tolosa* (Toulouse), ils avaient une existence à eux, et figuraient comme un peu-

(1) Ce mot est formé de *Bracca* ou *Braccæ*, partie de l'habillement de ces Gaulois, dont l'usage était le même que celui de nos culottes.

ple puissant. Strabon dit que cette ville possédait de grandes richesses lorsque Servilius Cépion les enleva, environ 100 ans avant l'ère vulgaire; et même, selon Justin, cette ville existait dès le tems que Brennus conduisait ses Gaulois dans la Grèce. *Tolosa* eut l'épithète de *Palladia* ou savante, parce que l'on y cultivait les lettres avec succès.

Les *Tasconi* formaient un très-petit peuple au nord, sur le *Tarnis*, à l'ouest d'*Albiga*. C'est d'eux que vient le nom de Tescou ou Tescon, que porte une petite rivière qui se rend dans le Tarn près de Montauban. Ce peuple a toujours été soumis à des cités plus considérables. Le chef-lieu, sans avoir alors le rang de ville, pouvait être où se trouve aujourd'hui Montauban. La montagne se nommait *Mons-Aureolus*.

Les *Umbranici*. Quoique l'on ne puisse pas douter de l'existence de ce peuple, d'après les auteurs qui en parlent, on n'est pas sûr de la place qu'ils occupaient dans la province Narbonnaise. D'après un mûr examen, M. Danville a cru pouvoir les placer, sur la carte de la Gaule, au sud-est des *Ruteni provinciales*, ayant à l'est la partie méridionale des Cevennes.

Les *Tectosages*, comme je l'ai dit, formaient un peuple puissant. Une de leurs principales villes était CARCASO (Carcassone), sur l'*Atax* (l'Aude). Par le moyen de cette rivière elle communiquait avec Narbonne et la mer: de-là, sans doute, ses richesses et le rang qu'elle occupa de bonne heure entre les villes de la Gaule. D'ailleurs elle se trouvait sur la route de Narbonne à Toulouse, route très-fréquentée, et sur laquelle se trouvait un grand nombre de places.

Les *Atacini*, au sud, formaient un petit peuple, qui avait pris son nom du fleuve *Atax* (l'Aude), sur les bords duquel ils habitaient dans une vallée des Pyrénées. Il paraît que la ville de Narbonne fut construite sur leur territoire, ou plutôt que l'on nomma quelquefois *Atacini* tous ceux qui habitaient es bords de l'*Atax*.

Les *Sardones* étaient les plus méridionaux des peuples de la première Narbonnaise. Leur pays répondait au Roussillon actuel. C'était un petit peuple, que même quelques auteurs prétendent n'avoir habité que les bords de la mer. Il n'y faut pas chercher de cité; mais on y trouve deux villes assez considérables. 1°. *Ruscino*, dont le nom s'est conservé dans celui

de Roussillon, tandis que de la ville elle-même il ne reste que quelques ruines sur une colline, et que l'on connaît sous le nom de la tour de Roussillon. Ce lieu était à peu de distance de la mer, sur le Tet ou Tech. 2°. *Illiberis*, appelée ensuite *Helena* (Elne). Le nom que cette ville prit en second lui vient de ce que Constantin l'ayant fait rétablir, lui donna le nom de sa mère. Cette ville était de quelque importance, parce qu'elle pouvait défendre le passage des Pyrénées. C'est au sud que se trouvait le *Summus-Pyrenæus*, qui en était la partie la plus élevée.

Les *Arecomaci* s'étendaient depuis l'embouchure de l'*Atax*, du sud-ouest au nord-est, jusqu'aux *Helvii*, qui appartenaient à la province Viennoise. Ils avaient le Rhône à l'est et la mer au sud. Il paraît qu'ils furent puissans avant et depuis l'arrivée des Romains. On trouve chez eux quelques villes considérables. 1°. *Bæterræ*, écrit ensuite *Biterræ*, dans laquelle les Romains établirent une colonie de vétérans tirés de la septième légion. 2°. *Agatha*, sur le bord de la mer, à l'est de *Bæterræ*, à l'embouchure de l'*Arauris* (l'Hérault). Le nom de cette ville annonce assez qu'elle était d'origine grecque. En effet, les auteurs le disent positivement, quoique les uns disent qu'elle dut sa fondation à des Phocéens; d'autres que ce fut à des Marseillais. Mais il n'y a de contradiction qu'en apparence et dans les mots, puisque les Marseillais étaient des Phocéens transplantés dans la Gaule. On croit que ce nom d'*Agatha* était joint à celui de *Fortuna*, et signifiait *bonne fortune*. On trouve dans Ptolémée *Agathè-Polis*, ou la bonne ville. M. Danville paraît s'étonner de ce que l'on ne retrouve pas l'île de même nom qu'indique le même auteur *Agathè-Nèsos*; mais il est arrivé à l'embouchure de l'Hérault ce qui est arrivé dans beaucoup d'autres lieux, les terres charriées par les eaux du fleuve, et les sables que repousse la Méditerranée, auront rempli le court espace qui séparait l'île du continent, et l'île aura disparu, comme autrefois *Pharos*, sur la côte d'Alexandrie, et plusieurs autres. 3°. *Luteva*, depuis *Forum Neronis* (Lodève), était au nord. Quelques auteurs, avant M. Danville, prétendaient que l'on en devait faire deux villes, à cause de cette double dénomination; mais ce savant géographe n'adopte point cette opinion. 4°. *Nemausus*, à l'est, et bien plus près du Rhône. Comme peuple Gaulois, il ne

paraît pas qu'ils aient occupé un rang bien considérable. D'ailleurs les auteurs romains ne nous ont point donné de détails sur les habitans de cette province avant leur conquête. *Nemausus* (Nîmes), leur capitale, occupait un rang considérable, et se gouvernait par elle-même au tems de Strabon; elle dominait même sur 24 bourgades. Elle reçut une colonie sous le règne d'Auguste, et prit le nom d'*Augusta*. M. Danville, en parlant de *Nemausus*, dit : « Aucune ville de la Gaule » ne conserve des restes aussi considérables de son ancienne » magnificence; et son amphithéâtre est un des plus entiers » qui subsistent. Un intendant des finances y résidait ».

On sait que ce fut pour conduire d'assez loin de l'eau dans cette ville que les Romains construisirent ce superbe aqueduc, formé de trois rangs d'arcades élevées les unes au dessus des autres. Le rang supérieur portait un canal, dans lequel s'écoulaient les eaux ; et le rang inférieur supportait une espèce de corniche ou saillie, qui servait de pont pour le passage des voyageurs.

Seconde Narbonnaise. Cette province était non-seulement à l'est du Rhône, mais même le long de la gauche du fleuve ; une portion du pays cependant appartenait à la province Viennoise. La plus grande partie de la seconde Narbonnaise occupait la large vallée qu'arrosait la *Drurentia* (la Durance), en descendant du nord au sud, puis tournant à l'ouest. On y trouvait *huit* principaux peuples, qui tous étaient peu considérables.

Les *Tricorii* étaient les plus septentrionaux, et se trouvaient sur la marche d'Annibal lorsqu'il se proposait de traverser les Alpes pour entrer en Italie. Il sortait alors du territoire des *Vocontii*. Ce peuple ne paraît pas avoir eu de ville considérable.

Assez loin au sud se trouvait la ville de *Segustero* (Sistéron) ; mais on ne sait pas à quel peuple cette ville pouvait appartenir. Il y passait une grande route.

Les *Vulgientes*, placés sur la carte de la Gaule de M. Danville au sud-ouest de *Segustero*, étaient un si petit peuple, que lui-même n'en a pas parlé dans sa notice. Mais, selon Pline, Apta-Julia (Apt), leur appartenait : elle était colonie romaine.

Les *Memini* étaient aussi un très-petit peuple. Ptolémée

leur donne pour principale ville *Forum-Neronis* (Forcalquier). Pline, à la vérité, dit que c'était *Carpentoracte*; mais M. Danville a prouvé que cette dernière ville appartenait aux *Cavares*, dans la province Viennoise.

Les *Albici* étaient au sud, et, selon César, habitaient les montagnes qui se trouvent au nord de Marseille, dont ils étaient les alliés: c'étaient des hommes farouches et fort exercés aux armes. On les trouve aussi désignés par le nom de *Reii*. C'était aussi le nom de leur capitale, appelée *Reii* (Riez).

Les *Salyes* s'étendaient depuis le Rhône jusqu'aux Alpes, dans le bassin de la *Drurentia* (la Durance). Il paraît qu'ils étaient de la même nation que les *Salyes* de la Ligurie. Peut-être cette co-existence avait elle servi à maintenir leur puissance, qui s'étendait jusqu'à la mer, quoique l'on y trouvât quelques petits peuples. On peut croire qu'ils en abusaient, car les Marseillais en éprouvèrent des mécontentemens; et ce fut sur les plaintes qu'ils en firent à Rome que l'on envoya, pour la première fois, une armée romaine dans la Gaule. Ce fut à la suite des victoires remportées sur eux que C. Sextius-Calvinus fonda la ville qui devint ensuite célèbre sous le nom d'*Aquæ-Sextiæ* (Aix). Le nom d'*Aquæ* avait rapport aux eaux chaudes et froides qui s'y trouvaient; mais quelque tems après elles avaient déjà perdu de leur réputation. A la victoire de Sextius sur les *Salyes* il en succéda une autre de Marius sur les *Ambroni* et les *Teutones*, qui contribua à augmenter la gloire de ce lieu, 20 ans après. Du moins il n'y avait guères que quatre lieues de distance entre les deux champs-de-bataille: celui de Marius était en remontant la rivière de *Laris* (Lar). *Aquæ-Sextiæ* devint une colonie Romaine: elle devint la métropole de la deuxième Narbonnaise.

Massilia ou Marseille, qui se trouve directement au sud, était de la province Viennoise, et de fondation grecque; elle devait ses commencemens à des Phocéens de l'Ionie, plus de 600 ans avant l'ère vulgaire. D'où l'on voit qu'à cette époque le commerce des Grecs était fort étendu sur la Méditerranée. Aussi, dans le même tems à-peu-près, fondèrent-ils, sur la côte de l'Hispanie, *Emporiæ*, *Rhode*, etc. Malgré le goût de ces Phocéens pour le commerce, ils n'en cultivèrent pas moins les Lettres. Et même au tems de Tacite, Marseille,

selon cet historien, avait conservé, dans une terre étrangère, les mœurs et les goûts qu'elle tenait de sa première origine. Et les Romains s'y rendirent pour l'étude des belles-lettres et de la philosophie des Grecs, comme dans une autre Athènes. Cette ville a donné naissance à plusieurs grands hommes, entr'autres à Pithéas, habile astronome, 350 ans avant l'ère vulgaire; à Anthymène, son contemporain, à Roscius-Pétrone, qui du moins était des environs.

Les *Suetri* étaient un petit peuple à l'est des Marseillais, sans pourtant aller jusqu'à la mer. M. Danville les place vers le Luc et Brignole, près de l'Argents.

Les *Commoni*, que l'on trouvait au sud des précédens, sur le bord de la mer, sont connus seulement par Ptolémée; et même on soupçonne s'il ne faudrait pas lire *Cenomani*, parce qu'un détachement de ce peuple, allant en Italie, sous la conduite de Bellovèse, donna du secours aux Marseillais.

Au sud de cet endroit sont des îles que les anciens désignaient par le nom de *Stœchades* (1) (les îles d'Hières), distinguées chacune par un nom particulier; savoir, en allant de l'ouest à l'est, *Prote* (Porquerales), *Mese* (Port-Croz), *Hypæa* (île du Levant ou du Titan).

Les *Oxybii* étaient sur la côte qui remonte vers le nord-est. Il paraît qu'ils se conduisaient en pirates, désolant les côtes de leurs voisins : c'est ce qui attira chez eux les armes romaines. Quelques auteurs les croient Liguriens de nation, comme ils l'étaient de mœurs. Sur la côte on trouvait *Forum-Julii* (Fréjus), où un port paraît avoir été creusé par César.

Les *Deciates* étaient un peuple sur les bords de la province, mais formant plutôt une tribu qu'une nation. Sur la côte était *Antipolis* (Antibe), qui avait été bâtie par les Moncilles. Elle acquit dans la suite le droit de ville latine; et, selon Tacite, la qualité de municipe.

N. B. La seconde Narbonnaise répondait au département actuel des Hautes-Alpes.

PROVINCE VIENNOISE.

Cette province avait originairement été comprise dans la

(1) C'est-à-dire *rangées en ordre*.

province Narbonnaise, qui avait une fort grande étendue. On croit qu'elle fut formée vers 280 de l'ère vulgaire, lors de la révolte des tyrans Proculе et Bonose. Vienne, qui en était la métropole, fut dans la suite effacée par Arles, qui devint aussi métropole, avec une suprématie plus étendue.

La province Viennoise, dans le tems dont je parle pour les autres provinces, s'étendait, 1°. Sur la gauche du Rhône, depuis le pays des *Nantuates*, sur la gauche du lac *Lemanus*, jusqu'à *Vienne*; 2°. Elle s'étendait un peu sur la droite du Rhône, jusqu'aux limites du pays des *Tricastini*, qui étaient à l'est du Rhône; mais la province continuait sur cette partie orientale, et allait jusqu'à la mer. Voici les pays et les peuples qui s'y trouvaient, en commençant par le nord :

La *Sapaudia*. Ce nom n'est guères employé que dans les derniers tems de l'âge romain. C'est de ce nom, changé en *Sabaudia*, que l'on a fait ensuite Savoie :

Les *Allobroges* étaient au sud-ouest, et sans en être séparés par des limites bien distinctes. Ils formaient une des plus considérables nations de la Gaule. Dans la guerre qu'ils eurent à soutenir contre les Romains, ils furent vaincus par Domitius-Ænobarbus, puis par Fabius-Maximus, que l'on surnomma ensuite *Allobrox*. En général ils étaient à la gauche du Rhône; cependant on voit par César qu'ils possédaient un petit canton sur la droite de ce fleuve, compris dans le département actuel de l'Ain.

Les principales villes de tout le pays que je viens d'indiquer, en commençant par le nord, étaient *Geneva*. Dès le tems de César cette ville était considérable par sa position, puisque le pont qui y était donnait entrée dans l'Helvétie. Elle appartenait aux Allobroges, qui possédaient le pays appelé *Sabaudia*; VIENNA, au sud-ouest, était la métropole de toute la province sur le Rhône. Cette ville, qui avait commencé par être le lieu de rassemblement des Allobroges, devint l'une des plus considérables de la Gaule, et fut colonie romaine; *Cularo*, appelée ensuite *Gratianopolis* (Grenoble), était au sud-est, à l'extrémité de la province. Dioclétien et Maximien y firent exécuter différens ouvrages, tels que des édifices, des murailles. Quelques auteurs pensent que cette ville était sur une hauteur à la droite de l'Isère, au lieu que Grenoble est sur la gauche.

Les *Segalauni* étaient sur la gauche du Rhône, quoique s'étendant un peu sur la droite, au sud des Allobroges. M. Danville pense que la véritable orthographe de leur nom était *Sego-Vellauni*. La ville principale était VALENTIA (Valence). Elle devint colonie romaine, et l'une de celles qui decoraient le plus la province Viennoise.

Les *Helvii*, sur la droite du Rhône, occupaient l'emplacement du département actuel de l'Ardèche. Leur principale ville était *Alba-Augusta*, dont on ne sait rien, sinon que l'on croit en retrouver la position dans un lieu appelé *Alps*.

Les *Tricastini*, sur la gauche du Rhône, se trouvèrent sur la route d'Annibal. Leur capitale était *Augusta* ou *Nœomagus* (Saint-Paul-Trois-Châteaux) (1).

Les *Vocontii* étaient un peuple bien plus considérable, et s'étendaient au nord-est, selon Pline, entre deux villes principales, *Vario* et *Lucus-Augusti*. Ils en possédaient 19 d'un ordre inférieur. M. Danville compte *Dea* (Die), entre les plus considérables. VASIO (Vaison), était, selon Méla, une des villes les plus opulentes de la Gaule. On en voit encore des ruines près de la nouvelle Vaison.

Les *Cavares* étaient au sud, et de même à la gauche du Rhône. Il faut convenir que l'on ne connaît pas trop les limites qui les séparaient des *Anatilii*, situés sur le bord de la mer, et s'étendant entre les embouchures du Rhône. Il paraît que les premiers étaient les plus considérables.

Chez les *Cavares* on trouvait *Arausio* (Orange), ou se voient encore des restes de la magnificence romaine. *Avenio* (Avignon), était, selon Etienne de Bysance, une ville de fondation Grecque. Elle devint colonie romaine, et fort riche. ARELATE au sud, (Arles), fut une des plus considérables de la Gaule. Honorius y avait transféré le siége de la préfecture; il y avait un trésorier général, et Constantin lui fit prendre le nom de Constantina. Ce prince avait fait construire une seconde ville sur la droite du fleuve, dans le lieu nommé aujourd'hui Trinquetaille. On y passait par un pont de bateaux.

---

(1) Il est bon d'observer que ce nom ne vient pas de ce qu'il y avait trois châteaux, comme quelques auteurs l'on dit, mais de ce qu'elle est située dans le pays d'un peuple appelé par les Latins *Tricastini*.

Les *Avatici*, placés aussi sur le bord de la mer, s'étendaient à l'est, et sur leur territoire était la ville de Marseille. Sous ce rapport elle appartenait à la province Viennoise.

N. B. La Viennoise répondait principalement aux départemens du Léman, de l'Ain, de l'Isère, de la Drôme et des Bouches-du-Rhône.

PROVINCES ALPINES.

Deux provinces tiraient leur nom des Alpes; savoir: 1°. Celle des Alpes, Alpes *Grées* et *Alpines*. 2°. Celle des Alpes *Maritimes*.

Par la position des villes que je vais nommer, on verra d'une manière bien sensible que les Romains avaient compris dans la Gaule tout ce qui forme actuellement le département du Mont-Blanc, et qui a long-tems appartenu à l'Italie sous le nom de Savoie. Il en était de même de toute la chaîne des Alpes jusqu'à la mer. L'Italie ne commençait qu'aux vallées et aux revers des montagnes.

ALPES PENNINÆ ET GRAIÆ. —Il paraît que le nom Alpine vient du celtique *Pentête*, élévation. D'où l'on avait appelé *Alpis-Pennina* la montagne la plus élevée de cette partie (le Mont Saint-Bernard). La vallée que traverse le Rhône, entre les Alpes Suisses et les Alpes de l'Italie, se nommait *Vallis-Pennnia* (république Valésienne). C'est à partir à-peu-près des sources du Rhône que se trouvaient les *Viberi*; les *Seduni*, sur la droite du fleuve; les *Nantisantes* à la gauche du fleuve et au sud du *Lemanus*; Les *Veragri*, au sud; les *Centrones*, plus au sud sur l'*Isara* (l'Isère); et enfin les *Medulli*. La ville la plus considérable était dans le territoire des *Centrones*, sous le nom de DARANTASIA (Monstiers) (1), et devint la métropole de la province dans la suite, mais depuis la rédaction de la notice des provinces de l'empire.

ALPES MARITIMES.—Cette province, sous le nom d'*Alpis-Maritima*, était au sud de la précédente. Elle n'occupait presque que la chaîne de montagne qui s'avance du pays des *Meduli* jusqu'à la mer. Une partie de ces Alpes avait été accordée par Auguste à un petit souverain appelé Cot-

(1) Ce nom est une corruption de *Monasterium*, parce qu'il y avait autrefois un couvent.

tius, d'où une partie de montagne prit le nom d'*Alpis-Cottia* (le mont Genèvre).

Les peuples ou montagnards qui s'y trouvaient, étaient les *Caturiges*, les *Avantici*, les *Bodiotici*, les *Centii*, les *Cuetri*, les *Nerusi* et les *Vediantii*.

La ville la plus considérable était EBRODUNUM (Embrun), encore le fut-elle bien peu dans les premiers siècles de l'ère vulgaire. Sur le bord de la mer etait *Nicæa* (Nice), ville grecque, bâtie par les Marseillais, qui s'en fesaient un lieu de défense contre les Liguriens; et *Portus Herculis Moncœci* (Monaco) avait pris son nom d'un temple d'Hercule, mais on ignore d'où venait l'épithète de *Monæcus*, c'était là que se terminait les limites des Marseillais.

N. B. La province des Alpes-Maritimes répondait à-peu-près au département de ce nom et à celui des Basses-Alpes.

MAXIMA SEQUANORUM.

Cette province, ayant le mont *Vogesus* ou *Vosegus* (les Voges) au nord, l'*Aras* à l'ouest, et le Rhône, le *Lemanus* et les Alpes de tout autre côté, s'étendait du sud-ouest au nord-est. Dans cette même direction elle était séparée par le *Jura* (Jura) et renfermait deux grands peuples; à l'ouest des montagnes les *Sequani*; et à l'est, entre le Jura et les Alpes, les *Helvetii*.

Les *Sequani* étaient un des peuples les plus puissans de la Gaule: César en parle avec éloge. L'intérieur de leur pays était principalement arrosé par le *Dubis* (le Doubs). C'est sur cette rivière qu'était *Vesontio* (Besançon), dont César, après l'avoir prise, fit sa place d'armes.

Les *Helvetii*, plus orientaux, se trouvaient tellement resserrés entre leurs montagnes, vu leur grande population, qu'au tems de César ils avaient pris la résolution d'établir une colonie puissante dans la Gaule, ou plutôt même il paraît qu'ils y voulaient transporter toute la nation. Ils se présentèrent en effet par un chemin étroit entre les montagnes et le Rhin, César leur ayant refusé ce passage, ils en prirent un autre, mais ils furent battus et forcés de retourner d'où ils venaient. Les deux villes les plus considerables de l'Helvétie étaient AVENTICUM (Avenche, appe-

lée aussi Wiflisburg), que Tacite donne pour la capitale du pays. Elle devint colonie romaine; on croit que ce fut au tems de Vespasien, parce qu'elle porta le nom de *Flavia.. Colonia equestris*, dont le nom plus ancien était *Noiodunum* (Nion), était au sud-ouest sur le lac *Lemanus*. La colonie qu'elle renfermait était nommée *Julia*.

N. B. La Grande-Séquanoise répondait donc, comme on le voit, aux départemens de la Haute-Saône, du Doux, du Jura et à l'Helvétie actuelle, dont il faut excepter le département des Grisons, alors habité par les *Rhœtii*, qui fesaient un peuple à part, dans les Alpes de l'est.

Vicariat de la Bretagne. — On sait que la Bretagne des Romains était l'Angleterre actuelle: ils l'appelèrent aussi Albion. C'est une fort grande île. Il est probable que les habitans de toute la partie méridionale, depuis l'Ecosse actuelle, avait été envahie par des Celtes venus du continent: ils y avaient transporté leur langue, leurs lois, leurs usages. Ils étaient, comme dans la Gaule, partagés en plusieurs cités ou peuples formant un petit corps politique. Les Sauvages, anciens habitans du pays, avaient été repoussés dans les montagnes du nord, où ils portaient le nom de *Picti* ou *Pictes*.

Les Romains ne connaissaient ce pays que de nom lorsque César y passa avec une partie de ses troupes. Sous les premiers empereurs, on fit le reste de la conquête. Dans la suite tout le pays fut divisé en cinq provinces: La *Bretagne* première, la *Bretagne* seconde et la *Flavienne-Césarienne*, étaient gouvernées par des Présidens. La *Grande-Césarienne* et la *Valentienne* l'étaient par des Consulaires. J'en parlerai à l'article des îles de l'Océan.

L'île occidentale portait le nom d'*Ierne* et d'*Hibernia*; les petites îles étaient *Vectis* (Wight); les *Cassiterides* (les Sorlingues); *Monabia* (l'île de Man); les *Ebudes* (les Westernes); les *Orcades* ou Orcades, enfin *Thule*, que l'on croit être l'une des îles Schetlandes.

Préfecture de l'Italie.

On voit par le tableau ci-après que la Préfecture de l'Italie renfermait *une* portion de l'Afrique, que l'on a vue précédemment sous le nom d'*Afrique propre*, et quatre

vicariats. Je n'entrerai pas dans le détail de ces vicariats, parce qu'il me semble que, passant d'un pays à l'autre, l'étude de la géographie n'en deviendrait que plus difficile. Je m'en tiendrai à la division ordinaire. L'Italie *septentrionale* ou la Gaule Cis-Alpine, l'Italie *centrale* et l'Italie *méridionale*, connue à une certaine époque sous le nom de *Grande-Grèce*.

IIme. TABLEAU

- La Préfecture d'Italie renfermant.
  - Une Prov. consulaire. — Sous le Proconsul d'Afrique. . . . .
    - L'Afrique propre.
  - Le Vicariat de Rome sous. . . .
    - des Consulaires. .
      - La Campanie.
      - La Tuscie et l'Ombrie.
      - Le Picenum.
      - La Sicile.
    - des Correcteurs. .
      - L'Apulie, la Calabre.
      - Le Brutium, la Campanie.
    - 4 Présidens. . . .
      - Le Samnium.
      - La Sardaigne.
      - La Corse.
      - La Valérie.
  - Le Vicariat d'Italie sous. . . .
    - Prov. Consulaires.
      - La Vénétie, l'Istrie.
      - L'Emilie.
      - La Ligurie.
      - La Flaminie, le Picentin.
    - 4 Présidens . . . .
      - Les Alpes côtiennes.
      - La Ire. Rhétie.
      - La IIe. Rhétie.
  - Le Vicariat d'Afrique sous. . . .
    - 2 Consulaires . . .
      - La Bysacène.
      - La Numidie.
    - 3 Présidens . . . .
      - La Tripolitaine.
      - Maurétanie aitisensis.
      - Maurétanie Césarienne.
  - Le Vicariat d'Illyrie. .
    - un Consulaire. . .
      - La IIe. Pannonie.
    - un Correcteur. . .
      - La Savie.
    - 4 Présidens . . . .
      - La Ire. Pannonie.
      - Le Norique inférieur.
      - Le Norique ripensis.
      - La Dalmatie.

ITALIE SEPTENTRIONALE.

Gaule Cis-Alpine.

On sait que le pays qui porte actuellement le nom d'Italie commence au nord, vers le 46e. deg. de lat., où de hautes montagnes, nommées les Alpes, le séparent du reste de l'Europe. De ces montagnes sortent des eaux qui forment des lacs fort étendus et des fleuves, dont le plus considérable occupe la partie la plus basse d'un vaste bassin d'environ

viron cent lieues de l'ouest à l'est, coupé dans sa longueur par le fleuve que les anciens appelaient *Padus* (le Pô), nommé par les Grecs, dans sa partie orientale, *Eridanos*.

Les principaux lacs situés au nord dans les Alpes sont ceux que les anciens nommaient, de l'ouest à l'est, lacs *Verbanus* (lac Majeur); *Larius* (lac de Cosme); *Sevinus* (lac d'Iseo), *Benacus* (lac de Gardè).

Les principaux fleuves venant du nord se jeter dans le Pô, portaient le nom de *Doria minor* (Doria riparia); *Doria major* (Doria baltea); *Sessites* (la Sesia); *Ticinus* (le Tessin); *Addua* (l'Adda); *Ollius* (l'Oglio); *Mincius* (le Mincio). — Ceux qui venaient du sud se jeter dans le Pô étaient le *Tanarus* (Tanaro); la *Trebia* (la Trébie); le *Gabellus* (la Secchia); la *Scultena* (le Panaro); le *Rhenus* (le Reno).

Les Ombriens et les Etrusques avaient occupé une grande partie des pays arrosés par ces fleuves, lorsque vers les commencemens de Rome, ou du moins vers l'an 600 avant l'ère vulgaire, des Gaulois, conduits par Bellovèse, s'y jetèrent à main armée. On a vu que ce prince était neveu d'Ambigat, roi des *Bituriges*, l'un des plus puissans peuples de la Gaule à cette époque. Cette première invasion fut successivement suivie de plusieurs autres. Toute cette partie de l'Italie ne connut plus de maîtres que les Gaulois, ce qui la fit nommer, par les Romains, Gaule en deça des Alpes ou *Cis-Alpine*. Mais, comme les dernières colonies gauloises étaient établies sur la droite du Pô, et même assez loin de ce fleuve, leur situation donna lieu à la division de Gaule au-delà, et de Gaule en-deça du Pô, exprimée par les noms de *Trans-padane* et de *Cis-padane*, relativement à la situation de Rome.

Gaule Trans-padane.

Cette partie de la Gaule était entre les Alpes au nord et la gauche du Pô au sud; on y trouvait, de l'ouest à l'est, les peuples suivans :

Les *Salassi* ou Salasses, dont la principale ville fut dans la suite nommée *Augusta-Prætoria* (Aost); elle fut bâtie dans le lieu où avait été le camp de Terentius-Varrus-Muréna, qui, au tems d'Auguste, soumit le pays.

Les *Segusiani* ou Segusianiens, capitale *Segusio* (Suse), qui devint municipale.

Les *Taurini* ou Tauriniens, au sud sur le Pô, capitale *Taurasia*, qui prit ensuite le nom d'*Augusta-Taurinorum* (Turin), lorsqu'elle eut reçu une colonie au tems d'Auguste.

Les *Libici* ou Libiciens, entre la *Duria major* et la *Sossites*; capitale *Vercellæ* (Verceil), qui n'était qu'un village au tems de Strabon.

Les *Lœvi* ou Léviens, capitale *Ticinum*, appelée depuis *Papia*, d'où l'on a fait Pavie.

Les *Insubres* ou Insubriens, dont le premier nom peut avoir été *Ombri* ou *Isombri*, capitale *Mediolanum* (Milan), assez près des *Raudii-Campi*, où Marius défit les Cimbres l'an de Rome 652; elle fut prise par Marcellus l'an 222 avant J. C.

Les *Orobii* ou Orobiens, dont le nom, d'après l'étymologie grecque, signifie *vivant sur les montagnes*, avaient pour capitale *Bergomum*, dont le nom, en langue tudesque, signifie aussi *habitation de montagne*.

Les *Cenomani* ou Cénomans avaient pour ville principale *Brixia* (Brescia), dont le nom indique un lieu de passage, un pont (1); au sud était *Mantua* (Mantoue), au milieu d'un lac formé par les eaux du *Mincius*. C'est assez près de cette ville qu'était le lieu appelé *Andes* (Pietolo).

Gaule Cis-Padane.

Cette partie de la Gaule Cis-Alpine s'étendait moins à l'ouest que la précédente, parce que les Liguriens s'étendaient alors de la mer au Pô; mais il s'avancaient dans la partie orientale le long de la côte du golfe Adriatique jusqu'au *Rubico* ou Rubicon; le (Pisatello, nommé à l'une de ses sources Rugone), qui servait de ce côté, de borne à la Gaule Cis-Alpine. Les principaux peuples étaient.

Les *Anamani* ou Anamans, où se trouvait *Placentia* (Plaisance), près de la Trébie et du Pô.

Les *Lingones* ou Lingons, capitale *Forum-Alienus* (Fer-

(1) En langue tudesque *Die Brücke*, un pont; en anglais *Bridge*.

rare), appelée d'abord *Trigaboli*; mais elle prit ensuite le nom du général romain Alienus, qui la fit réparer.

Les *Boii* ou Boïens, l'une des nations gauloises les plus connues par leurs guerres contre les Romains. On trouve quatre villes un peu considérables dans le pays qu'ils avaient occupé; *Parma* (Parme), qui devint colonie romaine; *Mutina* (Modène), qui devint également colonie; *Bononia* (Bologne), qui avait porté le nom de *Felsina* sous les *Tusci*; *Ravenna* (Ravenne), située à l'est près la mer, dans des marais, où Auguste fit construire un très-beau port.

Les *Senonois* s'établirent au sud des Boïens, et eurent pour ville principale *Sena-Gallia* (Sinigaglia).

LIGURIE.

Les Ligures passaient pour un peuple féroce et méchant. Ils habitaient au sud du Pô, depuis les Pyrénées occidentales jusqu'à l'Etrurie. Leurs principaux fleuves étaient le *Padus*, le *Tanarus*, la *Trébia*, dont j'ai déjà parlé, et la *Macra* (la Magra), qui bornait leur pays à l'est.

Leurs principales villes étaient *Augusta-Vagiennorum*, (Vico, petit-lieu); *Asta* (Asti), qui devint colonie romaine; *Dertona* (Tortone), qui, devenue colonie, prit le nom de *Julia*; *Genua* (Gênes), la première ville de la Ligurie, disputée entre les Carthaginois et les Romains, auxquels elle resta.

La République ligurienne, qui a pris le nom des Ligures, ne s'étendait au nord que jusqu'aux montagnes, excepté en un point où elle s'avance plus au nord. Elle est réunie à la France.

VÉNÉTIE.

La Vénétie, qui a donné son nom à l'Etat de Venise, avait pris le sien des Hénètes ou Vénètes, qui avaient habité au nord de l'embouchure du Pô; leur principal fleuve à l'ouest était l'*Athesis* (l'Adige); leurs principales villes étaient *Verona* (Véronne), patrie de Catule; *Vicentia* (Vicence), qui devint colonie romaine et municipale; *Patavium* (Padoue), que l'on disait avoir été fondée par Antenor, elle devint aussi colonie; *Hadria* (Adria), que l'on croit avoir donné son nom au golfe Adriatique, quoiqu'une autre ville plus au sud portât aussi ce nom: on la disait fondée par Diomède.

Carnie.

On nommait Carnie les terres qui se trouvent au fond du golfe Adriatique, s'étendant jusqu'aux Alpes, qui delà étaient appelées Alpes *Carniques* : on les nommait aussi *Juliennes*. C'est de ce nom ancien que s'est formé le nom moderne de Carniole. La principale ville était *Aquileia* (Aquilée), dont le nom peut venir du latin *Aqua*, de l'eau, ou d'*Aquila*, une aigle, peut-être parce qu'une armée y avoit planté son drapeau, l'aigle romaine.

Histrie.

La partie qui, au fond du golfe Adriatique, se nommait *Histria*, a conservé le même nom; il n'offre de différence que dans l'orthographe. On croit que ce nom lui était donné de ce que les premiers habitans y étaient venus des bords de l'*Ister*, nom que les Grecs donnaient à la partie inférieure du Danube, qu'ils connaissaient du côté de la mer noire. Aussi croyait-on que la ville de *Pola* (Pola), avait été bâtie par des peuples venus de la Colchide.

N. B. Je rentre en Italie pour en continuer la description, sans m'astreindre aux divisions annoncées par le tableau.

PARTIES DU MILIEU DE L'ITALIE.

Étrurie.

L'Étrurie répondait au royaume actuel de ce nom, en y ajoutant tout l'intervalle qui, aujourd'hui, le sépare du Tibre. Il s'étendait ainsi, depuis la *Macra* jusqu'à ce fleuve. Au nord et à l'est il était entouré par la chaîne de l'Apennin, et du côté de l'ouest il avait la mer.

Les trois principaux fleuves de l'intérieur étaient l'*Arnus*, (l'Arno), l'*Umbro* (l'Ombrone), et le *Clanis* (la Chiana); ce dernier se jettait dans le Tibre, les deux autres dans la mer.

On ne peut pas douter que les Etrusques, ayant des arts, des lois, du luxe, etc., ne fussent un peuple venu d'Asie, contrée où ces avantages étaient connus, lorsque toute l'Europe était encore barbare. Les mots conservés de leur langue, annoncent même un peuple oriental. Ils

avaient autrefois possédé plus de pays que n'en renferment les limites que j'ai fait connaître.

L'Etrurie était divisée en petits royaumes, que l'on nommait *Lucumonies*, au nombre de douze, à ce qu'il paraît; je n'en ferai connaître que les villes principales, en commençant par le nord; *Luna* (Lunigone), à laquelle sa forme en croissant avait fait donner le nom de Carjaram, que les latins avaient traduit par celui de Lune; *Luca* (Luque), renommée par les vertus et les excellentes qualités de ses habitans; *Pisæ* (Pise), au bord de la mer, et fondée, disait-on, par les habitans de Pise en Elide; *Florentia* (Florence), ne trouve place ici que par la célébrité moderne, car elle ne paraît pas avoir appartenu aux anciens Etrusques; on croit qu'elle ne commença qu'au tems de Sylla: *Fæsulæ* (Fiezoli), l'une des plus anciennes, et d'où les augures passèrent à Rome. Catilina s'en était fait une place d'armes; *Volaterræ* (Volterre), dont la fidélité au sénat romain mérita aux habitans le titre de citoyens romains; *Sena-Julia* (Sienne), qui n'était pas une des anciennes villes de l'Etrurie; *Arretium* (Arrezzo), était au contraire très-ancienne, et soutint deux siéges célèbres, l'un contre les Gaulois, un autre contre les Romains; *Cortona* (Cortone), très-ancienne sous le nom de *Cotyna*, et près du lac *Trasimenus* (act. lac de Perouse); *Perusia* (Pérouse), l'une des douze cités de l'Etrurie, et qui eut le plus à souffrir lors des guerres des Triumvirs; *Clusium* (Chiusi), appelés d'abord *Camers*, sur le *Clanis*, et dans laquelle Porsenna tenait sa cour. Elle fut la patrie d'Aruns, qui appela en Italie les Gaulois-Sénonois; *Vetulonii*, l'une des plus illustres du pays, actuellement absolument détruite; *Populonium*, l'une des premières de ce pays, sur le bord de la mer, et dont on voit à peine les ruines près de Piombino; *Rusellæ* (Bagni de Roselle), qui prit parti contre les Romains dans la guerre latine; *Cosa*, qui fut prise et détruite par Sylla; *Vulsinii* (Bolsena), sur le bord septentrional du lac de son nom, l'une des plus considérables de l'Etrurie. Ce fut de cette ville que les dieux Vertumne et Vortume passèrent à Rome; *Tarquinii* (la Turchina); actuellement détruite, mais qui, puissante au tems des Romains, avait donné son nom à

l'une des familles qui y régna ; *Falerii* (Falari), assez près du Tibre, dont les habitans sont nommés *Falisci* ou Falisques ; ce qui fait croire qu'elle était aussi nommée *Falerii*, c'était une ville très-forte ; *Cœne* (Cerveteri), dont le premier nom était *Agylla* : c'est dans cette ville que furent exilés les fils de Tarquin ; et aussi que se retirèrent les vestales avec le feu sacré, lorsque les Gaulois vinrent assiéger Rome l'an 363 de la fondation ; *Veii*, détruite actuellement, mais très-riche et très-considérable, puisqu'après la prise de Rome par les Gaulois on mit en délibération si l'on n'y transporterait pas le siége de l'empire.

L'Étrurie, devenue province romaine, était gouvernée par un Consul, puis par un Proconsul. Cela ne changea que sous le Bas-empire.

UMBRIE.

On comprend ici sous ce nom l'étendue de pays qui se trouvait à l'est de l'Étrurie, de l'autre côté de l'Apennin, et dont une partie fut envahie par les Sénonois. J'en ai parlé précédemment.

On trouvait, dans l'Umbrie, *Ariminum* (Rimini), sur le bord de la mer, et bâtie bien avant l'arrivée des Sénonois ; *Pisaurum* (Pisaro), à l'embouchure du fleuve de son nom, et peu connue de l'antiquité.

Dans l'intérieur du pays on trouvait *Spoletium* (Spolette), peu connue avant d'avoir reçu une colonie romaine.

PICENUM.

Le *Picenum* fesait suite au pays des *Senones*, sur la côte ; mais au sud-ouest il confinait au pays des Sabins. Il a été divisé par quelques auteurs en plusieurs petites contrées. Les principales villes étaient *Ancona* (Ancône), dont on attribuait la fondation à des Syracusains, fuyant le règne de Denys-le-Tyran. *Firmium* (Fermo), à quelque distance de la mer, et dans laquelle les Romains mirent une colonie au commencement de la première guerre punique. *Asculum* (Ascoli), sur une montagne, et qui devint aussi colonie romaine.

N. B. Je vais placer de suite quelques petits peuples qui ne peuvent être compris dans de plus grandes divisions.

Prætutii. — Les *Prætutii* étaient près du *Picenum*, et leur pays produisait d'assez bon vin. Leur ville était *Hadria* (Atri), que quelques auteurs disent avoir été fondée par Denys-le-Tyran. On assure que ce ne fut pas cette ville qui donna son nom au golfe Adriatique, mais celle dont j'ai parlé précédemment.

Sabini. — Les Sabins tiennent un rang distingué entre les anciens habitans de l'Italie, et même une partie de la nation se réunit aux Romains lorsque Tatius, leur roi, vint à Rome partager l'autorité. Mais le gros de la nation continua de faire un peuple à part, ayant souvent la guerre contre Rome. Ils ne furent entièrement soumis que vers l'an de Rome 463, et n'eurent le droit de suffrage qu'en 485. Leurs principales villes étaient *Nursia* (Norcia), sur des montagnes, patrie de Sertorius; *Reate* (Rieti) l'une des plus considérables de la Sabine; *Cures* (Corrèse), fort près du Tibre, et dans laquelle régnait Tatius lors de l'enlèvement des Sabines; *Tibur* (Tivoli), sur les confins du Latium. Sa situation et l'excellente qualité de ses eaux en fesaient une des plus agréables villes de l'Italie. Horace, qui y avait une maison, la préférait aux plus beaux endroits de la Grèce; *Carseoli* était dans les montagnes, et son nom signifie *Ville des Renards*, suivant M. Gebelin.

Marsi. — Les Marses habitaient au centre de l'Italie, entre les montagnes de l'Apennin; c'est chez eux qu'était le lac *Fucin* (lac de Celano), dont les débordemens causaient quelquefois de grands ravages. Leur ville principale était *Marrubium*, qui depuis a été détruite.

Vestini. — Les Vestins étaient un petit peuple dont la ville était *Amiternum*, patrie de Salluste.

Marrucini. — Les Marrucins habitaient près du golfe Adriatique, avaient pour ville principale *Teate* (Chieti), sur un montagne.

Peligni. — Les Pélignes étaient au sud-ouest des Marrucins; leur ville était *Corfinium*, dont on connaît les ruines à San-Périno. Elle devint la place d'armes des alliés dans la guerre sociale. Dans la suite elle fut assiégée par César, contre Domitius qui s'y défendait.

Frentani. — Les Frentani sont peu connus dans l'histoire: ils habitaient, le long du golfe, un pays plat et arrosé

de plusieurs rivières. Leur ville principale était *Anxanum* (Anciano), peu importante.

Samnium.

Le Samnium occupait une partie fort étendue de l'Apennin, et renfermait une population considérable, endurcie aux travaux de la guerre, et qui soutint long-tems son indépendance contre l'ambition romaine. Plusieurs petits peuples habitaient dans le Samnium.

Les *Caraceni*, qui ne sont guère connus que de nom, avaient pour ville *Aufidena* (Alfidena), sur le *Sagrus* (le Sagro), prise par les Romains l'an de Rome 455.

Les *Pentri*, qui occupaient à-peu-près le milieu du Samnium, sont rarement nommés dans les auteurs. Leur ville était *Bovianum* (Boïano); elle fut prise plusieurs fois par les Romains; la dernière en 664, sous la conduite de Sylla.

Les *Hirpini* ne commencèrent à être connus dans l'histoire qu'au tems de la seconde guerre punique, lorsqu'ils prirent parti pour les Carthaginois. Leur ville était appelée *Maleventum*, à cause de la violence des vents que l'on y éprouvait. Lorsque les Romains y eurent envoyé une colonie en 485, elle reçut le nom de *Beneventum*, puis celui de *Colonia Augusta* (Bénévent).

Latium.

Le Latium n'était séparé de l'Étrurie que par le Tibre, et confinait aux Sabins, à la Campanie, etc.

Les fleuves principaux, outre le Tibre qui le bornait à l'ouest, étaient l'*Anio* (le Teverone), qui se jette dans le Tibre au nord de Rome, et forme la belle cascade de Tivoli; le *Liris* (le Garigliano); se jetant dans la mer.

Plusieurs peuples étaient compris dans le Latium,

Les Latins étaient issus, disait-on, des Aborigènes, venus de Thessalie, et des Arcadiens, amenés par Évandre.

N. B. On ne peut pas douter qu'un peuple plus ancien, les Pélasges, par exemple, n'ait habité toute cette partie de l'Italie, puisque l'on trouve encore des anciens restes de constructions qui n'étaient dans le goût ni des Romains ni des Grecs; et la Grèce en renfermait de semblables, tels que les murs de Tyrinte et de Mycènes. M. Petit-Radel a fait part à l'Institut de découvertes très-intéressantes sur cet objet.

Les *Rutuli* habitaient vers la mer; selon Virgile, ils avaient pour roi Turnus à l'arrivée d'Enée.

Les *Volci* étaient puissans lors de la fondation de Rome; et ce fut chez eux que se retira Coriolan. Mais les Romains leur firent souvent la guerre, et pourtant ils ne furent entièrement soumis qu'en 310.

Les *Aurunci*, que l'on ne connaît qu'à cause de leurs guerres contre les Romains, furent entièrement défaits en 408.

Les *Hernici* étaient une nation vaillante et forte.

Les *Æqui*, appelés quelquefois *Æquicoli*, s'occupaient heureusement de la culture des terres; avaient une administration sage, et jouissaient d'une grande réputation de justice qu'annonçait leur nom.

Il n'est pas douteux que si la plupart des peuples que je viens de nommer, et particulièrement les Etrusques, les Sabins et les Samnites, avaient voulu réunir leurs forces, ils n'auraient jamais laissé Rome s'élever au degré de puissance où elle parvint dans la suite. Nous devons les plaindre sans avoir trop le droit de les blâmer. N'a-t-on pas vu les Ottomans se rendre maître de l'empire Grec, des îles du Levant et de toute la Grèce, et pénétrer jusqu'à Vienne. Et cependant les forces de l'Europe réunies auraient dû repousser ces armées composées de troupes barbares, auxquelles on pouvait opposer autant de bravoure et plus de connaissances dans l'art militaire? L'étude de l'histoire nous montre quelles furent les causes de ces progrès en apparences impossibles. Veuille le ciel que de pareils exemples ne se renouvellent pas, et par les mêmes causes!

Les principales villes situées chez les peuples que je viens d'indiquer étaient les suivantes:

Roma ou Rome, sur le Tibre, à quelque distance de la mer, fondée d'abord sur une montagne par Romulus, en 752 ou 753 avant l'ère vulgaire, puis s'étant étendue sur sept autres (1). Elle fut divisée par Auguste en 14

(1) Ces montagnes étaient les monts *Capitolin* et *Palatin* au centre; le *Quirinal* au nord, le *Viminal* au nord-est; les monts *Esquilin* et *Cœlius* à l'est; l'*Aventin* au sud, le *Janicule* à l'ouest, sur la droite du Tibre.

quartiers, avait 8 ponts et 15 portes. De belles routes, sous le nom de *viæ* ou voies, partaient de cette capitale pour communiquer avec les parties de l'Italie les plus éloignées, et de-là dans tout le reste de l'empire.

Les autres villes étaient *Ostia* (Ostie), à l'embouchure du Tibre, sur la gauche, construite comme port par Ancus-Marcus. *Lavinium*, fondée, dit-on, par Enée. *Ardea*, au sud-ouest de Lavinium, et capitale des Rutules à l'arrivée d'Enée. *Alba* (Albano), fondée, dit-on, par Ascagne, fils d'Enée, et capitale ensuite d'un royaume, dont Numitor, ayeul de Romulus, fut roi. *Tusculum* (Frascati), où Cicéron avait une maison de campagne, qui en prit le nom de *Tusculanum*. *Preneste* (Palestrine), qui existait avant l'arrivée d'Evandre, et avait un temple célèbre de la Fortune. *Anagnia* (Anagni), devint colonie et municipale. *Arpinum* (Arpino) dans l'Apennin, célèbre par la naissance de Marius et de Cicéron. *Antium* (Capo d'Anzo), au sud-est d'*Ardea*, et dont on attribuait la fondation à Circé. *Suessa Pometia*, autrefois métropole des Volsques, et dont le sur-nom est passé aux Marais-Pontins. *Circeii* (Sainte-Félicité), sur le promontoire, devint colonie romaine. *Minturna*, sur la droite du *Liris*, où Marius fut délivré de la prison par la force de son âme : elle devint colonie romaine.

CAMPANIE.

Cette province s'étendait sur la mer, du *Liris* au *Silarus*, c'est le plus beau pays de l'Italie pour la fertilité et la douceur du climat ; mais elle renferme un ennemi bien dangereux, le *Vésuve*, qui ne jeta pas de flammes pendant tout le tems de la république, mais qui, en l'an 79 de l'ère vulgaire, fit une éruption horrible, et n'a cessé d'en faire depuis. C'est à l'ouest en revenant sur le bord de la mer que sont les lacs *Averne* (ou *contraire aux oiseaux*) dans lequel s'éleva, en 1536, une montagne appelée *il Monte nuovo*.

Les principales villes étaient *Capua* (1) dans l'intérieur des terres, fondée par les Etrusques. *Neapolis*, ville greque,

(1 La *Capoue* moderne est à 3 milles de l'ancienne *Capoue*.

appelée d'abord *Parthenope* : elle devint municipale, avec droit de bourgeoisie; *Nola*, à l'est, fondée par des Étrusques, selon Velléius; *Salernum* (Salerne), au fond d'un petit golfe, et devenue aussi colonie. *Picentia* (Bizenza) à l'est, et capitale d'un petit peuple appelé *Picentini*

PARTIE MÉRIDIONALE

OU GRANDE-GRÈCE.

Ce nom de *Grande-Grèce* avait été donné à la partie méridionale de l'Italie, à l'occasion des écoles célèbres de philosophie qui s'y étaient établies, principalement au tems de Pythagore. Les triomphes de quelques athlètes purent contribuer aussi à lui mériter cette glorieuse épithète. Au reste, on ne commença guère à l'employer que vers l'an 210 de Rome, et l'on cessa vers 553, ensorte que cet usage dura environ 400 ans, sans doute à-peu-près tout le tems que les peuples et les villes parurent le mériter.

Les provinces que comprenait la Grande-Grèce étaient 1°. L'*Apulia*. 2°. L'*Iapygia*. 3°. La *Lucania*. 4°. Le *Brutium*.

L'*Apulia* ou Apulie était sur la mer Adriatique, et renfermait les monts *Garganus* et *Vultur*.

Le principal fleuve était l'*Aufidus* (l'Ofanto), près duquel était Cannes, célèbre par la bataille de ce nom, l'an de Rome 537.

Les principales villes étaient *Sipuntum* (Siponto), fondée par des Grecs, et devenue colonie romaine. *Luceria* (Lucera), fondée par Diomède. *Venusia* (Venosa), au sud de *Sipuntum*, ayant d'abord porté le nom d'*Aphrodisia*, qui signifie aussi Vénus, et peut-être par extension la *Beauté*. *Barium* (Bari), ayant un bon port abondant en poissons.

L'*Iapygie*, appelée aussi *Messapie*, comprenait toute la suite de la côte orientale jusqu'au golfe de Tarente. Les principales villes étaient *Brundusium* (Brindisi), ayant un bon port, d'où l'on passait en Grèce; *Hydruntum* (Otrante), ville la plus orientale de l'Italie; *Tarentum* (Tarente), l'une des plus anciennes et des plus illustres de l'Italie ancienne. On croit qu'elle fut fondée par des orientaux, et dût ses accroissemens à des Crétois d'abord, puis à des Lacédé-

moniens, nés de filles Lacédémoniennes et des Hilotes, et désignés par le nom de Parthéniens. Elle était très-ornée.

La *Lucanie* s'etendait jusqu'au *Silarus* (Silaro) au sud. Ses principales villes étaient *Pæstum*, appelée aussi *Possidonia* ou ville de Neptune : les ruines en sont magnifiques. *Heraclea*, sur le golfe de Tarente, ne subsistant plus. Elle est célèbre par le premier combat entre les Romains et Pyrrhus, roi d'Epire, l'an de Rome 473. *Sybaris*, sur le même golfe; elle devait sa fondation à des orientaux ; ce nom signifie abondance : aussi les Romains la nommèrent-ils *Copia*. Elle est connue par le luxe de ses habitans.

Le *Brutium* renfermait la partie la plus méridionale de l'Italie : c'est ce qu'on appelle aujourd'hui la Calabre. Les mœurs grossières des habitans ont fait regarder le nom de *Brut* comme une injure.

Les principales villes étaient *Pandosia*, sur les frontières de la Lucanie, et près de laquelle se noya Alexandre, roi d'Epire, dans le petit fleuve *Achéron*. *Consentia* (Consenza), métropole du Brutium. *Croton* ou *Cortona* (Crotone), à l'est sur le bord de la mer : cette ville, par ses écoles et par ses athlètes, contribua au moins autant que Tarente à mériter le nom de Grande-Grèce à la partie d'Italie que je décris. Il fut un tems où l'on disait (dans le pays sans doute) : le dernier des Crotoniates est le premier des Grecs. *Scyllatium* (Squillace), fondée par les Grecs, fut la patrie du célèbre Cassiodore, secrétaire de Théodoric, roi des Goths. *Hipponium* ou *Vibo* (Bivona), au fond d'un petit golfe, dans les environs de laquelle, disait-on, Proserpine cueillait des fleurs lorsqu'elle fut enlevée par Pluton. *Mamertum*, dont le nom donna naissance à celui de Mamertins que prirent des soldats Campaniens révoltés. *Locri*, que l'on croit avoir été fondée par des Locriens-Ozoles, reçut des lois de Zaleucus. *Rhegium* (Régio), à l'extrémité de l'Italie, qui fut assiégée par Denys-le-Tyran et prise par lui, après onze mois de siége, l'an 365 de Rome.

N. B. Il est d'usage de traiter de la Sicile immédiatement à la suite du continent d'Italie ; mais je conserve le plan de m'occuper collectivement et successivement de toutes les îles.

J'ai parlé de l'Afrique, je passe au vicariat de l'Illyrie.

Le VICARIAT DE L'ILLYRIE, qui dépendait de la Préfecture de l'Italie, comprenait, comme on le voit sur le tableau, la *Rhétie* et la *Vindélicie*, le *Noricum*, la *Pannonie*, la *Dalmatie*.

N. B. Voyez la partie occidentale de l'empire Romain.

La *Rhætia* ou *Rhétie* occupait une portion des Alpes, à l'est de l'Helvétie : c'est aujourd'hui le pays ou département des Grisons, avec un peu plus d'étendue. Les habitans, peuple montagnard et farouche, furent soumis par Drusus, au tems d'Auguste. Les *Vindelici* étaient peu éloignés vers le nord. Ces peuples, ayant pris parti pour les Rhétiens, furent également soumis sous le règne de Tibère, et les deux peuples furent compris dans une même province sous le nom de Rhétie.

Ces deux pays n'avaient que quelques villes un peu connues ; chez les Rhétiens, *Curia* (Coire) ; chez les Vindéliciens, *Brigantia* (Brégent), sur le lac alors appelé *Brigantinus*, actuellement lac de Constance.

Le *Noricum* était plus au nord, et s'étendait le long de la rive méridionale du Danube, depuis l'*Ænus* (l'Inn), jusqu'au mont *Cetius*, près de *Vindobona* (Vienne). Il fut partagé en deux parties. Le *Noricum Ripense* ou riverain (par rapport au Danube), et le *Noricum Mediterraneum*, plus au sud dans les terres jusqu'aux Alpes. Les villes de ce pays n'ont jamais occupé un rang considérable.

La *Pannonia* ou *Pannonie*, à l'est, bordait la rive droite du Danube depuis le *Noricum* jusqu'au *Savus* (la Save). Ce fut sous le règne d'Auguste que les Romains pénétrèrent pour la première fois dans la Pannonie. Sous Tibère elle fut réduite en province romaine ; et, sous les Antonins, divisée en Pannonie *supérieure* et *inférieure* ; une division postérieure y ajouta la *Savia* ou Savie.

La principale ville sur le Danube était *Carnuntum*, vers l'embouchure de la *Morava* ; les autres étaient *Vindobona* (Vienne), *Aquincum* ou *Acincum* (Bude). Dans les terres on trouvait *Sirmium* sur le *Savus*, qui devint une des plus considérables de l'empire. Toute la Panonie,

sous les empereurs, renfermait un fort grand nombre de villes.

La *Dalmatie* était une province détachée de l'Illyrie, le long de la côte orientale du golfe Adriatique. On y trouvait *Scardona* et *Salona* (Spalatro), illustrée par la retraite de Dioclétien.

Préfecture d'Illyrie. — Quoique cette préfecture portât le nom d'Illyrie, ce n'était que par extension, car l'Illyrie était réellement soumise au préfet d'Italie. On verra par le tableau ci-joint les subdivisions de cette préfecture qui comprenait à-peu-près toute la Grèce.

IIIme. TABLEAU.

La Préfecture d'Illyrie renferme 11 provinces.	Sous le Proconsul d'Achaïe. . . .	Prov. Consulaire..	L'Achaïe.
	Formant le vicariat de Macédoine.	Prov. Consulaires.	La Macédoine.
			L'île de Crète.
		Sous 3 Présidens. .	L'ancienne Epire.
			La Thessalie.
			La Nouvelle-Epire et la Macédoine.
	Formant le vicariat de Dacie. . . .	Sous 1 Consulaire.	La Dacie intérieure.
		Sous 4 Présidens. .	La Dacie ripensis.
			La première Mœsie.
			La Dardanie.
			La Prévalitane et partie de la Macédoine.

Le tableau n°. 4 donne la division de la préfecture de l'Orient en quarante-sept provinces. Comme j'ai fait connaître les pays qu'elle renfermait, j'ai pensé qu'il suffirait de les indiquer ici, d'autant mieux qu'elles n'appartiennent pas aux beaux siècles de l'Antiquité. Je vais donc traiter de toute la partie du sud-est de l'Europe ancienne, en commençant par les parties les plus septentrionales.

IVme. TABLEAU.

La préfect. d'Orient, dont les 4[illegible] prov. sous. . .

- Le Proconsul d'Asie gouverne 3 prov. sous.
  - Un Proconsul. . . — L'Asie propre.
  - Un Consulaire. . . — L'Hellespont.
  - Un Président. . . — Les îles.
- Le Comte d'Orient, possédant 15 provinces sous. . .
  - Cinq Consulaires. . — La Palestine. — La Phénicie. — La Syrie. — La Cilicie. — L'île de Chypre.
  - Dix Présidens. . . — La Palestine salutaire. — La deuxième Palestine. — La Phénicie du Liban. — L'Euphratine. — La Syrie salutaire. — L'Osroène. — La Mésopotamie. — La Cilicie. — L'Arabie. — L'Isaurie.
- Le Préfet d'Egypte, possédant 6 prov. sous.
  - Cinq Présidens. . . — La Libye supérieure. — La Libye inférieure. — La Thébaïde. — L'Egypte. — L'Arcadie.
  - Un Correcteur. . . — L'Augustanique.
- Le Vicaire d'Asie. . .
  - Deux Consulaires. — La Pamphylie. — La Lydie.
  - Cinq Présidens. . . — La Pisidie. — La Lycaonie. . — La Phrygie pacatiane. — La Lycie. — La Carie.
  - Deux Consulaires. — La Galatie. — La Bithynie.
- Le Vicaire de Pont. . .
  - Huit Présidens. . . — La première Cappadoce. — La seconde Cappadoce. — L'Hellespont. — Le Pont polémaïque. — La première Arménie. — La seconde Arménie. — La Galatie salutaire.
  - Un Correcteur. . . — La Paphlagonie.
- Le Vicaire de Thrace. .
  - Prov. Consulaires. — L'Europe. — La Thrace.
  - Quatre Présidens. . — L'Hémimont. — Le Rhodope. — La seconde Mœsie. — La Scythie.

PARTIES DU SUD-EST DE L'EUROPE.

N. B. Voyez la partie orientale de l'empire Romain, puis la carte de la Grèce.

Ces parties étaient, depuis la conquête de Trajan, 1°. la *Dacie-Trajane*; 2°. les deux *Mœsies*, *supérieure* et *inférieure*; 3°. la *Dardanie*; 4°. la *Thracee*; 5°. l'*Illyrie*; 6°. la *Macédoine*; 7°. l'*Épire*; 8°. la *Thessalie*; 9°. la *Grèce* proprement dite; 10°. le *Péloponèse*.

Dacie-Trajane. — On donna le nom de Dacie au pays qu'habitaient les Daces et les Gètes, au nord du Danube et à l'est du *Tibiscus* (le Theisse). C'est actuellement une partie de la Transylvanie, la Moldavie, la Valakie. Ces peuples étaient, à ce que l'on croit, Scythes d'origine.

Les Gètes, selon Strabon, ont un même langage que les Thraces. Hérodote parle de Zamolxis comme du législateur des Gètes. Les auteurs Grecs lui attribuaient le dogme de l'immortalité de l'ame, fondé sur la métempsycose. Leur principale divinité était le feu, et ce législateur disait avoir reçu sa doctrine de la divinité.

Les historiens ne parlent pas de ce pays des Gètes avant le tems de Darius, qui voulut porter ses armes contre les Scythes, 508 ans avant l'ère vulgaire. On sait qu'étant passé dans ce pays, son armée fut sur le point d'y périr. Quelques rois de Macédoine firent inutilement la guerre contre les Daces. Ces peuples furent contenus par les Romains, sous Auguste et ses premiers successeurs; cependant on eut quelquefois beaucoup à souffrir de leur part. Enfin, Trajan ayant vaincu Décébale, leur roi, la Dacie devint une province romaine. *Sarmigethusa*, qui en était la capitale, prit le nom d'Ulpia-Trajana.

La *Mœsie* s'étendait depuis le Danube, à sa droite, jusqu'aux bornes de la Macédoine et de la Thrace. On la divisait en Mœsie *supérieure* et Mœsie *inférieure*. C'est actuellement la Servie et la Bulgarie. Ce pays fut anciennement occupé, en grande partie, par une nation celtique appelée les *Scordisci*. Ce ne fut guères qu'au tems d'Auguste et de Tibère que les Mœsies furent soumises aux Romains.

La Mœsie supérieure avait pour principale ville *Singidu-*

num

num (Belgrade), *Viminacium*, dont on voit encore quelques restes. Plus bas, selon le cours du fleuve, Trajan avait fait bâtir un pont ; *Tibiscus* (Temesvar).

La Mœsie inférieure renfermait une partie de la longue chaîne du mont Hémus, qui borne au sud le bassin de la partie inférieure du Danube. Les villes les plus remarquables sont *Nicopolis* (Nicopoli), bâtie par Trajan, et célèbre par la victoire que Bajazet I. y remporta sur les Grecs en 1393 ; *Durostorus* (Dristra), sur le fleuve. C'était dans la Mœsie inférieure, dans une portion appelée *Scythie*, qu'était la ville de *Tomi*, où fut exilé Ovide, près la mer.

La *Dardanie*. — Une petite contrée de la Mœsie supérieure avait très-anciennement porté le nom de *Dardania*, d'après un peuple appelé les *Dardani*, et qui furent long-tems sauvages. Sous le Bas-empire, la capitale de ce pays était *Scupi* (Uskup) ; *Naissus* (Nissa), patrie de Constantin, en était peu éloignée.

La *Thrace* était bornée au nord par l'*Hæmus*, qui la séparait de la Mœsie inférieure : elle s'étendait à l'ouest jusqu'à la Macédoine, et à l'est jusqu'au Pont-Euxin. Les bornes ont varié à l'ouest, parce que les rois de Macédoine ont, par leurs victoires, reculé celles de leur pays du fleuve *Axius* jusqu'au *Strymon*.

Le *Rhodope*, vers le nord-est, en était la principale montagne, et l'*Hébrus* (la Mariza), le principal fleuve. Le *Nestus* (le Mesto) était à l'ouest. Les Thraces parurent long-tems aux Grecs un peuple sauvage et féroce. Ce pays était partagé en plusieurs petits royaumes, et Orphée paraît y avoir donné des lois. C'est en Thrace que l'on place l'histoire de sa vie et la fable de sa mort.

Les principales villes étaient *Abdera*, patrie de Démocrite, sur le bord de la mer ; *Trajanopolis*, détruite sur l'*Hebrus*, et *Hadrianopolis* (Andrinople), sur le même fleuve, plus au nord. Elle avait d'abord porté le nom d'Orestias. *Philippopolis* (Philiba), à l'ouest ; à l'est était la ville de *Bizantium*, qui prit ensuite le nom de Constantin, après que cet empereur y eut transféré le siége de l'empire, et fut nommée *Constantinopolis*. Cette ville est trop connue pour que je m'y arrête.

La Thrace forme au sud une presqu'île, à l'embouchure

sud-ouest de la mer de Marmara : on la nommait *Chersonèse de Thrace*. Sur l'isthme qui la joint au continent était la ville de *Cardia*, détruite par Lisimaque, qui fonda *Lysimachia*. Au nord-ouest de la presqu'île, le golfe portait le nom de *Melanes*; du côté opposé le détroit portait le nom d'*Hellespont* (détroit des Dardanelles); c'est sur ce détroit que se trouvait *Callipolis* (Gallipoli). *Ægos-Potamos*, ou le fleuve de la Chèvre, petit courant d'eau, célèbre pour avoir été le lieu de la défaite des Athéniens par Lysandre, qui termina ainsi la guerre du Péloponèse. A peu de distance était *Sestos*, château qu'avait habité, disait-on, Héros, amante de Léandre.

L'*Illyrie* était tout-à-fait à l'ouest, occupant une longue partie de la côte, à-peu-près depuis l'Istrie jusqu'à l'Epire; ainsi elle se trouvait à l'ouest de la Macédoine : on la nommait *Illyricum*.

Les Illyriens vécurent long-tems en sauvages, puis ils eurent des rois. Les Romains firent la guerre contre *Teuta* leur reine. Enfin, le pays fut soumis par Tibère vers la fin du règne d'Auguste.

On y forma deux provinces, la *Liburnie*, et la *Dalmatie*.

On trouvait dans la Liburnie, au nord, les *Iapides*, dont la ville principale était *Metulum*, au siége de laquelle Auguste, lors du triumvirat, fit preuve de bravoure. Les *Liburni*, qui possédaient particulièrement la côte, avaient imaginé une sorte de petits bâtimens fort propres à la course des corsaires.

J'ai parlé précédemment de la Dalmatie.

Des nations Illyriques s'étaient étendues plus au sud, jusqu'à l'Epire. C'était à commencer au sud du *Drilo* (le Drin) que se trouvaient *Dyrrhachium*, appelée depuis *Epidamne* (Durazzo), fondée par des Corcyréens; *Apollonie* (Pollina), au sud, colonie de Corinthiens, devint célèbre par son goût pour la littérature.

La *Macédoine*, à l'est, n'était séparée de cette côte que par une chaîne de montagnes : elle s'étendait à l'est jusqu'à la Thrace. Les principales montagnes étaient, au nord, les monts *Scardus* et *Orbelus* (monte-Argentorato); le

Pangeus (les monts Castagnat); le mont *Athos* (Haghion Oros ou Monte-Santo), au sud-est, dans la Chalcidique.

Les principaux fleuves étaient *l'Haliacmon* (Ienicera), au sud, allant de l'ouest à l'est; l'*Axius* (le Vardari); le *Strimon* (rivière de Sérès).

La Macédoine renfermait plusieurs petites provinces, telles que l'Edonie, la Migdonie, la Pœonie, la Pelagonie, l'Emathie, etc.

Les principales villes étaient *Edessa* (Vodina), long-tems ville royale et sépulture des rois; *Pella* (Palatizza *vestiges*), où mourut Euripide en 407, et naquit Alexandre en 356.

Une assez grande province au sud-est portait le nom de la Chalcidique, et en grande partie formait une presqu'île. On y trouvait *Thessalonique* (Saloniki), autrefois *Thermæ*, au fond d'un golfe; *Olynthe* (Haghies-Mama), long-tems sujet de guerre entre les Lacédémoniens, les Athéniens et Philippe, qui la prit et la detruisit; *Potidée*, colonie de Corinthiens. En 315 les habitants en furent transportés, par Cassandre, dans la nouvelle ville de *Cassandria*; *Stagyre*, sur la côte orientale, patrie d'Aristote.

L'*Epire*, au sud de l'Illyrie, s'étendait le long de la côte, en face de l'Italie: elle était séparée de la Thessalie par une chaîne de montagnes appelée le *Pindus* (le Metzovo); le nom d'Epire signifie *Continent*. Ce pays montagneux renfermait jusqu'à 14 nations différentes, tels étaient les Chaoniens, les Thesprotes, les Molosses, les Athamanes, les Ambraciens, etc. C'était en Epire qu'était la célèbre forêt de *Dodone*, où l'on supposait un orale devenu très-célèbre.

Les principales villes étaient *Buthrotum* (Butrinto), peu loin de Corcyre, et *Nicopolis*, sur le golfe d'Ambracia, bâtie par Auguste en memoire de sa victoire à la bataille d'Actium.

La *Thessalie* formait un large et profond bassin entouré de montagnes, à l'ouest le Pinde; au nord l'Olympe; à l'est les monts *Pellion* et *Ossa*; au sud le mont Œta.

Les eaux que donnaient ces montagnes se rendaient à la mer, sur la côte orientale, par deux fleuves assez grands; Le *Peneus* ou Pénée (la Salampria), au centre; le *Sperchius*, qui tombait dans le golfe Maliaque.

Tout le pays était abondant en paturages et autres pro-

ductions végétales, dont l'usage, appliqué heureusement à la médecine, avait procuré aux Thessaliens la réputation de sorciers. C'est en Thessalie que l'on avait supposé les Centaures, moitié hommes, moitié chevaux.

La Thessalie, partagée en différentes vallées, séparées par des collines, et arrosées par de petits fleuves, se divisait au moins en cinq parties principales, l'Histiotide, la Pelasgiotide, la Thessaliotide, la Phitiotide et la Perrhebie.

Les principales villes était *Larissa* (Larise), sur le Penée, qui tenait un rang distingué entre les villes de la Grèce; *Pharsale*, qui n'est devenu célèbre que par la bataille de son nom, entre César et Pompée, l'an 48 avant l'ère vulgaire; *Magnesie*, appelée aussi *Sepias*, au sud-est, près du golfe Pelasgique (golfe de Volo), où la flotte de Xerxès fut détruite par une tempête; *Iolchos*, au fond du golfe, patrie de Jason; *Lamia*, au fond du golfe Maliaque ou Lamiaque; *Héraclée*, bâtie par les Lacédémoniens pour fortifier le passage des Thermopyles.

Ce passage des *Thermopyles*, dont le nom signifie *portes-chaudes*, à cause des bains (ou Thermes) du voisinage, était un défilé très-resserré entre les montagnes et la mer, au point qu'en un endroit il n'avait que 8 pied de large. Ce fut là que combattit et périt Léonidas, roi de Lacédémone, à la tête de 300 Spartiates, qui périrent aussi.

De la Grèce propre.

La Grèce propre était au sud de l'Epire et du mont Œta, s'étendant du nord-ouest au sud-est, où elle se terminait par le promontoire de *Sunium*. Un isthme à-peu-près au centre de cette étendue joignait cette contrée à la presqu'île appelée Péloponèse.

La Grèce propre renfermait plusieurs petits pays, habités par des peuples qui, quoique Grecs, étaient devenus très-différens entr'eux par les mœurs, le langage, la culture de l'esprit, non moins que par leur gouvernement; ces provinces étaient, en commençant à l'ouest, l'*Acarnanie*, l'*Etolie*, la *Locride*, la *Doride*, la *Phocide*, la *Béotie*, la *Mégaride* et l'*Attique*.

L'*Acarnanie*, au nord-ouest, avait la mer à l'ouest et

en partie au sud. C'est un pays montagneux, arrosé par l'*Acheloüs* (l'Aspro-Potamo), sujet à de grands débordemens. Sur la côte orientale etait le golfe d'Ambracie, où se donna la bataille d'*Actium*. La petite ville, actuellement Azio, qui a donné son nom à cette bataille, renfermait un temple d'Apollon; on y trouvait encore les villes d'*Argos-Amphilochicum*, qui fut long-tems opulente à cause du commerce avec l'Italie; *Stratus*, ville assez forte.

L'*Etolie*, à l'est, s'étendait du nord-est au sud-ouest, elle était arrosée dans cette direction par le fleuve *Evenus* (Fidari), sur les bords duquel Hercule tua, dit-on, le centaure Nessus, enlevant Dejanire; les principaux lieux étaient *Thermus*, dont le nom indique des bains. C'était où s'assemblait le conseil amphictyonique, ou conseil général de la nation; *Calydon*, au sud, connue par la chasse du sanglier que tua Méléagre.

Les historiens romains n'ont pas fait un portrait avantageux des Etoliens, et Strabon les traite de pyrates. Ils furent soumis, vers la fin de la République romaine, par Fulvius-Nobilior.

La *Locride* occupait presque toute la partie septentrionale du golfe de Corinthe, qui la séparait du Péloponèse. Comme les Locriens s'étaient transportés à différentes époques hors de leur pays, ces établissemens différens avaient donné lieu à différentes épithètes, par lesquelles on distinguait ces établissemens ou colonies.

Ceux qui n'avaient pas quitté le pays de leurs pères, qui habitaient la Locride, objet de cet article, étaient surnommés *Ozoles* (ou les puans), épithète qui aurait été injure si la tradition ne lui avait donné pour origine, l'honneur d'avoir possédé chez eux les flèches d'Hercule, qui, mises en terre, avaient rendu des exhalaisons désagréables à l'odorat. D'autres auteurs ont dit que ces exhalaisons appartenaient aux hommes et non aux pays, parce qu'ils s'habillaient de peaux d'animaux mal préparées. Une colonie de Locriens, établis à l'est sur la côte, au sud des Thermopyles, avaient pris le nom d'*Epi-Cnémidiens*, parce qu'ils étaient autour du mont *Cnémis*; les autres Locriens, *Opuntiens*, à cause d'*Opus* leur capitale. La quatrième de ces colonies est celle qui s'établit en Italie

sur la côtes du *Brutium*, où elle reçut le nom de *Locriens-Epyzéphiriens*, parce qu'ils étaient autour du promontoire *Zéphyrium*.

Les villes principales de la Locride étaient *Naupacte* (Lépante), sur le golfe de Corinthe, port assez considérable, où s'étaient embarqué les Héraclides pour passer dans le Péloponèse. *Amphissa*, au nord-est, dans la plaine de Crissa, et entourée de montagnes, d'où lui venait son nom. *Cirrha*, au sud de la précédente, bâtie par des Phocidiens ou habitans de la Phocide; elle devint très-commerçante; mais elle fut détruite par ordre des Amphictyons, ce qui fut le sujet de la première guerre sacrée. *Crissa*, un peu plus avant dans les terres, avait cependant donné son nom à un petit golfe. Sur la côte était *Anticyre*, où l'on préparait le meilleur Ellébore.

La *Doride* était un petit pays habité par des Grecs, qui, ayant pris le nom de Doriens, d'après Dorus leur chef, s'étaient établis d'abord dans la Phitiotide, puis passèrent au sud du mont Œta.

Le pays dans lequel ils s'établirent portait avant eux le nom de *Dryopide*, et renfermait les quatre villes de *Pindus* ou *Cyphante*, *Erinée*, *Boïon* et *Cytinium*. Les Doriens sortirent de ce pays, firent la conquête du Péloponèse, et même, comme on l'a vu, s'établirent en Asie, dans la Carie.

La *Phocide* était à l'est de la Locride, et plus étendue que la Doride. Elle était traversée, du nord-ouest au sud-est, par le fleuve *Cephissus*; c'est dans ce pays qu'est la haute montagne que les anciens nommaient le Parnasse: elle était consacrée aux Muses.

Les lieux les plus considérables étaient *Delphes* (Castri), qui, d'un simple lieu d'où sortait un *gaz* nuisible, devint une ville assez riche depuis que l'on y eut établi un oracle. La crédulité y avait rassemblé de grandes richesses, qui furent pillées à différentes fois. *Élatée* (Leuta), était la plus grande ville de la Phocide, près du *Cephissus*.

Les habitans de la Phocide sont actuellement nommés Phocidiens par les auteurs français, pour les distinguer des Phocéens, habitans de Phocée en Ionie.

La *Béotie*, formant une assez grande province, s'étendait vers la mer en face de l'île d'Eubée. La chaîne du mont

Cithéron la séparait de la Mégaride et de l'Attique. L'intérieur du pays formait un bassin assez considérable, où se trouvait le lac Copaïs, ayant une fort grande étendue. Une haute montagne, sous le nom d'Hélicon, y était aussi consacrée aux Muses, ce qui la fait confondre par quelques auteurs avec le Parnasse, et même avec le Pinde, que nous avons vus ailleurs. A cause de la grande humidité l'air y était épais et froid, et l'esprit des habitans un peu lourd.

Les principales villes étaient *Thèbes* (Stiva), bâtie par Cadmus l'an 1549 avant l'ère vulgaire. La citadelle en avait retenu le nom de Cadmée. Cette ville, ancien théâtre des guerres d'Etéocle et de Polinice, patrie de Pélopidas, d'Epaminondas et de Pindare, fut détruite par Alexandre vers l'an 335 avant l'ère vulgaire. *Cheronée*, au nord-ouest, appelée d'abord *Arné*, a donné son nom à une fameuse bataille gagnée par Philippe sur les Athéniens en 338 avant l'ère vulgaire. C'est la patrie de Plutarque. *Lebadée* (Livadie), au sud-est, était celèbre par un oracle de Trophonius, que l'on allait consulter au fond d'un antre très-profond. *Orchomène*, au nord-est de Cheronée, avait été soumise à Phlégias, qui ayant pillé le temple de Delphes, en fut puni dans les enfers. *Thespies* (Neochori), au sud-ouest de Thèbes, fut détruite lors de la guerre du Péloponèse. *Leuctres* ne doit sa célébrité qu'à la bataille gagnée sous ses murs par les Thébains sur les Lacédémoniens en 371: *Platée* (Cocla), sur l'*Asopus*, également célèbre par la bataille que perdit Mardonius, battu par Aristide et Pausanias, commandant les Athéniens et les Lacédémoniens.

La *Mégaride* était un fort petit pays tout près de l'isthme de Corinthe: on ne le divise ici de l'Attique, à laquelle il touchait à l'est, que parce qu'il était peuplé par des Doriens. On conjecture que le nom de *Mégara* lui avait été donné parce qu'il fut d'abord habité par des orientaux qui le nommèrent ainsi, c'est-à-dire *magasin* ou pays à blé.

Une ville appelée *Mégara* avait eu des rois, et renfermait quelques monumens. *Nisée*, sur le bord de la mer, en était la citadelle.

L'*Attique* occupait le reste peu étendu de la presqu'île qui termine le continent de la Grèce au sud-est: c'en est

la partie, pour ainsi dire, la moins étendue, et cependant la plus illustre. La nature y a peu fait pour le pays, qui n'est guères que montagnes et sables; mais elle avait beaucoup fait pour les hommes, en leur imprimant au plus haut degré l'amour des arts et de la patrie.

La partie de l'Attique, où était Athènes, quoiqu'un peu montagneuse, était pourtant la plus fertile; le reste du pays, aussi sec que le sol de la Provence, ne produisait que des olives. Le mont *Hymète* était renommé pour l'excellent miel qui s'y recueillait, et le mont *Penthélique* pour son beau marbre. A l'extrémité méridionale, le mont *Laurium* renfermait des mines d'or et d'argent. Quant aux monts *Parnès* et *Brilessus*, dans la partie septentrionale, ils n'étaient couverts que de pins, de sapins, de cèdres, etc.

La partie montagneuse de l'Attique était désignée par le nom de *Diacrie*, c'est-à-dire, la montagneuse ou l'aigüe; et le pays situé en plaine était nommée *Pédion* ou campagne; enfin, les côtes se nommaient *Parhàlie* ou maritime. Les chasseurs, les bergers, les vignerons habitaient la première; les cultivateurs la seconde; dans la troisième étaient ceux qui vivaient de la pêche ou du commerce maritime.

Le *Cephissus* était la seule rivière un peu considérable de l'Attique. Il commençait au mont Parnès, et se rendait à la mer à l'est d'*Eleusis*. Deux espèces de ruisseaux, tout près d'Athènes, portaient les noms, l'un à l'ouest, de *Céphissus*, l'autre, au sud-est, d'*Ilissus*.

Les principaux lieux de l'Attique étaient..... *Athènes* (Atheni), qui commença par une forteresse sur la montagne, et nommée *Cécropie*, parce qu'elle fut bâtie par Cécrops en 1570 avant l'ère vulgaire. Dans la suite les habitans dispersés furent réunis par tribus, et ne formèrent qu'une cité; on attribue cette opération à Thésée. La population s'étendit sur la montagne et jusque dans la plaine: la ville fut ornée de très-beaux édifices, consacrés, les uns à différentes parties de l'administration, d'autres à la culture de l'âme et de l'esprit, des troisièmes aux exercices du corps. La ville, éloignée de la mer de quarante stades ou à-peu-près une lieue et demie, y était jointe au port, appelé le Pyrée, par deux longues murailles bâties par Thémistocle.

Les autres lieux étaient *Eleusis* (Lefsina), à 3 lieues au nord-ouest d'Athènes, et l'on y arrivait par un chemin que l'on nommait la *Voie-Sacrée*. On y célébrait des mystères dans un temple de Cérès et de Proserpine. *Marathon*, au nord-est, et peu loin de la mer, devint célèbre par la victoire que les Athéniens remportèrent sur les Perses l'an 490 avant l'ère vulgaire. *Thurium*, au sud, était près des mines d'argent. Le promontoire qui terminait la presqu'île de l'Attique se nommait *Sunium*, et avait un temple de Minerve, dont les ruines ont fait donner à ce lieu le nom de Cap-Coloni.

En face de l'Attique, très-près du Pyrée, est une petite île que l'on nommait *Salamis* ou Salamine. Elle est devenue célèbre par la bataille navale de ce nom en 480 avant l'ère vulgaire.

Péloponèse.

Le Péloponèse, dont le nom signifie *Ile* de Pélops, parce qu'autrefois un prince phrygien de ce nom s'y était établi vers 1362, forme une presqu'île au midi de la Grèce, jointe au continent seulement par un isthme de 6 milles de large. Cette presqu'île, dont les côtes forment une suite de presqu'îles plus petites et de golfes, avait paru aux anciens ressembler à la feuille du platane. Les modernes ont pris le nom de Morée, de la feuille du mûrier.

Des Grecs de tribus différentes, sous les noms d'Ioniens et d'Achéens, habitaient dans le Péloponèse lorsque d'autres Grecs, sous le nom de Doriens, y entrèrent les armes à la main vers 1190. Ils avaient pour chefs des princes qui se disaient de la famille d'Hercule. Alors les Ioniens quittèrent le pays, et les Héraclides s'emparèrent des royaumes de Lacédémone, d'Argos et de Messénie. Je passe à la géographie.

Le Péloponèse renfermait *huit* principales parties; savoir: l'*Achaïe*, la *Sicyonie* et la *Corinthie* au nord, l'*Argolide* au sud-est, la *Laconie* au sud, la *Messénie* au sud-ouest, l'*Elide* à l'ouest, l'Arcadie au centre.

1°. L'*Achaïe* était dans la partie septentrionale, entre les montagnes et le golfe de Corinthe, mais n'allant à l'est que jusqu'au petit Etat de Sicyone. Les Achéens habitaient

des villes indépendantes les unes des autres, gouvernées par des magistrats particuliers; mais, pour tout ce qui intéressait la religion, ces villes formaient une confédération; cette confédération se mêla dans la suite des affaires politiques; vers le tems de Philippe elle commença à se faire connaître; c'est sur-tout de l'an 242 avant l'ère vulgaire que la *Ligue* des Achéens commença à jouer un rôle important, qu'elle ne perdit qu'avec la liberté de la Grèce, soumise en 146 par les armes des Romains.

L'Achaïe n'avait pas de rivières considérables. Les principales villes étaient *Dyme* (Papas), que Sulpicius abandonna au pillage après l'avoir prise; *Patriæ* ou Patrées (Patras), appelée d'abord *Eroë*, puis, du tems d'Auguste, devenue colonie romaine.

Tritæa ou Tritée (Triti), assez avancée dans l'intérieur des terres. Elle fut mise par Auguste dans la dépendance de Patrées.

Ægium ou Egium (Vostiza), assez loin à l'est, avait été formée de la réunion de sept bourgades : elle était fort ornée de temples. C'était sur le territoire de cette ville, dans le lieu nommé *Ænarium*, que s'assemblait le conseil général de toute l'Achaïe.

Ægira ou Egire (Xilocastro), appelée d'abord *Hypœrésie*, était à quelque distance de la mer. On débitait une historiette qui a bien l'air d'une fable, sur l'origine du nouveau nom (1).

Pellène (Doncha), dans l'intérieur des terres, fut longtems une des Républiques de l'Achaïe; mais au tems d'Alexandre, un ambitieux nommé Chéron, et célèbre par ses victoires aux jeux olympiques, s'y empara de la souveraine puissance. Cette révolution ne se soutint pas long-tems.

2°. La *Sicyonie*, à l'est, ne formait qu'un très-petit Etat.

---

(1) Dans une guerre que les habitans, disait-on, eurent à soutenir contre les Sicyoniens, n'étant pas les plus forts, ils rassemblèrent des chèvres en très-grand nombre, leur lièrent du sarment aux cornes, et l'allumèrent par une nuit obscure. Les ennemis, trompés, crurent qu'il arrivait du secours à la ville, se retirèrent promptement. On bâtit un temple à Diane, et l'on donna à la ville un nom qui vient de celui de chèvre dans la langue grecque. (*V.* le *Cours de Cosmographie*, etc. t. I, p. 277).

Ce n'était presque que la vallée de l'*Asopus*, fleuve un peu considérable, et qu'une ignorance alors assez générale sur la cause physique des fontaines et des fleuves supposait être le même fleuve que le *Méandre*, que nous avons vu sur la côte occidentale de l'Asie.

Sicyone (Vasilico) était à un petite distance de la mer; on la disait fondée par Egialée en 1773. Dans la suite, Démétrius, fils d'Antigone, lui donna le nom de *Demetrias*. Elle fut la patrie d'Aratus, l'un des chefs les plus distingués de la ligue achéenne.

Titana ou Titane, au sud, sur une montagne, n'était remarquable que par son temple d'Esculape.

Phlius ou Phlionte avait donné son nom à un petit canton nommé *Phliasie*, et ne fesait pas partie de l'Etat de Sicyone; elle fut même alliée de Sparte, et lui demeura fidèle, lorsqu'après la bataille de Leuctres toutes les autres villes l'abandonnèrent.

3°. La *Corinthie* touchait à la Sicyonie par l'ouest, par l'est à l'isthme désigné par son nom. Bornée à un territoire peu étendu, Corinthe était parvenue à devenir très-riche par son grand commerce; car elle pouvait commodément envoyer des vaisseaux dans l'occident par le golfe de Corinthe, et dans tout l'orient par le golfe Saronique, au moyen de ses deux ports, l'un au nord, l'autre au sud.

Corinthe (Corito) avait été fondée par Sisyphe en 1376, sur le sommet d'une montagne, qui, devenue citadelle, en prit le nom d'Acro-Corinthe. Alétas, prince héraclide, s'en empara vers 1160; mais la royauté y fut abolie en 833. Cependant Cypsèle s'y empara de l'autorité en 663, la rendit odieuse, et laissa pour successeur son fils Périandre, qui, quelque tems après son élévation, imita la conduite de son père. Après ce prince, on abolit la royauté en 563. Corinthe fut prise et brûlée par les Romains, par Lucius-Mummius, l'an 146 avant l'ère vulgaire. Cependant elle fut rebâtie et repeuplée peu après.

Les deux ports de Corinthe étaient *Lecheum*, sur le golfe au nord, et fesant tout le commerce de l'occident; *Cenchræ* ou Cenchrées, au sud, fesant le commerce du levant. L'état de la navigation chez les anciens fesait regarder comme un avantage très-précieux d'avoir des ports d'où

les vaisseaux pouvaient se diriger directement vers les points de leur destination, sans avoir à doubler de caps, ni à trop s'éloigner des côtes.

4°. L'*Argolide* s'étendait beaucoup dans une presqu'île que forme le Péloponèse au sud-est ; il était, au nord, séparé de la Sicyonie et de la Corinthie par des montagnes. Le pays était entre-coupé de vallées et de montagnes. Le principal fleuve était l'*Inachus* (le Planitza), qui coulait du nord-ouest d'Argos, au sud, au fond du golfe, où se trouvaient des lagunes.

Ce pays ayant reçu une colonie d'orientaux, comme le nom d'Inachus, attribué à son premier roi, l'indique, vers l'an 1986, passa ensuite à Danaüs, venu aussi de l'Orient ou de l'Egypte en 1572. Enfin ce royaume souffrit de nouveaux changemens, d'abord il fut partagé entre la famille de Prétus, qui était en possession du trône, et celle de Mélampe et de Bias son frère, d'où les *Prétides*, les *Mélampotides* et les *Biantides* ; ensuite Persée, petit fils d'Acrisius, fonda la ville de Mycène. La famille de Pélops s'étant étendue dans le Péloponèse, et Agamemnon, qui était de cette famille, ayant fixé sa cour à Mycène pendant que son frère Ménélas régnait à Sparte, toute l'Argolide prit le nom de royaume de Mycène. On sait qu'Agamemnon était le chef de l'armée, au siège de Troyes ; mais il fut assassiné à son retour, ce qui affaiblit son royaume. Les Héraclides survinrent ensuite en 1190, et Tisamène, l'un d'eux, eut pour sa part l'Argolide. Il rétablit le siége du gouvernement à Argos ; mais Melta, son troisième successeur, ayant perdu la vie dans un soulèvement général, le peuple établit la démocratie ; et cette république devint puissante, mais passa aux Romains avec le reste de la Grèce.

Les principales villes de l'Argolide étaient :

Argos (Argos), capitale située au pied d'une colline, à l'est de l'Inachus : on la surnommait *Hippobotos*, ou qui nourrit des chevaux, pour la distinguer de quelques autres villes du même nom. Pyrrhus, roi d'Epire, y fut tué en 272 avant l'ère vulgaire. — A une lieu et demi nord-est de cette ville était un temple célèbre de Junon, nommé, d'après le nom grec de cette déesse, *Heræum*.

Mycènes (Carvathy), au nord du temple, avait été fon-

dée par Persée en 1348, et fut détruite par les Argiens, indignés de ce que les habitans ne s'étaient pas joints aux autres Grecs pour s'opposer à la première invasion des Peres.

Tirynthe (Palæo-Nauplia), à deux lieues et demi d'Argos, avait été fondée, à ce qu'il paraît, par l'ancien peuple appelé Pélasges : elle fut aussi détruite par les Argiens.

Nauplia (Anapli de Romani), bâtie sur une petite presqu'île, au fond du golfe Argolique, fut pendant long-tems le port des Argiens.

Nemée, au nord, était au-delà d'une petite chaîne de montagnes où se trouvait une caverne qui avait servi de retraite, disait-on, à un lion que tua Hercule. On y célébrait des jeux tous les trois ans.

Cleonæ ou Cleones, prés de la Corinthie, n'avait rien de remarquable.

Ces villes étaient dans l'*Argolide propre*.

Epidaure (Epitauro), sur la côte du golfe Saronique, était célèbre par un temple d'Esculape, et le grand concours de malades qui s'y rendaient pour obtenir leur guérison. Tout près était un bois sacré, où l'on déposait les malades, mais dans lequel il était défendu de les laisser mourir.

Le territoire d'Epidaure ne laissait pas d'être étendu, il relevait des prêtres du temple, et portait le nom d'*Epidaurie*.

Trézène (Damala), au sud-est, sur la même côte, avait, avec son territoire, formé un petit royaume, dont Pithée fut un des rois. Elle était bâtie en partie dans une plaine, en partie sur la montagne. La superbe tragédie de *Phèdre*, a pour jamais immortalisé cette ville.

C'est en face d'un petit port que l'on nommait *Pogon* qu'est la petite île que l'on nommait *Calaurie*, et dans laquelle s'empoisonna Démosthènes.

Plus au nord est l'île que l'on nommait *Egine* (Engia), dont fut roi Eacus, qui fut, après sa mort, mis au nombre des trois juges des enfers. Cette île avait donné asile aux femmes des Athéniens lorsque les Perses fondirent sur l'Attique, ce qui n'empêcha pas que dans la suite les Athéniens ne chassassent les Eginètes de leur île, parce qu'ils étaient jaloux de leur commerce.

Le canton qui renfermait la ville de Trézène se nommait *Trézénie.*

Hermioné (Castri), était au sud de la presqu'île, et fut pendant quelque tems une ville considérable. On y voyait plusieurs temples, un petit bois consacré aux graces, et, ce qui fait assez grand contraste, un abyme profond par lequel Pluton s'était, disait-on, rendu aux enfers lorsqu'il enlevait Proserpine.

Le petit territoire de cette ville se nommait l'*Hermionie.* De l'autre côté du golfe, sur la côte occidentale, au sud du *Phryxus* et de l'*Erasinus*, du marais de Lerne, où fut, disait-on, une hydre tuée par Hercule, un petit canton portait le nom de *Cynurie.* Il avait été long-tems disputé entre les Argiens et les Lacédémoniens, auxquels il demeura au moins pendant quelque tems. Cette petite colonie d'Argiens s'était autrefois regardée comme indépendante.

Thyrée, près de l'embouchure du petit fleuve Tanus, en était la ville la plus considérable.

5°. La *Laconie* occupait la partie méridionale du Péloponèse, et n'offrait presque que des montagnes et des vallées; les plus peuplées étaient celles de l'*Eurotas*, de l'*Enus*, enfin du fleuve qui, à l'est, arrosait *Marios* et *Géronthrées.* C'est dans la partie occidentale qu'une assez longue chaîne de montagnes portait le nom de *Taygete* (mont-Pente-Dactilon), et sur laquelle les jeunes Spartiates allaient s'exercer à la chasse.

Ce pays avait d'abord porté les noms de *Lélégie* et d'Œbalie; il prit enfin celui de Laconie.

Le premier roi connu de ce pays est Lelex, vers 1560. L'histoire de ce prince et celle de ses successeurs, jusqu'à Tisamène, est ignorée. Mais, à l'arrivée des Doriens, conduits par les chefs Héraclides, Aristodème, Téménus et Cresphonte, le pays changea de face. Il fut convenu que les familles de deux fils d'Aristodème règneraient conjointement à Sparte, d'où les *Agides* et les *Proclides.* Lycurgue, qui, en 866, donna des nouvelles lois aux Lacédémoniens, était de cette famille. Elle finit la première. Les Proclides régnèrent jusqu'en 200, qu'Agésipolis périt chassé par le tyran Lycurgue. Le tyran Nabis fut tué en 192. Cependant les Lacédémoniens conservèrent une partie

de leurs mœurs pendant encore quelques siècles. On sait qu'ils avaient réduits en esclavage les habitans de la ville d'Hélos, puis, les Messéniens, qui les uns et les autres, sous le nom d'Hilotes, cultivaient les terres, et n'éprouvaient généralement des propriétaires que d'assez mauvais traitement.

Les principales villes de la Laconie, étaient :

Lacédémone ou Sparte, sur la droite de l'*Eurotas*, et composée de cinq quartiers ou bourgades, rangées autour de la citadelle, située sur une colline. Cette ville renfermait quelques temples, un théâtre, un hippodrôme pour la course des chevaux. A l'est du fleuve, un petit emplacement appelé *Plataniste*, où les jeunes Spartiates s'occupaient à différens exercices gymnastiques.

Amyclées (Sclavonchori), au sud, était une ville assez petite, mais renfermant un très-beau temple d'Apollon. On y voyait une statue de ce Dieu d'une très-grande antiquité.

Brissées, au sud-ouest, renfermait un temple de Bacchus. On peut remarquer comme singulier qu'il fut permis seulement aux femmes d'entrer dans ce monument consacré au dieu du vin.

Prasies, appelée aussi Brasies, était à l'est sur la côte du golfe Argolique, et avait appartenu aux Argiens.

Cyphante, au sud, renfermait un temple d'Esculape.

Zarex, qui était le dernier lieu intéressant de cette côte, avait une baie qui suppléait avantageusement au port qui lui manquait.

Marios, au sud-ouest, dans l'intérieur des terres, était près d'un bois fort agréable, dans un terrain âqueux.

Hélos, sur le bord du golfe, au nord, avait été bâtie par des Achéens. A l'arrivée des Héraclides elle avait entrepris de se défendre, mais ils la prirent, et, comme je l'ai dit, en réduisirent les habitans en esclavage.

Gythium, sur la côte occidentale, était une ville assez forte. Il y avait un port où les Lacédémoniens tenaient leurs flottes. A l'extrémité de cette côte est un cap que l'on nommait *Promontoire de Tenare* (Cap Matapan), où était un ancien temple de Neptune, entouré d'un bois sacré. Une caverne profonde y était l'objet d'une grande vénération. On préten-

dait que c'était par cet antre qu'Hercule avait ramené des enfers le chien Cerbère; et Orphée, sa femme Euridice. On avait sans doute imaginé ces contes pour rendre plus utile aux prêtres l'usage qu'ils pratiquaient, d'y venir évoquer les âmes des morts, et les consulter en faveur des vivans. On connaissait aussi une petite ville du nom de Ténare.

6°. La *Messenie* était à l'ouest de la Laconie, et au sud-ouest de tout le Péloponèse. Il ne paraît pas que ç'ait été jamais un royaume, ou du moins qu'il ait duré long-tems; car, au tems de la guerre de Troyes, Ménélas en possédait une partie, pendant que Nestor possédait l'autre. A l'arrivée des Héraclides, Cresphonte eut pour sa part la Messenie, mais les Messéniens chassèrent peu-après ces princes; il s'en suivit une guerre entr'eux et les Lacédémoniens, laquelle fut suivie de deux autres: aussi compte-t-on trois guerres de Lacédémone contre la Messenie; elles eurent lieu en 743, en 682 et en 465 avant l'ère vulgaire. A la fin de cette dernière, en 465, les Lacédémoniens emmenèrent une partie des habitans et chassèrent l'autre. Des fugitifs, les uns passèrent en Sicile, où *Zancle* prit d'eux le nom de Messane; les autres passèrent en Libye, d'où Epaminondas les rappela après avoir gagné la bataille de Locres. Depuis leur retour ils se gouvernèrent en république.

Les principales villes de la Messenie étaient:

Messène (Mavra-Mathia), à quelque distance de la mer, au pied du mont Ithome, qui fut ensuite compris dans la ville. Elle fut entourée de murailles, et devint très-forte par les soins d'Epaminondas.

Stenyclare, dans une belle plaine, portait le nom de ville royale, depuis qu'elle avait été la demeure de Cresphonte.

Corone (Coron), sur la côte occidentale du golfe de Messenie, avait succédé à l'ancienne ville d'*Épea*, et par les soins d'Epaminondas elle était devenue une ville considérable, ayant une citadelle et des temples.

Mothone ou *Methone* (Modon), que l'on croit être la même que *Pedasos*, au tems d'Homère.

Pylos (Zonchios *ou* le Vieux-Navarin), au sud-ouest. La situation de cette ville sur la côte sud-ouest offrait aux vaisseaux une rade sûre. Beaucoup d'auteurs ont pensé que

que cette ville était, au tems d'Homère, la capitale des Etats de Nestor; d'autres croient qu'il y eut une Pylos en Elide, au nord de *Lépéum*, et que ce fut celle dont il est parlé dans l'Iliade.

7°. L'*Elide* comprenait la partie occidentale du Péloponèse, depuis l'Achaïe au nord, jusqu'à la *Néda* qui, au sud, la séparait de la Messénie. La nature l'avait divisée en deux parties très-distinctes, la *Cœle-Élide*, assez étendue au nord, et l'*Élide-propre*, occupant toute la partie méridionale. Mais la géographie descriptive y distinguait la *Cœle-Élide* au nord, la *Pisatide* au milieu, et la *Triphylie* au midi.

Ce pays était fertile et peuplé. Ce fut peut-être ce qui, de préférence, y attira Pélops fuyant de la Phrygie en 1362. Les anciens Eléens avaient eu des rois, entr'autres Augias, dont Hercule avait, dit-on, nétoyé les écuries. Après le règne des Pélopides les Eléens se gouvernèrent en république, mais, entre les villes du pays, plusieurs se regardaient comme indépendantes du gouvernement général. La nation était divisée par tribus; et le nom même de *Triphylie* indique que cette contrée, qui était au sud, en renfermait trois.

Le principal fleuve était l'*Alphée* (Roufia), qui prenant sa source au sud-est de l'Arcadie, venait se jetter dans la mer à l'ouest d'Olympie. La fable représentait ce fleuve comme un dieu qui s'était précipité dans la mer pour aller rejoindre en Sicile la nymphe Aréthuse. Un autre fleuve assez considérable, le *Peneus* ou Pénée, arrosait la Cœle-Elide de l'est à l'ouest.

Les principales villes de l'Elide étaient:

Elis (Palæapolis), au nord sur le Pénée, ville assez grande et très-ornée de temples, de gymnases, de portiques. Elle était censée la première ville du pays, et c'était en effet la demeure des magistrats de la république.

Olympie (Mirala), sur l'Alphée, est célèbre par les jeux dont elle avait reçu son nom. Car je crois que le nom des jeux fesaient allusion aux dieux habitans de l'Olympe, comme nous disons des *plaisirs célestes*. Si ma conjecture était une vérité elle donnerait la solution d'une difficulté géographique. Car les auteurs parlent de *Pise* et d'*Olympie*, ce qui a porté à croire qu'il y avait réellement deux villes,

chacune d'un nom différent. Au lieu que si le nom d'Olympie n'est plus qu'un second nom de Pise, on voit comment on a pu, par deux noms différens, désigner un seul et même lieu. C'est à Olympie que tous les quatre ans on célébrait une fête qui durait plusieurs jours, et réunissait un grand nombre de jeux, tels que la course du stade à pied et avec des chars, la lutte, le pugilat, la sphéristique, le palet, le pancrace. Les combattans se nommaient généralement athlètes, et les vainqueurs obtenaient une grande considération aux yeux de toute la Grèce. Ces jeux, dont on attribuait l'origine à Pélops, et que la fable donne à Hercule, furent renouvelés en 884 par Iphitus, roi d'Elide, secondé de Lycurgue, législateur de Lacédémone. Ils servirent dans la suite à fixer la chronologie de l'histoire grecque; mais à commencer seulement de l'an 776 avant l'ère vulgaire, année dans laquelle Corébus remporta le prix à la course.

Lepréum était au sud dans la Triphylie, et n'avait pour la faire distinguer qu'un temple d'Hercule.

8°. L'*Arcadie* occupait le centre du Péloponèse, ce qui la préserva des incursions étrangères, dont plusieurs privèrent les naturels du pays de leurs habitations natales; mais aussi ils ne participèrent pas aux avantages du commerce ni de la communication des lumières, du moins ce ne fut que très-tard. On a dit des Arcadiens que pendant long-tems ils ne vécurent que de glands, et ne se vêtirent que de peaux d'animaux. L'abondance des eaux et la fertilité des prairies avaient dirigé l'industrie des habitans vers le soin des troupeaux. Dans la suite cependant l'Arcadie se polica, et envoya quelques colonies au dehors, puisqu'Evandre, qui vint avec les siens en Italie, était un chef arcadien. Enfin l'Arcadie eut des rois, dont Pélasgus fut le premier, en 1883, et Aristocrate II le dernier vers l'an 600. Il fut tué par son peuple, féroce mais juste, et punissant ainsi sur son roi la perfidie dont il avait usé à l'égard des Messéniens.

L'Arcadie renfermait un grand nombre de montagnes qui donnaient naissance à quelques fleuves assez grands et à beaucoup de ruisseaux. Il y avait même quelques lacs, entr'autres le lac *Stymphale*, et des amas d'eaux, tels qu'à

Phénéos, dont on avait facilité l'écoulement au moyen de quelques canaux. On attribuait ces ouvrages à Hercule.

Les principales montagnes étaient le mont *Erymanthe*, couvert de forêts, dans lesquelles Hercule avait tué le sanglier énorme qui désolait le pays; le mont *Ménale*, que Pan protégeait particulièrement à cause des bergers qui l'habitaient.

Les principaux fleuves étaient l'*Alphée*, qui recevait à sa gauche l'*Hélisson*, à sa droite le *Ladon*, et l'*Aroanius* et l'*Erymanthe* réunis.

Le pays, partagé par la nature en vallées, l'avait été, par les circonstances, en petites peuplades indépendantes les unes des autres, et portant le nom de leurs chef-lieux. Cette vie simple et indépendante leur devint funeste dès que l'ambition des Lacédémoniens, guerriers durs et féroces, entreprit de les soumettre. Ils furent continuellement battus les uns après les autres. Ce fut pour leur donner une force capable de s'opposer aux entreprises de leurs ennemis qu'Epaminondas les détermina à quitter plusieurs de leurs petites villes pour en bâtir une qui serait le centre de leurs forces : aussi la nomma-t-on *Mégalopolis* où la grande Ville.

Les villes de l'Arcadie étaient, en commençant par le nord : *Cynœtha* ou Cynèthe (Calavrita), sur le *Selinus*, fondée par un fils de Lycaon, et renfermant quelques temples et quelques statues. Elle appartenait aux Cynéthéens.

Psophis (Dimizana), au confluent de l'Erymanthe et de l'*Arounius*, était une des plus considérables du pays.... Elle ne fut donnée aux Achéens qu'en 219, par Philippe, fils de Démétrius, qui l'avait prise. Avant ce tems elle était le chef-lieu des *Psophidiens*.

Clitor (Garichi), au confluent d'une petite rivière dans l'*Aroanius*, position très-agréable. Elle renfermait des temples de Cérès, d'Esculape, de Castor et Pollux. Elle était à un petit peuple indépendant, sous le nom de *Clitoriens*.

Phénéos (Phonia), vers la source de l'*Aroanius*, avait été d'abord bâtie sur une montagne, sans doute à cause des amas d'eaux qui occupaient le fond de la vallée; mais,

après que de grands travaux eurent facilité l'écoulement de ces eaux, on rebâtit une ville nouvelle du même nom de Phénéos, à l'embouchure de l'*Olbius*, qui se rendait dans l'*Aroanius*; Mercure était la principale divinité des *Phénéates;* Iphiclès, frère d'Hercule, avait son tombeau dans la ville.

Stymphale (Zaraoa), au nord-est, était près du lac du même nom: elle était ornée de quelques temples. On nommait les habitans de ce canton *Stymphaliens.*

Orchomène était aussi dans un terrain autrefois couvert par les eaux; une première ville de ce nom avait été bâtie sur la montagne, au bas de laquelle était la ville nouvelle, et formait le centre de réunion des *Orchoméniens.* On y voyait, entre autres monumens, deux temples, l'un de Neptune, l'autre de Vénus.

Caphyæ ou Caphyes, près des montagnes, avait été bâtie par Céphée, et renfermait les temples de Neptune et de Diane. On voyait, au tems de Pausanias, c'est-à-dire, dans le deuxième siècle de l'ère vulgaire, un platane que les *Caphiens* disaient avoir été planté par Ménélas, ce qui remonte, 1290 ans avant cette même ère.

Mantinea ou Mantinée était le chef-lieu d'un des plus célèbres peuples de l'Arcadie, et l'emplacement qu'elle occupait n'offre plus que des ruines. Au tems d'Antigone, roi de Macédoine, les Mantinéens avaient donné à leur ville le nom d'*Antigonia*; mais dans la suite Adrien ordonna qu'elle reprit son ancien nom. Pendant le cours des différentes guerres des Lacédémoniens en Arcadie, Mantinée eut beaucoup à souffrir. Après la paix d'Antalcidas, en 387, ils eurent la barbarie de chasser les habitans de cette ville, qu'ils avaient prise. Ils n'y revinrent que 370 ans après la bataille de Leuctres, sous la protection du vainqueur Epaminondas. Les *Mantinéens* étaient distingués entre les Arcadiens.

La plaine de Mantinée est restée célèbre par deux batailles, l'une en 362, dans laquelle périt Epaminondas; l'autre, en 205, dans laquelle Philopémen tua Machanidas, tyran de Sparte.

Tegea ou Tégée (Palæo-Tripolitza), était une ville très-ancienne, mais dans laquelle un temple de Minerve,

rebâti à neuf, était le plus beau du Péloponèse. Cette ville était aussi fort ornée, et les *Tégeates* étaient presque aussi célèbres que les Mantinéens.

Telphusa ou Telphuse, au sud de Psophis, à quelque distance à la gauche du Ladon, prétendait avoir reçu le jeune Esculape dans sa naissance. C'était le chef-lieu des *Telphusiens.*

Herea ou Hérée (Khauli), sur la droite de l'Alphée, dans la partie occidentale, était une ville considérable; il y avait plusieurs temples, un Hippodrome, etc.: on la disait fondée par Lycaon. C'était la capitale des *Héréens.*

Aliphera ou Aliphère, de l'autre côté de l'Alphée, en face des Héréens, au sud, était à la source du ruisseau nommé le Triton. On prétendait dans le pays que Minerve y avait pris naissance. Le territoire de *Aliphéréens* n'était séparé de la Triphylie d'Elide que par une montagne.

Phigalia ou *Phigalie* (Davia), était la ville la plus méridionale de l'Arcadie, sur un rocher, au bas duquel coulait la *Limax.* Les Lacédémoniens la prirent en 659 avant l'ère vulgaire. C'était la patrie de l'Athlète Arrechion, auquel on accorda l'honneur du triomphe, quoiqu'il eut été étranglé par son adversaire, parce que celui-ci, contraint par la douleur, s'était déclaré vaincu.

Les *Phigaliens* n'étaient séparés de la Messénie que par la *Néda.*

Les douze villes que je viens de nommer étaient les capitales d'autant de peuples, unis entre eux par une confédération religieuse. S'ils l'eussent été par une association politique, et qu'ils se fussent réunis contre l'ennemi commun, la farouche Sparte; ni Phigalie, ni Mantinée n'eussent jamais été vaincues. C'est ce qu'essaya de leur faire comprendre Epaminondas. Après le gain de la bataille de Leuctre, en 365, il engagea ceux des Arcadiens qui n'habitaient que des villes peu considérables, soit par la force, soit par la population, à les abandonner, et à se réunir dans une ville nouvelle, dont il donna les dispositions.

Mégalopolis ou la *grande ville* (Sinano) fut le nom de la ville nouvelle, à la formation de laquelle 42 villes arcadiennes avaient contribué. Mais quoique la population soit beaucoup pour l'avantage d'une ville, même en tems

de guerres, c'est sur-tout alors d'un chef habile dont elle a besoin. Ce chef lui manqua lorsqu'elle fut attaquée en 225 par Cléomène. Il est vrai qu'il ne la prit que par surprise et contre la foi des Traités. Depuis l'existence de cette ville on y tenait l'assemblée générale des Arcadiens.

Tels étaient les Etats de la Grèce, mais avec une inégalité de forces qu'il n'était pas dans mon sujet de développer. Depuis les succès de Philippe et d'Alexandre-le-Grand, son fils, les rois de Macédoine, trop heureux d'abord de se voir admis dans le conseil amphictyonique, eurent l'ambition de dominer dans les conseils particuliers des villes. Cette conduite, que rien ne voilait, excita l'indignation d'Aratus, citoyen de Sicyone : il resserra les liens de la ligue Achéenne en 241 ou 242, déclara la guerre aux petits tyrans de la Grèce, et implora le secours des Romains contre le tyran le plus dangereux, Philippe V, roi de Macédoine. Cette négociation eut un grand succès, Philippe ne put tenir contre les armes des Romains. Mais, bientôt l'ambition de ce peuple insatiable de conquêtes, et qui ne voulait voir que des sujets dans ses alliés, devint funeste à toute la Grèce. Philopémen fut le dernier des héros qui la défendirent avec un courage comparable à ceux des Miltiade et des Thémistocle. Les Romains vainquirent les Grecs en 146 avant l'ère vulgaire, et détruisirent Corinthe, qui en était une des plus fortes places. Depuis cette époque la Grèce fut regardée comme formant ou pouvant former une ou plusieurs provinces.

Des Iles connues des anciens.

Non-seulement les anciens ne connaissaient pas les îles de l'Amérique, puisque ce continent leur était inconnu ; mais même ils n'avaient pas des idées justes et complètes sur toutes celles qui existent dans l'Océan Atlantique et dans la mer des Indes. Cependant Ptolémée en nomme, ou qui ont disparu, ou que les modernes ont négligées. Mais cela n'établit pas la compensation. On en va juger.

Iles de la mer des Indes.

La Taprobane, que l'on croit être la même que l'île de

Ceylan actuelle, est la plus grande des îles que les anciens aient connues dans la mer des Indes; encore quelques-uns en ont tellement exagéré l'étendue, que M. Gosselin, déjà cité, a présumé que les anciens avaient cru pendant longtems que la côte de l'Asie conduit directement jusqu'à l'embouchure du Gange, et qu'ils avaient supposé être une île, toute la presqu'île occidentale de l'Inde; delà, selon lui, l'étendue considérable qu'ils lui attribuaient. (*V. la géographie des Grecs analysée*).

Ptolémée nomme un assez grand nombre de villes dans cette île, et y indique plusieurs peuples. Strabon dit qu'elle produisait du miel, du gingembre, du riz, des métaux et toutes sortes de pierres précieuses.

Les *îles* qui se trouvaient, selon Ptolémée, au-delà du Gange étaient :

Bazacata, habitée par les Agmates, hommes sauvages et habitant nus dans les bois.

Les *Sindes*, au nombre de trois, et l'île de la *Bonne-Fortune*, habitées par des antropophages

Les îles *Barusses* et les *Sabadibes* étaient peuplées par des hommes qui avaient les mêmes mœurs que les précédens.

L'île de *Jabade* ou *Hordea* était stérile à sa surface, mais elle renfermait des mines d'or dans son sein.

Les trois îles des *Satyres* avaient reçu leur nom du peu de connaissance que l'on en avait. On sait que les anciens avaient admis l'existence d'une espèce d'être ayant une queue et des pieds de boucs, que l'on nommait Satyres. Quelques auteurs ont cru que les îles dont il est ici question étaient habitées non par des satyres, mais par des hommes vêtus de peaux, auxquelles ils laissaient pendre la queue de l'animal dont ils portaient la dépouille. Mais on sait bien que ce n'est pas près de l'équateur que les hommes s'habillent ainsi. Il est bien plus probable que ces erreurs s'étaient accréditées d'après les récits des équipages de quelques navires marchands, qui, ayant aperçu de grands singes, des orang-outangs peut-être, en avaient fait des hommes, soit par ignorance, soit pour donner plus d'intérêt à leurs récits.

Les *Manioles* étaient au nombre de dix, et habitées par

des anthropophages. On ajoutait que sur la côte étaient des pierres qui avaient la propriété d'attirer les bâtimens contre les rochers, où ils échouaient ordinairement, et cela parce qu'on y avait employé des cloux de fer. Ce conte est aussi ridicule que le précédent.

Chrysa, que Solin suppose à l'embouchure du Gange, et *Arygre*, qui en était peu éloignée, produisaient, dit-on, comme leur nom l'indique, la première de l'or, la seconde de l'argent.

En deça de la presqu'île on trouvait :

La *Pentalène*, vers l'embouchure de l'Indus. Ce fut de cette île qu'Alexandre fit partir sa flotte pour qu'elle retournât en Perse. Ptolémée y place la ville de *Patale*.

Dans le golfe de *Canticophe* il se trouvait aussi, selon Ptolémée, un grand nombre d'îles. Il en ajoute encore d'autres plus méridionales. On peut présumer qu'il est ici question des Laquedives et des Maldives : cela est probable. Mais aussi il peut être arrivé des changemens à la disposition physique de toute cette partie, et des îles qui y existèrent peuvent très-bien avoir été depuis recouvertes par les eaux. Il en compte 1,378.

Sur les côtes de la Perse il y avait aussi quelques îles.

Taxiane, située dans le golfe Persique, était pierreuse, et plus propre à nourrir du bétail qu'à la culture.

Tabiana, *Sophta* et *Aracia*, ou, selon Pline, *Aracia*, *Philos* et *Cassandria*, étaient aussi dans le même golfe près des côtes. Je supprime plusieurs autres dont on ne sait rien d'intéressant. Seulement Pline dit que l'île de *Stoïs* fesait un commerce considérable, que lui procurait la pêche des perles. *Tylus* ou *Tyrus* renfermait, disait-on, le tombeau du roi Erithra.

Arathos ou *Aradus*, habitée, ainsi que *Tyrus*, par des colonies Phéniciennes ; *Doracta* ; *Messana* ou *Messeni*. Mais j'observe que cette dernière n'est point une île dans le golfe, mais qu'elle est formée d'alluvions aux embouchures du Tigre et de l'Euphrate.

Iles de la mer Rouge. Ptolémée indique un assez grand nombre d'îles dans la mer Rouge.

Cette mer, que les Latins et les Grecs appelaient comme

nous mer Rouge, en employant l'expression *mare Rubrum*, et *Erithrè-Thallassa*, était nommé, en oriental, *Iam-Édom*, ou mer d'Édom, signifiant également mer *Rouge* ou mer d'*Édom*, c'est-à-dire, des Édomites ou des Iduméens, qui habitaient au nord du mont Sinaï.

Les îles étaient: *Æni*, *Timagenis*, *Zygœna*, *Polybii*, *Jevacum*, appelé aussi *insula Accipitrum*, *insula Socratis*... *Cardamine*, *Are*, *Combusta*, les deux *Maliches* et les deux *Adanes*.

Hors de la mer Rouge, dans cette portion de la mer des Indes que l'on nomme golfe des Arabes, étaient les *deux Agatocles*; Les trois *Coconates*, la *Discorides* et *Trite*.

Dans le golfe *Sachalites* étaient les îles appelées *Zénobies*, *Organa*, *Serapis*, renfermant un temple, sans doute égyptien... *Icara*, où se trouvait un temple d'Apollon avec un oracle.

Je ne prétends pas donner les noms de toutes ces îles. J'ajoute seulement *Menuthias*, qui était la plus méridionale, et que, par cette raison, quelques auteurs ont cru retrouver dans l'île de Madagascar. Mais puisque les anciens ne croyaient pas la terre habitable sous l'équateur, il est clair que cette conjecture est sans fondement. Aussi M. Gosselin croit-il que cette île de *Ménuthias* est celle de Magadasho ou Magadoxo.

Iles du grand Océan, attribuées à l'Afrique par les anciens. 1°. Ptolémée admet deux archipels dans la portion de l'Océan que nous nommons Atlantique, et qu'il nomme Libyque.

Le plus méridionale est celui qui comprend les deux îles de *Cerne* et d'*Autolaa*. On a vu que M. Gosselin croit que *Cerne* est l'île de Feodal.

L'autre archipel, et qui est plus septentrional, est celui des îles *Fortunées* que nous appelons les Canaries. Sertorius y descendit. Les noms propres à chacune sont: *Aphrosite* ou l'île inaccessible; *Heræ insula* ou l'île de Junon; *Pluitana*, *Casperia*, *Canaria*, qui a conservé son nom, et *Pinturia*.

2°. Sur la côte de l'Hispanie et de la Lusitanie, les anciens connaissaient les îles de *Gades* (Cadix), dont j'ai parlé précédemment, à l'ouest du Tage. *Londobris*, que l'on croit être les Barlingues. Une de ces îles paraît avoir porté le nom d'*Erythia*. On a dit qu'elle était habitée par une colonie

de Tyriens, ce qui est plus raisonnable que d'y admettre des descendans de Geryon, brigand imaginaire, qui n'a eu ce me semble qu'une existence poëtique. *Deorum insulæ* ou les îles des Dieux, étaient près des terres des Callaïques. Les autres sont peu importantes.

Iles Britanniques. Ces îles, dont j'ai déjà dit quelques chose en traitant du vicariat des Gaules, seront traitées ici avec un peu plus de détails.

Mais pour se former une idée des îles Britanniques correspondantes à celles des anciens, au moins de Ptolémée, il faut savoir que ce géographe, 1°. a porté l'Angleterre à une latitude trop élevée. 2°. Qu'il fait courir l'Ecosse de l'ouest à l'est. Cette erreur, bien sensible, n'avait été attribuée qu'à la seule ignorance: elle prouve non-seulement l'ignorance de Ptolémée, mais en même tems la justesse des matériaux qu'il avait, au moins sur certaines parties. M. Gosselin a parfaitement exposé et dévelopé cette vérité dans sa lettre à M. Pinkerton sur ce point de géographie (1). On y voit que Ptolémée s'étant trompé sur les latitudes de l'île d'Albion, au point de porter la position de *Vedra* (Tinmouth), où se terminait la Bretagne et commençait la Calcédoine, à 58 deg. 30 min., au lieu de 55 deg., il n'avait plus que le choix, ou de faire remonter la Calcédoine jusqu'à 64 deg. pour y placer le cap *Orcas* (cap Dunnet), et cependant il eut fallu trouver place pour les Orcades, plus méridionales encore que l'île *Thule* (les îles Schetland), ou bien de faire courir la Calcédoine à l'est, afin de ne pas porter trop vers le nord le cap qui termine les terres, et de conserver cependant les distances que des relevés assez exacts lui donnaient entre les lieux qu'il avait à placer. Ainsi sa description géographique des îles Britanniques, fautive comme géographie, est exacte comme itinéraire. Un voyageur qui, actuellement parcourrerait les côtes de l'Ecosse, de l'embouchure de la Tynn au cap Dunnet, puis reviendrait par l'ouest au fond du golfe Carlisle, n'aurait pas fait plus de chemin qu'un Breton qui aurait voyagé de l'embouchure de la *Vedera* à *Ithunæ Æstuarium*, seulement il eût

(1) Recherches sur les divers établissemens des Scythes, etc. par M. Pinkerton, page 365.

été d'abord du sud au nord, puis du nord au sud, au lieu que par la carte de Ptolémée, faite par Mercator, il aurait dû aller d'abord de l'ouest à l'est, puis de l'est à l'ouest.

On ne sait rien de la Bretagne avant le tems de César. Lorsque ce général eut fait la conquête de la Gaule, la vue des côtes de ce pays, ce qu'il en apprit sans doute par le récit des Gaulois qui commerçaient avec les Bretons, ouvrirent un nouveau champ à son ambition. Il se préparait à en faire la conquête. Après en avoir fait reconnaître les côtes par Caïus Volutenus, il s'embarqua lui-même au port d'*Itius* (Wissant), et descendit dans l'île. Mais les troubles de Rome, dont il voulait tirer un grand parti, le rappelèrent bientôt : il tira seulement vanité de sa découverte.

Les premiers empereurs s'occupèrent d'autres objets ; les autres, depuis Caligula, qui n'y fit que ramasser des coquilles, entreprirent réellement la conquête de cette île. On parvint à la soumettre, et Adrien, qui s'y rendit en personne, après avoir parcouru presque toute la partie que l'on nomme aujourd'hui Angleterre, fit construire une muraille pour garantir le pays soumis des incursions des peuples septentrionaux qui ne l'étaient pas. Cette muraille allait de l'embouchure de la *Vedera* (le Tinn.) à l'*Innœ-Æstuarium* (golfe de Carlisle) : la longueur était de 80 mille pas. Antonin en fit construire une seconde un peu plus au nord. Une troisième fut construite encore au-delà, et fut regardée comme bornant l'empire de ce côté : elle fut construite par Sévère, au-delà de l'Ecosse méridionale, commençant au *Bodotriœ-Æstuarium* (le golfe d'Edimbourg) et s'étendait jusqu'au *Glotæ-Æstuarium* (le golfe de Donbarton). On y entretenait une forte garnison.

Les principales rivières étaient : la *Tamesis* ou *Tamesa* (la Tamise), à l'est ; la *Sabrina* (la Severn), à l'ouest.

Les Romains, pendant assez long-tems, n'admirent qu'une division dans toute l'île ; la Bretagne méridionale ou *romaine* et la Bretagne septentrionale ou *barbare*, c'était la Calédonie. Ce ne fut que depuis Sévère que la Bretagne romaine fut subdivisée en quelques provinces. Alors on trouve la *première* Bretagne, la *seconde* Bretagne et la province *Césarienne*, appelée aussi *Grande-Bretagne*.

Je vais indiquer les principaux peuples qui s'y trouvaient.

I. Dans la premiere Bretagne, ou partie méridionale, en commençant à l'ouest, les *Dumnonii*, habitant le Cornwal et le Devonshire. C'était dans leur pays que se trouvait le meilleur étain, et certainement il était compris sous le nom de *Cassiteides*, que les Grecs donnaient aux îles qui produisaient ce métal.

Les *Belgæ* ou *Belges*, que l'on croit originaire de la Belgique de la Gaule : ils occupaient le canton de Sommerset et de Southampton.

Les *Durotriges*, au sud des précédens, occupaient le comté de Dorset actuel.

Les *Atrebatii* ou *Atrebates*, que l'on peut croire être aussi venu de la Gaule au nord des Belges.

Les *Regni* à l'est, s'étendaient de la Tamise à la mer, et occupaient les comtés actuels d'Essex et de Surrey.

Les *Cantii*, d'où s'est formé le nom actuel du comté de Kent, étaient tout-à-fait à l'est, et furent les premiers que connut Cesar. Ils possédaient, entr'autres villes, *Durovernum* (Cantorburi), et le *portus Dubris* (Douvre) (1), qui pourtant ne prit de l'accroissement qu'après que l'on eût abandonné le port *Rutupiæ*.

2°. La seconde Britannique était à l'ouest et renfermait :

Les *Ordovices* occupaient une partie du pays qui porte le nom de Principauté de Galles. Ils n'étaient séparés que par un canal étroit de l'île de *Mona* (Angles-ey).

Les *Silures* occupaient le rivage septentrional du golfe de la Sévern.

Les *Demeteæ* étaient de ce même côté sur le rivage *Maridunum*, est actuellement Caërmarthen.

3°. La Bretagne Césarienne renfermait trois petites provinces, sous les noms de *Flavienne*, grande *Bretagne* et province *Valentienne*.

La Province Flavienne avait au sud la Tamise, et au nord le golfe de Boston actuel. Elle renfermait :

Les *Trinobantes*, sur la gauche de la Tamise, auquel Tacite attribue *Londinium* (Londres), en disant que c'était une ville célèbre par son commerce.

(1) Ptolémée et quelques auteurs qui l'ont suivi attribuent *Londinium* aux Cantiens, mais Cellarius démontre très-bien que cette ville était aux *Trinobantes*.

Camalodunum (Col-chester), reçut la première colonie que les Romains, sous le règne de Claude, établirent dans la Bretagne. Il paraît que ce peuple occupait le Middlesex et le comté d'*Essex*.

Les *Cathyeuchlani*, vers le nord-ouest des précédens, et chez lesquels passait l'*Usa* (l'Ouse). Ils occupaient le comté de Cambridge.

Les *Dobuni*, à l'ouest des précédens, avaient pour ville principale *Corinium* (Circester), importante au tems des Romains.

Les *Iceni* étaient sur la côte orientale, au sud du golfe appelé actuellement golfe de Boston. Ils formaient un peuple puissant, qui s'allia avec les Romains. Leur ville principale était *Venta* (Caster, près de Norwich).

La Grande province Britannique. Cette province s'étendait jusqu'à la Calédonie, et d'une mer à l'autre; ainsi elle renfermait toute la partie septentrionale de l'Angleterre. On y trouvait:

Les *Coritani*, au nord du *Metaris-Æstuarium* (l'embouchure de l'Humber actuel), avaient pour ville principale *Lindum* (Lincoln).

Les *Cornavii*, que quelques auteurs ont, en français, nommé Cornabins, étaient assez près. On y avait établi une légion romaine dans le lieu appelé *Deva* (Chester).

Les *Brigantes* occupaient un très-grand territoire. Leur principale ville était *Eboracum* (York), où demeura et mourut l'empereur Sévère. Ils occupaient le duché d'York actuel.

La province Valentienne comprenait le Northumberland, et s'étendait en Ecosse jusqu'au mur d'Adrien. On n'y connait qu'un seul peuple.

Les *Ottadini* étaient donc les peuples les plus septentrionaux des provinces romaines. C'est dans la ville de *Segedunum* (Seton) qu'était la résidence du tribun de la quatrième cohorte.

II. Seconde Bretagne ou Bretagne septentrionale. Cette province, qui ne commençait guères qu'au golfe d'Edimbourg, comprenait tout le reste du pays, en remontant vers le nord. On la nommait Calédonie, d'après les noms des

Caledonii, qui en était la principale nation. Mais le lieu appelé *Alata-Castra* ou camp aîlé (Edimbourg), et qui avait tiré son nom de son élévation, était au pouvoir des Romains. Les habitans de ce pays vivaient en montagnards sauvages, se peignaient le corps, d'où leur est venu le nom de *Picti* ou les hommes peints. Ils étaient aussi divisés en plusieurs petites nations.

HIBERNIA.

L'île occidentale, appelée actuellement Irlande, portait chez les Romains le nom d'*Hibernia;* les naturels, à ce que l'on croit, disaient *Ierne*, d'où s'est formé *Erin*, qui, dans leur langue, signifiait l'occidentale. L'ancienne histoire de cette île ne nous est pas connue; cette ignorance a ouvert un grand champ à quelques écrivains irlandais, qui en font remonter la chronologie jusque vers le tems assigné au déluge. Ptolémée nomme plusieurs peuples et quelques lieux qui se trouvaient sur les côtes; entre autres lieux on peut distinguer, à l'est, *Eblana* (Dublin).

Les autres îles moins considérables, et comprises également sous la dénomination d'îles Britanniques, étaient, à commencer par le nord:

Les *Orcades*, au nord du promontoire *Orcas*, dont elles avaient tiré leur nom.

Les *Ebudes* ou Westernes étaient à l'ouest. Les auteurs ne sont pas d'accord sur le nombre d'îles comprises sous ces dénominations. Agricola, beau-père de Tacite, avait apperçu ces îles en fesant le tour de la Bretagne avec sa flotte.

L'île que Ptolémée nomme *Thulè*, pourrait être celle que nous nommons Schetland. Ce nom était connu bien avant lui, comme étant celui d'une île très-septentrionale: ce qu'avait dit Pythéas, quant aux glaces et à la durée des nuits en hiver, ne peut convenir qu'à l'Islande; mais on en avait perdu l'exacte connaissance, et le nom seul était resté: ce fut par cette raison que Ptolémée le donna aux îles les plus septentrionales qu'il connût.

Monobia, à l'ouest de la Bretagne septentrionale, est actuellement Mona.

Mona (Anglesey), plus au sud, était une retraite sacrée

des Druides. Il s'y retirèrent lorsqu'ils furent poursuivis ailleurs, et ils y firent assez tard des sacrifices humains.

Les *Cassitérides* ou îles de l'étain en grec, étaient celles que nous nommons Sorlingues, et les Anglais Silly. On croit que cette dénomination leur vint, non pas de ce qu'elles produisaient l'étain, mais parce qu'elles étaient les premières terres que l'on rencontrait en allant au pays qui le produisait, et qui, terminant en promontoire, avait été d'abord cru une île.

Vectis (Vight), est au sud de la côte méridionale.

Iles de la Méditerranée.

Je vais indiquer les îles de cette mer en la parcourant de l'ouest à l'est.

ILES BALÉARES. Le premier groupe d'îles (*Voyez* Carte XXIX) qu'offre la carte, se trouve à l'est de l'Hispanie, sous le 39e. deg. de latitude. On a donné différentes étymologies du mot Baléares; l'opinion la plus répandue c'est qu'il vient du grec, et signifie *habile à lancer la fronde*, parce que ce fut pendant long-tems l'arme principale des habitans de ces îles. On excerçait de bonne heure les enfans à s'en servir en ne leur donnant que le pain qu'ils auraient atteint avec une pierre lancée par leur fronde. Elles ont été divisées en deux groupes par les anciens : les *Pityuses* et les *Gymnesies*.

1°. Les Pityuses, ou qui produisent des *pins*, étaient les trois îles encore connues dans cette même plage.

Ophiusa (Formentera) ou l'île des serpens, avait reçu son nom de la grande quantité de serpens qui s'y trouvaient. La même cause empêche encore de l'habiter.

Ebusus (Iviça), entourée de rochers, avait cependant un port. On n'y trouvait aucun reptile, mais une quantité prodigieuse de lapins : on en tirait du sel et des fruits.

Les *Gymnesies* étaient les deux grandes îles encore connues à l'est des précédentes. Elles avaient été peuplées par des Phéniciens.

Major insula (Maillorque ou Majorque) c'est-à-dire la grande île, est la plus occidentale. Les Romains en firent la conquête sur les Carthaginois. La ville principale était *Palma*,

qui a conservé son nom; l'autre était *Pollentiâ*, actuellement détruite.

Minor insula (Minorque), au nord-est de la précédente, était aussi fertile. Le *Portus-Magonis*, (Port-Mahon), avait reçu son nom de Magon, général carthaginois qui avait fondé cette ville.

Iles de Corse et de Sardaigne. Ces îles, plus orientales que les précédentes; sont au sud de l'ancienne Ligurie, actuellement côte de Gênes.

Corsica était aussi nommée *Cyrnos* (Corse), renfermait plusieurs petits peuples, presque tous montagnards, et que les Romains trouvaient indomptables, sans doute à cause de leur amour pour la liberté. En général les anciens en ont fait un portrait désavantageux; mais les Romains n'estimaient pas les qualités d'un peuple, en elles-même, mais relativement aux avantages qu'ils en pouvaient retirer. Cette île, peuplée peut-être d'abord par des Liguriens, le fut ensuite par des Phéniciens, puis par les Carthaginois; enfin elle fut soumise par les Romains, qui y établirent deux colonies: l'une le fut par Marius, et prit le nom de *Mariana*. L'autre par Sylla, et prit le nom d'*Aleria*: on n'en voit plus que des vestiges sur la côte orientale, qui passe pour être mal-saine.

Les Grecs donnaient le nom de *Taphos* ou fossé au canal que l'on nomme actuellement la Bouche de Boniface, entre la Corse et la Sardaigne.

Sardinia (la Sardaigne), appelée par les Grecs *Ichnusa* ou la plante du pied, est en effet plus longue que large. Une partie des montagnes de l'intérieur était nommée *Montes-insani* ou les Monts-Insensés. Le fleuve le plus considérable était le *Tyrsus* (Oristagni). Plusieurs nations s'y étaient successivement établies. Selon Pausanias, ce furent d'abord des Libyens, conduits par Bardus, puis des Grecs, conduits soit par Aristid, soit par Dédale; enfin il y avait une peuplade d'Ibériens, dont le chef était Norax. On croit que des Athéniens y vinrent aussi, peut-être parce qu'il y eut une ville nommée *Agylé*, portant ainsi le nom d'une tribu athénienne. Mais ces Grecs furent détruits à l'arrivée d'une seconde colonie de Libyens. Une médaille rapportée par Gronovius porte la tête et le nom de *Sardus-Pater*; et

au

au revers la tête et le nom du préteur *Alius-Balbus*, qui avait gouverné cette île à la satisfaction des habitans.

La Sardaigne fut ensuite conquise par les Carthaginois, mais on ignore à quelle époque. Seulement on voit que ce ne fut pas avant le tems d'Alexandre, puisque les Sardes, autre peuple libre, sont comptés entre les nations qui envoyèrent féliciter Alexandre sur ses succès en Asie. Lorsque les Carthaginois en furent les maîtres, ils y interdirent toute espèce de commerce avec les Romains; mais ceux-ci s'emparèrent de l'île à la manière anglaise, sans avoir déclaré la guerre, entre les tems de la première et de la seconde guerre punique, intervalle d'à-peu-près 25 ans. A la vérité cette possession fut troublée par des révoltes et des attaques de la part des Carthaginois. Enfin, l'an de Rome 521, elle fut, avec l'île de Corse, réduite en province romaine. On y envoyait un préteur ou un consul. On a vu par le tableau, p. 512, qu'elle était, sous le Bas-empire, gouverné par un président, relevant du vicariat de Rome, l'un de ceux de la préfecture d'Italie.

Les Carthaginois avaient fondé en Sardaigne les colonies de *Calaris* (Cagliari) et de *Sulci*, détruite. Les Romains y établirent aussi deux colonies, l'une sous le nom de *Turris-Libysonis*; l'autre, sous celui de *Colonia-Vestipolis*.

Ilva (l'Elbe), à l'est de la Corse, est près des côtes de l'ancienne Etrurie : les Grecs la nommaient Ægialos. Elle était connue très-anciennement pour renfermer de riches mines de fer.

Æthœla (Giglio) fertile en vins.

Gorgonia et *Capraria*, îles peu considérables. *Planasia* au sud d'*Ilva*.

En descendant plus au sud on trouvait *Parthenope* (île Ventonnienne), déserte. *Pontia* (Ponza) à l'ouest, dans laquelle Caligula relégua ses sœurs, et Justinien le pape Sylvestre, en 540.

Pandataria, au sud-est de *Pontia*, est connue pour avoir été le lieu d'exil 1°. de Julie, fille d'Auguste, qu'il y laissa mourir pour la punir de sa vie scandaleuse. 2°. d'Octavie. 3°. d'Agripine.

Ænaria (Ischia), au nord-est du cap qui termine l'enceinte du golfe de Naples au nord-ouest. Cette île avait,

disait-on, été ravagée autrefois par des feux volcaniques. On croit que c'est l'île qu'Homère nomme *Inarime*.

Capreæ (Capée), en face du cap qui termine la partie méridionale du même golfe. Elle appartenait d'abord aux Campaniens. Auguste l'acheta, et Tibère ensuite en fit son séjour habituel. Il y vécut sept ans, se livrant sans remords à toute la férocité de son caractère, et à toutes les débauches dont il était encore capable.

Iles Eoliennes ou Vulcaniennes. Ces îles forment un groupe au nord de la Sicile, et renferment, depuis les siècles anciens qui leur imposèrent ce nom, des volcans encore en activité. Il en sort quelquefois des vents considérables, auxquels elles doivent le nom d'îles d'Eole; comme les feux qu'elles lancent quelquefois avec force les firent appeler îles des Volcans ou de Vulcain. L'île de *Lipara* (Lipari) en était la plus considérable.

Sicile. La Sicile, située au sud-ouest de l'extrémité méridionale de l'Italie, a été quelquefois désignée chez les Grecs par le nom de *Trinacrie*, à cause de sa forme triangulaire. La côte orientale, perpendiculaire du nord au sud, a, au nord, le *Pelorum promontorium* (cap de Faro), au sud le *Promontorium Pachinum* (cap Passaro). De ces deux caps, les côtes septentrionale et méridionale, en s'inclinant un peu l'une vers l'autre, forment à l'ouest le *Promontorium Lilibæum* (cap Bœo). Ces trois caps sont les extrémités des chaînes de montagnes qui séparent l'île en trois vallées, que la géographie moderne désigne par des dénominations particulières (*Voyez* la Sicile, vol. VIII).

Les anciens ont cru, et peut-être même d'après quelques anciennes traditions, que la Sicile avait été séparée de l'Italie par quelque violente secousse, telle que les tremblemens de terre en font quelquefois éprouver. Le passage actuel entre l'île et le continent ne paraît pas avoir changé en largeur depuis le tems de Strabon. Pline lui donne 1,500 pas de largeur, qui font 1,132 toises. Ce qui est trop je pense; car, par un tems calme, on entend le cri de certains animaux d'une des rives à l'autre. C'est en face de Messine qu'un gouffre, encore actuellement existant, était désigné chez les anciens par le nom de *Carybde*; un rocher, situé à fleur d'eau au nord-est du détroit, portait le nom de

Scylla. Il arrivait fréquemment que pour se garantir de l'un de ces dangers, on se portait trop vers l'autre, et l'on y périssait.

Les hautes montagnes de la Sicile, connues sous les noms de monts *Erix*, *Cratas*, *Gemelli colles*, *Nebrodes Heræi*, etc., le cédaient en hauteur au mont *Ætna* (Gibello) dont la hauteur est de 1,672 toises. C'est un volcan continuellement en activité, dont les anciens avaient fait les forges de Vulcain et la demeure des Cyclopes.

Les principaux fleuves étaient le *Simœtus* (Simeto) et le *Mola*, sur la côte orientale, l'*Himera* et l'*Hypsa*, sur la côte méridionale.

Les principaux lieux de la Sicile, pour être indiqués avec quelques méthodes, peuvent être séparés, selon les côtes et les vallées auxquels ils appartiennent.

1°. Côtes et Vallées orientales. *Messana* (Messine), appelées d'abord *Zancle*, c'est-à-dire, la Faulx, à cause de la forme qu'a le port, est la première ville qui se présente sur cette côte : elle reçut son second nom des Messéniens qui y vinrent, lorsqu'en 455 avant l'ère vulgaire, après une guerre de 10 ans, les Lacédémoniens les chassèrent de leur pays. *Taurominium* (Taormina), avait été bâtie par des Grecs chassés de leur ville (Naxos) par Denys le tyran. Cette ville de Naxos était plus au sud ; on en voit encore des vestiges. Le petit fleuve *Acis* et des rochers qui se voient en mer à peu de distance, avaient fait imaginer la fable d'Acis poursuivi par Polyphème. *Catana* (Catane), dont on attribuait la fondation à des Chalcidiens vers l'an 728 avant l'ère vulgaire. Elle devint et se trouve encore une des premières villes de la Sicile. Hyéron, roi de Syracuse, ayant pris cette ville, en chassa les habitans, et lui donna le nom d'*Etna* ; mais, deux ans après, à la mort de ce prince, les Cataniens revinrent et chassèrent ceux qui avaient été établis à leur place. *Hybla-Major*, *Centuripæ*, etc., étaient à l'ouest dans l'intérieur des terres ; plus loin on trouvait encore, sur une montagne, *Agyrium* (S.-Felippe d'Argiro), patrie de Diodore de Sicile. *Enna* (Castrogioanni), plus au sud, avait reçu son nom d'un général syracusain qui l'avait fondée ; c'était à peu de dis-

tance qu'était le lac *Pergusa*, rendu célèbre dans le pays par la fable de l'enlèvement de Proserpine.

Un lieu nommé *Palica*, fondé par Ducétius, ancien roi des Sicules, a laissé des ruines près d'un lac appelé aujourd'hui *Naftia* : on y voit quelquefois le phénomène de la *Fata-Morgana* (1).

Leontini avait été fondée par une colonie de Chalcidiens : il ne reste rien de cette ville. C'est dans son territoire que se trouvaient les *Lœstrigonici campi*, ou champs des Lestrygons. *Augusta* (Agosta) fut bâtie par Auguste sur le promontoire de *Xiphonia*.

Syracuse, au sud des précédentes, était la ville la plus considérable de toute la Sicile, et l'une des plus célèbres de l'Antiquité. Elle existait peut-être déjà lorsque, sous la conduite d'Archias, il y arriva une colonie de Corinthiens. Je renvoie aux ouvrages plus étendus pour avoir une description un peu détaillée de cette ville. Je remarquerai seulement qu'elle contenait cinq parties. On en fixe la fondation à l'an 43 de Rome, et la prise par Marcellus à l'an 541.

Netum (Noto), était dans les terres, située sur un rocher, seulement abordable par un seul endroit : la ville moderne est en plaine campagne. *Helorum* était dans un territoire fertile ; il n'en reste rien de remarquable. Du reste, il ne se trouvait plus rien d'intéressant sur cette côte, jusqu'au promontoire *Pachinum*.

Sur la côte méridionale et dans le bassin. Je renvoie aux voyages en Sicile, et particulièrement à l'art. SICILIA de la géographie ancienne de l'Encyclopédie par ordre des matières, pour de plus grands détails sur cette île. Je ne nommerai donc ici que les lieux principaux.

Camarina était une colonie de Syracusains, qui devint une ville considérable. Elle eut beaucoup à souffrir d'abord dans les guerres contre la mere-patrie, puis dans celles de Rome et de Carthage.

Géla (Licata), fondée l'an 723 avant l'ère vulgaire,

---

(1) Sur ce phénomène, voyez ce que j'ai dit dans ma *Géographie comparée*, Italie ancienne, et l'Encyclopédie méthod., Géog. anc., vol. 14, pag. 105.

bâtie sur une montagne isolée, était une des plus anciennes villes de la Sicile.

Agrigentum ou Agrigente (Girgenti) était à une petite distance de la mer, où elle avait un port: elle était sur le fleuve *Agragas*, dans un lieu élevé. Elle se divisait en trois parties; la partie habitée la première en était devenue la citadelle; on l'avait nommée successivement *Camicus*, *Concale*, *Agragas*. La seconde partie fut bâtie sur le penchant de la montagne appelée *Mont-Camicus*, d'où elle avait pris le nom d'*Agrigentum in Camico*. Enfin, la ville ayant encore pris de l'extention, une partie nouvelle s'étendant un peu au sud et beaucoup à l'est et au sud-est, porta simplement le nom d'*Agrigentum*. Elle devait, disait-on, sa fondation à des habitans de Géla, renfermait de très-beaux temples et une population très-riche. Les ruines en sont magnifiques.

Heraciæa minoa. Cette ville, bâtie sur un rocher, devait, dit-on, sa fondation à Hercule; Minos, dit-on aussi, étant venu dans l'île, elle en prit le nom. Cette ville fut riche et peuplée.

Selinus, fondée par des Mégariens en 643, était une des villes de la Sicile les plus considérables: elle fut prise et détruite par les Carthaginois

Lilybœum (Bœo). Cette ville, située à l'ouest sur le cap de son nom, était très-fortifiée. Enée, disait-on, y avait abordé en quittant Carthage. Dans la suite elle donna de grandes preuves d'attachement aux Carthaginois. *Drapanum* (Trapani), un peu au nord, formait un promontoire très-avancé vers l'ouest; à l'est est le mont *Erix* (Mont de S.-Julien), et tout près en face à l'ouest, les îles *Ægades*; ces îles sont célèbres par la victoire que Claudius y remporta sur les Carthaginois en 251 avant l'ère vulgaire. Le mont *Erix* l'était par un temple de Vénus, et le culte que l'on y rendait à cette Déesse.

Côte septentrionale. C'était sur la partie occidentale de cette côte qu'étaient les Ségestains, dont la ville était *Segeste*, dans les terres, avec un port au fond d'un petit golfe, sous le nom d'*Emporium*. On la disait fondée par Enée: elle devint très-puissante; on n'en voit plus que les ruines.

Panorme (Palerme), à l'est, avait un port vaste et

commode. Cette ville, fondée par des Phéniciens, puis habitée par des Grecs, fut prise par les Romains l'an 255 avant l'ère vulgaire.

Himera, à l'est, avait été fondée par des Zancliens 650 ans avant l'ère vulgaire. Elle fut prise et détruite par les Carthaginois en 409 ; c'était la patrie de Stésichore, qui y nâquit en 630 avant l'ère vulgaire.

Tindaris était sur une montagne au bord de la mer. Ce fut en face de ce lieu que la flotte d'Auguste battit celle du jeune Pompée.

Il y avait encore plusieurs autres lieux célèbres sur cette côte : on les trouvera dans les Ouvrages indiqués ci-dessus.

L'île de *Melita* (Malte), au sud, fut de bonne heure occupée par des Phéniciens, puis par des Carthaginois.

Iles du golfe Adriatique.

Nous avons vu la situation de la mer Adriatique, actuellement golfe de Venise, dirigée du nord au sud-est, entre l'Italie à l'est et l'Illyrie et la Grèce à l'ouest.

Au nord-est, dans le golfe, était, entre l'Istrie et la Terre-ferme, le golfe Flanitique. On trouve dans cette partie plusieurs îles ; *Curita* (Vegia), *Apsorus* (Osero), dont l'air est mal-sain et le terrain pierreux ; *Crexa* (Cherso) ; *Scordona Glissa*, etc.

Plus, au sud, sur les côtes de la Dalmatie, étaient *Tragurium* (ou l'île des Perdrix) ; *Pharia* ou *Pharos*, qui donna son nom à Démétrius de Phalère ; *Corsyre la Noire* (Curzola), avec une ville bâtie par Dioclétien, et *Melita*, que quelques auteurs confondirent avec l'île de Malte ; *Thauris* (Brazza).

Iles de la mer Ionienne.

La mer qui baigne à l'ouest les côtes de l'Epire et du Péloponèse, portait le nom de mer Ionienne ou mer des Grecs. Les principales îles étaient :

Corcyre (Corfou), appelée ainsi, disait-on, d'après une nymphe enlevée par Neptune. C'est, à ce qui paraît, cette île qu'Homère nomme l'île des Phéaciens. Les soins que les habitans y prenaient de la culture en avaient fait un pays très-fertile. A l'époque du retour d'Ulysse, selon

Homère, Alcinoüs en était roi ; vers l'an 756, un Héraclide y établit une colonie de bannis. Dans la suite, ayant une population trop-abondante, ils envoyèrent une colonie sur la côte de l'Illyrie, et fondèrent Epidamne. L'étendue et l'activité des Corcyréens leur procurèrent des richesses, mais donnèrent lieu à la rivalité qui entra pour quelque chose dans les motifs de la guerre du Péloponèse.

Leucade (Ste.-Maure), se nommait d'abord *Neritus*, et ne formait qu'une presqu'île : les Corinthiens en firent une île en coupant l'Isthme. Cette île est célèbre par un temple d'Apollon, situé sur un promontoire, d'où les amans malheureux se jettaient à la mer. Sapho fut, dit-on, une des victimes de cet usage homicide.

Cephallonie (Céfalonie), appellée aussi Céphallénie, paraît être l'île qu'Homère nomme *Same*. Après avoir été sous la dépendance d'Ulysse, peut-être des Thébains, puis des Macédoniens, enfin des Etoliens, elle passa aux Romains, qui s'en emparèrent, sous la conduite de Fulvius Nobilior, l'an 189 avant l'ère vulgaire.

Ithaque (Tiaki), au nord-est de Céphallonie, et très-près, porte un nom qu'Homère a rendu célèbre ; mais on ne peut croire que ce rocher, à moins que d'avoir été autrefois le centre d'une île très-grande et actuellement détruite, ait pu être la capitale d'un roi puissant. Dans l'état actuel de nos connaissances, on pense que le nom d'Ithaque fut donné par Homère à l'île de Dulichium.

Dulichium (Dulcino). Si cette île n'est pas celle qu'Homère a désignée par le nom d'Ithaque, il paraît sûr, au moins, qu'elle fesait partie des Etats d'Ulysse.

Zacynthe (Zante), un fils de Dardanus y avait établi une colonie et lui avait donné son nom. Il y avait alors un assez bon port.

Les Strophades (Strivali) ; les anciens disaient que ces îles avaient été flotantes, et les avaient d'abord désignées par le nom de *Plotæ* qui a ce sens. On a dit aussi que les Harpies y avaient terminé leurs courses par ordre de Jupiter. Il s'y trouvait une fontaine d'eau douce très-agréable.

Iles de la mer de Crète.

Cythère (Cerigo), touche presqu'à la presqu'île alors

appelée Péloponèse : elle était célèbre par un temple de Vénus. On dit qu'elle fut d'abord habitée par des Phéniciens : et l'on sait que le culte de Vénus était en honneur en Phénicie.

Onignatos, ou la Mâchoire d'âne, était tout près, et n'est qu'un rocher.

J'ai parlé des îles d'Egine et de Salamine, qui se trouvent dans le golfe Saronique.

Crète (Candie) ; cette île est une des plus considérable de la Méditerranée : elle en était la première au tems des Grecs. Les montagnes qui en occupent le centre étaient désignées, l'une par le nom d'*Ida*, sur laquelle Jupiter avait été nourri par la chèvre Amalthée, les autres, formant une longue chaîne de l'est à l'ouest, étaient nommées les *Monts-Blancs*. C'est dans cette île que de profondes cavernes avaient fait imaginer la fable du labyrinthe, et de l'existence du Minotaure.

Les principales villes étaient *Gnossus* (ignorée), à l'est. Minos, l'un des plus anciens rois, y fesait sa résidence. *Cydonie* (la Canée), était devenue, par son commerce, la ville la plus riche et la plus puissante de l'île. C'était près de *Gorthyne*, au centre de l'île, que l'on supposait le labyrinthe, où se voyent encore aujourd'hui de très-vastes cavernes.

Iles de la mer Egée ou de l'Archipel.

Les anciens donnèrent à la portion de mer qui se trouve entre la Grèce et l'Asie, le nom du roi Egée, qui, disait-on, s'y était précipité de desespoir de la perte de son fils Thésée, qu'il croyait mort.

Thasos (Taso), tout près de la Thrace, et riche en mines d'or ; ce qui l'avait fait nommer aussi *Chrysè* ; elle était très-fertile : ce fut la patrie de Polygnote.

Scyros (Skiro) ou le *Rocher*, à l'est de l'Eubée, renfermait des carrières d'excellent marbre. C'était chez un des princes de cette île ; appelée Lycomède, que vivait caché le jeune Achille, sous des habits de femme, et qu'à la cour d'un prince de même nom se retira Thésée fuyant d'Athènes.

Eubée (Négrepont). Cette île est fort étendue en longueur, et séparée du continent par un détroit si peu

large, qu'on le traverse au moyen d'un pont. Le terroir y est très-fertile, sur-tout en pâturages excellens. Les principales villes étaient *Chalcis*, sur le détroit à l'ouest; *Erétrie*, ville riche et assez ornée; *Orée*, ville fortifiée; *Caryste*, qui avait un port.

Un groupe d'îles, situées à l'est de l'Eubée, et au nord de la Crète, formant une espèce de cercle autour de Delos, en avaient pris le nom de *Cyclades*.

Andros (Andro), était fertile, sur-tout en fruits délicieux, et possédait des sources d'eau limpide et fraîche. On avait débité le conte que tous les ans, à la fête de Bacchus, une de ces fontaines donnait du vin.

Ténos (Tine), appelée d'abord *Hydrusia*, prit ensuite ce nom d'un chef de colonie. Cette île eût beaucoup à souffrir des guerres de la Perse contre les Grecs. Elle renfermait un beau temple de Neptune.

Mycone (Miconi), fut pendant long-tems sujette à de grands tremblemens de terre; le pays abondait en chèvres. Mais les hommes et les femmes y devenaient chauves de très-bonne heure.

Delos qui, réunie avec celle de *Rhenea*, portent ensemble le nom de Sdili, est une des plus célèbres de l'Archipel, quoiqu'une des moins grandes. Elle était consacrée à deux divinités puissantes, Apollon et Diane. Rien ne prouve tant ce me semble le pouvoir de l'opinion et l'ascendant des préjugés religieux que la conduite des Perses à l'égard de cette île dans leur guerre contre les Grecs. Ils auraient cru commettre un crime que d'y porter leurs armes, tandis qu'ils ravageaient et brûlaient par-tout ailleurs. Mithridate, moins aveugle sur les préjugés des Grecs, aborda l'île et les pilla, non pas pour braver la puissance d'Apollon, mais pour priver les Romains des trésors dont il soupçonnait bien qu'ils devaient tôt ou tard s'emparer.

Céos (Zia), est assez près de l'Attique; elle était fertile. On a dit que l'on y fesait mourir les vieillards de 60 ans, à moins qu'ils ne préférassent de quitter l'île. Cette île fut la patrie de Simonide: elle fut conquise par Marc-Antoine, donnée par lui aux Athéniens, puis, sous Vespasien, reduite en province romaine.

Cythnos (Thermia), au sud, vers l'est, était peu considérable, mais donnait d'excellens pâturages.

Sériphe (Serpho), au sud; cette île est si remplie de rochers, qu'une ancienne fable du pays disait que les premiers habitans y avaient été changés en pierres par Persée.

Siphnos (Sipanto), au sud; c'était un des plus heureux séjours de l'Archipel: les campagnes y étaient par-tout émaillées de fleurs; quelques montagnes renfermaient des mines d'or et d'argent, et l'air y était si pur qu'il prolongeait la vie humaine au-delà des bornes ordinaires. (1)

Mélos (Milo), au sud, est assez grande; c'était une des plus fertiles de la mer Egée. Mais croirait-on que ces Athéniens, dont on célèbre le goût exquis en poësie, en éloquence, au milieu desquels naquirent ou se formèrent tant de grands hommes, eurent la barbarie, après avoir conquis cette île, de réduire en esclavage ou d'égorger les habitans propres à porter les armes? Alcibiade, chef de l'armée, avait commandé cette acte de barbarie. Le philosophe Diagoras était de Mélos.

Naxos (Naxia), est une des plus grandes et des plus célèbres îles de la Grèce. Elle est aussi la plus fertile. Ce fut dans cette île, disait-on, que Thésée avait abandonné Ariane, fille de Minos; mais pour soulager l'âme indignée de ce trait d'une ingratitude barbare, on ajoutait que Bacchus, revenant des Indes, y avait trouvé cette princesse et l'avait emmenée avec lui sur son char. Cependant cette opinion n'était pas tellement établie que Racine ne se soit cru en droit de faire dire à Phèdre:

« Ariane, ma sœur, de quel amour blessée,
» Vous mourûtes au bords où vous fûtes laissée ».

Naxos se gouverna en république jusqu'au tems de Pisistrate; mais cet Athénien l'ayant soumise, en donna la souveraineté à l'un des plus riches habitans, nommé Ligdamis. Dans la suite Marc-Antoine la donna aux Rhodiens; Vespasien lui rendit la liberté.

---

(1) La salubrité de l'air dans une île de l'Archipel devait et doit être encore d'autant plus remarquable, que la plupart sont des îles volcaniques et très-mal-saines, par les exhalaisons et la mauvaise qualité des eaux.

Paros (Paro), quoique bien moins grande que la précédente, fut cependant, pendant long-tems, riche et opulente. Elle tirait sur-tout un grand parti de son marbre. Le désir de jouir paisiblement des productions de l'île et des avantages de leur commerce, déterminèrent les habitans à se soumettre plutôt qu'à combattre, lorsque les Perses armèrent contre les Grecs. La politique des Athéniens s'en indigna, ou, je crois plutôt, leur ambition y trouva un prétexte pour essayer de soumettre l'île. Miltiade, après la bataille de Marathon, entreprit le siége de Paros, capitale de l'île, mais il échoua. Cette entreprise fut reprise de nouveau par Thémistocle, qui, plus heureux, prit la ville, et rançonna tous les habitans de l'île. Elle passa quelque tems après aux Ptolémées, puis fut reprise par Mithridate; enfin par les Romains. Paros fut la patrie d'Archiloque, vers l'an 700 avant l'ère vulgaire.

Théra (Santorin), peuplée d'abord par des Phéniciens, reçut ensuite une colonie conduite par Théras, lacédémonien. Elle conserva l'esprit de la mère patrie, et fut toujours attachée au parti de Sparte. Cette île est volcanique, et a souvent été maltraitée par des tremblemens de terre.

N. B. Les îles que je viens de faire connaître sont généralement indiquées comme appartenant plus particulièrement à l'Europe; les suivantes, quoiqu'également peuplées de Grecs, étaient censées îles asiatiques, parce qu'en effet elles avoisinent les côtes de l'Asie, qui étaient, comme on l'a vu, occupées par des colonies grecques. Je vais, comme précédemment, commencer par le nord.

Lemnos (Lemno, appelée aussi Statimène) est en face de l'Hellespont. Cette île a autrefois jeté des flammes, c'est ce qui avait donné lieu à la fable qu'elle avait été le séjour de Vulcain et des Cyclopes.

Deux petites îles, au nord, étaient *Samothrace*, célèbre par des mystères; et *Imbros*, peu considérable.

Tenedos (Tenedo), au sud-est, quoiqu'assez petite, est cependant très-connue dans l'histoire des anciens Grecs, parce qu'elle servit, en bien des occasions, de retraite à ceux qui assiégèrent Troyes.

Lesbos (Métélin), plus ou sud, et considérable par son étendue, puisqu'elle a 42 lieues de tour. Les hautes mon-

d'Esculape, mais sur-tout, et à plus juste titre, par la naissance d'Hippocrate en 460, du peintre Appelle, etc.

Rhodes. Cette île est tout près de la côte de l'ancienne Carie, que nous avons vue habitée par une colonie de Doriens; aussi Rhodes renfermait-elle trois villes qui fesaient partie de la confédération. J'en ai parlé. Elle se nommait d'abord *Ophiusa.* Les terres y sont très-fertiles, et le miel en était fort estimée. Au tems de la guerre du Péloponèse, commencée en 431 avant l'ère vulgaire, les habitans bâtirent une ville du nom de l'île, et l'enrichirent des dépouilles des anciennes villes. Elle devint la plus belle ville que possédassent les Grecs. On y admirait sur-tout, à l'entrée du port, cette superbe statue d'Apollon, haute de 105 pieds, et qui fut renversée, au bout de 70 ans, par un tremblement de terre. Rhodes fut la patrie de Cléobule, d'Anaxandrides, etc.

Cypre (Chipre). Cette île est fort loin à l'est, près du golfe d'Issus et des côtes de la Syrie, à 31 deg. du méridien de Paris. Les poètes prétendent que Vénus y avait pris naissance. Peut-être cela peut-il signifier que ce fût de Chipre que le culte de cette déesse passa dans la Grèce. Les poètes anciens et modernes ont célébré Amathonte et Paphos, où Vénus était particulièrement adorée.

Telles sont à-peu-près toutes les îles que nous avons intérêt de connaître dans la Géographie des Anciens; et tel est aussi le précis que j'ai cru pouvoir suffire pour compléter l'ouvrage que je ne crains pas d'annoncer comme la Géographie la plus exacte et la plus complète qui ait encore paru dans aucune langue.

MENTELLE.

FIN DE LA GÉOGRAPHIE ANCIENNE ET DU VOLUME XVme.

610763

TABLE DES MATIERES

CONTENUES

DANS LE QUINZIEME VOLUME.

AVIS AU LECTEUR..... Page v

INDES OCCIDENTALES 1
Description générale..... *ibid.*
Nom et situation..... *ibid.*
Sol et montagnes..... 2
Climat, saisons, ouragans..... 4
Effets remarquables de l'humidité..... 7
Animaux terrestres et aquatiques..... 10
Plantes et arbres..... 13
Cultures..... 16
Sucre..... *ibid.*
Coton..... 20
Café..... 21
Cacao..... 24
Variétés de l'espèce humaine..... *ibid.*
Constitution physique et morale des Créoles..... 27
Etat des Nègres..... 35
Beautés pittoresques. Phénomènes du ciel et de la mer. Effets du mirage. Tremblemens de terre..... 40

ILES ESPAGNOLES 47
Cuba, sol, climat, productions..... 48
Population, villes..... 49
Porto-Rico, sol, climat, productions..... 50
Margarita — *Cubagua*..... 52

ILES ANGLAISES ..... *ibid.*
Jamaïque..... 53
Sol et Montagnes..... 54
Productions..... 55

Etat politique. Population....56
Commerce....57
Villes....58
Iles *Lucayes* ou de Bahama....59
Les *Vierges*, *Anguille*, *Barboude*, *Saint-Christophe*....61
Nevis et *Montserrat*. — *Antigue*....62
La *Dominique*. — La *Barbade*....63
Saint-Vincent — La *Grenade*,....65
Trinité....66

ANTILLES FRANÇAISES....67
Saint-Domingue....69
Sol et montagnes....*ibid.*
Manière de passer les rivières....72
Population....73
Divisions et villes....*ibid.*
La *Guadeloupe*....81
Etendue et population, sol et productions....*ibid.*
Villes....82
La *Martinique*....83
Productions, commerce, population....84
Villes....*ibid.*
Animaux venimeux....85
Sainte-Lucie, *Tabago*....89

ANTILLES HOLLANDAISES....90
Saint-Eustache, *Saba*....*ibid.*
Saint-Martin, *Curaçao*....91

ANTILLES DANOISES....93
Sainte-Croix....*ibid.*
Borequen, *Saint-Thomas*, *Saint-Jean*....94
ILE SUÉDOISE de *Saint-Barthélemy*....*ibid.*

POSSESSIONS ESPAGNOLES DANS L'AMÉRIQUE SEPTENT....97
Observations préliminaires sur l'ensemble des colonies espagnoles, etc....*ibid.*
Colonies espagnoles sur le continent de l'Amérique septent....107
Aperçu général....*ibid.*
Etendue, limites....*ibid.*
Sol, Montagnes, Volcans....110
Rivières....116
Lacs....118
Climat....119

Plantes....120
Animaux....121
Minéraux....122
Anciens habitans....124
DESCRIPTION DES PROVINCES, VILLES, etc....127
LES CALIFORNIES....*ib.*
Nouvelle-Albion....*ib.*
Nouvelle-Californie....129
Californie....131
NOUVEAU-MEXIQUE....132
Nouveau-Mexique propre....133
Nouvelle-Navarre avec les provinces voisines....135
Nouvelle-Biscaye, etc....136
Nouveau-Léon, etc....137
MEXIQUE OU NOUVELLE-ESPAGNE....*ib.*
Culiacan....*ib.*
Guasteca, Nouvelle-Gallice....138
Mechoacan....141
Mexico....143
Curiosités....*ib.*
Villes....144
Tlascala....149
Guaxaca....152
Tabasco....155
Yucatan....*ib.*
Guatimala [royaume]....156
Guatimala [Province]....*ib.*
Chiapa....158
Verapaz....159
Honduras....160
Nicuragua....*ib.*
Costa-Rica....161

AMÉRIQUE MÉRIDIONALE....162
Etendue....*ib.*
Montagnes, etc....163
Fleuves et Lacs....165
Divisions, population....169

POSSESSIONS ESPAGNOLES....170
Divisions....*ib.*
Montagnes et Volcans....171
Curiosités naturelles....176
Minéraux et Métaux....177
Climat et plantes....180

Animaux....182
Description particuliere des possessions Espagnoles.192
Royaume de Terre-Ferme.... *ib.*
Nata, Veragua, Darien....194
Carthagène....195
Royaume de la Nouvelle-Grenade....196
Antioquia, Sainte-Marthe....199
Rio de la Hacha, Maracaïbo, Mérida, Vénézuéla....200
Nouvelle-Barcelone, Cumana....201
Guyane....202
Popayan, Neiva....203
Choco....204
Royaume de Quito....205
Atacames, Ibara, Tacunga....207
Guyaquil....208
Riobamba, Cuenca, Quixos et Macas....209
Loxa, San-Juan de Bracamoros, Maynas....210
Vice-Royauté de Lima....211
Péruviens, leurs lois, culte, etc.... *ib.*
Topographie des Provinces et Villes....219
Province de *Truxillo*....220
———— *Lima*....222
———— *Guamanga*....227
———— *Cusco*....230
———— *Arequipa*....232
La Paz....234
Vice-Royauté de la Plata....236
Charcas ou *Pérou méridional*.... *ib.*
Paraguay....243
Productions végétales.... *ib.*
Villes....247
Etablissement des Jésuites.... *ib.*
Mœurs des Abipons et de quelques autres nations sauvages..253
Rio de la Plata....258
Rivières, Vents.... *ib.*
Climat, productions....259
Villes....261
Mœurs des Espagnols....262
Tucuman....264
Climat, productions....265
Villes.... *ib.*
Chili....267
Situation, étendue, climat.... *ib.*
Volcans, métaux....268
Plantes....270
Arbustes....272
Arbres....275

Poissons.....279
Insectes, oiseaux.....280
Amphibies.....281
Quadrupèdes terrestres.....282
TOPOGRAPHIE DES PROVINCES ET VILLES.....283
Cuyo.....284
Quillota, Valparayso, Aconcagua.....285
Melipilla, Bacangua, St.-Yago.....286
Colcagua, Chillan, Maule, Conception.....288
Valdivia.....289
ILES VOISINES DU CHILI.....*ib.*
Chiloé.....*ib.*
Iles de Juan-Fernandez.....290
St.-Felix et *St.-Ambroise*.....291
Pays au sud du Chili.....*ib.*
L'Araucanie.....*ib.*
Le nouveau Chili et le pays des Puelches, etc.....294
La Pantagonie.....296
Patagons.....298
Terre-de-Feu.....307
Iles Malouines.....308
Animaux et végétaux.....310
Curiosités naturelles.....312
Ile St.-Pierre et Géorgie.....313

GUYANE, *parties hollandaises et françaises*.....314
Description physique de la Guyane.....*ibid.*
Fleuves.....316
Climat, saisons, vents dominans, maladies.....317
Inondations, plantes, arbustes, arbres.....319
Quadrupèdes.....324
Reptiles et insectes.....327
Lézards, caïmans, crapauds.....329
Oiseaux.....330
Poissons.....331
DESCRIPTION DES COLONIES HOLLANDAISES DE GUYANE.332
Forteresses.....335
Villes.....336
Produits, commerce.....341
Nègres révoltés de Surinam.....343
DESCRIPTION DES COLONIES FRANÇAISES DE GUYANE...345
Population et commerce.....349
NATIONS INDIGÈNES DE LA GUYANE.....351
Tribus indiennes soumises à la France.....352
Nations indiennes libres.....355
Tableau général des mœurs des Indiens libres de la Guyane..357

Le Brésil *et possessions portugaises en Guyane*, etc.....368
Frontières.....*ibid.*
Montagnes, fleuves.....369
Climat et saisons.....373
Minéraux.....375
Diamans.....*ibid.*
Autres pierres fines.....376
Métaux.....377
Sel.....378
Productions végétales.....379
Forêts.....*ibid.*
Arbres fruitiers, graines, légumes, etc.....383
Animaux.....385
Divisions politiques et autres.....387
Population.....388
Villes et endroits remarquables.....389
Rio-Janeïro.....*ibid.*
Bahia, etc.....390
Mœurs des Indiens. Etat actuel de quelques-unes de ces nations.....392

Géographie ancienne.....403
Asie, Inde.....404
Indiens.....406
Les Sines.....409
Scythie et pays des Sères.....*ibid.*
Massagètes, Chorusmiens.....410
Hircanie, Bactriane.....411
Parthie, Médie.....412
Perse, Gédrosie.....413
Chaldée.....414
Assyrie.....415
Tigre, Euphrate.....*ibid.*
Mésopotamie.....416
Arménie.....417
Syrie.....418
Palestine.....421
Phœnicie, Arabie.....424
Asie-Mineure.....426
Colonies Ioniennes et Eoliennes.....429
Colchide, Ibérie, Albanie, Caucase.....437

Afrique.....440
Egypte.....441
Ethiopie, Libye.....449

Marmarique, Cyrénaïque.....451
Syrtes.....452
Afrique propre.....*ibid.*
Bysacène.....453
Numidie, Mauritanie.....455
Cote occidentale de l'Afrique.....457

EUROPE.....460
Division de l'empire romain.....*ibid.*
Les dix provinces, les quatorze provinces.....461
Préfecture du Prétoire des Gaules.....463
Vicariat de l'Hispanie.....*ibid.*
La nouvelle-Carthage.....467
Peuples de l'intérieur de la Tarraconaise.....*ibid.*
Vicariat des Gaules.....471
Germanie.....472
Belgiques.....475
Provinces Lyonnaises.....478
Provinces Aquitoniques.....491
Provinces Narbonnaises.....500
Provinces Viennoises.....506
PROVINCES ALPINES.....509
Maxima Sequanorum.....510
Vicariat de la Bretagne.....511
Préfecture d'Italie.....*ibid.*
ITALIE SEPTENTRIONALE. *Gaule Cis-Alpine*.....512
Gaule Trans-padane.....513
Ligurie Vénétie.....514
Gaule Cis-padane.....515
Carnie, Histrie.....516
PARTIE DU MILIEU DE L'ITALIE. *Etrurie*.....*ibid.*
Humbrie, Picenum.....518
Prœturii, Sabini, Marci, Vestini, Peligni, Frentani.....519
Samnium, Latinum.....520
Campanie.....521
PARTIE MERIDIONALE ou *Grande-Grèce*.....522
L'Apulie, l'Iapygie.....*ibid.*
La Lucanie, le Brutium.....524
Le VICARIAT DE L'ILLYRIE.....525
La Rhetie, le Noricum.....*ibid.*
La Pannonie.....*ibid.*
Préfecture d'Illyrie, tableaux de divisions.....526
PARTIES DU SUD-EST DE L'EUROPE.....528
La Dacie Trajane.....*ibid.*
La Mœsie.....*ibid.*
La Dardanie.....529

La Thrace . . . . . *ibid.*
L'Illyrie 530
La Macédoine . . . . . *ibid.*
La Thessalie 531
La Grèce propre 532
——— Thebes 535
——— Athènes 536
Le Péloponnèse 537
——— Corinthe 539
——— Argos 540
——— Lacédémone 543
——— Olympie 545
——— Mégalopolis 549

Des iles connues des Anciens 550
Iles de la mer des Indes . . . . . *ibid.*
Iles de la mer Rouge 552
Iles de l'Océan 553
Iles Britanniques 554
Hibernia 558
Iles de la Méditerranée 569
Iles de Corse et de Sardaigne 560
Iles Eoliennes ou Vulcaniennes 562
Sicile . . . . . *ibid.*
Iles du golfe Adriatique 566
Iles de la mer Ionienne . . . . . *ibid.*
Iles de la mer de Crète 567
Iles de la mer Egée ou de l'Archipel 568

Fin de la table du quinzième volume.

ADDITIONS.

L'île de Cuba. — Dans une brochure intitulée *Communications*, etc., c'est-à-dire, *renseignemens* sur l'Amérique Espagnole, communiqués par un Espagnol residant à Philadelphie, et publiés par *Tatham* à Londres, 1799 : on prétend que la population de l'île de Cuba, en 1794, était de . . . . . 257,000 hommes libres.
465,000 esclaves.

TOTAL. . . . . 722,000 habitans.

Cette évaluation a paru suspecte et exagérée aux yeux des personnes bien instruites. Le même auteur donne ainsi les exportations de cette île.

Sucre, 98,000 barils de 4 à 5 quintaux; rhum, 10,000 gallons; syrops, 60,000 gallons; cuirs, 100,000 balles; tabac en poudre, 30,000 quintaux; *idem* en feuilles, 20,000 quintaux; café, 9,000 quintaux; cire, 6,000 quintaux; coton, 1,500 quintaux.

Les revenus du roi montaient à 5 millions de piastres, et ne suffisaient pas à la dépense.

Terre-Ferme. — Le même auteur assure que le royaume de Terre-Ferme (qu'il divise en Terre-Ferme propre, Vénézuela et Caracas) avait alors une population ainsi composée :

300,000 hommes libres.
250,000 esclaves
135,000 Indiens soumis.

685,000 habitans.

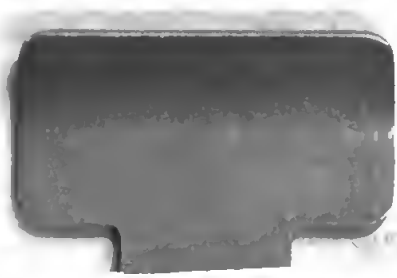
On avait exporté dans ladite année 80,000 quintaux de cacao, 7,000 de café, 3,000 de coton, 25,000 de tabac, 150,000 (pièces) de cuirs, 30,000 quintaux d'indigo (dont 18,000 de bonne qualité) et l'on avait consommé dans le pays 13,000 quintaux de sucre. Avant la guerre on exportait annuellement 30,000 cheveaux.

Pérou, etc. — D'après l'extrait que M. *Fischer* a donné en Allemand du *Viagéco universal* de Don Estala, le recensement fait au Pérou en 1795, a donné, pour la vice-royauté de Lima, la faible population de . . . . 1,066,122 ames.

Lima même comptait 52,627 habit. — La *Madia Sativa* réunissait et se répandait aux environs de Buenos-Ayres.

Guyane. — J'aurais voulu donner des extraits de quelques *Mémoires* sur la culture du muscadier, du girofflier, etc. insérés dans les *Annales du Muséum d'histoire naturelle.* Mais je n'avais pas ces numéros des annales sous la main.

Brésil. — M. Corréa da Serra nous prie d'observer que le nom de Brésil désigne et a toujours du désigner *toute* la colonie Portugaise en Amérique méridionale. Le *Pays des Amazones* n'a jamais eu d'existence que dans les Géographies. Le *Paraguay* ne désigne point une contrée, mais seulement une province Espagnole.

L'usage des faux noms a tellement prévalu en géographie, que nous nous sommes vûs obligés d'en faire mention au commencement de notre article *Brésil*, quoique sans les adopter.

Les frontières indiquées au commencement de l'article *Possessions Espagnoles* ne sont pas exactes, il faut s'en tenir à celles indiquées à l'article *Brésil.* Nous expliquerons plus amplement ce point par une note dans le seizième volume.